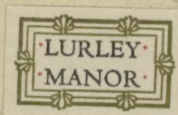

FORT
HILL


LURLEY
MANOR


NUGÆ
Venales
CONTES
DE LA
REINE
MARGUERITE.
DEMO
CRI
J. Harrewyn

CONTES ET NOUVELLES DE MARGUERITE DE VALOIS, REINE DE NAVARRE.

Mis en beau langage, accommodé au goût de ce tems: & enrichis de Figures en Taille-douce.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez GEORGE GALLET,

M. D. CC. VIII.



PREFACE DE LA REINE DE NAVARRE.

LE premier jour de Septembre que les bains des monts Pyrenées commencent d'avoir de la vertu, plusieurs personnes tant de France, d'Espagne, que d'ailleurs se trouverent à ceux de Caulderets, les uns pour boire des eaux, les autres pour s'y baigner, & les autres pour prendre de la bouë; choses si merveilleuses, que les malades abandonnez des Medecins s'en retournent gueris. Ma prétention n'est pas de vous parler ni de la situation, ni de la vertu des Bains; mais seulement de raconter

ce qui ſert à la matiere que je veux écrire. Les malades demeurerent à ces Bains-là, juſques à ce que par leur amendement ils reconnurent qu'ils pouvoient s'en retourner. Mais vers le tems de ce retour vinrent des pluyes ſi exceſſives & ſi extraordinaires, qu'il ſembloit que Dieu eût oublié la promeſſe qu'il avoit faite à Noé, de ne détruire plus le monde par eau. Les maiſons de Caulderets furent ſi remplies d'eau, qu'il fut impoſſible d'y demeurer. Ceux qui étoient venus d'Eſpagne, s'en retournerent par les montagnes du mieux qu'il leur fut poſſible, & ceux qui ſçavoient les chemins, furent ceux qui ſe tirerent le mieux d'affaire. Mais les François penſant s'en retourner à Therbes auſſi facilement qu'ils en étoient venus, trouverent les petits ruiſſeaux ſi enflez, qu'à peine pûrent-ils les paſſer à gué. Mais quand il falut paſſer le Gave Bearnois, qui en allant n'avoit pas deux pieds de profondeur, il ſe trouva ſi grand & ſi impetueux, qu'ils furent obligez de ſe détourner pour aller chercher des ponts: Mais comme ces ponts n'étoient que de bois, ils furent emportez par la violence de l'eau. Quelques-uns ſe mirent en devoir de rompre la vehemence du cours pour ſe joindre pluſieurs de compagnie; mais ils furent emportez avec tant de rapidité, que les autres n'eurent pas envie de les ſuivre. Ils ſe ſeparerent donc, ou pour chercher un autre chemin, ou parce qu'ils ne ſe trouverent pas de même avis. Les uns traverſerent les montagnes, & paſſant par l'Arragon vinrent dans la Comté de Rouſ-

ſillon,

ſillon, & de là à Narbonne : Les autres s'en allerent droit à Barcelone, & paſſerent par mer les uns à Marſeille, les autres à Aigues-mortes. Une veuve de longue experience, nommée Oyſille, reſolut de bannir de ſon eſprit la crainte des mauvais chemins, & ſe rendit à Nôtre-Dame de Serrance, perſuadée que s'il y avoit moyen d'échaper d'un danger, les Moines devoient le trouver. Elle eut des peines infinies; mais enfin elle y arriva, aprés avoir paſſé par des lieux preſque impratiquables, & ſi difficiles à monter & à décendre, que nonobſtant ſon grand âge & ſa peſanteur, elle fut contrainte de faire la plus grande partie du chemin à pied. Mais la pitié fut que la plûpart de ſes gens & de ſes chevaux moururent en chemin, & qu'avec un homme & une femme ſeulement elle arriva à Serrance, où elle fut reçue des Religieux avec beaucoup de charité.

Il y avoit auſſi parmi les François deux Gentilshommes qui étoient allez aux Bains plus pour accompaguer les Dames qu'ils aimoient, que pour le beſoin qu'ils avoient de ſe baigner. Ces Gentilshommes voyant que la compagnie partoit, & que les maris de leurs maîtreſſes les emmenoient ſeparement, jugerent à propos de les ſuivre de loin, ſans s'en ouvrir à perſonne. Les deux Gentilshommes mariez étant un ſoir arrivez avec leurs femmes chez un homme plus Bandit que Païſan. Les deux jeunes Gentilshommes qui s'étoient logez à une Borderie tout proche, entendant un grand bruit vers le mi-

nuit, ſe leverent avec leurs valets, & demanderent à leur hôte ce que c'étoit que ce tumulte. Le pauvre homme qui n'étoit pas ſans peur, leur dit, que c'étoit des garnemens qui venoient partager la proye qui étoit chez le Bandit leur voiſin. Les Gentilshommes prirent incontinent leurs armes, & coururent avec leurs valets au ſecours des Dames, s'eſtimant beaucoup plus heureux de mourir avec elles, que de vivre ſans elles. En arrivant chez le Bandit, ils trouverent la premiere porte rompue, & les deux Gentilshommes & leurs femmes ſe défendant vigoureuſement. Mais comme le nombre de Bandits étoit le plus grand, & que les Gentilshommes mariez étoient fort bleſſez, & avoient déja perdu une bonne partie de leurs valets, ils commencerent à prendre le parti de ſe retirer. Les Amans mettant la tête aux fenêtres, virent les deux Dames pleurant & criant ſi fort, que la pitié & l'amour leur inſpirant un nouveau courage, ils ſe jetterent ſur les Bandits comme deux Ours enragez qui décendent des montagnes, & fraperent avec tant de fureur, qu'un grand nombre des Bandits étant déja ſur le carreau, le reſte lâcha le pied, & ſe retira en lieu qui ne lui étoit pas inconnu. Les Gentilshommes ayant défait ces garnemens, dont l'hôte étoit l'un des morts, & ayant appris que l'hôteſſe valoit encore moins que ſon mari, l'envoyerent aprés lui par un coup d'épée, & étant entrez dans une chambre baſſe, ils trouverent un des Gentilshommes

mes

mes mariez qui rendoit l'eſprit. L'autre n'avoit point eu de mal, & en avoit été quitte pour ſes habits percez & pour ſon épée rompue. Le Gentilhomme voyant le ſecours que ces deux lui avoient donné, aprés les avoir embraſſez & remerciez, les pria de ne le point abandonner, ; ce qu'ils lui accorderent bien volontiers. Aprés avoir fait enterrer le mort, & conſolé ſa femme du mieux qu'ils pûrent, ils partirent ſous les auſpices de la Providence, ne ſçachant où ils alloient.

Si vous voulez ſçavoir le nom des trois Gentilshommes, le marié ſe nommoit Hircan, & ſa femme Parlamente. La veuve avoit nom Longarine: L'un des jeunes Gentilshommes s'appelloit Dagoucin, & l'autre Saffredant. Ils furent à cheval toute la journée, & découvrirent ſur le ſoir un clocher où ils ſe rendirent du mieux qu'ils pûrent, non ſans travail & ſans peine. L'Abbé & les Moines les reçurent humainement. L'Abbaye ſe nomme ſaint Savin. L'Abbé qui étoit de fort bonne maiſon, les logea honorablement dans ſon appartement, & les pria de lui raconter leurs aventures. Aprés lui en avoir fait le recit, il leur dit, qu'ils n'étoient pas les ſeuls infortunez, & qu'il y avoit dans une autre chambre deux Demoiſelles qui avoient eu pareille ou plus fâcheuſe deſtinée. Les hommes, ajoûta l'Abbé, ont encore quelque compaſſion; mais les bêtes n'en ont point: Et ces pauvres Dames à demi-lieuë en deça de Peyrehite ont rencontré un Ours qui décendoit de la montagne,

& ont pris la fuite à toute bride, en ſorte que leurs chevaux ſont tombez morts ſous elles en entrant ici Deux de leurs femmes arrivées longtems aprés elles, leur ont appris que l'Ours avoit tué tous leurs Domeſtiques. Les deux Dames & les trois Gentilshommes entrerent enſuite dans la chambre des Demoiſelles. Ils les trouverent pleurant, & virent que c'étoit Nomerfide & Emarſuite. Ils s'embraſſerent les uns les autres, & aprés s'être conté leurs aventures, ils commencerent à ſe conſoler par les ſages exhortations du bon Abbé, comptant pour beaucoup de s'être ſi heureuſement retrouvez. Le lendemain ils entendirent la Meſſe avec beaucoup de devotion, & rendirent graces à Dieu des perils dont il les avoit délivrez. Dans le tems que tout le monde étoit à la Meſſe, on vit entrer dans l'Egliſe un homme en chemiſe, fuyant comme ſi quelqu'un l'eût pourſuivi, & criant ſecours. Hircan & les autres Gentilshommes allerent d'abord à lui pour voir ce que c'étoit, & virent deux hommes qui le ſuivoient l'epée à la main. Ceux-ci voyant tant de gens voulurent prendre la fuite; mais Hircan & ſa compagnie les ſuivirent de ſi prés, qu'ils y laiſſerent la vie. Hircan de retour, il ſe trouva que l'homme en chemiſe étoit un de leurs compagnons nommé Guebron. Il leur conta comme étant à une Borderie prés de Peyrchite, il étoit arrivé trois hommes qui l'avoient pris au lit; qu'il avoit ſauté en chemiſe à ſon épée, & bleſſé tellement un d'eux, qu'il avoit demeuré

ſur

fur la place ; que tandis que les deux autres étoient occupez à fecourir leur compagnon, Guebron fe voyant un contre deux, lui nud & eux armez ; crut que le plus fûr étoit de chercher fon falut dans la fuite, d'autant mieux que fes habits ne l'empêchoient point de fuïr. Il loüa Dieu de fa délivrance, & remercia ceux qui l'avoient vengé de fon ennemi. Aprés qu'on eût entendu la Meffe & dîné, ils envoyerent voir fi l'on ne pourroit point paffer la riviere de Gave. Voyant donc qu'il étoit impoffible de paffer, ils furent fort consternez, quoi que l'Abbé les priât plufieurs fois de demeurer chez lui jufques à ce que les eaux fuffent baiffées ; ce qu'ils ne voulurent jamais promettre que pour ce jour-là.

Sur le foir comme on alloit fe coucher, il arriva un vieux Moine, qui venoit regulierement tous les ans à Serrance à la Nôtre-Dame de Septembre. On lui demanda des nouvelles de fon voyage. Il dit qu'à caufe des groffes eaux il étoit venu par les montagnes, & avoit paffé par les plus mauvais chemins qu'il eût jamais vû : mais qu'il avoit vû quelque chofe de bien trifte. C'eft qu'il avoit rencontré un Gentilhomme nommé Simontault, lequel ennuyé du long débordement de la riviere, avoit refolu d'en tenter le paffage, comptant fur la bonté de fon cheval, & avoit fait mettre fes Domeftiques autour de lui pour rompre l'eau : Mais qu'étant au gros courant, les plus mal montez avoient été emportez, & n'étoient plus revenus. Le Gentilhomme voyant l'accident arrivé aux fiens fe mit en devoir de

ſi avare qu'il n'y voulut pas mettre un denier du ſien. Mais les ouvriers ayant declaré qu'il faloit du moins dix à douze jours à faire le pont, la compagnie commença de s'ennuyer. Parlamente femme de Hircan, toûjours active & jamais mélancolique, ayant demandé permiſſion à ſon mari de parler, dit à Madame Oyſille. Je m'étonne, Madame, que l'âge vous ayant aquis tant d'experience, que de l'heure qu'il eſt vous tenez lieu de mere aux femmes; je m'étonne, dis-je, que vous n'imaginiez quelque divertiſſement pour adoucir le chagrin que nous va cauſer un ſi long ſejour; car à moins que nous ne nous occupions à quelque choſe d'agreable & de vertueux, nous courons riſque de tomber malades. Longarine la jeune veuve ajoûta à cela: Le pis eſt encore que nous deviendrons fâcheuſes, qui eſt une maladie incurable; d'autant plutôt qu'il n'y a perſonne de nous qui n'ait ſujet d'être extrémement triſte. Chacune n'a pas perdu ſon mari comme vous, répondit Emarſuite en riant. Pour avoir perdu des Domeſtiques, il n'y a pas lieu à ſe deſeſperer, puis qu'on peut aiſement les remplacer. Cependant je ſuis bien d'avis que nous paſſions le tems le plus agreablement que nous pourrons. Nomerfide ſa compagne dit, que c'étoit fort bien penſé; & que ſi elle paſſoit un jour ſans divertiſſement, elle ſeroit morte le lendemain. Les Gentilshommes trouverent la choſe de leur goût, & prierent la Dame Oyſille d'ordonner de ce qu'il y avoit à faire.

Vous

PREFACE

Vous me demandez une chose, mes enfans, répondit la vieille Dame, que je trouve fort difficile. Vous voulez que j'invente un divertissement qui chasse vos ennuis. C'est un remede que j'ai cherché toute ma vie, & n'en ai jamais trouvé qu'un, qui est la lecture des saintes Lettres. C'est dans cette lecture que l'esprit trouve sa vraye & parfaite joye; & c'est de cette joye de l'esprit que procedent le repos & la santé du corps. Si vous me demandez ce que je fais pour être si gaye & si saine dans un âge avancé, je vous dirai qu'aussi-tôt que je suis levée je lis la sainte Ecriture. Je vois & je contemple la volonté de Dieu, qui a envoyé son Fils en terre pour nous prêcher cette sainte Parole, & nous annoncer cette bonne nouvelle, qui nous promet de nous pardonner nos pechez, & de payer nos dettes, en nous donnant son Fils qui nous a aimez, qui a souffert, & est enfin mort pour nous. Cette idée me donne tant de joye, que je prens mon Psautier, & chante de cœur, & prononce de bouche le plus humblement qu'il m'est possible, les beaux Cantiques que le Saint Esprit a inspirez à David & aux autres Auteurs sacrez. Le plaisir que j'en reçois me ravit tellement, que je regarde comme des biens les maux qui m'arrivent tous les jours, parce que j'ai dans le cœur par la foi celui qui a souffert tous ces maux pour moi. Avant soupe je me retire pareillement pour donner quelque leçon à mon ame. Le soir je fais la revûe de tout ce que j'ai fait durant la journée;

née : Je demande pardon de mes fautes ; je remercie Dieu de ses graces, & me couche en son amour, en sa crainte, & en sa paix, l'esprit degagé de toute crainte. Voilà, mes enfans, quel a été depuis long-tems mon divertissement. Aprés avoir bien cherché, je n'en ai point trouvé de plus solide & de plus satisfaisant. Il me semble donc que si vous vous voulez donner tous les matins une heure à la lecture, & faire vos oraisons devotement durant la Messe, vous trouverez dans cette solitude les charmes qui peuvent être dans toutes les villes. En effet qui connoît Dieu, trouve toutes choses belles en lui, & sans lui tout est laid & desagreable. Ainsi, je vous prie, de me croire si vous voulez trouver des agrémens dans la vie.

Hircan prit la parole & dit : Ceux qui ont lû la sainte Ecriture, comme je croi que nous avons fait, confesseront, Madame, que ce que vous dites est vrai : Mais il faut aussi que vous consideriez que nous ne sommes pas encore si mortifiez, que nous n'ayons besoin de quelque divertissement & exercice corporel. Quand nous sommes chez nous, nous avons la chasse qui nous fait oublier mille folles pensées : Les Dames ont leur ménage & leurs ouvrages ; quelquefois même la dance, qui sont des exercices honnêtes. Ainsi je suis d'avis pour ce qui regarde les hommes, que vous comme la plus ancienne, nous lisiez le matin l'histoire de la Vie de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ, & de ce qu'il a fait pour nous de grand & d'admirable. Aprés le dîné jusqu'à Vêpres il faut choisir quelque passe-tems qui ne soit pas préjudi-

judiciable à l'ame, & qui ſoit agreable au corps. C'eſt le moyen de paſſer gayement la journée. La Dame Oyſille répondit qu'elle avoit tant de peine d'oublier les vanitez, qu'elle craignoit de mal réuſſir dans le choix d'un pareil paſſe-tems, & qu'il faloit renvoyer la choſe à la pluralité des voix ; & vous, Monſieur, dit-elle parlant à Hircan, vous opinerez s'il vous plaît le premier.

Pour moi, répondit Hircan, ſi je croyois que le paſſe-tems que je voudrois choiſir, fût auſſi agreable à quelqu'une de la compagnie qu'à moi, mon avis ſeroit bien-tôt dit : Mais comme je crains que cela ne fût pas, je vous declare que je n'ai rien à dire, & que je m'en rapporte à ce que les autres diront. Ce diſcours fit rougir ſa femme Parlamente, parce qu'elle crût qu'il s'adreſſoit à elle. Peut-être, Hircan, répondit-elle un peu en colere, & riant à demi, que celle que vous croyez la plus difficile, trouveroit ſi elle vouloit de quoi ſe recompenſer : Mais laiſſons-là le paſſe tems auquel deux ſeulement peuvent avoir part, & cherchons quelque choſe où tout le monde puiſſe entrer. Puiſque ma femme a ſi bien compris ma penſée, dit alors Hircan aux Dames, & qu'un divertiſſement particulier n'eſt pas de ſon goût, je croi qu'elle inventera mieux que perſonne un paſſe-tems qui accommodera tout le monde : Ainſi je declare à l'avance que je ſuis de ſon ſentiment. Toute la compagnie en dit autant.

Parlamente voyant qu'on la laiſſoit maîtreſſe du

du jeu, leur dit. Si je me ſentois autant de capacité que les Anciens qui ont inventé les arts, j'imaginerois un divertiſſement qui rempliroit l'obligation où vous me mettez : Mais comme je me connois, & que je ſçai que j'ai de la peine à me ſouvenir de ce qui s'eſt fait de bon autrefois, je m'eſtimerai heureuſe ſi je puis ſuivre de prés ceux qui ont déja fait ce que vous ſouhaitez. Je croi qu'il n'y a perſonne de vous qui n'ait lû les Nouvelles de Bocace nouvellement traduites en François. Le Roi Trés-Chrêtien François I. du nom, Monſeigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, & Madame Marguerite en ont fait tant de cas, que ſi Bocace avoit pû les entendre, les loüanges que ces illuſtres perſonnes lui donnoient, auroient dû le reſſuſciter. Je ſuis témoin que les deux Dames que je viens de nommer, & pluſieurs autres perſonnes de la Cour reſolurent d'imiter Bocace, ſi ce n'eſt en une choſe, qui eſt de n'écrire rien qui ne ſoit veritable. Monſeigneur & ces Dames arrêterent d'abord d'en faire chacun dix, d'aſſembler juſques a dix perſonnes, & de choiſir celles qu'ils croiroient les plus capables de conter avec grace, les gens de lettres prealablement exclus, ſoit parce que Monſeigneur ne voulut pas que l'art s'en mêlât, ou qu'il craignît que les fleurs de Rethorique fuſſent en quelque maniere prejudiciables à la verité de l'hiſtoire. Mais les grandes affaires qui ſurvinrent depuis au Roi, la paix concluë entre ce Prince & le Roi d'Angleterre, les couches de Madame la Dauphine, & pluſieurs autres choſes

dignes

dignes d'occuper toute la Cour, firent oublier ce dessein : Mais comme nous avons du tems de reste, nous l'executerons en attendant que nôtre pont soit achevé. Si vous le trouvez bon, nous irons depuis Midi jusqu'à quatre heures dans ce beau pré le long de la riviere de Gave, où les arbres font un couvert si épais, que le Soleil ne sçauroit le peneter, ni nous incommoder par sa chaleur. Là assis à nôtre aise chacun contera ce qu'il aura vû, ou entendu dire à des gens dignes de foi. Dix jours suffiront pour faire la centaine. Si Dieu veut que nôtre travail soit trouvé digne d'être vû des Seigneurs & Dames que je viens de nommer, nous le leur presenterons à nôtre retour, & je suis persuadée qu'un tel present ne leur déplaira pas. Toutefois si quelqu'un trouve quelque chose de plus agreable, je me rends à son opinion.

Toute la compagnie répondit, qu'on ne pouvoit imaginer rien de mieux, & chacun attendoit le lendemain avec impatience. Dés que le matin fut venu, ils allerent tous à la chambre de Madame Oysille, qu'ils trouverent déja en Oraison. Ils donnerent une bonne heure à sa lecture, aprés cela ils entendirent la Messe, & à dix heures ils allerent dîner. Chacun ensuite se retira dans sa chambre, & y fit ses petites affaires. A Midi chacun ne manqua pas de se rendre au pré, qui étoit si beau & si agreable, qu'il faudroit un Bocace pour en dépeindre tous les charmes. Il suffit de dire qu'il n'y en eut jamais un pareil.

L'assem-

PREFACE.

L'assemblée étant assise sur l'herbe verte, si molle & si délicate, que personne n'avoit besoin ni de carreau, ni de tapis. Qui sera celui de nous, dit alors Simontault, qui commandera aux autres ? Puisque vous en avez fait l'ouverture, répondit Hircan, il est juste de vous déferer le commandement : car au jeu tout le monde est égal. Plût à Dieu, repliqua Simontault, que je n'eusse d'autre bien au monde que de pouvoir commander à une telle compagnie. Parlamente qui comprit fort bien ce que cela vouloit dire, se mit à tousser. Hircan s'aperçût qu'elle avoit changé de couleur, & dit à Simontault qu'il commençât à conter, & qu'on l'écouteroit. Simontault sollicité par toute la compagnie dit. J'ai été si mal recompensé de mes longs services, Mesdames, que pour me venger de l'amour & de la Belle qui me traite avec tant de cruauté, je vais faire un recueil des pieces que les femmes ont fait aux hommes ; & en tout cela je ne dirai que la pure verité.



I. NOU-



I. NOUVELLE.

Une Femme d'Alençon ayant deux Amans, l'un pour le plaisir & l'autre pour le profit, fit tuer celui des deux qui s'apperçût le premier de ses galanteries, & obtint sa grace & celle de son Mari qui étoit en fuite. Le Mari pour sauver quelque argent s'adressa depuis à un Necromancien. La chose fut découverte & punie.

DU vivant du dernier Duc Charles il y avoit à Alençon un Procureur nommé

ſaint Aignan, qui avoit épouſé une femme du païs, plus belle que vertueuſe. Quoi qu'avec ſa beauté elle eût beaucoup de legereté, elle ne laiſſa pas d'être fort pourſuivie d'un Prélat, duquel par reſpect je tairai le nom. Le Prélat pour parvenir à ſes fins, ſçût ſi bien entretenir le Mari, qu'il ne s'apperçût ni du manege de ſa femme, ni de celui du Prélat: Bien loin de s'en appercevoir le Prélat fit ſi bien, que le Mari oublia l'attachement qu'il avoit toûjours eû pour ſes maitres. Il paſſa tout d'un coup de la fidelité à la perfidie, & en vint finalement aux invocations pour faire mourir la Ducheſſe. Le Prélat eût un long commerce avec cette malheureuſe femme, qui l'aimoit plûtôt par interêt que par amour; à quoi elle étoit ſollicitée par ſon Mari. Mais elle aimoit ſi fort le fils du Lieutenant Géneral d'Alençon, qu'elle en étoit demi folle. Elle ſe ſervoit ſouvent du Prélat pour faire donner commiſſion à ſon Mari, afin de pouvoir voir à ſon aiſe le fils du Lieutenant Géneral. Ce commerce dura longtems, le Prélat étant pour la bourſe de la Belle, & l'autre pour ſon plaiſir. Elle juroit à ce dernier qu'elle ne reçevoit bien le Prélat, que pour pouvoir lui continuer ſes careſſes avec plus de liberté. Que quoi qu'elle fit le Prélat n'avoit eu que des paroles, & qu'il pouvoit compter que perſonne que lui n'en auroit jamais autre choſe. Un jour que le Mari devoit aller chez le Prélat, elle lui demanda permiſſion d'allér à la campagne, diſant pour raiſon que l'air de la ville ne lui étoit
pas

pas bon. Elle ne fut pas plûtôt à sa métairie qu'elle écrivit au fils du Lieutenant de ne manquer pas à la venir trouver vers les dix heures du soir. Le jeune homme n'avoit garde d'y manquer ; mais en arrivant il trouva la servante qui avoit de coûtume de l'introduire, & qui lui dit, cherchez fortune ailleurs, Monsieur, car vôtre place est prise. Le Galant s'imaginant que le Mari fût venu, demanda à la servante comme tout alloit. Cette fille voyant un homme bien fait, jeune & honnête ne peut s'empêcher de voir avec pitié qu'il aimât si fort, & qu'il fut si peu aimé, & de lui apprendre le manege de sa Maitresse, croyant qu'il se repentiroit de l'avoir tant aimée, & ne l'aimeroit plus si éperduëment. Elle lui dit que le Prélat ne faisoit que d'entrer, & qu'il étoit couché avec sa Maitresse : qu'elle avoit été trompée, & qu'elle n'attendoit cette visite que le lendemain ; mais que le Prélat ayant retenu le Mari chez lui, s'étoit dérobé la nuit pour venir voir la Belle. Qui fût bien consterné ce fût le fils du Lieutenant, qui ne le pouvoit croire encore. Pour s'en éclaircir il se cacha dans une maison voisine, où il demeura en sentinelle jusqu'à trois heures aprés minuit. Il vit enfin sortir le Prélat, qui n'étoit pas si bien déguisé qu'il ne le reconnût mieux qu'il n'auroit voulu. Il revint à Alençon dans ce desespoir, & la Belle y vint aussi bien-tôt aprés. Comme elle ne doutoit pas de le duper comme à l'ordinaire, elle ne manqua pas de lui venir parler. Il lui dit d'abord d'un air dédaigneux, qu'ayant touché

aux choſes ſacrées elle étoit trop ſainte pour parler à un pecheur comme lui ; mais un pecheur ſi repentant, qu'il eſperoit que ſon peché lui ſeroit bien-tôt pardonné. La Belle ſurpriſe de ſe voir découverte, & voyant que les excuſes, les ſermens, & les promeſſes de ne plus tomber dans la même faute, ne ſervoient de rien, s'en plaignit à ſon Prélat. Aprés avoir long-tems déliberé, la Belle vint dire à ſon Mari, qu'elle ne pouvoit plus demeurer à Alençon, parce que le fils du Lieutenant qu'il croyoit tant de ſes amis, la pourſuivoit inceſſamment ; & le pria pour prévenir tout ſoupçon de prendre maiſon à Argentan. Le Mari qui ſe laiſſoit mener, y conſentit aiſément.

Ils n'eurent pas demeure quelques jours à Argentan, que cette malheureuſe fit ſavoir au fils du Lieutenant, qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & qu'elle n'ignoroit pas qu'il médiſoit publiquement & d'elle & du Prélat ; mais qu'elle pourroit trouver moyen de l'en faire repentir. Le jeune homme qui n'en avoit jamais parlé qu'à elle même, & qui craignoit de ſe broüiller avec le Prélat, monta à cheval, & s'en fût à Argentan, accompagné de deux valets ſeulement. Il trouva la Belle aux Jacobins, où elle entendoit Vépres. Je viens ici, Madame, lui dit-il, pour vous proteſter devant Dieu, que je ne me ſuis jamais plaint de vous qu'à vous-même. Vous m'avez fait un ſi vilain tour, que je ne vous ai pas dit la moitié des injures que vous meritez. Mais s'il y a quelqu'un qui diſe que

j'aye

j'aye mal parlé de vous, je suis ici pour lui en donner le démenti devant vous. Elle voyant qu'il y avoit beaucoup de monde à l'Eglise, & qu'il étoit accompagné de deux bons hommes, se fit violence, & lui parla le plus obligeamment qu'il lui fût possible. Elle lui dit qu'elle ne doutoit point de la verité de ce qu'il disoit; qu'elle le croyoit trop honnête homme pour dire du mal de qui que ce fût, & encore moins d'elle qui l'aimoit toûjours. Mais que comme il en étoit revenu quelque chose à son Mari, elle le prioit de vouloir dire devant lui qu'il n'en avoit jamais parlé, & qu'il n'en croyoit rien. Il y consentit volontiers, & se mit en devoir de lui donner la main pour la conduire chez elle; mais elle le pria de ne la pas accompagner de peur que son Mari ne crût qu'elle lui eût fait sa leçon. En disant cela elle prit un de ses gens à la manche, & dit; laissez-moi celui-ci, & quand il sera tems il viendra vous querir. Vous pouvez en attendant aller vous reposer à vôtre logis. Comme le Cavalier ne se défioit point de la conspiration, il fit sans repugnance ce qu'on voulut. La belle regala le valet qu'elle avoit retenu, & le compere qui se trouvoit bien lui demandoit souvent s'il n'étoit pas bien-tôt tems d'aller querir son Maître? Elle lui répondit toûjours qu'il viendroit assez tôt.

Mi-nuit étant sonné elle envoya sans bruit querir le Galant par un de ses Domestiques. Le Cavalier qui ne se défioit de rien vint sans faire aucune dificulté chez saint Aignan où étoit la Belle avec le valet qu'elle avoit

emmené: Si bien qu'il n'en avoit qu'un autre avec lui. A l'entrée de la maison le guide lui dit, que sa maitresse voudroit bien l'entretenir avant qu'il parlât à son Mari: qu'elle l'attendoit dans une chambre avec un seul valet, & qu'il feroit fort bien de renvoyer le sien; ce qu'il fit. En montant par un petit degré fort obscur, le Procureur qui avoit mis des gens en embuscade, entendant le bruit demanda ce que c'étoit. On lui répondit que c'étoit un homme qui vouloit entrer chez lui en cachete. D'abord un nommé Thomas Guerin Assassin de profession, & pour lors aux gages du Procureur, se jetta sur le pauvre jeune homme, & lui donna tant de coups d'épée, qu'enfin il tomba mort. Le valet qui parloit à la Demoiselle lui dit, j'ai entendu dans le degré la voix de mon Maître; je vais à lui avec vôtre permission. La Belle le retint, & lui dit: Ne vous mettez pas en peine, il viendra assez tôt. Peu de tems aprés le valet entendant son Maitre crier je suis mort, mon Dieu ayez pitié de moi, voulut aller à son secours: Mais elle le retint encore, & lui dit: Ne vous inquietez point; mon Mari l'a châtié de ses fredaines. Allons voir ce que c'est. Appuyée sur le bout du degré: Est-ce fait demanda t'elle à son Mari? Venez voir, répondit le Mari. Vous étes vengée de celui qui vous a fait tant de honte: Et en disant cela il donna dix ou douze coups de poignard à un homme qu'il n'auroit osé regarder de travers durant sa vie. Aprés que l'afaire fut faite, & que les valets de celui qu'on venoit d'assassiner eurent pris la fuite pour

pour en porter les nouvelles au pere, saint Aignan considerant que la chose alloit éclater, que les valets du mort ne pouvoient pas être reçûs en témoignage, & que personne n'avoit vû le fait que les meurtriers, une vieille Domestique, & une fille de quinze ans, voulut se saisir de la vieille; mais elle trouva moyen d'échaper, & se sauva aux Jacobins. Ce fut le meilleur témoin que l'on eût de ce crime. La jeune fille demeura quelques jours chez saint Aignan: Mais ayant trouvé moien de la faire suborner par un des Assassins, elle fut conduite à Paris dans un lieu scandaleux pour empêcher qu'elle ne fut cruë en témoignage. Pour ne rien laisser qui pût prouver son crime, il brûla le corps, & les os que le feu ne pût consumer furent mis dans du mortier; car il faisoit alors bâtir. Tout cela ne fut pas plûtôt fait qu'il envoya à la Cour demander sa grace, & exposa qu'ayant sçû que le mort cherchoit à deshonorer sa femme, il lui avoit souvent fait défendre sa maison: Que nonobstant cette défense il étoit venu de nuit en lieu suspect pour parler à elle; & que l'ayant trouvé à la porte de la chambre de sa femme, il l'avoit tué avec plus de colere que de raison. Mais quelque diligence qu'il eût faite pour faire expedier ses lettres de grace à la Chancelerie, le Duc & la Duchesse avertis par le Pere de ce qui venoit d'arriver firent informer M. le Chancelier de la verité du fait, & empêcherent que saint Aignan n'obtint ce qu'il demandoit. Le malheureux voyant cela s'enfuit en Angleterrre avec sa

femme, & plusieurs de ses parens. Avant que de partir il dit à l'homicide dont il s'étoit servi, qu'il avoit ordre exprés du Roi de l'arrêter & de le faire mourir; mais qu'en consideration du service qu'il lui avoit rendu, il vouloit lui sauver la vie. Il lui donna dix écus pour s'en aller hors du Royaume, & on n'a pas entendu parler de lui depuis. Cependant le meurtre fut si bien verifié tant par les valets du mort, que par la servante qui s'étoit retirée aux Jacobins, & par les os qui furent trouvez dans le mortier, que le procez fut fait & parfait en l'absence de saint Aignan & de sa femme, qui furent condamnez à mort par contumace, leurs biens confisquez au Prince, & quinze cents écus au pere pour les frais du procez.

Saint Aignan étant en Angleterre, & se voyant condamné à mort en France, sçût si bien gagner par ses services la bienveillance de plusieurs grands Seigneurs, & fit agir si utilement les parens de sa femme, que le Roi d'Angleterre pria le Roi de lui faire grace, & de le rétablir en ses biens & honneurs. Le Roi ayant été informé de la noirceur de cette affaire, envoya le procez au Roi d'Angleterre, & le pria de considerer si c'étoit un crime à pouvoir être pardonné; ajoûtant que dans toute l'étenduë de son Royaume, il n'y avoit que le seul Duc d'Alençon qui eût le privilege de donner grace dans son Duché. Le Roi d'Angleterre ne se rendit point à ces raisons, & solicita si pressamment la grace de saint Aignan, qu'il l'obtint enfin.

Le

Le Procureur de retour chez lui, fit connoiſſance pour comble de méchanceté avec un enchanteur nommé Gallery, eſperant qu'il lui apprendroit le moyen de s'empècher de payer les quinze cents écus qu'il devoit au pere du mort. Pour cet effet ſaint Aignan & ſa femme s'en allerent deguiſez à Paris: Mais la femme voyant qu'il étoit ſi longtems enfermé avec Gallery, ſans lui en dire la raiſon, l'obſerva un matin, & vit que Gallery lui montroit cinq images de bois, dont trois avoient les mains pendantes, & les deux autres levées. Il nous faut faire des images de cire comme celles-ci, diſoit Gallery au Procureur; celles qui auront les bras pendans, ſeront ceux que nous ferons mourir; & celles qui les auront élevez ſeront ceux de qui nous rechercherons la bienveillance. Soit, dit le Procureur. Celle-ci ſera donc pour le Roi de qui je veux être aîmé, & celle-ci pour Mr. le Chancelier d'Alençon Brinon. Il faut, reprit Gallery, mettre les images ſous l'Autel où ils entendront la Meſſe, avec des paroles que je vous apprendrai. Le Procureur venant enſuite aux images qui avoient les bras pendans, dit que l'une étoit pour Maitre Gilles du Meſnil pere du mort, bien perſuadé que tant que ce vieillard vivroit il ne ceſſeroit de pourſuivre le meurtrier de ſon fils. Une des femmes à bras pendans étoit pour Madame la Ducheſſe d'Alençon ſœur du Roi, parce qu'elle aimoit ſi fort ſon vieux ſerviteur du Meſnil, & avoit connu en tant d'autres occaſions la méchanceté du Procureur, que

que si elle ne mouroit il ne pouvoit vivre. La seconde femme à bras pendans étoit pour sa femme, qui étoit la cause, disoit-il, de tous ses malheurs, & qu'il savoit bien qui ne se reformeroit jamais. Sa femme qui voyoit tout par le trou de la porte voyant qu'il la mettoit au rang des morts, songea dés lors à le prévenir. Elle avoit un oncle qui étoit maitre des Requêtes du Duc d'Alençon, auquel sous pretexte de vouloir lui emprunter de l'argent elle conta tout ce qu'elle avoit vû & entendu. L'oncle, venerable vieillard & bon serviteur du Duc, alla trouver le Chancelier d'Alençon, & lui communiqua tout ce qu'il venoit d'apprendre. Comme le Duc & la Duchesse n'étoient point ce jour-là à la Cour, le Chancelier alla conter l'aventure à Madame la Regente Mere du Roi, & à la Duchesse, qui mirent d'abord en queste le Prevôt de Paris nommé la Barre. Le Prevôt fit si bien son devoir, & le fit avec tant de diligence, que le Procureur & son Necromancien furent arrêtez. Il ne falut ni torture ni contrainte pour leur faire avoüer le fait, & sur leur aveu leur procez fut fait & rapporté au Roi. Quelques-uns qui voulurent sauver la vie aux coupables representerent au Roi, que les accusez n'avoient pour bût dans leurs enchantemens que de s'aquerir ses bonnes graces: Mais le Roi à qui la vie de sa Sœur n'étoit pas moins chere que la sienne propre, voulut qu'ils fussent jugez comme s'il avoient attenté à sa personne. La Duchesse d'Alençon pria neanmoins le Roi de faire grace de la vie au Procureur,

cureur, & de le condamner à une grosse peine corporelle. Cela lui fut accordé, & les criminels furent envoyez aux galeres, où ils finirent leurs jours, & eurent loisir de reconnoître l'atrocité de leurs crimes. La femme du Procureur continua ses dereglemens en l'absence de son Mari, fit pis qu'elle n'avoit jamais fait, & mourut enfin miserablement.

Considerez, Mesdames, je vous prie, quels desordres une méchante femme cause, & de combien de maux fut suivi le peché de celle dont il s'agit. Depuis qu'Eve fit pecher Adam, les femmes se sont mises en possession de tourmenter, de tuer, & de damner les hommes. Pour moi j'ay tant fait d'experiences de leur cruauté, que je ne mourrai que du desespoir où une m'a jetté. Encore suis-je assez fou pour confesser, que cet enfer m'est plus agreable venant de sa main, que le Paradis qu'un autre pourrois me donner. Parlamente faisant semblant de ne pas entendre que ce fût d'elle qu'il parloit, répondit. Si l'enfer est aussi agreable que vous le dites, vous ne devez pas craindre le Diable qui vous y a mis. Si mon Diable, repliqua Simontault en colere, devenoit aussi noir qu'il m'a été mauvais, il feroit autant de peur à la compagnie, que je me fais de plaisir de le regarder: Mais le feu de l'amour me fait oublier le feu de cet enfer: Et pour n'en dire pas davantage, je donne ma voix à Madame Oysille, bien persuadé que si elle vouloit dire des femmes ce qu'elle en sçait, elle

appuye-

appuyeroit mon ſentiment. Toute la compagnie ſe tourna de ſon côté, la priant de vouloir commencer; ce qu'elle fit par ce petit preambule qui fut precedé d'un ſoûris. Il me ſemble, Meſdames, dit-elle, que celui qui m'a donné ſa voix, a tant dit de mal des femmes par l'hiſtoire veritable qu'il vient de conter d'une malheureuſe, que je dois me rapeller toutes les années de ma vie, pour trouver une femme de qui la vertu démente la mauvaiſe opinion qu'il a du ſexe. Il m'en vient une à point nommé qui merite de n'être pas oubliée. Je vais vous en conter l'hiſtoire.





II. NOUVELLE.

Triste & chaste mort de la femme d'un des Muletiers de la Reine de Navarre.

IL y avoit à Amboise un Muletier qui servoit la Reine de Navarre Sœur de François I. Cette Princesse étant à Blois où elle avoit accouché d'un Prince, le Muletier s'y rendit pour demander le payement de son quartier, & laissa sa femme à Amboise dans

une

une Maiſon au-delà des ponts. Il y avoit long-tems qu'un valet de ſon Mari l'aimoit avec tant de paſſion, qu'il ne pût s'empêcher de lui en parler un jour. Mais comme elle avoit de la vertu elle le rabroüa ſi aigrement, le menaçant de le faire battre & chaſſer par ſon Mari, qu'il n'oſa depuis lui tenir de pareils diſcours. Le feu de ſon amour quoi que étoufé, n'étoit pourtant pas éteint. Son maître étant donc à Blois, & ſa maîtreſſe à Vêpres à Saint Florentin qui eſt l'Egliſe du Château, fort éloigné de la maiſon du Muletier, & lui ſeul à la maiſon, reſolut d'avoir par force ce qu'il n'avoit pû avoir ni par prieres ni par ſes ſervices. Pour cet effet il rompit un ais de la Cloiſon qui ſeparoit la Chambre de ſa maîtreſſe & celle où il couchoit. Comme les rideaux du lit de ſon maître d'un côté, & de l'autre ceux du lit des valets couvroient la cloiſon, l'on ne s'apperçût point de l'ouverture qu'il avoit faite. Cette pauvre femme étant couchée avec une petite fille de douze ans, & dormant profondement, comme on fait d'ordinaire au premier ſomme, le valet entra par l'ouverture tout en chemiſe & l'épée à la main, & ſe mit au lit avec elle. Auſſi-tôt qu'elle le ſentit elle ſe jetta hors du lit, & lui fit les remontrances qu'une femme d'honneur peut faire en pareil cas. Lui dont l'amour n'étoit que brutalité, & qui eût mieux entendu le langage de ſes Mulets, que ces raiſons d'honnêteté, parut plus bête que les bêtes mêmes avec leſquelles il avoit été long-tems. Car

voyant

voyant qu'elle couroit si vite autour d'une table, qu'il ne pouvoit la prendre, & d'ailleurs elle étoit si forte, qu'encore qu'il l'eût prise deux fois elle s'étoit toujours tirée de ses mains, desesperant de pouvoir jamais la prendre vive, lui donna un coup d'épée dans les reins, voyant que si la peur & la force n'avoient pû la faire rendre, la douleur le feroit. Mais ce fut tout le contraire. Car comme un brave soldat quand il voit son sang, est plus échaufé à se venger de ses ennemis, & à acquerir de l'honneur, de même son chaste cœur reprenant de nouvelles forces, elle courut plus vite qu'auparavant pour s'empêcher de tomber entre les mains de ce malheureux, auquel elle donnoit cependant les meilleures paroles qu'elle pouvoit, pensant par ce moyen lui faire reconnoître sa faute. Mais il étoit dans une si grande fureur, qu'il n'étoit pas capable de profiter d'un bon conseil. Elle reçût encore plusieurs coups quelque usage qu'elle fit de ses jambes pour les éviter tant qu'il lui resta des forces. Mais se trouvant affoiblie par la grande quantité de sang qu'elle perdoit, & sentant que la mort approchoit, elle leva les yeux aux ciel, & joignant les mains rendit graces à son Dieu qu'elle nommoit sa force, sa vertu, sa patience, & sa chasteté, le supliant d'agréer le sang, qui suivant son commandement étoit répandu par respect pour celui de son fils, dans lequel elle étoit fortement persuadée que tous les pechez étoient lavez, & éfa-

cez

cez de la memoire de sa colere. Puis s'écriant, Seigneur recevez l'ame que vôtre bonté a rachetée, elle tomba le visage en terre, & reçût encore plusieurs coups de ce miserable. Aprés qu'elle eût perdu la parole & les forces, le malheureux prit par violence celle qui ne pouvoit plus se défendre. Sa brutalité étant assouvie, il s'enfuit avec tant de precipitation, qu'on n'a jamais pû le trouver depuis avec quelque diligence qu'on l'ait cherché. La jeune fille qui étoit couchée avec la Muletiere fut si éfrayée qu'elle se cacha sous le lit. Mais voyant que l'homme étoit sorti, vint à sa maîtresse, & la trouvant sans parole & sans mouvement, cria par la fenêtre aux voisins de venir à son secours. Ceux qui estimoient & aimoient la Muletiere autant que femme de la ville accoururent incontinent, & amenerent avec eux des Chirurgiens, qui trouverent qu'elle avoit vingt-cinq playes mortelles. Ils firent tout ce qu'ils pûrent pour la secourir; mais il n'y eût pas moyen de la sauver. Elle languit cependant encore une heure sans parler, faisant signe des yeux & des mains, & montrant par-là qu'elle n'avoit pas perdu connoissance. Un homme d'Eglise lui ayant demandé en quelle foi elle mouroit, elle répondit par des signes si évidens & aussi peu équivoques que la parole, qu'elle mettoit sa confiance en la mort de Jesus-Christ, qu'elle esperoit voir en sa gloire celeste. Ainsi avec un visage tranquille, & les yeux

élevez

élevez au Ciel, elle rendit ſon chaſte corps à la terre, & ſon ame à ſon Createur.

Son mari arriva dans le tems préciſément qu'on alloit la porter en terre, & fut bien ſurpris de voir ſa femme morte avant que d'en avoir ſçû aucunes nouvelles. Mais quand on lui eut dit de quelle maniere elle étoit morte, il eut double ſujet de s'affliger. Auſſi ſa triſteſſe fut-elle ſi grande, qu'il penſa lui en coûter la vie. Cette martire de la chaſteté fut enterrée dans l'Egliſe de S. Florentin. Toutes les femmes vertueuſes de la ville aſſiſterent à ſa ſepulture, & lui firent autant d'honneur qu'il leur fut poſſible, s'eſtimant heureuſes d'être concitoyennes d'une femme de ſi grande vertu : Et celles qui avoient mal vêcu voyant les honneurs qu'on faiſoit à la morte, ſe reformerent, & reſolurent de mieux vivre à l'avenir.

Voilà, Meſdames, une hiſtoire veritable, & bien capable de porter à la chaſteté, qui eſt une ſi belle vertu. Ne devrions-nous pas mourir de honte, nous qui ſommes de bonne maiſon, de ſentir nos cœurs pleins de l'amour du monde, puis que pour l'éviter, une pauvre Muletiere n'a point apprehendé une mort ſi cruelle ? Telle ſe croit femme de bien qui n'a pas encore ſçû comme celle-ci reſiſter juſques au ſang. C'eſt pourquoi il faut s'humilier, puis que Dieu ne fait point des graces aux hommes parce qu'ils ſont nobles ou riches; mais ſuivant qu'il plaît à ſa bonté qui n'a point d'égard à l'apparence des perſonnes, il choiſit ceux qu'il veut. Il honore de ſes ver-

tus, & couronne enfin de sa gloire ceux qu'il a élus ; & souvent il choisit les choses basses & méprisées pour confondre celles que le monde croit hautes & honorables. Ne nous réjouissons point de nos vertus, comme dit JESUS-CHRIST ; mais réjouissons-nous de ce que nous sommes écrits dans le livre de vie. Les Dames furent si touchées de la triste & glorieuse mort de la Muletiere, qu'il n'y en eut pas une qui ne versât des larmes. Chacune se promettoit de travailler à suivre un pareil exemple en cas que la fortune les exposât à une pareille épreuve. Madame Oysille voyant enfin qu'on perdoit le tems à louër la morte : Si vous ne dites quelque chose pour faire rire la compagnie, dit-elle à Saffredant, il n'y a personne de nous qui puisse oublier la faute que j'ai faite de la faire pleurer. Ainsi je vous donne ma voix. Saffredant qui eut bien souhaité de dire quelque chose de bon, & d'agreable à la compagnie, & sur tout à une des Dames, répondit que cet honneur ne lui étoit pas dû, & qu'il y en avoit de plus âgez & de plus habiles que lui qui devoient parler les premiers. Mais puis qu'ainsi est, ajoûta-t-il, le meilleur est de se tirer d'affaire au plûtôt ; car plus il y en aura qui parleront bien avant moi, plus mon tour sera difficile à remplir.



III. NOU-



III. NOUVELLE.

Un Roi de Naples ayant abusé de la femme d'un Gentilhomme porte enfin lui-même les cornes.

COmme j'ai souvent souhaité d'avoir eu part à la bonne fortune de celui dont je vais vous faire un conte, je vous dirai, que du tems du Roi Alfonce, le Prince de son siécle le plus amoureux, il y avoit à Naples un Gentilhomme bien fait, agreable, & en qui la nature & l'éducation avoient mis tant

de perfections, qu'un vieux Gentilhomme lui donna sa fille, qui pour la beauté & pour les agrémens ne cedoit en rien à son mari. Ils s'aimerent beaucoup durant les premiers mois de leur mariage. Mais le Carnaval étant venu, & le Roi allant en masque dans les maisons, où chacun tâchoit de le recevoir de son mieux, il vint chez ce Gentilhomme, & y fut mieux reçu qu'il ne l'avoit été ailleurs. Les confitures, la musique, les concerts, & plusieurs autres divertissemens n'y furent pas oubliez : Mais ce qui pleut le plus au Roi fut la femme ; la plus belle à son gré qu'il eût jamais vûë. A la fin du regal la Belle chanta avec son mari, & le fit de si bon air, qu'elle en parut beaucoup plus belle. Le Roy voyant deux perfections en une même personne, prit bien moins de plaisir aux doux accords de son mari & d'elle, qu'à penser aux moyens de les rompre. L'amitié mutuelle qu'il y avoit entr'eux lui paroissoit un grand obstacle à son dessein. Il dissimula sa passion du mieux qu'il lui fut possible : Mais pour la soulager en quelque maniere, il regaloit les Seigneurs & Dames de Naples, & n'oublioit pas le Gentilhomme & sa femme. Comme on croit aisément ce que l'on voit, & que les Amans ont de bons yeux, il crut que ceux de cette Dame lui promettoient quelque chose d'agreable pour l'avenir, pourvû que ceux du mari n'y fissent point d'obstacle. Pour sçavoir si sa conjecture étoit juste, il fit faire au mari un voyage à Rome de quinze jours ou trois semaines. Il ne fut pas plûtôt parti, que sa fem-

me qui ne l'avoit pas encore perdu de vûë pour ainſi dire, fut dans une trés-grande affliction. Le Roi l'alla voir ſouvent, & la conſola de ſon mieux par paroles obligeantes & par preſens. En un mot il fit ſi bien, qu'elle ſe trouva non ſeulement conſolée, mais même bienaiſe de l'abſence de ſon mari. Avant les trois ſemaines que le mari devoit revenir, elle fut ſi amoureuſe du Roi, qu'elle étoit auſſi affligée du retour de ſon Epoux, qu'elle l'avoit été de ſon départ. Pour n'être pas privée de la preſence du Roi, il fut convenu entr'eux, que quand le mari iroit à la campagne elle en feroit avertir le Roi, qui pourroit la venir voir en toute ſûreté, & ſi ſecretement, que le mari qu'elle reſpectoit plus que ſa conſcience, ne ſe défiant de rien & ne ſçachant rien, n'en ſeroit point bleſſé ; eſperance qui faiſoit beaucoup de plaiſir à la Belle. Le mari de retour fut ſi bien reçû de ſa femme, qu'encore qu'il eût appris que le Roi la cheriſſoit pendant ſon abſence, il ne le pût jamais croire. Mais avec le tems ce feu qu'on cachoit avec tant de peine, commença peu à peu à ſe faire voir, & parut ſi viſiblement, que le mari juſtement allarmé prit ſi bien ſes meſures, qu'il n'eut preſque plus aucun lieu de douter. Mais comme il craignoit que celui qui lui faiſoit afront ne lui fît quelque choſe de pis s'il remuoit, il reſolut de diſſimuler, aimant mieux vivre avec chagrin, que d'expoſer ſa vie pour une femme qui ne l'aimoit pas. Il ſongea néanmoins dans ſon reſſentiment de rendre la pareille au Roi, s'il étoit poſſible.

Comme il ſçavoit que l'amour attaque principalement celles qui ont le cœur grand, il ſe donna la liberté de dire un jour à la Reine, qu'il avoit de la douleur que le Roi ſon Epoux la traitât avec indifference. La Reine à qui il étoit revenu quelque choſe des amours du Roi & de ſa femme, répondit qu'elle ne pouvoit avoir l'honneur & le plaiſir tout enſemble. Je ſçai bien, ajoûta-t-elle, que j'ai l'honneur dont une autre reçoit le plaiſir; mais auſſi celle qui a le plaiſir, n'a pas le même honneur que moi. Lui qui comprit fort bien à qui ces paroles s'adreſſoient; l'honneur eſt né avec vous, Madame, répondit-il d'abord. Vous étes de ſi bonne maiſon, que la qualité de Reine ou d'Imperatrice n'ajoûteroit rien à vôtre nobleſſe: Mais vôtre beauté, vos agrémens, & vôtre honnêteté meritent tant de plaiſir, que celle qui vous ravit celui qui vous eſt dû ſe fait plus de tort qu'à vous. Car pour une gloire qui tourne à honte, elle perd autant de plaiſir que vous ou femme du Royaume ſçauriez avoir: Et je puis vous dire, Madame, que la couronne, à part le Roi, n'eſt pas plus en état que moi de contenter une femme. Bien loin de cela je ſuis perſuadé que pour ſatisfaire une femme de vôtre merite le Roi devroit ſouhaiter d'être de mon temperament. Quoique le Roi ſoit d'une complexion plus délicate que vous, répondit la Reine en riant, l'amour qu'il a pour moi me contente ſi fort, que je la préfere à toute autre choſe. Si cela eſt, Madame, repliqua le Gentilhomme, je ne vous plains plus. Je ſçai

quo

que ſi le Roy avoit pour vous un amour auſſi épuré que celui que vous avez pour lui, vous joüiriez au pied de la lettre du contentement que vous dites : Mais Dieu ne l'a pas voulu, & il veut vous apprendre par là que vous ne devez pas vous en faire une divinité terreſtre. Je vous avouë, dit la Reine, que l'amour que j'ai pour lui eſt ſi grand, qu'il n'y a point de cœur qui puiſſe aimer avec tant de paſſion. Permettez-moi s'il vous plaît de vous dire, Madame, répartit le Gentilhomme, que vous ne connoiſſez pas bien l'amour de tous les cœurs. J'oſe vous aſſûrer, Madame, que tel vous aime d'un amour ſi parfait & ſi paſſionné, que celui que vous avez pour le Roi, ne peut pas entrer en comparaiſon. Son amour ſe fortifie à meſure que celui du Roi s'affoiblit, & ſi vous le trouvez bon, Madame, vous ſerez recompenſée de reſte de tout ce que vous perdez.

La Reine commença de connoître tant à ſes paroles qu'à ſon air, que ſa langue étoit l'interprete de ſon cœur. Là deſſus elle va ſe rappeller qu'il cherchoit depuis long-tems les occaſions de lui rendre ſervice, & les cherchoit avec tant d'empreſſement, qu'il en étoit devenu tout melancolique. Elle avoit d'abord cru que ſa femme étoit la cauſe de ſa melancolie ; mais alors elle ne douta point que tout cela ne fût pour ſon compte. Comme l'amour ſe fait ſentir quand il eſt veritable, la Reine n'eut pas de peine à démêler ce qui étoit un ſecret pour tout le monde. Le Gentilhomme donç lui paroiſſant plus aimable que ſon

mari, confiderant d'ailleurs qu'il étoit abandonné de fa femme comme elle l'étoit de fon mari, animée de dépit & de jaloufie contre fon époux, & d'amour pour le Gentilhomme. Faut-il, ô Dieu! dit-elle en foûpirant & les larmes aux yeux, que la vengeance faffe en moi ce que l'amour n'a jamais pû faire? Le Gentilhomme qui comprit fort bien le fens de cette exclamation, répliqua: La vengeance eft douce, Madame, lors qu'au lieu de tuer fon ennemi, on donne la vie à un veritable ami. Il me femble qu'il eft tems que la verité vous gueriffe de l'amour peu raifonnable que vous avez pour une perfonne qui n'en a point pour vous; & qu'un amour jufte & bien fondé chaffe la crainte qui eft fort mal logée dans un cœur auffi grand & auffi vertueux que l'eft le vôtre. Mettons à part, Madame, vôtre qualité de Reine, & confiderons que vous & moi fommes les deux perfonnes du monde les plus indignement dupées & trahies de ceux que nous avons le plus parfaitement aimez. Vengeons-nous, Madame, moins pour leur rendre ce qu'ils nous prétent, que pour fatisfaire à l'amour, qui de mon côté ne fçauroit aller plus loin, à moins qu'il ne m'en coûte la vie. Si vous n'avez le cœur plus dur qu'un Diamant, vous devez fentir quelque étincelle d'un feu qui s'augmente à mefure que je fais des éforts pour le cacher. Je fouffre parce que je vous aime. Aimez-moi par pitié, ou du moins par reffentiment. Vôtre merite eft fi parfait, qu'il eft digne du cœur de tout ce qu'il y a d'hon-

nêtes

nêtes gens ; cependant vous étes méprisée & abandonnée de celui pour qui vous avez abandonné tous les autres.

Ces paroles causerent à la Reine de si violens transports, que pour cacher le trouble de son esprit, elle prit le Gentilhomme par le bras, & le mena dans un jardin prés de sa chambre, où elle fut long-tems à se promener sans pouvoir lui dire un seul mot. Mais le Gentilhomme la voyant demi vaincuë, ne fut pas plûtôt au bout d'une allée, où personne ne pouvoit les voir, qu'il l'entretint de la bonne sorte de la passion dont il lui avoit fait un si long secret. Comme ils se trouverent tous deux d'accord, ils se vengerent par represailles : Et il fut arrêté que toutes les fois que le Roi iroit voir la femme du Gentilhomme, le Gentilhomme viendroit voir la Reine. Ainsi trompant les trompeurs, ils furent quatre à partager le plaisir dont deux s'imaginoient joüir seuls. Cela étant fait chacun se retira, la Reine dans sa chambre, & le Gentilhomme chez lui, tous deux si contens, qu'ils ne se souvenoient plus de leurs déplaisirs passez. Le Gentilhomme bien loin d'avoir peur que le Roi allât voir sa femme, souhaitoit au contraire qu'il la vît ; & pour lui en donner occasion il alloit à la campagne plus souvent qu'à l'ordinaire. Le Roi n'étoit pas plûtôt averti qu'il étoit à son village, qui n'étoit qu'à demi lieuë de la ville, qu'il alloit trouver la Belle ; & la nuit n'étoit pas plûtôt venuë, que le Gentilhomme de son côté se rendoit auprés de la Reine, où il faisoit l'office de Lieu-

Lieutenant de Roi si secretement que jamais personne ne s'en apperçeut. Ce commerce dura long-tems : Mais quelque soin que le Roi pût prendre pour cacher ses amours, tout le monde en fut informé. Les honnêtes gens plaignoient beaucoup le Gentilhomme, duquel plusieurs mauvais plaisans se moquoient, & lui faisoient les cornes par derriere, dequoi il s'appercevoit fort bien. Mais il étoit si aise qu'on se moquât de lui de cette maniere, qu'il estimoit autant les cornes que la couronne du Roi. Ce Prince étant avec la femme du Gentilhomme, ne pût un jour s'empêcher de dire en riant devant le Gentilhomme même au sujet d'un bois de cerf qui étoit attaché dans la maison : *Ce bois convient fort bien à cette maison.* Le Gentilhomme qui n'avoit pas moins de cœur que le Roi, fit écrire sur ce bois : *io porto le corna, si ascun le vede ; ma tal le porta chi no le crede.* Le Roi retournant chez le Gentilhomme, & y trouvant ce nouvel écriteau lui en demanda l'explication. *Si le cerf*, répondit le Gentilhomme, *ne sçait pas le secret du Roi, il n'est pas juste que le Roi sçache le secret du cerf.* Contentez-vous de sçavoir, Sire, que tous ceux qui portent les cornes n'ont pas le bonnet hors de la tête ; que les cornes sont si douces, qu'elles ne décoifent personne, & que tel les porte qui ne croit pas les porter. Le Roi vit bien par là qu'il sçavoit quelque chose de ses affaires ; mais il ne soupçonna jamais ni la Reine ni lui. Cette Princesse joua fort bien son rôlle ; car plus elle étoit contente de la conduite de son époux, plus feignoit-elle d'en être mal satisfaite.

tisfaite. Auſſi vêcurent-ils de part & d'autre en bonne amitié, juſques à ce que la vieilleſſe vint traverſer leurs mutuels plaiſirs.

Voilà une hiſtoire, Meſdames, que je vous propoſe volontiers en exemple, afin que quand vos maris vous donneront des cornes, vous leur en donniez auſſi. Je ſuis fort aſſûrée Saffredant, dit alors Emarſuite en riant, que ſi vous aimiez comme vous avez fait autrefois, vous ſouffririez des cornes auſſi grandes qu'un chêne, pour en donner une à vôtre gré : Mais aujourd'hui que vos cheveux commencent à griſonner, il eſt tems de faire tréve à vos deſirs. Quoi que celle que j'aime, Mademoiſelle, ne me laiſſe aucune eſperance, repliqua Saffredant, & que l'age ait épuiſé mes forces, le deſir me reſte encore tout entier. Mais puis que vous me cenſurez d'un ſi honnête deſir, vous conterez, s'il vous plaît, la quatriéme Nouvelle; & nous verrons ſi vous trouverez quelque exemple qui puiſſe me démentir. Une de la compagnie qui ſçavoit que celle qui prenoit les paroles de Saffredant à ſon avantage, n'en étoit pas aſſez aimée pour qu'il eût voulu porter des cornes de ſa façon, ne pût s'empêcher de rire de la maniere avec laquelle elle les avoit relevées. Saffredant qui ſentit que la rieuſe étoit au fait, en fut fort aiſe, & laiſſa parler Emarſuite. Pour faire voir, Meſdames, à Saffredant & à toute la compagnie, dit alors Emarſuite, que toutes les femmes ne ſont pas faites comme la Reine dont il vient de parler, & que tous les temeraires ne ſont pas heureux,

je

je vais vous entretenir de l'aventure d'une Dame qui jugea que le dépit d'échouër en amour étoit plus difficile à soûtenir que la mort même. Je ne nommerai point les personnes, parce que l'histoire est si nouvelle, que je ne manquerois pas de me faire des affaires avec leurs Parens.





IV. NOUVELLE.

Temeraire entreprise d'un Gentilhomme contre une Princesse de Flandres, & la honte qu'il en reçut.

IL y avoit en Flandres une Dame de la meilleure maison du païs, veuve pour la seconde fois, & n'ayant jamais eu d'enfans. Durant son veuvage elle se retira chez son Frere qui l'aimoit beaucoup, & qui étoit un fort grand Seigneur, étant marié à une des filles du

du Roi. Ce jeune Prince donnoit fort au plaisir, & aimoit la chasse, les divertissemens, & les Dames, comme font d'ordinaire les jeunes gens. Il avoit une femme de fort mauvaise humeur, & qui ne s'accommodoit point des divertissemens de son époux. Comme la sœur étoit fort enjoüée, & néanmoins fort sage & fort vertueuse, elle accompagnoit toûjours le Prince par tout où il menoit son épouse. Il y avoit à la Cour du Prince un Gentilhomme qui surpassoit tous les autres Courtisans en taille, en beauté, & en bonne mine. Ce Cavalier voyant que la sœur de son maître étoit une femme enjoüée & qui rioit volontiers, crut qu'il devoit tenter si un amant honnête homme seroit de son goût: Mais il trouva tout le contraire de ce que l'enjoüement de la belle veuve lui avoit fait esperer. Cependant en faveur de sa bonne mine & de son honnêteté elle fit grace à son audace, & lui faisoit même connoître qu'elle n'étoit point fâchée qu'il lui parlât, l'avertissant au reste de ne lui plus tenir le même langage; ce qu'il lui promit pour ne pas perdre le plaisir & l'honneur de l'entretenir. Mais sa passion augmentant avec le tems, il oublia sa promesse: cependant il n'eut point recours aux paroles, car l'experience lui avoit appris qu'elle sçavoit faire des réponses sages. Il crut enfin qu'étant veuve, jeune, vigoureuse, & de bonne humeur, elle auroit peut-être pitié de lui & d'elle s'il pouvoit la trouver en lieu qui fût à son avantage. Pour cet effet il fit entendre au Prince qu'il avoit une maison qui

qui étoit un fort bel endroit pour la chaſſe; & que s'il lui plaiſoit d'y venir courre trois ou quatre cerfs dans la belle ſaiſon, il auroit le plus grand plaiſir qu'il eût jamais eu. Le Prince ſoit qu'il aimât le Gentilhomme, ou qu'il fût bien-aiſe de prendre le plaiſir de la chaſſe, lui promit d'aller chez lui, & lui tint parole. Il trouva une belle maiſon, & en auſſi bon ordre que ſi elle eût appartenu au plus riche Gentilhomme du païs. Il logea celle qu'il aimoit plus que ſoi-même dans un appartement qui étoit vis-à-vis de celui qu'il avoit donné au Prince & à la Princeſſe. La chambre de la belle veuve étoit ſi bien tapiſſée par le haut, & ſi bien natée par le bas, qu'il étoit impoſſible de s'appercevoir d'une trape qu'il avoit menagée dans la ruelle, & qui décendoit dans la chambre de la Mere du Cavalier, femme âgée & infirme. Comme la bonne femme touſſoit beaucoup, & qu'elle craignoit que le bruit de ſa toux n'incommodât la Princeſſe, elle changea de chambre avec ſon fils. Il ne ſe paſſoit point de ſoir que la vieille Dame ne portât des confitures à la belle veuve. Son fils ne manquoit pas de l'y accompagner: & comme il étoit fort aimé du Frere, il lui étoit permis de ſe trouver au coucher & au lever de la ſœur, où il trouvoit toûjours de quoi augmenter ſon amour. Il fut un ſoir ſi tard avec la Princeſſe, que voyant qu'elle s'endormoit, il fut contraint de la laiſſer, & de ſe retirer dans ſa chambre. Il prit la plus belle chemiſe & la mieux parfumée qu'il eût, & un bonnet de nuit

nuit si propre & si riche qu'il n'y manquoit rien ; puis se regardant au miroir, il fut si content de soi-même, qu'il crût qu'il n'y avoit point de Dame qui pût tenir contre sa beauté & sa bonne mine. Se promettant donc des merveilles de son entreprise, il se mit dans son lit, où il ne croyoit pas faire long séjour, parce qu'il esperoit d'en avoir un meilleur & un plus agréable.

Il n'eut pas plûtôt congedié ses gens, qu'il se leva, & ferma la porte. Il fut long-tems à écouter s'il n'entendroit point de bruit à la chambre de la Princesse, qui comme on a déja dit, étoit au dessus de la sienne. Quand il pût s'assûrer que tout dormoit, il se mit en devoir de commencer sa belle entreprise, & abbatit peu à peu la trape, qui étoit si bien faite, & si bien garnie de drap, qu'il ne fit pas le moindre bruit. Ayant monté par là dans la ruelle de la Princesse qui dormoit profondément, il se coucha sans céremonie auprés d'elle, sans avoir égard ni aux obligations qu'il lui avoit, ni à la maison dont elle étoit, & sans en avoir au préalable son consentement. Elle le sentit plûtôt entre ses bras, qu'elle ne s'apperceut de son arrivée. Mais comme elle étoit forte, elle se débarassa de ses mains, & en lui demandant qui il étoit, elle se servit si bien de ses mains & de ses ongles, que craignant qu'elle ne criât au secours, il se mit en devoir de lui fermer la bouche avec la couverture ; mais il n'en pût jamais venir à bout. Car comme elle vit qu'il faisoit de son mieux pour la deshonorer, elle

fit

fit de son mieux pour s'en défendre, & appella de toute sa force sa Dame d'honneur qui couchoit dans sa chambre ; femme âgée & fort sage qui courut en chemise au secours de sa Maîtresse.

Le Gentilhomme se voyant découvert, eut tant de peur d'être reconnu, qu'il décendit par sa trape le plus vîte qu'il pût, son desespoir de s'en retourner en si mauvais état ne fut pas moins grand qu'avoit été le desir & la confiance d'être bien reçu. Il retrouva sur sa table sa chandelle & son miroir, & se vit le visage tout sanglant d'égratignures & de morsures. Le sang ruisselant sur la belle chemise, qui étoit plus sanglante que dorée. Te voilà, beauté cruelle, recompensée de ton merite, dit alors l'infortuné. Tes vaines promesses m'ont fait entreprendre une chose impossible, & qui bien loin d'augmenter mon bonheur, sera peut-être un surcroît de malheur. Dequoi deviendrai-je si elle sçait que contre ma promesse j'ai fait cette folie ? Le moins qui m'en puisse arriver est d'être banni de sa presence. Devois-je employer la fraude pour ravir un bien que ma naissance & ma bonne mine pouvoient me faire obtenir par des voyes legitimes ? Est-ce par violence que je devois me rendre maître de son cœur ? Ne devois-je pas attendre au contraire que l'amour m'en mît en possession pour recompenser ma patience & mes longs services ? car sans amour à quoi aboutissent la vertu & le credit d'un Amant ? Le reste de la nuit se passa à faire ces tristes reflexions, qui furent souvent interompuës

par des larmes, des regrets, & des doleances qui ne peuvent s'exprimer. Le matin venu, le Gentilhomme fit le malade pour cacher le desordre de son visage, faisant semblant de ne pouvoir souffrir la lumiere jusques à ce que la compagnie fût sortie. La Dame persuadée qu'il n'y avoit personne à la Cour capable de faire un coup si méchant & si déterminé, que celui qui avoit eu la hardiesse de lui déclarer son amour, visita la chambre avec sa Dame d'honneur; mais ne trouvant point d'endroit par où l'on pût être venu, elle se mit en grosse colere. Soyez assûrée, dit-elle à la Dame d'honneur, que le Seigneur de cette maison a fait le coup. Mais je m'en vengerai, & l'autorité de mon Frere immolera sa tête à ma chasteté. La Dame d'honneur voyant ses transports; je suis ravie, Madame, lui dit-elle, que l'honneur vous soit si precieux, que de ne vouloir pas épargner la vie d'un homme qui l'a exposée par un excez d'amour: Mais en cela comme en autre chose tel recule souvent en pensant avancer. Dites-moi donc, Madame, la pure verité. A-t-il eu quelque chose de vous? Rien je vous assûre, répondit la belle Veuve, que des égratignures & des coups de poing; & à moins qu'il n'ait trouvé un bon Chirurgien, je suis persuadée que nous en verrons demain des marques. Cela étant, Madame, repliqua la Dame d'honneur, il me semble que vous devez plûtôt loüer Dieu, que de penser à vous venger. Puisqu'il a eu le cœur de tenter une pareille entreprise, le dépit de n'y avoir pas réüssi lui
sera

ſera plus ſenſible que la mort même. Voulez-vous être vengée d'une maniere qui vous faſſe honneur ? Abandonnez-le à ſon amour & à ſa honte qui ſçauront bien mieux le faire ſouffrir que vous. Ne tombez pas, Madame, dans l'inconvenient où il s'eſt jetté. Ils s'étoit promis le plus doux de tous les plaiſirs, & il s'eſt précipité dans la plus cruelle douleur où l'on puiſſe jamais tomber. Profitez de ſon exemple, Madame, & ne diminuez point vôtre gloire en penſant l'augmenter. Si vous vous plaignez de l'aventure, vous allez publier ce que perſonne ne ſçait ; car vous pouvez compter que de ſon côté ce ſera un ſecret éternel. Supoſé que le Prince vous faſſe la juſtice que vous demandez, & qu'il en coûte la vie au Gentilhomme, on dira que vous l'avez ſacrifié aprés lui avoir tout accordé : Et la plûpart des gens croiront difficilement qu'il eût fait une pareille entrepriſe, ſi vous ne l'y aviez encouragé. Vous étes belle, jeune, & enjouée. Toute la Cour ſçait que vous recevez bien le Gentilhomme que vous ſoupçonnez : Ainſi chacun jugera qu'il n'a entrepris cela que parce que vous l'avez bien voulu. Vôtre honneur qui n'a ſouffert juſqu'ici aucune atteinte, deviendra pour le moins douteux dans tous les lieux où l'aventure ſera contée.

La Princeſſe ſe rendit à de ſi bonnes raiſons, & demanda à ſa Dame d'honneur ce qu'elle devoit faire. Puiſque vous trouvez bon, Madame, répondit la Demoiſelle, que je vous parle avec liberté, & avec le zéle que

j'ai toûjours eu pour vous, je vous dirai qu'il me semble que vous devez avoir une veritable joie, que l'homme le mieux fait que je connoisse, n'ait pû ni par amour ni par violence vous detourner du chemin de la vertu. Cela doit, Madame, vous obliger à vous humilier devant Dieu, & à reconnoître que c'est son ouvrage & non pas le vôtre. En effet plusieurs femmes ont vêcu avec plus d'autorité que vous, & n'ont pas laissé de se rendre à des hommes qui ne meritoient pas si bien d'être aimez que lui. Vous devez être plus en garde que jamais contre tout ce qui s'appelle discours tendres, & considerer que plusieurs ont resisté aux premieres attaques, qui ont succombé aux secondes. Souvenez-vous, Madame, que l'amour est aveugle, & qu'il aveugle de maniere qu'on croit n'avoir rien à craindre, lors même qu'on est le plus exposé. Il me semble donc, Madame, que vous ne devez dire à personne ce qui vous est arrivé ; & quand même il voudroit vous en parler, faites semblant de ne pas entendre. Par là vous éviterez deux inconveniens : L'un est la vaine gloire de la victoire que vous avez remportée ; L'autre le plaisir que vous pourriez prendre de vous souvenir de choses si agreables à la chair, que les plus chastes ont bien de la peine, quelques efforts qu'elles fassent, à s'empêcher d'en sentir quelque chose. D'un autre côté, Madame, afin qu'il ne croye pas que ce qu'il a fait soit de vôtre goût, je suis d'avis que vous lui fassiez sentir sa folie, en lui retranchant peu à peu quelque

chose

chose du bon accueil que vous aviez coûtume de lui faire. Il sentira en même tems que vous avez bien de la bonté de vous contenter de vôtre victoire, & de renoncer à la vengeance. Dieu vous fasse la grace, Madame, de perseverer dans la vertu qu'il a mise en vous, & que reconnoissant qu'il est le Principe de tous les biens, vous l'aimiez & le serviez à l'avenir mieux que vous n'avez fait jusqu'ici.

La Princesse suivit le sage conseil de sa Demoiselle, & dormit le reste de la nuit avec autant de tranquillité, que le Gentilhomme veilla avec trouble & inquietude. Le lendemain le Prince voulant s'en retourner demanda son hôte. On lui dit qu'il étoit si malade qu'il ne pouvoit voir la lumiere, ni entendre parler personne. Le Prince en fut surpris, & voulut l'aller voir: Mais ayant appris qu'il reposoit, & ne voulant pas l'éveiller, il partit sans lui dire adieu avec sa femme & sa sœur. Celle-ci concluant que les marques qu'elle avoit fait au Gentilhomme, & qu'il ne vouloit pas faire voir, étoient le veritable pretexte de sa maladie, n'eut plus aucun doute que ce ne fût lui qui lui avoit fait la piece. Le Prince lui manda souvent de revenir à la Cour; mais il n'obéït qu'aprés qu'il fut bien gueri de toutes ces blessures, à la reserve de celles que l'amour & le dépit lui avoient fait au cœur. De retour à la Cour il parut tout autre, & ne pût sans rougir soûtenir la presence de sa charmante ennemie. Quoi qu'il fût le plus hardi de toute la Cour, il fut si déconcerté, qu'il

parut souvent devant elle tout décontenancé ; nouvelle preuve que les soupçons de la Belle étoient bien fondez. Aussi rompit-elle avec lui peu à peu. Quelque adroitement qu'elle pût le faire, il ne laissa pas de s'en appercevoir ; mais il n'osa pas le témoigner de peur de pis. Il garda son amour dans le cœur, & souffrit patiement une disgrace qu'il avoit bien meritée.

Voilà, Mesdames, une histoire qui doit faire peur à ceux qui veulent s'emparer de ce qui ne leur appartient pas, & relever le courage aux Dames par la consideration de la vertu de la jeune Princesse, & du bon sens de sa Demoiselle. Si pareille chose arrivoit à quelqu'une de vous, le remede est tout trouvé. Il me semble, dit Hircan, que le Gentilhomme dont vous venez de parler, avoit si peu de cœur, qu'il ne meritoit pas qu'on lui fît honneur de relever son aventure. Puisqu'il avoit une si belle occasion rien ne devoit l'empêcher d'en profiter. Il n'étoit pas bien amoureux, puisque la crainte de la mort & de la honte trouva place dans son cœur. Et qu'eût fait le pauvre Gentilhomme contre deux femmes, dit alors Nomerfide ? Il faloit tuer la vieille, répliqua Hircan, & la jeune se voyant seule auroit été demi vaincue.

Tuer, repartit Nomerfide ! vous voudriez donc faire un meurtrier d'un Amant ? De l'humeur dont vous étes, on doit craindre de tomber entre vos mains. Si j'avois poussé les choses si loin, continua Hircan, je me croi-

rois

rois perdu de réputation si je n'en venois pas à la conclusion. Trouvez-vous étrange, dit alors Guebron, qu'une Princesse élevée à la vertu soit difficile à prendre à un seul homme? Vous seriez donc bien surpris si l'on vous disoit qu'une femme du commun a échapé à deux hommes? Guebron, dit Emarsuite, je vous donne ma voix pour dire la cinquiéme Nouvelle. Je suis trompée si vous n'en sçavez quelqu'une de cette pauvre femme, qui ne déplaira pas à la compagnie. Puis qu'ainsi est, répondit Guebron, je vais vous conter une histoire que je tiens pour veritable, parce que je m'en suis informé sur les lieux. Vous verrez par là que les Princesses ne sont pas les seules sages & les seules vertueuses, & que ceux qui passent souvent pour fort amoureux & fort fins, ne le sont pas autant qu'on pense.





V. NOUVELLE.

Une Bateliere échapa à deux Cordeliers qui vouloient la forcer, & fit si bien que leur crime fut sçû de tout le monde.

IL y avoit au port à Coulon prés de Niort une Bateliere qui ne faisoit jour & nuit que passer des gens. Deux Cordeliers de Niort passerent seuls la riviere avec elle. Comme le trajet est un des plus larges qu'il y ait en France, de peur qu'elle ne s'ennuyât ils s'aviserent

rent de lui parler d'amour. Elle fit à cela la réponse qu'elle devoit. Mais les bons Peres qui n'étoient ni fatiguez du travail du passage, ni refroidis de la froideur de l'eau, ni honteux du refus de la femme, résolurent de la forcer, ou de la jetter dans la riviere si elle faisoit la fâcheuse. Elle aussi sage & aussi fine qu'ils étoient fous & malins, leur dit. Je ne suis pas si difficile que vous pourriez croire: Mais je vous prie, accordez-moi deux choses, & vous verrez que j'ai plus d'envie de vous satisfaire, que vous n'en avez d'être satisfaits. Les Cordeliers jurerent par leur bon saint François qu'il n'y avoit rien qu'ils ne lui accordassent pour avoir d'elle ce qu'ils souhaitoient. Je vous demande premierement, dit-elle, que vous me promettiez & juriez, qu'homme vivant ne sçaura jamais de vous ce qui se passera entre nous; ce qu'ils firent trés-volontiers. Je vous demande en seconde lieu d'avoir affaire à moi l'un aprés l'autre; car je serois trop honteuse si cela se faisoit en presence de vous deux. Convenez entre vous qui m'aura la premiere. Cela fut trouvé juste, & le plus jeune donna la preference au plus vieux.

En approchant d'une petite Isle, elle dit au jeune Cordelier: Faites là vos oraisons tandis que vôtre camerade & moi passerons dans un autre Isle. Si au retour il se trouve bien de moi, nous le laisserons ici, & nous en irons ensemble. Le jeune sauta d'abord dans l'Isle en attendant le retour de son compagnon que la Bateliere mena à une autre Isle. Quand ils furent arrivez elle fit semblant d'attacher son

ſon bateau, & dit au Moine: Voyez je vous prie où nous pourrons nous mettre. Le Cordelier mit bonnement pied à terre pour chercher un lieu commode. Il n'y fut pas plûtôt que donnant du pied contre un arbre, elle reprit le large, & laiſſa les bons Peres auſquels elle fit force huées. Attendez, Meſſieurs, leur diſoit-elle, que l'Ange de Dieu vienne vous conſoler; car pour aujourd'hui vous n'aurez rien de moi. Les Cordeliers ſe voyant dupez ſe mirent à genoux ſur le rivage, lui demandant par grace de ne leur point faire cet affront, & de les mener au port avec promeſſe qu'ils ne lui demanderoient rien. Je ſerois bien fole, leur diſoit-elle toûjours chemin faiſant, de me remettre entre vos mains puiſque je m'en ſuis tirée.

De retour à ſon village, elle dit à ſon mari ce qui s'étoit paſſé, & avertit la juſtice de venir prendre deux Loups dont elle avoit ſçû éviter la dent. La juſtice y alla ſi bien accompagnée, qu'il n'y eut petit ni grand qui ne voulût avoir part à cette chaſſe. Les pauvres Moines voyant venir ſi groſſe compagnie, ſe cacherent chacun dans ſon Iſle, comme fit Adam devant Dieu aprés qu'il eut mangé la pomme. La honte leur fit enviſager la grandeur de leur peché, & la peur d'être punis les effraioit ſi fort, qu'ils paroiſſoient demi morts. Cela n'empècha pas qu'ils ne fuſſent pris & menez priſonniers; ce qui ne ſe fit pas ſans être moquez & huez des hommes & des femmes. Ces bons Peres, diſoient les uns, nous prêchent la chaſteté, & veulent forcer nos fem-

femmes. Ils n'ofent toucher l'argent, difoit le mari, mais ils veulent bien manier les cuiffes des femmes quoi qu'elles foient plus dangereufes. Ce font des tombeaux, difoient les autres, dont les dehors font blanchis; mais le dedans eft plein de pourriture. A leurs fruits, s'écrioit un autre, vous connoiffez la nature de ces arbres. Tous les paffages de l'Ecriture contre les hipocrites furent citez contre les pauvres prifonniers. Le Prieur vint enfin à leur fecours, les demanda, & les eut, affûrant le Magiftrat qu'il les puniroit plus rigoureufement que la Juftice feculiere ne fçauroit faire. Pour réparation aux parties intereffées, le Prieur promit qu'ils diroient autant de Meffes & de prieres qu'on fouhaiteroit. Le Magiftrat fe contenta de cela, & rendit les prifonniers. Comme le Gardien étoit homme de bien, ils en furent chapitrez de maniere, que jamais ils ne pafferent depuis la riviere, fans faire le figne de la croix, & fe recommander à Dieu.

Si cette Bateliere eut l'efprit de tromper deux hommes fi malins, que doivent faire ceux qui ont vû & lû tant de beaux exemples? Si celles qui ne fçavent rien, & qui n'entendent qu'à peine deux bons fermons par an, qui n'ont le loifir que de penfer à gagner leur vie, gardent leur chafteté avec foin, que ne doivent point faire celles qui ayant leur vie gagnée, ne s'occupent qu'à lire les faintes Lettres, à entendre des prédications, & à s'exercer à toute forte de vertus? C'eft à cela qu'on

qu'on connoit que le cœur est veritablement vertueux; car plus l'homme est simple & peu éclairé, plus sont grands les ouvrages de l'Esprit de Dieu. Malheureuse la Dame qui ne conserve pas avec soin le trésor qui lui fait tant d'honneur étant bien gardé, & tant de deshonneur au contraire quand elle le garde mal ! Il me semble, Guebron, dit Longarine, qu'il ne faut pas avoir beaucoup de vertu pour refuser un Cordelier. Il me semble au contraire qu'il seroit impossible d'aimer ces sortes de gens. Celles qui ne sont pas accoûtumées, repliqua Guebron, d'avoir des Amans comme vous en avez, ne méprisent pas tant les Cordeliers. Ils sont bien faits, vigoureux, gens de relais, parlans comme des Anges, & la plûpart importuns comme des Diables. Ainsi les Grisetes qui échapent de leurs mains ont bien de la vertu. Oh ! par ma foi, dit alors Nomerfide, en haussant la voix, vous en direz tout ce que vous voudrez; mais j'aurois mieux aimé qu'on m'eût jetté dans la riviere, que de coucher avec un Cordelier. Vous sçavez donc nager, repartit Oysille en riant ? Nomerfide ne trouva pas cela bon, & croyant qu'elle ne lui faisoit pas toute la justice qu'elle meritoit, elle répondit avec chaleur. Il y en a qui ont refusé des gens qui valent mieux que des Cordeliers, sans pourtant en faire sonner la trompette. Encore moins ont-ils fait batre le tambour de ce qu'ils ont fait, reprit Oysille, qui rioit de la voir fâchée. Je vois bien, dit alors Parlamente, que Simontault a envie de parler. Je lui donne ma

ma voix, parce que je vois à ſon air qu'aprés deux triſtes Nouvelles, il ne manquera pas de nous en conter une qui ne nous fera point pleurer. Je vous remercie, répondit Simontault, car en me donnant vôtre voix, peu s'en faut que vous ne m'appelliez plaiſant; qualité que je n'aime pas, pour m'en venger je vais vous montrer qu'il y a des femmes qui ſont les chaſtes à l'égard de certaines gens & pour quelque tems, qui ſont néanmoins dans le fond telles que va vous les repreſenter l'hiſtoire veritable que vous allez entendre.





VI. NOUVELLE.

Stratageme d'une femme qui fit évader son Galant, lors que son mari, qui étoit borgne, croyoit le surprendre avec elle.

CHarles dernier Duc d'Alençon, avoit un valet de chambre borgne, qui se maria avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Le Duc & la Duchesse aimoient ce valet autant que Domestique de cet ordre qui fut en leur maison ; ce qui étoit cause qu'il ne pouvoit

voit aller voir sa femme aussi souvent qu'il l'eût voulu. La femme qui ne s'accommodoit pas d'une si longue absence, oublia tellement son honneur & sa conscience, qu'elle s'amourache d'un jeune Gentilhomme du voisinage. On en parla enfin, & le bruit en fut si grand, qu'il parvint jusqu'au mari, qui ne pouvoit le croire, tant sa femme lui témoignoit d'amitié. Il résolut néanmoins un jour de sçavoir ce qui en étoit, & de se venger, s'il pouvoit, de celui qui lui faisoit cet affront. Pour cet effet il feignit d'aller en quelque lieu prés de là pour deux ou trois jours seulement. Il ne fut pas plûtôt parti, que sa femme envoya querir le Galant. A peine avoient-ils été demi-heure ensemble, que le mari arrive, & heurte de toute sa force. La Belle qui connut bien que c'étoit son mari, le dit à son Amant, qui en fut si étonné, qu'il eût voulu être encore au ventre de sa Mere. Comme il pestoit contre elle & contre l'amour qui l'avoient exposé à un tel danger, la Belle le rassûra, & lui dit de ne se mettre point en peine ; qu'elle trouveroit moyen de le tirer d'affaire sans qu'il lui en coutât rien, & qu'il n'avoit qu'à s'habiller le plus promptement qu'il pourroit. Le mari cependant heurtoit toûjours, & appelloit sa femme à tue tête: mais elle faisoit semblant de ne le pas connoître. Que ne vous levez-vous, disoit-elle tout haut au valet, pour aller faire taire ceux qui font tant de bruit à la porte ? Est-il heure de venir chez des gens d'honneur ? Si mon mari étoit ici il vous en empêcheroit bien.

Le

Le mari entendant la voix de sa femme l'appella de toute sa force, & criant ma femme ouvrez-moi : me ferez-vous demeurer à la porte jusqu'au jour ? Quand elle vit que son Amant étoit prêt à sortir : ô mon mari, dit-elle à son époux, que je suis aise que vous soyez venu. Mon esprit s'occupoit à un songe qui me faisoit le plus grand plaisir que j'aye reçû de ma vie. Il me sembloit que vôtre œil étoit devenu bon. Sur cela elle l'embrassa & le baisa, & le prenant par la tête, elle lui fermoit d'une main son bon œil, & lui demandoit, s'il ne voyoit pas mieux que de coûtume ? Pendant que le mari avoit l'œil fermé, le Galant s'évada. Le mari s'en défia & lui dit. Je ne vous observerai plus, ma femme : je croyois vous tromper ; mais j'ai été la dupe, & vous m'avez fait le tour le plus fin qui ait jamais été inventé. Dieu veuille vous convertir ; car il n'y a point d'homme qui puisse ramener une méchante femme à moins que de la faire mourir. Mais puisque les égards que j'ai eu pour vous n'ont pû vous rendre plus sage, peut-être que le mépris avec lequel je veux désormais vous regarder, vous sera plus sensible, & produira un meilleur effet. Aprés cela il s'en alla, & la laissa bien étonnée. Cependant les solicitations des parens & des amis, les excuses & les larmes de la femme, l'obligerent de revenir encore avec elle.

Vous voyez par là, Mesdames, combien une femme est habile à se tirer d'un mauvais pas. Si pour cacher un mal elle trouve promptement

ptement un expedient, je croi qu'elle feroit encore plus prompte & plus ingenieufe pour trouver moyen de s'empêcher de faire un bien; car comme j'ai entendu dire, le bon efprit eft toûjours le plus fort. Vous parlerez de fineffes tant que vous voudrez, dit Hircan; mais je croi que fi la même chofe vous eût arrivé, vous n'auriez fçû la cacher. J'aimerois autant, répondit Nomerfide, que vous difiez tout net, que je fuis la plus fotte femme du monde. Je ne dis pas cela, répliqua Hircan; mais je vous regarde comme une femme plus propre à s'allarmer d'un bruit, qu'à trouver finement moyen de le faire ceffer. Il vous femble, repartit Nomerfide, que tout le monde eft fait comme vous, qui pour étoufer un bruit en faites courir un autre. Il eft à craindre que la couverture ne ruine enfin fa compagnie, & que le fondement ne foit fi chargé de couvertures, que l'édifice n'en foit renverfé. Mais quoique vous paffiez pour un homme fort fin, fi vous croyez que les hommes ayent plus de fineffes que les femmes, je vous cede mon rang pour nous en compter quelqu'autre. Et même pour nous apprendre bien des malices vous n'avez qu'à vous propofer pour exemple. Je ne fuis pas ici, répondit Hircan, pour me faire pire que je ne fuis, quoi qu'il y en ait qui en difent plus que je ne voudrois. En difant cela, il regarda fa femme. Que je ne vous empêche point, lui dit-elle d'abord, de dire la verité: J'aime mieux vous entendre conter vos fineffes, que de vous les voir faire: Mais

 foyez

ſoyez aſſûré que rien ne peut diminuer l'amour que j'ai pour vous. Auſſi ne me plains-je pas, répartit Hircan, des faux jugemens que vous avez fait de moi. Ainſi puiſque nous nous connoiſſons l'un l'autre, nous n'en ſerons que plus tranquilles à l'avenir. Mais je ne ſuis pas homme à conter de moi une hiſtoire dont la verité puiſſe vous chagriner. Toutefois j'en dirai une d'une perſonne qui étoit bien de mes amis.





VII. NOUVELLE.

Un Marchand de Paris trompa la Mere de sa Maîtresse pour lui cacher ses amours.

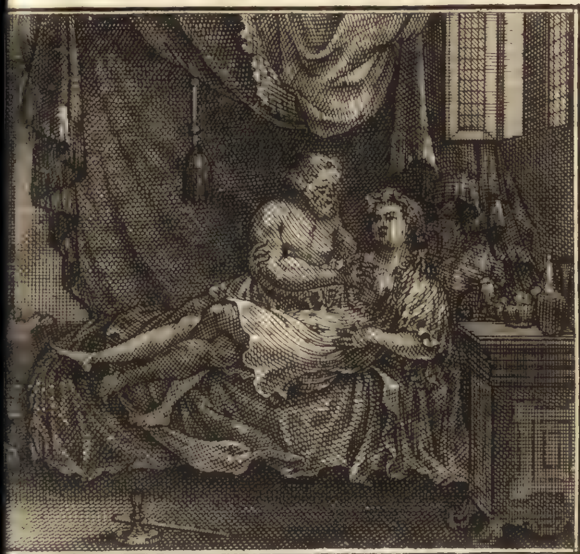
IL y avoit à Paris un Marchand amoureux d'une fille de son voisinage, ou pour mieux dire plus aimé d'elle, qu'elle ne l'étoit de lui: car il ne faisoit semblant de l'aimer que pour cacher une autre amourete plus relevée & plus honorable. Mais elle qui vouloit bien être trompée, l'aimoit tant qu'elle oublia la ma-

niere avec laquelle les femmes ont de coûtume de refuser les hommes. Le Marchand aprés s'être long-tems donné la peine d'aller dans les lieux où il pouvoit la trouver, la faisoit venir à son tour où il vouloit. La Mere, qui étoit une honnête femme, s'en apperçût, & défendit à sa fille sous peine du Convent de ne jamais parler à ce Marchand: Mais la fille qui aimoit plus le Marchand qu'elle ne craignoit sa Mere, fit encore pis qu'auparavant. La fille étant un jour seule en une Garde-robe, le Marchand entra. Trouvant la Belle en lieu commode, il se mit en devoir de l'entretenir de choses où il ne faut point de témoins. Une servante qui avoit vû entrer le Galant, courut le dire à la Mere, qui vint au plus vîte interrompre l'entretien. La fille l'entendant venir, dit au Marchand les larmes aux yeux. L'amour que j'ai pour vous, mon Ami, va me coûter bon. Voici ma Mere qui va se convaincre de ce qu'elle a toûjours craint. Le Marchand sans s'étonner quitte incontinent la fille, va au devant de la Mere, lui saute au cou, l'embrasse le plus fort qu'il peut, & avec la fureur où la fille l'avoit déja mis, il jetta la bonne femme sur un petit lit. La pauvre vieille fut si surprise de cette maniere d'agir, qu'elle ne sçavoit que lui dire, sinon que voulez-vous faire ? Revez-vous ? Tout cela n'étoit pas capable de lui faire lâcher prise, comme si c'eût été la plus belle fille du monde : Et sans qu'elle cria, & qu'à son cri les valets & les servantes vinrent à son secours, elle auroit passé par où elle craignoit que sa fille

fille passât. Les Domestiques tirerent la bonne femme à force de bras d'entre les mains du Marchand, sans que la pauvre creature ait jamais sçû, ni pû sçavoir pourquoi il l'avoit ainsi tourmentée. Durant ce grabuge la fille se sauva chez une de ses voisines, où il y avoit nôce. Le Marchand & sa maitresse ont souvent ri aux dépens de la bonne femme, qui ne s'apperçut jamais de leur commerce.

Vous voyez par là, Mesdames, qu'un homme a été assez fin pour tromper une vieille & pour sauver l'honneur d'une jeune. Si je vous nommois les personnes, ou que vous eussiez vû la contenance du Marchand & la surprise de la bonne vieille, vous auriez eu la conscience bien délicate si vous n'en aviez ri. Il suffit que je vous prouve par cette histoire que les hommes ne sont pas moins ingenieux que les femmes pour inventer au besoin des expediens sur le champ : Ainsi, Mesdames, vous ne devez pas aprehender de tomber entre leurs mains, puisque vous voyez qu'ils trouvent des ressources qui mettent vôtre honneur à couvert. Je confesse, Hircan, répondit Longarine, que le conte est plaisant, & la ruse bien inventée ; mais il ne s'ensuit pas pour cela que ce soit un exemple que les filles doivent imiter. Je croi bien qu'il y en a qui voudroient vous le faire trouver bon ; mais vous étes trop habile pour vouloir que vôtre femme & vôtre fille, desquelles vous aimez mieux l'honneur que le plaisir, jouassent à pareil jeu. Je croi qu'il

n'y auroit personne qui les observât de plus prés, & qui y remediât plûtôt que vous. En conscience, repliqua Hircan, si ma femme avoit fait la même chose, je ne l'estimerois pas moins, pourvû que je n'en sçûsse rien. Je ne sçai si quelqu'un n'a point fait un si bon tour: Mais heureusement comme j'ignore tout, je ne prens rien pour mon compte. Les méchans, dit alors Parlamente, sont toûjours défians ; mais bien heureux sont ceux qui ne donnent pas sujet de se faire soupçonner. Je n'ai guere vû de feu, reprit Longarine, qui ne fit quelque fumée ; mais j'ai bien vû de la fumée où il n'y avoit point de feu ; car aussi ceux qui ont le cœur mauvais soupçonnent également quand il y a du mal, & quand il n'y en a point. Vous avez, Longarine, ajoûta Hircan, si bien soûtenu les Dames injustement soupçonnées, que je vous donne ma voix pour dire vôtre Nouvelle. J'espere que vous ne nous ferez pas pleurer, comme a fait Madame Oysille, par trop loüer les femmes de bien. Puisque vous avez envie que je vous fasse rire à mon ordinaire, repliqua Longarine, en riant de tout son cœur, ce ne sera pas aux dépens du sexe. Je vous ferai voir combien il est aisé de tromper des femmes jalouses qui croient être assez sages pour tromper leurs maris.



VIII. NOUVELLE.

D'un homme qui ayant couché avec sa femme, pensant coucher avec sa servante, y envoya son voisin, qui le fit cocu sans que sa femme en sçût rien.

IL y avoit dans la Comté d'Allez un nommé Bornet, qui avoit épousé une femme vertueuse, de laquelle il aimoit l'honneur & la reputation, comme font je croi de leurs femmes tous les maris qui sont ici. Quoi qu'il

voulût que ſa femme lui fût fidéle, il ne vouloit pas être obligé à la même fidélité. En effet il s'amouracha de ſa ſervante. Ce qu'il craignoit dans ce changement étoit que la diverſité des viandes ne lui pleût pas. Il avoit un voiſin de même étofe que lui, nommé Sandras, Tambour & Tailleur de ſon mêtier. Il y avoit entr'eux une ſi parfaite amitié, que tout étoit commun hormis la femme. Bornet declara donc à ſon ami le deſſein qu'il avoit fait ſur la ſervante. Non ſeulement il l'approuva ; mais fit même ce qu'il pût pour le faire réüſſir dans l'eſperance d'avoir part au gâteau. La ſervante qui ne vouloit point y entendre, ſe voyant perſecutée de tous côtez, s'en plaignit à ſa maîtreſſe, & la pria de trouver bon qu'elle s'en allât chez ſes parens, ne pouvant plus vivre dans cette perſecution. La maîtreſſe qui aimoit beaucoup ſon mari, & duquel elle étoit déja jalouſe, fut bien-aiſe d'avoir ce reproche à lui faire, & de pouvoir lui montrer que c'étoit avec raiſon qu'elle le ſoupçonnoit. Pour cet effet elle obligea la ſervante de menager le terrein, de faire eſperer peu à peu, & de promettre enfin au mari de coucher avec lui dans la Garderobe. Pour le reſte, dit-elle, c'eſt mon affaire. Je ferai en ſorte que vous n'y ſerez pour rien, pourvû que vous me faſſiez ſçavoir la nuit qu'il devra venir, & qu'ame vivante n'en ſçache rien. La ſervante executa fidélement l'ordre de ſa maîtreſſe, & le maître en fut ſi aiſe, qu'il alla d'abord porter cette bonne nouvelle à ſon ami,
qui

qui le pria que puiſqu'il avoit été du marché, il fût auſſi du plaiſir. La promeſſe faite, & l'heure venuë, le maitre s'en alla coucher, à ce qu'il penſoit avec la ſervante. Mais ſa femme, qui avoit renoncé à l'autorité de commander, pour avoir le plaiſir de ſervir, avoit pris la place de la ſervante, & reçut ſon mari, non comme femme, mais faiſant l'étonnée, & la faiſant ſi bien, que ſon mari ne ſe défia de rien. Je ne ſçaurois vous dire lequel étoit le plus aiſe des deux, lui de croire tromper ſa femme, ou elle de croire tromper ſon mari.

Aprés avoir demeuré avec elle non autant qu'il voulut, mais autant qu'il pût, car il ſentoit le vieux marié, il ſortit de la maiſon, & alla trouver ſon ami, plus jeune & plus vigoureux que lui, & lui conta le bon repas qu'il venoit de faire. Vous ſçavez, lui dit l'ami, ce que vous m'avez promis. Allez donc vîte, dit le maître, de peur qu'elle ne ſe leve, ou que ma femme n'ait beſoin d'elle. Le compagnon ne perdit pas de tems. Il y alla, & trouva la même ſervante que le mari n'avoit pas reconnuë. Comme elle le prenoit pour ſon mari, elle lui laiſſa faire tout ce qu'il voulut, & tout cela ſans dire un ſeul mot de part ni d'autre. Celui-ci fit bien plus longue ſeance que le mari ; dequoi la femme s'étonna fort, n'étant pas accoûtumée d'être ſi bien regalée. Elle prit cependant le tout en patience, ſe conſolant ſur la reſolution qu'elle avoit faite de lui parler le lendemain, & de ſe moquer de lui. L'ami dénicha vers le

point

point du jour ; mais ce ne fut pas sans prendre le vin de l'étrier. Durant la ceremonie il lui prit du doigt l'anneau avec lequel son mari l'avoit épousée, ce que les femmes de ce païs gardent avec beaucoup de superstition, & font grand cas d'une femme qui garde cet anneau jusqu'à la mort. Et si par hazard elle le perd, elle est regardée comme ayant donné sa foi à un autre qu'à son mari. Elle fut bien-aise qu'il lui prît cet anneau, esperant que ce seroit une preuve de la tromperie qu'elle lui avoit faite. Quand l'ami eut rejoint le mari, il lui demanda ce qu'il en disoit. Je n'ai rien vû de plus gentil, répondit l'ami, & si je n'avois pas eu peur que le jour m'eût surpris, je n'en serois pas si-tôt revenu. Cela dit, ils se coucherent & reposerent le plus tranquillement qu'ils pûrent. En se levant le mari s'apperceut que son ami avoit au doigt l'anneau qu'il avoit donné à sa femme en l'épousant. Il lui demanda qui lui avoit donné cet anneau ? Il fut fort surpris d'apprendre qu'il l'avoit pris au doigt de la servante. Me serois-je fait cocu moi-même, & sans que ma femme en ait rien sçû, dit alors le mari en se donnant de la tête contre la muraille ? Peut-être, répondit l'ami pour le consoler, vôtre femme donna-t-elle hier au soir son anneau à garder à la servante. Le mari s'en va chez lui, & trouve sa femme plus belle & plus gaye qu'à l'ordinaire, ravie qu'elle étoit d'avoir empêché sa servante de faire un peché, & d'avoir éprouvé son mari sans y rien perdre que de passer une nuit sans dormir. Le mari la voyant si

en-

enjouée : ſi elle ſçavoit l'aventure, dit-il en ſoi-même, elle ne me feroit pas ſi bon viſage. L'entretenant de pluſieurs choſes il la prit par la main, & vit qu'elle n'avoit point l'anneau qu'elle portoit toûjours au doigt. Il en demeura tout interdit, & lui demanda d'une voix tremblante ce qu'elle avoit fait de ſon anneau ? elle bien-aiſe qu'il lui donnât ſujet d'entrer en matiere. O le plus méchant de tous les hommes, lui dit-elle ! A qui penſez-vous l'avoir ôté ? Vous avez cru l'ôter à la ſervante, & faire plus pour elle que vous n'avez jamais fait pour moi. La premiere fois que vous étes venu coucher avec elle, je vous ai cru auſſi amoureux d'elle qu'il étoit poſſible. Mais aprés que vous futes ſorti, & revenu pour la ſeconde fois, il ſembloit que vous fuſſiez un Diable ſans ordre ni meſure. Par quel aveuglement, malheureux, vous étes-vous aviſé de me tant loüer ? Il y a long-tems que je ſuis à vous, & que vous ne vous ſouciez guere de moi. Eſt-ce la beauté & l'embonpoint de vôtre ſervante qui vous ont fait trouver le plaiſir ſi agréable ? Non, infame, c'eſt le crime & le feu de vos deſirs déreglez qui brûle vôtre cœur, & vous étourdit tellement de l'amour de la ſervante, que dans la fureur où vous étiez, je croi que vous auriez pris une chevre coifée pour une belle fille. Il eſt tems, mon mari, de vous corriger, & de vous contenter de moi, qui ſuis vôtre femme, & comme vous ſçavez femme d'honneur. Penſez à ce que vous avez fait lors que vous m'avez priſe pour une femme vicieuſe. Mon

unique

unique but en cela a été de vous retirer du vice, afin que ſur nos vieux jours nous puſſions vivre en bonne amitié & repos de conſcience. Car ſi vous voulez continuer la vie que vous avez faite juſqu'ici, j'aime mieux me ſeparer, que de vous voir marcher tous les jours dans le chemin de l'enfer, & uſer en même tems vôtre corps & vos biens. Mais s'il vous plait d'en agir mieux, de craindre Dieu, & de garder ſes Commandemens, je veux bien oublier le paſſé, comme je veux que Dieu oublie l'ingratitude dont je ſuis coupable de ne l'aimer pas autant que je dois.

Qui fut bien étonné & bien conſterné ce fut le pauvre mari. Il étoit au deſeſpoir quand il ſongeoit, qu'il avoit quitté ſa femme qui étoit belle, chaſte, vertueuſe, & toute pleine d'affection pour lui, pour une autre qui ne l'aimoit pas. Mais c'étoit bien autre choſe quand il ſe repreſentoit, qu'il avoit été aſſez malheureux pour la faire ſortir du chemin de la vertu malgré elle & à ſon inſçû, pour partager avec un autre des plaiſirs qui n'étoient que pour lui, & pour avoir été lui-même l'inſtrument de ſon deshonneur. Mais voyant ſa femme aſſez en colere de l'amour qu'il avoit fait paroître pour ſa ſervante, il n'eut garde de lui dire le vilain tour qu'il lui avoit fait. Il lui demanda pardon, lui promit de reparer le paſſé par une conduite ſage, & lui rendit ſon anneau qu'il avoit repris à ſon ami, qu'il pria de ne rien dire de ce qui s'étoit paſſé. Mais comme avec le tems tout ſe ſçait, on ſçut enfin toutes les circonſtances de l'a-

venture, & s'il ne fut pas appellé cocu, c'est qu'on ne voulut par faire ce déplaisir à sa femme.

Il me semble, Mesdames, que si tous ceux qui ont fait à leurs femmes une pareille infidélité, étoient punis de même, Hircan & Saffredant devroient avoir grande peur. Ouais, Longarine, répondit Saffredant, sommes-nous Hircan & moi les seuls de la compagnie mariez ? Vous n'étes pas les seuls mariez, repliqua Longarine ; mais vous étes bien les seuls capables de faire un semblable tour. Qui vous a dit, reprit Saffredant, que nous ayons voulu débaucher les servantes de nos femmes ? Si celles qui y ont intérêt, ajoûta Longarine, vouloient dire la verité, il se trouveroit bien des servantes qu'on a congedié avant leur tems. Vous étes assûrement plaisante, interrompit Guebron, vous avez promis à la compagnie de la faire rire, & au lieu de cela vous chagrinez ces Messieurs. C'est la même chose, repartit Longarine : pourvû qu'ils n'en viennent pas aux épées, leur colere ne laissera pas de nous faire rire. Si nos femmes, dit Hircan, s'amusoient à cette Dame, il n'y a point de bon menage en la compagnie qu'elle ne brouillât. Je sçai bien devant qui je parle, répondit Longarine. Vos femmes sont si sages, & vous aiment tant, que quand vous leur feriez porter des cornes aussi grandes que celles d'un Daim, elles croiroient, & voudroient faire accroire aux autres, que ce sont des chàpeaux de roses. La compagnie, & même les Dames interessées, se mirent si fort

à

à rire, que la converſation auroit fini là, ſi Dagoucin qui n'avoit encore rien dit, ne s'étoit aviſé de dire. L'homme eſt bien peu raiſonnable, d'avoir de quoi ſe contenter, & de ne ſe contenter pas. J'ai ſouvent vû des gens qui penſant être mieux, étoient encore plus mal pour ne ſçavoir pas ſe contenter de la raiſon. Ces gens là ne ſont point à plaindre; car enfin l'inconſtance eſt toûjours condamnable. Mais que feriez-vous, dit Simontault, à ceux qui n'ont pas trouvé leur moitié? Appelleriez-vous inconſtance de la chercher par tout où l'on peut la trouver? Comme il eſt impoſſible de ſavoir, repliqua Dagoucin, où eſt cette moitié dont l'union eſt ſi égale, que l'un ne differe pas de l'autre, il faut s'en tenir où l'amour attache, & ne changer quoi qu'il arrive ni de cœur ni de volonté. Car ſi celle que vous aimez eſt ſi ſemblable à vous, & n'a que la même volonté, vous vous aimerez vous-même, & non pas elle. Quand on n'aime une femme, Dagoucin, dit Hircan, que parce qu'elle a de la beauté, des agrémens, & du bien, & que la fin que nous nous propoſons eſt le plaiſir, les honneurs, ou les richeſſes, un tel amour n'eſt pas de longue durée; car le principe qui nous fait aimer venant à ceſſer, l'amour s'envole tout auſſi-tôt. Je demeure donc perſuadé que celui qui aime, & qui n'a d'autre fin & d'autre deſir que de bien aimer, mourra plûtôt que de ceſſer d'aimer. De bonne foi, Dagoucin, dit alors Simontault, je ne croi pas que vous ayez jamais été amoureux. Si vous aviez

paſſé

paſſé par-là comme les autres, vous ne nous peindriez pas ici la Republique de Platon, fondée ſur de beaux diſcours, & ſur peu ou point d'experience. Si j'ai aimé j'aime encore, repliqua Dagoucin, & j'aimerai toute ma vie. Mais j'ai ſi grande peur que la demonſtration faſſe tort à la perfection de mon amour, que je crains que mon amour ne vienne à la connoiſſance de celle de qui je devrois pareillement ſouhaiter d'être aimé. Je n'oſe même penſer que je l'aime de peur que mes yeux ne trahiſſent le ſecret de mon cœur, plus je cache mon feu, plus trouve-je de plaiſir à ſentir que j'aime parfaitement. Je croi pourtant, dit Guebron, que vous ſeriez bien-aiſe d'être aimé. Je l'avoüe, repartit Dagoucin : mais quand je ſerois autant aimé que j'aime, comme mon amour ne ſauroit diminuer, quoique j'aime beaucoup & que je ne ſois point aimé, auſſi ne ſçauroit-il augmenter quand je ſerois autant aimé que j'aime. Parlamente, à qui cette fantaiſie étoit ſuſpecte, lui dit alors. Prenez garde, Dagoucin. J'en ai vû d'autre qui ont mieux aimé mourir, que de parler. Ceux-là s'eſtiment donc heureux, répondit Dagoucin. Oüi, repliqua Saffredant, & dignes au ſurplus d'être mis au rang des innocens pour qui l'Egliſe chante, *non loquendo, ſed moriendo confeſſi ſunt.* J'ai beaucoup entendu parler de ces amoureux tranſis ; mais je n'en ai pas vû encore mourir un ſeul. Puiſque j'en ſuis revenu aprés bien des ennuis ſoufferts, je ne croi pas qu'un autre en puiſſe jamais mourir. Ha ! Saffredant, dit Dagoucin,

cin, voulez-vous donc être aimé, puisque ceux qui sont de vôtre sentiment n'en meurent point? J'en sçai bon nombre d'autres qui ne sont morts que pour avoir trop aimé; puisque vous en sçavez les histoires, dit alors Longarine, je vous donne ma voix pour nous en conter une belle. Afin que ma parole, dit Dagoucin, suivie de signes & miracles puisse vous faire ajoûter foi à ce que je vais vous dire, je veux vous conter une histoire qui n'est arrivée que depuis trois ans.



IX. NOU-



IX. NOUVELLE.

Mort déplorable d'un Gentilhomme amoureux pour avoir sçû trop tard qu'il étoit aimé de sa Maîtresse.

ENtre le Dauphiné & la Provence, il y avoit un Gentilhomme beaucoup mieux partagé des dons de la nature & de l'éducation, que des biens de la Fortune. Il aimoit avec passion une Demoiselle dont je ne dirai pas le nom, à cause de ses parens qui

ſont de bonnes & grandes maiſons : Mais comptez que le fait eſt veritable. Comme il n'étoit pas d'auſſi bonne maiſon qu'elle, il n'oſoit lui déclarer ſon amour. Quoique la diſproportion de la naiſſance le fit deſeſperer de pouvoir jamais l'épouſer, neanmoins l'amour qu'il avoit pour elle étoit ſi honnête & ſi raiſonnable, qu'il eût mieux aimé mourir que de lui demander rien qui eût pû compromettre ſon honneur. Il ne l'aimoit donc que parce qu'il la trouvoit parfaitement aimable; ce qu'il fit ſi longtems qu'elle en eût enfin quelque connoiſſance. Voyant donc que l'amour qu'il avoit pour elle n'étoit fondé que ſur la vertu, elle ſe crût heureuſe d'être aimée d'un ſi honnête homme. Elle le reçevoit ſi bien, que lui qui n'avoit pas tout-à-fait compté ſur cela, étoit ravi d'aiſe. Mais l'envie, ennemie de tout repos, ne pût ſouffrir une ſocieté ſi honnête & ſi douce. Quelqu'un fut dire à la mere de la fille, qu'on étoit ſurpris que le Gentilhomme allât ſi ſouvent chez elle, qu'on diſoit que la beauté de ſa fille l'y attiroit, & qu'on les avoit ſouvent vû enſemble. La mere qui étoit fort aſſûrée de la probité du Gentilhomme, fût fort marrie d'apprendre qu'on expliquât mal les viſites qu'il faiſoit chez elle: Mais enfin craignant le ſcandale & les mauvaiſes langues, elle le pria de diſcontinuer pour quelque tems de lui faire l'honneur de la venir voir. Il trouva ce compliment d'autant plus mauvais que la maniere honnête & reſpectueuſe

ſe dont il en avoit uſé avec ſa fille, ne meritoit rien moins que cela. Cependant pour étouffer les mauvais bruits il ſe retira tout-à-fait, & ne revint que quand on eût ceſſé de cauſer. L'abſence ne diminua rien de ſon amour : Mais un jour qu'il étoit chez ſa maîtreſſe, il entendit qu'on parloit de la marier avec un Gentilhomme, qu'il ne croyoit pas plus riche que lui, & par conſequent pas plus en droit de pretendre à la Belle. Il commença de prendre cœur, & employa ſes amis pour parler de ſa part, dans l'eſperance que ſi on laiſſoit choiſir la Demoiſelle, elle le prefereroit à ſon rival. Mais comme le dernier étoit beaucoup plus riche, la mere & les parens de la fille lui donnerent la preference. Le Gentilhomme qui ſçavoit que ſa maîtreſſe perdoit autant que lui, eût tant de déplaiſir de ſe voir exclus, que ſans autre mal il commença peu à peu à déchoir, & changea de telle ſorte, qu'on eût dit qu'il avoit la mort peinte ſur le viſage, & qu'il alloit mourir de moment en moment. Cela n'empêchoit pourtant pas qu'il ne parlât quelquefois à celle qu'il aimoit plus que ſoi-même. Mais enfin n'ayant plus de forces il fut contraint de garder le lit, & ne voulut jamais qu'on en donnât avis à ſa maîtreſſe pour lui épargner l'ennui qu'elle en pourroit reçevoir. Il s'abandonna tellement à ſon deſeſpoir, qu'il ne mangeoit, ne beuvoit, ne dormoit ni ne repoſoit: Auſſi devint-il ſi maigre & ſi défiguré, qu'il n'étoit plus connoiſſable.

Quelqu'un en avertit la mere de la Demoiselle, qui étoit fort charitable, & avoit d'ailleurs tant d'estime pour le Gentilhomme, que si les parens eussent été de son avis, & de l'avis de la fille, l'honnêteté du malade eût été preferée aux pretendus biens de l'autre: Mais les parens paternels n'y voulurent jamais entendre. Cependant elle alla avec sa fille voir le pauvre Gentilhomme, qu'elle trouva plus mort que vif. Comme il connoissoit que la fin de sa vie approchoit, il s'étoit confessé, & avoit communié, croyant de ne plus voir personne: Mais voyant encore celle qui étoit sa vie & sa resurrection, les forces lui vinrent de maniere, qu'il se leva d'abord sur son seant, & dit. Qu'est-ce qui vous amene ici, Madame ? & d'où vient que vous venez voir un homme qui a déja un pied dans la fosse, & que vous faites mourir ? Quoi, répondit la Dame ! seroit-il possible que nous fissions mourir une personne que nous aimons tant ? Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous parlez de cette maniere ? J'ai caché tant que j'ai pû, Madame, l'amour que j'ai pour Mademoiselle vôtre fille ; cependant mes parens qui vous l'ont demandée en mariage ont été plus loin que je ne voulois, puisque j'ai eu par là le malheur de perdre esperance. Je dis malheur, non par rapport à ma satisfaction particuliere ; mais parce que je sçai que personne ne la traitera jamais si bien, ni ne l'aimera jamais comme j'aurois fait. La perte qu'elle fait du meilleur & plus fidéle serviteur & ami qu'elle ait au monde, m'est plus sensible que la per-

perte de ma vie que je voulois conserver pour elle seule. Néanmoins comme desormais elle ne peut lui servir de rien, je gagne beaucoup en la perdant. La mere & la fille tâcherent de le consoler. Prenez courage, mon ami, lui dit la mere. Je vous promets que si Dieu vous redonne la santé, ma fille n'aura jamais d'autre mari que vous. Elle est presente, & je lui ordonne de vous en faire la promesse. La fille en pleurant l'assûra de ce que sa mere lui promettoit. Mais lui connoissant que quand Dieu lui redonneroit sa santé il n'auroit pas sa maîtresse: & qu'on ne lui donnoit ces esperances que pour tâcher de le faire revenir, leur dit. Si vous m'aviez parlé de cette maniere il y a trois mois, j'aurois été le plus sain & le plus heureux Gentilhomme de France: Mais ce secours vient si tard, que je ne puis ni le croire, ni l'esperer. Mais voyant qu'elles faisoient des efforts pour le persuader, il leur dit encore. Puisque vous me promettez un bien dont la foiblesse où je suis ne me permet pas de profiter quand même vous le voudriez bien, je vous en demande un beaucoup moindre que je n'ai jamais osé vous demander. Toutes deux lui jurerent alors qu'elles le lui accorderoient, & qu'il pouvoit demander hardiment. Je vous suplie, continua-t-il, de me donner entre mes bras celle que vous me promettez pour femme, & de lui ordonner de m'embrasser & de me baiser. La fille qui n'étoit pas accoûtmée à ces sortes de caresse, fut sur le point d'en faire difficulté; mais sa mere le lui commanda expressément

voyant qu'il n'y avoit plus en lui ni ſentiment, ni forces d'homme vivant. Aprés un tel commandement la fille s'avança ſur le lit du malade. Rejouïſſez-vous, mon ami, lui dit-elle, rejouïſſez-vous je vous en conjure. Le pauvre languiſſant, malgré ſon extréme foibleſſe, étendit le plus fort qu'il pût ſes bras maigres & décharnez, embraſſa de toute ſa force celle qui étoit la cauſe de ſa mort, & appliquant ſa froide & pâle bouche ſur la ſienne, il la tint le plus long-tems qu'il pût, & lui dit enfin. Je vous ai aimé d'un amour ſi grand & ſi honnête, qu'au mariage prés je n'ai jamais ſouhaité de vous d'autre faveur que celle que je reçois maintenant. Mais comme Dieu n'a pas jugé à propos de nous unir par le mariage, je rens avec joie mon ame à celui qui eſt amour & parfaite charité, & qui ſçait combien je vous ai aimée, & combien mes deſirs ont été honnêtes, le ſupliant que puiſqu'il m'a fait la grace d'avoir entre mes bras le cher objet de mes déſirs, il lui plaiſe de recevoir mon ame en ſes bonnes mains. En diſant cela il la reprit entre ſes bras avec une telle vehemence, que ſon cœur affoibli ne pouvant ſoûtenir cet effort, fut abandonné de tous ſes eſprits; car la joye le dilata tellement, que ſon ame s'envola à ſon Createur. Quoi qu'il y eût déja du tems que le pauvre Gentilhomme étoit expiré, & ne pût par conſequent retenir ſa charmante homicide, l'amour qu'elle avoit eu pour lui, & qu'elle avoit toûjours caché, éclata tellement dans cette touchante conjoncture, que la mere & les domeſti-

meſtiques eurent bien de la peine à détacher du corps la vivante preſque morte. Le pauvre Gentilhomme fut enterré honorablement : Mais le plus grand triomphe des obſeques, furent les larmes & les cris de cette pauvre Demoiſelle, qui éclata aprés ſa mort autant qu'elle s'étoit cachée durant ſa vie, comme ſi elle eût voulu lui faire reparation du tort qu'elle lui avoit fait. On m'a dit que quelque mari qu'on ait voulu lui donner pour la conſoler, elle n'a jamais eu depuis de veritable joie.

Ne vous ſemble-t-il pas, Meſſieurs, qui n'avez pas voulu m'en croire, que cet exemple ſuffit pour vous faire avouër, qu'un amour parfait trop caché & trop peu connu, mene les gens au tombeau ? Il n'y a perſonne de vous qui ne connoiſſe les parens de part & d'autre : Ainſi vous ne ſçauriez douter du fait : Mais ce ſont de ces choſes qu'on ne croit qu'aprés en avoir fait l'experience. Hircan voyant que les Dames pleuroient. Voilà, dit-il, le plus grand fou dont j'aye jamais entendu parler. Eſt-il raiſonnable en bonne foi, que nous mourions pour les femmes qui ne ſont faites que pour nous, & que nous craignions de leur demander ce que Dieu leur commande de nous donner. Je ne parle pas pour moi, ni pour les autres qui ſont mariez ; car pour moi j'ai autant ou plus de femme qu'il m'en faut : Mais je dis ceci pour ceux qui en ont beſoin. Ils ſont ce me ſemble bien ſots de craindre celles qui les doivent craindre. Ne voyez-vous pas que cette fille ſe repentit de ſon imprudence, puiſqu'elle embraſſoit le

mort ; ce qui repugne à la nature, comptez qu'elle eût encore mieux embrassé le vivant, s'il eût eu autant de hardiesse qu'il fit de pitié en mourant. Avec cela, dit Oysille, il fit voir qu'il l'aimoit honnêtement ; & c'est dequoi il sera éternellement loüable ; car la chasteté dans un cœur amoureux est une chose plus divine qu'humaine. Madame, répondit Saffredant, pour confirmer ce qu'Hircan venoit de dire, je vous prie de croire que la Fortune favorise ceux qui sont hardis, & qu'il n'y a point d'homme aimé d'une Dame, qui n'en obtienne enfin ce qu'il demande ou en tout, ou en partie, pourvû qu'il sçache s'y prendre sagement & amoureusement : Mais l'ignorance & la timidité font perdre aux hommes beaucoup de bonnes fortunes. Ce qu'il y a de singulier est, qu'ils attribuent leur perte à la vertu de leur maîtresse, qu'ils n'ont jamais mis à la moindre épreuve. Comptez, Madame, que jamais place n'a été bien attaquée sans être prise. Je suis surprise, dit alors Parlamente, que deux hommes comme vous osent tenir un pareil langage. Celles que vous avez aimées ne vous sont guere obligées, ou vous avez employé vôtre adresse sur des sujets si faciles, que vous avez crû que toutes les autres étoient de même. Pour moi, Madame, repliqua Saffredant, j'ai le malheur de n'avoir pas dequoi me vanter ; mais j'attribue bien moins mon malheur à la vertu des Dames qu'à la faute que j'ai faite de n'avoir pas assez sagement entrepris, ou conduit mes entreprises avec assez de prudence. Je ne produirai

duirai pour toute autorité que la vieille du Roman de la Rose, qui dit. *Sans contredit*, Messieurs, *nous sommes faits toutes pour tous, & tous pour toutes.* Ainsi je suis persuadé que si une femme est une fois amoureuse, l'Amant en viendra à bout à moins qu'il ne soit une bête. Je vous en nommerois une, répartit Parlamente, qui aime bien, qui fut bien solicitée, pressée, & importunée, & demeura pourtant femme de bien, victorieuse de son amour & de son Amant. Direz-vous que ce fait, qui est la verité même, est impossible? Sans doute, je le dis, continua Saffredant. Vous étes bien incredule, dit encore Parlamente, si vous ne croyez l'exemple que Dagoucin vient de proposer. Puisque je vous prouve par un fait certain, réprit Dagoucin, l'amour vertueux d'un Gentilhomme qui se soûtint jusqu'au dernier soûpir, je vous prie, Madame, si vous sçavez quelqu'autre histoire à l'honneur de quelque Dame, de vouloir bien nous la conter pour finir la journée. Ne vous embarrassez point de la longueur; car il y a encore assez de tems pour dire beaucoup de bonnes choses. Puisque je dois finir la journée, dit Parlamente, je ne vous ferai pas long préambule, mon histoire étant si bonne, si belle, & si veritable, que je voudrois déja vous l'avoir contée. Je n'en ai pas été le témoin oculaire; mais je la tiens d'un des intimes amis du Heros, qui me la raconta à condition que si je la contois à mon tour, je changerois le nom des personnes. Ainsi tout ce que je vais vous dire est vrai, hormis les noms, les lieux, & le païs.

X. NOU-



X. NOUVELLE.

Les amours d'Amadour & de Florinde, où l'on voit plusieurs ruses & dissimulations, & l'exemplaire chasteté de Florinde.

Il y avoit dans la Comté d'Arande en Aragon une Dame, qui toute jeune encore demeura veuve du Comte d'Arande, avec un fils, & une fille qui se nommoit Florinde. Comme ella passoit pour être d'une des meilleures maisons d'Espagne, elle n'oublia rien pour

our élever ſes enfans ſelon leur qualité à la
ertu & à l'honnêteté. Elle alloit ſouvent à
olede où le Roi d'Eſpagne faiſoit alors ſon
jour : Et quand elle venoit à Sarragoſſe, qui
étoit pas éloignée de ſa maiſon, elle de-
euroit long-tems à la Cour de la Reine, où
le étoit autant eſtimée que Dame qu'il y
it. Allant un jour, ſelon ſa coûtume, faire la
our au Roi, qui étoit pour lors en Sarra-
oiſſe à ſa maiſon de la Jaffiere, elle paſſa par
 village appartenant au Vice-Roi de Cata-
gne, qui ne quittoit point les frontieres de
erpignan, à cauſe des guerres qu'il avoit à
utenir contre le Roi de France. Mais com-
e la paix étoit alors faite, le Vice-Roi ac-
ompagné de pluſieurs Officiers étoit venu fai-
 la reverence au Roi. Le Vice-Roi ayant
 avis que la Comteſſe d'Arande devoit paſ-
r par ſes terres, alla au devant d'elle, ſoit
our lui confirmer l'eſtime qu'il avoit pour
lle depuis long-tems, ſoit qu'il voulût lui
ire honneur comme étant alliée de la Cou-
onne. Le Vice-Roi étoit accompagné de
luſieurs Gentilshommes de merite, qui s'é-
oient aquis durant les guerres tant de gloire
 de reputation, que chacun s'eſtimoit heu-
eux d'avoir leur ſocieté. Il y en avoit un
ntr'autres nommé Amadour, qui nonob-
ant ſon peu d'âge, qui ne paſſoit pas dix-
uit ou dix-neuf ans, avoit un air ſi aſſûré,
 le jugement ſi formé, qu'on l'eût jugé ca-
able entre mille de gouverner une Republi-
ue. Il eſt vrai qu'outre le bon ſens il avoit
ne mine ſi engageante, & des agrémens ſi
vifs

vifs & si naturels, qu'on n'étoit jamais las d
le regarder. Sa conversation répondoit si bie
à tout cela, qu'on ne sçavoit dequoi la natu
lui avoit été plus liberale de la beauté du corp
ou des charmes de l'esprit. Mais ce qui l
faisoit le plus estimer, étoit sa grande ha
diesse, peu ordinaire à des gens de cet âg
Il avoit fait voir en tant d'occasions dequoi
étoit capable, que non seulement l'Espagn
mais aussi la France & l'Italie estimoien
beaucoup ses vertus, ne s'étant jamais épargn
dans toutes les guerres où il s'étoit trouv
Quand son païs étoit en paix, il alloit che
cher la guerre chez les Etrangers, & s'aque
roit l'estime & l'amour des amis & des en
nemis.

Ce Gentilhomme se trouva pour l'amou
de son General à la terre où la Comtesse d'A
rande étoit arrivée. Il ne pût voir sans e
être touché la beauté & les agrémens de la fi
le de la Comtesse, qui n'avoit alors que dou
ze ans. Il n'avoit ce lui sembloit jamais rie
vû de si beau & de si honnête, & crut qu
s'il pouvoit s'en faire aimer, il s'estimeroi
plus heureux que s'il possedoit tous les bien
& tous les plaisirs qui pourroient lui veni
d'ailleurs. Aprés avoir bien balancé il reso
lut enfin de l'aimer malgré toutes les impossi
bilitez que la raison lui faisoit envisager pou
le succés, soit à cause de la disproportion d
la naissance, soit à cause de l'âge de la Bell
qui ne pouvoit encore écouter des discour
tendres. Il opposoit à ces obstacles une fer
me esperance, & se promettoit que le tem
&

la patience finiroient heureusement ses tra-
aux. D'ailleurs l'amour qui s'étoit soûmis
e vive force le cœur d'Amadour, lui faisoit
perer un denouëment agréable. Pour re-
edier à la plus grande difficulté, qui étoit
éloignement de sa residence, & le peu d'oc-
asions qu'il avoit de voir Florinde, il reso-
t de se marier, quoi qu'il eût promis le con-
aire aux Dames de Barcelone & de Perpi-
nan. Il avoit fait un si long séjour sur ces
ontieres durant la guerre, qu'il avoit plûtôt
air d'un Catalan que d'un Castillan, quoi
u'il fût né auprés de Tolede d'une maison
che & distinguée. Comme il étoit Cadet
e sa maison, il n'avoit pas beaucoup de bien:
Mais l'amour & la fortune le voyant aban-
lonné de ses Parens, resolurent de fai-
e un chef-d'œuvre, & de donner à sa
ertu ce que les loix du Païs lui refusoient.
l entendoit fort bien l'art de la guerre, &
es personnes du premier ordre avoient tant
d'estime pour lui, qu'il refusoit plus souvent
eurs bienfaits, qu'il ne se mettoit en peine de
es demander.

La Comtesse d'Arande arriva donc en Sar-
ragosse, & fut trés-bien reçûë du Roi & de
toute la Cour. Le Gouverneur de Catalogne
lui rendoit de frequentes visites, & Amadour
n'avoit garde de manquer à l'accompagner
pour le seul & unique plaisir de parler à Florin-
de. Pour se faire connoître en si bonne compa-
gnie, il s'attacha à la fille d'un vieux Cheva-
lier son voisin. Cette fille s'appelloit Aven-
turade. Elle avoit été élevée dés son enfan-

ce avec Florinde, & ſçavoit tous les ſecrets de ſon cœur. Soit qu'Amadour la trouvât à ſon gré, ou que trois mille Ducats de rente qu'elle avoit en mariage lui donnaſſent dans la vûë, il lui parla comme voulant l'épouſer. Elle l'écouta avec plaiſir: mais comme il étoit pauvre, & que le vieux Chevalier étoit riche, elle crut que le bon homme ne conſentiroit jamais au mariage, qu'à la ſolicitation de la Comteſſe d'Arande. Elle s'adreſſa donc à Florinde, & lui dit. Je croi, Madame, que ce Gentilhomme Caſtillan, qui comme vous voyez me parle ici ſouvent, a deſſein de me rechercher en mariage. Vous ſçavez quel homme eſt mon Pere, & vous voyez bien qu'il n'y conſentira jamais, à moins que Madame la Comteſſe & vous n'ayez la bonté de l'en prier de la bonne maniere. Florinde qui aimoit la Demoiſelle comme elle-même, l'aſſûra qu'elle en faiſoit ſon affaire propre. Aventurade fit tant qu'elle lui preſenta Amadour, qui en lui baiſant la main penſa évanouïr de joye. Quoi qu'il paſſoit pour un des hommes d'Eſpagne qui parloit le mieux, il ne pût retrouver ſa langue devant Florinde. Elle en fut fort ſurpriſe; car quoi qu'elle n'eût que douze ans, elle ſe ſouvenoit bien néanmoins d'avoir entendu dire, qu'il n'y avoit pas en Eſpagne un homme qui dit mieux ce qu'il vouloit, & qui le dit de meilleure grace.

Voyant donc qu'il ne lui diſoit mot, elle rompit le ſilence. Vous étes ſi connu de reputation dans toute l'Eſpagne, lui dit-elle, qu'il

qu'il ſeroit ſurprenant, Seigneur Amadour, que vous fuſſiez inconnu ici ; & ceux qui vous connoiſſent, ſouhaitent de trouver occaſion de vous rendre ſervice: ainſi ſi je vous ſuis bonne à quelque choſe, je vous prie de m'employer. Amadour qui conſideroit les beautez de Florinde, étoit ſi tranſporté & ſi ravi, qu'à peine pût-il la remercier de ſes honnêtetez. Quoi que Florinde fût ſurpriſe qu'il ne répondit rien, comme elle attribuoit ce ſilence à quelque badinerie plûtôt qu'à la force de l'amour, elle ſe retira ſans dire autre choſe. Amadour démêlant les grandes vertus que la jeuneſſe commençoit à faire briller en Florinde, dit à ſon introductrice. Ne vous étonnez point ſi j'ai perdu la parole devant Florinde. Elle parle ſi ſagement, & ſa grande jeuneſſe cache tant de vertus, que l'admiration m'a empêché de parler. Comme vous ſçavez ſes ſecrets, je vous prie, Aventurade, de me dire, comment il eſt poſſible que les cœurs des Princes & Seigneurs de cette Cour puiſſent tenir contre tant de charmes ? Pour moi, je ſoûtiens qu'il faut être pierre ou bête pour la connoître & ne la pas aimer. Aventurade qui dés lors aimoit Amadour plus que tous les hommes du monde, & qui ne vouloit lui rien cacher, lui dit que Florinde étoit aimée de tout le monde ; mais qu'à cauſe de la coûtume du païs elle parloit à peu de gens, & qu'elle n'avoit encore vû perſonne qui fît le paſſionné pour Florinde, que deux jeunes Princes Eſpagnols qui vouloient l'épouſer ; l'un de la maiſon, & fils de l'Enfant fortuné ; & l'au-

l'autre le jeune Duc de Cardonne. Je vous prie de me dire, reprit Amadour, lequel des deux vous croyez qu'elle trouve le plus à son gré ? Elle est si sage, repartit Aventurade, que tout ce qu'on peut lui faire dire est, qu'elle ne veut que ce que voudra sa mere : mais autant que nous en pouvons juger, elle aime mieux le fils de l'Enfant fortuné, que le jeune Duc de Cardonne. Je vous croi homme de si bon sens, ajoûta-t-elle, que si vous voulez, vous pouvez dés aujourd'hui démêler ce qui en est. Le fils de l'Enfant fortuné a été nourri à cette Cour, & c'est le jeune Prince le plus beau & le plus parfait qu'il y ait en Europe. Si nous autres filles avions voix en chapitre, ce mariage se feroit, & l'on verroit ensemble le plus charmant couple qui soit dans toute la Chrétienté. Il faut que vous sçachiez qu'encore qu'ils soient tous deux bien jeunes, & qu'elle n'ait que douze ans, & lui quinze, il y a déja trois ans qu'ils s'aiment. Si vous voulez bien faire vôtre Cour à Florinde, je vous conseille de vous mettre bien auprés du jeune Prince. Amadour fut bien-aise d'apprendre que Florinde aimoit esperant qu'avec le tems il deviendroit sinon son époux, au moins son Amant. Car sa vertu ne lui faisoit point de peur ; & toute sa crainte étoit qu'elle ne voulût rien aimer.

Amadour n'eut pas beaucoup de peine à s'introduire auprés du fils de l'Enfant fortuné. Il en eut encore moins à aquerir sa bienveillance ; car il sçavoit faire tous les exercices que le jeune Prince aimoit. Il étoit sur tout

tout bon homme de cheval ; sçavoit bien faire des armes, & entendoit géneralement tous les exercices qu'un jeune homme doit sçavoir. La guerre recommençant alors en Languedoc, Amadour fut obligé de s'en retourner avec le Gouverneur : mais ce ne fut pas sans beaucoup de regret qu'il s'éloigna de Florinde. Avant son départ il parla à son frere qui étoit Major-Dome de la Reine d'Espagne, lui dit l'engagement où il étoit avec Aventurade, le pria de faire de son mieux durant son absence pour que son mariage réüssît, d'y employer le credit du Roi, de la Reine, & de tous ses amis. Le Gentilhomme qui aimoit son frere tant parce qu'il étoit son frere, que parce qu'il étoit honnète homme, lui promit de faire tout ce qu'il pourroit. Il fit si bien que le Pere d'Aventurade, vieu & avare oublia son avarice, & se laissa toucher aux vertus d'Amadour, qui lui étoient representées par la Comtesse d'Arande, & sur tout par la belle Florinde, & par le jeune Comte d'Arande qui commençoit à grandir, & à aimer en grandissant les gens vertueux. Aprés que le mariage eut été conclu entre les parens, le Major-Dome fit venir son frere à la faveur de la tréve qu'il y avoit alors entre les deux Rois. Durant cette tréve le Roi d'Espagne se retira à Madrit, à cause du mauvis air, & fit à la priere de la Duchesse d'Arande le mariage de l'héritiere Duchesse de Medmacely & du petit Comte d'Arande, tant pour le bien & union de leur maison, que pour la considération qu'il avoit pour la Comtesse. Les no-

ces se firent au Château de Madrit. Amadour se trouva à ses nôces, & avança si fort les siennes, qu'il épousa celle à qui il avoit plus donné d'amour qu'il n'en avoit reçu. Aussi ne se marioit-il que pour avoir un pretexte plausible de frequenter le lieu où étoit le charmant objet de sa passion.

Aprés son mariage il se rendit si hardi, si familier chez la Comtesse d'Arande ; mais en même tems si agréable, qu'on ne se défioit de lui non plus que d'une femme. Quoi qu'il n'eût alors que vingt-deux ans, il étoit néanmoins si sage, que la Comtesse lui communiquoit toutes ses affaires, & commandoit à son fils & à sa fille de l'entretenir, & de suivre ses conseils. Aprés avoir gagné un point si capital, il se conduisit si sagement & avec tant d'adresse, que Florinde même qu'il aimoit ne s'en appercevoit point. Comme Florinde aimoit beaucoup la femme d'Amadour, elle avoit tant de confiance au mari, qu'elle ne lui cachoit rien. Il fit même en sorte qu'elle lui declara qu'elle aimoit le fils de l'Enfant fortuné. Comme toutes ses vûës n'alloient qu'à la gagner entierement, il lui en parloit incessamment ; car il ne se soucioit guere de quoi il lui parlât, pourvû qu'il pût l'entretenir long-tems. A peine y avoit-il un mois qu'il étoit marié, qu'il fut contraint de retourner en campagne, & fut plus de deux ans sans pouvoir revenir auprés de sa femme, qui étoit toûjours où elle avoit été nourrie. Il lui écrivit souvent durant ce tems-là ; mais le fort de ses lettres étoit des compli-

plimens à Florinde, qui de ſon côté ne manquoit pas de les lui rendre, & ſouvent même elle écrivoit de ſa main quelque bon mot dans la lettre d'Aventurade. Il n'en faloit pas davantage pour obliger le mari d'écrire frequemment à ſa femme. Florinde ne connoiſſoit encore rien à tout cela, ſinon qu'elle l'aimoit comme s'il eût été ſon propre frere. Amadour ne fit qu'aller & venir, & durant l'eſpace de cinq ans il ne fut pas deux mois avec ſa femme. Cependant malgré l'éloignement & la longue abſence, l'amour ne laiſſoit pas non ſeulement de ſe ſoûtenir, mais même de ſe fortifier. Il arriva qu'Amadour vint voir ſa femme, & trouva la Comteſſe bien loin de la Cour. Le Roi étoit allé à Andalouſie, & avoit emmené le jeune Comte d'Arande qui commençoit déja à porter les armes. La Comteſſe s'étoit retirée en une maiſon de plaiſance qu'elle avoit ſur la frontiere d'Arragon & de Navarre, & fut fort aiſe de voir Amadour qu'elle n'avoit pas vû depuis prés de trois ans. Il fut bien reçu de tout le monde, & la Comteſſe commanda qu'on le traitât comme ſon fils. Pendant qu'il fut avec elle, elle lui communiqua toutes les affaires de ſa maiſon, & en paſſa par où il voulut. En un mot, il ſe mit en ſi grand credit dans cette maiſon, qu'on lui ouvrit la porte par tout où il vouloit entrer, & on étoit ſi prevenu de ſa probité, qu'on ſe fioit en lui pour toutes choſes comme s'il eût été un Ange du Ciel. Pour Florinde, comme elle aimoit Aventurade & Amadour, elle lui témoignoit par

tout, où elle le voyoit, qu'elle avoit de l'affection pour lui, ne démêlant rien de ses intentions. Comme le cœur de Florinde étoit sans passion, elle sentoit beaucoup de plaisir d'être auprés d'Amadour; mais elle ne sentoit rien de plus. Amadour se trouva fort embarrassé pour échaper à la pénetration de ceux qui connoissent per experience la difference qu'il y a entre les regards d'un homme qui aime, & ceux d'un homme qui n'aime pas; car quand Florinde, qui faisoit les choses sans dessein & sans consequence, venoit à lui parler familierement, le feu qu'il cachoit en son cœur, brûloit avec tant de violence, qu'il ne pouvoit empêcher que le visage ne s'en sentit, & qu'il ne sortît quelques étincelles par les yeux. Pour donner donc le change, il entra en commerce avec une fort belle Dame qui avoit nom Pauline, femme qui de son tems avoit passé pour si belle, que peu d'hommes la voyoient & lui échapoient, Pauline ayant appris comme Amadour avoit fait l'amour à Barcelone & à Perpignan, & gagné le cœur des plus belles Dames du païs, & sur tout d'une certaine Comtesse de Palamos qui passoit pour la premiere beauté de toute l'Espagne, lui dit un jour qu'elle le plaignoit d'avoir épousé aprés tant de bonnes fortunes une femme aussi laide que la sienne. Amadour qui comprit fort bien qu'elle avoit la charité de vouloir suppléer à ses besoins, lui parla le plus obligeamment qu'il pût, dans l'esperance de lui cacher une verité en lui faisant croire un mensonge. Comme elle avoit de l'experience en amour,
elle

elle ne se contenta pas de paroles, & sentant fort bien que le cœur d'Amadour ne s'accommodoit pas du sien, elle ne douta point qu'il n'eût dessein de la faire servir de couverture. Dans ce soupçon elle l'observoit de si prés, qu'il ne lui échapoit pas un seul mouvement de ses yeux : mais il sçût si bien les regler, non sans beaucoup de peine, qu'elle n'en pût jamais tirer que des conjectures. Florinde qui ne s'appercevoit point de ce qu'Amadour sentoit pour elle, lui parloit si familierement devant Pauline, qu'il avoit une peine extréme à empêcher que ses yeux ne suivissent les mouvemens de son cœur. Pour prevenir les inconveniens, parlant un jour à Florinde appuyez tous deux sur une fenêtre, il lui dit. Je vous prie, Madame, de me donner un conseil, & de me dire lequel vaut le mieux de parler ou de mourir ? Je conseillerai toûjours à mes amis de parler, répondit Florinde sans hésiter ; car il y a peu de paroles ausquelles on ne puisse remedier ; mais à la mort il n'y a plus de retour. Vous me promettez donc, Madame, reprit Amadour, que non seulement vous ne serez point fâchée de ce que je veux vous dire, mais même que vous n'en serez pas surprise jusques à ce que je vous aye entierement fait connoître mon intention. Dites ce qu'il vous plaira, repliqua Florinde, car si vous me surprenez, qui que ce soit ne pourra me rassûrer. Deux raisons, Madame, dit alors Amadour, m'ont empêché de vous parler de la forte passion que j'ai pour vous : l'une que je voulois vous la faire con-

 noître

noître par de longs services; & l'autre que je craignois que vous ne regardassiez comme une grande vanité, qu'un simple Gentilhomme comme moi portât ses desirs si haut. Quand ma naissance seroit aussi illustre que la vôtre, un cœur aussi fidéle que le vôtre trouveroit mauvais qu'autre que celui, à qui vous l'avez donné, vous parlât de tendresse. Mais Madame, comme la necessité contraint durant une forte guerre à faire le dégat de son propre bien, & à ruïner son blé en herbe, afin que l'ennemi n'en profite pas; de même je prens la liberté d'avancer le fruit que j'esperois cueillir avec le tems, de peur que vos ennemis & les miens ne profitent de nôtre perte. Je dois vous dire, Madame, que dés le premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir, je me suis si entierement consacré à vôtre service quoi que vous fussiez fort jeune, que je n'ai rien oublié pour m'aquerir vôtre bienveillance; & c'est pour cela que j'ai épousé la premiere de vos Favorites. Vous voyez que j'ai eu le bonheur de me faire estimer de Madame la Comtesse vôtre mere, de Monsieur le Comte vôtre frere, & de tous ceux que vous aimez, & qu'on me regarde ici, non comme un serviteur, mais comme l'enfant de la maison. Tous les soins que j'ai pris depuis cinq ans n'alloient qu'à me procurer le bonheur de passer toute ma vie avec vous. Je ne pretens de vous ni bien, ni plaisir qui ne soit fondé sur la vertu. Je sçai que je ne puis pas vous épouser, & quand je le pourrois, je ne le voudrois pas au préjudice de

de celui que je voudrois vous voir pour époux, & à qui vous avez donné vòtre cœur. De vous aimer d'un amour criminel comme ceux qui pretendent que l'infamie des Dames doit être la recompenſe de leurs longs ſervices, c'eſt de quoi je ſuis ſi éloigné, que j'aimerois mieux vous voir morte, que de ſçavoir que vous meritez d'être moins aimée, & que vôtre vertu reçût la moindre atteinte quelque plaiſir qu'il pût m'en revenir. Je ne vous demande qu'une choſe en recompenſe de mes longs ſervices, c'eſt de vouloir être ma Souveraine, de me conſerver toûjours l'honneur de vôtre bienveillance, de me laiſſer dans l'état où je ſuis, & de vous fier en moi plus qu'en perſonne. Au ſurplus, Madame, faites-moi l'honneur d'être bien perſuadée qu'en quelque choſe que ce pût être ſi vous aviez beſoin de la vie d'un Gentilhomme qui vous eſtime & vous reſpecte infiniment, vous pourriez compter ſur la mienne que je ſacrifierois de bon cœur. Je vous ſuplie de croire encore, Madame, que tout ce que je ferai d'honnête & de vertueux ſera fait pour l'amour de vous. Si j'ai fait pour des Dames qui n'avoient pas le merite que vous avez des choſes dont on ait fait cas, que ne ferai-je point pour une perſonne comme vous ? Je trouverai faciles les choſes que je trouvois difficiles & impoſſibles. Mais ſi vous ne trouvez pas bon que je ſois tout à vous, ma reſolution eſt de quitter les armes, & de renoncer à la vertu qui ne m'aura pas ſecouru au beſoin. Je vous ſuplie donc, Madame, de m'accorder la juſte

grace que je vous demande, & que vous ne pouvez me refuser en conscience & avec honneur.

Florinde changea de couleur à un discours si nouveau pour elle. La surprise lui fit baisser la vûë : Mais comme elle étoit sage, elle lui répondit. Faut-il une si longue harangue, Amadour, pour me demander, ce que vous avez déja ? Je crains si fort que sous vos honnêtetez apparentes il n'y ait quelque chose de malin dont ma jeunesse peu éclairée soit la dupe, que je ne sçai ce que je dois vous répondre. De refuser l'honnête amitié que vous m'offrez, je ferois le contraire de ce que j'ai fait jusqu'ici ; & vous étes le seul en qui j'ai eu le plus de confiance. Ma conscience & mon honneur ne repugnent ni à vôtre demande, ni à l'amour que j'ai pour le fils de l'Enfant fortuné, puisqu'il est fondé sur le mariage auquel vous ne prétendez pas. Rien ne m'empêche donc de vous répondre suivant vos desirs, que le peu de sujet que je sçai que vous avez de me parler comme vous faites. Si vous avez déja ce que vous demandez, d'où vient que vous le demandez encore avec tant d'empressement ? Vous parlez trés-prudemment, Madame, répondit Amadour qui avoit la réplique prête, & vous me faites tant d'honneur & tant de justice d'avoir en moi la confiance que vous dites, que si je n'étois pas content d'un tel bien, je serois indigne de tous les autres. Mais considerez, Madame, que qui veut bâtir un édifice perpetuel doit commencer par un fondement

dement bon & ſolide. Comme je me conſacre pour toûjours à vôtre ſervice, je ſonge non ſeulement aux moyens d'être auprés de vous, mais même à empêcher qu'on ne s'apperçoive de l'attachement que j'ai pour vous. Quoi que cet attachement, Madame, ſoit fort honnête, cependant ceux qui ne connoiſſent pas le cœur des Amans en jugent ſouvent mal : Et cela donne occaſion à autant de bruits que ſi les conjectures étoient bien fondées. Ce qui me fait prendre des devans, c'eſt, Madame, que Pauline qui ſent bien que je ne ſçaurois l'aimer, me ſoupçonne tellement, qu'en quelque lieu que je ſois, elle a continuellement les yeux ſur moi. Quand vous me parlez devant elle avec tant de bonté, j'ai tant de peur de faire quelque mouvement qui puiſſe lui donner lieu à former quelque jugement, que je tombe dans l'inconvenient que je veux éviter. C'eſt ce qui m'oblige, Madame, de vous ſuplier de ne me parler à l'avenir ſi à coup devant elle, & devant celles que vous connoîtrez auſſi malignes qu'elle ; car je vous proteſte, Madame, que j'aimerois mieux être mort, que ſi quelqu'un s'en appercevoit. Si vôtre honneur m'étoit moins cher, je ne me ſerois pas preſſé de vous dire ceci, m'eſtimant ſi heureux, & étant ſi content de l'amour que vous avez pour moi, & de la confiance que vous me témoignez, que je ne demande rien de plus que la continuation de vos bontez.

Florinde fut ſi ſatisfaite, qu'elle avoit de la peine à ſe contenir, & ſentit dés lors dans ſon

ſon cœur des mouvemens qui ne lui étoient pas ordinaires. La vertu & l'honnêteté répondent pour moi, lui dit-elle, ravie des ſages raiſons qu'il lui alleguoit, & vous accordent ce que vous demandez Si Amadour fut ravi de joie, c'eſt de quoi ceux qui aiment, ne peuvent douter. Florinde ſuivit mieux ſon conſeil qu'il n'auroit ſouhaité ; car comme elle craignoit non ſeulement devant Pauline, mais auſſi par tout ailleurs, elle ne le rechercha plus comme elle avoit de coûtume. Elle trouva même mauvais le commerce qu'il avoit avec Pauline, qui lui paroiſſoit ſi belle, qu'elle ne pouvoit croire qu'il ne l'aimât pas. Florinde paſſoit ſon chagrin avec Aventurade qui commençoit à être fort jalouſe de ſon mari & de Pauline. Elle faiſoit ſes doleances à Florinde, qui étant malade du même mal, la conſoloit du mieux qu'elle pouvoit.

Amadour s'étant bien-tôt apperçû du changement de Florinde, crut non ſeulement qu'elle étoit en reſerve, comme il lui avoit conſeillé, mais même qu'elle avoit conçu de lui des ſentimens déſavantageux. Un jour qu'il l'accompagnoit au retour d'un Convent où elle avoit été pour entendre Vêpres: Quel viſage me faites-vous, Madame, lui dit-il ? Tel que je croi que vous le voulez, répondit Florinde. Se défiant alors de la verité, & pour s'en éclaircir encore mieux, il lui dit. J'ai tant fait, Madame, que Pauline ne vous ſoupçonne plus. Vous ne ſçauriez mieux faire pour vous & pour moi, lui répliqua-t-elle, car en

en vous faisant plaisir, vous me faites honneur. Amadour comprenant par là qu'elle croyoit qu'il se faisoit un plaisir de parler à Pauline, en fut si outré, qu'il ne pût s'empêcher de lui dire en colere. Vous commencez bien-tôt, Madame, à me faire souffrir. Je suis plus à plaindre qu'à blâmer, & la plus cruelle mortification que j'aye eu de ma vie, est la fâcheuse necessité où je me trouve reduit de parler à une femme que je n'aime pas. Puisque vous expliquez mal ce que j'ai fait pour vôtre service, je ne parlerai jamais à Pauline, quoi qu'il puisse en arriver. Pour cacher mon déplaisir, comme j'ai caché ma joie, je vais me retirer en quelque lieu du voisinage, où j'attendrai que vôtre faintaisie ait passé. Mais j'espere que je recevrai nouvelles de mon Géneral, & je serai obligé de retourner à l'armée, où je demeurerai si long-tems, que j'espere que vous connoîtrez que rien ne me retient ici que vous; & en disant cela il se retira sans attendre sa réponse; ce qui causa à Florinde un ennui & une tristesse qu'il n'est pas possible d'exprimer. Ainsi commença l'amour par son contraire à faire sentir sa force. La belle revenue à elle, & reconnoissant qu'elle avoit tort, écrivit à Amadour, le priant de revenir; ce qu'il fit aprés que sa colere fut un peu calmée. Je ne puis pas bien vous faire le détail de ce qu'ils se dirent pour détruire ces prejugez de jalousie; mais je puis vous dire, qu'il se justifia si bien, qu'elle lui promit de ne croire jamais non seulement qu'il aimât Pauline; mais qu'elle demeureroit con-

convaincue, que ce feroit pour lui un martire des plus cruels de parler à elle ou à quelqu'autre, que dans la feule vûë de lui rendre fervice.

Aprés que l'amour eut diffipé cet ombrage, & lors que les Amans commençoient à prendre plus de plaifir que jamais à s'entretenir, on reçut nouvelles que le Roi d'Efpagne envoyoit toute fon armée à Salfes. Amadour qui avoit de coûtume d'être à l'Armée des premiers, n'eut garde de manquer cette nouvelle occafion d'aquerir une nouvelle gloire: Mais il eft vrai qu'il partit avec regret contre fon ordinaire, foit à caufe du plaifir qu'il perdoit, que parce qu'il craignoit de trouver du changement à fon retour. Il confideroit que Florinde avoit déja quinze ans, que plufieurs Princes & grands Seigneurs la recherchoient, & concluoit que fi elle fe marioit pendant fon abfence, il n'auroit plus occafion de la voir à moins que la Comteffe d'Arande ne lui donnât Aventurade pour compagnie. Il mena fi bien fon affaire, & fçût fi adroitement remuer fes amis, que la Comteffe & Florinde lui promirent, qu'en quelque lieu qu'elle fût mariée, fa femme ne la quitteroit jamais. Et comme on parloit alors de la marier en Portugal, il fut refolu qu'Aventurade l'y accompagneroit. Suc cette affûrance Amadour partit, non fans un extréme regret, & laiffa fa femme avec la Comteffe.

Florinde fe trouvant feule aprés le départ de fon Amant, vécût d'une maniere qu'elle ef-

esperoit par là d'aquerir la reputation de la plus parfaite vertu, & de faire avouër à tout le monde qu'elle meritoit un Amant d'un si bon caractere. Amadour de son côté arrivé à Barcelone, fut à l'ordinaire parfaitement bien reçu des Dames; mais elles le trouverent si changé, qu'elles n'auroient jamais cru que le mariage eût pû metamorphoser un homme de cette maniere. En effet il n'étoit plus le même, & on dit qu'il se fâchoit de voir les choses qu'il desiroit autrefois. Et la Comtesse de Palamos, qu'il avoit tant aimée, ne pût jamais trouver moyen de le faire seulement aller chez elle. Comme Amadour avoit de l'impatience d'arriver au lieu où il y avoit de l'honneur à aquerir, il ne demeura que le moins qu'il pût à Barcelone. Il ne fut pas plûtôt arrivé à Salses, que la guerre commença fort cruellement entre les deux Rois. Je n'entrerai ni dans le détail de cette guerre, ni dans l'énumeration des actions heroïques qu'Amadour y fit; car au lieu de conter une nouvelle, il faudroit faire un gros livre. Il suffit de dire que sa renommée l'emportoit sur ses compagnons.

Le Duc de Nagyeres qui commandoit deux mille hommes, arriva à Perpignan, & pria Amadour d'être son Lieutenant. Il fit si bien son devoir avec son petit corps, qu'à toutes les escarmouches on n'entendoit crier que Nagyeres. Il arriva que le Roi de Tunis qui depuis long-tems étoit en guerre avec les Espagnols, apprenant que l'Espagne & la France se faisoient la guerre du côté de Perpignan

pignan & de Narbonne, crut qu'il devoit profiter de l'occasion pour chagriner le Roi d'Espagne, & envoya grand nombre de vaisseaux pour piller & ruiner tout ce qu'ils trouveroient mal gardé sur les frontieres d'Espagne. Ceux de Barcelone voyant passer tant de vaisseaux en donnerent avis au Roi qui étoit à Salses, & qui envoya d'abord le Duc de Nagyeres à Palamos. Les Barbares trouvant le lieu si bien gardé, firent semblant de passer outre; mais ils revinrent durant la nuit, & mirent tant de gens à terre, que le Duc de Nagyeres s'étant laissé surprendre fut emmené prisonnier. Amadour qui étoit fort vigilant, entendant le bruit, assembla incontinent le plus de ses gens qu'il pût, & se défendit si bien, que les ennemis, quelque superieurs qu'ils fussent, furent long-tems sans pouvoir l'endommager. Mais enfin aiant appris que le Duc de Nagyeres étoit prisonnier, & que les Turcs étoient resolus de brûler Palamos, & la maison où il faisoit ferme, aima mieux se rendre, que d'être cause de la perte de ceux qui l'avoient suivi. D'ailleurs se mettant à rançon, il esperoit encore de voir Florinde. Il se rendit donc à un Turc nommé Derlin, Gouverneur du Roi de Tunis. Derlin le mena à son maître. Il fut honoré & fort bien reçû, mais encore mieux gardé; car l'ayant entre les mains, ils croyoient tenir l'Achille de l'Espagne. Il fut prés de deux ans au service du Roi de Tunis.

Les nouvelles de cet accident arrivées en Espa-

Eſpagne, les parens du Duc de Nagyeres furent fort affligez de ſon malheur ; mais ceux qui aimoient la gloire du païs, crurent avoir perdu bien davantage en perdant Amadour. Le bruit en vint chez la Comteſſe d'Arande, où étoit alors la pauvre Aventurade dangereuſement malade. La Comteſſe qui ſe défioit beaucoup des tendres ſentimens qu'Amadour avoit pour ſa fille ; ce qu'elle ſouffroit & diſſimuloit en conſideration des vertus qu'elle reconnoiſſoit en lui, appella ſa fille en particulier pour lui apprendre ces fâcheuſes nouvelles. Florinde, qui ſçavoit bien diſſimuler, lui dit que la perte étoit grande pour toute leur maiſon, & qu'elle plaignoit ſur tout ſa pauvre femme, qui pour ſurcroît d'affliction étoit malade. Mais voyant que ſa mere pleuroit beaucoup, elle laiſſa couler quelques larmes pour lui tenir compagnie, de peur que par trop feindre, la feinte ne fût découverte. La Comteſſe lui en parla ſouvent depuis ; mais elle n'en pût jamais tirer de quoi faire un jugement certain. Je ne dirai rien des voyages, des prieres, des oraiſons, & des jeûnes que faiſoit ordinairement Florinde pour la conſervation d'Amadour. On ne l'eut pas plûtôt conduit à Tunis, qu'il donna de ſes nouvelles à ſes amis, & envoya un exprés à Florinde pour lui faire ſçavoir qu'il étoit en bonne ſanté, & plein d'eſperance de la revoir ; ce qui fut pour elle une grande conſolation. Il ne faut pas demander ſi elle pouvoit écrire ; car elle le fit avec tant de diligence,

ligence, qu'Amadour n'eut pas le tems de s'impatienter.

En ce tems-là la Comteſſe eut ordre de ſe rendre à Sarragoſſe où étoit le Roi. Le jeune Duc de Cardonne s'y trouva, & agit ſi puiſſamment auprés du Roi & de la Reine, qu'ils prierent la Comteſſe de conclure le mariage de lui & de Florinde. La Comteſſe qui ne pouvoit & ne vouloit rien refuſer à leurs Majeſtez, y conſentit d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit que ſa fille dans l'âge où elle étoit, n'auroit d'autre volonté que la ſienne. Tout étant fait elle dit à ſa fille, qu'elle lui avoit choiſi le parti qu'elle avoit crû le plus avantageux. La fille voyant qu'il n'y avoit point à deliberer puiſque la choſe étoit faite, prit le parti de l'obéiſſance. Pour ſurcroît de malheur elle apprit que l'Enfant fortuné étoit à l'extrémité. Elle ne témoigna jamais rien de ſon déplaiſir ni devant ſa mere, ni devant perſonne, & ſe contraignit ſi bien qu'au lieu de larmes il lui prit un ſeignement de nez ſi abondant, qu'elle fut en danger de la vie. Pour ſe rétablir elle épouſa celui qu'elle haïſſoit plus que la mort. Les nôces étant faites, Florinde s'en alla avec ſon mari dans le Duché de Cardonne, & emmena Aventurade à qui elle faiſoit confidence en particulier, & des manieres dures de ſa mere, & du regret qu'elle avoit d'avoir perdu l'Enfant fortuné: Mais pour Amadour elle ne lui en parloit que pour la conſoler. Florinde reſolut donc de mettre Dieu & l'honneur devant ſes yeux, & de cacher ſi bien ſes ennuis,

ennemis, que personne des siens ne s'apperceut jamais que son mari ne fût pas à son gré. Florinde soûtint long-tems cette vie qui ne valoit guere mieux que la mort. Elle ne manqua pas de donner avis de tout à Amadour, qui connoissant son grand cœur, & n'ignorant pas l'amour qu'elle avoit pour l'Enfant fortuné, crût qu'il étoit impossible qu'elle vécût long-tems, & la regretta comme une personne qu'il estimoit pire que morte. Cette affliction augmenta celle qu'il avoit déja. Il eût voulu être esclave toute sa vie, & que Florinde eût eu un Epoux selon son cœur. L'idée des ennuis de son amie lui faisoit oublier les siens. Sur ces entrefaites il apprit par un ami qu'il s'étoit fait à la Cour du Roi de Tunis, que ce Prince étoit resolu de lui faire presenter le pal, ou qu'il renonçât à sa foi, parce qu'il avoit envie de le retenir en cas qu'il en pût faire un bon Turc. Pour prevenir le coup il fit si bien avec son maître, qu'il le laissa aller sur sa parole sans en parler au Roi, & mit sa rançon à un si haut prix, qu'il ne croyoit pas qu'un homme qui avoit si peu de bien, pût jamais la trouver.

De retour à la Cour d'Espagne, il y fit peu de séjour, & s'en alla chercher sa rançon dans la bourse de ses amis. Il fut droit à Barcelone, où le jeune Duc de Cardonne, sa mere, & Florinde étoient pour affaires. Aventurade n'eut pas plûtôt appris que son mari étoit revenu, qu'elle le dit à Florinde, qui s'en réjouit pour l'amour d'elle. Mais de peur que la joie de revoir Amadour ne pro-

duisît sur son visage un changement qui pût être mal expliqué par ceux qui ne le connoissoient pas, elle se tint à la fenêtre pour le voir venir de loin, & ne l'apperceut pas plûtôt, que décendant par un escalier si obscur qu'il n'étoit pas possible de discerner si elle changeoit de couleur, elle l'embrassa, le mena dans sa chambre, & le presenta ensuite à sa Belle-mere qui ne l'avoit jamais vû. Il n'eut pas là demeuré deux jours, qu'il y fut autant aimé que chez la Comtesse d'Arande. Je ne vous dirai rien des conversations que Florinde & Amadour eurent ensemble, ni des complimens qu'il lui fit sur ce que son absence l'avoit fait souffrir. Aprés plusieurs larmes du regret que la Belle avoit tant d'être mariée contre son inclination, que d'avoir perdu celui qu'elle aimoit avec tant de passion, & qu'elle n'esperoit de jamais revoir, elle prit resolution de se consoler avec Amadour qu'elle aimoit, & en qui elle avoit une entiere confiance. Cependant elle n'osoit s'en expliquer ; mais lui qui s'en défioit, ne perdoit ni tems ni occasion pour lui faire connoître combien il l'aimoit.

Florinde ne pouvant plus se défendre de faire passer Amadour de l'état d'Amant esperant à la condition d'Amant favorisé, il arriva un contre-tems facheux. Le Roi pour une affaire importante manda à Amadour de se rendre à la Cour. Sa femme fut si frapée de cette nouvelle, qu'elle évanouït, & tombant d'un degré où elle étoit, elle se blessa si fort qu'elle n'en est jamais revenue. Florin-
de

de qui par cette mort perdoit toute sa consolation, en fut aussi affligée que le seroit une personne qui auroit perdu tous ses bons parens & amis. Amadour étoit inconsolable, car d'un côté il perdoit une des plus belles & des plus sages femmes qui fut jamais, & de l'autre le moyen de revoir Florinde. Tant de sujets de chagrin l'accablerent tellement, qu'il pensa mourir subitement. La vieille Duchesse de Cardonne étoit toûjours à son lit, & étaloit, pour le consoler, toute sa Philosophie; mais tout cela ne faisoit rien, car si la mort d'un côté l'affligeoit, l'amour de l'autre le rendoit martir

La femme d'Amadour enterrée, & les ordres du Roi étant pressans, il n'y avoit pas moyen de faire un plus long séjour; ce qui augmenta si fort son desespoir, que la tête pensa lui tourner. Florinde qui le consoloit, & qui avoit besoin elle-même de consolation, passa toute une aprés-dînée à l'entretenir le plus honnêtement qu'il lui fut possible, croiant le consoler un peu, en l'assûrant qu'elle trouveroit moyen de le voir plus souvent qu'il ne pensoit. Comme il devoit partir le lendémain, & qu'il étoit si foible qu'il ne pouvoit quitter le lit, il la suplia de revenir le voir le soir aprés que chacun y auroit été. Elle promit de le faire, ne sçachant pas qu'un amour extréme ne connoit point de raison. Désesperant donc de voir à l'avenir Florinde qu'il avoit si long-tems aimée, & de qui il n'avoit jamais eu que ce que vous avez vû, fut tellement combatu de son amour & de son désespoir, qu'il résolut comme on dit de jouër à

quitte ou à double, c'est-à-dire de tout gagner, ou de tout perdre, & de se payer en une heure de ce qu'il croyoit avoir merité. Il fit mettre à son lit de si bons rideaux, que ceux qui étoient dans la chambre n'auroient sû le voir, & se plaignoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire; de sorte que tous ceux de la maison ne croyoient pas qu'il eût encore vingt-quatre heures à vivre.

Aprés que chacun eut fait le soir sa visite, Florinde à la solicitation même de son mari vint faire la sienne, résolue pour le consoler de lui déclarer son affection, & de lui dire sans détour ni sans envelope, qu'absolument elle vouloit l'aimer autant que l'honneur pourroit le lui permettre. Assise dans une chaise qui étoit au chevet du lit d'Amadour, elle commença pour le consoler par pleurer avec lui. Amadour la voyant attendrie crut avoir trouvé l'heure du Berger, & se leva sur son lit. Florinde qui crut qu'il étoit trop foible, se mit en devoir de l'en empêcher. Faut-il que je vous perde pour jamais, lui dit-il à genoux? Et en disant cela il se laissa tomber entre ses bras comme un homme à qui les forces manquent. La pauvre Florinde l'embrasse, & le soûtint fort long-tems, faisant de son mieux pour le consoler: Mais le remede qu'elle lui donnoit pour diminuer sa douleur, l'augmentoit de beaucoup. En effet faisant le demimort, & ne parlant point, il se mit en devoir de chercher ce qui fait l'honneur des femmes. Florinde voyant sa mauvaise intention, & ne pouvant la croire, attendu les honnêtes discours qu'il lui avoit toûjours tenus, lui de-
manda

manda ce qu'il vouloit faire. Amadour craignant la réponſe de la Belle, qu'il ſçavoit ne pouvoir être que chaſte & honnête, alla ſans rien dire à ce qu'il cherchoit. Florinde bien ſurpriſe aimant mieux croire que la tête lui avoit tourné, que de croire qu'il en voulût à ſon honneur, appella tout haut un Gentilhomme qu'elle ſçavoit être dans la chambre. Amadour au dernier deſeſpoir ſe rejetta ſur ſon lit ſi bruſquement, que le Gentilhomme crut qu'il étoit expiré. Florinde qui s'étoit levée de ſa chaiſe envoya le Gentilhomme chercher du vinaigre, & dit alors à Amadour: Etes-vous fou, Amadour? Qu'eſt-ce que vous avez voulu faire? Des ſervices auſſi longs que les miens, répondit Amadour, à qui l'amour avoit ôté la raiſon, meritent-ils tant de cruauté? Et où eſt l'honneur que vous m'avez prêché tant de fois, répondit Florinde? Ah! Madame, repartit Amadour, il me ſemble qu'on ne peut pas plus aimer vôtre honneur que j'ai fait. Tant que vous avez été à marier, j'ai ſi bien ſçû vaincre ma paſſion, que vous ne vous en étes jamais apperçûe: Mais à preſent que vous étes mariée, & que vôtre honneur eſt à couvert, vous fais-je tort de vous demander ce qui m'appartient? car ne vous ai-je pas gagnée par la force de mon amour? Le premier qui a eu vôtre cœur, a ſi peu cherché vôtre corps, qu'il a merité de perdre l'un & l'autre. Celui qui poſſede vôtre corps, eſt indigne d'avoir vôtre cœur, & par conſequent vôtre corps même ne lui appartient pas. Mais j'ai tant pris de peines pour vous depuis cinq ou ſix ans, que

vous ne pouvez ignorer, Madame, qu'à moi seul n'appartienne vòtre corps & vòtre cœur, pour lesquels je me suis oublié moi-même. Si vous prétendez vous excuser sur la conscience, vous devez compter que ceux qui connoissent par experience ce que peut l'amour, vous condamneront. En effet vous m'avez ravi ma liberté, & vos attraits ont tellement ébloui mes sens, que ne sachant desormais que faire, je suis contraint de m'en aller sans esperance de vous revoir jamais. Cependant en quelque lieu que je sois ou sur terre, ou sur mer, ou entre les mains de mes ennemis, vous devez être assûrée que mon cœur sera toûjours à vous. Mais si j'avois de vous avant mon départ l'assûrance que mon amour merite, je soûtiendrois patiemment les ennuis de cette longue absence. Mais si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, vous apprendrez bien-tòt que vôtre rigueur m'aura cruellement fait mourir.

Florinde aussi étonnée que fâchée d'entendre parler ainsi un homme dont elle ne se seroit jamais défiée. Sont-ce là, Amadour, répondit-elle en pleurant, les beaux & sages discours que vous m'avez tenu durant ma jeunesse ? Est-ce l'honneur & la conscience dont vous m'avez si souvent conseillé de faire plus de cas que de ma propre vie ? avez-vous oublié les Dames qui ont tenu bon contre l'amour criminel, & que vous m'avez proposé comme des exemples de vertu à imiter ? Et ne vous souvenez-vous plus du mépris que vous avez témoigné pour celles qui ont eu la foiblesse de succomber à cette sale passion ?

Je

Je ne puis croire, Amadour, que vous soyez si different de vous-même, que vôtre conscience & mon honneur ne vous soyent plus d'aucune consideration. Si ce que vous dites est vrai, je loüe Dieu d'avoir prevenu le malheur où j'allois me précipiter, en me faisant connoitre par vôtre langue le fond de vôtre cœur que je n'ai jamais bien connu qu'à présent. Aprés avoir perdu le fils de l'Enfant fortuné, non seulement par mon mariage, mais parce que je sçai qu'il en aime une autre, & me voyant mariée à un homme que je ne puis aimer quelques efforts que je fasse, j'avois résolu de vous aimer de tout mon cœur, fondant cette amitié sur la vertu qui m'avoit paru en vous, & que je croi avoir aquise par vôtre moyen, qui est d'aimer mon honneur & ma conscience plus que ma propre vie. Dans ces vûës d'honnêteté j'étois venue, Amadour, pour faire avec vous un bon fondement pour l'avenir ; mais vous m'avez fait voir que j'aurois bâti sur le sable mouvant, ou plûtôt sur de la bouë infame. Une grande partie de l'ouvrage étoit fait par rapport à moi ; mais vous avez tout renversé d'un seul coup. Ainsi n'esperez plus rien de moi, & ne vous avisez pas de jamais me parler en quelque lieu que je sois ni de la langue ni des yeux ; & comptez que je ne changerai jamais de sentiment. Je vous le dis avec un extréme regret. Si je vous avois juré une amitié parfaite, je sens bien que mon cœur n'auroit pû sans mourir soûtenir cette rupture, quoi qu'à dire vrai l'étonne-

ment où je ſuis d'avoir été trompée eſt ſi grand & ſi douloureux, que s'il n'abrege pas ma vie, il la rendra du moins bien malheureuſe. Je n'ai plus rien à vous dire ſinon un adieu éternel. Je n'entreprendrai point de vous dire quel fut l'accablement où ſe trouva Amadour aprés un tel diſcours. Il ſeroit non ſeulement impoſſible de l'écrire, mais même de ſe l'imaginer, ſinon à ceux qui ſe ſont trouvez en pareil cas.

Amadour voiant qu'elle s'en alloit aprés cette cruelle concluſion l'arrêta par le bras, bien perſuadé qu'il la perdoit pour toûjours à moins qu'il ne lui ôtat les ſentimens qu'il lui avoit donnez. J'ai ſouhaité toute ma vie, Madame, lui dit-il, en compoſant ſon viſage du mieux qu'il pût, d'aimer une femme de vertu : Et comme j'en ai peu trouvé, j'ai voulu ſçavoir ſi vous étiez autant eſtimable du côté de la vertu, que du côté de la beauté ; de quoi je ſuis maintenant, graces à Dieu, pleinement convaincu. Je me felicite d'avoir donné mon cœur à tant de perfections, & je vous ſuplie, Madame, de faire grace à mon caprice & à mon audace, puiſque le denouëment vous en eſt ſi glorieux, & me fait tant de plaiſir. Florinde qui commençoit à connoitre la malice des hommes par ce qui venoit de lui arriver, comme elle avoit été difficile à croire le mal où il étoit, elle le fut encore davantage à croire le bien où il n'étoit pas, & lui dit : Pleût à Dieu que ce que vous dites fût vrai ; mais je ne ſuis pas ſi ignorante, que l'état de mariage où je ſuis, ne me faſſe connoitre

noître clairement que la force de la paſſion & l'aveuglement vous ont fait faire ce que vous n'avez fait. Si j'avois eu le malheur de lâcher la main, je ſuis aſſûrée que vous n'auriez pas retiré la bride. Ce n'eſt pas par ce chemin-là qu'on cherche la vertu. Mais c'eſt aſſez, j'ai crû du bien de vous. Je connois preſentement ce qui en eſt, & je ne ſuis plus dans l'erreur. En diſant cela, Florinde ſortit, & ne fit toute la nuit que pleurer. Elle avoit tant de douleur de ce changement, que ſon cœur eut bien de la peine à ſoûtenir les regrets que l'amour lui cauſa. La raiſon lui diſoit qu'elle ne devoit plus aimer ; mais le cœur dont on n'eſt pas le maître, lui diſoit tout autre choſe. Ne pouvant donc ſe reſoudre à l'aimer moins qu'à l'ordinaire, & ſçachant que l'amour lui faiſoit faire cette faute, elle reſolut de ſatisfaire à l'amour, & de l'aimer de tout ſon cœur ; mais de n'en rien témoigner pour ſatisfaire à ſon honneur.

Amadour partit le lendemain, content comme vous pouvez juger. Cependant comme il avoit le cœur grand, bien loin de ſe deſeſperer, il ſouhaita tout de nouveau de revoir Florinde, & de regagner ſa bienveillance. Ayant donc pris le chemin de Tolede où étoit le Roi d'Eſpagne, il paſſa par la Comté d'Arande, où il arriva un ſoir fort tard, & trouva la Comteſſe fort malade de chagrin de l'abſence de Florinde. Elle baiſa & embraſſa Amadour comme ſi c'eut été ſon propre fils, tant parce qu'elle l'aimoit, que parce qu'elle ſe défioit qu'il aimoit Florinde. Elle lui

en

en demanda des nouvelles, & il lui en dit autant qu'il lui fut poſſible, mais non pas toutes veritables. Il lui avoüa l'amitié qu'il y avoit entr'eux, ce que Florinde avoit toûjours caché, la pria de lui faire avoir ſouvent de ſes nouvelles, & de la retirer bien-tôt auprés d'elle. Il paſſa la nuit avec la Comteſſe, & partit le lendemain.

Aprés avoir fait ſes affaires avec la Reine, il partit pour l'armée ſi triſte, & ſi prodigieuſement changé, que ni les Dames, ni les Officiers qu'il frequentoit, ne le connoiſſoient plus. Il ne portoit que des habits noirs, encore étoient-ils d'une friſe beaucoup plus groſſe qu'il ne faloit pour le deuil de ſa femme, qui couvroit heureuſement celui qu'il avoit dans le cœur. Amadour fut ainſi trois ou quatre ans ſans revenir à la Cour. La Comteſſe d'Arande ayant appris que Florinde faiſoit pitié, tant elle étoit changée, l'envoya querir, eſperant qu'elle reviendroit auprés d'elle ; mais cela n'arriva pas : Car Florinde ayant eu avis qu'Amadour avoit déclaré leur amitié à ſa mere, ſe trouva fort en peine. Elle conſideroit d'un côté que ſi elle diſoit la verité à ſa mere, Amadour pouvoit en recevoir du déplaiſir ; ce qu'elle n'auroit voulu faire pour ſa vie, ſe croyant en état de punir ſon inſolence ſans le ſecours de ſes parens. Elle voyoit d'un autre côté que cachant le mal, ſa mere & ſes amis l'obligeroient à lui parler & à lui faire bonne mine, craignant par là d'entretenir ou de fortifier ſes mauvaiſes intentions. Mais le voyant éloigné, elle n'en fit

pas

pas semblant, & ne lui écrivit que quand la Comtesse le lui ordonna. Aussi Amadour connût si bien que ses lettres venoient plûtôt d'obéïssance que de bonne volonté, qu'il languissoit en les lisant, au lieu qu'autrefois il ne les recevoit qu'avec des transports de joie.

Aprés avoir fait durant deux ou trois ans tant de belles choses, que tout le papier d'Espagne ne sçauroit les contenir, il crut avoir trouvé moyen de regagner le cœur de Florinde. Pour vaincre son ennemie, puisqu'elle se déclaroit telle contre lui, il mit à part & la raison, & la crainte de la mort. Son parti étant pris, il fit tant auprés du Géneral, qu'il fut deputé pour aller entretenir le Roi sur certaines entreprises qu'on faisoit sur Leucate, & sans se mettre en peine des suites il communiqua le sujet de son voyage à la Comtesse d'Arande avant que d'en avoir parlé au Roi. Comme il sçavoit que Florinde étoit auprés de sa mere, il se rendit en poste chez la Comtesse sous pretexte de vouloir prendre son conseil. Il envoya un de ses amis pour l'avertir qu'il venoit pour la prier de n'en rien dire, & de trouver bon qu'il lui parlât de nuit sans que personne en sçût rien. La Comtesse bien joyeuse de cette nouvelle en fit part à Florinde, & l'envoya deshabiller dans la chambre de son mari, afin qu'elle fût prête quand elle la feroit avertir, & que chacun fût retiré. Florinde qui n'étoit pas encore revenue de sa premiere peur, n'en témoigna pourtant rien à sa mere, & s'en al-

la à ſon Oratoire ſe recommander à Dieu, & le prier de vouloir garentir ſon cœur de toute foibleſſe. Se ſouvenant qu'Amadour l'avoit ſouvent loüée de ſa beauté qui n'avoit rien perdu par ſa longue maladie, elle aima mieux la diminuer elle-même, que de ſouffrir qu'elle allumât un feu ſi criminel dans le cœur d'un ſi honnête homme. Pour cet effet elle prit une pierre qu'elle trouva à point nommé, & s'en donna de ſi grands coups par le viſage, que ſa bouche, ſes yeux, ſon nez en demeurerent tout défigurez. Afin qu'on ne s'aperçût pas qu'elle l'eût fait, quand la Comteſſe l'envoya querir, elle ſe laiſſa tomber en ſortant de l'Oratoire. La Comteſſe accourut à ſes cris, & la trouva dans ce triſte état. Florinde ſe releva, & dit à ſa mere qu'elle avoit donné du viſage contre une groſſe pierre. Elle fut incontinent penſée, & ſon viſage bandé. Enſuite la Comteſſe la fit paſſer dans ſa chambre, & la pria d'aller entretenir Amadour qui étoit dans ſon cabinet, juſques à ce qu'elle ſe fût défaite de la compagnie. Florinde obéït, croyant qu'Amadour avoit quelqu'un avec lui : mais ſe trouvant ſeule, & voyant la porte fermée, elle en eut autant de chagrin qu'Amadour en eut de joie, s'imaginant d'emporter par amour ou par force ce qu'il avoit tant ſouhaité.

Aprés l'avoir un peu entretenuë, la trouvant dans les mêmes ſentimens où il l'avoit laiſſée, & proteſtant que dût-il lui en coûter la vie, elle n'en auroit jamais d'autres, lui dit outré de deſeſpoir. Il ne ſera pas dit, Mada-

Madame, qu'un petit ſcrupule me prive du fruit de mes travaux. Puiſque l'amour, la patience, & les ſuplications ne ſervent de rien, il faut donc y employer la force. Florinde voyant ſon viſage & ſes yeux ſi changez que le plus beau teint du monde étoit rouge comme feu, & le regard le plus doux & le plus agréable ſi horrible & ſi furieux, qu'il ſembloit que le feu de ſon cœur ſortoit par ſes yeux; & que dans cette fureur il avoit pris d'une de ſes fortes mains les deux ſiennes tendres & délicates: conſiderant d'un autre côté qu'elle étoit ſans défenſe, & que ſes mains & ſes pieds étoient ſi bien tenus, qu'elle ne pouvoit ni fuir, ni ſe défendre, crut que le ſeul moyen qui lui reſtoit, étoit de tenter ſi ſon premier amour étoit tellement éteint qu'il ne pût deſarmer ſa cruauté. Si je dois, Amadour, vous regarder à preſent comme un ennemi, lui dit-elle, je vous conjure par l'honnête amour dont j'ai cru autrefois que vôtre cœur étoit animé, de vouloir au moins m'écouter avant que de me tourmenter. A quoi ſongez-vous, Amadour, continua-t-elle, voiant qu'il l'écoutoit, de vouloir une choſe qui ne ſçauroit vous donner de plaiſir, & qui me combleroit de douleur? Vous avez ſi bien connu mes ſentimens durant ma jeuneſſe & ma plus grande beauté, qui pouvoit ſervir d'excuſe à vôtre paſſion, que je m'étonne qu'à l'âge où je ſuis, & laide comme vous me voyez, vous puiſſiez vous reſoudre à me tourmenter. Je ſuis perſuadée que vous ne doutez point que mes ſentimens ne ſoient toû-

jours

jours les mêmes, & qu'il n'y a par consequent que la violence qui puisse vous faire avoir ce que vous souhaitez. Voyez comme mon visage est fait, oubliez la beauté que vous m'avez vûë, & vous perdrez l'envie de m'approcher. S'il y a en vous quelque reste d'amour, il est impossible que la pitié ne l'emporte sur vôtre fureur. C'est à vôtre pitié & à la vertu dont vous m'avez donné tant de preuves, que je m'adresse & que je demande grace. Ne troublez point mon repos, & n'entreprenez rien sur mon honneur que je suis résoluë de conserver jusqu'au dernier soûpir. Si l'amour que vous avez eu pour moi a dégeneré en haine, & que vous ayez dessein plus par vengeance que par affection, de me rendre la femme du monde la plus malheureuse, je vous déclare qu'il n'en sera pas ainsi, & que vous me forcerez de me plaindre hautement de vôtre malhonnêteté à celle qui est si prevenue en vôtre faveur. Si vous me reduisez à cette extrémité, comptez que vôtre vie n'est pas en sûreté. S'il faut que je meure, répondit Amadour, un moment mettra fin à mes peines : mais la difformité de vôtre visage, qui est je croi vôtre ouvrage, ne m'empêchera pas de faire ce que j'ai résolu. Quand vous n'auriez que la peau & les os, je ferois la même chose.

Florinde voyant que les prieres, les raisons & les larmes étoient inutiles, s'aida du secours qu'elle craignoit autant que la perte de sa vie, & d'une voix triste & pitoyable appella sa mere le plus haut qu'elle pût. A cette

voix

voix la Comtesse se douta d'abord de la verité, & accourut le plus promptement qu'il lui fut possible. Amadour qui n'étoit pas si prêt à mourir qu'il le disoit, lâcha prise si promptement, que la Comtesse ouvrant le cabinet le trouva à la porte, & Florinde assez éloignée de lui. Qu'est ceci donc, Amadour, dit la Comtesse ? Dites-moi la verité. Amadour qui s'étoit préparé à l'avance, & qui ne manquoit jamais d'expedient au besoin, répondit d'un visage pâle & transi. Je ne connois plus Florinde, Madame, jamais homme ne fut plus surpris que je le suis. Je croyois comme je vous ai dit, avoir quelque part à sa bienveillance, mais je vois bien que je n'y ai plus rien. Il me semble, Medame, que du tems qu'elle étoit avec vous, elle n'étoit ni moins sage ni moins vertueuse qu'aujourd'hui; mais elle ne faisoit pas conscience de parler & de regarder les gens. J'ai voulu la regarder, mais elle n'a pas voulu le souffrir. Voyant cela j'ai cru que c'étoit un songe ou une réverie, & lui ai demandé la main à baiser suivant la coûtume du païs; mais elle me l'a absolument refusé. Il est vrai, Madame, que j'ai tort, & je vous en demande pardon, de lui avoir pris & baisé la main quasi par force. Je ne lui demandois pas autre chose; mais je vois bien qu'elle a resolu ma mort, & c'est pour cela je croi qu'elle vous a appellé, peut-être a-t-elle eu peur que j'eusse quelque autre dessein. Quoi qu'il en soit, Madame, je reconnois que j'ai tort : car quoi qu'elle doive aimer tous vos bons serviteurs,

mon

mon malheur veut que je n'aye aucune part à sa bienveillance. Mon cœur ne changera pas pour cela ni par rapport à vous, ni par rapport à elle; & je vous supplie, Madame, de me conserver vôtre bienveillance, puisque je pers la sienne sans l'avoir merité. La Comtesse qui croyoit en partie, & en partie doutoit, demanda à sa fille pourquoi elle l'avoit appellé si haut ? Florinde répondit qu'elle avoit eu peur. La Comtesse lui fit plusieurs autres questions, & n'eut jamais que la même réponse, parce qu'ayant échapé à son ennemi, elle le croyoit assez puni d'avoir manqué son coup. Aprés que la Comtesse eut long-tems entretenu Amadour, elle le laissa parler encore à Florinde en sa presence pour voir quelle mine il feroit; mais il lui dit peu de chose, & se contenta de la remercier de n'avoir rien dit à sa mere, la priant au moins que puisqu'il étoit banni de son cœur, un autre ne profitât point de sa disgrace. Si j'avois pû me défendre par quelque autre voye, répondit Florinde, tout se seroit passé entre nous. Vous en serez quitte pour cela, à moins que vous ne me forciez à faire pis. Ne craignez pas que j'aime jamais, car puisque je me suis trompée à juger d'un cœur que j'avois cru tout plein de vertu, je ne croirai jamais qu'il y ait homme en qui on doive se fier. Ce malheur sera cause que je bannirai pour jamais les passions que l'amour peut produire. En disant cela elle prit congé de lui. La mere qui les observoit, ne pût former aucun jugement, mais elle s'apperçût bien dés

lors

lors que sa fille n'avoit plus d'amitié pour Amadour, & crut que c'étoit sans raison, & qu'il suffisoit qu'elle aimât quelqu'un pour que Florinde eût de l'aversion pour lui. Dés ce moment là elle fut si mal satisfaite d'elle, qu'elle fut sept ans sans lui parler qu'avec aigreur; & tout cela à la solicitation d'Amadour. Florinde qui ne fuyoit rien tant autrefois que la presence de son mari, resolut d'être toute sa vie auprés de lui, pour s'épargner les chagrins que sa mere lui faisoit. Mais voyant que rien ne lui réüssissoit, elle prit le parti de tromper Amadour. Pour cet effet elle fit semblant pendant quelques jours de s'humaniser, & lui conseilla de s'attacher à une femme qu'elle disoit avoir entretenu de leur amour. Cette Dame qui étoit auprés de la Reine, & qui avoit nom Lorette, ravie d'avoir fait une telle conquête, fut si peu maîtresse de ses transports, que le bruit s'en répandit par tout. La Comtesse d'Arande même étant à la Cour, s'en apperçût, & traita depuis Florinde plus doucement qu'à l'ordinaire. Florinde ayant appris que le mari de Lorette qui étoit Capitaine, avoit si bien pris l'allarme, qu'il avoit résolu de tuer Amadour à quelque prix que ce fût; Florinde, dis-je, qui quelque mine qu'elle fit ne pouvoit s'empêcher d'aimer Amadour, l'en avertit incontinent. Lui qui feroit volontiers revenu à elle, lui répondit, que si elle vouloit lui accorder tous les jours trois heures de conversation, il ne parleroit de sa vie à Lorette; mais elle n'en voulut rien faire. Puis donc, repliqua

Amadour, que vous ne voulez pas que je vive, pourquoi voulez-vous m'empêcher de mourir à moins que vous n'esperiez me faire plus souffrir en vivant, que mille morts ne sçauroient faire ? Que la mort me fuye tant qu'elle voudra, je la chercherai tant que je la trouverai, & ce sera alors que je serai en repos.

Sur ces entrefaites on reçût nouvelles que le Roi de Grenade avoit déja commencé les actes d'hostilité contre le Roi d'Espagne, ce qui obligea le Roi d'y envoyer le Prince son fils avec le Connètable de Castille, & le Duc d'Albe, deux vieux & sages Seigneurs. Le Duc de Cardonne & le Comte d'Arande voulurent en être, & prierent le Roi de leur donner quelque commandement. Le Roi leur donna des charges qui répondoient à leur qualité, & voulut qu'ils eussent pour conducteur Amadour, qui fit durant la guerre des actions si surprenantes, qu'il y paroissoit autant de temerité que de bravoure. Il en fit tant qu'à la fin il y laissa la vie. Car les Maures ayant fait mine de vouloir donner bataille, plierent au dernier choc, & firent semblant de fuïr pour obliger l'armée Chrétienne à les suivre ; ce qui leur réüssit. Le vieux Connètable & le Duc d'Albe se défiant de la ruse, retinrent malgré lui le Prince d'Espagne, & l'empêcherent de passer la riviere : mais le Comte d'Arande & le Duc de Cardonne la passerent nonobstant les défenses. Les Maures voiant qu'ils n'étoient suivis que de peu de gens firent volte-face. Le Duc de Cardonne fut tué d'un coup de cimeterre & le Comte d'Arande

fi

si dangereusement blessé, qu'on le laissa pour mort sur la place. Amadour étant survenu, fendit la presse avec tant de fureur, qu'on eût dit qu'il étoit enragé. Il fit emporter les corps du Duc & du Comte au camp du Prince qui les regreta comme s'ils eussent été ses propres freres. En visitant leurs playes on trouva que le Comte d'Arande n'étoit pas encore mort, & on l'envoya chez lui en litiere, où il fut long-tems malade. Le corps du jeune Duc fut transporté à Cardonne. Amadour ayant retiré ces deux corps, eut si peu soin de lui, qu'il se laissa enveloper par un grand nombre de Maures. Sçachant donc que s'il tomboit entre les mains du Roi de Grenade il mourroit d'une mort cruelle, à moins qu'il ne renonçât à la Religion Chrétienne, resolut de ne donner la gloire de sa mort ni à sa prise ni à ses ennemis, & de rendre à Dieu & son corps & son ame. Baissant donc la croix de son épée il s'en donna un si grand coup, qu'il ne fut pas besoin d'y revenir.

Ainsi mourut le pauvre Amadour, aussi regreté que ses vertus le meritoient. La renommée en porta d'abord les nouvelles en Espagne. Florinde qui étoit alors à Barcelone où son mari avoit autrefois ordonné qu'on l'enterrât, aprés avoir fait faire avec pompe les obseques de son époux, sans en parler ni à Mere ni à Belle-mere, se retira dans le Monastere de Jesus, prenant pour époux & pour amant celui qui l'avoit délivrée d'un amour aussi violent que celui d'Amadour, & du chagrin que lui causoit la compagnie d'un

tel mari. Elle ne s'occupa depuis que du soin d'aimer Dieu si parfaitement, qu'aprés avoir été long-tems Religieuse, elle lui rendit son ame avec la même joye qu'une épouse va voir son époux.

Je crains, Mesdames, qu'une si longue histoire ne vous ait été ennuyeuse ; mais elle auroit été encore plus longue, si j'avois voulu suivre celui qui me l'a contée. Imitez, Mesdames, la vertu de Florinde ; mais ayez moins de cruauté ; & n'estimez jamais tant les hommes, de peur que venant à vous détromper, vous ne les reduisiez à mourir cruellement, & vous à vivre avec tristesse. Ne vous semble-t-il pas, dit Parlamente à Hircan, aprés cette longue audience, que cette femme ait été poussée à bout, & qu'elle ait vertueusement resisté ? Non, répondit Hircan ; car une femme ne peut faire moins de resistance que de crier. Et qu'auroit-elle fait si elle avoit été en lieu où elle n'eût pas été entenduë ? D'ailleurs si Amadour n'eût pas eu plus de peur que d'amour, il n'auroit pas si aisément lâché prise. Ainsi je soûtiens toûjours, que jamais homme n'aima parfaitement, & ne fut aimé, qui n'ait obtenu de sa maîtresse ce qu'il lui a demandé s'il s'y est pris comme il faut. Mais encore faut-il que je louë Amadour d'avoir fait une partie de son devoir. Trouvez-vous, repliqua Oysille, qu'un serviteur fasse son devoir de faire violence à sa maîtresse, à laquelle il doit toute sorte de respect & d'obéissance ? Quand nos maîtresses, Madame, dit alors Saffredant, tien-

tiennent leur rang aſſiſes à leur aiſe comme nos Juges, nous ſommes à genoux devant elles; & quand nous les menons dancer avec crainte, & les ſervons avec tant de diligence, que nous prevenons leurs demandes, nous avons tant de peur de les offenſer, & tant de deſir de les bien ſervir, qu'on ne ſçauroit nous voir ſans nous regarder avec compaſſion. On nous croit ſouvent plus ſots que les bêtes, & on louë la fierté de nos Dames, qui cependant parlent avec tant d'honnêteté, qu'elles ſe font craindre, aimer & eſtimer de ceux qui n'en voyent que les dehors. Mais dans le particulier où l'on n'a pour juge que l'amour, nous ſçavons fort bien qu'elles ſont femmes & nous hommes. Le nom de maîtreſſe ſe change alors en celui d'amie, & celui qui étoit ſerviteur en public, devient ami dans une tête à tête. De là eſt venu le vieux proverbe:

Pour bien ſervir & loyal être,
De ſerviteur on devient maître.

Elles ont d'honneur autant que les hommes en peuvent donner & ôter: & comme elles voyent que nous ſouffrons avec patience, il eſt juſte qu'elles nous dédommagent de nos ſouffrances, quand elles le peuvent faire ſans bleſſer leur honneur. Vous ne parlez pas, dit Longarine du veritable honneur, qui eſt le contentement le plus parfait qu'on ait en ce monde. Quand tout le monde me croiroit femme de bien, & que je ſçaurois ſeule le contraire,

traire, les loüanges ne feroient qu'augmenter ma honte & ma confusion secrete. D'un autre còté quand toute la terre me condamneroit, & que ma conscience ne me reprochât rien, la calomnie me feroit une espece de plaisir, tant il est vrai que la vertu n'est jamais entierement malheureuse. Quoi que vous n'ayez rien laissé à dire, reprit Guebron, vous me permettrez de dire à mon tour, que je regarde Amadour comme le plus honnête & le plus vertueux Cavalier qui puisse être. Quoi qu'on lui ait donné un nom supofé, je crois néanmoins le connoître : mais puis qu'on ne l'a pas nommé, je ne le nommerai point aussi. Il suffit de dire, que si c'est celui que je pense, jamais son cœur ne fut susceptible de peur, ni exempt d'amour. Il me semble, dit alors Oysille, que cette journée s'est passée si agréablement, que si cela continue, un entretien si divertissant nous fera trouver le tems court. Le Soleil est déja bas ; & il y a long-tems qu'on a sonné Vêpres à l'Abbaïe. Je ne vous en ai rien dit, parce que j'avois moins d'envie d'entendre Vêpres que de sçavoir la fin de cette histoire. Sur cela tout le monde se leva, & arrivant à l'Abbaïe ils trouverent les Religieux qui les attendoient depuis plus d'une heure. Aprés Vêpres on soupa. La soirée ne se passa pas sans parler des contes qui s'étoient faits, & sans chercher dans leur memoire de quoi passer le jour suivant avec le même plaisir. Aprés avoir fait dans le pré une infinité de jeux, chacun alla se coucher fort content des agrémens de la journée.

SECONDE JOURNE'E.

LE lendemain ils ſe leverent de bon matin, reſolus de retourner au lieu où ils avoient eu tant de plaiſir. Chacun avoit ſon conte prêt, & avoit de l'impatience de le mettre au jour. Aprés avoir entendu la Morale de Madame Oyſille, & la Meſſe, il fut queſtion de dîner, & on ſe rapella en même tems pluſieurs hiſtoires paſſées.

Aprés dîné ils allerent ſe repoſer dans leurs chambres, & à l'heure marquée chacun ſe rendit au pré, où il ſembloit que le tems & le jour favoriſoient leur deſſein. Aprés qu'ils ſe furent tous aſſis ſur des ſieges verds faits des propres mains de la nature, Parlamente dit. Puiſque je finis la journée d'hier, c'eſt à moi à choiſir celle qui doit commencer celle-ci. Comme Madame Oyſille la plus ſage & la plus âgée des femmes parla hier la premiere, je donne aujourd'hui ma voix à la plus jeune: Je ne dis pas à la plus folle, aſſûrée que je ſuis que ſi nous la ſuivons toutes, les Religieux n'attendront pas à dire Vêpres auſſi long-tems qu'ils firent hier. C'eſt à vous, Nomerfide, que ceci s'adreſſe: Mais je vous prie ne nous faites point commencer la journée par les larmes. Il n'étoit pas neceſſaire de me le dire, répondit Nomerfide. J'avois déjà pris mon parti, m'étant rapellé tout à propos un conte qui me fut fait l'an paſſé par une Bourgeoiſe de Tours, qui m'aſſûra qu'elle avoit entendu prêcher le Cordolier dont je vais vous parler.



XI. NOUVELLE.

Fragmens facetieux des Sermons d'un Cordelier.

IL y a prés de la Ville de Bleré en Touraine, un village nommé Martin le Beau, où un Cordelier de Tours fut appellé pour y prêcher les Avents & le Carême suivant. Ce Cordelier qui avoit plus de caquet que de sçavoir, se trouvant quelquefois court, s'avisoit pour achever son heure, de faire des contes qui ne déplaisoient pas tout-à-fait

fait à ces bons villageois. Prêchant le Jeudi absolu sur l'Agneau Pascal, quand il fut question de dire qu'il se mangeoit de nuit, voyant à son Sermon de belles jeunes Dames d'Amboise, nouvellement arrivées dans le dessein de faire leurs Pâques, & d'y demeurer quelques jours aprés, il voulut se surpasser, & demanda à toutes les femmes, si elles ne sçavoient pas ce que c'étoit que manger de la chair cruë de nuit ? Je veux vous l'apprendre, Mesdames, leur dit-il. Les jeunes hommes d'Amboise, nouvellement arrivez les uns avec leurs femmes, les autres avec leurs sœurs & nieces, & qui ne connoissoient pas l'humeur du pelerin, commencerent à s'en scandaliser : mais aprés l'avoir entendu, au lieu d'ètre scandalisez ils rirent, & sur tout de ce qu'il dit que pour manger l'Agneau Pascal, il faloit *avoir les reins ceints, des pieds en ses souliers & une main à son bâton.* Le Cordelier les voyant rire, & se défiant pourquoi, se reprit incontinent. Et bien, dit-il, *des souliers en ses pieds, & un bâton en sa main.* Blanc chapeau, & chapeau blanc, n'est-ce pas la même chose ? Si l'on se mit alors à rire, je croy que vous n'en doutez pas. Les Dames mêmes ne pûrent s'en empêcher. Le Cordelier sentant que son heure approchoit, fit de nouveaux efforts pour divertir les Dames, & leur donner sujet d'être contentes de lui. Quand vous serez tantôt, Mesdames, à causer avec vos commeres, leur dit-il, vous demanderez : Qui est ce maître Frere qui parle si hardiment ? C'est quelque bon

bon compagnon. Je vous dirai, Mesdames, je vous dirai, ne vous étonnez pas, non, si je parle hardiment: Car je suis à vôtre commandement. Et en disant cela il finit son Sermon, laissant ses auditeurs plus disposez à rire de ses sottises, qu'à pleurer de la passion de nôtre Seigneur, dont on celebroit alors la commemoration. Ses autres Sermons durant les fètes furent quasi de pareille éficace. Et comme vous sçavez que les freres de cet Ordre n'oublient pas à faire faire la quète pour avoir comme on parle leurs œufs de Pâques, qui non seulement ne leur manquent pas; mais on leur donne même plusieurs autres choses comme du linge, & de la filasse, des andouïlles, des jambons, des échinées, & autres petites choses. Le Mardi d'aprés Pâques qu'il faisoit ses recommandations, dont telles gens ne sont point chiches, il dit. Je suis obligé, Mesdames, de vous remercier des charitez que vous avez faites à nôtre pauvre Convent; mais je ne sçaurois m'empêcher de vous dire, que vous n'avez pas consideré les besoins que nous avons. Vous ne nous avez donné pour la plûpart que des andouïlles, dont Dieu merci nous ne manquons point, le Convent en étant tout farci. Que ferons-nous donc de tant d'andouïlles? Savez-vous ce que nous en ferons? Je suis d'avis, Mesdames, que vous méliez vos jambons avec nos andouïlles, & vous ferez une belle aumône. Puis continuant son Sermon, il fit venir le scandale à propos. Aprés s'être étendu là-dessus, & avoir produit quelques exemples, il s'é-
cria

cria avec chaleur. Je suis surpris, Messieurs & Mesdames de Saint Martin, que vous vous scandalisez pour une chose qui est moins que rien, & que vous fassiez par tout sans sujet des contes de moi, disant: Qui eût crû que le pere eût engrossé la fille de son hôtesse? Il y a vraiment bien là de quoi s'étonner. Un Moine a engrossé une fille. Belle merveille! Mais venez ça, belles Dames, n'auriez-vous pas sujet d'être bien plus surprises, si la fille avoit engrossé le Moine?

Voilà, Mesdames, les belles viandes dont ce bon Pasteur nourrissoit le troupeau de Dieu. Encore étoit-il si effronté aprés son peché, qu'il avoit l'impudence d'en parler en chaire, où l'on ne doit rien dire qui n'instruise le prochain, & qui ne tende premierement à la gloire de Dieu. Voilà un maître Moine, dit Saffredant. J'aimerois presqu'autant frere Angibaut, sur le dos duquel on mettoit tous les discours facetieux qui se faisoient en bonne compagnie. Je ne trouve pas qu'il y ait là matiere à rire, répondit Oysille; & la circonstance du tems n'est pas avantageuse au Moine. Vous ne dites pas, Madame, reprit Nomerfide, qu'encore qu'il ne s'agisse pas d'un tems bien éloigné, les bonnes gens de village, & la plûpart même de ceux des bonnes villes, qui se croyent plus habiles que les autres, avoient alors plus de respect pour de tels Prédicateurs, que pour ceux qui leur préchoient purement & simplement le saint Evangile. Quoi qu'il en soit, dit alors Hircan, il n'avoit pas grand tort de de-

demander des jambons pour des andouïlles ; car il y a bien plus à manger. Quand quelque devote eût entendu la chose par amphibologie, comme je croi que le Moine l'entendoit, ni lui ni ses Confreres ne s'en seroient pas mal trouvez, non plus que la jeune courtisane qui en eût plein son sac. Quelle effronterie, reprit Oysille, de renverser le sens du texte suivant son caprice, croyant avoir affaire à des gens aussi bêtes que lui, & cherchant impudemment par là à corrompre les femmeletes, pour leur apprendre à manger de nuit la chair cruë. Oüi ; mais vous ne dites pas, dit Simontault, qu'il avoit devant les yeux ces jeunes Tripieres d'Amboise, dans le baquet desquelles il eût volontiers lavé son.... Nommerai-je ? non. Vous m'entendez. Il eût bien voulu leur en faire goûter, non pas roti, mais tout groüillant & fretillant, pour leur donner plus de plaisir. Tout beau, tout beau, Seigneur Simontault, dit Parlamente, vous vous oubliez, & ne vous souvenez-vous plus de vôtre modestie ordinaire dont vous sçavez si bien vous servir au besoin ? Oüi, Madame, repliqua Simontault ; mais le malhonnête homme de Moine m'a fait équivoquer. Pour revenir à nos premiers erremens, je prie Nomerfide qui est cause de mon erreur, de donner sa voix à quelqu'un qui nous fasse oublier nôtre commune faute. Puisque vous voulez que j'aye part à la faute, repartit Nomerfide, je choiserai quelqu'un qui reparera tout ; & ce quelqu'un là sera Dagoucin, qui est si sage, qu'il aimeroit autant mourir que de dire une
folie.

folie. Dagoucin la remercia de l'estime qu'elle faisoit de lui. L'histoire que je vais vous raconter est pour vous faire voir comment l'amour aveugle les cœurs des plus grands & des plus honnêtes, & comme il est difficile de vaincre un méchant à force de bienfaits.





XII. NOUVELLE.

Ce qui arriva à un Duc, & son impudence pour parvenir à ses fins, avec la juste punition de sa mauvaise volonté.

IL y avoit depuis peu à Florence un Duc, qui avoit épousé Madame Marguerite, fille naturelle de l'Empereur Charles-Quint. Comme la Princesse étoit encore fort jeune, & que le Duc ne pouvoit pas coucher avec elle qu'elle n'eût un âge plus meur & plus avancé, il

il la traita fort doucement, & se rendit amoureux pour l'épargner de quelques autres Dames de la ville qu'il alloit voir la nuit tandis que sa femme dormoit. Il le fut entr'autres d'une fille aussi belle que sage & vertueuse, & sœur d'un Gentilhomme que le Duc aimoit comme lui-même, & auquel il donnoit tant d'autorité, qu'on lui obéissoit comme au Duc. Il n'avoit point de secrets qu'il ne lui communiquât, de maniere qu'on pouvoit le nommer le second Duc. Le Prince sçachant que la sœur du Gentilhomme étoit une femme d'une trés-grande vertu, n'osoit lui parler de son amour. Aprés avoir tenté toutes choses, il s'adressa à son favori, & lui dit. S'il y avoit une chose au monde, mon ami, que je ne voulusse pas faire pour vous, je craindrois de vous dire ce que je pense, & encore plus de vous demander vôtre assistence. Mais j'ai tant d'amitié pour vous, que si j'avois une femme, une mere, ou une fille qui pût vous sauver la vie, vous devez être assûré que vous n'en mourriez pas. Je suis persuadé que vous m'aimez autant que je vous aime. Si moi qui suis vôtre maître ai une pareille affection pour vous, celle que vous devez avoir pour moi ne doit pas être moindre. J'ai donc un secret à vous dire. Pour l'avoir voulu cacher je suis tombé dans l'état où vous me voyez, d'où je n'espere sortir que par la mort, ou par le service que vous me rendrez si vous voulez le faire. Le Gentilhomme touché des raisons de son maître, & voyant son visage baigné de larmes, en eût tant de pitié qu'il
lui

lui dit. Je suis vôtre creature, Monsieur: C'est de vous que je tiens le bien & la gloire que j'ai, & vous pouvez vous ouvrir à moi qui vous suis entierement dévoüé. Le Duc alors lui déclara l'amour qu'il avoit pour sa sœur, & lui dit qu'il ne voyoit pas pouvoir vivre longtems à moins qu'il ne lui en procurât la jouïssance; bien persuadé qu'il étoit que ni les prieres, ni les presens ne feroient rien auprés d'elle. Si donc, ajoûta le Duc en finissant, vous aimez ma vie autant que j'aime la vôtre, trouvez moyen de me faire avoir un bien que je ne puis jamais esperer que par vôtre entremise. Le Gentilhomme qui aimoit sa sœur, & l'honneur de sa maison, plus que le plaisir de son maître, lui fit quelques remontrances, & le suplia de ne le pas reduire à la cruelle necessité de solliciter le deshonneur de sa famille, lui protestant qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit pour lui; mais que son honneur ne permettoit pas qu'il lui rendit le service qu'il demandoit de lui. Le Duc outré de colere mit le doigt entre les dents, & se mordant l'ongle lui répondit d'un air tout enflâmé. Puisque je ne trouve en vous aucune amitié, je sçai ce que j'ai à faire. Le Gentilhomme qui sçavoit que son maître étoit cruel, eût peur, & lui dit. Puisque vous le voulez absolument, Monsieur, je lui parlerai; & vous dirai sa réponse. Si vous faites cas de ma vie, je ferai cas de la vôtre, repliqua le Duc en se retirant. Le Gentilhomme entendit fort bien ce que cela signifioit, & fut un jour ou deux sans voir le Duc, songeant aux moyens de

se

se tirer d'un si mauvais pas. Il consideroit d'un côté l'obligation qu'il avoit à son maître, les biens & les honneurs qu'il en avoit reçus : De l'autre côté il se representoit l'honneur de sa maison, la vertu & la chasteté de sa sœur. Il sçavoit fort bien qu'elle ne consentiroit jamais à une action de cette infamie, à moins que la fourbe ou la violence ne s'en mêlât ; ce qu'il ne pouvoit se resoudre de mettre en œuvre, attendu la honte qui en reviendroit à lui & aux siens. Il conclud enfin qu'il aimoit mieux mourir, que de faire une pareille piece à sa sœur, qui étoit une des plus honnêtes femmes d'Italie, & prit le parti de délivrer sa Patrie d'un tiran qui vouloit violemment diffamer sa maison : car il étoit bien assûré que le seul & unique moyen de mettre à couvert sa vie, & la vie des siens, étoit de se défaire du Duc. Resolu donc sans parler à sa sœur, de sauver sa vie & de prevenir sa honte par un seul & même coup, il alla trouver le Duc au bout de deux jours, & lui dit qu'il avoit tant fait auprés de sa sœur, qu'aprés bien des peines, il l'avoit enfin portée à consentir à ce qu'il desiroit ; mais à condition que la chose demeureroit secrete, & que personne qu'eux trois n'en sçauroit rien. Comme on croit aisément ce qu'on desire, le Duc crut la chose de la meilleure foi du monde. Il embrassa le frere, lui promit tout ce qu'il pourroit lui demander, le pria de presser l'execution de la parole qu'il lui donnoit, & prit jour avec lui pour cela. Il ne faut

pas demander si le Duc fut bien-aise.

Quand il vit approcher la nuit tant desirée ; nuit où il esperoit de vaincre celle qu'il avoit cru invincible, il se retira de bonne heure avec le Gentilhomme, & n'oublia pas de s'ajuster & de se parfumer du mieux qu'il pût. Tout le monde s'en étant allé, le frere le conduisit chez sa sœur, & le fit entrer dans une chambre magnifiquement parée. Le Gentilhomme le deshabilla & le mit au lit, où il le laissa, lui disant : Je vais vous querir, Monsieur, celle qui n'entrera pas dans cette chambre sans rougir : mais j'espere qu'avant que le jour vienne, elle sera assûrée de vous. Aprés avoir quitté le Duc, il fut à sa chambre, & n'y trouva qu'un seul homme de ses gens, auquel il dit. Aurois-tu bien le cœur de me suivre en un lieu, où je veux me venger du plus grand de mes ennemis ? Oui, Mr. répondit l'homme qui ne sçavoit de quoi il s'agissoit, & fut-ce contre le Duc même. Le Gentilhomme sans lui donner le tems de se reconnoître, l'emmena si brusquement, qu'il n'eut le tems de prendre d'autres armes qu'un poignard qu'il avoit déja. Le Duc l'entendant revenir, crût qu'il lui amenoit l'objet de son amour, & ouvrit le rideau & les yeux pour regarder & pour recevoir le bien qu'il avoit si long-tems attendu : Mais au lieu de voir celle dont il esperoit la conservation de sa vie, il vit l'instrument qui devoit lui donner la mort, c'est-à-dire une épée nuë que le Gentilhomme avoit tirée, & dont il le frapoit tout en chemise. Le Duc sans armes, mais

non pas ſans cœur, ſe leva ſur ſon ſeant., ſaiſit le Gentilhomme au travers du corps, & lui dit : Eſt-ce ainſi que vous me tenez parole ? Faute d'autres armes il ſe ſervit des ongles & des dents, mordit le Gentilhomme au pouce, & ſe défendit ſi bien, qu'ils tomberent tous deux dans la ruelle. Le Gentilhomme qui n'étoit pas aſſûré d'être le plus fort, appella ſon homme, qui trouvant le Duc & ſon maître ſi acharnez l'un contre l'autre, que l'obſcurité du lieu l'empêchant de les bien diſtinguer, il les prit tous deux par les pieds, les traina au milieu de la chambre, & ſe mit en devoir de couper la gorge au Duc avec ſon poignard. Il ſe défendit juſques à ce que la perte de ſon ſang l'eût rendu ſi foible qu'il n'en pouvoit plus. Alors le Gentilhomme & ſon valet le porterent ſur le lit, où ils l'acheverent de tuer à coups de poignard ; puis ayant tiré les rideaux, ils laiſſerent le corps dans la chambre qu'ils fermerent.

Voyant qu'il avoit vaincu ſon ennemi, & qu'en le tuant, il avoit mis en liberté la Republique, il crut que ſon action ne ſeroit pas complete s'il ne faiſoit la même choſe à cinq ou ſix proches parens du Duc. Pour cet effet il donna ordre à ſon homme de les aller querir un à un pour en faire comme il avoit fait du Duc : Mais le valet qui n'étoit ni aſſez hardi, ni aſſez vigoureux répondit. Il me ſemble, Monſr. que vous en avez aſſez fait pour ce coup, & que vous feriez bien mieux de ſonger à vous ſauver la vie, qu'à l'ôter aux

autres. Si nous étions autant de tems à expedier chacun d'eux ; que nous en avons mis à expedier le Duc, le jour viendroit avant que nous eussions achevé, quand même nous trouverions nos ennemis sans défense. Comme la peur s'empare aisément de ceux qui font mal, le Gentilhomme crut son valet, le prit seul avec lui, & s'en alla à un Evêque qui avoit charge de faire ouvrir les portes, & de donner les ordres necessaires aux maîtres de poste. Le Gentilhomme dit au Prélat qu'il venoit de recevoir nouvelles qu'un de ses freres étoit à l'extrémité : Que le Duc lui avoit donné permission d'y aller, & qu'ainsi il le prioit d'ordonner à la poste qu'on lui donnât deux bons chevaux, & au portier d'ouvrir la porte de la Ville. L'Evêque qui n'estimoit guere moins sa priere que le commandement du Duc son maître, lui donna d'abord un billet, par le moyen duquel il eut incontinent ce qu'il demandoit. Mais au lieu d'aller voir son frere, il piqua droit à Venise, où il se fit guerir des morsures que le Duc lui avoit faites, & puis s'en alla en Turquie.

Le jour étant venu, les Domestiques du Duc voyant qu'il étoit si long-tems à revenir, ne douterent pas qu'il ne fût allé voir quelque Dame : Mais enfin voyant qu'il se passoit trop de tems, ils commencerent à le chercher de tous les côtez. La pauvre Duchesse qui commençoit fort à l'aimer, sçachant qu'on ne le trouvoit point, fut dans une

une peine extréme. Le Gentilhomme favori ne paroissant point non plus, on alla le chercher chez lui. On vit du sang à la porte de sa chambre ; mais personne qui pût en dire des nouvelles. La trace du sang mena les Domestiques du Duc jusques à la porte de la chambre où il étoit, qu'ils trouverent fermée. La porte ayant été d'abord enfoncée, & voyant le planché tout couvert de sang, ils tirerent les rideaux du lit, & trouverent le pauvre Duc roide mort sur le lit. Representez-vous quelle fut l'affliction de ces pauvres Domestiques, qui emporterent le corps au Palais. L'Evêque y arriva dans le même tems, & leur conta comme le Gentilhomme s'étoit sauvé la nuit, sous pretexte d'aller voir son frere. Il n'en falut pas davantage pour faire conclure que c'étoit lui qui avoit fait le coup. Il parut clairement que sa sœur n'en avoit pas entendu parler. Quoi qu'elle fût surprise d'un évenement si peu attendu, elle en aima davantage son frere, qui sans se mettre en peine de sa propre vie l'avoit délivrée d'un tiran qui en vouloit à son honneur. Elle vêcut toûjours avec la même vertu, & quoi qu'elle demeurat pauvre parce que tous les biens de la famille furent confisquez, sa sœur & elle ne laisserent pas de trouver des maris aussi honnêtes gens & aussi riches qu'il y en eût en Italie. L'une & l'autre ont toûjours vêcu depuis en trés-bonne reputation.

Voilà un fait, Mesdames, qui doit bien

vous faire craindre ce petit Dieu, qui se fait un plaisir de tourmenter les Princes & les particuliers, les forts & les foibles; & qui les aveugle tellement, qu'il leur fait oublier Dieu & leur conscience, & enfin leur propre vie. Les Princes & ceux qui ont l'autorité en main doivent craindre d'outrager leurs inferieurs. Il n'y a point de si petit homme qui ne puisse nuire quand Dieu veut se venger du pécheur, ni de si grand qui puisse mal faire à celui que Dieu veut proteger. Cette histoire fut bien écoutée de toute la compagnie; mais on en jugea bien diversement. Les uns soûtenoient que le Gentilhomme avoit bien fait de mettre sa vie & l'honneur de sa sœur en sûreté, & de délivrer sa Patrie d'un pareil tiran. Les autres disoient au contraire qu'il y avoit trop d'ingratitude d'ôter la vie à un homme qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs. Les Dames disoient qu'il étoit un bon frere, & un vertueux citoyen. Les hommes au contraire soûtenoient qu'il étoit maître & mauvais serviteur. C'étoit un plaisir d'entendre les raisons de part & d'autre: Mais les Dames à leur ordinaire parloient autant par passion que par raison, & disoient que le Duc meritoit la mort; & croyoient heureux celui qui l'avoit tué. Dagoucin voyant les grandes contestations qu'il avoit excitées. Je vous prie, Mesdames, dit-il, de ne point vous échaufer pour une chose déja passée, & prenez garde seulement que vos beautez ne fassent faire des meurtres plus cruels que celui dont je viens de faire la relation. La bel-
le

le Dame ſans compaſſion, dit Parlamente, nous a appris à dire qu'il ne meurt guere de gens d'une ſi agréable maladie. Pleût à Dieu, Madame, repartit Dagoucin, que toutes celles qui ſont ici, ſçûſſent combien cette opinion eſt fauſſe. Je croi qu'elles ne voudroient point avoir la reputation d'être ſans compaſſion, ni reſſembler à cette incredule, qui laiſſa mourir un bon ſerviteur faute de lui répondre favorablement. Vous voudriez donc, reprit Parlamente, que pour ſauver la vie à un homme qui dit qu'il nous aime, nous expoſaſſions nôtre honneur & nôtre conſcience. Je ne vous dis pas cela, repliqua Dagoucin; Car celui qui aime parfaitement, craindroit plus de faire tort à l'honneur de ſa maîtreſſe qu'elle-même: Et partant il me ſemble qu'une réponſe honnête & ſatisfaiſante, telle que requiert un amour honnête & parfait, ne feroit que plus éclater l'honneur & la conſcience d'une Dame. Je dis un amour honnête; car je ſoûtiens que ceux qui aiment autrement, n'aiment pas comme il faut. C'eſt toûjours là le but de vos raiſons, dit Emarſuite. Vous commencez par l'honneur, & vous finiſſez par le contraire. Si tous ceux qui ſont ici veulent en dire la verité, je les en croirai à leur ſerment. Hircan jura qu'il n'avoit jamais aimé que ſa femme, à laquelle il ne vouloit point faire offenſer Dieu. Autant en dit Simontault, qui ajoûta qu'il avoit ſouvent ſouhaité que toutes les femmes fuſſent méchantes à la reſerve de la ſienne. Vous meritez que la vôtre le ſoit, répondit Guebron:

mais pour moi je puis bien jurer que j'ai tant aimé une femme, que j'eusse mieux aimé mourir que de lui faire faire quelque chose capable de diminuer l'estime que j'avois pour elle. Mon amour étoit tellement fondé sur ses vertus, que quelque chose de precieux que j'eusse pû obtenir d'elle, je n'aurois pas voulu y voir une tache. Je croyois, Guebron, dit Saffredant en riant, que l'amour que vous avez pour vôtre femme, & le bon sens dont la nature vous a partagé, vous eussent empêché d'être amoureux ; mais je vois bien que je me suis trompé, puisque vous vous servez encore des termes dont nous avons de coûtume de tromper les plus fines, & à la faveur desquels nous nous faisons écouter des plus sages. En effet qui est celle qui ne nous prêtera pas l'oreille quand nous débuterons par l'honneur & par la vertu ? Mais si nous produisions nôtre cœur tel qu'il est, tels sont bien venus auprés des Dames, qui n'en seroient pas seulement regardez. Nous couvrons nôtre Diable du plus bel Ange que nous pouvons trouver, & sous cette couverture nous recevons bien des faveurs avant que nous soyons connus. Peut-être même menons-nous les Dames si loin, que pensant aller droit à la vertu, elles n'ont ni le tems, ni le moyen de reculer quand elles viennent à connoître le vice. Je vous croyois, dit Guebron, tout autre que vous ne dites, & je m'imaginois que la vertu vous étoit plus agréable que le plaisir. Quoi Saffredant ! y a-t-il de plus grande vertu que d'aimer comme Dieu l'a com-

man-

mandé ? Il me semble que c'est beaucoup mieux fait d'aimer une femme comme femme, que d'en faire son idole, comme font plusieurs autres. Pour moi je suis trés-persuadé qu'il vaut mieux d'en user que d'en abuser. Toutes les Dames furent du sentiment de Guebron, & firent taire Saffredant, qui dit. Il m'est aisé de n'en plus parler, car j'en ai été si mal-traité, que je ne veux plus y retourner. Vôtre malice, repliqua Longarine, est cause que vous avez été mal-traité : Car qui est l'honnête femme qui vous voudroit pour Amant aprés ce que vous venez de dire ? Celles qui ne m'ont pas trouvé fâcheux, ne changeroient pas leur honnêteté pour la vôtre : Mais n'en parlons plus, afin que ma colere ne choque personne, & ne me choque moi-même. Songeons à qui Dagoucin donnera sa voix. Je la donne à Parlamente, répondit-il incontinent, persuadé que je suis qu'elle doit sçavoir mieux que personne ce que c'est qu'honnête & parfaite amitié. Puisque vous me choisissez pour conter une histoire, dit Parlamente, je vais vous en dire une arrivée à une Dame qui a toûjours été de mes bonnes amies, & ne m'a jamais rien caché.





XIII. NOUVELLE.

Un Capitaine de Galere, sous ombre de Dévotion, devint amoureux d'une Demoiselle, & ce qui en arriva.

IL y avoit auprés de Madame la Regente, Mere du Roi François, une Dame fort dévote, mariée à un Gentilhomme de même caractere. Quoique son mari fût vieux, & elle jeune & belle, neanmoins elle le servoit & aimoit comme s'il eût été le plus beau jeu-

me homme du monde. Pour lui ôter tout ſujet de chagrin, elle ſe mit à vivre comme une femme de l'âge dont il étoit, fuyant toutes compagnies, toute magnificence en habits, toute ſorte de dances & de jeux que les femmes ont coûtume d'aimer, & faiſant du ſervice de Dieu ſon unique plaiſir & divertiſſement. Elle gagna ſi bien par ce moyen le cœur & la confiance de ſon mari, qu'elle le menoit comme elle vouloit & lui & ſa maiſon. Il arriva un jour que ſon mari lui dit, qu'il avoit ſouhaité dés ſa jeuneſſe de faire le voyage de Jeruſalem, & lui demanda ce qu'il lui en ſembloit. Elle qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Puiſque Dieu, nous a privé d'enfans, mon ami, lui dit-elle, & nous a donné aſſez de biens, je ſerois fort d'avis d'en employer une partie à faire ce ſaint voyage ; car que vous alliez à Jeruſaiem ou ailleurs, je ſuis reſolue de vous ſuivre & de ne vous abandonner jamais. Le bon homme fut ſi aiſe de cette réponſe, qu'il croyoit être déjà ſur le Mont Calvaire. Sur ces entrefaites vint à la Cour un Gentilhomme qui avoit long-tems ſervi contre le Turc, & qui étoit venu pour faire approuver au Roi une entrepriſe qu'on avoit concerté contre une place des Ottomans, dont le ſuccez devoit être fort avantageux à la Chrêtienté. Le vieux dévot lui parla de ſon voyage, & ayant appris qu'il étoit réſolu de le faire, il lui demanda ſi aprés celui-là il ſeroit d'humeur d'en faire un autre à Jeruſalem, que ſa femme & lui avoient fort grande envie de voir. Le Capitaine fort aiſe d'apprendre un

ſi bon deſſein, lui promit de l'accompagner, & de tenir la choſe ſecrete. Il avoit de l'impatience de voir ſa femme pour lui dire ce qu'il avoit fait. Comme elle n'avoit guere moins d'envie que ſon mari de faire le voyage, elle en parloit ſouvent au Capitaine, qui regardant plus la perſonne que les paroles, en devint ſi amoureux, qu'en lui parlant des voyages qu'il avoit fait en mer, il mettoit ſouvent l'embarquement de Marſeille avec l'Archipel, & au lieu de dire un navire diſoit ſouvent un cheval, tant il étoit hors de ſoi-même : cependant il la trouvoit d'un caractere ſi ſingulier qu'il n'oſoit ni lui dire qu'il l'aimoit, ni faire ſemblant de l'aimer. Le feu de ſa paſſion devint ſi violent à force d'être caché, qu'il en étoit ſouvent malade. La Demoiſelle qui le regardoit comme ſon guide, en avoit autant de ſoin que de la croix, & l'envoyoit viſiter ſi ſouvent, que les ſoins que le malade voyoit que la Belle avoit de lui, le gueriſſoient ſans autre Medecine. Pluſieurs perſonnes qui ſçavoient que le Capitaine avoit eu plus de reputation pour la bravoure que pour la Dévotion, s'étonnoient du grand commerce qu'il avoit avec cette femme; & voyant qu'il avoit changé du blanc au noir, qu'il frequentoit les Egliſes, alloit aux Sermons, & faiſoit tous les devoirs d'un dévot, ne douterent pas qu'il ne le fît pour ſe mettre bien auprés de la Dame, & ne pûrent même s'empêcher de lui en dire quelque choſe. Le Capitaine craignant que cela ne vint aux oreilles de la Dévote, ſe retira, & dit à ſon mari &

à

à elle, qu'étant ſur le point d'avoir ſes dépéches de la Cour & de partir, il avoit pluſieurs choſes à leur dire ; mais que pour plus grand ſecret il ne pouvoit plus leur parler qu'en particulier, & les pria pour cet effet de l'envoyer querir quand ils ſeroient tous deux retirez. Le Gentilhomme trouvant cela fort de ſon goût ne manquoit pas tous les ſoirs de ſe coucher de bonne heure, & de faire deshabiller ſa femme. Aprés que tout le monde étoit retiré, il envoyoit querir le Capitaine pour parler du voyage de Jeruſalem, où ſouvent le bon homme s'endormit dévotement. Le Capitaine voyant le vieux dévot endormi dans ſon lit, & ſe trouvant ſur une chaiſe auprés de celle qu'il trouvoit la plus charmante du monde, avoit le cœur ſi ſerré entre la crainte & le deſir de parler, qu'il perdoit ſouvent la parole. Mais afin qu'elle ne s'en apperçût pas, il ſe jettoit ſur les ſaints lieux de Jeruſalem, où étoient les témoignages du grand amour que Jeſus-Chriſt a eu pour nous. Ce qu'il diſoit de cet amour n'étoit que pour cacher le ſien. En diſant cela il regardoit la Belle, pleuroit & ſoûpiroit ſi à propos, que ſon cœur étoit tout penetré de pieté. A cet exterieur de dévotion elle le croyoit ſi ſaint, qu'elle le pria de lui dire comment il avoit vêcu, & comment il étoit venu à aimer Dieu avec tant d'ardeur. Il lui dit qu'il étoit un pauvre Gentilhomme qui pour aquerir des biens & des honneurs avoit oublié ſa conſcience, & épouſé une femme qui étoit ſa parente de trop prés ; riche, mais vieille & laide, & qu'il n'aimoit point.

Qu'a-

Qu'aprés avoir tiré tout l'argent de sa femme, il s'en étoit allé chercher fortune en Mer, & qu'il avoit tant fait qu'il étoit devenu Capitaine de Galere : Mais depuis qu'il avoit eu l'honneur de la connoître, ses saintes conversations & ses bons exemples l'avoient tellement fait changer de vie, qu'il étoit résolu, si Dieu lui faisoit la grace de revenir de son expedition, de conduire elle & son mari à Jerusalem, pour y faire penitence de ses grands pechez qu'il avoit abandonnez, & qu'il ne lui restoit qu'à faire reparation à sa femme avec laquelle il esperoit de se reconcilier bien-tôt. Ces discours pleurent fort à la Dévote, qui se felicitoit beaucoup d'avoir converti un pécheur de cette importance.

Ses conversations nocturnes continuerent tous les soirs jusques au départ du Capitaine, qui n'osa jamais s'expliquer. Il lui fit seulement present d'un Crucifix de Nôtre Dame de Pitié, la supliant quand elle le verroit de se souvenir de lui. Le tems de son depart étant venu, & ayant pris congé du mari qui s'endormoit, il falut enfin prendre congé de la Belle, à laquelle il vit les larmes aux yeux par bonne amitié qu'elle avoit pour lui. Sa passion en fut si fort émûë, que n'osant s'en expliquer il tomba presque évanouï en lui disant adieu, & fut dans une sueur si grande, que non seulement ses yeux, mais aussi toutes les parties de son corps jettoient des larmes par maniere de dire. Ainsi ils se quitterent sans se parler, & la Belle qui n'avoit jamais

jamais senti tant de regret, en demeura toute étonnée. Elle n'eut pas pour cela moins bonne opinion de lui, & l'accompagna de ses prieres. Un mois aprés comme la Dévote se retiroit chez elle, elle trouva un Gentilhomme qui lui presenta une lettre du Capitaine, la priant de la lire en particulier, & l'assûrant qu'il l'avoit vû embarquer bien résolu de faire une expedition qui plût au Roi, & qui fût avantageuse à la Foi. Il ajoûta en même tems qu'il s'en retournoit à Marseille pour donner ordre aux affaires du Capitaine. La Belle se mit à la fenêtre, & ouvrit la lettre qui étoit de deux feüilles de papier écrit de tous les côtez. Voici ce qu'elle contenoit,

Mon long celer, ma taciturnité,
Apporté m'a telle necessité,
Que je ne puis trouver de reconfort
Ou qu'à parler, ou qu'à souffrir la mort.
Ce parler là auquel j'ai deffendu
De se montrer a attendu,
De me voir seul & de mon secours loin;
Et lors m'a dit qu'il étoit de besoin,
De le laisser aller s'évertuer,
De se montrer ou bien de, me tuer.
Il a plus fait, car il s'est venu mettre
Au beau milieu de cette mienne lettre,
Et dit que puis qu'œil ne peut voir
Celle qui tient ma vie en son pouvoir,
Dont le regard sans pleur me contentoit,
Quand son parler mon oreille écoutoit,
Que maintenant par force il faillira
Devant tes yeux, où point ne faillira

De

De te montrer mes plaintes & douleurs,
Dont le celer est cause que je meurs.
Je l'ai voulu de ce papier ôter.
Craignant que point ne voulusse écouter.
Ce sot parler qui se montre en absence,
Qui trop craintif étoit en sa presenee.
Disant mieux vaut en me taisant mourir
Que de vouloir ma vie secourir,
Pour envier celle que j'aime tant;
Car de mourir pour son bien suis content.
D'autre côté ma mort pourroit porter
Occasion de trop déconforter
Celle pour qui seulement j'ai envie,
De conserver ma santé & ma vie.
Ne t'ai-je pas, ô Madame, promis,
Que mon voyage à fin heureuse mis,
Tu me verras devers toi retourner,
Pour ton mari avec toi emmener,
Au lieu où as tant de dévotion,
Pour prier Dieu sur le mont de Sion.
Si je me meurs nul ne t'y menera,
Trop de regret ma mort te donnera,
Voyant à rien tourner nôtre entreprise,
Qu'avecque tant d'affection as prise.
Je viendrai donc, & puis t'y menerai,
Et en bref tems à toi retournerai.
La mort pour moi est bonne à mon avis,
Mais seulement pour toi seule je vis.
Pour vivre donc il me faut alleger
Mon pauvre cœur, & du faix soulager
Qui est à lui & à moi importable,
De te montrer mon amour veritable,
Qui est si grande, & si bonne, & si forte
Qu'il n'y en eût jamais de telle sorte.

Que diras-tu ? ô parler trop hardi !
Que diras-tu ? je te laisse aller, di.
Pourras-tu bien lui donner connoissance
De mon amour ? Las ! Tu n'as la puissance
D'en remontrer la milliéme part.
Diras-tu point au moins que son regard
A retiré mon cœur de telle force,
Que mon corps n'est plus qu'une morte écorce.
Si par le sien je n'ai vie & vigueur.
Las ! mon parler foible & plein de langueur,
Tu n'as pouvoir de bien au vrai lui peindre,
Comment son œil peut un bon cœur contraindre,
Encore moins à loüer sa parole,
Ta puissance est pauvre, debile & molle.
Si tu pouvois au moins lui dire un mot,
Qui bien souvent (comme muet & sot)
Sa bonne grace & vertu me rendoit,
Et à mon œil qui tant la regardoit,
Faisoit jetter par grand amour des larmes,
Et à ma bouche aussi changer ses termes
Voire en un lieu de dire que l'aimois,
Je lui parlois des signes & des mois,
Et de l'étoile Artique & Antartique.
O mon parler tu n'as pas la pratique
De lui compter en quel étonnement
Me mettoit lors mon amoureux tourment.
De dire aussi mes maux & mes douleurs,
Il n'y a pas tant de valeurs.
De declarer ma grande & forte amour,
Tu ne sçaurois me faire un si bon tour.
Si tu ne peux au moins faire le tout
De raconter commence à quelque bout,
Et dis ainsi. Crainte de te déplaire
M'a fait long-tems malgré mon vouloir taire

Ma grande amour qui devant ton merite,
Et devant Dieu & Ciel doit être dite :
Car la vertu en est le fondement,
Et me rend doux mon trop cruel tourment.
Vû que l'on doit un tel trésor ouvrir
Devant chacun, & son cœur découvrr.
Car qui pourroit un tel Amant reprendre,
D'avoir osé ou voulu entreprendre
D'aquerir Dame en qui la vertu toute,
Voire & l'honneur font leur séjour sans doute ?
Mais au contraire on doit bien fort blâmer
Celui qui voit un tel bien sans l'aimer.
Or l'ai-je vû & l'aime d'un tel cœur,
Qu'Amour sans plus en a été vainqueur.
Las ! ce n'est point Amour leger ou feint
Sur fondement de beauté, fol & peint.
Encore moins cet amour qui me lie,
Regarde en rien la vilaine folie :
Point n'est fondé en vilaine esperance
D'avoir de toi aucune jouïssance.
Car rien n'y a au fond de mon desir,
Qui contre toi souhaite aucun plaisir.
J'aimerois mieux mourir en ce voyage,
Que te sçavoir moins vertueuse ou sage,
Ni que pour moi fût moindre la vertu
Dont ton corps est, & ton cœur revêtu.
Aimer te veux comme la plus parfaite
Qui oncques fut Parquoi rien ne souhaite,
Qui puisse ôter cette perfection,
La cause & fin de mon affection.
Et plus de moi tu es sage estimée,
Et plus encor parfaitement aimée,
Je ne suis pas celui qui se console
En son amour, & en sa Dame folle.

Mon

Mon amour est trés-ſage & raiſonnable ;
Car je l'ai mis en Dame tant aimable,
Qu'il n'y a Dieu ni Ange en Paradis,
Qui te voyant ne dît ce que je dis :
Mais ſi de toi je ne puis être aimé,
Il me ſuffit au moins d'être eſtimé,
Le ſerviteur plus parfait que fût oncques,
Ce que croiras j'en ſuis trés-ſûr adoncques,
Que la longueur du tems te fera voir,
Que de t'aimer je fais loyal devoir :
Et ſi de toi je n'en reçois autant,
A tout le moins de t'aimer ſuis content,
En t'aſſûrant que rien ne te demande,
Fors ſeulement que je te recommande
Le cœur & corps brûlant pour ton ſervice
Deſſous l'autel d'amour pour ſacrifice.
Crois hardiment que ſi je reviens vif,
Tu reverras un ſerviteur naïf :
Et ſi je meurs ton ſerviteur mourra,
Que jamais Dame un tel ne trouvera.
Ainſi de toi s'en va emporter l'onde,
Le plus parfait ſerviteur de ce monde.
La mer peut bien ce mien corps emporter,
Mais non le cœur, que nul ne peut ôter
D'avecque toi, où il fait ſa demeure,
Sans plus vouloir à moi tenir une heure.
Si je pouvois avoir par juſte échange
Un peu du tien pur & clair comme un Ange,
Je ne craindrois d'emporter la victoire,
Dont ton ſeul cœur en gagneroit la gloire.
Or vienne donc ce qu'il en aviendra,
J'en ai jetté le dé, là ſe tiendra
Ma volonté ſans aucun changement.
Et pour mieux peindre au tien entendement

Ma loyauté, ma ferme ſûreté,
Ce Diamant pierre de fermeté,
En ton doigt blanc je te ſuplie prendre:
Car puis pourras trop plus qu'heureux me rendre.
Ce Diamant ſuis celui qui m'envoye
Entreprenant cette douteuſe voye,
Pour meriter par ſes œuvres & faits,
D'être du rang des vertueux parfaits,
Afin qu'un jour il puiſſe avoir ſa place
Au deſiré lieu de ta bonne grace.

La Dévote lût cette lettre tout du long, & s'étonnoit d'autant plus de l'amour du Capitaine, qu'elle ne s'en étoit jamais défiée. Conſiderant le Diamant qui étoit gros & beau, & la bague émaillée de noir, elle ne ſçavoit ce qu'elle en devoit faire. Aprés y avoir révé toute la nuit, elle fut ravie de trouver ſujet de ne pas répondre faute de meſſager, ſongeant en elle-même que le porteur ayant autant de peine qu'il en avoit pour le ſervice de ſon maître, elle devoit lui épargner le chagrin de la fâcheuſe réponſe qu'elle avoit reſolu de lui faire, & qu'elle jugea à propos de remettre juſques au retour du Capitaine. Mais elle fut fort embarraſſée du Diamant, ſa coûtume n'étant point de ſe parer qu'aux dépens de ſon mari. Comme elle avoit du ſens, elle s'aviſa de l'employer à la décharge de la conſcience du Capitaine, & dépêcha ſur le champ un de ſes domeſtiques à la triſte femme du Capitaine, à laquelle elle écrivit comme ſi c'eût été une Religieuſe de Tarraſcon, en ces termes.

Mada-

Madame, Monſieur vôtre mari a paſſé par ici, un peu avant que de s'embarquer. Il s'eſt confeſſé, & a reçû ſon Créateur en bon Chrêtien, & m'a déclaré un fait dont il ſent ſa conſcience chargée, c'eſt le regret de ne vous avoir pas aimée comme il devoit. Il me pria en partant de vous envoyer cette lettre avec ce Diamant, qu'il vous prie de garder pour l'amour de lui, vous aſſûrant que ſi Dieu le ramene en ſanté, il reparera le paſſé par tout l'amour que vous pouvez ſouhaiter. Ce Diamant ſera pour vous un gage de ſa parole. Je vous demande pour lui le ſecours de vos bonnes prieres; car il aura toute ma vie part aux miennes.

Cette lettre ainſi compoſée fut envoyée à la femme du Capitaine. Quand la bonne femme eut reçû la lettre & le Diamant, il ne faut pas demander combien elle pleura de joye & de regret; de joye d'être aimée de ſon mari, & de regret de s'en voir privée. Elle baiſa la bague plus de mille fois, & la lava de ſes larmes. Elle loüa Dieu de lui avoir redonné l'amitié de ſon mari ſur la fin de ſes jours, & dans le tems qu'elle ne l'eſperoit plus. La Religieuſe qui aprés Dieu lui avoit procuré tant de bien, ne fut pas oubliée pour les remercìmens. Elle lui fit réponſe par le même homme, qui fit bien rire ſa maîtreſſe, quand il luì dit de quelle maniere la femme du Capitaine avoit reçû le tout. La Dévote ſe felicita de s'être défaite de ſon Diamant d'une maniere ſi pieuſe, & eut autant de joye d'avoir rétabli la bonne intelligence entre le mari & la fem-

me, que si elle avoit gagné un Royaume.

Quelque tems aprés on reçût nouvelles de la défaite & de la mort du pauvre Capitaine. Il fut abandonné de ceux qui devoient le secourir, & les Rhodiens qui avoient plus d'interêt à cacher son dessein, furent les premiers à le réveler. Prés de quatre-vingts hommes qui avoient fait décente, y perirent presque tous. Il y avoit entr'autres un Gentilhomme nommé Jean, & un Turc que la Dévote avoit tenu sur les fonts, & qu'elle lui avoit donné pour faire le voyage avec lui. Le premier mourut avec le Capitaine, & le Turc blessé de quinze coups de fléche gagna à la nage les vaisseaux François, & ce fut par lui qu'on sçût au vrai comme la chose s'étoit passée. Un certain Gentilhomme que le Capitaine croyoit de ses amis, & qu'il avoit avancé auprés du Roi & des plus Grands de la France, voyant que le Capitaine avoit fait décente, reprit le large avec ses vaisseaux. Le Capitaine voyant que son dessein étoit découvert, & qu'il avoit à faire à plus de quatre mille Turcs, se mit en devoir de se retirer. Mais le Gentilhomme en qui il avoit tant de confiance, considerant qu'aprés sa mort il auroit le commandement & le profit de cette grande flote, representa aux Officiers, qu'il ne faloit pas hazarder les vaisseaux du Roi, & tant de braves gens qui étoient dessus, pour sauver quatre-vingt ou cent personnes. Ceux qui n'avoient pas plus de cœur que lui, furent de son sentiment. Le Capitaine voyant que plus il les appelloit, plus ils s'éloignoient, tourna tête aux ennemis; & quoi qu'il

qu'il fût jusques aux genoux dans le sable, il se défendit si vaillamment, qu'il sembloit que lui seul dût défaire les ennemis. Pour son compagnon il avoit plus de peur des ennemis que de desir d'avoir part à sa victoire. Quelque chose qu'il pût faire, il reçût enfin tant de coups de fléches de ceux qui ne pouvoient s'approcher de lui qu'à la portée de l'arc, qu'il commença de s'afoiblir par la perte de son sang. Les Turcs voyant alors la foiblesse des Chrêtiens, fondirent sur eux à grands coups de Cimeterre. Nonobstant la superiorité du nombre, les Fidéles se défendirent tant qu'ils eurent de vie. Le Capitaine appella le Gentilhomme nommé Jean que la Dévote lui avoit donné, & le Turc aussi, & mettant la pointe de son épée en terre, baisa & embrassa la croix à genoux, disant : Seigneur reçois l'ame de celui qui n'a point épargné sa vie pour l'exaltation de ton Nom. Jean voyant qu'en disant ces paroles, les forces lui manquoient, l'embrassa lui & son épée voulant le secourir : mais un Turc lui coupa par derriere les deux cuisses. Allons, Capitaine, s'écria-t-il tout haut à ce coup, allons en Paradis voir celui pour qui nous mourons. Comme il avoit eu part à la vie du Capitaine, il eut aussi part à sa mort. Le Turc voyant qu'il ne pouvoit servir de rien à l'un ni à l'autre, & qu'il avoit quatre coups de fléche, regagna les vaisseaux à la nage ; & quoi qu'il demandât d'y être reçû, & qu'il fût le seul rechapé de quatre-vingt, le perfide Commandant ne voulut pas le recevoir. Mais comme il nageoit fort bien, il alla de vaisseau en vaisseau,

& fit tant qu'il fut reçû dans un petit vaisseau, où il ne fut pas long-tems sans être guri de ses blessures. Ce fut par cet étranger qu'on sçût la verité de cet évenement, glorieux au Capitaine & honteux à son compagnon. Le Roi & tous les gens de bien qui en entendoient parler, jugerent l'action si noire envers Dieu & envers les hommes, qu'il n'y avoit point de suplice qu'il ne meritât. Mais à son retour il debita tant de faussetez, & fit tant de presens, que non seulement son crime demeura impuni; mais succeda à la charge de celui dont il ne meritoit pas d'être le valet. Quand cete triste nouvelle vint à la Cour, Madame la Régente qui estimoit fort le Capitaine, le regreta beaucoup. Autant en fit le Roi, & tous ceux qui l'avoient connu. La Dévote qu'il aimoit passionnément, apprenant une mort si triste, changea en larmes la dureté qu'elle avoit eu pour lui, & quant aux lamentations elle fut suivie de son mari, qui se voyoit frustré de l'esperance de son voyage.

Je ne dois pas oublier qu'une Demoiselle qui appartenoit à la Dévote, & qui aimoit le Gentilhomme Jean plus qu'elle-même, vint dire à sa maîtresse le propre jour que le Capitaine & lui furent tuez, qu'elle avoit vû en songe celui qu'elle aimoit avec tant de passion, qu'il lui étoit venu dire adieu en habit blanc, & lui avoit dit qu'il s'en alloit en Paradis avec son Capitaine. Mais quand elle aprit que son songe étoit veritable, elle fit tant de doleances, que sa maîtresse étoit assez occupée à la consoler. Quelque tems aprés la Cour alla

alla en Normandie d'où étoit le Capitaine, la femme duquel ne manqua pas de venir faire la reverence à la Regente. Elle prit pour introductrice la Dévote que son mari avoit tant aimée. En attendant l'heure qu'elle pût avoir audience, elles entrerent dans une Eglise. La veuve commença à louër son mari, & à faire des doleances sur sa mort. Je suis, Madame, la plus malheureuse de toutes les femmes, lui dit elle entr'autres choses, Dieu m'a ôté mon mari dans le tems qu'il m'aimoit plus qu'il n'avoit jamais fait. En disant cela elle lui montra le Diamant qu'elle avoit au doigt pour gage de sa parfaite amitié. Cela ne fut pas dit sans larmes; & la Dévote qui voioit que sa tromperie avoit produit un si grand bien, avoit tant d'envie de rire quelque affligée qu'elle fût, que ne pouvant la presenter à la Regente, elle la donna à une autre, & se retira dans une Chapelle, où elle passa l'envie qu'elle avoit de rire.

Il me semble, Mesdames, que celles à qui l'on fait des presens, devoient souhaiter de les employer aussi utilement que fit cette Dévote; car elles trouveroient qu'il y a du plaisir & de la joye à faire du bien. Il ne faut point l'accuser de tromperie, mais louër son bon sens qui sçût tirer du bien de ce qui ne valoit rien en soi. Vous voulez donc dire, répondit Nomerfide, qu'un beau Diamant de deux cens écus ne vaut rien? Je vous assûre que s'il fût tombé entre mes mains, sa femme ni ses parens n'en eussent jamais rien vû. Rien n'est mieux à soi que ce qui est donné. Le Capitaine

pitaine étoit mort, personne n'en sçavoit rien, & elle se fût bien passée de faire pleurer cette pauvre vieille. De bonne foi, repliqua Hircan, vous avez raison ; car il y a bien des femmes qui pour faire voir qu'elles valent plus que les autres, font souvent des actions contre leur naturel ; en effet ne sçavons-nous pas tous qu'il n'est rien de si avare qu'une femme ? Cependant la gloire l'emporte souvent sur l'avarice, & leur fait faire des choses où leur cœur n'a point de part. Je croi que celle qui fit si peu de cas du Diamant ne le meritoit pas. Doucement, doucement, dit Oysille : Je croi la connoître, & je vous prie de ne la point condamner sans l'entendre. Je ne la condamne point, Madame, répondit Hircan : mais si le Capitaine étoit un aussi galant homme que vous le representez, il lui étoit glorieux d'avoir un amant d'un tel merite, & de porter sa bague : mais peut-être qu'un moins digne d'être aimé la tenoit si bien par le doigt, que le Diamant ne pût y entrer. Il est vrai, dit Emarsuite, qu'elle le pouvoit bien garder, puisque personne n'en sçavoit rien. Quoi, reprit Guebron ! est-ce que tout est permis à ceux qui aiment, pourvû qu'on n'en sçache rien ? Je n'ai jamais vû, repliqua Saffredant, punir d'un crime que l'imprudence ; en effet il n'y a point de meurtrier, point de voleur, point d'adultere qui soient punis par la justice, ou blâmez parmi les hommes, pourvû qu'ils soient aussi fins que malins. Mais la malice les aveugle souvent de maniere, qu'ils deviennent insensez. Ainsi il est vrai de dire que les sots sont punis, & non pas

pas les vicieux. Vous en direz ce qu'il vous plaira, dit encore Oysille. C'est à Dieu à juger du cœur de cette Dame : pour moi je ne trouve rien que d'honnête & de vertueux. Et pour écarter cette dispute, je vous prie Parlamente, de donner vôtre voix à quelqu'un. Je la donne trés-volontiers à Simontault, répondit Parlamente, & je suis trompée si aprés ces deux tristes nouvelles il ne nous en va conter une qui ne nous fera point pleurer. Grand-merci, dit Simontault, en me donnant vôtre voix, peu s'en faut que vous ne me nommiez facetieux ; épithete qui me déplait. Pour m'en venger je vous ferai voir qu'il y a des femmes qui font semblant d'être chastes à l'égard de certaines gens, ou durant quelque tems : mais la fin les démasque, comme vous l'allez voir par cette histoire veritable.



XIV. NOU-



XIV. NOUVELLE.

Subtilité d'un Amant, qui sous le nom de veritable ami, trouva moyen de se recompenser de ses travaux passez.

DU tems que le Grand-maître de Chaumont étoit Gouverneur du Duché de Milan, il y avoit un Gentilhomme nommé Bonnivet, que son merite a fait depuis Amiral de France. Comme ses grandes vertus le faisoient aimer de tout le monde, il se trouvoit vo-

volontiers aux regals où étoient les Dames, auprés desquelles il étoit mieux venu que ne fut jamais François, tant parce qu'il étoit bien fait & agréable, & qu'il parloit bien, que parce qu'il passoit pour le plus adroit & le plus résolu soldat de son tems. Un jour de Carnaval qu'il alloit en masque, il fit dancer une des Dames de la ville la mieux faite & la plus belle. A toutes les pauses que faisoient les Haut-bois il ne manquoit pas de lui parler d'amour ; ce qu'il sçavoit mieux faire que personne. La Belle qui ne se croyoit pas obligée de répondre à ses trés-humbles suplications, l'arrêta tout court, & lui dit sur le champ, qu'elle n'aimoit, & n'aimeroit jamais que son mari, & qu'il devoit s'adresser ailleurs. Cette réponse ne rebutant point Bonnivet, qui ne se croyoit pas encore refusé, il poussa sa pointe, & la solicita vivement jusques à la mi-caréme. Il trouva toûjours la Belle inébranlable, & ne pouvoit croire ce qu'il voyoit, vû la mauvaise mine du mari, & la beauté de la femme. Sentant donc qu'elle usoit de dissimulation, il résolut d'avoir récours à la fraude, & discontinua dés lors ses solicitations. Il s'informa de sa conduite, & apprit qu'elle aimoit un Gentilhomme Italien qui avoit de la sagesse & de la vertu. Bonnivet fit connoissance peu à peu avec l'Italien, & s'y prit si adroitement, qu'il ne s'aperçût aucunement du motif qui le faisoit agir. Il eut pour lui une si parfaite estime, qu'à sa Belle prés c'étoit la personne du monde qu'il aimoit le plus.
Bon-

Bonnivet, pour tirer le ſecret du Gentilhomme Italien, fit ſemblant de lui dire le ſien, & lui dit qu'il aimoit une Dame qu'il ne devineroit jamais, le priant au reſte de garder le ſecret, afin qu'ils n'euſſent tous deux qu'un cœur & une penſée. L'Italien pour répondre à la confiance que Bonnivet avoit en lui, l'inſtruiſit tout du long de l'amour qu'il avoit pour celle dont il s'agit, & dont Bonnivet vouloit ſe venger. Ils ſe voyoient tous les jours, & ſe rendoient reciproquement compte des bonnes fortunes de la journée, avec cette difference que l'un mentoit, & l'autre diſoit la verité. L'Italien avoua qu'il y avoit trois ans qu'il aimoit la Dame en queſtion, ſans en avoir eu que de bonnes paroles, & des aſſûrances d'être aimé. Bonnivet lui donna tous les conſeils dont il pût s'aviſer; & l'Italien ſe trouva ſi bien de ſes conſeils, qu'en peu de jours elle lui accorda tout ce qu'il demandoit. Il ne s'agiſſoit plus que de trouver moyen de ſe voir: Mais comme Bonnivet étoit fertile en expediens, ce moyen fut bientôt trouvé. Je vous ſuis plus obligé qu'à homme du monde, lui dit un jour l'Italien avant ſoupé: car graces à vos bons conſeils j'eſpere avoir cette nuit ce que je ſouhaite depuis tant d'années. Je vous prie, dit alors Bonnivet, que je ſçache ce que c'eſt que vôtre entrepriſe, afin que ſi c'eſt un effet du hazard, ou qu'il y entre de l'artifice, je puiſſe vous aider & ſervir comme vôtre ami. Il apprit que la Belle pouvoit laiſſer la grande porte de la maiſon ouverte, ſous pretexte qu'un de
ſes

ſes freres qui étoit malade envoyoit à toute heure en ville querir ce qu'il avoit beſoin : Que l'Italien devoit entrer par cette porte dans la cour ; mais ne pas monter par l'eſcalier, & paſſant par un petit degré à main droite, entrer dans la premiere galerie qu'il trouveroit, où toutes les portes des chambres de ſon Beau-pere & de ſon Beau-frere ſe rendoient ; de bien choiſir la troiſiéme porte la plus proche du degré ; & que ſi en la pouſſant doucement il la trouvoit fermée, il n'avoit qu'à s'en retourner, bien aſſûré que le mari étoit de retour, qu'on lui avoit dit néanmoins ne devoir revenir que dans deux jours : mais que s'il la trouvoit ouverte, il n'avoit qu'à entrer doucement, & fermer la porte à verrou, perſuadé qu'il n'y auroit dans la chambre que la Belle : mais ſur tout qu'il avoit ordre de venir avec des ſouliers de feutre, pour ne pas faire de bruit, & de ne partir de chez lui que deux heures aprés mi-nuit ne fuſſent ſonnées, parce que les Beau-freres de la Belle, qui aimoient fort le jeu, ne ſe couchoient jamais qu'il ne fût plus d'une heure. Bonnivet le felicita, lui ſouhaita bon voyage, & lui dit que s'il lui étoit bon à quelque choſe, il ne l'épargnât pas. L'Italien le remercia, & lui dit, que comme en ces ſortes de choſes on ne pouvoit pas prendre trop de precautions, il s'en alloit donner ordre à tout.

Bonnivet de ſon côté ne dormit pas, & voyant qu'il étoit tems de ſe venger de la Belle,

le, il ſe retira de bonne heure, ſe fit faire la barbe de la longueur & de la largeur que l'Italien la portoit, & ſe fit couper les cheveux; afin qu'en touchant on ne pût le reconnoître. Les ſouliers de feutre ne furent pas oubliez, non plus que toutes les autres choſes que portoit l'Italien. Comme il étoit fort conſideré du Beau-pere de la Belle, il ne fit point difficulté d'y aller de bonne heure, réſolu en cas qu'il fût apperçû d'aller droit à la chambre du bon-homme avec lequel il avoit des affaires. Il vint à mi-nuit chez la Belle, où il trouva aſſez d'allans & venans; mais il paſſa ſans être reconnu, & entra dans la galerie. Il toucha les deux premieres portes, & les trouva fermées. La troiſiéme étant ouverte il entra, & ferma la porte à verrou. La chambre étoit toute tendue de blanc, & il y avoit un lit avec une garniture de la même couleur d'une toile ſi deliée & ſi ouvragée, qu'on ne pouvoit rien voir de plus propre. La Belle étoit ſeule & au lit, parée avec la derniere richeſſe. A la faveur d'un gros flambeau de cire blanche dont la chambre étoit illuminée, il vit par un coin de rideau la propreté de la Belle ſans en être vû. De peur d'en être reconnu il commença par éteindre le flambeau; enſuite il ſe deshabilla, & ſe coucha auprés d'elle. La Belle qui croyoit que c'étoit celui qui l'avoit ſi long-tems aimée, le reçût avec toutes les careſſes qu'il lui fût poſſible. Mais comme il ſçavoit qu'il devoit tout cela à ſon erreur, il ſe donna bien de garde de lui dire

un seul mot, & ne songea qu'à se venger aux dépens de l'honneur de la Belle, & sans lui en avoir aucune obligation. Mais elle étoit si satisfaite d'une si douce vengeance, qu'elle croyoit l'avoir recompensé de toutes ses peines. Cela dura jusques à ce qu'une heure fut sonnée, qui étoit le tems de dire adieu. Alors il lui demanda le plus bas qu'il pût, si elle étoit aussi contente de lui qu'il l'étoit d'elle. Elle qui le prenoit toujours pour son Amant, lui répondit, que non seulement elle étoit contente; mais même surprise de l'excés de son amour, qui l'avoit tenu une heure sans parler. Il ne pût alors s'empêcher d'éclater, & de lui dire: Me refuserez-vous une autre fois, Madame, comme vous avez fait ci-devant. Elle qui le reconnut à la voix, & à ses éclats de rire, fut au desespoir de honte & de regret, & l'apella mille fois trompeur, traitre, méchant. Elle voulut se jetter hors du lit pour chercher un coûteau pour s'en tuer du regret qu'elle avoit d'avoir prostitué son honneur à un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui pour se venger du mépris qu'elle avoit fait de lui, pouvoit publier la chose. Mais il la retint, & lui promit si fortement de l'aimer plus que celui qui l'aimoit, & l'assura si bien qu'il garderoit le secret, qu'elle le crût & s'apaisa. Il lui dit comme il avoit fait, & lui conta les peines qu'il avoit prises pour elle. Elle loüa son adresse, & lui jura qu'elle l'aimeroit mieux que l'autre, qui n'avoit pû garder son secret. Elle ajoûta qu'elle voyoit la fausseté des préjugez qu'on avoit contre les

François, qui étoient plus sages, plus constans, & plus discrets que les Italiens : Qu'elle abandonnoit desormais les sentimens de sa nation, & qu'elle vouloit s'attacher à lui. Mais elle le pria de ne se trouver de quelque tems dans les lieux ou aux regals où elle seroit, à moins qu'il n'y vint en masque ; bien persuadée, disoit-elle, qu'elle auroit tant de honte, que tout le monde jugeroit mal d'elle à sa contenance. Il le lui promit, & la pria à son tour de bien recevoir son ami quand il viendroit à deux heures, & qu'à l'avenir elle pourroit peu à peu s'en défaire. Elle fit de grandes difficultez, & ne se rendit que par la force de l'amour qu'elle avoit pour lui. En prenant congé, il la rendit si contente, qu'elle eût bien voulu qu'il eût fait plus long séjour. S'étant donc habillé, il sortit, & laissa la porte entr'ouverte en l'état qu'il l'avoit trouvée. Comme il étoit prés de deux heures, & qu'il avoit peur de rencontrer l'Italien, il s'alla poster au haut du degré, & le vit bientôt passer & entrer dans la chambre de la Belle. Bonnivet se retira ensuite à son logis, & pour se réposer des travaux de la nuit il se mit au lit, où il étoit encore à neuf heures du matin. L'Italien ne manqua pas de venir à son lever, & de lui conter son aventure, qui n'avoit pas eu tous les agrémens qu'il en avoit esperé ; car il dit, j'ai trouvé la Belle debout, & en manteau de nuit, avec une grosse fiévre, le poux fort ému, le visage en feu, & commençant si fort à suer, qu'elle m'a prié de m'en retourner, n'osant appeller ses

ſes femmes de peur d'inconvenient. Elle étoit enfin ſi mal, qu'elle avoit plus beſoin de penſer à la mort qu'à l'amour, & d'entendre parler de Dieu que de Cupidon. Je ſuis bien marrie au reſte, m'a-t-elle dit, que vous vous ſoyez expoſé pour l'amour de moi, ne pouvant vous rendre en ce monde ce que j'eſpere bien-tôt de faire en l'autre. J'ai été ſi ſurpris, ajoûta-t-il, d'un contre-tems ſi peu attendu, que mon feu & ma joie ſe ſont convertis en glace & en triſteſſe, & je me ſuis incontinent retiré. Ce matin dés que le jour a paru, j'ai envoyé demander de ſes nouvelles, & on m'a rapporté qu'elle eſt extrémement mal. En faiſant cette relation il pleuroit ſi fort, qu'il ſembloit que l'ame dût lui ſortir par les yeux. Bonnivet qui avoit autant envie de rire que l'autre de pleurer, le conſola du mieux qu'il pût, & lui répreſenta que les commencemens des choſes de longue durée ſont toûjours difficiles, & que l'amour n'avoit fait naître ce retardement, que pour lui faire trouver plus doux le plaiſir de la jouiſſance. Là deſſus ils ſe ſeparerent. La Belle garda quelques jours le lit, & ne fut pas plutôt debout qu'elle congedia ſon premier Amant, alleguant pour raiſon la crainte qu'elle avoit eu de la mort, & les allarmes de ſa conſcience. Elle fut toute entiere à Bonnivet, dont l'amour dura ſelon l'ordinaire comme la beauté des fleurs.

Il me ſemble, Meſdames, que les fineſſes de Bonnivet valent bien l'hipocriſie de la Milanoiſe, qui aprés avoir contrefait la prude,

 fit

fit voir enfin sa turpitude. Vous direz ce qu'il vous plaira des femmes, dit Emarsuite; mais Bonnivet fit le tour d'un malhonnête homme. Si une femme aime un homme, s'ensuit-il qu'un autre doive lui faire une supercherie de cette force ? Comptez, repliqua Guebron, que quand ces sortes de marchandises sont en vente, le plus offrant & dernier encherisseur les emporte toûjours. Ne vous imaginez pas que ceux qui servent des Dames, se donnassent tant de peines pour l'amour d'elles. Ils ont en cela plus d'égard à eux qu'à elles. C'est de quoi je ne doute aucunement, repartit Longarine; car pour vous parler franchement, tous les Amans que j'ai eu, ont toûjours débuté par mes interêts, & par me dire qu'ils aimoient ma vie, ma satisfaction, & mon honneur, & le denouëment de tout cela a toujours été leur propre interêt, leur plaisir & leur gloire. Ainsi le meilleur est de les congedier dés la premiere partie de leur sermon; car quand on vient à la seconde, on ne peut pas si honnêtement les refuser, attendu que le vice connu est de soi refusable. Il faudroit donc, dit Emarsuite, renvoyer un homme dés qu'il ouvre la bouche, sans sçavoir ce qu'il a à dire. Ce n'est pas cela, repliqua Parlamente. On sçait bien qu'une femme d'abord ne doit pas faire semblant n'entendre, & même de croire la déclaration qu'un Amant lui a faite. Mais quand il en vient aux gros sermens, il me semble qu'il est plus honnête aux Dames de le laisser dans ce beau chemin, que d'aller jusqu'à la vallée. Devons-

nous

nous croire, Nomerfide, qu'ils nous aiment d'un amour criminel ? N'y a-t-il pas du péché à juger mal de ſon prochain ? Vous en croirez ce qu'il vous plaira, dit Oyſille ; mais il faut tellement craindre que cela ſoit, qu'auſſi-tòt que vous en découvrez quelque choſe, vous ne ſçauriez aſſez promptement vous éloigner d'un feu, qui a plutòt brûlé un cœur qu'il ne s'en ſoit apperçù. Ces loix ſont bien dures, répondit Hircan. Si les femmes auſquelles la douceur ſied ſi bien, étoient auſſi rigoureuſes que vous voulez qu'elles ſoient, nous quitterions la douceur & les ſupplications, & employerions la ruſe & la violence. Le meilleur eſt, repartit Simontault, que chacun ſuive ſon penchant, qu'il aime ou qu'il n'aime point ; mais toûjours le cœur ſur les levres. Pleût à Dieu, dit Saffredant, que cette loi apportàt autant d'honneur qu'elle feroit de plaiſir ! Mais Dagoucin ne pùt ſe tenir de dire : Ceux qui aimeroient mieux mourir que de faire connoître leurs ſentimens, ne s'accommoderoient pas de vôtre loi. Mourir ? répondit Hircan ! Le Cavalier eſt encore à naître qui voudroit mourir pour pareille choſe. Mais laiſſons l'impoſſibilité, & voyons à qui Simontault donnera ſa voix. A Longarine, répartit Simontault : Car j'ai tantòt remarqué qu'elle parloit toute ſeule, & je croi qu'elle repete quelque bon rôlle, & elle n'a pas de coûtume de déguiſer la verité ni contre les hommes ni contre les femmes. Puiſque vous me croyez ſi amie de la verité, dit Longarine, je vais vous conter une hiſtoi-

re, qui pour n'être pas tant que je voudrois à la loüange des femmes, vous fera voir néanmoins qu'il y en a qui ont le cœur auſſi bon, l'eſprit auſſi juſte, & ne ſont pas moins ruſées que les hommes. Si mon conte eſt un peu long, je tâcherai de vous dédommager par un peu de gayeté.



XV. NOU-



XV. NOUVELLE.

Une Dame de la Cour se voyant méprisée de son mari qui aimoit ailleurs, lui rendit la pareille, & aima de son côté.

IL y avoit à la Cour du Roi François I. un Gentilhomme, dont je dirois bien le nom si je voulois. Il étoit pauvre, & n'avoit pas cinq cens livres de rente: mais le Roi en faisoit tant de cas pour les grandes vertus dont il étoit doué, qu'il lui fit épouser une femme si

riche, qu'un grand Seigneur s'en feroit contenté. Comme sa femme étoit encore fort jeune, il pria une des plus grandes Dames de la Cour de vouloir la tenir auprés d'elle ; ce qu'elle fit bien volontiers. Le Gentilhomme étoit si honnête & avoit si bon air, que toutes les Dames de la Cour en faisoient fort grand cas: une entr'autres que le Roi aimoit, & qui n'étoit ni si belle ni si jeune que sa femme. Le Gentilhomme aimoit cette femme avec tant de passion, & faisoit si peu de compte de la sienne, qu'à peine en un an couchoit-il une nuit avec elle : Et pour surcroît de douleur à cette pauvre petite femme, il ne lui parloit jamais, ni ne lui donnoit aucune marque d'amitié ; ce qu'elle avoit assez de peine à soûtenir. Il joüissoit cependant de son bien, & lui en faisoit si petite part, qu'elle n'avoit pas dequoi s'habiller suivant sa qualité, ni comme elle auroit voulu. La Dame, auprés de qui elle étoit, en parloit souvent au mari par maniere de plainte Vôtre femme, lui disoit-elle, est belle, riche, & de bonne maison : cependant vous la méprisez. Son enfance & sa jeunesse lui ont jusqu'ici fait souffrir vos mépris : mais il est à craindre que quand elle se verra belle & grande, son miroir, & quelqu'un qui ne vous aimera pas, lui representera si bien sa beauté que vous dédaignez, que le dépit lui fera faire une chose à laquelle elle n'oseroit avoir pensé si vous en usiez mieux avec elle. Le Gentilhomme qui avoit le cœur ailleurs, se moqua de cette sage rémontrance, & alla toûjours son chemin.

En

En deux ou trois ans la jeune femme commença à devenir une des plus belles femmes de France. Sa reputation fut si grande, que le bruit couroit à la Cour qu'elle n'avoit pas sa pareille. Plus elle se sentoit digne d'être aimée, plus lui étoit sensible le mépris que son mari avoit pour elle. Elle en tomba dans un si grand accablement, que sans les consolations de sa maîtresse elle se fût presque jettée dans le desespoir. Aprés avoir inutilement tenté tous les moyens de plaire à son mari, elle conclud en elle-même, qu'il étoit impossible qu'il répondit si mal à l'amour qu'elle avoit pour lui, à moins qu'il ne fût pris ailleurs. Elle chercha si bien & si finement, qu'elle trouva qu'il étoit toutes les nuits si occupé ailleurs, qu'il oublioit sa conscience & sa femme. Quand elle fut bien assûrée de la vie qu'il menoit, elle tomba dans une si profonde mélancolie, qu'elle ne vouloit s'habiller que de noir, & fuoyoit tous les lieux de divertissement. Sa maîtresse s'en apperçût, & n'oublia rien pour la tirer de cet accablement : mais tous ses soins furent inutiles. Son mari en fut averti ; mais il s'en moqua, au lieu de songer au remede. Un grand Seigneur proche parent de la maîtresse de cette jeune femme, & qui lui rendoit de frequentes visites, ayant appris un jour les duretez du mari, en fut si touché qu'il voulut essayer de consoler la femme. Il la trouva de si bonne conversation, si belle, & si vertueuse, qu'il souhaita beaucoup plus de s'en faire aimer, que de lui parler de son mari,

ri, ſi ce n'eſt pour lui faire connoître le peu de ſujet qu'elle avoit de l'aimer.

Cette jeune Dame ſe voyant abandonnée de celui qui la devoit aimer, & d'autre côté aimée & ſolicitée par un Seigneur ſi bien fait, ſe crut heureuſe d'avoir fait une conquête de cette conſequence. Quoi qu'elle deſirât toûjours de conſerver ſon honneur, elle prenoit néanmoins grand plaſir de lui parler, & de ſe voir aimée, de quoi elle étoit pour ainſi dire affamée. Cette amitié dura quelque tems; mais le Roi qui aimoit fort le mari, & qui ne vouloit pas que perſonne lui fît affront ni déplaiſir, s'en étant apperçû, pria le Prince de diſcontinuer ſes ſoins ſous peine d'encourir ſon indignation. Le Prince qui aimoit plus les bonnes graces du Roi que toutes les Dames du monde, lui promit d'abandonner ſon deſſein puiſqu'il le ſouhaitoit, & d'aller dés le ſoir même prendre congé de la Belle: Ce qu'il fit auſſi-tôt qu'il ſçût qu'elle s'étoit retirée à ſon logis, où logeoit auſſi le mari qui avoit ſa chambre au deſſus de celle de ſa femme. Sur le ſoir étant à la fenêtre il vit entrer le Prince dans la chambre de ſa femme: Le Prince qui le vit bien, ne laiſſa pas pour cela d'entrer. En diſant adieu à celle qu'il ne commençoit que d'aimer, il lui allegua pour toutes raiſons de ſon changement le commandement du Roi. Aprés bien des larmes & bien des regrets qui durerent juſques à une heure aprés mi-nuit, la Belle lui dit en ſe ſeparant: Je loüe Dieu, Monſieur, de la grace qu'il me fait de me priver de vôtre amitié, puiſ-

puiſqu'elle eſt ſi mediocre & ſi foible, qu'elle n'eſt pas à l'épreuve du commandement des hommes. Pour moi je n'ai conſulté pour vous aimer ni maîtreſſe, ni mari, ni moi-même. L'amour, vôtre honnêteté, & vôtre bonne mine ont gagné mon cœur: mais puiſque le vôtre eſt moins amoureux que craintif, vous ne pouvez pas aimer parfaitement, & je ne veux point d'ami qui ne ſoit à toute épreuve. J'aime parfaitement comme j'avois reſolu de vous aimer: mais, Monſieur, je ſuis contrainte de vous dire adieu, & de vous déclarer que vôtre timidité ne merite pas un amour auſſi franc & auſſi ſincere que le mien. Le Prince ſortit les larmes aux yeux, & regardant derriere lui il vit encore le mari qui l'avoit vû entrer & ſortir. Il lui dit le lendemain pourquoi il étoit allé voir ſa femme, & lui apprit le commandement que le Roi lui avoit fait. Le Gentilhomme en fut fort content, & en remercia le Roi. Mais voyant que ſa femme embeliſſoit tous les jours, & qu'il devenoit vieux & laid, il commença à changer de rôlle, & à prendre celui qu'il faiſoit depuis longtems jouër à ſa femme; car il l'aimoit plus que de coûtume, & prenoit plus garde à elle. Mais plus elle voyoit qu'il la recherchoit, plus elle le fuyoit, étant bien-aiſe de lui rendre une partie des ennuis qu'il lui avoit donné par ſon indifference. Pour ne goûter pas ſi-tôt le plaiſir que l'amour commençoit à lui donner, elle s'adreſſa à un jeune Gentilhomme, ſi bien fait, parlant ſi bien

bien, & ayant si bon air, qu'il étoit aimé de toutes les Dames de la Cour. En se plaignant à lui des duretez qu'on avoit eu pour elle, elle lui fit naître l'envie d'avoir pitié d'elle, & le si fit bien qu'il n'oublia rien pour tâcher de la consoler. La Belle de son côté pour se dédommager du Prince qu'elle avoit perdu, aima si fort ce nouveau venu, qu'elle oublia ses chagrins passez, & ne songeoit qu'aux moyens de ménager son intrigue avec adresse. Elle y réüssit si bien que sa maîtresse ne s'en apperçût jamais, se donnant bien de garde de parler en sa presence à son Amant. Quand elle avoit quelque chose à lui dire, elle alloit voir certaines Dames de la Cour, entre lesquelles il y en avoit une dont son mari faisoit semblant d'être amoureux. Un soir aprés soupé que la nuit étoit fort obscure, la Belle se déroba, & entra toute seule dans la chambre des Dames, ou elle trouva celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même. Elle s'assit auprés de lui, & appuyée sur une table ils s'entretenoient ensemble faisant semblant de lire un livre. Quelqu'un que le mari avoit mis en sentinelle, vint lui dire où sa femme étoit allée ; & lui qui étoit sage la suivit le plus promptement qu'il pût. Il entre dans la chambre, & voit sa femme qui lisoit un livre. La Belle feignant de ne le point voir, alla d'un autre côté parler aux Dames. La Belle voyant que son mari l'avoit trouvée avec un homme auquel elle n'avoit jamais parlé en sa presence, se trou-

va ſi déconcertée, qu'elle perdit la tramontane, & ne pouvant paſſer le long d'un banc, ſe gliſſa le long d'une table, & s'enfuit comme ſi ſon mari l'eût pourſuivie l'épée à la main. Elle alla retrouver ſa maîtreſſe qui étoit ſur le point de ſe retirer. Aprés l'avoir deshabillée, elle ſortit, & rencontra une de ſes femmes qui lui venoit dire que ſon mari la demandoit. Elle répondit franchement qu'elle ne vouloit point y aller, parce qu'étant auſſi bizare & auſſi dur qu'il l'étoit, elle craignoit qu'il ne lui fît quelque violence. Elle y alla pourtant enfin de peur de pis. Son mari ne lui en dit pas un ſeul mot que quand ils furent couchez. Elle qui ne voyoit pas lieu de diſſimuler, s'en prit à ſes yeux, & ſe mit tendrement à pleurer. Il lui demanda le ſujet de ſes larmes, & elle répondit qu'elle pleuroit parce qu'elle avoit peur qu'il fût fâché contre elle de ce qu'il l'avoit trouvée liſant avec un Gentilhomme. Le mari repliqua qu'il ne lui avoit jamais défendu de parler à perſonne; & qu'il n'avoit point trouvé mauvais qu'elle parlât à ce Gentilhomme; mais qu'il avoit été ſurpris de la voir fuir comme ſi elle avoit fait quelque choſe digne de cenſure; & que cela lui avoit fait croire qu'elle aimoit le Gentilhomme. Le tout aboutit à lui défendre de ne parler deſormais à homme ni en public, ni en particulier, l'aſſurant qu'en cas qu'elle en usât autrement, il la tueroit ſans miſericorde. Elle accepta volontiers le parti, comptant de prendre mieux ſes meſures à l'avenir. Mais comme il ſuffit de nous défendre les choſes que nous voulons

pour

pour nous les faire desirer avec plus d'empressement, la pauvre femme eut bien-tôt oublié les ménaces de son mari. Dés le soir même étant retournée coucher en une autre chambre avec d'autres Demoiselles & ses gardes, elle envoya prier le Gentilhomme de la venir voir la nuit. Le mari que la jalousie empêchoit de dormir, & qui avoit entendu dire que le Gentilhomme alloit voir sa femme de nuit, s'envelope dans une cape, prend avec lui un valet de chambre, & va fraper à la porte de sa femme. Elle qui n'attendoit rien moins que lui, se leva toute seule en brodequins & en manteau, & voyant ses femmes endormies, elle sort, & s'en va droit à la porte où elle avoit entendu heurter. Au qui va là fut répondu le nom de celui qu'elle aimoit : Mais pour en être plus assûrée, elle entr'ouvrit le guichet, & dit : Si vous étes celui que vous dites, donnez-moi la main, je connoitrai bien si vous dites vrai. Elle n'eut pas plutôt touché la main de son mari qu'elle le reconnut, & refermant vîte le guichet, elle s'écria. Ha, Monsieur ! c'est vôtre main. Oui, repliqua le mari fort en colere, c'est la main qui vous tiendra parole : Ainsi ne manquez pas de venir quand je vous manderai. En disant cela il s'en retourna, & elle regagna sa chambre plus morte que vivante. Levez-vous, mes amies, dit-elle tout haut en entrant à ses femmes, levez-vous : Vous avez trop dormi pour moi. J'ai voulu vous tromper, & je me suis trompée moi-même. En achevant elle tomba évanouie. A ce cri

ses

ſes femmes ſe leverent, ſi étonnées de voir leur maîtreſſe comme morte, & d'entendre ce qu'elle avoit dit, que le plus preſſé pour elles fut de courir aux remedes pour tâcher de la faire revenir. Quand elle eut recouvré l'uſage de la parole, elle leur dit: Vous voyez aujourd'hui, mes amies, la plus malheureuſe creature qu'il y ait au monde. Sur cela elle leur conta ſon aventure, les priant de la ſecourir, car elle ſe regardoit déja comme une femme morte. Dans le tems que ſes femmes ſe mettoient en devoir de la conſoler, il arriva un valet de chambre de ſon mari qui lui mandoit d'aller incontinent le trouver. D'abord elle embraſſa deux de ſes femmes, & ſe mit à crier & à pleurer, les priant de ne la laiſſer point aller, étant bien aſſûrée qu'elle ne reviendroit point. Mais le valet de chambre la raſſûra, & lui dit qu'il répondoit ſur ſa vie qu'elle n'auroit aucun mal. Voyant donc que la reſiſtance étoit inutile, elle ſe jetta entre les bras du valet, & lui dit. Puiſqu'il le faut, mon ami, portez ce malheureux corps à la mort. Le valet l'emporta demi évanouïe de triſteſſe. Elle ne fut pas plutôt dans la chambre de ſon mari, qu'elle ſe jetta à ſes pieds & lui dit: Ayez pitié de moi, Monſieur, je vous en ſuplie, & je vous jure devant Dieu que je vous dirai la verité de tout. Je prétens bien que vous me la diſiez, repliqua le mari comme un homme outré de colere; & là deſſus il fit ſortir tout le monde. Comme ſa femme lui avoit toûjours paru fort dévote, il crut qu'elle ne ſe parjure-

jureroit point s'il la faisoit jurer sur la croix. Il en fit donc apporter une fort belle qu'il avoit empruntée, & étant tous deux seuls, il la fit jurer sur cette croix qu'elle lui diroit la verité sur ce qu'il lui demanderoit. Elle qui avoit eu le tems de se recueillir, & qui n'étoit plus dans les premiers mouvemens de la crainte de la mort, reprit courage, & resolut de ne lui rien cacher, mais en même tems de ne rien dire qui pût exposer son Amant. Aprés qu'il eut fait les questions qu'il jugea necessaires. Voici comme elle y répondit.

Je ne veux point me justifier, Monsieur, ni diminuer l'amour que j'ai eu pour le Gentilhomme qui cause vôtre jalousie. Quelque chose que je pûsse vous dire à cet égard, vous ne pourriez & ne devriez pas le croire, aprés ce qui vient d'arriver: Mais je dois vous dire ce qui a donné lieu à cet amour. Jamais femme n'aima tant son mari que je vous aime; & sans les duretez que vous avez eu pour moi, je n'aurois jamais aimé autre que vous. Vous sçavez qu'étant encore enfant, mes parens vouloient me marier à un homme de plus grande maison que vous; mais jamais ils ne pûrent m'y faire consentir dés le moment que je vous eus parlé. Je me déclarai pour vous malgré tout ce qu'ils pûrent me dire, sans avoir égard à vôtre pauvreté. Vous sçavez de quelle maniere vous m'avez traitée jusqu'ici. Cela m'a causé tant d'ennui & de déplaisir, que sans le secours de Madame, avec laquelle vous m'avez mise, j'aurois
pres-

presque succombé à mon desespoir. Mais enfin me voyant grande, & estimée belle de chacun, si ce n'est de vous, je commençai à sentir si vivement le tort que vous me faisiez, que l'amour que j'avois pour vous, s'est converti en haine, & le desir de vous plaire en celui de me venger. Dans ce desespoir j'eus occasion de voir un Prince, qui plus soûmis au Roi qu'à l'amour, me quitta dans le tems qu'un commerce honnête commençoit à me faire sentir des consolations. Aprés avoir perdu le Prince, je trouvai celui-ci qui n'eut pas la peine de me prier; car il est assez bien fait, assez honnête & a assez de vertus pour être recherché de toutes les femmes de bon sens. A ma priere & non à la sienne il m'a aimée avec tant d'honnêteté, qu'il ne m'a jamais rien demandé qui soit contraire à mon honneur. Quoi que le peu d'amour, que j'ai sujet d'avoir pour vous, me donnât lieu de ne vous pas garder la foi matrimoniale, celui que j'ai pour Dieu & pour mon honneur, m'a empêchée jusqu'ici de rien faire dont j'aye besoin de me confesser, ou qui puisse me faire apprehender l'infamie. Je ne nie point que feignant d'aller faire mes oraisons, je ne me sois retirée le plus souvent que j'ai pû dans une Garderobe pour lui parler; car je n'ai jamais confié à personne la conduite de cette intrigue. Je ne nie point aussi, qu'étant dans un lieu si retiré, & hors de tout soupçon, je ne l'aye baisé de meilleur cœur que je ne vous baisai jamais. Mais que Dieu ne me fasse jamais misericorde, si ja-

jamais il s'est passé autre chose dans nos tête à tête, si jamais il m'a demandé rien de plus, & si mon cœur même a eu dessein de lui accorder autre chose : car j'étois si aise, qu'il ne me sembloit pas qu'il y eût au monde de plus grand plaisir. Et vous, Monsieur, qui étes la seule cause de mon malheur, voudriez-vous vous venger d'une action dont il y a si longtems que vous me donnez l'exemple, avec cette difference que ce que vous avez fait est sans honneur & sans conscience ? Vous sçavez, & je le sçai aussi, que celle que vous aimez ne se contente pas de ce que Dieu & la raison commandent. Quoi que la loi des hommes condamne à l'infamie les femmes qui en aiment d'autres que leurs maris, la loi de Dieu plus venerable & plus auguste mille fois, condamne les hommes qui aiment d'autres femmes que les leurs. S'il faut mettre à la balance la faute que nous avons tous deux commise, vous vous trouverez plus coupable que moi. Vous étes un homme sage : vous avez de l'experience & de l'âge pour connoître le mal, & le sçavoir éviter : Mais je suis jeune, & n'ai aucune experience de la force & de la puissance de l'amour. Vous avez une femme qui vous aime, & vous cherit plus que sa propre vie ; & j'ai un mari qui me fuit, qui me hait, & me fait des duretez qu'il ne voudroit pas faire à une servante. Vous aimez une femme âgée, maigre & moins belle que moi ; & j'aime un Gentilhomme plus jeune que vous, mieux fait, & plus aimable que vous. Vous aimez

la

la femme d'un de vos meilleurs amis, & violez d'un côté les devoirs de l'amitié, & contrevenez de l'autre aux égards que vous devez avoir pour tous deux ; & j'aime un Gentilhomme qui n'eſt attaché à rien qu'à l'amour qu'il a pour moi. Jugez ſur ce pied là, Monſieur, ſans prévention, lequel de nous eſt le plus condamnable, ou le plus excuſable. Je ne croi pas qu'il y ait d'homme ſage & entendu qui ne vous donne le tort, conſiderant que je ſuis jeune & peu éclairée, mépriſée de vous, & aimée du Gentilhomme de France le mieux fait & le plus honnête, & que je n'aime nonobſtant tout cela que parce que je deſeſpere d'être aimée de vous.

A tant de veritez étalées par une belle femme avec tant de grace & d'aſſûrance, qu'on voyoit aiſément qu'elle ne croyoit meriter aucune punition, le mari ſe trouva ſi ſurpris, qu'il ne ſçût que lui répondre, ſinon que l'honneur d'un homme & d'une femme n'étoit pas la même choſe. Que cependant puiſqu'elle juroit qu'il ne s'étoit rien paſſé de criminel entre ſon Amant & elle, il n'avoit pas réſolu de l'en aimer moins ; mais qu'il la prioit de n'y revenir plus, & d'oublier l'un & l'autre le paſſé. Elle promit, & le raccommodement étant fait, ils s'en allerent coucher enſemble.

Le lendemain une vieille Demoiſelle qui craignoit beaucoup pour la vie de ſa maîtreſſe, vint à ſon lever, & lui dit : Eh ! bien, Madame, comment vous portez-vous ? Il n'y a point, ma mie, répondit-elle en riant, de meilleur mari que le mien ; car il m'en a cru

à mon ferment. Ainſi ſe paſſerent cinq ou ſix jours. Le mari cependant ne diminuant rien de ſes ombrages, obſervoit de ſi prés ſa femme qu'il la faiſoit garder la nuit & le jour : mais quelques vigilans que fuſſent ſes Argus, ils ne le furent pas aſſez pour empêcher qu'elle n'entretint encore ſon Amant dans un lieu obſcur & ſuſpect. Toutefois la Belle conduiſit ſon affaire ſi ſecretement, que perſonne n'en a jamais pû ſçavoir la verité. Ce ne fut qu'un valet qui fit courre le bruit, qu'il avoit trouvé un Gentilhomme & une Demoiſelle dans une Ecurie qui étoit ſous la chambre de la maîtreſſe de la Dame dont il s'agit. La jalouſie du mari en augmenta tellement, qu'il reſolut de faire aſſaſſiner le Galant ; & aſſembla pour cette belle expedition grand nombre de parens & d'amis, qui devoient l'expedier en cas qu'ils le rencontraſſent : Mais le principal des parens étoit ſi intime ami de celui dont on munitoit la mort, & qu'il faiſoit chercher, qu'au lieu de le ſurprendre, il l'avertiſſoit de tout ce qu'on tramoit contre lui. Il étoit ſi fort aimé à la Cour, & avoit toûjours ſi bonne compagnie, qu'il ne craignoit point ſon ennemi. Auſſi ne fut-il point rencontré. Mais il alla dans une Egliſe, où il ſçavoit qu'étoit la maitreſſe de celle qu'il aimoit, & qui n'avoit point entendu parler de ce qui s'étoit paſſé ; parce qu'il n'avoit jamais parlé à la jeune Dame devant elle.

Il lui apprit la jalouſie du mari, & le deſſein qu'il avoit fait ſur ſa vie, & lui dit qu'encore qu'il fût innocent, il étoit reſolu d'aller voyager dans les païs étrangers pour étouffer

le

le bruit qui commençoit à devenir grand. La Princesse fut fort étonnée d'apprendre une telle nouvelle, & jura que le mari avoit grand tort de soupçonner une femme si sage, & en qui elle n'avoit rien connu que vertu & honnêteté. Cependant, vû le credit du mari, & pour faire cesser le bruit, elle lui conseilla de s'éloigner pour quelque tems, l'assûrant qu'elle ne croiroit jamais ces folies & ces soupçons. Le Gentilhomme & sa maîtresse qui étoit avec la Princesse, furent bien-aises que la Princesse eût bonne opinion d'eux, & leur promît la continuation de sa bienveillance. Elle conseilla à l'Amant de parler au mari avant son départ. Il suivit ce conseil, & rencontrant le mari dans une galerie prés de la chambre du Roi, il lui dit d'un visage assûré, & avec le respect dû à un homme de son rang. J'ai toute ma vie souhaité, Monsieur, de vous rendre service, & j'apprens qu'en recompense vous me faites chercher pour m'ôter la vie. Je vous prie de considerer, Monsieur, que vous avez plus de pouvoir & d'autorité que moi; cependant je suis Gentilhomme aussi bien que vous, & il me fâcheroit fort de donner ma vie *gratis*. Je vous suplie encore de considerer que vous avez une femme de bien, & si quelqu'un veut dire le contraire, je suis prêt à lui dire qu'il en a faussement menti. Pour moi je ne sçache pas avoir rien fait capable de vous donner sujet de me vouloir mal: Ainsi si vous le voulez bien, je demeurerai vôtre serviteur, ou sinon, je le suis du Roi, & j'ai sujet de me contenter. Le mari répondit, qu'à la verité

il l'avoit ſoupçonné ; mais qu'il le croyoit ſi galant homme, qu'il aimoit mieux être ſon ami que ſon ennemi, & en lui diſant adieu le bonnet à la main, il l'embraſſa comme ſon ami. Vous pouvez penſer ce que diſoient ceux qui le ſoir pécedent avoient eu commiſſion de le tuer, en voyant tant de demonſtrations d'eſtime & d'amitié. Chacun en parloit à ſa maniere. L'Amant partit donc : mais comme il avoit moins d'argent que de bonne mine, ſa maîtreſſe lui donna une bague de trois mille écus, qu'il mit en gage pour quinze cens. Quelque tems aprés ſon départ le mari alla voir la Princeſſe de ſa femme, & la pria de lui permettre d'aller paſſer quelques mois avec une de ſes ſœurs. La Princeſſe ſurpriſe d'une propoſition ſi peu attenduë, le pria tant de lui en dire le ſujet, qu'il lui en dit une partie. La Belle ayant donc pris congé de ſa maîtreſſe & de toute la Cour, ſans pleurer ni ſans montrer le moindre ſigne de chagrin, s'en alla où ſon mari vouloit l'envoyer, ſous la conduite d'un Gentilhomme qui eut ordre exprés de la garder avec ſoin, & ſur tout de faire en ſorte qu'elle ne parlât en chemin à la perſonne ſuſpecte. Elle qui ſavoit les ordres qu'on avoit donné à ſon égard leur donnoit tous les jours des allarmes, & ſe moquoit de leur vigilance. Le jour qu'elle partit, entr'autres elle rencontra un Cordelier à cheval, & l'entretint chemin faiſant montée ſur une Haquenée, depuis la dînée juſques à la couchée. A une bonne lieuë de l'auberge elle lui dit : Voilà, mon Pere, deux écus

que

que je vous donne pour les consolations que vous m'avez données : je les ai envelopez de papier comme vous voyez, parce que je sai que vous n'oseriez y toucher autrement. Je vous prie de vous en aller au galop à travers les champs incontinent que vous m'aurez quittée. Il ne fut pas plutôt parti qu'elle dit à ses gens : Vous étes de bons serviteurs & des gardes bien vigilans qui executez en perfection les ordres de vôtre maître qui se fie en vous. Celui auquel on vous a tant recommandé de ne me laisser point parler, m'a entretenue toute la journée, & vous l'avez laissé faire. Vous meriteriez des coups de bâton, & non pas des gages. Le Gentilhomme auquel on avoit confié la garde de la Belle, entendant cela, en eut tant de dépit qu'il ne pût répondre un seul mot. Il prit donc deux hommes avec lui, donna des deux, courut aprés le Cordelier qui fuyoit de son mieux, se voyant poursuivi ; mais comme ils étoient mieux montez que lui, ils firent tant qu'ils le joignirent. Le bon Pere qui ne sçavoit pourquoi on lui donnoit ainsi la chasse, cria d'abord misericorde ; & pour la demander avec plus d'humilité, il abatit son chaperon, & demeura la tête nuë. Ils connurent par là que ce n'étoit pas celui qu'ils cherchoient, & que leur maîtresse les avoit joüez ; ce qu'elle fit bien plus cruellement encore à leur retour. C'est bien à vous, leur dit-elle, qu'il faut donner des femmes à garder. Vous les laissez parler sans sçavoir à qui, & puis croyant ce qu'elles vous disent, vous allez faire affront aux serviteurs de Dieu.

Aprés quelques autres plaisanteries de la même force elle arriva au lieu où son mari l'envoyoit, & où ses deux belles-sœurs, & le mari d'une d'elles la tenoit fort sujette. Le mari apprit en ce tems-là que sa bague étoit en gage pour quinze cens écus, & en fut fort chagrin. Pour sauver l'honneur de sa femme, & ravoir sa bague, il lui fit dire de la retirer, & qu'il payeroit les quinze cens écus. Elle qui ne se soucioit pas de la bague, puisque l'argent demeuroit à son Amant, lui écrivit que son mari la contraignoit de retirer la bague : & afin qu'il ne crût pas qu'elle l'aimât moins qu'auparavant, elle lui envoya un Diamant que sa maîtresse lui avoit donné, & qu'elle aimoit plus que tous ses autres bijoux. Son amant lui envoya volontiers l'obligation du Marchand, bien-aise d'avoir eu quinze cens écus, & un Diamant ; mais sur tout d'être assûré que sa maîtresse l'aimoit toûjours. Tant que le mari vêcut ils demeurerent éloignez l'un de l'autre, & ne pûrent se parler que par lettres. Le mari étant mort, l'amant croyant que sa maîtresse avoit toûjours pour lui les sentimens qu'elle lui avoit promis, ne perdit pas de tems à la demander en mariage : mais il trouva que la longue absence lui avoit donné un rival qui étoit plus aimé que lui. Il en eut tant de chagrin, que fuyant le commerce des Dames, il chercha les perils, & mourut enfin aprés s'être autant signalé que jeune homme ait jamais fait.

Ce conte, Mesdames, où le sexe n'est pas épargné, fait voir aux maris que les femmes qui ont le cœur grand, se laissent plutôt vain-

cre

ere par la colere & par la vengeance, que par les charmes de l'amour. L'Heroïne de cette nouvelle resista long-tems à cette douce passion; mais enfin elle s'abandonna à son desespoir. Une femme de bien n'en doit pas faire de même, parce qu'il n'y a point d'excuse à une mauvaise action. Plus on est exposé à faire le mal, plus y a-t-il de vertu à se vaincre & à faire bien, au lieu de rendre le mal pour le mal; d'autant plutôt que le mal qu'on croit faire à autrui retombe souvent sur celui qui le fait. Heureuses sont celles en qui éclate la vertu de Dieu en chasteté, en douceur, & en patience. Il me semble, Longarine, dit Hircan, que la Dame dont vous venez de parler, a été plus animée de dépit que d'amour; car enfin si elle eût aimé le Gentilhomme autant qu'elle en faisoit semblant, elle ne l'auroit jamais quitté pour un autre, & partant on la peut nommer dépiteuse, vindicative, opiniatre, & changeante. Vous en parlez bien à vôtre aise, répondit Emarsuite; mais vous ne sçavez pas quel crevecœur c'est d'aimer sans être aimé. Il est vrai, repliqua Hircan, que je ne l'ai guere éprouvé; car on ne me sçauroit faire si peu froide mine, que je ne laisse d'abord là & l'amour & la Dame. C'est fort bien, dit Parlamente, pour un homme comme vous qui n'aime que son plaisir; mais une honnête femme ne doit pas laisser son mari. Cependant, repartit Simontault, la Belle dont il est question, oublia pour quelque tems qu'elle étoit femme; car un homme n'auroit sçû se venger avec plus d'éclat. Pour une qui n'est pas sage, dit Oysille,

fille, il ne faut pas conclure que les autres ſoient de même. Vous étes pourtant toutes femmes, repliqua Saffredant, & quelque parées que vous ſoyez, qui chercheroit bien avant ſous vos jupes, trouveroit que vous étes telles. Qui voudroit vous écouter, dit alors Nomerfide, on paſſeroit la journée à ſe chicaner. Mais j'ai tant d'impatience d'entendre encore une nouvelle, que je prie Longarine de donner ſa voix à quelqu'un. Longarine jettant alors les yeux ſur Guebron, lui dit : Si vous avez quelque hiſtoire à conter de quelque honnête femme, je vous prie de le faire. Puiſque vous voulez que je parle, répondit Guebron, je vais vous faire un conte qui eſt arrivé à Milan.



XVI. NOU-



XVI. NOUVELLE.

Une Milanoise approuva la hardiesse & le grand courage de son Amant, & l'aima depuis de fort bon cœur.

DU tems que le Grand-Maître de Chaumont étoit Gouverneur de Milan, il y avoit une Dame qui passoit pour une des plus honnêtes femmes de la ville. Elle étoit veuve d'un Comte Italien, & demeuroit chez ses beaux-freres, ne voulant point entendre par-

parler de secondes nôces. Sa conduite étoit si sage & si reglée, qu'elle étoit géneralement estimée de tous les François & Italiens qui étoient dans le Duché. Ses beaux-freres & belles-sœurs regalans un jour le Grand-Maître de Chaumont, la veuve fut contrainte de s'y trouver ; ce qu'elle n'avoit pas coûtume de faire en quelque endroit que se fit le regal. Les François ne pûrent la voir sans louër sa beauté & sa bonne grace, & un entr'autres dont je ne dirai pas le mom. Il suffira de vous avertir, qu'il n'y avoit point de François en Italie qui fût plus digne d'être aimé, puisque la nature ne lui avoit épargné aucune des perfections qui peuvent rendre un homme aimable. Quoi qu'il vît la veuve en crépe noir, separée de la jeunesse, & retirée dans un coin avec plusieurs vieilles, comme il étoit homme à qui jamais ni homme ni femme n'avoit fait peur, il se mit à l'entretenir, ôta son masque, & quitta la dance pour avoir sa conversation. Il passa toute la soirée avec elle & avec les vieilles de sa compagnie, & y trouva plus de plaisir qu'il n'auroit fait avec les plus jeunes & les plus lestes de la Cour. Cette conversation le charma si fort, que quand il falut se retirer, il ne croyoit pas avoir eu le loisir de s'asseoir. Quoi qu'il n'entretint la veuve que de choses communes, & de la portée d'une pareille compagnie, elle ne laissa pas de s'apercevoir qu'il avoit envie de faire connoissance avec elle ; ce qu'elle résolut si bien d'éviter, que jamais depuis il ne pût la voir ni en festin, ni en grosse compagnie.

pagnie. Il s'informa de ſa maniere de vivre, & apprit qu'elle alloit ſouvent aux Egliſes & maiſons Religieuſes. Il mit tant de gens en campagne, qu'elle ne pouvoit aller ſi ſecretement dans ces lieux-là, qu'il ne s'y trouvât le premier, & n'y demeurât tant qu'il pouvoit la voir. Il profitoit ſi bien du tems, & la regardoit de ſi bon cœur, qu'elle ne pouvoit ignorer l'amour qu'il avoit pour elle. Pour prevenir ces rencontres, elle reſolut de feindre pendant quelque tems d'être malade, & d'entendre la Meſſe chez elle. Le Gentilhomme en eut un chagrin extréme ; car il ne pouvoit la voir que par ce ſeul moyen-là. Elle penſant avoir rompu ſes meſures, retourna aux Egliſes comme auparavant. L'amour prit incontinent ſoin d'en avertir le Gentilhomme, qui reprit auſſi ſa premiere dévotion. Craignant qu'elle ne fît naitre quelqu'autre obſtacle, & qu'il n'eût pas le tems de lui faire ſçavoir ce qu'il ſentoit pour elle ; un matin qu'elle croyoit être bien cachée dans une petite Chapelle, où elle entendoit la Meſſe, il alla ſe mettre au bout de l'Autel, & la voyant peu accompagnée ſe tourna vers elle dans le tems que le Prêtre faiſoit l'élevation, & lui dit d'une voix douce & pleine d'affection. Je jure, Madame, par celui que le Prêtre tient, que vous étes la ſeule cauſe de ma mort. Quoi que vous m'ôtiez les moyens de vous parler, vous ne pouvez pas ignorer la paſſion que j'ai pour vous, mes yeux languiſſans & mon air moribond vous l'ont aſſez expliquée. La Dame faiſant ſemblanr de

ne

ne rien entendre, se contenta de lui dire qu'il ne fairoit point prendre le nom de Dieu en vain : mais les Dieux, à ce que les Poëtes disent, se moquent des sermens & des mensonges des amans : ainsi les femmes qui aiment l'honneur ne doivent être ni credules, ni pitoyables. En disant cela elle se leva, & s'en retourna chez elle. Ceux qui ont passé par-là croiront sans peine que le Gentilhomme fut fort affligé d'une telle réponse. Cependant comme il ne manquoit pas de cœur, il aima mieux une réponse chagrinante, que d'avoir manqué l'occasion de lui declarer son amour. Il fut constant trois ans durant, & ne perdit pas un moment à l'entretenir de son glorieux martyre & par lettres, & par tous les autres moyens qui se presentoient : mais durant tout ce tems-là elle ne lui répondit autre chose sinon qu'elle le fuyoit comme le loup fait le mâtin ; & cela non par averſion qu'elle eût pour lui, mais parce qu'elle craignoit d'exposer son honneur & sa reputation. Le Gentilhomme sentit si bien que c'étoit là le nœud de la difficulté, qu'il poussa les affaires plus vivement qu'il n'avoit jamais fait. Aprés bien des peines, des refus, & des souffrances la Belle fût touchée de sa constance, eut pitié de lui, & lui accorda enfin ce qu'il avoit si long-tems desiré & attendu. Etant convenus des moyens le Gentilhomme ne manqua pas d'aller chez la Belle quelques risques qu'il y eût à courir de la vie, parce qu'elle logeoit avec ses parens. Cependant comme il étoit aussi fin qu'agreable, il fit sa ma-

manœuvre avec tant d'adreſſe & de prudence, qu'il entra dans ſa chambre à l'heure marquée. Il la trouva ſeule couchée dans un beau lit. Comme il ſe preſſoit de ſe deshabiller pour ſe coucher avec elle, il entendit à la porte des gens qui parloient bas, & des épées dont on ferrailloit les murailles. Nous ſommes perdus, lui dit alors la Belle plus morte que vive. Vôtre vie & mon honneur ſont en grand danger: Mes freres vous cherchent pour vous tuer. Cachez-vous ſous le lit, je vous prie; Car ne vous trouvant point je ſerai en droit de me plaindre de l'allarme qu'ils m'auront donné ſans ſujet. Le Gentilhomme qui n'étoit pas aiſé à épouvanter, lui répondit froidement. Vos freres ſont-ils gens à faire peur à un honnête homme? Quand toute leur race ſeroit aſſemblée, je ſuis aſſûré que toute leur troupe n'attendroit pas le quatriéme coup de mon épée. Demeurez au lit tranquillement, & me laiſſez garder la porte. Il mit alors l'épée à la main, s'envelopa le bras de ſa cape, & ouvrit la porte pour voir de plus prés les épées dont il entendoit le bruit. La porte étant ouverte il vit que c'étoit deux ſervantes qui avec deux épées lui donnoient cette allarme. Pardonnez-nous, Monſr. lui dirent-elles en le voyant. Nous ne faiſons ceci que par ordre de nôtre maîtreſſe: Mais c'eſt le ſeul obſtacle que nous vous ferons. Le Gentilhomme voyant que c'étoit des femmes ſe contenta de leur faire une groſſe imprecation, & de leur fermer la porte au nez. Il ſe coucha auprés de ſa maîtreſſe le plus

plus promptement qu'il lui fut poſſible. La peur n'avoit point diminué ſon amour, & ſans s'amuſer à lui demander la raiſon de ces eſcarmouches, il ne ſongea qu'à ſatisfaire ſa paſſion. Comme le jour approchoit, il lui demanda pourquoi elle avoit ſi long-tems differé ſon bonheur, & quelle raiſon elle avoit eu de faire faire un tel manége aux ſervantes? J'avois reſolu, répondit-elle en riant, de ne jamais aimer, & j'ai executé ma reſolution depuis que je ſuis veuve: Mais dés la premiere fois que vous me parlâtes, je trouvai tant d'honnêteté en vous, que je changeai d'avis, & commençai dés lors à vous aimer autant que vous m'aimiez. Il eſt vrai que l'honneur qui a toûjours été le principe de ma conduite, ne pouvoit conſentir que l'amour me fit faire quelque choſe qui pût donner atteinte à ma reputation. Mais comme la biche mortellement bleſſé croit changer ſon mal en chageant de lieu; de même j'allois d'Egliſe en Egliſe penſant fuïr celui que je portois dans mon cœur. Vous voyez bien preſentement que je vous aimois de la bonne ſorte, puiſque j'ai trouvé le ſecret d'accorder l'honneur avec l'amour. Mais pour être bien aſſûrée que je donnois mon cœur à un parfaitement honnête homme, j'ai donné ordre à mes ſervantes de faire ce qu'elles ont fait. Je puis vous aſſûrer que ſi vous aviez eu peur juſques à vous cacher ſous le lit, mon deſſein étoit de me lever, de paſſer dans une autre chambre, & de ne vous voir jamais de plus prés: Mais comme je vous ai trouvé bien

fait

fait, de bonne mine, & plein de vertu & d'intrepidité au delà même de ce que la renommée m'en avoit dit ; & que la peur n'a pù vous ébranler, ni refroidir le moins du monde l'amour que vous avez pour moi, j'ai resolu de m'attacher à vous pour le reste de mes jours ; persuadée que je ne sçaurois mettre en des meilleures mains ma vie & mon honneur, que de les confier à l'homme du monde qui a je croi le plus de vertu. Comme si la volonté des hommes étoit immuable, ils se promirent & se jurerent une chose qui n'étoit pas en leur pouvoir, je veux dire une amitié perpetuelle, qui ne peut ni naître, ni demeurer dans le cœur des hommes, comme le sçavent celles qui en ont fait l'experience, & qui vous diront que ces sortes d'engagemens ne sont pas de longue durée.

Ainsi, Mesdames, vous vous donnerez de garde de nous, comme feroit le cerf du chasseur s'il avoit de la raison ; Car nôtre felicité, nôtre gloire, & nôtre intelligence est de vous voir prises, & de vous ôter ce qui doit vous être plus cher que la vie. Depuis quand, Guebron, dit Hircan, étes vous devenu Prédicateur ? Vous n'avez pas toûjours parlé de même. Il est vrai, repliqua Guebron, que j'ai tenu toute ma vie un tout autre langage : Mais comme j'ai les dents foibles, & que je ne puis plus mâcher la venaison, j'avertis les pauvres biches de se donner de garde des Veneurs, pour reparer dans ma vieillesse les maux que j'ai faits durant ma jeunesse. Nous vous re-

mercions, Guebron, repartit Nomerfide, de nous avertir de nòtre profit : Mais nous ne croyons pas vous en être fort obligées ; car vous n'avez pas ainsi parlé à celle que vous avez tant aimée ; ainsi c'est une marque que vous ne nous aimez gueres. N'étes-vous point encore fâché que nous soyons aimées ? Nous nous croyons cependant aussi sages & aussi vertueuses que celle que vous avez si long-tems recherchée étant jeune. Mais c'est la vanité ordinaire aux vieillards qui croient toûjours avoir été plus sages que ceux qui viennent aprés eux. Quand la tromperie de quelqu'un de vos soûpirans, repartit Guebron, vous aura fait connoître la malice des hommes, vous croirez alors, Nomerfide, que je vous aurai dit la verité. Il me semble, dit alors Oysille, que le Gentilhomme dont vous vantez tant la hardiesse, devroit plutôt être doüé de fureur d'amour ; passion si violente, qu'elle fait entreprendre aux plus poltrons, des choses ausquelles les plus hardis penseroient deux fois. S'il n'avoit pas crû, Madame, repartit Saffredant, que les Italiens sont gens à mieux payer de la langue que du bras, il me semble qu'il auroit dû avoir peur. Oui, reprit Oysille, s'il n'avoit pas eu dans le cœur un feu qui dissipe la crainte. Puisque vous ne trouvez pas la hardiesse de ce Gentilhomme assez loüable, vous en sçavez apparemment un autre, dit Hircan, qui vous paroît plus digne de loüange. Il est vrai, répondit Oysille, que celui-ci est loüable ; mais j'en sçai un qui merite d'être admiré. Je vous prie donc,
reprit

reprit Guebron, de prendre ma place, & de nous dire comme vous nous promettez, quelque chose de grand, & digne d'un homme de grand cœur. Si un homme a fait voir tant de bravoure contre les Milanois pour ſa vie & pour l'honneur de ſa maîtreſſe, & qu'il paſſe pour ſi hardi, que ne doit-on point dire, ajoûta Oyſille, d'un autre qui ſans neceſſité & par pure valeur a fait le tour que je vais vous conter.





XVII. NOUVELLE.

Le Roi François donna une preuve ſignalée de ſa generoſité au Comte Guillaume qui vouloit le faire mourir.

UN Comte Allemand nommé Guillaume, de la Maiſon de Saxe, dont celle de Savoye eſt ſi alliée, que ces deux Maiſons n'en faiſoient anciennement qu'une, vint à Dijon dans la Duché de Bourgogne, & ſe mit au ſervice du Roi François. Ce Comte qui paſſoit

ſoit pour un des hommes auſſi bien faits, & auſſi hardis qu'il y en eût en Allemagne, fut ſi favorablement reçû du Roi, qu'il le prit non ſeulement à ſon ſervice, mais le tint prés de ſa perſonne & de ſa chambre. Le Seigneur de la Trimouïlle Gouverneur de Bourgogne, ancien Chevalier, & fidéle ſerviteur du Roi, naturellement ſoupçonneux, & attentif aux interêts de ſon maitre, avoit toûjours bon nombre d'eſpions chez les ennemis, pour découvrir leurs intrigues, & ſe conduiſoit avec tant de prudence que peu de choſe lui échapoit. On lui écrivit un jour entr'autres choſes, que le Comte Guillaume avoit déja touché quelques ſommes d'argent, avec promeſſe d'en recevoir de plus grandes, pourvû qu'il fît mourir le Roi de quelque maniere que ce pût être. Le Seigneur de la Trimouïlle ne manqua pas d'en donner avis au Roi, & n'en fit pas un ſecret à Madame Louïſe de Savoye ſa mere, qui oubliant qu'elle étoit alliée de l'Allemand, pria le Roi de le chaſſer incontinent. Le Roi, au lieu de chaſſer le Comte, pria Madame Louïſe de n'en point parler, diſant qu'il étoit impoſſible qu'un ſi honnête homme fît une ſi vilaine action. Quelque tems aprés on reçût encore un ſecond avis confirmatif du premier. Le Gouverneur tout de feu pour la conſervation de ſon Maître, lui demanda permiſſion, ou de le chaſſer, ou d'y donner ordre : Mais le Roi lui commanda expreſſement de ne faire ſemblant de rien, ne doutant pas d'en ſçavoir la verité par quelqu'autre moyen. Un jour que

le Roi alloit à la chaſſe, & prit pour toutes armes une parfaitement bonne épée, mena le Comte Guillaume avec lui, & lui commanda de le ſuivre le premier & de prés. Aprés avoir couru le cerf durant quelque tems, le Roi voyant ſes gens éloignez, & ſe trouvant ſeul avec le Comte, ſe détourna du chemin. Quand ils furent bien avant dant la forêt, le Roi tira ſon épée, & dit au Comte. N'eſt-il pas vrai que cette épée eſt belle & bonne? Le Comte le prenant par le bout, répondit, qu'il n'en avoit point vû qui lui parût meilleure. Vous avez raiſon, repliqua le Roi; & il me ſemble que ſi quelqu'un avoit fait deſſein de me tuer, & qu'il connût la force de mon bras, la bonté de mon cœur & cette épée, il y penſeroit deux fois avant que de m'attaquer: cependant je le regarderois comme un grand ſcelerat, ſi étant tête à tête, & ſans témoin, il n'oſoit executer ſon deſſein. Le deſſein ſeroit bien ſcelerat, Sire, répondit le Comte bien étonné; mais l'exécution ſeroit encore plus ſcelerate & plus folle. Le Roi remit en riant ſon épée dans le foureau, & entendant le bruit de la chaſſe bien prés de lui, il piqua de ce côté là le plus promptement qu'il pût.

Quand il eut rejoint ſes gens, il ne dit pas un mot de ce qui s'étoit paſſé, perſuadé que le Comte Guillaume quelque vigoureux & diſpos qu'il fût, n'étoit pas homme à faire un coup ſi déterminé. Cependant le Comte ne doutant pas qu'il ne fût ſuſpect, & craignant beaucoup d'être découvert, alla dés le lende-

lendemain trouver Robertet Secretaire des Finances, & lui dit qu'ayant pensé aux bienfaits & appointemens que le Roi lui avoit proposé pour demeurer a son service, il trouvoit qu'il n'y en avoit pas pour l'entretenir la moitié de l'année ; & que s'il ne plaisoit pas à sa Majesté de lui faire donner le double, il seroit contraint de se retirer : priant Robertet de sçavoir sur cela la volonté du Roi, le plutòt qu'il pourroit. Robertet répondit qu'il ne sçauroit faire plus de diligence que d'aller sur le champ en parler au Roi ; commission qu'il prit d'autant plus volontiers, qu'il avoit vû les avis que la Trimouïlle avoit donnez. Le Roi ne fut pas plutôt éveillé que Robertet fit son compliment en presence de Monsieur de la Tremouïlle & de l'Amiral de Bonnivet, qui ne sçavoient pas ce que le Roi avoit fait. Vous avez envie, dit le Roi, de chasser le Comte Guillaume, & vous voyez qu'il se chasse soi-même. Ainsi vous lui direz que s'il n'est pas content de ce que j'ai fait pour lui lorsqu'il est entré à mon service ; ce que quantité de gens de bonne maison s'estimeroient heureux d'avoir, il peut chercher mieux ailleurs. Bien loin de vouloir l'en empêcher, je serai bien-aise qu'il trouve un aussi bon parti qu'il le merite. Robertet fut aussi diligent à porter cette réponse au Comte, qu'il l'avoit été d'en faire la proposition au Roi. Puisqu'ainsi est, dit le Comte, il faut donc se retirer. Comme la peur le pressoit de partir, vingt-quatre heures suffirent pour faire le reste. Il prit congé du Roi

comme Sa Majesté se mettoit à table, feignant un sensible regret de ce que la necessité le privoit de sa presence. Il prit aussi congé de la Mere du Roi, qui le lui donna avec la même joie qu'elle l'avoit reçû comme parent & ami. Ainsi le Comte se retira chez lui. Le Roi voyant que sa Mere & ses serviteurs étoient surpris d'un départ si précipité, leur apprit l'allarme qu'il avoit donnée au Comte, ajoûtant qu'encore qu'il fût innocent de ce qu'on lui imputoit, il avoit eu néanmoins assez de peur pour s'éloigner d'un Maitre, dont il ne connoissoit pas encore le temperament.

Je ne voi point de raison, Mesdames, qui pût obliger le Roi à exposer ainsi sa personne contre un homme si estimé, si ce n'est que par pure grandeur d'ame il voulût quitter la compagnie & les lieux, où les Rois ne trouvent point d'inferieurs qui leur presentent le combat, pour se rendre égal à un homme qu'il prenoit pour son ennemi, & pour éprouver en personne sa hardiesse & son grand courage. Il avoit sans contredit raison, dit Parlamente: car les loüanges de tous les hommes ne satisfont pas un grand cœur, comme l'experience qu'il fait des vertus que Dieu a mises en lui. Il y a long-tems, dit Guebron, que les Poëtes ont chanté, qu'on ne peut parvenir au Temple de la Renommée sans passer par celui de la vertu. Comme je connois les deux personnes dont vous avez fait le conte, je sçai fort bien que le Roi est l'homme le plus hardi de son Royaume. Quand le Comte Guillaume vint

en France, reprit Hircan, j'aurois eu plus de peur de ſon épée, que de celle des plus braves Italiens qui étoient alors à la Cour. Vous ſçavez bien, répondit Emarſuite, que le Roi eſt ſi eſtimé, que toutes les loüanges que nous pourrions lui donner ſeroient fort au deſſous de ſon merite, & que la journée ſeroit paſſée avant que chacun en eût dit ce qu'il en croit. Ainſi, Madame, donnez vôtre voix à quelqu'un qui diſe encore du bien des hommes, s'il y en a à dire. Il me ſemble, dit Oyſille à Hircan, qu'il vous eſt ſi ordinaire de dire du mal des femmes, que vous n'aurez pas de peine à nous dire du bien des hommes: C'eſt pourquoi je vous donne ma voix. Il me ſera d'autant plus aiſé, repartit Hircan, qu'il n'y a que peu de tems qu'on m'a fait un conte à la loüange d'un Gentilhomme, dont l'amour, la fermeté, & la patience ſont ſi loüables, que je n'en dois pas laiſſer perdre la memoire.





XVIII. NOUVELLE.

Une jeune Dame éprouve la fidélité d'un jeune Ecolier son Amant, avant que de lui laisser prendre avantage sur son honneur.

IL y avoit dans une des bonnes villes de France un Seigneur de bonne maison qui étoit aux Ecoles, desirant d'aquerir la science qui aquiert aux honnêtes gens l'honneur & la vertu. Quoi qu'il fût déja si sçavant, qu'à l'âge de dix-sept à dix-huit ans il sembloit qu'il

qu'il fût la ſcience & l'exemple des autres ; l'amour ne laiſſa pas néanmoins de lui faire encore d'autres leçons. Pour ſe faire mieux écouter & mieux recevoir, il ſe cacha ſous le viſage & dans les yeux de la plus belle Dame du païs, qu'un procez avoit amenée en ville. Avant que l'amour ſe ſervît des charmes de cette Belle pour ſoûmettre ce jeune Seigneur à ſon Empire, il avoit gagné le cœur de la Dame, en lui faiſant voir les perfections du Gentilhomme, qui pour la bonne mine, les agrémens, le bon ſens, & le beau parler n'avoit perſonne qui le ſurpaſſât. Vous qui ſçavez combien ce feu fait de chemin en peu de tems dés qu'une fois il commence à brûler les fauxbourgs d'un cœur, vous jugerez ſans peine que l'amour ne tarda gueres à ſe rendre maître de deux ſujets ſi accomplis, & à les remplir tellement de lumiere, que leur penſée, leur volonté, leur parole n'étoient que flamme de cet amour, qui avec la jeuneſſe, mere de la crainte, lui faiſoit pouſſer les affaires le plus doucement qu'il lui étoit poſſible. Mais il n'étoit pas neceſſaire de faire violence à la Belle, puiſque l'amour en avoit déja fait la conquête. Cependant la pudeur, compagne inſeparable des Dames, l'obligea de cacher le plus long-tems qu'elle pût les ſentimens de ſon cœur. Mais enfin la citadelle de l'honneur, je veux dire le cœur, fut ruïnée de telle ſorte, que la pauvre Dame donna ſon conſentement aux choſes auſquelles elle n'avoit jamais refuſé de conſentir. Cependant pour éprouver la patience, la fermeté,

té, & la passion de son Amant, elle ne se rendit qu'à une condition pour lui : Et moyenant qu'il remplit la condition, elle l'assûra de l'aimer toujours trés-parfaitement ; mais que s'il y manquoit, elle feroit tout le contraire. La condition étoit qu'elle vouloit bien lui parler tous deux couchez en chemise dans le même lit, & qu'il ne lui demanderoit que des baisers & des paroles. Lui qui croyoit qu'il n'y avoit point de joie comparable à ce qu'elle lui offroit, ne balança point à promettte. Le soir venu on fit ce qu'on avoit arrêté. Elle eut beau le caresser, il ne voulut jamais fausser sa parole, quelques mouvemens que la nature lui fit sentir. Quoi qu'il fût bien persuadé que sa peine n'avoit rien de moins que celle du Purgatoire, son amour étoit si grand, & son esperance si forte, que comptant sur la perpetuelle amitié qui lui coûtoit tant à aquerir, il triompha par sa patience, & se leva d'auprés d'elle tout tel qu'il s'y étoit couché. La Belle, à mon avis, plus étonnée que contente d'une si grande retenue, alla se mettre en tête ou que son amour étoit moins grand qu'il ne disoit, ou qu'il n'avoit pas trouvé en elle tout le bien qu'il avoit cru, comptant pour rien l'honnêteté, la patience, & la religieuse fidélité de son Amant. Elle resolut donc avant que de se rendre, d'éprouver encore une fois l'amour qu'il disoit avoir. Pour cet effet elle le pria de galantiser une fille qu'elle avoit à son service belle & bien plus jeune qu'elle, afin que le voyant venir si souvent chez elle, on crut qu'il y venoit pour sa Demoiselle, &

non pas pour elle. Le jeune Seigneur bien persuadé qu'il avoit donné de l'amour autant qu'il en avoit reçu, fit tous ce qu'on exigeoit de lui, & en conta à cette fille à la solicitation de sa maîtresse. La jeune fille le voyant bien fait & bien parleur, prit ce qu'il lui dit pour argent comptant, & l'aima comme si elle en avoit été bien aimée. La maîtresse voyant qu'on en étoit venu si avant, & que son Amant ne laissoit pas néanmoins de la sommer de sa parole ; considerant d'ailleurs qu'aprés avoir mis à d'assez fortes épreuves l'amour qu'il avoit pour elle, il étoit juste enfin de recompenser sa constance & sa soûmission, elle lui promit de la venir voir à une heure aprés mi-nuit. Si cet Amant passionné eut de la joie, & s'il fut ponctuel à se trouver au rendez-vous, cela s'en va sans dire. La Belle pour éprouver tout de nouveau la violence de son amour, dit à sa Demoiselle. Je sçai l'amour qu'un tel Seigneur a pour vous, & je sçai aussi que vous n'en avez pas moins pour lui. J'entre tellement dans vos interêts, que j'ai resolu de vous faciliter à l'un & à l'autre une longue conversation où vous puissiez vous entretenir à vôtre aise. La Demoiselle fut si transportée, qu'elle ne pût lui déguiser sa passion. Suivant donc le conseil de sa maîtresse & pour lui obéïr, elle se coucha dans un beau lit, seul & unique dans la chambre, dont la Dame laissa la porte ouverte aprés avoir allumé des flambeaux pour faire mieux remarquer la beauté de la Demoiselle. Ensuite elle fit semblant de s'en aller, & se cacha si bien au-

auprés du lit, qu'il n'étoit guere possible de la voir. L'Amant croyant la trouver comme elle lui avoit promis, entra à l'heure marquée le plus doucement qu'il pût. Aprés avoir fermé la porte, & s'être deshabillé, il se mit au lit, pensant y trouver ce qu'il desiroit. A peine eut-il avancé les bras pour embrasser celle qu'il prenoit pour sa maîtresse, que la pauvre fille, qui le croyoit tout à elle, lui porta les siens au cou, & lui parla avec tant d'affection, & avec un vermillon qui lui donnoit tant de grace, qu'il n'y a point de saint Hermite qui n'en eût perdu ses Patenotres. Mais la reconnoissant à la vûë & à la voix, l'amour qui l'avoit fait coucher avec tant de diligence, le fit lever bien plus vite qu'il ne s'étoit couché, dés qu'il reconnut que ce n'étoit pas celle qui l'avoit tant fait souffrir. Pestant donc & contre la maîtresse, & contre la Demoiselle. Vôtre folie, dit-il à celle-ci, & la malice de celle qui vous a fait mettre là, ne sçauroient me rendre autre que je suis. Tâchez à être femme de bien ; car ce ne sera pas moi qui vous en empêcherai. Et en disant cela il sortit en trés-grosse colere, & fut long-tems sans revenir voir sa maîtresse. Cependant l'amour qui n'est jamais sans esperance, lui representa que plus sa constance étoit grande & connuë par tant d'experiences, plus la jouïssance seroit-elle longue & heureuse. La Dame qui avoit tout entendu, fut si contente & si surprise de l'excez & de la solidité de son amour, qu'elle eut de l'impatience de le revoir pour

lui

lui faire reparation des maux qu'elle lui avoit fait souffrir pour éprouver son amour. D'abord qu'elle le vit, elle lui parla si honnêtement & avec tant de tendresse, que non seulement il oublia tout ce qu'il avoit souffert; mais même s'en felicita voyant qu'on en faisoit honneur à sa constance, & qu'on en demeuroit convaincu de son parfait amour. Il ne lui arriva depuis aucun contre-tems; ses travaux & son amour furent couronnez, & il eut de la Belle tout ce qu'il pouvoit souhaiter.

Trouvez-moi, je vous prie, Mesdames, une femme qui ait eu en amour la même fermeté, la même patience, & la même fidélité. Ceux qui ont été exposez à de pareilles tentations, trouvent bien petites en comparaison celles que la peinture donne à saint Antoine. Car qui peut être chaste & patient avec la beauté, l'amour, le tems, & le loisir des femmes, peut compter qu'il aura assez de vertu pour vaincre tous les Diables ensemble. C'est dommage, dit Oysille, qu'il ne s'adressât à une femme aussi vertueuse que lui. C'eût été l'amour le plus honnête & le plus parfait dont on ait jamais entendu parler. Dites-moi, je vous prie, dit Guebron, lequel des deux vous trouvez le plus difficile? Il me semble, dit Parlamente, que c'est le dernier; car le dépit & la colere est la plus terrible de toutes les tentations. Longarine dit, qu'elle croyoit que ce fut le premier; parce que pour tenir sa parole il avoit à vaincre l'amour & soi-même. Vous en parlez bien à vôtre aise,

aise, répondit Simontault : Mais nous qui sçavons ce que la chose vaut, en devons dire notre avis. Pour moi je dis qu'il fut fou la premiere fois, & la derniere sot. Je croy qu'en tenant parole à sa maitresse elle en souffroit autant ou plus que lui. Elle n'exigeoit cette parole de lui que pour faire plus la femme de bien qu'elle n'étoit ; car elle n'ignoroit pas qu'il n'y a ni commandement, ni serment, ni rien au monde, qui puisse arrêter les mouvemens d'un amour violent. Elle étoit bien-aise de couvrir son vice d'une apparence de vertu, & faire accroire qu'elle n'étoit accessible qu'à une vertu heroïque. Il fut sot la seconde fois de laisser celle qui l'aimoit, & qui valoit mieux que l'autre, ayant sur tout une aussi bonne excuse que le dépit dont il étoit outré. Je dis tout le contraire, interrompit Dagoucin. La premiere fois il parut ferme, patient, & homme de parole ; & la seconde fidéle & aimant en perfection. Et que sçait-on, dit Saffredant, s'il n'étoit point de ceux qu'un Chapitre nomme *de frigidis & maleficiatis* ? Mais pour qu'il ne manquât rien à l'éloge de ce Heros, Hircan auroit dû nous dire s'il fit son devoir quand il eut ce qu'il demandoit. On auroit alors jugé sans peine s'il fut sage par vertu ou par impuissance. Vous pouvez croire, repliqua Hircan, que si l'on me l'avoit dit, je ne l'aurois pas plus caché que le reste : Mais connoissant comme je fais l'homme & sa complexion, j'attribue son action à la force de son amour, & nullement à l'impuissance & à la froideur. Si cela est,

reprit

reprit Saffredant, il devoit se moquer de sa parole. Si la Belle s'en étoit offensée, il n'y auroit pas eu grand peine à l'appaiser. Mais, repartit Emarsuite, peut-être qu'alors elle ne l'auroit pas voulu. Belle raison ! dit Saffredant. N'étoit-il pas assez fort pour la forcer, puisqu'elle lui avoit donné camp ? Vertubleu, dit Nomerfide, comme vous y allez. Est-ce ainsi qu'il faut aquerir la bienveillance d'une femme qu'on croit sage & honnête ? Il me semble, reprit Saffredant, que l'on ne sçauroit faire plus d'honneur à une femme de qui l'on veut quelque chose de pareil, que de la prendre par force ; car il n'y a si petite Demoiselle qui ne soit bien-aise de se faire longtems prier. Il y en a d'autres qu'on ne peut gagner qu'à force de presens. D'autres sont si bêtes qu'elles ne sont presque prenables par aucun côté. Avec celles-là il ne faut penser qu'à chercher des moyens. Mais quand on a à faire à une prude, si sage qu'on ne peut la tromper, & si bonne qu'on ne peut en venir à bout ni par paroles, ni par presens, n'est-il pas juste de chercher tous les moyens possibles pour l'emporter ? Quand vous entendez dire qu'un homme a forcé une femme, concluez qu'elle ne lui avoit laissé que ce seul moyen d'en venir à bout, & n'ayez pas moins d'estime pour un homme qui a exposé sa vie pour satisfaire à son amour. J'ai vû autrefois, dit Guebron en riant, assieger & prendre des places par force, parce qu'il n'y avoit pas moyen de faire venir les Gouverneurs à composition, ni par argent, ni par menaces ; car

on dit que place qui parlamente est à demi rendue. Il semble, dit Emarsuite, que l'amour ne soit fondé que sur ces folies. Il y a bien des gens qui ont constamment aimé avec d'autres intentions. Si vous sçavez quelque histoire là dessus, dit Hircan, dites la, je vous donne ma voix. J'en sçai une, répondit Parlamente, que je dirai bien volontiers.





XIX. NOUVELLE.

Un homme & une femme au desespoir de ne s'être pas mariez, se mettent en Religion, l'homme à St. François, & la femme à Ste. Claire.

DU tems du Marquis de Mantouë qui avoit épousé la sœur du Duc de Ferrare, il y avoit chez la Duchesse une Demoiselle nommée Pauline, tellement aimée d'un Gentilhomme qui étoit au service du Marquis, que tout le monde étoit surpris

 de

de l'excez de ſon amour, parce qu'étant pauvre, mais bien fait de ſa perſonne, & de plus fort aimé de ſon maître, il devoit s'attacher à une femme qui eût aſſez de bien pour tous deux : Mais il croyoit que Pauline étoit un tréſor qu'il eſperoit de poſſeder à la faveur du Sacrement. La Marquiſe qui aimoit Pauline, & qui vouloit qu'elle ſe mariât plus richement, l'en détournoit tant qu'elle pouvoit, & les empêchoit ſouvent de parler enſemble, leur repreſentant que s'ils ſe marioient, il n'y auroit en Italie rien de plus pauvre & de plus miſerable qu'eux. Mais le Gentilhomme ne pouvoit goûter cette raiſon. Pauline de ſon côté diſſimuloit ſon amour du mieux qu'il lui étoit poſſible ; mais pour tout cela elle n'en penſoit pas moins. Leur commerce fut long, & ils eſperoient que le tems amelioreroit leur fortune. Durant cette attente la guerre ſurvint, & le Gentilhomme fut fait priſonnier avec un François, auſſi amoureux en France, que l'autre l'étoit en Italie. Se voyant tous deux dans la même diſgrace, ils commencerent à ſe découvrir reciproquement leurs ſecrets. Le François lui dit que ſon cœur étoit eſclave auſſi bien que le ſien, ſans lui dire où. Mais comme ils étoient tous deux au ſervice du Marquis de Mantouë, le François ſçavoit que ſon Camerade aimoit Pauline ; & ſes interêts lui étant chers, il lui conſeilla d'abandonner ce commerce ; ce que l'Italien juroit n'être pas en ſon pouvoir de faire, ajoû-

ajoûtant que si le Marquis de Mantouë en recompense de sa prison & des bons services qu'il lui avoit rendus, ne lui donnoit pas sa maîtresse à son retour, il se feroit Cordelier, & ne serviroit jamais d'autre maître que Dieu. Le François qui ne voyoit en lui aucun signe de Religion à la dévotion prés qu'il avoit en Pauline, ne pouvoit croire qu'il parlât tout de bon. Au bout de neuf mois le François fut remis en liberté, & fit tant qu'il la procura aussi à son Camerade, qui ne fut pas plutôt libre, qu'il recommença ses solicitations auprés du Marquis & de la Marquise pour son mariage avec Pauline. On avoit beau lui representer la pauvreté où ils seroient reduits, & les parens de part & d'autre qui ne vouloient pas y consentir, lui défendoient de parler davantage à Pauline, afin que l'absence & l'impossibilité le guerît de cet entêtement, tout cela n'étoit pas capable de l'arrêter. Se voyant forcé d'obéïr il demanda permission à la Marquise de prendre congé de Pauline, puisqu'il ne devoit plus lui parler; ce qui lui fut incontinent accordé. Puisque le Ciel & la terre sont contre nous, dit-il à Pauline en l'abordant, & que non seulement on ne veut pas que nous nous marions, mais même que nous nous voyions & que nous nous parlions, le Marquis & la Marquise nos maîtres qui exigent de nous une si cruelle obéïssance, peuvent bien se vanter d'avoir d'une seule parole blessé deux cœurs, dont les corps ne sçauroient plus que languir; & font bien voir par un ordre si rigoureux qu'ils n'ont jamais

connu ni l'amour ni la pitié. Je sçai bien que leur vûë est de nous bien & richement marier l'un & l'autre ; mais ils ne sçavent pas qu'on est veritablement riche dés qu'on est content : Cependant ils m'ont tant fait de mal & de déplaisir, qu'il m'est impossible de demeurer plus long-tems à leur service. Je crois bien que si jamais je n'avois parlé de me marier avec vous, ils n'auroient pas porté le scrupule jusqu'à nous défendre de nous parler : Mais enfin pour moi je puis vous assûrer qu'aprés vous avoir aimée avec tant d'honnêteté & de vertu, je vous aimerai toute ma vie. Et parce qu'en vous voyant je ne sçaurois soûtenir une si grande dureté, & que ne vous voyant pas, mon cœur qui ne sçauroit être vuide, se rempliroit d'un desespoir dont la fin me seroit funeste, j'ai resolu depuis long-tems de me mettre en Religion. Ce n'est pas que je ne sçache bien qu'on peut se sauver en toute sorte d'états ; mais je croi que dans ces retraites on a plus de loisir pour méditer la grandeur de la divine bonté, qui aura j'espere pitié des fautes de ma jeunesse, & disposera mon cœur à autant aimer les choses du Ciel, que j'ai aimé celles de la terre. Si Dieu me fait la grace de devenir sçavant, mon occupation continuelle sera de prier Dieu pour vous. Je vous suplie par l'amour fidéle & constant que nous avons eu l'un pour l'autre, de vous souvenir de moi dans vos oraisons, & de prier le Seigneur de me donner autant de constance en ne vous voyant pas, qu'il m'a donné de contentement en vous voyant. Comme j'ai esperé toute ma vie d'avoir de

vous

vous par mariage, ce que l'honneur & la conſcience permettent, & que je me ſuis contenté de l'eſperance : maintenant que je la perds cette eſperance, & que je ne puis jamais être traité de vous comme mari, je vous prie en vous diſant adieu, de me traiter comme frere, & de m'accorder un baiſer. La pauvre Pauline qui lui avoit toûjours témoigné aſſez de rigueur, voyant l'extrémité de ſa douleur & la juſtice de ſa demande, conſiderant que dans le deſeſpoir où il étoit il ſe contentoit d'une choſe ſi raiſonnable, & ne pouvant lui répondre que par des larmes, ſe jetta à ſon cou le cœur ſi ſaiſi, que la parole, le ſentiment, & les forces l'abandonnant, elle tomba évanouïe entre ſes bras, & l'amour, la triſteſſe, & la pitié lui en firent faire autant. Une des compagnes de Pauline qui les vit tomber l'un d'un côté, l'autre de l'autre, appella du ſecours qui les fit revenir à force de remedes. Pauline qui vouloit cacher ſon affection, eut honte quand elle s'apperçût qu'elle l'avoit fait éclater avec tant de vehemence. Cependant la pitié qu'elle avoit eu de l'évanouïſſement du Gentilhomme fut pour elle une bonne excuſe. Cet amant affligé au dernier point, & ne pouvant ſoûtenir ce mot de dire adieu pour jamais, s'en alla tout au plus vîte le cœur & les dents ſi ſerrez, qu'entrant dans ſa chambre comme un mort, il ſe laiſſa tomber ſur ſon lit, & paſſa la nuit à faire de ſi triſtes lamentations, que ſes domeſtiques crurent qu'il avoit perdu tous ſes parens & amis, & tout ce qu'il avoit de bien au monde. Le lendemain au matin il ſe recom-

manda à nôtre Seigneur, & aprés avoir distribué à ses domestiques le peu de bien qu'il avoit, sans en retenir que quelque peu d'argent dont il crut avoir besoin, il défendit à ses gens de le suivre, & s'en alla seul au Convent de l'Observance demander l'habit de Religieux, resolu de n'en porter d'autre de sa vie. Le Gardien qui l'avoit connu autrefois crut d'abord qu'il vouloit rire, ou qu'il révoit lui-même: en effet il n'y avoit point d'homme dans tout le païs qui eût moins la mine d'un Cordelier, & qui fût mieux partagé des agrémens & des vertus qu'on pouvoit desirer en un Gentilhomme: mais aprés l'avoir entendu, & l'avoir vû répandre des ruisseaux de larmes sans savoir d'où en venoit la source, il le reçût humainement. Voyant sa perseverance il lui donna l'habit bien-tôt aprés, qu'il reçût avec beaucoup de dévotion. Le Marquis & la Marquise en eurent avis, & en furent si supris qu'à peine pouvoient-ils le croire. Pauline pour faire voir qu'elle étoit sans passion, dissimula du mieux qu'elle pût le regret qu'elle avoit de son amant, & le fit si bien, que chacun disoit qu'elle l'avoit bien-tôt oublié. Elle passa cinq à six mois de cette maniere, durant lesquels un Religieux lui donna une chanson que son amant avoit faite peu de jours aprés qu'il eut pris l'habit. L'air en est Italien & commun. J'ai traduit les paroles en François, & le plus prés de l'Italien qu'il m'a été possible.

Que dira-t-elle?
Que fera-t-elle,

Quand

Quand me verra de ses deux yeux
Religieux ?
Las ! la pauvrete,
Toute seulete
Sans parler long-tems sera ;
Echevelée,
Deconsolée,
Etranges choses pensera.
Son penser par aventure
En Monastere & Clôture
A la fin la conduira.
Que dira-t-elle,
Que fera-t-elle,
Quand elle me verra de ses yeux
Religieux ?

Que diront ceux
Qui de nos feux
Ont traversé l'innocence,
De voir qu'Amour
Par un tel tour
En sanctifie la constance.
Chacun deux en pleurera,
Et voyant ma conscience,
Ils en auront repentance.
Que dira-t-elle, &c.

Mais s'ils venoient,
Et nous tenoient
Propos de réjouïssance ;
Nous leur dirons
Que nous mourrons
Dans cette Maison d'abstinence.
Puisque leur rigueur cruelle

Nous fait prendre robe telle,
Chacun de nous la gardera.
Que dira-t-elle, &c.

Et si prier
De marier
Viennent ici pour nous tenter,
Nous remontrant
L'état charmant
Qui pourroit nous contenter,
Nous répondrons que nôtre ame
Qui sent la divine flâme,
A jamais la cherira.
Que dira-t-elle, &c.

O amour forte!
Qui cette porte
De dépit m'a fait passer,
Fais qu'en ce lieu
De prier Dieu
Je ne puisse me lasser,
Car nôtre amour mutuel
Sera tant spirituel
Que Dieu s'en contentera.
Que dira-t-elle, &c.

Laissons les biens,
Ce sont liens
Plus durs à rompre que le fer,
Quittons la gloire
Que l'ame noire
Par orgueil même en enfer:
Fuyons la concupiscence,
Gardons la chaste innocence;

Que Jesus nous donnera.
Que dira-t-elle, &c.

Suis donc, amie,
La sainte vie
De ton bon & fidéle ami.
Ne crains de prendre
L'habit de cendre,
Et fuis le Monde ennemi;
Car d'amitié vive & forte,
De sa cendre faut que sorte
Le Phœnix qui durera.
Que dira-t-elle, &c.

Ainsi qu'au monde
Fut pure & monde
Nôtre parfaite amitié
Faisons paroître
Dans nôtre Cloître
Qu'elle est plus grande de moitié;
Car l'amour fidéle & ferme,
Qui n'a jamais fin ni terme,
Droit au Ciel nous conduira.
Que dira-t-elle,
Que fera-t-elle,
En me voyant de ses yeux
Religieux?

Aprés avoir lû & relû cette chanson dans un coin de la Chapelle, elle se mit si fort à pleurer, qu'elle moüilla tout le papier de ses larmes. Et sans qu'elle eut peur de paroître plus passionnée qu'elle ne devoit, elle n'auroit pas manqué de s'aller confiner sur le champ dans quel-

quelque hermitage, à couvert de tout commerce du monde. Quoi qu'elle eût déja résolu de renoncer entierement au monde, elle témoignoit néanmoins tout le contraire, & se contraignoit de maniere, qu'elle ne paroissoit plus la même. Elle fit ce personnage durant cinq à six mois, faisant paroître plus d'enjouëment qu'à l'ordinaire. Mais étant allée un jour entendre la Messe à l'Observance avec sa maîtresse, comme le Prêtre, le Diacre, & le Sous-Diacre sortoient du Revestiaire pour aller au grand Autel, son amant qui n'avoit pas encore achevé l'année de son Noviciat, servoit d'Acolite, & portant à ses deux mains les deux canetes, couvertes d'une toile de soye, marchoit le premier les yeux baissez vers terre. Pauline le voyant en cet équipage qui augmentoit plutôt que de diminuer sa bonne mine & ses agrémens, fût si surprise & si troublée, que pour couvrir la veritable cause de la rougeur qui lui montoit au visage, elle se mit à tousser. Le pauvre amant qui entendoit mieux ce son-là, que celui des cloches de son Monastere, n'osa tourner la tête; mais passant devant elle il ne pût empêcher que ses yeux ne prissent le chemin qu'ils avoient si long-tems pratiqué. En regardant tristement sa maîtresse, il fut si saisi du feu qu'il croyoit presque éteint, que le voulant cacher plus qu'il ne pouvoit, il se laissa tomber tout de son long. La crainte qu'il eut que la cause en fût connuë, lui fit dire que le pavé de l'Eglise qui étoit rompu en cet endroit là, l'avoit fait tomber. Pauline connois-

noissant par-là que pour avoir changé d'habit, il n'avoit pas changé de cœur, & croyant qu'il y avoit si long-tems qu'il avoit quitté le commerce du monde, que chacun s'imaginoit qu'elle l'eût oublié, résolut d'executer le dessein qu'elle avoit formé d'imiter son amant du côté de la retraite. Comme il y avoit plus de quatorze mois qu'elle mettoit ordre à tout ce qui lui étoit necessaire pour entrer en Religion, elle demanda un matin permission à la Marquise d'aller à la Messe à sainte Claire; ce qui lui fut accordé, ne sçachant pourquoi elle le demandoit. En passant par les Cordeliers, elle pria le Gardien de lui faire venir son amant qu'elle appelloit son parent. Elle le vit en particulier dans une Chapelle, & lui dit. Si j'avois pû avec honneur me mettre en Religion aussi-tôt que vous, il y a long-tems que j'y serois. Mais à present que j'ai prevenu par ma patience les discours de ceux qui donnent aux choses un mauvais sens plutôt qu'un bon, je suis resoluë de renoncer au monde, & de prendre l'Ordre, l'habit & la vie que vous avez choisi. Si vous avez du bien, j'y aurai part; & si vous avez du mal, je ne veux pas en être exempte. Je veux aller en Paradis par le même chemin que vous; persuadée que l'Etre souverainement parfait, & le seul digne d'être nommé amour, nous a attirez à son service par une amitié honnête & raisonnable, qu'il convertira toute en lui par son Saint Esprit. Oublions vous & moi, je vous prie, ce corps qui perit, & qui tient du vieux Adam, pour recevoir & revêtir celui de Jesus-Christ qui est
nôtre

nôtre esprit. Cet amant à froc fut si aise & si content d'apprendre un désir si saint, qu'il en pleura de joye, & la confirma du mieux qu'il pût dans ce pieux sentiment. Puisque je ne puis jamais esperer que la satisfaction de vous parler, je m'estime bienheureux d'être en un lieu où je puisse toûjours avoir occasion de vous revoir. Nos conversations seront telles, que nous en vaudrons mieux l'un & l'autre, vivant comme nous ferons dans l'état d'un amour, d'un cœur, & d'un esprit, tirez & conduits par la bonté de Dieu, que je suplie de les tenir en ses bonnes mains, où personne ne perit. En disant cela, & pleurant d'amour & de joye, il lui baisa les mains; mais elle baissa le visage jusques à la main, & ils se donnerent par vraye charité le baiser d'amour. Pauline partant de là, s'en alla dans le Convent de sainte Claire, où elle fut reçûë & voilée. Quand elle y fut une fois, elle en fit donner avis à la Marquise, qui en fut si surprise, qu'elle ne pouvoit le croire. Sa maîtresse l'alla voir le lendemain, & fit ce qu'elle pût pour la détourner de son dessein. Toute la réponse qu'elle eut de Pauline fut, qu'elle devoit être contente de lui avoir ôté un mari de chair, l'homme du monde qu'elle avoit le plus aimé, sans chercher encore à la separer de celui qui est immortel & invisible, ce que ni elle, ni toutes les creatures ne pouvoient pas faire. La Marquise voyant une resolution si forte & si bonne, la baisa & la laissa dans son Monastere avec un regret extréme. Ces deux personnes vêcurent depuis si saintement & si dévotement, qu'il ne faut

point

point douter que celui duquel la fin de la loi est charité, ne leur ait dit à la fin de leur course comme à la Madeleine, vos pechez vous sont pardonnez, puisque vous avez beaucoup aimé, & ne les ait retirez en paix dans l'heureux séjour, où la recompense surpasse infiniment tous les merites des hommes.

Vous ne pouvez disconvenir, Mesdames, que l'amour de l'homme n'ait été le plus grand; mais il lui fut si bien rendu, que je voudrois que tous ceux qui s'en mêlent en fussent si richement recompensez. Il y auroit donc, dit Hircan, plus de fous & de folles qu'il n'y en eut jamais. Appellez-vous folie, repliqua Oysille, d'aimer honnêtement durant la jeunesse, & puis borner tout cet amour à Dieu? Si le dépit & le desespoir sont loüables, repondit Hircan en riant, je dirai que Pauline & son Amant méritent fort d'être loüez. Cependant, dit Guebron, Dieu a plusieurs moyens pour nous attirer à lui; & quoi qu'il semble que les commencemens en soient mauvais, la fin en est néanmoins trés-bonne. Je croi encore, dit Parlamente, que jamais personne n'a parfaitement aimé Dieu, qu'il n'ait parfaitement aimé quelque creature en ce monde. Qu'appellez-vous aimer parfaitement, repartit Saffredant? croyez-vous que ces amoureux transis, qui adorent les Dames de cent pas, sans oser s'expliquer, aiment parfaitement? J'appelle parfaits Amans, répondit Parlamente, ceux qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection, soit la bonté, la beauté, ou le bon air, qui vont toûjours

jours à la vertu, & qui ont le cœur si noble & si honnête, qu'ils aimeroient mieux perdre la vie que d'en venir à la conclusion sur des choses basses que l'honneur & la conscience ne permettent pas : car l'ame qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien, ne fait, tant qu'elle est dans la prison du corps, que desirer d'y parvenir. Mais parce que les sens qui peuvent lui en donner des nouvelles, sont obscurs & charnels depuis le péché du premier pere, ils ne peuvent lui montrer que les objets visibles qui approchent le plus de la perfection : Aprés cela l'ame court, & croit trouver dans la beauté exterieure, dans les agrémens visibles, & dans les vertus morales, la beauté, la grace, & la vertu souveraine. Mais aprés les avoir cherchées & éprouvées, & n'avoir pas trouvé celui qu'elle aime, elle passe outre comme l'enfant, qui aime les pommes, les poires, les poupées, & autres petites choses les plus belles que son œil peut voir ; & qui croit que c'est être riche que d'assembler de petites pierres : mais à mesure qu'il devient grand, il aime les poupées vivantes, & amasse les biens necessaires à la vie humaine. Aprés qu'une plus longue experience lui a fait connoitre, qu'il n'y a ni perfection, ni felicité dans les choses de la terre, il cherche la veritable felicité, & celui qui en est la source & le principe. Cependant si Dieu ne lui ouvroit les yeux de la foi, il courroit risque de devenir d'ignorant infidéle Philosophe : Car c'est la foi seule qui montre & fait recevoir le bien que l'homme charnel & animal ne peut connoitre.

noître. Ne voyez-vous pas, dit alors Longarine, qu'encore que la terre inculte produise quantité d'arbres & d'herbes inutiles, on ne laisse pas de la souhaiter dans l'esperance que quand elle sera bien cultivée & ensemencée, elle produira de bon grain. De même le cœur de l'homme qui ne sent que les choses visibles, ne parviendra jamais à aimer Dieu que par la semence de la parole ; car son cœur est un terroir sterile, froid, & corrompu. De là vient, repartit Saffredant, que la plûpart des hommes sont trompez, parce qu'ils ne s'attachent qu'à l'exterieur, & méprisent l'interieur qui est le plus precieux. Si je sçavois parler Latin, repliqua Simontault, je vous citerois saint Jean qui dit : *Comment celui qui n'aime point son frere qu'il voit, aimera-t-il Dieu qu'il ne voit point ?* En aimant les choses visibles on vient à aimer les invisibles. Qui est-ce qui est aussi parfait que vous le dites, *& laudabimus eum*, repartit Emarsuite ? Il y en a, répondit Dagoucin, qui aiment si fortement & si parfaitement, qu'ils aimeroient mieux mourir que d'avoir des desirs contraires à l'honneur & à la conscience de leurs maitresses, & qui seroient néanmoins fâchez que ni elles, ni autres s'en apperçûssent. Ceux-là, répondit Saffredant, sont comme le Cameleon qui vît de l'air. Il n'y a point d'homme au monde qui ne soit bien-aise qu'on sçache qu'il aime, & qui ne soit ravi de sçavoir qu'il est aimé. Aussi suis-je persuadé qu'il n'y a point de si forte fiévre d'amitié, qui ne passe d'abord qu'on sçait qu'on est le fiévreux. Pour moi j'en ai vû des

miracles évidens. Je vous prie, dit Emarsuite, prenez ma place, & nous faites une histoire de quelqu'un qui soit revenu de mort à vie, pour avoir connu en sa maîtresse le contraire de ce qu'il desiroit : Je crains tant, dit Saffredant, de déplaire aux Dames, de qui j'ai été & serai toûjours le trés-humble serviteur, que sans un commandement exprés je n'aurois osé parler de leurs imperfections : Mais par obéïssance je dirai la verité.





XX. NOUVELLE.

Un Gentilhomme trouve son inhumaine entre les bras de son Palfrenier, & se guerit tout à coup de son amour.

IL y avoit un Gentilhomme en Dauphiné, nommé du Ryant, qui étoit de la Maison du Roi François I. & un des hommes de son tems aussi bien fait & aussi honnête. Il servit fort long-tems une veuve de qualité, qu'il aimoit & respectoit si fort,

que de peur de perdre ſes bonnes graces, il n'oſoit lui demander ce qu'il ſouhaitoit avec le plus de paſſion. Comme il ſe ſentoit bien fait & fort digne d'être aimé, il croyoit fortement ce qu'elle lui juroit ſouvent, c'eſt qu'elle l'aimoit plus que tous les hommes du monde; & que ſi elle étoit contrainte de faire quelque choſe pour quelqu'un, ce ſeroit pour lui ſeulement qui étoit le plus accompli qu'elle eût jamais connu. Elle le prioit de ſe contenter de cela, & de n'aller pas plus loin qu'à l'honnête amitié, l'aſſurant qu'elle ne s'appercevroit pas plutôt qu'il ſongeât à quelque choſe de plus, qu'elle étoit entierement perdue pour lui. Non ſeulement le pauvre Gentilhomme ſe contentoit de ces belles paroles, mais auſſi ſe trouvoit heureux d'avoir gagné le cœur d'une perſonne qu'il croyoit ſi vertueuſe. Il ſeroit long de vous faire un détail circonſtancié de ſon amour, du long commerce qu'il eut avec elle, & des voyages qu'il faiſoit pour la venir voir. Il ſuffit de dire pour concluſion, que ce pauvre martir d'un feu ſi plaiſant, que plus on en brûle, plus on en veut brûler, cherchoit tous les jours les moyens d'aggraver ſon martire. L'envie le prit un jour d'aller voir en poſte celle qu'il aimoit plus que ſoi-même, & dont il faiſoit plus de cas que de toutes les femmes du monde. Arrivé chez elle, il demanda où elle étoit? On lui dit qu'elle ne faiſoit que d'arriver de Vêpres, & qu'elle avoit été faire un tour à la garenne pour achever ſes dévotions. Il decend de cheval

cheval, & s'en va droit à la garenne, & trouva ses femmes qui lui dirent, qu'elle alloit seule se promener dans une grande allée de la garenne. Il commença plus que jamais d'esperer quelque bonne fortune, & continua de la chercher le plus doucement qu'il lui fut possible, desirant sur toutes choses de pouvoir la trouver seule. Mais étant prés d'un pavillon d'arbres pliez, lieu aussi beau & agreable qu'il en fut, il y entra brusquement dans l'impatience de voir ce qu'il aimoit : Mais en entrant il vit la Belle couchée sur l'herbe entre les bras d'un Palfrenier de la maison, aussi laid, aussi sale, & aussi infame, que le Gentilhomme étoit bien fait, honnête & aimable. Je n'entreprens pas de vous dire quel fut son dépit à un spectacle si peu attendu : Il suffira de vous dire qu'il fut si grand, qu'il éteignit en un moment un feu qui brûloit depuis long-tems. Grand bien vous fasse, Madame, lui dit-il, aussi plein de dépit qu'il l'avoit été d'amour. Vôtre deshonnêteté connue me guerit aujourd'hui de la passion que la vertu que je croyois en vous m'avoit inspirée : Et sans autrement lui dire adieu, il s'en retourna plus vîte qu'il n'étoit venu. La pauvre femme ne lui répondit qu'en mettant la main devant son visage, afin que ne pouvant couvrir sa honte, elle couvrit au moins ses yeux, pour ne voir pas celui qui ne la voyoit que trop clairement, nonobstant sa longue dissimulation.

Ainsi Mesdames, à moins que de vouloir aimer parfaitement, ne vous avisez pas de dissimuler avec un honnête homme, & de chercher du plaisir dans le déplaisir que vous pour-

riez lui faire ; car l'hipocrisie est payée comme elle le merite. Il faut avouër, dit Oysille, que vous nous l'avez gardée belle pour la fin de la journée. Si nous n'avions pas juré de dire la verité, je ne sçaurois croire qu'une femme de cette importance eût pû s'oublier si fort que de quitter un Gentilhomme si bien fait pour un vilain Palfrenier. Si vous sçaviez, Madame, répondit Hircan, la difference qu'il y a entre un Gentilhomme qui a toute sa vie porté le harnois, & suivi l'armée, & un valet qui a été sedentaire, & bien nourri, vous excuseriez cette pauvre veuve. Quelque chose que vous en disiez, repartit Oysille, je doute que vous voulussiez recevoir pour elle aucune excuse. J'ai entendu dire, continua Simontault, qu'il y a des femmes qui sont bien-aises d'avoir des Evangelistes pour précher leur vertu & leur chasteté ; elles les traitent le mieux & le plus familierement qu'il leur est possible, & les assûrent qu'elles leur accorderoient ce qu'ils demandent, si la conscience & l'honneur pouvoient le leur permettre. Quand les pauvres benets sont en compagnie ils parlent d'elles, & jurent qu'ils mettroient la main au feu qu'elles sont femmes de vertu, se fondant sur l'épreuve qu'ils croyent en avoir faite. Celles qui se découvrent à leurs semblables toutes telles qu'elles sont, se font louër par ses bonnes gens, pendant qu'elles choisissent pour donner leurs faveurs à des gens qui n'ont pas la hardiesse de parler, & d'une condition si abjecte, que quand ils parleroient, ils ne seroient pas crus. Voilà cune hose, repliqua Longarine, que j'ai entendu

tendu dire autrefois à des jaloux du premier ordre. Mais cela s'appelle se forger des monstres ; car quoi que cela soit arrivé à une malheureuse, faut-il conclure de là que les autres font la même chose ? Plus nous parlerons de cette matiere, interrompit Parlamente, & plus nous serons drapées. Il vaut mieux aller entendre Vèpres, pour ne nous pas faire attendre aussi long-tems qu'on fit hier : Chacun fut de son avis. Si quelqu'un de nous, dit Oysille chemin faisant, rend graces à Dieu d'avoir dit aujourd'hui la verité, Saffredant doit lui demander pardon d'avoir fait un si vilain conte contre les Dames. Je vous jure, répondit Saffredant, qu'encore que je n'aye parlé que par oüir dire, ce que j'ai dit néanmoins est la verité même : Mais si je voulois vous dire ce que je sçai des femmes pour l'avoir vû, je vous ferois faire plus de signes de croix, qu'on n'en fait pour sacrer une Eglise. On est bien éloigné de se repentir quand la confession aggrave le peché. Puisque vous avez si mauvaise opinion des femmes, dit Parlamente, elles doivent vous bannir de leur societé. Il y en a, repliqua Saffredant, qui ont si bien pratiqué vôtre conseil, que si je pouvois dire pis d'elles, & faire pis à toutes pour les exciter à me venger de celle qui me fait tant d'injustice, je ne m'y épargnerois pas. Sur cela on entra dans l'Eglise, où l'on trouva Vêpres sonnées, mais point de Religieux pour les dire. Ils avoient appris que cette compagnie s'assembloit dans le pré, & qu'on y disoit des choses fort agreables : Et comme ils préferoient le plaisir à leurs

oraiſons, ils s'étoient allez cacher ventre à terre dans un foſſé derriere une haye fort épaiſſe ; & avoient écouté avec tant d'attention, qu'ils n'avoient pas entendu ſonner Vêpres. Cela parut en ce qu'ils vinrent avec tant de precipitation, qu'ils furent quaſi hors d'haleine quand il fut queſtion de commencer Vêpres. Aprés qu'elles furent dites, ils avouërent à ceux qui leur demanderent pourquoi ils avoient tant tardé à dire Vêpres, & pourquoi ils avoient ſi mal chanté ? que c'étoit pour les avoir trop bien écoutez. On fit grace à leur bonne volonté, & on leur permit d'écouter à l'avenir derriere la haye, & de s'aſſeoir à leur aiſe. On ſoupa avec joie ; & ceux qui avoient oublié quelque choſe dans le pré, le dirent alors ; ce qui emporta le reſte de la ſoirée, juſques à ce qu'Oyſille les pria de ſe retirer pour ſonger au lendemain : Et aprés un bon & long entretien, chacun prit le chemin de ſa chambre.

TROISIE'ME JOURNE'E.

LA compagnie ne pût le lendemain ſe rendre ſi-tôt à la ſale, qu'elle n'y trouvât Madame Oyſille, qui méditoit depuis demi heure ce qu'elle devoit dire. S'ils avoient été ſatisfaits des converſations précedentes, ils ne le furent pas moins de la ſeconde. Ils écoutoient Madame Oyſille avec tant d'application qu'ils n'entendirent pas la cloche, & qu'un Religieux vint les avertir qu'on alloit dire la Meſſe. Aprés avoir entendu la Meſſe, & dîné ſobrement pour avoir la memoire plus libre, cha-

chacun se retira dans sa chambre pour visiter son repertoire en attendant l'heure de retourner au pré ; ce qu'ils firent dés que le tems fut venu. Ceux qui avoient quelque folie à dire, étoient déja si joyeux, qu'on ne pouvoit les voir sans se preparer à l'avance à bien rire. Etant assis ils demanderent à Saffredant à qui il donnoit sa voix ? La faute que je fis hier, répondit-il, étant aussi grande que vous le dites, & ne sçachant rien qui puisse la reparer, je donne ma voix à Parlamente. Comme elle est fort sensée, elle sçaura si bien louër les Dames, qu'elle fera oublier la verité que je vous ai dite. Je n'entreprens pas, repliqua Parlamente, de reparer vos fautes ; mais je me donnerai bien de garde de les imiter. Pour cet effet je veux vous faire voir sans m'éloigner de la verité que nous avons juré de dire, qu'il y a des Dames qui n'ont aimé que par un principe de vertu. Comme celle dont je veux parler est de bonne maison, je ne changerai de l'histoire que le nom. Vous verrez, Mesdames, par ce que je vais dire, que l'amour ne peut changer un cœur chaste & vertueux.



XXI.



XXI. NOUVELLE.

Amour vertueux d'une fille de qualité & d'un Bâtard d'une bonne & grande maiſon. Empêchement qu'une Reine fit à leur mariage. Sage réponſe de la Demoiſelle à la Reine.

IL y eut une Reine en France qui entretenoit pluſieurs filles de bonne Maiſon, & une entr'autres nommée Rolandine, qui étoit ſa proche parente: Mais la Reine qui n'étoit pas contente du pere de cette fille, châtioit l'in-

l'innocente pour le coupable, & en usoit assez mal avec elle. Quoi que cette Demoiselle ne fût pas des plus belles, ni des plus laides, elle avoit tant de sagesse & de douceur, que plusieurs grands Seigneurs la demanderent en mariage, & n'eurent point de réponse, le pere aimant tant son argent, qu'il oublioit l'établissement de sa fille. Elle avoit si peu de part, comme on a déja dit à la faveur de sa maîtresse, qu'elle n'étoit point recherchée de ceux qui vouloient faire bien leur Cour à la Reine. Ainsi par la négligence du pere, & par le dédain de la maîtresse, cette pauvre fille demeura long-tems sans être mariée. Elle s'en chagrina à la longue, moins par l'envie d'être mariée, que par honte de ne l'être pas. Son chagrin alla si loin, qu'elle quitta les pompes & les mondanitez de la Cour, pour ne s'occuper qu'à prier Dieu, & à faire quelques petits ouvrages. Elle passa sa jeunesse dans cette tranquille retraite, où elle vivoit si saintement & si dévotement que rien plus. Comme elle approchoit de trente ans, il se presenta un Gentilhomme Bâtard d'une Maison illustre, & un des honnêtes hommes de son tems ; mais mal partagé des biens de la fortune, & d'un air si mediocre, qu'une autre qu'elle ne l'auroit pas volontiers choisi pour son Amant. Comme ce pauvre Gentilhomme étoit demeuré sans parti, & que souvent un malheureux cherche l'autre, il aborda un jour Rolandine. Comme ils se ressembloient assez du côté du temperament & de la fortune, ils se plaignirent reciproquement

quement l'un à l'autre, & lierent une amitié trés-intime. Voyant qu'ils étoient tous deux dans la même disgrace, ils se cherchoient par tout pour se consoler l'un l'autre, & ce long commerce produisit une trés-étroite amitié. Ceux qui avoient vû Rolandine si sauvage qu'elle ne vouloit parler à personne, furent incontinent scandalisez de la voir à tout moment avec le Bâtard, & dirent à sa Gouvernante qu'elle ne devoit pas souffrir de si longs entretiens. Elle en parla à Rolandine, & lui remontra qu'on trouvoit mauvais qu'elle eût un si grand commerce avec un homme qui n'étoit ni assez riche pour l'épouser, ni assez bien fait pour être aimé. Rolandine qui avoit toûjours été plus reprise de son austerité que de ses mondanitez, répondit à sa Gouvernante. Vous voyez, ma mere, que je ne puis avoir de mari de ma qualité. Je me suis toûjours attachée aux jeunes & aux bien faits : mais comme je crains de tomber dans l'inconvenient où j'en ai vû tomber tant d'autres, je m'attache à ce Gentilhomme, qui comme vous sçavez est si sage & si vertueux, qu'il ne me parle que de bonnes choses. Quel tort vous fais-je donc, & à ceux qui en parlent, de me consoler de mes ennuis par une honnête societé ? La pauvre bonne femme qui aimoit sa maîtresse plus qu'elle-même lui dit : Je vois bien, Mademoiselle, que vous avez raison, & que vôtre pere & vôtre maîtresse ne vous traitent pas comme vous le meritez : Mais puisque ce commerce donne lieu à des discours qui ne sont pas avantageux à vôtre honneur, vous devez rompre avec cet homme

me fût-il vôtre propre frere. Je le ferai puisque vous me le conseillez, repliqua Rolandine en pleurant : Mais il est bien étrange de n'avoir en ce monde aucune consolation. Le Bâtard la vint voir à son ordinaire ; mais elle lui conta tout du long les larmes aux yeux ce que sa Gouvernante lui avoit dit, & le pria de ne la plus voir que ce bruit ne fût un peu passé : ce qu'il fit à sa priere. L'un & l'autre ayant perdu leur consolation durant cet éloignement, commencerent à sentir une inquietude que Rolandine n'avoit jamais éprouvé. Elle ne cessoit de prier Dieu, de jeûner, & de voyager. Car cet amour encore inconnu lui causoit un si grand trouble, qu'elle n'avoit pas un moment de repos. Le Bâtard n'étoit guere mieux : Mais comme il étoit déja résolu de l'aimer, & de tâcher à l'épouser, & qu'il voyoit qu'il lui seroit bien glorieux d'y pouvoir réüssir, il ne songea plus qu'aux moyens de lui faire déclaration d'amour, & sur tout de mettre la Gouvernante dans ses intérêts. Pour cet effet il lui representa la déplorable condition de sa maîtresse à laquelle on vouloit ôter toute sorte de consolation. La bonne femme le remercia en pleurant de la part qu'il prenoit genereusement aux intérêts de sa maîtresse, & chercha avec lui les moyens de le faire parler à elle. Il fut dit que Rolandine feroit semblant d'être incommodée d'une migraine, où rien n'est plus insupportable que le bruit ; que quand ses compagnes iroient à la chambre, ils demeureroient seuls, & pourroient s'entretenir

tretenir en toute liberté. Le Bâtard fut ravi de l'expedient, & s'abandonna entierement aux conseils de la Gouvernante ; & de cette maniere il parloit à sa maîtresse quand il vouloit : Mais ce plaisir ne fut pas de longue durée ; car la Reine qui n'aimoit pas Rolandine, demanda ce qu'elle faisoit dans sa chambre. Quelqu'un répondit qu'elle avoit la migraine; mais quelqu'autre, ou qui ne s'accommodoit pas de son absence, ou qui vouloit la chagriner, dit, que le plaisir qu'elle avoit d'entretenir le Bâtard, devoit la guerir de sa migraine. La Reine qui trouvoit les pechez veniels des autres des pechez mortels pour elle, l'envoya querir, & lui défendit de ne parler jamais au Bâtard que dans sa chambre, ou dans sa sale. Rolandine paya d'obéissance, & répondit, que si elle avoit crû que le Bâtard ou un autre eût déplû à Sa Majesté, elle ne lui auroit jamais parlé. Cependant elle résolut en elle-même de chercher un autre expedient dont la Reine ne sçauroit rien. Comme elle jeûnoit les Mercredis, les Vendredis, & les Samedis, & qu'elle ne sortoit pas de sa chambre, elle faisoit venir ces jours-là le Bâtard qu'elle commençoit à aimer, & avoit le tems de lui parler avec sa Gouvernante, pendant que les autres soupoient. Moins ils avoient de tems à se parler, plus ce qu'ils se disoient étoit vif & passionné ; car ils déroboient le tems de leur entretien comme fait le larron quelque chose de precieux. Comme il n'y a point de secret qui ne se découvre enfin, un valet de pied ayant vû un jour
entrer

entrer le Bâtard, le dit en lieu où la chose ne fut cachée à personne, non pas même à la Reine, qui se mit en si grosse colere, que le Bâtard n'osa depuis entrer dans la chambre des Demoiselles. Il faisoit souvent semblant d'aller en voyage pour avoir occasion de parler à l'objet de son amour, & revenoit tous les soirs à la Chapelle du Château habillé tantôt en Cordelier, tantôt en Jacobin, & si bien déguisé, que personne ne le connoissoit. Rolandine & sa Gouvernante ne manquoient pas d'abord d'aller entretenir le bon Pere.

Le Bâtard bien persuadé que Rolandine l'aimoit, ne fit point difficulté de lui dire un soir : Vous voyez, Mademoiselle, à quoi je m'expose pour vôtre service, & les défenses que la Reine vous a fait de me parler. Vous voyez d'un autre côté que vôtre pere ne pense à rien moins qu'à vous marier. Il a refusé tant de bons partis, que je ne connois ni prés, ni loin personne qui puisse vous avoir. Je sçai que je suis pauvre, & que vous ne sçauriez épouser Gentilhomme qui ne fût plus riche que moi. Mais si c'est être riche que d'avoir beaucoup d'amour & de bonne volonté, je croirois être le plus opulent homme du monde. Dieu vous a donné de grands biens, & des esperances d'en avoir encore de plus grands. Si j'étois assez heureux pour que vous voulussiez me choisir pour mari, je serois toute ma vie vôtre époux, vôtre ami, & vôtre serviteur. Si vous en prenez un égal à vous ; ce qui je croi se trouvera difficile-

ment,

ment, il voudra être maître, & regardera plus à vos biens qu'à votre personne, à la beauté qu'à la vertu, jouïra de vos biens, & ne vous traitera pas comme vous meritez. Le desir d'avoir ce contentement, & la peur que j'ai que vous n'en ayez point avec un autre, m'obligent à vous suplier de me rendre heureux, & vous la femme la plus contente & la mieux traitée qui fut jamais. Rolandine écoutant la déclaration qu'elle avoit resolu de lui faire, répondit avec un air tranquille. Je suis trés-aise que vous m'ayez prevenu, & que vous me disiez ce que j'avois depuis long-tems resolu de vous dire. Depuis deux ans que je vous connois, je n'ai pas été un moment sans penser & repenser aux raisons que j'ai pû inventer pour & contre vous. Mais enfin ayant résolu de m'engager dans le mariage, il est tems que je commence, & que je choisisse celui avec lequel je croirai vivre avec le plus de repos & de satisfaction. J'ai eu pour soupirans des gens bien faits, riches, & de grande qualité ; mais vous étes le seul avec lequel je trouve que mon cœur & mon esprit pourront le mieux s'accorder. Je sai qu'en vous épousant je n'offense point Dieu, & que je fais au contraire ce qu'il commande. Pour mon pere, il a si fort negligé mon établissement, & l'a refusé tant de fois, que la loi veut que je me marie sans lui. Il ne peut que me desheriter. Mais quand je n'aurai que ce qui m'appartient, je m'estimerai la femme du monde la plus heureuse ayant un mari comme vous. Quant à la Reine ma maîtresse,

trêſſe, je ne dois point faire ſcrupule de lui deſobéir pour obéir à Dieu, puis qu'elle n'en a point fait de traverſer les avantages qui ſe ſont preſentez pour moi durant ma jeuneſſe.

Mais pour vous faire connoître que l'amour que j'ai pour vous, eſt fondé ſur l'honneur & ſur la vertu, je veux que vous me promettiez qu'en cas que je conſente au mariage que vous me propoſez, vous n'en demanderez la conſommation que quand mon Pere ſera mort, ou aprés que j'aurai trouvé les moyens de l'y faire conſentir. Le Bâtard le lui ayant promis bien volontiers, ils ſe donnerent mutuellement un anneau en foi de mariage, & ſe baiſerent dans le Temple de Dieu, qu'ils prirent pour témoin de leur promeſſe; & jamais il n'y a eu depuis entr'eux autres privautez que des baiſers. Cette legere ſatisfaction contenta fort ces deux parfaits Amans, qui furent long-tems ſans ſe voir, & ſans jamais ſe défier l'un de l'autre. Il n'y avoit guere de lieu où il y eût de l'honneur à aquerir, que le Bâtard ne s'y trouvât, perſuadé qu'il ne pouvoit jamais être pauvre vû la riche femme que Dieu lui avoit donnée, qui durant ſon abſence garda ſi fidélement cette parfaite amitié, qu'elle ne fit cas d'aucun homme. Il y eut des gens qui la demanderent en mariage, & qui n'eurent pour réponſe, qu'ayant été ſi long-tems ſans être mariée, elle étoit reſolue de ne ſe marier jamais. Cette réponſe fut ſi publique, qu'elle vint à la connoiſſance de la Reine, qui lui demanda la raiſon d'un tel lan-

gage. Rolandine répondit que c'étoit pour lui obéïr : Qu'elle sçavoit bien que jamais elle n'avoit voulu la marier quoi qu'il se fût presenté des partis avantageux, & que l'âge & la patience lui avoient appris à se contenter de son état present. Toutes les fois qu'on lui parloit de mariage elle faisoit la même réponse. La guerre étant finie, & le Bâtard revenu à la Cour, elle ne lui parloit point devant les gens, mais lui parloit toûjours à l'Eglise sous pretexte de Confession ; car la Reine avoit défendu à l'un & à l'autre sous peine de la vie, de ne se parler qu'en compagnie. Mais l'amour honnête qui ne craint point les défenses, étoit plus ingenieux à leur faire trouver les moyens de se voir & de s'entretenir, que leurs ennemis à les en empêcher. Il n'y eut point d'habit de Religieux que le Bâtard ne prît successivement ; & moyenant cela leur commerce se soûtint toûjours agreablement jusques à ce que le Roi alla à une maison de plaisance. Cette maison n'étoit pas si proche que les Dames pussent aller à pied à d'autre Eglise qu'à celle du Château, qui étoit si mal bâtie, & le Confessional étoit si à découvert, que le Confesseur eût été facilement reconnu. Mais à mesure qu'une occasion leur manquoit, l'amour leur en faisoit trouver une autre : car precisément en ce tems-là il arriva à la Cour une proche parente du Bâtard. Cette Dame & son fils furent logez chez le Roi ; & on donna à ce jeune Prince une chambre avancée, &

com-

comme détachée de l'appartement du Roi, & placée de maniere, qu'il pouvoit de sa fenêtre voir Rolandine & lui parler, leurs fenêtres étant proprement à l'angle des deux corps de logis. Cette chambre qui étoit sur la Sale du Roi, étoit celle des Dames d'honneur compagnes de Rolandine. Celle-ci ayant vû plusieurs fois ce jeune Prince à la fenêtre en fit avertir le Bâtard par la Gouvernante. Aprés avoir reconnu le terrein, il fit semblant de prendre grand plaisir à lire le livre des Chevaliers de la table ronde qui étoit un de ceux du Prince, & sur l'heure du dîner il prioit le Valet de chambre de le laisser entrer, & de l'enfermer dans la chambre pour achever de lire son livre. Le valet qui le connoissoit pour parent de son maître & pour honnête homme, le laissoit lire tant qu'il vouloit. Rolandine de son côté venoit à sa fenêtre, & pour avoir occasion d'y demeurer plus longtems, elle faisoit semblant d'avoir mal à une jambe, & mangeoit de si bonne heure, qu'elle n'alloit plus à la table des Dames. Elle s'avisa de travailler à un lit de soie, qu'elle attachoit à la fenêtre, où elle étoit bien-aise d'être seule. Quand elle étoit seule, elle entretenoit son mari, & lui parloit de maniere, que personne n'auroit sçû les entendre. Quand elle voyoit approcher quelqu'un elle toussoit & faisoit signe au Bâtard de se retirer. Ceux qui avoient ordre de les observer étoient persuadez qu'ils ne s'aimoient plus, car elle ne sortoit pas

d'une chambre, où il ne pouvoit la voir, parce que l'entrée lui en étoit défendue.

La Mere du jeune Prince étant un jour dans la chambre de son fils, se mit à la fenêtre où étoit ce gros livre, & n'y eut pas été un moment qu'une des compagnes de Rolandine qui étoit à la fenêtre de leur chambre, salua cette Dame, & lui parla. La Dame lui demanda comment Rolandine se portoit. L'autre répondit qu'elle la verroit s'il lui plaisoit, & la fit mettre à la fenêtre avec ses coifes de nuit. On parla de la maladie de Rolandine, & puis chacun se retira. La Dame jettant les yeux sur ce gros livre de la table ronde, dit au Valet de chambre qui en avoit la garde: Je m'étonne que les jeunes gens donnent leur tems à lire tant de folies. Le Valet de chambre répondit, qu'il s'étonnoit encore plus que des gens âgez & qui passoient pour sages, y fussent plus attachez que les jeunes, & lui dit là-dessus comme quelque chose de singulier que le Bâtard son parent passoit tous les jours quatre à cinq heures à lire ce livre. La Dame en devina d'abord la raison, & ordonna au Valet de chambre de se cacher, & de bien observer ce qu'il feroit. Le Valet de chambre s'aquitta de sa commission, & trouva qu'au lieu de lire, le Bâtard se tenoit à la fenêtre, où Rolandine venoit lui parler. Il entendit même plusieurs choses de leur amitié qu'ils croyoient tenir bien cachée. Le lendemain il dit à sa maîtresse ce qu'il

avoit

avoit entendu. Elle envoya querir ſon couſin le Bâtard, & aprés lui avoir fait pluſieurs remontrances, lui défendit de ne ſe trouver plus à cette fenêtre. Le ſoir elle parla à Rolandine, & la menaça d'en avertir la Reine, en cas qu'elle continuât cette folle amitié. Rolandine ſans s'étonner jura que quelque choſe qu'on en dît, elle n'avoit point parlé au Bâtard depuis les défenſes de ſa maitreſſe, comme pouvoient lui dire ſes compagnes & les Domeſtiques : Qu'à l'égard de la fenêtre dont elle parloit, elle n'y avoit jamais parlé au Bâtard. Cependant le Bâtard craignant que ſon intrigue n'éclatât, s'éloigna du danger, & fut long-tems ſans revenir à la Cour, mais non ſans écrire à Rolandine ; ce qu'il fit avec tant d'adreſſe, que quelque garde que la Reine fît faire, Rolandine recevoit des nouvelles de ſon Amant deux fois la ſemaine. Il ſe ſervit premierement d'un Religieux : mais ce moyen lui manquant, il envoyoit un petit Page, habillé tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre. Il s'arrêtoit aux endroits où les Dames paſſoient, & ſe fourant avec les autres, il trouvoit toûjours moyen de rendre ſes lettres à Rolandine. La Reine allant un jour à la campagne, quelqu'un qui reconnut le Page, & qui avoit ordre de veiller à cette affaire, courut aprés le Page : mais comme il étoit fin, & qu'il ne douta pas que ce ne fût à lui qu'on en vouloit, il entra chez une pauvre femme qui faiſoit bouillir ſon pot, & jetta incontinent ſes lettres au feu.

Le Gentilhomme qui le pourſuivoit, l'ayant atteint le dépoüilla tout nud, & le foüilla par tout ſans rien trouver, puis le laiſſa aller. Quand le Page fut parti, la bonne femme demanda au Gentilhomme pourquoi il avoit ainſi foüillé ce pauvre enfant ? Il répondit qu'il croyoit qu'il portât des lettres. Vous n'aviez garde de les trouver, repliqua la vieille. Il les avoit trop bien cachées. Je vous prie de me dire où, reprit le Gentilhomme, qui croyoit déja les tenir. Il fut bien étonné quand il ſçût qu'il les avoit brûlées, & vit bien que le Page avoit été plus fin que lui. Cependant il alla d'abord rendre compte à la Reine de ce qu'il avoit appris.

Le Bâtard donc ne pouvant plus ſe ſervir du Page, y envoya un vieux Domeſtique, qui ſans ſe mettre en peine des menaces de mort qu'il ſçavoit bien que la Reine avoit fait faire à ceux qui ſe mêleroient de cette affaire, entreprit de faire tenir des lettres à Rolandine. Etant entré au Château où elle étoit, il alla ſe poſter à une porte qui étoit au pied d'un grand dégré, par où toutes les Dames paſſoient : mais un valet qui l'avoit autrefois vû, le reconnut d'abord, & alla le dénoncer au Maître d'Hôtel de la Reine, qui lui donna ordre d'aller l'arrêter ſur le champ. Le valet ſage & aviſé voyant qu'on le regardoit de loin, ſe tourna vers la muraille comme s'il eût voulu piſſer, déchira ſes lettres en autant de petits morceaux qu'il lui fut poſſible, & les jetta derriere une porte. Incontinent aprés il fut pris & foüillé ; & ne lui trouvant rien, on

l'in-

l'interrogea par ferment s'il n'avoit point porté de lettres. On n'oublia rien du côté des promeffes, & des menaces pour lui faire confeffer la verité ; mais quelque chofe qu'on fît on n'en pût jamais rien tirer. Le rapport en fut fait à la Reine : mais quelqu'un s'étant avifé de regarder derriere la porte auprés de laquelle il avoit été pris, on y trouva les morceaux de lettres. On envoya querir le Confeffeur du Roi qui affembla tous ces morceaux fur une table, & lût tout du long la lettre, où le mariage fecret fe trouva clairement expliqué ; car le Bâtard appelloit Rolandine fa femme. La Reine qui n'étoit pas d'humeur à cacher la faute de fon prochain, fit grand bruit, & voulut qu'on employât toutes chofes pour faire confeffer au bon homme la verité de la lettre, qu'il ne pouvoit méconnoître en la lui montrant : mais quoi qu'on pût lui dire ou montrer, il n'y eut pas moyen de lui faire rien avouër. Ceux qui avoient été chargez de cette affaire, le menerent au bord de la riviere, & le mirent dans un fac, lui difant qu'il mentoit à Dieu & à la Reine contre la verité prouvée. Lui qui aimoit mieux mourir que d'accufer fon maître, leur demanda un Confeffeur, & aprés avoir mis à fa confcience le meilleur ordre qu'il lui fut poffible, il leur dit. Je vous prie, Meffieurs, de dire à Monfieur le Bâtard mon maître, que je lui recommande ma femme & mes enfans, & que je meurs de bon cœur pour fon fervice. Faites de moi ce qu'il vous plaira ; & comptez que vous ne tirerez jamais rien

de moi au desavantage de mon maître. Alors pour lui faire plus de peur, ils le jetterent dans l'eau envelopé dans le sac, en lui criant, on te sauvera si tu veux dire la verité : mais voyant qu'il ne répondoit rien, ils le retirerent, & furent rendre compte à la Reine de la constance de cet homme. Ni le Roi, ni moi, dit alors la Reine, ne sommes pas si heureux en serviteurs, que le Bâtard qui n'a pas de quoi les recompenser. Elle fit ce qu'elle pût pour attirer ce bon homme à son service; mais il ne voulut jamais quitter son maître, qui lui permit d'entrer au service de la Reine, où il vêcut heureux & content.

La Reine aprés avoir découvert le mariage par la lettre du Bâtard, envoya querir Rolandine, & avec beaucoup d'emportement l'appella plusieurs fois malheureuse au lieu de cousine, lui remontrant le deshonneur qu'elle avoit fait à sa maison, & à elle qui étoit sa maîtresse de s'être ainsi mariée sans son consentement. Rolandine qui connoissoit depuis long-tems le peu d'amitié que la Reine avoit pour elle, lui rendit la pareille. Comme l'amour manquoit, que la crainte n'avoit plus de lieu, & que Rolandine voyoit bien qu'une censure si publique venoit moins de l'amour qu'on lui portoit, que de l'envie qu'on avoit de lui faire honte, & qu'on prenoit plus de plaisir à la mortifier, qu'on n'avoit de déplaisir de lui voir faire une faute, répondit d'un air aussi tranquille & assûré, que celui de la Reine marquoit de trouble & de colere. Si vous ne connoissiez pas vôtre

cœur

cœur, Madame, je vous representerois la mauvaise volonté que vous avez depuis long-tems pour Monsieur mon Pere & pour moi: mais vous le sçavez si bien que vous ne serez pas surprise d'apprendre que ce n'est un secret pour personne. Pour moi, Madame, je m'en suis apperçûe à mon grand dommage. Si vous aviez eu autant de bonté pour moi que pour celles qui ne vous sont pas si proches que moi, je serois dés l'heure qu'il est mariée d'une maniere qui vous feroit honneur & à moi aussi: mais vous m'avez abandonnée, & ne m'avez pas donné le moindre témoignage de faveur. Les bons partis qui se sont presentez m'ont tous échapé par la negligence de Monsieur mon Pere, & par le peu de cas que vous avez fait de moi. Un traitement si dur m'avoit jettée dans un tel desespoir, que si ma santé avoit été assez bonne pour les austeritez du Convent, je m'y serois volontiers jettée pour me délivrer des ennuis continuels que vôtre rigueur me donnoit. Dans ce desespoir s'est presenté celui qui seroit d'aussi bonne maison que moi si l'amour de deux personnes étoit autant estimé que l'anneau matrimonial; car vous sçavez que son Pere passeroit devant le mien. Il m'a long-tems aimée & soûtenue; mais vous, Madame, qui ne m'avez jamais pardonné la moindre faute, ni loüé quelque bonne action que j'aye pû faire, quoi que vous sçûssiez par experience que ma coûtume n'étoit point de parler d'amour ni de mondanité, & que je vivois plus religieusement qu'aucune autre,
vous

vous n'avez pas laissé de trouver d'abord mauvais que je parlasse à un Gentilhomme aussi malheureux que moi, & en l'amitié duquel je ne cherchois qu'un peu de consolation à mes ennuis. Quand je vis que j'en étois entierement privée, mon desespoir fut si grand, que je resolus de chercher le repos avec le même soin que vous travailliez à me l'ôter. Dés l'heure même nous nous fimes des promesses de mariage qui furent séllées par un anneau. Il me semble donc, Madame, que vous me faites tort de m'appeller méchante & malheureuse. La grande & parfaite amitié qu'il y a entre le Bâtard & moi, m'auroit donné occasion de faire du mal si j'avois voulu, cependant nous n'avons jamais été plus loin qu'au baiser, persuadée que Dieu me feroit la grace d'obtenir le consentement de mon Pere avant que de consommer le mariage. Je n'ai rien fait ni contre Dieu, ni contre ma conscience. J'ai attendu jusqu'à trente ans pour voir ce que vous & mon Pere feriez pour moi; & ma jeunesse s'est passée avec tant de chasteté & de vertu, que personne au monde ne sçauroit là-dessus me faire aucun reproche fondé. Me voyant sur le retour & hors d'esperance de trouver un mari de mon rang, la raison m'a déterminé d'en prendre un suivant mon goût, non pour le plaisir des yeux; car comme vous sçavez, celui que j'ai choisi n'est pas bien fait. Je n'ai pas eu en vûë non plus de satisfaire aux mouvemens de la nature, puisqu'il n'y a point encore eu de consommation. On ne peut pas dire encore que l'orgueil &

l'am-

l'ambition ayent eu part à mon choix, puisque celui en faveur duquel je me suis déterminée est pauvre & peu avancé : ainsi je n'ai eu d'égard qu'à la vertu, à l'honnêteté, & aux bonnes qualitez qui sont en lui, & sur lesquelles tout le monde est contraint de lui rendre justice, & à l'amour qu'il a eu pour moi, qui m'a fait esperer d'avoir avec lui du repos & de l'agrément. Aprés avoir bien pensé au bien & au mal qui pouvoit m'en arriver, j'ai pris le parti qui m'a paru le meilleur, & ai enfin resolu aprés deux ans d'examen, de finir ma vie avec lui ; & si bien resolu, que ni les tourmens qu'on pourroit me faire, ni la mort même ne me feroient pas changer de sentiment. Ainsi, Madame, je vous suplie de m'excuser autant que je suis excusable, & de me laisser joüir de la paix & du repos que j'espere trouver avec lui.

La Reine voyant tant d'ingenuité & de resolution, & ne pouvant répondre rien de raisonnable, fit venir l'emportement au secours de la raison. Continuation de censures & d'injures, & sur le tout beaucoup de larmes. Malheureuse, lui dit-elle, au lieu de vous humilier, & témoigner de la repentance de la faute que vous avez faite, vous parlez avec audace, & au lieu d'en rougir, vous n'en versez pas seulement une larme. C'est une preuve de vôtre obstination, & de la dureté de vôtre cœur. Mais si le Roi & vôtre Pere veulent m'en croire, ils vous mettront en lieu où vous serez contrainte de tenir un autre langage. Puisque vous m'accusez,

sez, Madame, de parler avec audace, répondit Rolandine, je suis resoluë de ne plus rien dire, à moins qu'il ne vous plaise de me permettre de parler. La Reine lui ayant permis de répondre. Ce n'est point à moi, Madame, reprit-elle, de vous parler avec audace. Comme vous étes ma maîtresse & la plus grande Princesse de la Chrêtienté, je dois toûjours avoir pour vous le respect qui vous est dû; & mon dessein n'a jamais été de m'en éloigner: mais comme je n'ai pour Avocat que la verité, & qu'il n'y a que moi qui la sçache, je suis obligé de la dire hardiment, dans l'esperance que si j'ai le bonheur de vous la faire bien connoître, vous ne me croirez pas telle qu'il vous a plû de me nommer. Je suis persuadée que ceux qui sçauront de quelle maniere je me suis conduite dans l'affaire dont il s'agit, ne me blâmeront point, & je fonde cette certitude sur celle que j'ai de n'avoir rien fait ni contre Dieu, ni contre mon honneur. Voilà, Madame, ce qui me fait parler sans crainte, bien assûrée que celui qui voit mon cœur est avec moi, & cela étant j'aurois tort de craindre ceux qui sont soûmis à son jugement. Pourquoi donc pleurer, Madame, puisque l'honneur & la conscience ne me reprochent rien? A l'égard de la repentance, je suis si éloignée, Madame, de me repentir de ce que j'ai fait, que si j'étois à commencer, je ferois la même chose. C'est vous, Madame, qui avez grand sujet de pleurer tant du tort que vous m'avez fait par le passé, que de celui que vous me faites à present

ſent de me cenſurer publiquement d'une faute dont vous étes plus coupable que moi. Si j'avois offenſé Dieu, le Roi, vous, mes parens, & ma conſcience, je devrois témoigner ma répentance par mes larmes : mais je ne dois point pleurer pour avoir fait une action bonne, juſte, & ſainte, dont on n'a jamais parlé qu'avec avantage, & que vous ſeule, Madame, avez divulguée trop tòt en lui donnant un air de crime qui fait voir clairement que vous avez plus pour but de me deshonorer, que de conſerver l'honneur de vôtre maiſon & de vos parens. Mais puiſqu'il vous plaît, Madame, d'en uſer ainſi, je ne dois pas vous contredire. Toute innocente que je ſuis, je n'aurai pas moins de plaiſir à ſubir la peine qu'il vous plaira m'infliger, que vous en aurez à vouloir me la faire ſouffrir. Vous & mon Pere, Madame, n'avez qu'à dire ce que vous voulez que je ſouffre, vous ſerez promptement obéis. Je compte, Madame, qu'il n'y manquera pas, & je ſerai bien-aiſe qu'il ſuive vos ſentimens, & qu'ayant été de vòtre avis dans la negligence qu'il a fait paroître à me procurer du bien, il imite vòtre activité à preſent qu'il s'agit de me faire du mal. Mais j'ai un autre Pere au Ciel, qui j'eſpere me donnera autant de patience qu'il m'en faudra pour ſoûtenir les maux que je vois que vous me preparez : auſſi eſt-ce en lui ſeul que je mets toute ma confiance.

La Reine outrée de colere commanda qu'on l'ôtât de devant ſes yeux, & qu'on la mit ſeule dans une chambre ſans la laiſſer parler à per-

perſonne. On lui laiſſa néanmoins ſa Gouvernante ; & ce fut par ce moyen qu'elle fit ſçavoir au Bâtard l'état où elle étoit, lui demandant en même tems ce qu'il croyoit qu'elle devoit faire. Le Bâtard croyant que les ſervices qu'il avoit rendu au Roi ſeroient comptez pour quelque choſe, vint incontinent à la Cour. Il trouva le Roi à la chaſſe, lui conta la verité du fait, lui remontra ſa pauvreté, le ſuplia d'appaiſer la Reine, & de permettre que ſon mariage fût conſommé. M'aſſûrez-vous, lui dit le Roi pour toute réponſe, que vous l'avez épouſée ? Oui, Sire, repliqua le Bâtard, par paroles & par preſens ſeulement ; mais s'il vous plaît, Sire, la ceremonie ſera achevée. Le Roi baiſſa la tête, & ſans dire autre choſe reprit le chemin du Château. En arrivant il appella le Capitaine de ſes Gardes, & lui donna ordre d'arrêter le Bâtard. Cependant un de ſes amis qui devina l'intention du Roi, le fit avertir de s'éloigner, & de ſe retirer à une de ſes maiſons qui n'étoit pas éloignée, & ſi le Roi le faiſoit chercher comme il croyoit qu'il feroit, il en auroit incontinent avis afin qu'il ſortît du Royaume ; & qu'en cas que les choſes ſe paſſaſſent plus doucement il lui manderoit de revenir. Le Bâtard crut ſon ami, & fit tant de diligence, que le Capitaine des Gardes ne le trouva point.

Cependant le Roi & la Reine ayant vû enſemble ce qu'ils feroient de la pauvre Demoiſelle qui avoit l'honneur d'être leur parente, il fut arrêté par avis de la Reine de la renvoyer à

ſon

ſon Pere, auquel on feroit ſçavoir la verité du fait. Avant que de partir, pluſieurs Eccleſiaſtiques & gens de conſeil allerent la voir, & lui repreſenterent que n'étant engagée que de parole, elle pouvoit aiſément s'en dédire, moyenant que l'un & l'autre le vouluſſent bien. Le Roi vouloit qu'elle le fit pour l'honneur de la maiſon dont elle étoit : Mais elle répondit qu'elle étoit prête d'obéir au Roi en toutes choſes, pourvû que la conſcience n'y fût point engagée, parce, diſoit-elle, que les hommes ne peuvent ſeparer ce que Dieu a joint, les ſupliant au reſte de ne point lui demander une choſe ſi déraiſonnable. Si l'amour & la bonne volonté, ajoûtoit-elle, qui n'ont pour principe que la crainte de Dieu, ſont un vrai & ſolide engagement de mariage, je ſuis ſi bien liée, que ni le fer, ni le feu, ni l'eau ne peuvent rompre ce lien. La mort ſeule peut le faire, & ce ne ſera qu'à elle à qui je rendrai mon anneau & mon ſerment ; ainſi, Meſſieurs, je vous prie de ne plus m'en parler. Elle avoit tant de fermeté qu'elle aimoit mieux mourir & tenir parole, que de vivre & de la violer. Cette vigoureuſe réponſe fut rapportée au Roi, qui voyant qu'il n'y avoit pas moyen de la détacher de ſon mari, donna ordre qu'on la menât chez ſon Pere ; ce qu'on fit en ſi triſte équipage, que tous ceux qui la voyoient ne pouvoient s'empêcher de pleurer. Elle avoit manqué à la verité ; mais la punition fut ſi grande, & ſa conſtance ſi ſinguliere, qu'elle fit paſſer ſa faute pour une vertu. Le Pere apprenant cette fâcheuſe nou-
velle,

velle, ne voulut point voir sa fille, & l'envoya à un Château situé dans une forêt, & qu'il avoit autrefois fait batir pour un sujet qui merite d'être conté aprés cette nouvelle. Elle y fut long-tems prisonniere, & tous les jours le Pere lui faisoit dire que si elle vouloit renoncer à son mari, il la traiteroit comme sa fille, & la mettroit en liberté. Rien ne fut capable de l'ébranler, & elle aima mieux être prisonniere en persistant dans son mariage, que toute la liberté du monde en renonçant à son mari. On eût dit à la voir qu'elle se faisoit un divertissement de ses peines, tant elle les souffroit agreablement pour celui qu'elle aimoit. Le Batard n'en fit pas de même quoi qu'il lui eût les obligations que vous avez vû. Il s'enfuit en Allemagne, où il avoit beaucoup d'amis, & fit voir par son inconstance qu'il s'étoit attaché à Rolandine plus par avarice & par ambition que par veritable amour; car il se rendit amoureux d'une Dame Allemande, & en fut si passionné, qu'il oublia d'écrire à celle qui souffroit tant pour l'amour de lui. Quelques cruautez que la Fortune eût pour eux, elle leur laissa toujours le moyen de s'écrire; mais l'inconstance fit negliger au Batard le seul bien que la Fortune leur avoit laissé; de quoi Rolandine fut d'abord si affligée, qu'elle en perdit le repos. Voyant donc que les lettres du Batard étoient froides, & toutes differentes des premieres, elle ne douta point qu'une nouvelle amitié ne lui eût enlevé le cœur de son mari, & n'eût fait ce que les tourmens & les persecutions

n'a-

n'avoient pas été capables de faire. Mais comme l'amour qu'elle avoit pour lui étoit trop parfait, elle ne pût se resoudre de rien décider sur des conjectures. Pour en sçavoir donc la verité, elle trouva moyen d'envoyer un homme de confiance, non pour lui porter des lettres, ni pour lui parler, mais pour l'observer, & pour se bien informer de la verité. Le retour de son homme lui apprit que le Bâtard étoit fort amoureux d'une Allemande, & que le bruit couroit qu'elle étoit fort riche, & qu'il vouloit l'épouser. Cette nouvelle jetta la pauvre Rolandine dans une affliction si extrême, qu'elle tomba dans une dangereuse maladie. Ceux qui en sçavoient le sujet, lui disoient de la part de son Pere, que puisque l'inconstance & la lâcheté du Bâtard lui étoient connuës, elle étoit en droit de l'abandonner ; & firent même tout ce qu'ils purent pour lui persuader de le faire. Mais quelques tourmens qu'on lui fit jusqu'au bout, il n'y eut pas moyen de la faire changer, montrant jusqu'à l'extrémité la grandeur de son amour, & en même tems la grandeur de sa vertu. A mesure que l'amour du Bâtard diminuoit, celui de Rolandine augmentoit, & malgré tant de contretems il demeura toûjours entier & parfait, parce qu'il gagnoit ce que celui du Batard perdoit. Sentant donc qu'en elle seule étoit tout l'amour qui étoit autrefois en deux, elle résolut de le conserver jusques à la mort de l'un ou de l'autre. La bonté divine qui est la parfaite charité & le veritable amour, eut pitié de sa

douleur, & eut tant d'égard à sa patience, que le Bâtard mourut bien-tôt aprés dans la recherche d'une autre femme. Aprés en avoir reçû l'avis par gens qui avoient assisté à son enterrement, elle envoya suplier son Pere de trouver bon qu'elle lui parlât. Le Pere qui ne lui avoit jamais parlé depuis qu'elle étoit prisonniere, l'alla voir incontinent. Aprés avoir entendu fort au long ses justes raisons, au lieu de la condamner & de songer à la tuer, comme il l'en avoit souvent menacée, il l'embrassa, & lui dit les yeux baignez de larmes. Vous étes plus juste que moi, ma fille: car si vous avez fait une faute, j'en suis la principale cause: Mais puisque Dieu a ainsi permis les choses, je veux reparer le passé. Il l'emmena donc chez lui, & la traita comme sa fille aînée. Un Gentilhomme qui portoit le nom & les armes de la maison, la fit enfin demander en mariage. Ce Gentilhomme fort sage & fort vertueux voyoit souvent Rolandine, & conçut tant d'estime pour elle, qu'il la loüa de ce que les autres la blâmoient, persuadé qu'il étoit qu'elle n'agissoit que par un principe de vertu. Le Chevalier étant du goût du Pere & de Rolandine, le mariage fut incontinent conclu. Il est vrai qu'un frere qu'elle avoit, & qui étoit le seul heritier de la maison, ne voulut jamais lui faire part du bien de la famille, sous pretexte qu'elle avoit manqué d'obéïssance à son Pere; & la traita aprés la mort du bon homme avec tant de cruauté, que son mari qui étoit cadet de sa maison,
&

& elle ne subsistoient qu'avec peine. Mais Dieu pourvût à tout, car le frere qui vouloit tout retenir, mourut, & laissa par sa mort & ses biens, & ceux de sa sœur qu'il retenoit injustement Une si riche succession mit Rolandine & son mari dans l'abondance. Ils vêcurent honorablement selon leur qualité, furent reconnoissans des graces que la Providence leur avoit faites, eurent beaucoup d'amitié l'un pour l'autre, & aprés avoir élevé deux fils dont il plût à Dieu de benir leur mariage, Rolandine rendit joyeusement son ame à celui en qui elle avoit toujours mis toute sa confiance.

Que les hommes, Mesdames, qui nous regardent comme l'inconstance même, me montrent un mari comme la femme dont je viens de parler, & qui ait la même bonté, la même fidelité, & la même constance. Je suis persuadée qu'ils auroient tant de peine à en venir à bout, que j'aime mieux les en quitter que de les mettre en cette peine. Pour vous, Mesdames, je vous prie pour soûtenir vôtre gloire, ou de n'aimer point du tout, ou d'aimer aussi parfaitement que cette Demoiselle. Ne dites point qu'elle a exposé son honneur; mais dites plutot que sa fermeté doit augmenter la nôtre. Il est vray, Oysille, dit Parlamente, que vôtre Heroïne est une femme d'un trés-grand cœur, & d'autant plus recommandable par sa fermeté, qu'elle avoit à faire à un mari infidéle qui voulut la quitter pour une autre. Je croi, dit

Longarine que ce chagrin fut le plus difficile à soûtenir ; car il n'y a fardeau si pesant que l'amour de deux personnes bien unies ne puisse doucement porter : Mais quand une des deux manque à son devoir, & laisse tout le fardeau à l'autre, le poids en est insupportable. Vous devez donc avoir pitié de nous, répondit Guebron, puisque nous avons tout l'amour à soûtenir, & que vous ne voulez par faire la moindre chose pour aider à porter un si pesant fardeau. Les fardeaux de l'homme & de la femme sont souvent differens, repliqua Parlamente. L'amour de la femme fondé sur la pieté & sur la vertu est si juste & si raisonnable, que celui qui manque aux devoirs d'une telle amitié, doit passer pour lache & pour méchant envers Dieu & envers les hommes : Mais les hommes n'aimant uniquement que pour le plaisir, les femmes ignorantes toûjours les dupes des méchans hommes, s'engagent souvent plus qu'il ne faudroit dans un commerce de tendresse. Quand Dieu leur fait connoitre les criminelles intentions de ceux qu'elles avoient cru n'en avoir que de bonnes, c'est beaucoup quand elles peuvent rompre avec honneur & sans donner atteinte à leur reputation. Les folies les plus cachées sont toujours les meilleures. Voilà une raison fondée sur un principe faux, qui est que les femmes vertueuses peuvent honnêtement cesser d'aimer les hommes ; sans que les hommes puis-

puiſſent diſcontinuer d'aimer les femmes, comme ſi le cœur des uns étoit different du cœur des autres. Mais je ſuis perſuadé qu'il y a dans les volontez la même diverſité que dans les viſages & dans les habits. Toute la difference que j'y trouve, eſt, que plus la malice eſt cachée, & plus elle eſt à craindre. Je comprens bien, reprit Parlamente avec un peu d'émotion, ce que vous voulez dire. Selon vous les femmes les moins dangereuſes ſont celles de qui la malice eſt connue. Changeons de matiere, interrompit Simontault, & diſons pour concluſion au ſujet du cœur de l'homme & de la femme, que le meilleur n'en vaut rien. Voyons à qui Parlamente donnera ſa voix. Je la donne à Guebron, répondit Parlamente. Puiſque j'ai commencé, dit alors Guebron, à parler des Cordeliers, je ne dois pas oublier les Moines de ſaint Benoît, & ne puis m'empêcher de conter ce qui arriva de mon tems à deux de ces bons Peres, ſans pretendre que ce que je dirai d'un méchant Religieux, vous empêche d'avoir bonne opinion de ceux qui ſont honnêtes gens. Mais comme le Pſalmiſte dit, *que tout homme eſt menteur*, & qu'il *n'y en a pas un ſeul qui faſſe le bien*, il me ſemble qu'on ne peut manquer d'eſtimer l'homme tel qu'il eſt : En effet s'il y a du bien en lui, on doit l'attribuer non à la creature, mais à celui qui eſt le principe & la ſource de tout bien.

La plûpart des gens se trompent en donnant trop à la creature, ou en s'estimant trop eux-mêmes. Et afin que vous ne croyiez pas qu'il soit impossible de trouver une extréme concupiscence sous une extréme austerité, je vais vous conter un fait arrivé du tems du Roi François I.





XXII. NOUVELLE.

Un Prieur contrefaiſant l'homme de bien, met tout en œuvre pour ſeduire une Religieuſe: Mais enfin ſa méchanceté fut découverte.

IL y avoit à ſaint Martin des champs à Paris un Prieur, dont je ne dirai point le nom, parce qu'il a été de mes amis. Il vêcut avec tant d'auſterité juſques à l'âge de cinquante ans, & le bruit de ſa ſainteté ſe répandit ſi fort dans tout le Royaume, qu'il n'y avoit ni

Prince ni Princeſſe qui ne le reçût avec veneration quand il en étoit viſité. Il ne ſe faiſoit point de reforme de Religion à laquelle il n'eût part ; auſſi le nommoit-on le Pere de la vraye Religion. Il fut élu Viſiteur de la celebre Societé des Dames de Fontevrauld, qui le craignoient ſi fort, que quand il venoit à quelqu'un de leurs Monaſteres, les Religieuſes trembloient de peur, & le traitoient comme elles auroient pû faire le Roi, pour l'obliger par ce moyen à les traiter avec moins de rigueur. Il ne vouloit pas d'abord qu'on eût tant de déference pour lui ; mais approchant de ſa cinquante-cinquiéme année il vint enfin à trouver bon les honneurs qu'il avoit refuſez au commencement ; & s'accoûtumant inſenſiblement à ſe regarder comme le bien public des Societez Religieuſes, il eut ſoin de conſerver ſa ſanté mieux qu'il n'avoit fait. Quoi qu'il fût obligé par ſa Regle de ne manger jamais de chair, il s'en diſpenſa lui-même ; ce qu'il ne voulut jamais faire pour perſonne ; & diſoit pour raiſon que tout le faix de la Religion étoit ſur lui. Il ſe choïa ſi bien, que d'un Moine maigre il en fit un fort gras. En changeant de maniere de vivre, il changea auſſi de cœur, & commença à regarder les viſages ſur leſquels il faiſoit autrefois conſcience de jetter les yeux. A force de regarder les Beautez que les voiles rendent plus deſirables, il commença de les convoiter. Pour ſatisfaire à ſa paſſion il employa des moyens ſi ſubtils, que de Paſteur il devint loup ; & ſi dans les Monaſteres

res de ſa juriſdiction il rencontroit quelque Agnés, il ne manquoit pas de la corrompre. Aprés avoir fait long-tems cette méchante vie, la bonté divine ayant pitié des pauvres brebis égarées, voulut démaſquer ce ſcelerat, comme vous allez voir.

Etant allé un jour faire la viſite d'un Convent prés de Paris qui ſe nomme Gif, il arriva que confeſſant les Religieuſes, il s'en preſenta une nommée Sœur Marie Herouët, dont la parole étoit ſi douce & ſi agreable, qu'elle promettoit que le cœur ne l'étoit pas moins. A la ſeule parole de cette fille le bon Pere ſentit une paſſion qui ſurpaſſoit toutes celles qu'il avoit eu de ſa vie pour les autres Religieuſes. En lui parlant il ſe baiſſa pour la regarder, & voyant ſa bouche ſi vermeille & ſi charmante, il ne pût s'empêcher de hauſſer le voile pour voir ſi les yeux répondoient à tant de beautez. Il trouva ce qu'il cherchoit, & le remarqua ſi bien, que ſon cœur fut rempli d'une ardeur ſi vehemente, qu'il en perdit non ſeulement le boire & le manger, mais même toute contenance; ce qu'il cachoit pourtant du mieux qu'il pouvoit. De retour à ſon Prieuré il n'y avoit point de repos pour lui. Il paſſoit les jours & les nuits dans une inquietude extréme, l'eſprit continuellement occupé à chercher les moyens de ſatisfaire ſa paſſion, & de faire de cette Religieuſe ce qu'il avoit fait de pluſieurs autres. Comme il avoit remarqué en elle de la ſageſſe & un eſprit fin & delicat, la choſe lui paroiſſoit difficile. D'un autre côté il ſe voyoit ſi laid & ſi

ſi caſſé, qu'il reſolut de ne lui point parler, & prit le parti d'emporter par la crainte ce qu'il ne pouvoit eſperer de l'amour. Pour cet effet il retourna peu de jours aprés au Convent de Gif, & y fit paroitre plus d'auſterité qu'il n'avoit jamais fait. Il ſe chagrina contre toutes les Religieuſes. L'une n'avoit pas le voile aſſez bas, l'autre levoit trop la tête, & l'autre ne faiſoit pas la reverence en Religieuſe. Il étoit ſi ſevere pour toutes ces bagatelles, qu'on le craignoit comme un Dieu peint en jugement. Comme le Prieur étoit goutteux, il ſe fatigua tant à viſiter les lieux reguliers, qu'environ l'heure de Vêpres, heure par lui aſſignée, il ſe trouva au Dortoir. L'Abbeſſe lui dit qu'il étoit tems de dire Vêpres. Faites les dire, Mere, répondit le Prieur ; car je ſuis ſi las que je demeurerai ici, non pour me repoſer, mais pour parler à Sœur Marie, de qui j'apprens quelque choſe de ſcandaleux ; car on m'a dit qu'elle babille comme une mondaine. La Prieure qui étoit Tante de la Mere de Sœur Marie, le pria de la bien chapitrer, & la laiſſa ſeule entre les mains du Prieur & d'un jeune Religieux qui étoit avec lui. Se voyant ſeul avec Sœur Marie, il commença par lui lever le voile, & lui commanda de le regarder. Sœur Marie répondit, que ſa regle lui défendoit de regarder les hommes. C'eſt bien dit, ma fille, repliqua le Moine, mais vous ne devez pas croire que les Religieux ſoient hommes. Sœur Marie craignant donc de tomber dans la deſobéiſſance, le regarda, & le trouva ſi laid, qu'elle crut

faire

faire plus de penitence que de peché à le regarder. Le Reverend Pere aprés lui avoir parlé de l'amour qu'il avoit pour elle, voulut lui porter la main au teton. Elle le repoussa comme elle devoit. Le bon Pere fâché d'un si desagreable commencement, lui dit en grosse colere. Faut-il qu'une Religieuse sçache qu'elle a des tetons ? Je sçai que j'en ai, répondit Sœur Marie, & je suis bien assûrée, que ni vous ni autre ne les toucherez jamais. Je ne suis ni assez jeune, ni assez ignorante pour ne sçavoir pas ce qui est peché, & ce qui ne l'est pas. Voyant donc qu'il ne la pouvoit gagner par là, il eut recours à un autre expedient, & lui dit: Il faut, ma fille, que je vous declare mon infirmité; j'ai une maladie que tous les Medecins jugent incurable, à moins que je ne me rejouïsse avec une femme que j'aime passionnément : je ne voudrois pour ma vie faire un peché mortel; mais quand on en viendroit jusques-là, je sçai que la simple fornication n'est pas à comparer au peché d'homicide. Ainsi si vous aimez ma vie, vous m'empêcherez de mourir, & sauverez vôtre conscience de credulité. Elle lui demanda quelle sorte de jeu il avoit dessein de faire. Il lui répondit, qu'elle pouvoit reposer sa conscience sur la sienne, & demeurer persuadée qu'il ne feroit rien dont l'un ou l'autre fût chargé. Pour lui faire juger par les preliminaires du passe-tems qu'il demandoit, il vint à l'embrasser, & essaya de la jetter sur un lit. Ne doutant plus alors de sa mauvaise intention, elle se défendit si bien de paroles &

& de bras, qu'il ne pût toucher qu'à ses habits. Voyant alors que rien ne lui réüssissoit, & que tous ses efforts étoient inutiles, je ne dirai pas comme un furieux, mais comme un homme sans conscience & sans raison, il lui mit la main sous la robe, & égratigna tout ce qui se trouva sous ses ongles avec tant de fureur & de rage, que la pauvre fille criant de toute sa force tomba évanouïe. A ce cri l'Abbesse courut au Dortoir, & se fit des reproches d'avoir laissé sa parente seule avec le Reverend Pere. Elle fut un moment à la porte du Dortoir pour écouter ce qui s'y faisoit; mais entendant la voix de sa niece, elle poussa la porte que le jeune Moine tenoit. Le Prieur voyant venir l'Abbesse, lui montra sa niece évanouïe, & lui dit: Vous avez tort nôtre Mere, de ne m'avoir pas dit le temperament de Sœur Marie; car ignorant sa debilité, je l'ai fait tenir debout devant moi, & comme je la chapitrois elle est tombée évanouïe comme vous voyez. On la fit revenir avec du vinaigre, & autres remedes, & l'on trouva qu'en tombant elle s'étoit blessée à la tête. Quand elle fut revenuë, le Prieur craignant qu'elle ne dît à sa Tante l'occasion de son mal, trouva moyen de lui dire tout bas & en particulier. Je vous commande, ma fille, sur peine de desobéïssance, & de damnation éternelle, de ne jamais parler de ce que je vous ai fait. Le grand amour que j'ai pour vous me l'a fait faire; & puisque je vois que vous ne voulez pas répondre à ma passion, je ne vous en parlerai de ma vie. Je dois

dois pourtant vous assûrer pour la derniere fois, que si vous voulez m'aimer, je vous ferai choisir pour Abbesse d'une des meilleures Abbayes de ce Royaume. Elle répondit, qu'elle aimoit mieux mourir en Chartre perpetuelle, que d'avoir jamais d'autre ami que celui qui étoit mort pour elle en la croix, s'estimant plus heureuse de souffrir avec lui tous les maux, que de joüir sans lui de tous les biens que le monde peut donner: l'avertissant une fois pour toutes de ne lui parler plus sur ce ton, s'il ne vouloit pas qu'elle s'en plaignît à l'Abbesse, & lui promettant de ne jamais parler du passé en cas qu'il en demeurât là. Avant que de se retirer ce méchant Pasteur, pour paroître tout autre qu'il n'étoit dans le fond, & pour avoir le plaisir de considerer encore celle qu'il aimoit, se tourna vers l'Abbesse & lui dit: Je vous prie, ma Mere, de faire chanter à toutes vos filles un *Salve Regina* à l'honneur de la Vierge, en qui je mets mon esperance. Le *Salve Regina* fut chanté; & durant ce tems-là le Renard ne fit que pleurer, non de devotion, mais de regret d'avoir si mal réüssi. Les Religieuses qui prenoient cette devotion pour un effet de l'amour qu'il avoit pour la Vierge Marie, le regardoient comme un saint. Mais Sœur Marie qui connoissoit son hipocrisie, prioit Dieu en son cœur de confondre un scelerat qui avoit tant de mépris pour la virginité.

Cet Hipocrite étant de retour à saint Martin, y apporta le feu criminel qui le consumoit nuit & jour, & n'occupoit son esprit qu'à

qu'à trouver les moyens de parvenir à son injuste fin. Comme il craignoit l'Abbesse dont il connoissoit la vertu, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de la tirer de ce Monastere. Pour cet effet il alla trouver Madame de Vendôme qui demeuroit alors à la Fere, où elle avoit fondé & bâti un Convent de saint Benoît, nommé le Mont Olivet. Il lui representa en qualité de Reformateur souverain, que l'Abbesse du Mont Olivet n'étoit pas capable de gouverner une telle Communauté. La bonne Dame le pria de lui en indiquer une qui fût digne de remplir cette charge. Lui qui ne demandoit autre chose, lui conseilla d'abord de prendre l'Abbesse de Gif, qu'il lui dépeignit comme la plus capable qui fût en France. Madame de Vendôme l'envoya querir incontinent, & lui donna le gouvernement de ce Monastere du Mont Olivet. Le Prieur qui étoit le Maître des suffrages de toutes les Communautez, fit élire à Gif une Abbesse à sa devotion. L'election étant faite, il alla à Gif, pour essayer encore une fois si par priere ou par promesse il pourroit gagner Sœur Marie. Cette seconde tentative ne lui ayant pas mieux réüssi que la premiere, il s'en revint au desespoir à son Prieuré de saint Martin ; & là tant pour parvenir à ses fins, que pour se venger de sa cruelle, & de peur aussi que son affaire n'éclatât, il fit derober de nuit les Reliques de Gif, & en accusa le Confesseur du Monastere, Religieux âgé & homme de bien. Il le fit mettre en prison à saint Martin. Pendant qu'il le tenoit prisonnier, il

il suborna deux témoins qui signerent étourdiment, qu'ils avoient vû dans un jardin le Confesseur & Sœur Marie faisant une action infame & deshonnête; ce qu'il vouloit faire avouër au vieux Religieux. Le bon homme qui sçavoit toutes les fredaines de son Prieur, le suplia d'assembler le Chapître, & qu'il diroit en presence des Religieux la verité de tout ce qu'il en sçavoit. Le Prieur craignant que la justification du Confesseur ne fit sa condamnation, n'eut garde d'accorder cette demande. Trouvant donc le Confesseur inébranlable, il le traita si mal, que les uns disent qu'il mourut en prison, les autres qu'il le contraignit de quitter l'habit, & de sortir du Royaume. Quoi qu'il en soit, il n'a jamais paru depuis. Le Prieur ayant à son avis une si grande prise sur Sœur Marie, s'en alla à Gif, où l'Abbesse étant à sa dévotion ne lui contredisoit en rien. Il commença par user de son autorité de Visiteur, & fit venir toutes les Religieuses l'une aprés l'autre, pour les entendre en chambre par forme de confession & de visitation. Sœur Marie qui avoit perdu sa bonne Tante, ayant enfin comparu, le Reverend Pere commença par lui dire. Vous sçavez, Sœur Marie, de quel crime vous étes accusée, & par consequent vous sçavez aussi que la grande chasteté que vous affectez ne vous a de rien servi: car on sçait fort bien que vous n'étes rien moins que chaste. Produisez-moi celui qui m'a accusée, répondit Sœur Marie avec un air assûré, & vous verrez comment il soûtiendra la chose devant moi.

Le Confesseur même en a été convaincu, & cette preuve doit vous suffire, repliqua le Prieur. Je le croi si homme de bien, repartit Sœur Marie, qu'il n'est pas capable de confesser une pareille fausseté. Mais quand il l'auroit fait, faites le venir devant moi, & je prouverai le contraire. Le Prieur voyant qu'elle ne s'étonnoit point, lui dit. Je suis vôtre Pere, & en cette qualité je veux ménager vôtre honneur. Je m'en rapporte à vôtre conscience, & j'en croirai ce que vous direz. Je vous conjure donc sur peine de peché mortel, de me dire la verité. Etiez-vous vierge quand vous entrâtes dans cette maison? L'âge de cinq ans que j'avois alors, mon Pere, répondit-elle, est le garant de ma virginité. Et depuis ce tems-là, ma fille, lui demanda-t-il encore, n'avez-vous point perdu cette belle fleur? Elle jura que non, & que jamais elle n'avoit eu de tentation que de sa part. Je ne sçaurois le croire, repliqua le cafard, & c'est une chose à prouver. Quelle preuve en voulez-vous, lui dit-elle? celle que je fais aux autres, répondit le Moine. Comme je suis le Visiteur des ames, je le suis aussi des corps. Vos Abbesses & Prieures ont toutes passé par mes mains, & vous ne devez point faire scrupule de me laisser visiter vôtre virginité. Mettez-vous donc sur ce lit, & relevez le devant de vôtre robe sur vôtre visage. Vouz m'avez tant parlé, répondit Sœur Marie toute en colere, de l'amour criminel que vous avez pour moi, que j'ai sujet de croire que vôtre dessein est moins de visiter ma virginité, que de

de me la ravir : Ainsi comptez que jamais je n'y consentirai. Vous étes excommuniée, lui dit-il alors, de refuser l'obéïssance ; & si vous ne faites ce que je vous dis, je vous deshonorerai en plein Chapitre, & dirai tout ce que je sçai de vous & du Confesseur. Sœur Marie répondit sans s'étonner, que celui qui connoissoit le cœur de ses serviteurs la rassûreroit autant devant lui, qu'il pourroit la consterner devant les hommes. Et puisque vous portez la méchanceté jusques-là, ajoûta-t-elle, j'aime mieux être la victime de vôtre cruauté, que la complice de vos desirs criminels ; parce que je sçai que Dieu est juste Juge.

Le Prieur dans une rage qu'on peut mieux imaginer que dépeindre, courut sur le champ assembler le Chapitre. Il fit venir Sœur Marie devant lui, la fit mettre à genoux, & lui dit. C'est avec une douleur extréme, Sœur Marie, que je vois que les bonnes remontrances que je vous ai faites sur une faute si capitale vous ont été inutiles ; & c'est avec regret que je me trouve forcé de vous ordonner une penitence contre ma coûtume. J'ai examiné vôtre Confesseur sur certains crimes dont il étoit accusé, & il m'a confessé qu'il a abusé de vous, & cela en un lieu où deux temoins disent l'avoir vû. Au lieu donc de la charge honorable de Maîtresse des Novices que vous avez, j'ordonne que vous soyez non seulement la derniere de toutes ; mais encore que vous mangiez à terre au pain & à l'eau en presence de toutes les Sœurs, jusques à ce

que vous ayez merité grace par vôtre repentance. Sœur Marie ayant été avertie à l'avance par une de ses compagnes qui sçavoit toute son affaire, que si elle répondoit quelque chose qui déplût au Prieur, il la mettroit *in pace*, c'est-à-dire en Chartre perpetuelle, reçut sa sentence sans dire mot, levant les yeux au Ciel, & priant celui qui lui avoit fait la grace de resister au peché, de lui donner dans sa souffrance la patience qui lui étoit necessaire. Ce ne fut pas encore tout. Ce venerable Prieur défendit encore de ne la laisser parler de trois ans à sa mere ou à ses parens, ni d'écrire aucunes lettres qu'en Communauté.

Le malheureux s'en alla aprés ce bel exploit, & ne revint plus. Cette pauvre fille demeura long-tems dans l'état que je viens de dire. Mais sa mere qui avoit pour elle quelque chose de plus tendre que pour tous ses autres enfans, & qui ne recevoit plus de ses nouvelles, surprise d'un tel changement, dit à un de ses fils qui étoit un jeune homme sage & bien tourné, qu'elle croyoit que sa fille étoit morte, & que les Religieuses cachoient sa mort pour joüir plus long-tems de sa pension; & le pria de sçavoir à quelque prix que ce fût ce qui en étoit, & de voir sa sœur s'il étoit possible. Le frere alla incontinent au Convent. On lui dit à l'ordinaire que sa sœur ne quittoit pas le lit. Le jeune homme ne prit point cela en payement, & jura que si l'on ne lui faisoit voir, il passeroit par dessus les murailles, & forceroit le Monastere.

Cette

Cette menace fit tant de peur aux Religieuses, qu'elles amenerent sa sœur à la grille: mais l'Abbesse la suivoit de si prés, qu'elle ne pouvoit parler à son frere que la bonne Mere ne l'entendit. Comme Sœur Marie étoit sage, elle s'étoit precautionnée à l'avance, & avoit écrit tout ce que j'ai déja dit, & circonstancié mille autres stratagémes que le Prieur avoit mis en œuvre pour la seduire, & que je ne mettrai point ici pour être court. Je ne dois pourtant pas oublier que pendant que sa Tante étoit Abbesse, le Prieur s'étant imaginé qu'on le rebutoit à cause de sa laideur, découpla à Sœur Marie un Religieux jeune & bien fait, esperant que si ce Moine réüssissoit, il pourroit ensuite obtenir par la crainte ce qu'il avoit inutilement demandé. Mais d'un jardin où le jeune Moine lui parla d'affaire avec des gestes & des expressions si infames que j'aurois honte de les rapporter, la pauvre fille courut à l'Abbesse qui parloit au Prieur, en criant: ma Mere, ce sont des Demons, & non des Religieux qui viennent nous visiter. Le Prieur craignant alors d'être découvert, dit à l'Abbesse en riant: certainement, ma Mere, Sœur Marie a raison. Il la prit ensuite par la main, & lui dit en presence de l'Abbesse: j'avois entendu dire que Sœur Marie parloit fort bien, & avoit tant de facilité qu'on la croyoit mondaine. C'est pourquoi j'ai fait violence à mon naturel, & lui ai parlé comme les mondains parlent aux femmes, autant que je le puis sçavoir par les livres; car pour l'experience j'y suis aussi igno-

rant que je l'étois le jour que je naquis. Et comme j'attribuois sa vertu à ma vieillesse & à ma laideur, j'ai commandé à mon jeune Religieux de lui parler sur le même ton. Elle a fait comme vous voyez une sage & vertueuse resistance. Je lui en sçai bon gré, & l'en estime si fort, que je veux desormais qu'elle soit la premiere aprés vous, & la Maitresse des Novices, afin que sa vertu se fortifie de plus en plus. Ce venerable Prieur fit plusieurs coups de la même force durant trois ans qu'il fut amoureux de la Religieuse, qui comme j'ai dit, donna à son frere par la grille la relation de ses tristes aventures.

Le frere apporta cette relation à sa mere. Cette femme au desespoir partit incontinent pour Paris, où elle trouva la Reine de Navarre sœur unique du Roi. Elle lui fit voir cette pitoyable histoire, & lui dit : ne vous fiez plus, Madame, à ces hipocrites. Je croyois avoir mis ma fille dans les fauxbourgs, ou du moins dans le chemin du Paradis, & je l'ai mise en enfer, & entre les mains de gens pires que tous les Diables qui y sont ; car les Diables ne nous tentent qu'autant que nous y donnons nôtre consentement,& ceux-ci veulent nous emporter par la violence quand ils ne peuvent le faire par amour. La Reine de Navarre fut fort embarrassée. Elle avoit une confiance entiere au Prieur de saint Martin, & elle lui avoit donné la charge des Abbesses de Montivilier & de Canses Belles-Sœurs. D'un autre côté elle trouvoit le crime si noir & si horrible, qu'elle ne pouvoit

se

ſe reſoudre à le laiſſer impuni. Elle prit enfin ſon parti, qui fut de venger l'innocence de cette pauvre fille. Elle communiqua la choſe au Chancelier du Roi, qui étoit alors Légat en France. Le Légat fit venir le Prieur, qui dit pour toute excuſe qu'il avoit ſoixante-dix ans. Le bon Pere parla à la Reine de Navarre, la priant ſur tous les plaiſirs qu'elle voudroit jamais lui faire, & pour toute recompenſe de ſes ſervices, d'avoir la bonté de faire ceſſer ce procez, lui proteſtant qu'il avouëroit que Sœur Marie Herouët étoit une perle d'honneur & de chaſteté. La Reine fut tellement étonnée de ce diſcours, que ne ſçachant que lui répondre, elle lui tourna le dos, & le laiſſa là. Le pauvre Moine fort confus ſe retira dans ſon Monaſtere, où il ne voulut plus être vû de perſonne, & mourut un an aprés. Sœur Marie Herouët eſtimée à proportion des vertus que Dieu avoit mis en elle, fut tirée de l'Abbaye de Gif, où elle avoit tant ſouffert, & faite Abbeſſe par le Roi de l'Abbaye de Gien prés de Montargis. Elle reforma l'Abbaye que ſa majeſté lui avoit donnée, & vêcut comme une ſainte animée de l'Eſprit de Dieu, qu'elle loüa toute ſa vie du repos qu'il lui avoit procuré, & de la dignité dont il l'avoit revêtuë.

Voilà une hiſtoire, Meſdames, qui confirme bien ce que dit ſaint Paul aux Corinthiens, que Dieu ſe ſert *des choſes foibles pour confondre les fortes*, & de celles qui paroiſſent inutiles aux yeux des hommes, pour renverſer la gloire & l'éclat faſtueux de ceux qui s'i-

maginent être quelque chose, & ne sont pourtant rien dans le fond. Il n'y a de bien dans tous les hommes que celui que Dieu y met par sa grace, & il n'est point de tentation dont on ne sorte victorieux quand Dieu accorde son secours. Vous le voyez par la confession d'un Moine qu'on croyoit homme de bien, & par l'élevation d'une fille qu'il vouloit faire passer pour criminelle & méchante. En cela se trouve veritable ce que dit Nôtre Seigneur, *que celui qui s'élevera sera humilié, & que celui qui s'humiliera sera élevé.* Que de gens de bien ce Prieur a trompé, dit Oysille! car j'ai vû qu'on se fioit plus en lui qu'en Dieu. Ce n'est pas moi qu'il a trompé, répondit Nomerfide, car je ne me suis jamais fiée à ces sortes de gens. Il y en a de bons, reprit Oysille: & la méchanceté d'un particulier ne doit pas être rejettée sur le general; mais les meilleurs sont ceux qui frequentent moins les maisons seculieres & les femmes. C'est fort bien dit, repartit Emarsuite; car moins on les voit, moins on les connoit, & plus on les estime: la raison est, que plus on les frequente, mieux on connoît leur fond. Laissons donc l'Eglise où elle est, dit Nomerfide, & voyons à qui Guebron donnera sa voix. Ce sera à Madame Oysille, répondit Guebron, à condition qu'elle nous dira quelque chose à l'honneur des freres Religieux. Nous avons tant juré, repliqua Oysille, de dire la verité, que je ne sçaurois m'en éloigner. D'ailleurs en faisant vôtre conte, vous m'avez fait ressouvenir d'une pitoyable histoire,

dont je ferai obligée de vous regaler, parce que je ſuis dans le voiſinage du Païs où la choſe eſt arrivée de mon tems. Je la choiſis de fraîche date, Meſdames, afin que l'hipocriſie de ceux qui ſe croyant plus religieux que les autres, ne vous enchante l'eſprit de maniere, que vôtre foi quittant le droit chemin, ne s'imagine trouver le ſalut en aucun autre qu'en celui ſeul qui ne veut point de compagnon dans l'ouvrage de nôtre creation & de nôtre redemption. Celui-là ſeul eſt tout-puiſſant pour nous ſauver dans l'éternité, & pour nous conſoler durant cette vie, & nous délivrer de toutes nos afflictions. Vous ſçavez que Satan prend ſouvent la forme d'un Ange de lumiere, afin que l'œil trompé par les apparences de la ſainteté & de la devotion s'attache aux choſes qu'il devroit fuir.





XXIII. NOUVELLE.

Un Cordelier eſt la cauſe de trois meurtres, du mari, de la femme & d'un enfant.

IL y avoit en Perigord vn Gentilhomme qui avoit tant de devotion pour ſaint François, qu'il s'imaginoit que tous ceux qui en portoient l'habit, devoient être auſſi ſaints que le Saint même. Il fit faire chez lui à l'honneur de ce bon Saint un appartement pour loger les Religieux de cet Ordre, par le conſeil deſquels il

il regloit toutes ses affaires, & même jusques aux moindres choses qui regardoient le ménage, croyant aller bien sûrement en suivant de si bons guides. Il arriva que la femme de ce Gentilhomme qui étoit belle, & aussi sage & vertueuse que belle, accoucha d'un beau garçon; de quoi son mari qui l'aimoit déja beaucoup, l'aima doublement encore. Pour regaler & divertir sa commere il envoya querir un de ses beaux-freres. A l'heure du soupé il arriva un Cordelier, duquel je tairai le nom pour l'honneur de l'Ordre. Le Gentilhomme fut fort aise de voir son Pere spirituel pour lequel il n'avoit rien de secret. Aprés une longue conversation entre la commere, le beau-frere & le Moine, on se mit à table pour souper. Durant le repas le Gentilhomme regardant sa femme qui avoit assez de beauté & d'agrément pour donner dans la vûë, demanda tout haut au bon Pere: Est-il vrai, mon Pere, que c'est un peché mortel de coucher avec sa femme pendant qu'elle est en couche? Le Cordelier qui paroissoit tout autre qu'il n'étoit, répondit: certainement, Monsieur, je croi que c'est un des grands pechez qui se commette dans le mariage: quand il n'y auroit que l'exemple de la bien-heureuse Vierge qui ne voulut entrer au Temple qu'aprés le jour de sa Purification, quoi qu'elle n'eût pas besoin de cette ceremonie, vous devriez indispensablement vous abstenir de ce petit plaisir, puisque la bonne Vierge Marie pour obéir à la loi, s'abstinoit d'aller au Temple, où étoit toute sa consolation. D'ailleurs
leurs

leurs les Medecins disent qu'il y a à craindre pour les enfans qui en peuvent venir. Le Gentilhomme qui avoit cru que le Pere lui donneroit permission de coucher avec sa femme, ne fut point aise d'une réponse si contraire à son esperance ; cependant il laissa là la chose. Le Reverend Pere aprés avoir bû un peu plus que de raison durant cette conversation, jetta les yeux sur la commere, & conclut en lui-même, que s'il en étoit le mari, il coucheroit avec elle sans en demander conseil à personne. Comme le feu s'allume peu à peu, & augmente en sorte qu'il brûle la maison, de même le pauvre *Frater* se sentit épris d'une telle concupiscence, qu'il resolut tout à coup de pousser à bout le desir que son cœur cachoit il y avoit plus de trois ans. Aprés qu'on eut disservi, il prit le Gentilhomme par la main, le mena prés du lit de sa femme, & lui dit devant elle : comme je connois, Monsieur, l'amitié qu'il y a entre vous & Mademoiselle, j'entre dans les mouvemens que vous inspire à tous deux la grande jeunesse où vous étes. C'est pourquoi je veux vous dire un secret de nôtre sainte Theologie ; c'est que la loi qui est si rigoureuse à cause des abus que les maris indiscrets font, n'a pas la même rigueur pour les maris aussi sages & aussi moderez que vous. Ainsi, Monsieur, aprés avoir dit devant les gens quelle est la severité de la loi, je dois vous dire en particulier quelle en est la douceur. Sçachez donc qu'il y a femmes & femmes, comme il y a hommes & hommes. Il faut donc avant tou-

tes

tes choses que Mademoiselle qui est accouchée depuis trois semaines, vous dise si elle est hors du flux de sang. La Demoiselle répondit bien positivement qu'elle l'étoit. Cela étant, mon fils, reprit le Cordelier, je vous permets de coucher avec elle sans scrupule, à ces deux conditions : La premiere que vous n'en parlerez à personne, & que vous y viendrez secretement : L'autre que vous n'y viendrez qu'à deux heures aprés mi-nuit, afin de ne pas troubler la digestion de vôtre épouse. Le Gentilhomme lui promit tout cela, & appuya sa promesse d'un si gros serment, que le Moine qui le connoissoit plus sot que menteur, ne douta point qu'il ne tint ce qu'il promettoit. Aprés une assez longue conversation, il leur souhaita le bon soir, leur donna nombre de benedictions, & se retira dans sa chambre. Il prit en se retirant le Gentilhomme par la main, & lui dit : certes, Monsieur, il est tems de vous vous retirer aussi, & de laisser reposer Mademoiselle. Le Gentilhomme sortit, & dit à sa femme en presence du bon Pere, de laisser la porte ouverte.

Le bon Moine étant dans sa chambre, ne pensa à rien moins qu'à dormir. Aussi-tôt qu'il n'entendit plus de bruit dans la maison, c'est-à-dire à l'heure à peu prés qu'il avoit coûtume d'aller à Matines, il s'en alla droit à la chambre où le Gentilhomme étoit attendu. Il trouva la porte ouverte, & étant entré il commença par éteindre la chandelle, & se coucha le plus vîte qu'il pût auprés de la commere. Ce n'est pas, mon ami, lui dit

la Demoiselle qui le prenoit pour son mari, ce que vous avez promis au bon Pere, de ne venir ici qu'à deux heures. Le Cordelier plus attentif à l'action qu'à la contemplation, craignant d'ailleurs d'être reconnu, pensa plus à satisfaire la passion criminelle dont son cœur étoit empoisonné depuis long-tems, qu'à lui répondre. De quoi la Demoiselle fut fort étonnée. L'heure que le mari devoit venir approchant, le Cordelier déniche, & regagne sa chambre. Comme l'amour l'avoit empêché de dormir, la crainte qui suit toûjours le crime, ne lui permit pas de reposer. Il se lève, s'en va au portier, & lui dit : Mon ami, Monsieur m'a commandé de m'en aller tout à l'heure à nòtre Convent, où j'ai ordre de faire prier Dieu pour lui : ainsi donnez-moi, je vous prie, ma monture, & m'ouvrez la porte sans que personne en entende rien ; car le secret est ici necessaire. Le portier sçachant qu'obéir au Cordelier étoit servir son maître, ouvrit la porte & le laissa sortir.

Dans ce moment-là le Gentilhomme s'éveilla, & voyant que l'heure qu'il devoit aller voir sa femme, n'étoit pas éloignée, il se leva en robe de chambre, & alla se coucher auprés de sa femme, où il pouvoit aller suivant la loi de Dieu sans en demander permission à l'homme. Sa femme ignorant ce qui s'étoit passé, & entendant parler son mari auprés d'elle, en fut surprise, & lui dit : Quoi, Monsieur ? Est-ce la promesse que vous avez faite au bon Cordelier de ménager vôtre santé & la mien-

ne ?

né ? Non content d'être ici venu avant l'heure, vous y revenez encore. Penſez-y, Monſieur, je vous en ſuplie. Le Gentilhomme étourdi d'une telle nouvelle, ne pût cacher ſon chagrin, & lui dit. Que me dites-vous là ? Il y a trois ſemaines que je n'ai couché avec vous & vous m'accuſez d'y venir trop ſouvent. Si vous me parlez davantage ſur ce ton, vous me ferez croire que ma compagnie vous déplait, & de me contraindre de faire ce que je n'ai jamais fait, je veux dire de chercher ailleurs le plaiſir legitime que vous me refuſez. La Dame qui crut qu'il plaiſantoit, lui répondit : Je vous ſuplie, Monſieur, ne vous trompez pas vous-même en croyant me tromper. Quoi que vous ne m'ayez pas parlé la premiere fois que vous étes venu, j'ai pourtant bien connu que vous y étiez. Le Gentilhomme connut alors qu'ils étoient tous deux dupez, & fit un gros ſerment qu'il n'y étoit point venu. La femme en eut tant de douleur, qu'elle pria ſon mari avec larmes de ſçavoir au plutôt qui ce pouvoit être, puiſqu'il n'y avoit que ſon frere & le Cordelier qui fuſſent couchez chez eux. Le Gentilhomme porta d'abord ſes conjectures ſur le Cordelier, courut à ſa chambre, & n'y trouva perſonne. Pour aſſûré s'il avoit pris la fuite, il fit venir le portier, & lui demanda s'il ne ſçavoit point de quoi le Cordelier étoit devenu ? Le portier lui ayant dit ce qui s'étoit paſſé, le bon Gentilhomme bien convaincu de la ſceleraterie du Moine, s'en retourna d'abord trouver ſa femme, & lui dit :
ſoyez

ſoyez aſſûrée, ma mie, que celui qui a couché avec vous, & a fait tant de proueſſes, eſt nôtre Pere Confeſſeur. La Demoiſelle à qui l'honneur avoit toûjours été fort precieux, ſe jetta dans un ſi grand deſeſpoir, qu'oubliant toute humanité & le naturel de femme, elle ſuplia ſon mari à genoux de la venger d'un ſi cruel outrage. Le mari monte à cheval incontinent, & pourſuit le Cordelier.

La femme étant ſeule dans ſon lit, ſans conſeil & ſans autre conſolation que de ſon enfant nouveau né, repaſſant ſur l'affreuſe aventure qui venoit de lui arriver, & ne comptant pour rien ſon ignorance, ſe crut coupable, & la femme du monde la plus malheureuſe. Ces triſtes reflexions qu'elle fondoit ſur l'atrocité du crime, ſur l'amour qu'elle avoit pour ſon époux, & ſur l'honneur qu'elle aimoit ſur toutes choſes, la troublerent ſi fort, & la jetterent dans un deſeſpoir ſi extréme, qu'elle crut que la mort lui étoit meilleure que la vie. Dans cette cruelle ſituation d'eſprit elle s'abandonna à ſa douleur, & perdit non ſeulement l'eſperance que tout Chrétien doit avoir en Dieu, mais auſſi le ſens commun, & la memoire de ſa propre nature. Ne connoiſſant donc ni Dieu ni ſoi-même; mais étant au contraire pleine de rage & de fureur, défit une corde de ſon lit, & s'étrangla de ſes propres mains. A l'agonie d'une mort ſi cruelle, & lors que la nature fait les derniers efforts, cette malheureuſe fit des mouvemens ſi violens,

que portant le pied ſur le viſage de ſon enfant, ſon innocence ne pût le garantir d'une mort auſſi douloureuſe que celle de ſa mere. Mais elle fit un ſi grand cri en rendant les derniers ſoûpirs, qu'une femme qui couchoit dans ſa chambre, ſe leva promptement, & alluma de la chandelle.

Cette femme voyant ſa maîtreſſe penduë & étranglée à la corde du lit, & ſon enfant étouffé ſous ſes pieds, courut toute effrayée à la chambre du frere de la morte, & le mena voir ce triſte ſpectacle. Le frere affligé autant que le peut & doit être un homme qui aimoit tendrement ſa ſœur, demanda à la ſervante, qui avoit fait un tel crime? La ſervante répondit qu'elle n'en ſçavoit rien, & qu'elle ne pouvoit dire autre choſe ſinon qu'il n'étoit entré perſonne que ſon maître qui n'étoit ſorti que depuis un moment. Le frere allant incontinent à la chambre de ſon beau-frere, & ne le trouvant point, crut fermement qu'il avoit fait le coup. Il monta ſans retardement à cheval, & ſans plus ample information courut aprés ſon beau-frere, & l'attendit dans un chemin comme il revenoit de la pourſuite du Cordelier, bien fâché de n'avoir pû le joindre. Défendez-vous, lâche ſcelerat, dit le frere de la morte au mari, tout auſſi-tôt qu'il le vit. J'eſpere que Dieu me vengera par cette épée du plus méchant de tous les hommes. Le mari voulut s'excuſer; mais le beau-frere le ſerroit de ſi prés, que tout ce qu'il pût faire, fut de ſe défendre ſans s'informer du ſujet de la querelle. Ils ſe donnerent tant de

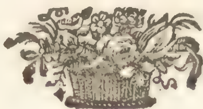
coups

coups l'un à l'autre, que la perte du ſang & la laſſitude les contraignirent de mettre pied à terre & de ſe repoſer, l'un d'un còté, l'autre de l'autre. En reprenant ainſi haleine, le mari dit au frere. Que je ſçache au moins, mon frere, pourquoi l'amitié que nous avons toùjours eu l'un pour l'autre s'eſt convertie en une ſi cruelle haine ? Que je ſçache auſſi, répondit le frere, pourquoi vous avez fait mourir ma ſœur, l'une des femmes de bien qui fut jamais ? & pourquoi ſous pretexte de vouloir coucher avec elle, vous l'avez penduë & étranglée à la corde de vòtre lit ? A ces mots le pauvre mari plus mort que vif, dit à ſon beau-frere: Eſt-il poſſible, mon frere, que vous ayez trouvé vôtre ſœur en l'état que vous dites ? Je vous prie, mon frere, reprit l'époux, aprés qu'on l'eut aſſùré qu'on ne diſoit rien que de vrai, de trouver bon que je vous diſe pourquoi je ſuis ſorti. Et ſur cela il conta l'aventure du Cordelier. Le frere fort étonné, & plus fâché encore de l'avoir attaqué ſans raiſon, lui fit de grandes excuſes. Je vous ai fait tort, lui dit-il ; mais je vous prie de me le pardonner. Si je vous ai fait tort, répondit l'époux, vous en étes vengé ; car je ſuis ſi bleſſé, que je deſeſpere d'en rechaper. Le beau-frere le remonta à cheval du mieux qu'il pùt, & le remena chez lui, où il mourut le lendemain, & confeſſa devant tous ſes parens & amis qu'il étoit la cauſe de ſa mort. Pour ſatisfaire a la juſtice on conſeilla au Cordelier d'aller demander ſa grace au Roi François I. Pour cet effet

aprés avoir fait enterrer honorablement le pere, la mere, & l'enfant, il partit un Vendredi saint pour aller soliciter sa grace à la Cour, & l'obtint par la faveur de François Olivier Chancelier d'Alençon, & choisi depuis par le Roi, en consideration de ses grandes vertus, pour Chancelier de France.

Je suis persuadée, Mesdames, qu'àprés cette histoire qui est la verité même, il n'y aura personne de vous qui n'y pense deux fois avant que de loger de pareils hôtes. Que ceci vous apprenne que plus le venin est caché, & plus il est dangereux. Demeurez d'accord, dit Hircan, que ce mari étoit un grand sot de mener souper un tel galant auprés d'une si belle femme. J'ai vû le tems, dit Guebron, qu'il n'y avoit point dans nôtre païs de maison, où il n'y eût une chambre pour les bons Peres: mais à present ils sont si bien connus, qu'on les craint plus que les Avanturiers. Il me semble, reprit Parlamente, qu'une femme au lit, ne doit jamais faire entrer dans sa chambre ni Moine ni Prêtre, que pour lui administrer les Sacremens de l'Eglise; & pour moi quand j'en appellerai, on peut compter que je suis dangereusement malade. Si tout le monde étoit aussi austere que vous, répondit Emarsuite, les pauvres Prêtres n'ayant plus la liberté de voir les femmes, seroient pis que des excommuniez. Ne craignez rien pour eux, dit alors Saffredant: ces bonnes gens ne manqueront jamais de femmes. Comment, dit Simontault, ce sont ceux qui nous unissent aux femmes par les liens du mariage, & ils ont la méchanceté

de tâcher à nous desunir, & à nous faire rompre le serment qu'ils nous ont fait faire. C'est une pitié, reprit Oysille, que ceux qui ont l'administration des Sacremens s'en jouënt de cette maniere. On devroit les brûler tout vifs. Vous feriez mieux, repliqua Saffredant, de les respecter, que de les blâmer : & de les flater, que de les injurier ; Mais passons outre, & voyons qui aura la voix d'Oysille. Ce sera Dagoucin, répondit Oysille ; car je le vois si réveur, qu'il me semble prêt à dire quelque chose de bon. Puisque je ne puis, ni n'ose dire ce que je pense, dit Dagoucin, au moins parlerai-je d'un homme à qui la cruauté fut prejudiciable, & puis avantageuse. Quoi que l'amour ait si bonne opinion de sa force & de sa puissance, qu'il veut aller tout nud ; & qu'il lui soit fort ennuyeux, & enfin insupportable de se produire sous le voile ; cependant ceux qui pour obéir à ses conseils se pressent trop de se découvrir, s'en trouvent souvent mal, comme il arriva à un Gentilhomme de Castille, dont je vais vous conter l'histoire.





XXIV. NOUVELLE.

Ingenieuse invention d'un Castillan pour faire declaration d'amour à une Reine, & ce qui en arriva.

IL y avoit à la Cour d'un Roi & d'une Reine de Castille, que l'histoire ne nomme pas, un Gentilhomme de si bonne maison, & si bien fait de sa personne, qu'il n'y avoit pas son pareil dans toute l'Espagne. Chacun admiroit ses vertus autant qu'il étoit surpris

de ſon indifference ; car on ne s'étoit jamais apperçû qu'il aimât ou ſervit aucune Dame, quoi qu'il y en eût grand nombre à la Cour capables d'echauffer la glace même ; mais il n'y en eut point qui pût prendre ce Gentilhomme qui ſe nommoit Eliſor. La Reine qui étoit une femme d'une grande vertu : mais pourtant femme, & pas plus exempte que les autres de la flamme qui moins elle éclate, plus elle eſt violente, ſurpriſe de ce que ce Gentilhomme ne s'attachât à aucune de ſes femmes, lui demanda un jour s'il étoit vrai qu'il fût auſſi indifferent qu'il le paroiſſoit ? Il répondit que ſi elle voyoit ſon cœur comme elle voyoit ſon viſage, elle ne lui feroit pas cette queſtion. La curioſité, peché originel du beau Sexe, lui fit venir l'envie de ſçavoir ce qu'il vouloit dire, & le preſſa ſi fort, qu'elle lui fit avouër qu'il aimoit une Dame qu'il croyoit la plus vertueuſe qu'il y eût au monde. Elle fit tout ce qu'elle pût & par prieres & par commandemens pour lui faire dire qui elle étoit ; mais tout cela fut inutile. Elle fit ſemblant d'être en ſi groſſe colere contre lui, qu'elle jura qu'elle ne lui parleroit jamais, s'il ne lui nommoit celle qu'il aimoit avec tant de paſſion. Elle le pouſſa ſi loin, qu'elle le reduiſit à dire, qu'il aimeroit autant mourir que de faire ce qu'elle lui ordonnoit. Mais voyant enfin qu'il alloit être privé de l'honneur de la voir, & en même tems de ſa bienveillance, faute de dire une verité ſi honnête dans le fond, que perſonne ne devoit la prendre en mauvai-

ſe

se part, lui dit tout tremblant. Je ne puis, ni n'ose, Madame, vous nommer cette personne ; mais je vous la ferai voir la premiere fois que vous irez à la chasse, & je suis sûr que vous direz aussi bien que moi, que c'est la femme la plus belle & la plus accomplie qu'il y ait au monde. Aprés cette réponse, la Reine alla plutôt à la chasse qu'elle n'auroit fait. Elisor en fut averti, & se prepara à l'aller servir à son ordinaire. Il avoit eu soin de faire faire un grand miroir d'acier en façon de hallecret. Il le mit devant son estomac, & s'envelopa bien d'un manteau de frise noire, tout bordé de Canetille, & d'or richement frisé. Il étoit monté sur un cheval noir fort richement enharnaché. Le harnois étoit tout doré & émaillé de noir à la Moresque, & son chapeau de soie noire avec une riche enseigne, où il y avoit pour Devise un amour couvert par force, enrichi de pierreries. L'épée, le poignard, & les Devises qui y étoient, répondoient au reste: En un mot il étoit en fort bon équipage, & si bon homme de cheval, que tous ceux qui le voyoient quittoient le plaisir de la chasse pour voir les passades & les sauts qu'Elisor faisoit faire à son cheval. Aprés avoir conduit la Reine au lieu où l'on avoit tendu les toiles, il mit pied à terre, & alla à la Reine pour lui aider à décendre de cheval. Dans le tems qu'elle lui tendoit les bras, il ouvrit son manteau qui couvroit sa nouvelle cuirasse, la prit entre ses bras, lui montra son miroir, & lui dit : Regardez ici, Madame, je vous en

ſuplie ; & ſans attendre ſa réponſe il la mit doucement à terre.

La chaſſe finie la Reine revint au Palais ſans parler à Eliſor. Elle l'appella aprés ſoupé, & lui dit, qu'il étoit le plus grand menteur qu'elle eût jamais vû, parce que lui ayant promis de lui faire voir à la chaſſe celle qu'il aimoit le plus, il n'en avoit cependant rien fait. Mais auſſi qu'elle avoit reſolu de ne faire deſormais aucun cas de lui. Eliſor craignant que la Reine n'eût pas entendu ce qu'il lui avoit dit, répondit qu'il avoit tenu parole, & que non ſeulement il lui avoit montré la femme, mais auſſi la choſe qu'il aimoit le mieux. Elle contrefaiſant l'ignorante lui dit, qu'elle n'avoit point compris qu'il lui eût montré une ſeule de ſes femmes. Il eſt vrai, repliqua Eliſor : mais que vous ai-je montré en vous décendant de cheval ? Rien, dit la Reine, qu'un miroir que vous aviez devant l'eſtomac. Et qu'avez vous vû dans ce miroir, repartit Eliſor ? Rien que moi ſeule, repliqua la Reine. Par conſequent, Madame, répondit Eliſor, je vous ai tenu parole pour vous obéïr. Jamais rien n'entra dans mon cœur que celle que vous avez vûë devant mon eſtomac, & c'eſt la ſeule que je veux aimer, venerer & adorer, non comme une femme, mais comme une divinité en terre, delaquelle dépendent ma vie & ma mort. La ſeule grace que je vous demande, Madame, eſt que la parfaite paſſion qui m'a fait vivre pendant que je l'ai cachée, ne me faſſe point mourir aprés l'avoir declarée. Si je ne ſuis pas digne que vous me regardiez, & que vous me rece-

viez

viez pour vôtre plus paſſionné ſerviteur, ſouffrez au moins que je vive comme j'ai fait juſqu'ici, de la ſatisfaction que j'ai d'avoir oſé donner mon cœur à un ſujet ſi parfait & ſi digne, que je dois me contenter de l'aimer, quoi que je ne puiſſe pas eſperer un amour reciproque. Si la connoiſſance que vous avez de ma forte paſſion ne me rend pas plus agreable à vos yeux qu'auparavant, ne m'ôtez pas au moins la vie, qui conſiſte dans le bien que j'eſpere de vous voir comme à l'ordinaire. Je ne reçois de vous que le bien qui m'eſt abſolument neceſſaire. Si j'en ai moins, vous aurez moins de ſerviteurs, & vous perdrez le meilleur & le plus affectionné que vous ayez eu & aurez jamais.

La Reine, ſoit pour paroître autre qu'elle n'étoit, ſoit qu'elle voulût faire une plus longue épreuve de l'amour qu'il avoit pour elle, ou qu'elle eût deſſein d'en aimer un autre qu'elle ne vouloit pas quitter pour lui, ou ſoit enfin qu'elle fût bien aiſe d'avoir cet amant de reſerve en cas que ſon cœur vint à être vaquant par quelque faute que pourroit faire celui qu'elle aimoit déja, lui dit d'un air ni fâché ni content. Je ne vous demanderai point, Eliſor, comment ne connoiſſant la puiſſance de l'amour, vous avez pû être ſi preſomptueux & ſi extravagant que de m'aimer; car je ſçai qu'on eſt ſi peu le maitre de ſon cœur, qu'on ne le fait pas aimer & haïr ce qu'on veut. Mais puiſque vous avez ſi bien ſçû me declarer que vous m'aimez, je veux ſçavoir combien il y a de tems que vous étes dans ces ſentimens. Eliſor la trouvant ſi

belle, & voyant qu'elle s'informoit de sa maladie, ne desespera pas qu'elle ne lui donnât quelque remede : mais considerant d'un autre côté la sagesse & la gravité avec laquelle elle l'interrogeoit, il craignit d'avoir affaire à un Juge qui alloit donner contre lui sentence de condamnation. Malgré cette incertitude d'esperance & de crainte, il lui protesta qu'il l'aimoit dés sa grande jeunesse ; & que depuis sept ans seulement il avoit senti sa peine, ou pour mieux dire une maladie si agreable, qu'il aimeroit mieux la mort que la guerison. Puisque vous avez eu sept ans de constance, répondit la Reine, je ne dois pas moins balancer à vous en croire, que vous avez fait à me declarer vôtre amour. C'est pourquoi si vous dites la verité, je veux m'en convaincre de maniere, que je n'en puisse jamais douter, & si je suis satisfaite de l'épreuve, je vous croirai à mon égard tel que vous me jurez que vous étes : vous trouvant alors tel que vous dites, vous me trouverez telle que vous souhaitez. Elisor la suplia de le mettre à telle épreuve qu'il lui plairoit, n'y ayant rien de si difficile qui ne lui parût fort aisé dans l'esperance d'être assez heureux que de lui faire connoître le parfait amour qu'il avoit pour elle, lui protestant au reste qu'il n'attendoit que l'honeur de ses commandemens. Si vous m'aimez, Elisor, autant que vous le dites, repliqua la Reine, je suis assûrée que pour avoir mes bonnes graces, rien ne vous sera difficile : ainsi je vous commande par le desir que vous avez de la posseder, & par la crainte de la perdre, que dés demain sans me voir davantage,

vous quittiez la Cour, & vous en alliez dans un lieu, où de ſept ans vous n'ayez aucunes nouvelles de moi, ni moi de vous. Vous ſçavez bien que vous m'aimez, puiſque vous m'aimez depuis ſept ans. Aprés ſept autres années d'experience, je croirai ce que toutes vos proteſtations ne ſçauroient me faire croire.

Ce cruel commandement fit d'abord croire à Eliſor, que ſa vûe étoit de l'éloigner; mais aprés y avoir mieux penſé, il accepta le parti eſperant que l'experience feroit plus pour lui que tout ce qu'il pourroit dire. Si j'ai vècu ſept ans ſans aucune eſperance, lui dit-il, dans la cruelle neceſſité de diſſimuler mon amour, à preſent qu'il vous eſt connu, & que j'ai quelque rayon d'eſpoir, je paſſerai les autres ſept avec plus de patience & de tranquillité. Mais, Madame, ajouta-t-il, comme en obéiſſant au commandement que vous me faites, je me trouve privé de tout le bien que j'ai jamais eu au monde, quelle eſperance me donnez-vous de me reconnoître au bout de ſept ans pour vòtre fidéle ſerviteur? La Reine tirant un anneau de ſon doigt: coupons cet anneau en deux, lui dit-elle. J'en aurai la moitié, & vous l'autre, afin que je puiſſe vous reconnoître à cette moitié d'anneau, en cas que la longueur du tems me faſſe perdre la memoire de vòtre viſage. Eliſor prit donc l'anneau, & en fit deux moitiez, en donna une à la Reine, & garda l'autre. Prenant enſuite congé d'elle plus mort que ceux qui ont déja rendu l'ame, il s'en alla chez lui donner les ordres pour ſon départ. Il envoya tout ſon train en Province, & s'en alla

la avec un ſeul valet dans un lieu ſi ſolitaire, qu'aucun de ſes parens & amis n'eut de ſes nouvelles durant les ſept ans. Comment il vêcut pendant ce tems-là, & quel fut le chagrin que lui fit ſouffrir l'abſence, c'eſt de quoi je ne puis rien dire ; mais ceux qui aiment ne le peuvent ignorer.

Preciſement au bout des ſept ans, & au moment que la Reine alloit à la Meſſe, un Hermite à longue barbe, vint à elle, lui baiſa la main, & lui preſenta une requête qu'elle ne daigna pas regarder, quoi que ſa coûtume fût de recevoir toutes les requêtes qu'on lui preſentoit, quelque pauvres que fuſſent les gens. La moitié de la Meſſe étant dite, elle ouvrit la requête, & y trouva la moitié de l'anneau qu'elle avoit donné à Eliſor. Elle fut agreablement ſurpriſe ; & avant que de lire ce qu'elle contenoit, elle donna ordre ſur le champ à ſon Aumônier de lui amener l'Hermite qui lui avoit preſenté la requête. L'Aumônier le chercha de tous les côtez, & apprit pour toutes nouvelles, qu'on l'avoit vû monter à cheval, ſans qu'on ſçût lui dire quel chemin il avoit pris. En attendant la réponſe de l'Aumônier, la Reine lût la requête. Il ſe trouva que c'étoit une lettre auſſi bien faite qu'il étoit poſſible, & ſans l'envie que j'ai eu de vous la rendre intelligible, je n'aurois jamais oſé la traduire. Je vous prie au reſte, Meſdames, de croire que le Caſtillan eſt plus propre que le François à exprimer les mouvemens de l'amour. Voici la lettre.

Le tems m'a fait par sa force & puissance,
Avoir d'amour parfaite connoissance;
Le tems aprés m'a été ordonné
En tel travail durant ce tems donné,
Que par le tems l'incredule a pû voir
Ce que l'amour n'a pû faire sçavoir:
Le tems lequel avoit fait l'amour naître,
Va dans mon cœur le faire enfin paroître
Tout tel qu'il est. C'est pourquoi le voyant,
Ne l'ai connu tel comme en le croyant:
Le tems m'a fait voir sur quel fondement
Mon cœur vouloit aimer si fortement:
Ce fondement étoit vôtre beauté,
Qui cachoit grande cruauté.
Le tems m'apprend que la beauté n'est rien;
Et que la cruauté est cause de mon bien;
Partant je fus de la beauté chassé,
Dont les regards j'avois tant pourchassé:
Ne voyant plus vôtre beauté que j'aime,
J'ai mieux senti vôtre rigueur extréme.
A vôtre ordre cruel j'obéïs cependant,
Et je m'en tiens trés-heureux très-content,
Vû que le tems qui produit l'amitié,
A eu de moi par sa longueur pitié,
En me faisant un si honnête tour,
Que je n'ai point souhaité le retour,
Fors seulement pour vous dire en ce lieu
Non un bon jour, mais le dernier adieu.
Le tems m'a fait voir l'amour pauvre & nud,
Tout tel qu'il est, & d'où il est venu.
Et par le tems j'ai le tems regreté,
Autant ou plus que j'avois souhaité,
Conduit d'amour qui aveugle mes sens,
Dont rien de lui fors regrets je ne sens:

Mais

Mais en voyant cet amour decevable,
Le tems m'a fait voir l'amour veritable;
Que j'ai connu en ce lieu solitaire,
Ou par sept ans m'a fallu plaindre & taire.
J'ai par le tems connu l'amour d'en haut,
Lequel connu soudain l'autre defaut:
Par le tems suis du tout à lui rendu,
Et par le tems de l'autre défendu.
Mon cœur, mon corps lui donne en sacrifice
Pour faire à lui & non à vous service.
En vous servant rien m'avez estimé,
Et j'ai le rien en offensant aimé.
Mort me donnez pour vous avoir servie,
Et le fuyant il m'a donné la vie.
Or par ce tems amour plein de bonté,
Par l'autre amour si soûmis, si dompté,
Que mis à rien s'est converti en vent
Qui fut pour moi trop doux, trop decevant.
Je vous le rens tout entier sans témoin,
N'ayant de lui ni de vous nul besoin;
Car l'autre amour & parfait & durable,
M'attache à lui d'une attache immuable.
A lui je vais, là me veux affermir,
Sans plus ni vous, ni vôtre Dieu servir.
Je prens congé de cruauté, de peine,
Du vrai tourment, du mépris, de la haine;
Du feu brûlant dont vous étes remplie,
De même qu'en beauté vous étes accomplie:
Je ne puis mieux dire adieu à tous maux,
A tous malheurs, & accablans travaux,
Et à l'enfer de l'amoureuse femme,
Qu'en un seul mot vous dire adieu, Madame,
Sans nul espoir qu'où je sois, ou soyez,
De vous revoir, ou que vous me voyez.

Cette

Cette lettre ne fut pas lûë sans beaucoup de larmes & de ſurpriſe,accompagnée d'un regret incroyable. En effet, la perte qu'elle faiſoit d'un ſerviteur qui l'aimoit ſi parfaitement, devoit lui être ſi ſenſible, que tous ſes tréſors, ni ſa Couronne même ne pouvoient l'empêcher d'être la Princeſſe du monde la plus pauvre & la plus miſerable, puiſqu'elle avoit perdu ce que tous les biens ne ſçauroient recouvrer. Aprés avoir entendu la Meſſe, elle rentra dans ſa chambre, où elle fit les doleances que ſa cruauté meritoit. Il n'y eut ni montagne, ni rocher, ni forêt, où elle n'envoyât chercher l'Hermite : mais celui qui l'avoit tiré de ſes mains, l'empêcha d'y retomber, & le mena en Paradis avant qu'elle pût en avoir des nouvelles en ce monde.

Cet exemple fait voir, que nul ſujet ne doit dire ce qui peut lui faire du mal & ne lui faire aucun bien. Moins encore devez-vous, Meſdames, pouſſer la défiance & l'incredulité ſi loin, que de perdre vos amans en voulant les mettre à une épreuve trop difficile. J'ai entendu parler toute ma vie, Dagoucin, dit Guebron, de la Dame à qui l'aventure eſt arrivée, comme de la femme du monde la plus vertueuſe ; mais je la tiens de l'heure qu'il eſt pour la plus fole & la plus cruelle qui fut jamais. Il me ſemble pourtant, dit Parlamente, qu'elle ne lui faiſoit pas grand tort, s'il aimoit autant qu'il diſoit, d'exiger ſept ans d'épreuve. Les hommes ſont ſi accoûtumez à mentir dans ces occaſions-là, qu'on ne ſçauroit prendre trop de ſuretez avant que

de s'y fier, si je puis dire qu'il faille s'y fier. Les Dames d'aujourd'hui, dit Hircan, sont bien plus sages que celles du tems passé ; car elles ont en sept jours d'épreuve autant de sûreté d'un amant, que les autres en avoient en sept ans. Il y en a pourtant en cette compagnie, dit Longarine, qu'on a aimé plus de sept ans à toute épreuve, sans avoir pù s'en faire aimer. Cela est vrai, dit Simontault ; mais avec vôtre permission, on doit les mettre au rang de celles du vieux tems. Car aujourd'hui elles ne seroient pas reçûes. Cependant, dit Oysille, Elisor eut beaucoup d'obligation à la Reine, parce qu'elle fut cause qu'il tourna entierement son cœur à Dieu. Ce fut un grand bonheur pour lui, dit Saffredant, de trouver Dieu par les chemins ; car ayant autant d'ennuis qu'il en avoit, je m'étonne qu'il ne se soit pas donné au Diable. Quand vôtre Dame vous a maltraité, répondit Emarsuite, vous étes-vous donné à tous les Diables ? Je m'y suis donné mille & mille fois, repliqua Saffredant : mais le Diable voyant que les tourmens de l'enfer étoient moindres que ceux qu'elle me faisoit souffrir, & sçachant qu'il n'y a point de Diable plus insupportable qu'une femme fort aimée, & qui ne veut point aimer, n'a jamais voulu me prendre. Si j'étois en vòtre place, & que je fusse dans les sentimens où vous étes, je n'aimerois jamais femme, repartit Parlamente. Mon penchant a toûjours été tel, répondit Saffredant, & mon erreur si grande, que quand je ne puis commander, je m'estime

me fort heureux de pouvoir ſervir ; & la malice des femmes ne peut pas m'empècher de les aimer. Mais dites-moi, je vous prie, en conſcience, louëz-vous cette Princeſſe d'une ſi grande rigueur ? Oui, dit Oyſille ; car je croi qu'elle ne vouloit ni aimer, ni ètre aimée. Cela étant, repliqua Simontault, pourquoi le faire eſperer aprés ſept ans paſſez ? Vous avez raiſon, dit Longarine ; & il me ſemble que celles qui ne veulent pas aimer rompent d'abord, & ne font eſperer aucun retour. Peut-être, dit Nomerſide, en aimoit-elle un autre qui ne valoit pas Eliſor, & prefera-t-elle le moindre au meilleur. Je croi, reprit Saffredant, qu'elle étoit bien-aiſe de l'entretenir pour pouvoir le prendre à point nommé quand elle ſe déferroit de celui qu'elle lui preferoit alors. Je vois bien, dit alors Oyſille, que tant que la converſation roulera ſur cette matiere, ceux qui n'aiment pas à être maltraitez, diront de nous le pis qu'ils pourront : ainſi, Dagoucin, donnez, je vous prie, votre voix à quelqu'un. Je la donne à Longarine, répondit Dagoucin, perſuadé qu'elle nous dira quelque choſe de nouveau, & la verité même ſans épargner ni les hommes, ni les femmes. Puiſque vous avez ſi bonne opinion de ma ſincerité, dit Longarine, je conterai une aventure arrivée à un grand Prince, qui ſurpaſſa en vertu tous les Princes de ſon tems. Permettez-moi de vous dire auſſi que le menſonge & la diſſimulation eſt la choſe dont on doit uſer le moins, ſi ce n'eſt dans une extrême neceſſité. C'eſt un vice fort laid

laid & fort infame, & principalement quand il se trouve dans les Princes & grands Seigneurs, ausquels la verité sied beaucoup mieux qu'aux autres hommes. Mais il n'y a point de Prince au monde, quelque glorieux & quelque riche qu'il soit, qui ne reconnoisse l'Empire de l'Amour, & qui ne soit soûmis à sa tirannie. On peut dire même que plus un Prince est illustre, & a le cœur grand, plus l'amour fait d'efforts pour en faire un de ses sujets. En effet, ce Dieu superbe dédaigne tout ce qui est commun, & ne se plaît qu'à faire tous les jours des miracles, comme d'affoiblir les forts, de fortifier les foibles, de rendre sçavans les ignorans, & les sages fous, de favoriser les passions, de ruiner la raison, & de bouleverser en un mot toute la nature. Comme les Princes n'en sont pas exempts, ils ne le sont pas non plus de la necessité où les met le desir de l'amoureuse servitude. De là vient qu'ils sont forcez d'user de mensonge, d'hipocrisie & de feinte, qui selon Maitre Jean de Meun sont des moyens pour vaincre les ennemis. Puisqu'une action de cette nature est loüable pour un Prince, quoi qu'elle soit condamnable pour tous les autres hommes, je vais vous entretenir de l'invention dont se servit un jeune Prince qui trompa ceux qui ont accoutumé de tromper tout le monde.





XXV. NOUVELLE.

Subtilité d'un grand Prince pour joüir de la femme d'un Avocat de Paris.

IL y avoit à Paris un Avocat plus estimé que neuf autres de sa profession. Comme son sçavoir le faisoit rechercher de chacun, il devint le plus riche de tous les gens de robe. Mais voyant qu'il n'avoit point d'enfans de sa premiere femme, il crut qu'il en auroit d'une seconde. Quoi qu'il fût vieux, il avoit néan-

moins le cœur & l'esperance d'un jeune homme. Il fit choix d'une Parisienne de dix-huit à dix-neuf ans, fort belle de visage & de teint, & plus belle encore pour la taille & pour l'embonpoint. Il l'aima & la traita du mieux qu'il pût; mais il n'en eut point d'enfans non plus que de la premiere; de quoi la Belle enfin se chagrina. Comme la jeunesse ne peut pas porter le chagrin fort loin, la Belle qui alloit aux bals & aux festins, resolut de chercher ailleurs le plaisir qu'elle ne trouvoit pas chez elle; ce qu'elle fit néanmoins si honnêtement & avec tant de precaution, que son mari ne pouvoit en prendre ombrage; car elle étoit toûjours avec celles en qui il avoit de la confiance.

Etant un jour à une nôce, il s'y trouva un grand Prince qui m'en a fait le conte, & m'a défendu de le nommer. Tout ce que je puis vous dire est, qu'il n'y a eu & n'y aura je croi jamais de Prince en France mieux fait & de meilleur air. Les yeux & la contenance de l'Avocate donnerent de l'amour à ce Prince. Il lui parla si bien & avec tant de grace qu'elle prit goût à la harangue. Elle lui avoüa ingenuement qu'elle avoit depuis long-tems dans le cœur l'amour dont il la prioit, & le pria de ne pas se donner la peine de vouloir lui persuader une chose à laquelle l'amour l'avoit déja fait consentir par la seule vûë. La naïveté de l'amour ayant donné à ce Prince ce qui meritoit bien être aquis par le tems, il ne manqua pas de remercier le Dieu qui le favorisoit. Il poussa si bien sa pointe, qu'ils convinrent dés lors d'un moyen de se voir en

moins grosse compagnie. Le lieu & le tems marquez, le Prince n'eut garde de ne pas comparoitre, mais pour ne pas exposer l'honneur de la Belle, il comparut travesti. Comme il ne vouloit pas être connu des Filoux & autres gens d'industrie qui couroient la nuit, il se fit accompagner par quelques Gentilshommes de confiance. Il ne fut pas plutôt dans la ruë ou l'Avocate demeuroit, qu'il les quitta, & leur dit : Si dans un quart d'heure vous n'entendez point de bruit, retirez-vous, & revenez me querir vers les trois à quatre heures. Le quart d'heure passé, & point de bruit entendu, les Gentilshommes se retirerent.

Le Prince alla droit chez l'Avocat, & trouva la porte ouverte comme on lui avoit promis. Mais en montant le degré il rencontra l'Avocat avec une bougie à la main, qui le découvrit le premier. Cependant l'amour qui donne de l'esprit & de la hardiesse à proportion des traverses qu'il fait naître, fit aller le Prince droit à l'Avocat auquel il dit : Vous sçavez, Monsieur l'Avocat, la confiance que moi & tous ceux de ma maison avons en vous, & que je vous regarde comme un de mes meilleurs & plus fidéles serviteurs. Je viens vous voir familierement tant pour vous recommander mes affaires, que pour vous prier de me faire donner à boire ; car j'ai grand soif, & de ne dire à personne que je sois venu ici. Sortant de chez vous il me faut aller ailleurs, où je ne serois pas bien-aise d'être connu. Le bon homme ravi de l'honneur que le Prince lui faisoit de venir ainsi familierement chez lui, le pria d'en-

d'entrer dans sa chambre, & dit à sa femme d'aprêter une colation des meilleurs fruits & des confitures les plus exquises qu'elle pourroit trouver; ce qu'elle fit trés-volontiers avec toute la propreté qu'il lui fut possible. Quoi qu'elle fut en couvre-chef & en manteau, elle parut dans cette espece de negligé plus belle qu'a l'ordinaire. Le Prince ne fit pas semblant de la regarder, & ne cessa de parler de ses affaires au mari qui en avoit toûjours eu la direction. Comme la femme tenoit à genoux les confitures devant le Prince, & que le mari alloit au bufet pour lui donner à boire, elle trouva le tems de lui dire; qu'il ne manquât pas en sortant d'entrer dans une garderobe à main droite, où elle l'iroit bien-tòt trouver. Aussitôt qu'il eut bû il remercia l'Avocat, qui vouloit à toute force l'accompagner; mais il ne le voulut pas, & l'assûra qu'il alloit en lieu où il n'avoit pas besoin de compagnie. Là-dessus il se tourna du côté de la femme, & lui dit: Je ne veux pas vous ôter vôtre bon mari, qui est de mes anciens serviteurs. Vous étes si heureuse de l'avoir, que vous avez sujet d'en louër Dieu. Vous devez le bien servir & lui bien obeïr, & si vous faisiez autrement, vous seriez bien ingrate. En disant cela il sortit, & ferma la porte aprés lui pour n'être pas suivi au degré. Il entra dans la garderobe, où la Belle vint le trouver dés que son mari fut endormi. Elle le mena dans un cabinet aussi propre qu'il pouvoit être, quoi qu'au fond il n'y eût rien de plus beau que lui & elle. Je ne doute pas qu'elle ne lui tint tout ce qu'elle lui
avoit

avoit promis. Il se retira à l'heure qu'il avoit dit à ses gens, & les trouva au lieu où il leur avoit commandé de l'attendre.

Comme l'intrigue fut de longue durée, le Prince choisit un chemin plus court pour aller chez l'Avocat : Ce fut de passer par un Convent de Religieux. Il ménagea si bien le Prieur, que toutes les nuits le Portier lui ouvroit la porte vers le mi-nuit, & faisoit la même chose quand il s'en revenoit. Comme la maison de l'Avocat n'étoit pas éloignée du Monastere, il ne menoit personne avec lui. Quoi que le Prince fit la vie que je viens de dire, cela n'empêchoit pas pourtant qu'il n'aimât & ne craignit Dieu, tant il est vrai que l'homme est un mêlange bizarre de bien & de mal, & une contradiction perpetuelle. En allant il ne faisoit que passer, mais il ne manquoit jamais au retour de demeurer long-tems en oraison dans l'Eglise. Les Religieux qui le voyoient à genoux en allant à Matines ou en revenant, le croyoient le plus saint homme du monde.

Le Prince avoit une sœur qui frequentoit fort ce Convent. Comme elle aimoit son frere plus qu'homme du monde, elle le recommandoit aux prieres de toutes les bonnes personnes de sa connoissance. Un jour qu'elle le recommandoit avec beaucoup d'empressement au Prieur de ce Monastere ; le bon Pere lui répondit : Que me dites-vous là, Madame, vous me parlez de l'homme du monde aux prieres duquel j'ai le plus d'envie d'être recommandé : car s'il n'est saint & juste, je n'espere pas être trouvé tel. Il allegua sur cela le

passage qui dit : que *bienheureux est celui qui peut faire le mal, & ne le fait pas.* La sœur qui avoit envie de sçavoir quelle preuve le Pere avoit de la bonté de son frere, l'interrogea si bien, qu'il lui dit, comme un secret de confession. N'est-ce pas une chose admirable de voir un Prince jeune & bien fait, abandonner les plaisirs & le repos pour venir souvent à nos Matines? Il n'y vient pas comme un Prince qui cherche l'honneur du monde, mais il y vient tout seul comme un simple Religieux, & va se cacher dans une de nos Chapelles. Cette devotion rend mes Freres & moi si confus, que nous ne meritons pas au prix de lui être appellez Religieux. La sœur ne sçût que croire là dessus; car quoi que son frere fût bien mondain, elle sçavoit néanmoins qu'il avoit la conscience bonne, qu'il croyoit en Dieu & l'aimoit beaucoup: Mais elle ne se seroit jamais imaginée qu'il allât à l'Eglise à une telle heure. D'abord qu'elle le vit, elle lui dit la bonne opinion que les Religieux avoient de lui. Il ne pût s'empêcher de rire, & de rire d'une maniere, qu'elle qui le connoissoit comme son propre cœur, sentit aisément qu'il y avoit quelque chose de caché sous cette pretenduë devotion. Elle l'importuna tant, qu'elle lui dit toute la verité telle que je viens de vous la dire, & qu'elle même m'a fait l'honneur de me conter.

Vous voyez par là, Mesdames, qu'il n'y a point d'Avocats si malins, ni de Moines si fins qu'on ne puisse tromper en cas de besoin quand on aime bien. Puis donc que l'amour fait tromper les trompeurs, combien le de-

vons-

vons-nous craindre, nous qui ſommes de pauvres ignorantes ? Quoi que je ſçache à peu prés de qui il s'agit, dit Guebron, je ne ſçaurois m'empêcher de dire qu'il eſt loüable d'avoir gardé le ſecret : Car il y a peu de grands Seigneurs qui s'embaraſſent ni de l'honneur des femmes, ni du ſcandale du public, pourvû qu'ils ayent leur plaiſir. Ils font même ſouvent en ſorte qu'on en croit plus qu'il y en a. Il ſeroit bon, dit Oyſille, que tous les jeunes Seigneurs ſuiviſſent cet exemple, car ſouvent le ſcandale eſt pire que le peché. Vous pouvez croire, dit Nomerfide, que les prieres qu'il faiſoit au Monaſtere étoient bien fondées, & bien agreables à Dieu. C'eſt de quoi vous ne devez pas décider, dit Parlamente ; car peut-être ſa repentance étoit-elle au retour, que le peché lui étoit pardonné. Il eſt bien difficile, dit Hircan, de ſe repentir d'une choſe qui fait tant de plaiſir. Pour moi je m'en ſuis ſouvent confeſſé, mais guere repenti. Si l'on ne ſe repent point, répondit Oyſille, il vaudroit mieux ne ſe pas confeſſer. Le peché me déplait, Madame, repartit Hircan, je ſuis fâché d'offenſer Dieu ; mais le plaiſir me plaît. Vous voudriez bien vous & vos ſemblables, dit Parlamente, qu'il n'y eût ni Dieu ni loi, que celle que vôtre penchant trouveroit bonne. Je vous avouë, dit Hircan, que je voudrois que mes plaiſirs plûſſent à Dieu autant qu'à moi. En ce cas je lui donnerois ſouvent matiere de ſe réjoüir. Vous ne ferez pourtant pas un Dieu nouveau, dit Guebron : ainſi le meilleur eſt d'obéir à celui que nous avons. Mais laiſſons ces diſ-

putes aux Theologiens, & voyons à qui Longarine veut donner sa voix. A Saffredant, dit Longarine, à condition qu'il nous fera le plus beau conte dont il pourra se souvenir, & qu'il ne songera pas tant à dire mal des femmes, que cela l'empêche de leur rendre justice quand il pourra s'en dire quelque chose d'avantageux. Trés-volontiers, répondit Saffredant. Je me souviens à point nommé de l'histoire d'une fole & d'une sage. Vous prendrez celle que vous aimerez le mieux. Vous verrez par là que si l'amour fait faire de mauvaises actions à ceux qui ont le cœur mauvais, il fait faire aussi aux honnêtes gens des choses qui meritent d'être loüées. L'amour est bon en soi, & ne devient mauvais que par le mauvais usage qu'on en fait. Vous verrez néanmoins par l'histoire que je vais vous conter, que l'amour ne change point le cœur, mais le fait paroître tel qu'il est, fou aux fous, & sage aux sages.





XXVI. NOUVELLE.

Plaisante harangue d'un grand Seigneur, pour débaucher une Dame de Pampelune.

DU tems de Louïs XII. il y avoit un jeune Seigneur nommé Monsieur d'Avannes, fils de Monsieur d'Albret, & frere de Jean Roi de Navarre, avec lequel d'Avannes demeuroit ordinairement. Ce jeune Seigneur étoit si beau & avoit un si bon air dés l'age de quinze ans, qu'il sembloit qu'il n'étoit fait que pour

pour être aimé & regardé : Auſſi l'étoit-il de tous ceux qui le voyoient, & ſur tout d'une femme qui demeuroit à Pampelune en Navarre, & étoit mariée à un homme puiſſamment riche avec lequel elle vivoit fort bien. Quoi qu'elle n'eût que vingt-trois ans, comme ſon mari en avoit prés de cinquante, elle s'habilloit ſi modeſtement, qu'elle ſembloit plutôt veuve que mariée. On ne la voyoit jamais ni à nôces ni à feſtins qu'avec ſon mari, de la vertu duquel elle faiſoit tant de cas, qu'elle le préferoit à la bonne mine de tous les autres hommes. Le mari de ſon côté la connoiſſoit ſi ſage, & avoit tant de confiance en elle, qu'il ſe repoſoit ſur ſa prudence de toutes les affaires de la maiſon.

Ce Richart & ſa femme furent un jour invitez aux nôces d'une de leurs parentes. D'Avannes s'y trouva pour faire honneur à la nôce, & parce auſſi qu'il aimoit la dance, dont il s'aquittoit mieux qu'homme de ſon tems. Le diné fini, & le bal commencé, le Richart pria d'Avannes de dancer. D'Avannes lui demanda qui il vouloit qu'il fit dancer. Le Riche prit ſa femme par la main, & la preſentant à d'Avannes, lui dit : S'il y en avoit, Monſieur, une plus belle, & qui fût autant à ma diſpoſition, je vous la preſenterois comme je fais celle-ci, vous priant, Monſieur, de me faire l'honneur de dancer avec elle. Le Prince le fit volontiers, & étoit encore ſi jeune, qu'il prenoit plus de plaiſir à ſauter & à dancer, qu'à regarder la beauté des Dames. Il n'en étoit pas de même de la danceuſe

ceuſe qui faiſoit plus d'attention à la bonne mine & aux agrémens du danceur qu'à la dance même. Cependant elle n'en faiſoit pas ſemblant.

L'heure du ſoupé venuë, Mr. d'Avannes prit congé de la compagnie, & ſe retira au Château. Le Riche l'y accompagna monté ſur ſa mule, & lui dit chemin faiſant. Vous avez fait aujourd'hui, Monſieur, tant d'honneur à mes parens & à moi, que je ſerois ingrat ſi je ne vous offrois tout ce qui dépend de moi. Je ſçai, Monſieur, que des Seigneurs comme vous qui ont des peres durs & ſerrez, ont ſouvent plus beſoin d'argent que nous, qui par nôtre petit train & bon ménagement ne penſons qu'à en amaſſer. Dieu m'yant donné une femme à ſouhait, a jugé à propos de me laiſſer encore quelque choſe à ſouhaiter en ce monde, puiſque je me trouve privé de la joie que les peres ont des enfans. Je ſçai, Monſieur, qu'il ne m'appartient pas de vous adopter ; mais s'il vous plaît de me regarder comme vôtre ſerviteur, & de me confier vos petites affaires, tant que cent mille écus de mon bien pourront s'étendre, je ne manquerai jamais de vous ſecourir dans vos beſoins. Mr. d'Avannes fut fort aiſe de cet offre ; car il avoit un pere tout tel que le Riche l'avoit dépeint ; & aprés l'avoir remercié, il l'appella ſon pere par alliance. Le Riche aima dés lors Mr. d'Avannes avec tant d'attachement, qu'il ne manquoit pas de lui demander le matin & le ſoir s'il avoit beſoin de quelque choſe. Il n'en fit point un ſecret

cret à sa femme qui lui en sçût trés-bon gré. Depuis ce tems-là Mr. d'Avannes ne manquoit de rien qu'il pût souhaiter. Il alloit souvent voir son pere d'alliance, & manger avec lui. Quand il ne le trouvoit pas, la femme lui donnoit tout ce qu'il demandoit, & lui parloit si sagement pour l'exhorter à la vertu, qu'il la craignoit, & l'aimoit plus que toutes les femmes du monde. Elle qui avoit Dieu & l'honneur devant les yeux se contentoit de le voir & de lui parler ; ce qui suffit à l'amour honnête. Jamais elle ne lui fit aucun signe par lequel il pût conjecturer qu'elle eût pour lui d'autre amour qu'un amour fraternel & Chrétien. Durant cette amitié cachée Mr. d'Avannes fut fort propre & fort leste. Vers les dix-sept ans il commença de s'attacher plus aux Dames qu'il n'avoit de coûtume. Quoi qu'il eût aimé plus volontiers sa bonne Dame qu'aucune autre, la peur de perdre son amitié l'empêcha de parler, & lui fit prendre parti ailleurs.

Il s'adressa à une Demoiselle prés de Pampelune qui avoit maison en ville, & avoit épousé un jeune homme dont la passion dominante étoit les chiens, les chevaux, & les oiseaux. Il fit faire pour l'amour d'elle mille divertissemens, comme tournois, jeux, courses, luttes, mascarades, festins, & autres jeux, à tous lesquels se trouva la Belle. Mais comme le mari étoit bouru, & que son pere & sa mere qui la connoissoient belle & legere, craignoient qu'elle ne donnât une cro-

croquignolle à la vertu, ils la tenoient de ſi prés, que tout ce que pouvoit faire Mr. d'Avannes étoit de lui dire deux mots à quelque bal, quoi qu'il ſentît bien pour ſurcroît de mortification qu'il ne manquoit à leur amitié que le tems & le lieu. Il s'en alla trouver ſon bon pere, lui dit qu'il avoit envie d'aller viſiter Nòtre-Dame de Montferrat, & le pria de prendre tout ſon train chez lui, parce qu'il vouloit y aller ſeul ; ce qui lui fut incontinent accordé. Mais comme l'amour eſt un grand prophete, & que la femme étoit amoureuſe, elle fut d'abord au fait, & ne pût s'empêcher de dire à Mr. d'Avannes. La Nòtre-Dame que vous adorez, Monſieur, n'eſt pas hors des murailles de cette ville. Prenez garde ſur tout à vôtre ſanté, je vous en ſuplie. Lui, qui comme on a déja dit, la craignoit & l'aimoit, rougit à ſes paroles, lui avoua la verité, & s'en alla. Aprés avoir acheté deux beaux chevaux d'Eſpagne, il s'habilla en palfrenier, & ſe déguiſa ſi bien, qu'il n'étoit pas connoiſſable. Le mari de cette femme, que j'appellerai deſormais la fole, qui aimoit les chevaux par deſſus toutes choſes, vit les deux de Mr. d'Avannes, & les vint incontinent acheter. Le marché étant conclu, il conſidera le palfrenier, & trouva qu'il les menoit ſi bien, qu'il lui demanda s'il vouloit le ſervir. Mr. d'Avannes lui dit d'abord qu'oui, & qu'il étoit un pauvre palfrenier qui ne ſçavoit faire autre choſe que penſer des chevaux ; ce qu'il feroit ſi bien qu'il en ſeroit content. Le Gentilhomme bien-aiſe lui don-

na la charge de tous ſes chevaux, & en entrant chez lui il dit à ſa femme, qu'il lui recommandoit ſes chevaux & ſon palfrenier, & qu'il s'en alloit au Château. La fole tant pour plaire à ſon mari, que pour n'avoir d'autre divertiſſement, alla voir les chevaux, & regarda le nouveau palfrenier qui lui parut homme de bonne mine : cependant elle ne le reconnut point. Lui qui vit qu'elle ne le connoiſſoit point, vint lui faire la reverence à l'Eſpagnole, lui prit & donna la main, & en la baiſant la ſerra ſi fort qu'elle le reconnut, car il lui avoit ſouvent fait la même choſe en dançant. Elle ne ceſſa dés ce moment de chercher les moyens de lui parler en particulier ; ce qu'elle fit dés le ſoir même. Elle étoit priée à un feſtin où ſon mari devoit la mener ; mais elle fit ſemblant d'être malade, & dit qu'elle ne pouvoit y aller. Le mari qui ne vouloit pas faire ce chagrin à ſes amis lui dit, que puiſqu'elle ne vouloit pas venir, il la prioit d'avoir l'œil à ſes chiens & à ſes chevaux, & de prendre garde qu'il ne leur manquât rien ; commiſſion qui lui fut trés-agréable : Mais pour mieux jouër ſon rôlle, elle lui répondit, que puiſqu'il ne vouloit pas l'employer à des choſes plus rélevées, elle lui feroit connoître par les plus abjectes combien elle deſiroit de lui plaire.

A peine ſon mari étoit-il ſorti qu'elle alla à l'écurie, où elle trouva que quelque choſe manquoit. Pour y donner ordre elle donna tant de commiſſions aux valets, qu'elle demeura ſeule avec le maître palfrenier. Et de peur

que

que quelqu'un ne ſurvint, elle lui dit de s'en aller au jardin, & de l'attendre dans un cabinet au bout de l'allée : Ce qu'il fit avec tant de précipitation qu'il n'eut pas le tems de la remercier. Aprés avoir donné ſes ordres à l'écurie, elle alla voir les chiens, & témoigna tant d'empreſſement à les faire bien traiter, qu'il ſembloit que de maîtreſſe elle fût devenuë ſervante. Tout cela étant fait, elle s'en retourna dans ſa chambre, & ſe trouva ſi fatiguée, qu'elle ſe mit au lit, diſant qu'elle avoit beſoin de repos. Toutes ſes femmes ſe retirerent, à la reſerve d'une en qui elle ſe fioit, & à laquelle elle commanda d'aller au jardin, & de lui amener l'homme qu'elle trouveroit au bout de l'allée. La femme de chambre trouva le maître palfrenier, & l'amena incontinent à ſa maîtreſſe, qui la fit mettre en ſentinelle dehors pour être avertie du retour de ſon mari. Monſieur d'Avannes ſe voyant ſeul avec la Belle, dépouilla ſes habits de palfrenier, ôta ſon faux nez & ſa fauſſe barbe, & non comme palfrenier craintif, mais comme Monſieur d'Avannes qu'il étoit, ſe coucha hardiment auprés d'elle ſans lui en demander permiſſion, & fut reçu comme l'homme de ſon tems le mieux fait de la Dame du païs la plus fole. La ſeance dura juſqu'au retour du mari, qu'il reprit ſon maſque, & abandonna le plaiſir qu'adroitement & malicieuſement il uſurpoit. Le mari entrant dans la cour, apprit que ſa femme avoit bien executé ſes ordres, & l'en remercia. Je n'ai fait que mon devoir, mon ami, lui dit-

elle,

elle. Il est vrai que si l'on n'avoit l'œil sur les valets, vous n'auriez chien qui ne fût gâleux, ni cheval qui ne fût maigre : Mais comme je sçai leur paresse & vos intentions, vous serez mieux servi que vous ne l'avez jamais été. Son mari qui croyoit avoir choisi le meilleur palfrenier du monde, lui demanda ce qu'elle en croyoit. Je vous assûre, Monsieur, dit-elle, qu'il sçait aussi bien son métier qu'homme que vous pouviez choisir : Cependant il a besoin d'être solicité ; car c'est le valet le plus endormi que j'aye jamais vû. Ils furent long-tems en meilleure intelligence qu'ils n'avoient été, & le mari se guerit entierement de sa jalousie, parce qu'autant que la femme avoit aimé les festins, les dances, & les compagnies, autant étoit-elle attachée à son ménage. Auparavant elle étoit toûjours quatre heures à la toilette à compasser son ajustesse ; mais alors elle étoit mise fort simplement : Son mari & ceux qui ne sçavoient pas que le pire Diable chassoit le moindre, la loüoient d'un si heureux retour. Cette hipocrite revêtuë des apparences de la vertu vêcut avec tant de desordre & de dereglement, que la raison, la conscience, l'ordre, ni la mesure n'avoient plus de lieu en elle. Monsieur d'Avannes qui étoit jeune & d'un temperament délicat, ne pût pas long-tems soûtenir la gageure ; car il devint si pâle & si maigre, qu'il n'avoit pas besoin de masque pour n'être pas reconnu. L'extravagant amour qu'il avoit pour cette femme, l'avoit tellement infatué qu'il croyoit avoir des for-

tes de reste pour remplir des devoirs ausquels celles d'Hercule n'auroient pas été suffisantes. Etant enfin tombé malade, & folicité par la Dame qui ne l'aimoit pas tant malade que sain, il demanda son congé, & se retira. Il ne le lui donna qu'à regret, & lui fit promettre de revenir quand il feroit gueri Il ne falut point de cheval à Monsieur d'Avannes pour s'en aller, car il n'avoit qu'une ruë à traverser. Il alla d'abord chez son bon pere où il ne trouva que sa femme, à laquelle l'absence n'avoit rien fait perdre de l'amour plein de vertu qu'elle avoit pour lui. Lors qu'elle le vit si maigre & si pale, elle ne pût s'empècher de lui dire : Je ne sçai, Monsieur, quel est l'état present de vòtre conscience ; mais je ne vois pas que vòtre pelerinage ait augmenté vòtre embonpoint. Je suis trompée si le chemin que vous avez fait la nuit, ne vous a plus fatigué que celui du jour. Si vous aviez fait à pied le voyage de Jerusalem, vous en feriez revenu plus halé, mais non si maigre & si foible. Souvenez-vous de cette cavalcade, & ne servez plus de telles images, qui au lieu de ressusciter les morts font mourir les vivans. Je vous en dirois davantage ; mais je vois que si vous avez peché, vous en étes si bien puni, qu'il y auroit de la cruauté de vous faire un nouveau chagrin. A ces paroles Monsieur d'Avannes moins repentant que honteux, répondit : J'ai entendu dire autrefois, Madame, que le repentir suit de prés la faute. Je l'éprouve à mes dépens, & je vous prie, Madame, d'excuser ma jeunes-

se, qui est punie par l'experience du mal qu'elle n'a voulu croire. La Dame changeant de conversation, le fit coucher dans un beau lit, où il fut quinze jours ne prenant que des restaurans. Le mari & la femme lui tinrent si bonne compagnie, que l'un ou l'autre étoit toûjours auprés de lui. Quoi qu'il eût fait la folie qu'on vient de dire contre le sentiment & le conseil de la sage Dame, elle ne laissa pas néanmoins de l'aimer comme auparavant, dans l'esperance que ce grand feu de la jeunesse étant passé, il se reformeroit, & viendroit enfin à aimer honnêtement, & qu'alors il seroit entierement à elle. Durant les quinze jours qu'il fut chez elle, elle lui dit tant de bonnes choses pour le porter à l'amour de la vertu, qu'il commença à haïr le vice, & avoir du déplaisir de sa faute.

Considerant un jour la sage qu'il trouvoit bien plus belle que la fole, & connoissant mieux qu'il n'avoit jamais fait les vertus qui étoient en elle, bannissant toute crainte il ne pût s'empêcher de lui dire. Je ne vois point de meilleur moyen, Madame, de devenir aussi sage que vous voulez que je le sois, que de tourner mon cœur tout entier à aimer la vertu. Pour cet effet, Madame, je vous suplie de me dire, si vous ne voudriez point avoir la bonté de me donner pour cela tout le secours qui dépend de vous. La Dame bien joyeuse de le voir venu à son point, répondit. Je vous promets, Monsieur, que si vous aimez autant la vertu qu'il est du devoir d'un Prin-

ce de vôtre rang, je n'épargnerai rien pour vous rendre tous les ſervices dont je ſerai capable. Souvenez-vous de vôtre promeſſe, Madame, repliqua d'Avannes, & conſiderez que Dieu, que le Chrétien ne connoit que par la foi, a daigné prendre la chair ſemblable à celle du pecheur, afin qu'attirant nôtre chair à l'amour de ſon Humanité, il attirât auſſi nôtre eſprit à l'amour de ſa Divinité, ſe ſervant ainſi des choſes viſibles pour nous faire aimer les inviſibles. Comme cette vertu que je veux aimer toute ma vie, n'a de viſible que les effets exterieurs qu'elle produit, il eſt neceſſaire qu'elle prenne quelque corps pour ſe faire connoitre aux hommes. Elle l'a pris ce corps, Madame, en revêtant le vôtre, le plus parfait qu'elle auroit pû trouver. Je reconnois donc que vous étes non ſeulement vertueuſe, mais auſſi la ſeule & même vertu. Moi qui la vois briller cette vertu ſous le voile du plus beau corps qui fut jamais, je veux la ſervir & l'honorer toute ma vie, & renoncer pour jamais à l'amour criminel & vain. La Dame auſſi contente que ſurpriſe d'un tel diſcours, ſçût bien cacher ſon contentement, & lui dit. Je n'entreprens pas, Monſieur, de répondre à vôtre Theologie: Mais comme j'ai bien plus de penchant à craindre le mal, qu'à croire le bien, je vous prie de ne plus me tenir un langage qui vous fait eſtimer ſi peu celles qui ont eu la foibleſſe de le croire. Je ſçai fort bien que je ſuis femme comme une autre, & femme qui a tant de défauts, que la vertu feroit quel-

que chose de plus grand de me transformer en elle, que de se transformer en moi, à moins qu'elle ne voulût être inconnuë dans le monde. On n'auroit garde de la reconnoitre telle qu'elle est sous un habit comme le mien. Cependant avec tous mes défauts, je ne laisse pas, Monsieur, de vous aimer avec autant d'attachement que doit & peut faire une femme qui craint Dieu & cherit l'honneur : Mais cet amour ne vous sera declaré que quand vôtre cœur sera susceptible de la patience qu'exige l'amour vertueux. Alors, Monsieur, je sçai ce qu'il faudra vous dire. En attendant, soyez persuadé que vôtre bien, vôtre personne, vôtre honneur me sont plus chers qu'a vous-même.

Monsieur d'Avannes tremblant & la larme à l'œil la suplia de lui laisser prendre un baiser pour gage de sa parole : mais elle le refusa, disant, qu'elle ne vouloit pas violer pour lui la coûtume du païs. Sur ces entrefaites arriva le mari. Je me sens si redevable, mon pere, à vous & à vôtre femme, lui dit Monsieur d'Avannes, que je vous suplie de me regarder toujours comme vôtre fils : ce que le bon homme lui promit volontiers. Que je vous baise donc, je vous prie, ajoûta d'Avannes pour sûreté de cette amitié. Ce qui fut fait. Si je ne craignois, lui dit-il ensuite, de contrevenir à la loi, je demanderois la même grace à ma mere vôtre épouse. Le mari commanda à sa femme de le baiser ; ce qu'elle fit sans témoigner ni repugnance, ni em-

empressement. Le feu que la conversation avoit déja allumé dans le cœur de Monsieur d'Avannes, commença de s'augmenter par ce baiser si souhaité, si demandé, & si cruellement refusé. Aprés cela Monsieur d'Avannes s'en alla chez le Roi son frere, & fit mille contes de son voyage de Montferrat, & apprit que le Roi son frere vouloit aller à Oily & à Taffares. Ce voyage qu'il crut devoir être long, lui donna tant de chagrin, qu'il lui fit prendre la resolution de tenter avant le depart, si la Dame n'étoit point mieux intentionnée pour lui qu'elle ne paroissoit. Dans ce dessein il alla loger en ville, & prit dans la ruë où elle demeuroit une maison de bois vieille & en desordre, à laquelle il mit le feu sur le mi-nuit. L'allarme fut grande dans toute la ville. Le Riche en eut sa part, & demandant par la fenêtre où étoit le feu, on lui dit que c'étoit chez Monsieur d'Avannes. Il y courut incontinent avec tous ses domestiques, & trouva d'Avannes en chemise dans la ruë. Il en eut tant de pitié, qu'il le prit entre ses bras, & le couvrant de sa robe le mena chez lui au plus vîte, & dit à sa femme qui étoit au lit. Voici un prisonnier, ma mie, que je vous donne en garde. Traitez-le comme moi-même. Il ne fut pas plutôt parti, que Monsieur d'Avannes, qui auroit bien voulu être traité en mari, sauta legerement dans le lit, esperant que l'occasion & le lieu inspireroient à cette sage Dame des sentimens plus humains: mais il trouva tout le contraire; car à mesu-

re qu'il entroit d'un côté, elle sortoit de l'autre emportant sa Simarre qu'elle se mit sur le corps, & s'étant assise à son chevet, elle lui dit : Quoi ! Monsieur, avez-vous cru que l'occasion puisse changer un chaste cœur ? Comptez que comme l'or s'épure dans le creuset, de même un cœur chaste s'affermit au milieu des tentations. Il s'y trouve souvent plus vertueux qu'ailleurs, & il se refroidit à mesure qu'il est attaqué par son contraire. Soyez donc assûré que si j'avois eu d'autres sentimens que ceux que je vous ai dit, je n'aurois pas manqué de moyens, que je neglige, parce que je ne veux pas m'en servir. Si vous voulez que je continuë à vous aimer, bannissez non seulement le desir, mais même la pensée de me trouver autre que je suis, quelque chose que vous puissiez faire. Là-dessus ses femmes étant survenues, elle leur commanda d'apporter une colation de toute sorte de confitures : mais d'Avannes n'avoit alors ni faim ni soif, tant étoit grand le desespoir d'avoir manqué son coup, craignant que la demonstratiou de son desir ne lui fit perdre la familiarité qu'il avoit avec elle.

Le mari ayant donné ordre au feu, revint, & pria Monsieur d'Avannes de passer la nuit chez lui : ce qu'il lui accorda. Mais il la passa de maniere, que ses yeux furent plus occupez à pleurer qu'à dormir. Il leur alla dire adieu au lit de fort bon matin, & connut bien en baisant la Dame que sa faute lui faisoit plus de pitié que de chagrin. Nouveau tison au feu de son amour. Il partit aprés diné

né avec le Roi pour Taffares ; mais avant que de partir il alla encore dire adieu à son bon pere & à sa femme, qui depuis le premier commandement de son mari, ne fit plus difficulté de le baiser comme son fils. On ne sçauroit se tromper de dire, que plus la vertu faisoit violence à ses yeux & à sa contenance pour cacher le feu qu'elle avoit dans le cœur, plus il augmentoit & devenoit insuportable. Ne pouvant donc plus soûtenir le combat de l'honneur & de l'amour qui se faisoit en son cœur ; combat qu'elle avoit pourtant resolu de ne jamais faire paroître, n'ayant plus le plaisir & la consolation de voir & d'entretenir celui pour qui elle vivoit, elle tomba dans une fiévre continue, causée par une humeur melancolique qu'elle étoit contrainte de cacher, & qui rendoit les extrémitez de son corps tout-à-fait froides, quoi que le dedans brûlât continuellement. Les Medecins de qui ne dépend pas la santé, commencerent fort à desesperer de son mal, à cause d'une opilation de rate qui la rendoit melancolique, & conseillerent au mari d'avertir sa femme de penser à sa conscience, disant qu'elle étoit entre les mains de Dieu ; comme si ceux qui se portent bien n'y étoient pas aussi. Le mari qui avoit pour sa femme une extréme tendresse, fut si accablé de cette fâcheuse nouvelle, qu'il écrivit pour se consoler à Monsieur d'Avannes, le supliant de prendre la peine de les venir voir, dans l'esperance que sa presence soulageroit la malade. Monsieur d'Avannes n'eut pas plutôt

reçû la lettre qu'il partit en poste. En entrant il trouva les domestiques de l'un & de l'autre sexe affligez comme le meritoit leur maîtresse. Monsieur d'Avannes en fut si étonné & si saisi qu'il demeura à la porte, jusques à ce que son bon pere vint l'embrasser en pleurant sans pouvoir lui dire un seul mot. Il mena Monsieur d'Avannes à la chambre de la malade, qui tournant ses yeux languissans vers lui, le regarda, lui tendit la main, & le tira à proportion du peu de forces qui lui restoient. Voici le moment, Monsieur, lui dit-elle en l'embrassant, qu'il faut que toute dissimulation cesse, & que je vous declare la verité que j'ai eu tant de peine à vous cacher : c'est que si vous avez eu beaucoup d'amour pour moi, je n'en ai pas eu moins pour vous. Mais ma douleur est plus grande que la vôtre, parce que j'ai été forcée de la cacher. La conscience & l'honneur ne m'ont jamais permis de vous declarer les sentimens de mon cœur, de peur d'augmenter en vous une passion que je voulois diminuer. Mais sçachez, Monsieur, que le mot que je vous ai dit si souvent, & qui m'a tant coûté à prononcer, est la cause de ma mort. Je meurs avec satisfaction, puisque Dieu m'a fait la grace malgré l'excez de mon amour, de n'avoir rien à me reprocher du côté de la pieté & de l'honneur. Je dis l'excez de mon amour ; car un feu moins grand que le mien a consumé de plus grands & de plus forts édifices. Je meurs contente, puisqu'avant que de quitter le monde je puis vous dé-

déclarer mon affection qui répondit à la vôtre, à ceci prés que l'honneur des hommes & celui des femmes n'est pas la même chose. Je vous suplie, Monsieur, de ne vous contraindre plus, & de ne pas faire difficulté desormais de vous adresser aux plus grandes & vertueuses Dames que vous pourrez ; car ce sont des cœurs de ce caractere qui ont les plus fortes passions, & qui les ménagent avec le plus de sagesse. La grace, la bonne mine & l'honnêteté qui sont en vous, vous feront toûjours recueillir les fruits de vôtre amour. Souvenez-vous donc, je vous prie, de ma constance, & n'imputez point à la cruauté ce qui ne doit être rapporté qu'à l'honneur, à la conscience, & à la vertu ; vertus qui doivent nous être mille fois plus cheres que nôtre propre vie. Adieu, Monsieur, je vous recommande vôtre bon pere mon bon mari. Dites-lui, je vous en prie, au vrai, ce que vous sçavez de moi, afin qu'il connoisse combien j'aime Dieu & lui. Donnez-vous bien de garde aussi, de revenir me voir ; car je ne veux desormais occuper mon esprit, qu'à me mettre en état de recevoir les promesses que Dieu m'a faites avant la fondation du monde. En disant cela elle l'embrassa de toute la force de ses foibles bras. Monsieur d'Avannes en qui la compassion faisoit le même effet que la douleur en la Dame, se retira sans pouvoir lui dire un mot, & se jetta sur un lit qui étoit dans la chambre où il évanouït plusieurs fois. La Dame alors appella son mari, &

aprés

aprés lui avoir fait plusieurs sages remontrances, elle lui recommanda Monsieur d'Avannes, & l'assûra qu'aprés lui c'étoit la personne du monde qu'elle avoit le plus aimé. Elle baisa son mari, & lui dit adieu. Elle se fit apporter le saint Sacrement de l'Autel, & ensuite l'Extréme-Onction qu'elle reçût avec joye, & avec une entiere assûrance de son salut. Sentant enfin que sa vûe diminuoit, & que les forces lui manquoient, elle se mit à dire tout haut son *in manus*. Monsieur d'Avannes accourut à cette voix, & lui vit rendre l'ame avec un doux soûpir. Quand il s'apperçut qu'elle étoit morte, il courut au corps duquel il n'approchoit qu'en tremblant durant sa vie, & l'embrassa de telle sorte, qu'on eut bien de la peine à l'en arracher. Le mari qui n'avoit jamais cru qu'il l'aimât si fort, en fut surpris, & lui dit : C'en est trop, Monsieur ; & sur cela ils se retirerent. Aprés avoir long-tems pleuré, l'un sa femme, & l'autre sa maîtresse, Monsieur d'Avannes fit au mari le recit de son amour, & lui dit que la défunte ne lui avoit jamais fait jusqu'à la mort aucun signe qui lui marquât autre chose que rigueur. Le mari plus content que jamais, eut encore plus de douleur d'avoir perdu sa femme, & rendit service toute sa vie à Monsieur d'Avannes, qui n'avoit alors que dix-huit ans. Il s'en retourna à la Cour, & y fut long-tems sans vouloir parler à aucune femme, non pas même les voir, & sans pouvoir se resoudre pen-

pendant plus de deux ans à quitter le noir.

Vous voyez, Mesdames, quelle difference il y a entre une femme sage & une fole. Leur amour produisit aussi des effets bien differens; car l'une mourut d'une mort glorieuse, & l'autre ne vècut que trop long-tems aprés la perte de son honneur & de sa reputation. Autant que la mort du saint est precieuse à Dieu, autant l'est peu celle du pecheur. A la verité, Saffredant, dit Oysille, on ne peut rien souhaiter de plus beau que l'histoire que vous venez de conter; & si l'on connoissoit comme moi les personnes, on la trouveroit encore plus belle : car je n'ai pas vû de Gentilhomme ni mieux fait, ni de meilleur air que Monsieur d'Avannes. Convenez, reprit Saffredant, que voilà une sage & bonne Dame, puisque pour paroître plus vertueuse qu'elle ne l'étoit dans le fond, & pour cacher l'amour que la raison & la nature vouloient qu'elle eût pour un si honnête homme, elle se laissa mourir faute de se donner le plaisir qu'elle desiroit sans le dire Si elle avoit eu ce desir, dit Parlamente, elle n'eût manqué ni de lieu ni d'occasion pour s'en expliquer: mais elle eut tant de vertu, que la raison regla toûjours son desir. Vous en ferez le portrait que vous voudrez, dit Hircan; mais je sçai bien qu'un grand Diable en chasse toûjours un petit, & que chez les Dames l'orgueil cherche plutôt la volupté, que la crainte & l'amour de Dieu. Ce sont des énigmes perpetuels, & elles sçavent si bien dissimuler, qu'il

qu'il n'eſt pas poſſible de connoître ce qu'elles ont dans le cœur. Si l'on n'avoit pas joint l'infamie aux atteintes que reçoit leur honneur, on trouveroit par tout ce que la nature les a faites avec le même penchant & les mêmes affections que nous. N'oſant prendre le plaiſir qu'elles ſouhaitent, elles ont changé ce vice en un plus grand qu'elles trouvent plus honnête, je veux dire une cruauté tant feinte que veritable, par laquelle elles prétendent aquerir la gloire de l'immortalité, par la petite vanité de reſiſter au vice de la loi de la nature. Si la nature eſt vicieuſe, elles reſſemblent non ſeulement aux brutes pour la cruauté, & l'inhumanité, mais même aux Diables dont elles empruntent l'orgueil & la malice. Il eſt dommage, dit Nomerfide, que vous ayez une femme de bien, puiſque non content de mépriſer la vertu des autres, il ne tient pas à vous qu'on ne croye qu'elles ſont toutes vicieuſes. Je ſuis bien-aiſe, répondit Hircan, d'avoir une femme qui ne donne point à parler; ce que je ne veux point faire auſſi: mais pour la chaſteté de cœur, je croi qu'elle & moi ſommes enfans d'Adam & d'Eve. Ainſi ſi nous nous examinons bien, nous n'avons que faire de couvrir nôtre nudité de feuilles, mais plutôt de confeſſer nôtre foibleſſe. Je ſçai bien, dit Parlamente, que nous avons tous beſoin de la grace de Dieu, ayant comm nous avons
un

un penchant naturel au peché ; mais il faut néanmoins convenir que nos tentations ne ſont pas pareilles aux vôtres : & ſi nous pechons par orgueil, perſonne n'en ſouffre, & nôtre corps & nos mains n'en reçoivent aucune ſouillure. Mais vôtre plaiſir conſiſte à deshonorer les femmes, & vôtre gloire à tuer les hommes en guerre ; qui ſont deux choſes formellement contraires a la loi de Dieu Je conviens de ce que vous dites, repliqua Guebron ; mais Dieu qui dit, que *quiconque regarde une ſemme pour la convoiter, eſt deja adultere en ſon cœur*, & que *quiconque haït ſon prochain, eſt homicide*, n'entend-t-il point à vôtre avis parler auſſi des femmes ? Dieu qui ſonde les cœurs, dit Longarine, en decidera. En attendant, c'eſt toûjours beaucoup que les hommes ne puiſſent pas nous accuſer : car la bonté de Dieu étant ſi grande, il ne nous jugera point ſans accuſateur. Que dis-je, il ne nous jugera point ? La fragilité de nos cœurs lui eſt ſi bien connuë, qu'il nous ſçaura bon gré de n'en être point venues à l'action. Ne diſputons plus, je vous prie, dit Saffredant. Nous ſommes ici pour conter des nouvelles, & non pour faire des prédications. Je donne donc ma voix à Emarſuite, que je prie de ſe ſouvenir de nous faire rire. Je n'ai garde d'y manquer, répondit Emarſuite. En venant ici on m'a fait un conte de deux Amans

Amans d'une Princeſſe, que j'ai trouvé ſi plaiſant, qu'à force de rire j'ai oublié l'hiſtoire lugubre que j'avois preparé pour aujourd'hui, & que je remettrai à demain, mon viſage étant trop joyeux pour vous la faire trouver bonne.





XXVII. NOUVELLE.

Temerité d'un Secretaire imprudent qui demanda la faveur à la femme de son hôte, & n'eut que la honte de l'avoir fait.

IL y avoit à Amboise un homme qui servoit d'homme de chambre à une Princesse, & qui avoit de l'honnêteté, & regaloit volontiers les gens qui venoient chez lui, & sur tout ses compagnons. Il n'y a pas longtems qu'un des Secretaires de sa maîtresse vint loger

loger chez lui, où il demeura dix à douze jours. Ce Secretaire étoit si laid qu'il ressembloit moins à un Chrétien qu'à un Roi des Canibales. Quoi que son hôte le traitât en frere & en ami, & le plus honnêtement qu'il lui étoit possible, il ne laissa pas de lui faire un tour, je ne dirai pas d'un homme qui ne se souvient pas de l'honnêteté ; mais qui ne l'eut jamais dans le cœur, qui fut de demander la derniere faveur à la femme de son compagnon, qui n'avoit rien d'aimable, & qui étoit l'antipode du plaisir criminel, & autant vertueuse & femme de bien qu'il y en eût à Amboise. Cette femme connoissant la mauvaise volonté de cet homme, & aimant mieux faire connoitre sa turpitude en la dissimulant, que de la cacher par un refus prompt & absolu, fit semblant de l'écouter. Lui qui croyoit en avoir fait la conquête, la pressoit incessamment sans considerer qu'elle avoit cinquante ans, qu'elle n'étoit pas belle, & qu'elle passoit pour honnête femme qui aimoit beaucoup son mari. Un jour entr'autres que le mari étoit au logis, & eux dans une sale, elle feignit qu'il n'étoit question que de trouver un lieu sûr pour le tête à tête où ils pussent s'entretenir comme il le souhaitoit. Il lui proposa d'abord de monter au galetas. Elle se leva d'abord, & le pria d'y aller le premier, avec promesse de le suivre. Lui riant & faisant le doucereux comme un magot quand il caresse quelqu'un legerement, grimpe les degrez, & va se camper au grenier. Dans le tems qu'il attendoit ce qu'il avoit tant desiré, & qu'il

brûloit par maniere de dire, non d'un feu clair comme celui de genevre, mais comme un gros charbon de forge, il écoutoit de toutes ses oreilles s'il ne l'entendroit point venir: Mais au lieu de l'entendre venir, il l'entendit parler, disant: Attendez, Monsr. le Secretaire, je m'en vais sçavoir de mon mari s'il veut bien que j'aille à vous. Imaginez-vous quelle mine pût faire en pleurant celui qui en avoit fait une si vilaine en riant. Il décendit incontinent les larmes aux yeux, la priant pour l'amour de Dieu de ne rien dire, & de ne le point brouiller avec son mari. Je suis assûrée, répondit-elle, que vous l'aimez tant, que vous ne voudriez rien dire qui ne pût lui être redit: ainsi je m'en vais lui en parler: Ce qu'elle fit, quelque chose qu'il pût faire pour l'en empêcher. Il s'enfuit, & fut aussi honteux, que le mari content d'apprendre la piece que sa femme lui avoit faite. Il fut si satisfait de la vertu de sa femme, qu'il ne s'émut aucunement du vice de son compagnon, le croyant assez puni d'avoir emporté la honte qu'il vouloit lui faire.

Ce conte nous apprend, Mesdames, que les gens de bien ne doivent jamais s'attacher à ceux qui n'ont ni assez de conscience, ni assez de cœur, ni assez d'esprit pour connoître Dieu, l'honneur, & le veritable amour. Quoi que votre conte soit court, dit Oysille, il est aussi plaisant qu'aucun que j'aye entendu. Il n'est pas fort glorieux à une honnête femme, dit Simontault, de refuser un homme aussi laid que vous dépeignez ce Secretaire. S'il avoit

été honnête & bien fait, elle auroit en cela fait paroitre de la vertu. Comme je croi sçavoir qui est l'homme, si c'étoit a moi à conter, je vous dirois une histoire qui n'est pas moins plaisante que celle-ci. A cela ne tienne, répondit Emarsuite, je vous donne ma voix. Les Courtisans, dit alors Simontault, ou les habitans des grandes villes, ont si bonne opinion de leur capacité, qu'ils regardent les autres comme de fort petites gens au prix d'eux. Quoi que la finesse & la malice soient de tous les païs & de toutes les conditions, cependant comme ceux qui se croient les plus fins, ne le croient que par un principe de vanité, ils n'en sont que mieux moquez quand il leur arrive de faire quelque faute, comme vous allez le voir par le conte arrivé depuis peu que je vais vous faire.



XXVIII.



XXVIII. NOUVELLE.

Un Secretaire penſant duper quelqu'un, fut lui-même la dupe. Ce qui en arriva.

LE Roi François I. étant à Paris avec la Reine de Navarre ſa ſœur, cette Princeſſe avoit un Secretaire qui n'étoit pas de ceux qui laiſſent tomber le bien ſans le ramaſſer. Il n'y avoit ni Preſident, ni Conſeiller, ni marchand, ni homme riche qu'il ne frequentât, & avec lequel il n'eût correſpon-

dance. Dans le même tems arriva aussi à Paris un marchand de Bayonne nommé Bernard du Ha. Comme ce Marchand avoit des affaires, & qu'il avoit besoin de conseil & de protection, il s'adressoit au Lieutenant civil qui étoit de son païs. Ce Secretaire de la Reine de Navarre alloit aussi voir souvent le Lieutenant civil, comme bon serviteur de son Maitre & de sa Maitresse. Etant allé un jour de fète chez le Lieutenant, il n'y trouva ni le Lieutenant, ni la Lieutenante ; mais il entendit Bernard du Ha, qui avec une viele ou autre instrument apprenoit à dancer aux servantes de la maison les branles de Gascogne. Quand le Secretaire le vit, il voulut lui faire accroire qu'il faisoit mal, & que si la Lieütenante & son mari le sçavoient, ils seroient trés-mécontens de lui. Aprés lui avoir bien fait envisager la crainte, jusqu'à se faire prier de n'en point parler, il lui demanda : Que me donnerez-vous, & je n'en dirai mot ? Bernard du Ha qui n'avoit pas tant de peur qu'il en faisoit semblant, sentant que le Secretaire vouloit le duper, promit de lui donner un pâté du meilleur jambon de Basque qu'il eût jamais mangé. Le Secretaire bien content le pria de faire en sorte qu'il pût avoir le pâté le Dimanche aprés dîné ; ce qu'il lui promit. Comptant sur cette promesse il alla voir une Dame de Paris, qu'il souhaitoit passionnément d'épouser, & lui dit. Dimanche, s'il vous plait, Madame, je viendrai souper avec vous ; mais ne vous mettez en peine que de bon pain & de bon vin ; car j'ai si bien dupé un sot de Bayonnois, qu'il fera la dépense du reste.

reste. Je vous ferai manger le meilleur jambon de Basque qui se soit jamais mangé à Paris. La Dame le crut, fit venir deux ou trois de ses voisines, & les assûra de leur faire manger de quelque chose de nouveau, & dont elles n'avoient jamais tâté. Le Dimanche étant venu, le Secretaire cherchant son marchand, le trouva sur le pont au change. Il le salua honnêtement, & lui dit : A tous les Diables soyez-vous, de m'avoir donné tant de peine à vous chercher. Bien des gens ont pris plus de peine que vous, répondit Bernard du Ha, & n'ont pas été enfin si bien recompensez. En disant cela il lui fit voir le pâté qu'il avoit sous le manteau, & d'une taille à donner à manger à une petite armée. Le Secretaire fut si aise, qu'encore qu'il eût la bouche extrémement laide & grande, il la fit si petite qu'on n'eût pas cru qu'il eût pû mordre dans le jambon. Il prit vite le pâté, & laissa-là le marchand sans l'inviter d'en manger sa part. Il le porta chez sa maîtresse qui avoit grande envie de sçavoir si les vivres de Guienne étoient aussi bons que ceux de Paris. L'heure du soupé étant venuë, & la compagnie commençant à donner sur la soupe avec beaucoup de vigueur. Laissez-là ces viandes fades, leur dit le Secretaire, & goûtons de cet aiguillon de vin. En disant cela il ouvre le pâté, & s'étant mis en devoir d'entamer le jambon, il le trouva si dur, qu'il ne pût y mettre le coûteau. Il essaya plusieurs fois, & connut enfin qu'il étoit la dupe, & qu'au lieu de jambon on lui avoit donné un sabot de bois, espece de soulier de Gascogne

 qu'on

qu'on avoit emmanché au bout d'un tison, & poudré par dessus de suye, & de poudre de fer, & d'épiceries qui rendoient une fort bonne odeur. Le Secretaire fut bien honteux tant d'avoir été dupé de celui qu'il croyoit duper, que d'avoir trompé celle qu'il n'avoit pas dessein de tromper : sans compter qu'il lui fachoit fort de borner son soupé à une soupe. Les Dames aussi mécontentes que lui, l'eussent accusé d'avoir fait la piece, si elles n'avoient pas connu à sa mine qu'il en étoit plus fâché qu'elles. Aprés avoir ainsi soupé à la legere, le Secretaire se retira fort en colere. Voyant donc que Bernard du Ha n'avoit pas tenu sa parole, il crut n'être pas obligé de tenir la sienne. Pour cet effet il s'en alla chez le Lieutenant civil, resolu de dire de Bernard le pis qu'il pourroit : Mais il avoit été prevenu, & Bernard avoit déja conté l'aventure au Lieutenant, qui dit au Secretaire en riant qu'il avoit appris à ses dépens à tromper les Gascons. De sorte qu'il s'en revint avec la honte d'avoir été la dupe de sa finesse.

La même chose arrive à bien des gens qui veulent tromper & se trouvent trompez. C'est pourquoi le meilleur est de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'on nous fit. Je vous assûre, dit Guebron, que j'ai vû souvent de pareilles aventures, & ceux qui passent pour des sots de village trompent souvent des gens qui croient être bien fins ; car il n'est rien de plus sot qu'un homme qui se croit fin, ni rien de plus sage que celui qui connoit qu'il ne l'est pas. Celui qui connoit son incapacité sçait encore

core quelque chose, dit Parlamente. De peur que le tems ne nous manque, reprit Simontault, je donne ma voix à Nomerfide, persuadé qu'elle est trop éloquente pour nous tenir long-tems. Vous aurez, dit Nomerfide, la satisfaction que vous esperez de moi. Je ne suis point surprise, Mesdames, si l'amour donne aux Princes, & aux personnes bien élevées, les moyens de sçavoir se tirer du danger. En effet, ils sont nourris avec tant de gens sçavans, qu'il seroit fort surprenant qu'ils ignorassent quelque chose. Mais l'adresse de l'amour paroit avec bien plus d'éclat, quand les sujets ont moins d'esprit. Je vais donc vous conter un tour que fit un Prêtre par les seules lumieres de l'amour; car il étoit si ignorant pour toutes les autres choses, qu'à peine pouvoit-il dire la Messe.





XXIX. NOUVELLE.

Un Villageois de qui la femme faisoit l'amour avec son Curé, se laissa tromper aisément.

IL y avoit à Arcelles, Village de la Comté du Maine, un riche laboureur, lequel étant vieux épousa une belle & jeune femme dont il n'eut point d'enfans; mais elle se consola de ce chagrin avec plusieurs amis. Quand les Gentilshommes & gens d'apparence lui manquoient, elle revenoit à son pain quotidien qui étoit

étoit l'Eglise. Elle choisit pour complice de son peché celui qui pouvoit l'en absoudre, c'est-à-dire son Curé, qui rendoit de frequentes visites à sa Brebis. Le mari vieux & pesant ne se défioit de rien. Mais comme c'étoit un homme dur & assez robuste pour son âge, elle joüoit son rôlle le plus secretement qu'elle pouvoit, craignant que son mari ne la tuât s'il venoit à s'en appercevoir. Un jour que le mari étoit allé à la campagne, & que sa femme ne croyoit pas qu'il revint si-tòt, elle envoya querir Monsr. le Curé pour la confesser. Dans le tems qu'ils faisoient bonne chere ensemble, le mari arriva si brusquement, que le Curé n'eut pas le tems de s'évader. Songeant donc à se cacher, il monta dans un grenier par le conseil de la femme, & couvrit d'un van à vaner la trape par où il étoit monté. Le mari étant entré, & la femme craignant qu'il ne se doutât de quelque chose, lui fit si bonne chere à diner, & le vin y fut si peu épargné, que le mari en ayant pris un peu plus que de raison, s'endormit prés du feu dans une chaise fort embarrassé des fumées du vin & de la lassitude de sa promenade. Le Curé qui s'ennuyoit dans son grenier, n'entendant point de bruit dans la chambre, s'avança sur la trape, & allongeant le cou tant qu'il pût, il vit que le bon homme dormoit. Comme il regardoit il s'appuya par mégarde sur le van si pesamment, que le van & le Curé tomberent tous deux prés du bon homme que le grand bruit réveilla. Le Curé qui fut plutôt debout que l'autre n'eut ouvert les yeux, lui dit : Voilà vôtre van, mon com-

compere, & grand merci: Et cela dit, il gagna au pied. Le pauvre laboureur tout étonné demanda à sa femme ce que c'étoit? c'est vôtre van, mon ami, répondit-elle, que le Curé avoit emprunté, & qu'il est venu rendre. C'est rendre bien lourdement ce qu'on a emprunté, dit le bon homme en grondant; car j'ai cru que la maison tomboit. Par ce moyen le Curé se sauva aux dépens du laboureur, qui ne trouva rien de mauvais que la brusquerie avec laquelle il avoit rendu son van.

Le maître qu'il servoit, Mesdames, le sauva pour lors, afin de le posseder & de le tourmenter plus long-tems. Ne vous imaginez pas, dit Guebron, que les petites gens soient exempts de malice non plus que nous: Bien loin de cela ils en ont beaucoup davantage. Voyez les larrons, les meurtriers, les sorciers, les faux monnoyeurs, & autres gens de ce caractere dont l'esprit est toûjours en action, ce sont tous de petites gens. Je ne suis point surprise, dit Parlamente, qu'ils ayent plus de malice que les autres, mais je le suis qu'ayant l'esprit à tant d'autres choses, ils puissent avoir de l'amour. N'est-ce pas étrange qu'une si belle passion puisse entrer dans de si vilains cœurs? Vous sçavez, Madame, ce qu'a dit maître Jean de Meun:

Qu'aussi bien sont amourettes
Sous le bureau que sous brunettes.

Aussi l'amour de qui le conte parle, n'est pas celui qui fait porter le harnois. Comme les pau-

pauvres n'ont pas comme nous les biens & les honneurs, ils ont aussi en recompense plus que nous des commoditez de la nature. Leurs viandes ne sont pas délicates, mais le bon apetit suplée à la délicatesse, & ils font meilleure chere avec de gros pain, que nous avec des restaurans. Leurs lits ne sont ni si beaux, ni si bien faits que les nòtres, mais ils dorment de meilleur sommeil que nous. Leurs Dames ne sont ni peintes ni parées, comme les nòtres que nous idolatrons, mais ils en reçoivent les plaisirs bien plus souvent que nous, sans craindre d'autres langues que celles des bêtes & des oiseaux qui les voient. En un mot ils ont faute de ce que nous avons, & ont abondance de ce que nous n'avons pas. Laissons-la, je vous prie, ce païsan & son opulence, & achevons la journée avant Vêpres. Ce sera Hircan qui la finira. Je la finirai donc par un conte bien lugubre, dit Hircan. Quoi que je ne médise pas volontiers des Dames, sçachant comme je fais que les hommes sont assez malins pour tirer des consequences de la faute d'une seule au préjudice de tout le reste; cependant la singularité de l'aventure me fera oublier la crainte; & l'ignorance découverte rendra peut-ètre les autres plus sages.





XXX. NOUVELLE.

Exemple notable de la foiblesse humaine, qui pour couvrir un mal, en fait encore un plus grand.

Du tems de Louïs XII. étant alors Légat à Avignon un Seigneur de la maison d'Amboise, neveu du Légat de France qui se nommoit George, il y avoit en Languedoc une Dame dont je ne veux pas dire le nom à cause de ses parens, qui avoit plus de

de quatre mille écus de rente. Elle étoit encore fort jeune quand son mari mourut, & ne lui laisa qu'un fils. Elle resolut de ne jamais se remarier soit qu'elle regretât son mari, ou qu'elle aimât son fils. Pour en fuir donc l'occasion, elle ne frequentoit que des Devots, n'ignorant pas que le peché forge l'occasion. Elle se donna toute entiere au service divin, fuyant toutes compagnies & tout ce qui s'appelle mondanité, en sorte qu'elle faisoit conscience d'assister à une nôce, ou d'entendre jouer des orgues à l'Eglise. Son fils étant à l'âge de sept ans elle lui donna pour Precpteur un homme de sainte vie pour l'élever dans la pieté & dans la sainteté. Lors qu'il eut quatorze à quinze ans, la nature qui est un maitre d'écòle bien secret, le trouvant trop grand & trop oisif, lui apprit une tout autre leçon que son Precepteur; car elle commença à lui faire regarder & desirer les choses qui lui paroissoient belles, & ent'autres une Demoiselle qui couchoit dans la chambre de sa mere. Personne n'eut garde d'en rien soupçonner, parce qu'on le regardoit comme un enfant, & que dans toute la maison on n'entendoit parler que de Dieu. Le jeune homme commença de presser vivement cette fille, qui le vint dire à sa maitresse. La mere aimoit tant son fils qu'elle regarda cela comme un raport qu'on lui faisoit pour le lui rendre odieux. Mais la fille en parla si souvent à sa maitresse, qu'elle lui dit qu'elle sçauroit ce qui en étoit, & qu'elle le chatieroit si ce qu'elle disoit se trouvoit vrai. Mais aussi,

ajoûta-t-elle, s'il n'en est rien vous en porterez la peine. Pour en sçavoir donc la verité elle ordonna à la Demoiselle de dire à son fils de venir à mi-nuit coucher avec elle dans sa chambre, en un lit prés de la porte où elle couchoit toute seule. La Demoiselle suivit les ordres de sa maitresse, & le soir étant venu, la mere se mit au lit de la Demoiselle, resoluë si son fils venoit de le châtier si bien, qu'il ne coucheroit jamais avec femme qu'il ne s'en souvint. Dans cette pensée & dans cette colere son fils vint coucher avec elle; mais ne pouvant croire encore qu'il voulut rien faire de deshonnête, elle attendit à lui parler jusques à ce qu'elle connût quelque signe de sa mauvaise volonté, ne pouvant se persuader que son desir fût criminel. Mais sa patience fut si longue, & la nature si fragile, que sa colere aboutit à un plaisir abominable, & ne se souvint plus de la qualité de mere. Comme l'eau qu'on retient par force a plus d'impetuosité quand on la laisse aller, que celle qui court ordinairement, de même cette pauvre femme tourna sa gloire à la violence qu'elle faisoit à son corps. Quand elle vint à décendre du premier degré de son honnêteté, elle se trouva tout à coup au dernier; & devint grosse dés cette nuit-là de celui qu'elle vouloit empêcher de faire un enfant à sa Demoiselle. Le peché ne fut pas plutôt commis, que le remors lui causa un si cruel tourment, que sa repentance fut aussi longue que sa vie. Elle eut une si vive douleur quand elle se leva d'auprés de son fils qui l'avoit

l'avoit toûjours prise pour la Demoiselle, qu'entrant dans un cabinet, & se rappellant la belle resolution qu'elle avoit faite, & qu'elle avoit si mal executée, elle passa toute la nuit seule à se tourmenter & à pleurer. Mais au lieu de s'humilier & de reconnoitre que de nous-mêmes & destituez du secours de Dieu nous ne pouvons que pecher, voulant par elle-même & par ses larmes reparer le passé, & prevenir par sa prudence le mal à venir, imputant toûjours son peché à l'occasion, & non à sa malice, à laquelle il n'y a que la grace de Dieu qui puisse remedier, elle s'avisa de faire une chose pour ne plus tomber en pareil inconvenient. Comme s'il n'y avoit qu'une espece de peché qui pût damner, elle occupa tout son esprit à éviter ce peché-là. Mais la racine de l'orgueil que le peché extréme doit guerir, croissoit dans son cœur de maniere, que pour éviter un mal elle en fit plusieurs autres.

Le lendemain dés qu'il fut jour elle envoya querir le Gouverneur de son fils, & lui dit: Mon fils commence à être grand, & il est tems de le mettre hors de la maison. J'ai un de mes parens qui est au de-la des monts avec Mr. le Grand Maitre de Chaumont, qui sera bien-aise de l'avoir. Emmenez-le donc tout à l'heure; & afin que je n'aye nul regret de lui, faites en sorte qu'il ne vienne point me dire adieu: Et sans attendre davantage elle lui donna l'argent qu'il lui falloit pour son voyage, & partit dés le lendemain avec son eléve, qui en fut fort aise, & qui aprés avoir eu de

sa

sa maîtresse ce qu'il desiroit, ne demandoit pas mieux que d'aller à la guerre. La Dame fut long-tems dans une tristesse extréme, & sans la crainte de Dieu elle eût souvent souhaité la fin du malheureux fruit dont elle étoit enceinte. Pour couvrir sa faute elle feignit d'être malade. Quand elle fut sur le point d'accoucher, considerant qu'un frere bâtard qu'elle avoit, étoit l'homme du monde en qui elle se confioit le plus, elle lui fit de grands biens à l'avance, l'envoya querir, & lui communiqua l'accident qui lui étoit arrivé, sans lui dire la part qu'y avoit son fils, le priant de lui sauver l'honneur par son secours ; ce qu'il fit. Quelques jours avant qu'elle dût accoucher il lui conseilla de changer d'air, & d'aller chez lui où sa santé se rétabliroit plutôt que chez elle. Elle y alla peu accompagnée, & y trouva une sage-femme qu'on avoit fait venir pour la femme de son frere, & qui sans la connoitre l'accoucha de nuit d'une belle fille. Le Gentilhomme la donna à Nourrice, disant que c'étoit la sienne. Aprés un mois de séjour la Dame s'en retourna chez elle, où elle vêcut avec plus d'austerité que jamais.

Son fils étant grand, & l'Italie tranquille, il envoya suplier sa mere de trouver bon qu'il retournât auprés d'elle. Mais comme elle craignoit de retomber dans le même crime, elle temporisa le plus qu'elle pût ; mais il la pressa si fort, qu'elle lui permit enfin de revenir, n'ayant aucune bonne raison pour appuyer un plus long refus. Cependant elle

lui

lui manda de ne se presenter jamais devant elle qu'il ne fut marié, de choisir une femme qu'il aimât avec passion; qu'il ne s'attachât point au bien, & que pourvû qu'il choisît une femme bien faite c'étoit assez. Durant ce tems-là le frere bâtard voyant que la fille qu'il avoit en garde, étoit grande & fort belle, songea a l'éloigner, & a la placer dans un lieu où elle ne fût point connuë. Il consulta là-dessus la mere qui voulut qu'on la donnât à la Reine de Navarre. Cette fille nommée Catherine etoit si belle & si honnête à l'âge de treize ans, que la Reine de Navarre, qui avoit conçû beaucoup d'amitié pour elle, souhaitoit fort de la marier: Mais comme elle étoit pauvre, il se presentoit beaucoup d'amans & point de maris. Le pere inconnu de cette fille revenant d'Italie, passa chez la Reine de Navarre, & n'eut pas plutôt vû sa fille qu'il en fût amoureux Comme il avoit permission de sa mere d'épouser telle femme qu'il voudroit, il demanda seulement si elle étoit d'extraction noble, & ayant appris qu'oui, il la demanda pour femme à la Reine de Navarre qui la lui donna bien volontiers; sçachant fort bien que le Cavalier étoit aussi riche qu'honnête & bien fait. Le mariage étant consommé, le Gentilhomme l'écrivit a sa mere, disant qu'elle ne pouvoit desormais lui refuser la porte de sa maison, attendu qu'il lui amenoit une femme aussi belle & aussi parfaite qu'elle pouvoit souhaiter. Sa mere s'informant de la femme qu'il avoit prise, trouva que c'étoit leur propre fille; ce qui lui causa une affliction si excessive, qu'elle en

pensa mourir subitement. Elle fit sur cela mille tristes reflexions ; mais rien ne la desesperoit davantage que de voir que les moyens qu'elle employoit pour arrêter son malheur, ne servoient qu'à le rendre plus grand. N'y trouvant point de remede, elle s'en alla au Légat d'Avignon, lui confessa l'énormité de son crime, & lui demanda conseil. Le Légat pour satisfaire à sa conscience fit venir plusieurs Théologiens, ausquels il communiqua l'affaire, sans nommer les personnes. Le resultat de ce conseil de conscience, fut que la Dame n'en devoit jamais parler à ses enfans, qui n'avoient point peché, d'autant qu'ils n'avoient rien sçû : mais que pour elle, elle en devoit faire penitence toute sa vie. Ainsi s'en retourna la pauvre Dame chez elle, où bien-tôt aprés arriverent son fils & sa fille, qui s'entr'aimoient si fort, que jamais mari & femme ne se sont plus aimez. Car elle étoit sa fille, sa sœur, & sa femme ; & lui son pere, son frere, & son mari. Ils s'aimerent jusqu'à l'extrémité, pendant que la mere commune dans son extréme penitence ne les voyoit jamais se caresser, qu'elle ne se retirât pour pleurer.

Voilà ce qui arrive, Mesdames, à celles qui s'imaginent pouvoir vaincre par leurs propres forces l'amour & la nature, avec toutes les facultez que Dieu lui a données. Le meilleur seroit de reconnoitre son foible, de ne s'exposer point, & de dire à Dieu comme David, *Seigneur, je te satisferai, répons pour moi* On ne peut pas, dit Oysille, rien voir de plus étrange. Il me semble qu'il n'y a ni homme, ni femme

me qui ne doive s'humilier & craindre Dieu, voyant que l'esperance de faire un bien a produit tant de maux. Sçachez, dit Parlamente, que le premier pas que l'homme fait en la confiance de soi-même, l'éloigne d'autant de la confiance qu'il doit avoir en Dieu. L'homme est sage, dit Guebron, quand il ne reconnoît pas un plus grand ennemi que soi-même, & qu'il se défie de sa volonté & de son propre conseil, quelque apparence de bonté & de sainteté qu'il y trouve. Quelque grande que soit, dit Longarine, l'apparence du bien, une femme ne doit jamais s'exposer à coucher avec un homme quelque proche parent qu'il soit. Le feu auprés des étoupes n'est guere sûr. Apparemment, dit Emarsuite, c'étoit une fole orgueilleuse, qui se croyoit si sainte, qu'elle ne pouvoit pas pecher, comme quelques-uns veulent faire accroire aux simples : Erreur grossiere & pernicieuse. Est-il possible, repartit Oysille, qu'il y ait des gens assez fous pour croire quelque chose de pareil ? Ils font bien encore autre chose, repliqua Longarine. Ils disent qu'il faut s'habituer à la chasteté ; & pour éprouver leurs forces ils parlent aux plus belles, & à celles qu'ils aiment le plus : Et en baisant & touchant ils éprouvent s'ils sont dans une entiere mortification. Quand ils sentent que ce plaisir les émeut, ils vivent dans la retraite, jeunent, & se disciplinent. Et quand ils ont matté leur chair en sorte, que ni la conversation, ni le baiser ne leur causent point d'émotion, ils essayent la sotte tentation de coucher ensemble, & de s'embrasser sans au-

cun desir de volupté. Mais pour un qui resiste, il y en a mille qui succombent. De-là sont venus tant d'inconveniens, que l'Archevêque de Milan, où cette Religion s'étoit introduite, fut d'avis de les séparer, & de mettre les femmes au Convent des hommes, & les hommes dans celui des femmes. Y eut-il jamais folie plus outrée, répondit Guebron ? On veut se rendre impeccable, & l'on cherche avec empressement les occasions de pecher. Il y en a, répliqua Saffredant, qui font tout le contraire. Ils fuyent tant qu'ils peuvent les occasions, & cependant la concupiscence les suit par tout. Le bon saint Jerôme aprés s'être bien discipliné & caché dans les deserts, avoüa qu'il ne pouvoit éteindre le feu de convoitise qui brûloit dans ses moëlles. Le souverain remede est donc de se recommander à Dieu ; car à moins qu'il ne nous retienne par sa puissance, par sa vertu & par sa bonté, non seulement nous tombons, mais nous nous faisons un plaisir de tomber. Vous ne voyez pas ce que je vois, repartit Hircan : C'est que pendant que nous avons conté nos histoires, les Moines qui étoient derriere cette haye, n'ont point entendu sonner Vêpres. Nous n'avons pas plutôt parlé de Dieu, qu'ils s'en sont allez, & sonnent de l'heure qu'il est le second coup. Nous ferons bien de les suivre, dit Oysille, & de louër Dieu de la grace qu'il nous a faite de passer cette journée avec toute la joye possible. Sur cela tout le monde se leva pour aller à l'Eglise, où l'on entendit Vêpres devotement. Le soupé se passa à parler de la conversation de la journée,
&

& de plusieurs choses arrivées de leur tems, chacun choisissant ce qu'il croyoit le plus digne d'être retenu. Aprés avoir gayement passé la soirée, chacun alla chercher son lit dans l'esperance de reprendre le lendemain un exercice qui leur étoit si agréable.

QUATRIE'ME JOURNE'E.

MAdame Oysille selon sa bonne coûtume, se leva plus matin que les autres, & en attendant la compagnie qui se rassembla peu à peu, elle médita l'Ecriture sainte à son ordinaire. Les plus paresseux s'excuserent sur la parole de Dieu, disant: *J'ai une femme, & ne puis y aller si tôt.* C'est pourquoi Hircan & sa femme trouverent la lecture commencée: Mais Oysille sçût fort bien chercher les passages, où sont censurez ceux qui negligent d'entendre cette sainte parole. Non seulement elle lut le texte, mais elle leur fit aussi de si bonnes & de si saintes exhortations, qu'il n'y avoit pas moyen de s'ennuyer. La devotion étant finie, Parlamente lui dit: J'étois fâchée en arrivant d'avoir été paresseuse, mais je me felicite de ma paresse, puisqu'elle vous a fait si bien parler. J'en tire un double avantage, le repos du corps, & la satisfaction de l'esprit. Pour penitence, répondit Oysille, allons donc à la Messe, pour prier nôtre Seigneur de nous donner la volonté & la force de faire ses commandemens, & puis qu'il commande ce qu'il lui plaira. En disant ces paroles ils se trouverent à l'Eglise, où aprés avoir entendu la Mes-

se avec beaucoup de devotion, ils se mirent à table, où Hircan ne manqua pas de dauber la paresse de sa femme. Aprés dîné chacun alla étudier son rôlle, & l'heure ne fût pas plutôt venuë, que chacun marcha au rendez-vous ordinaire. Oysille demanda à Hircan à qui il donnoit sa voix pour commencer la journée? Si ma femme, répondit-il, n'avoit pas commencé celle d'hier, je lui donnerois ma voix. Car quoi que j'aye toûjours crû qu'elle m'ait plus aimé que tous les hommes du monde, elle m'a fait voir ce matin qu'elle m'aimoit beaucoup mieux que Dieu & sa parole, puisqu'elle a preferé ma compagnie à vôtre lecture. Ne pouvant donc la donner à la femme la plus sage de la compagnie, je la donnerai au plus sage des hommes, je veux dire à Guebron, que je prie de ne point épargner les Moines. Il n'étoit pas necessaire de m'en prier, répondit Guebron. Ils sont trop bien dans mon esprit pour les oublier. Il n'y a pas long-tems que j'entendis faire un conte à Monsieur de Saint Vincent, alors Ambassadeur de l'Empereur, qui est trop bon pour être oublié.



XXXI.



XXXI. NOUVELLE.

Horrible cruauté d'un Cordelier pour parvenir à sa criminelle fin. Punition de cet infame.

IL y avoit dans les Etats de l'Empereur Maximilien d'Autriche, un Convent de Cordeliers fort estimé, & prés duquel étoit la maison d'un Gentilhomme. Il étoit si entêté de ces Cordeliers, qu'il leur faisoit tous les biens qu'il pouvoit, pour avoir part à leurs jeûnes & à leurs prieres. Il y avoit en-

entr'autres dans ce Convent un Cordelier grand, jeune & bien fait, que le Gentilhomme avoit pris pour son Confesseur, & qui étoit aussi absolu dans la maison que le maître même. Le Cordelier voyant la femme du Gentilhomme belle & sage à souhait, en devint si amoureux, qu'il en perdit le boire & le manger, & toute raison naturelle. Resolu d'executer son dessein, il s'en alla un jour tout seul chez le Gentilhomme. Le Moine ne le trouvant point au logis, demanda à la femme où il étoit allé. Elle répondit, qu'il étoit allé à une de ses terres, où il devoit demeurer deux ou trois jours; mais que s'il avoit besoin de lui elle envoyeroit un homme exprés pour le faire revenir. Le Cordelier lui dit que cela n'étoit pas necessaire, & commença d'aller & venir dans la maison, comme s'il avoit eu en tête quelque affaire de consequence. Le Moine ne fut pas plutôt sorti de sa chambre qu'elle dit à une de ses femmes, qui n'étoient que deux en tout: Courez aprés le Pere, & sçachez ce qu'il veut; car je connois à sa mine qu'il n'est pas content. Cette fille le trouvant dans la cour, lui demanda s'il vouloit quelque chose? Il lui répondit qu'oui; & la tirant dans un coin, il tira un poignard qu'il avoit dans sa manche, & le lui enfonça dans le sein. A peine avoit-il fait le coup, qu'un valet du Gentilhomme qui portoit la rente d'une ferme, entra dans la cour à cheval. Il n'eut pas plutôt mis pied à terre, qu'il salua le Cordelier, qui l'embrassa & lui enfonça en même tems par derriere le poignard dans le corps. Aprés cela il fer-

ma la porte du Château sur lui. La Demoiselle voyant que sa servante ne revenoit point, fut surprise qu'elle demeurât si long-tems avec le Cordelier, & dit à l'autre : Allez voir pourquoi vôtre compagne ne revient point ? La servante y va, & ne fut pas plutôt décendue & apperçue du Cordelier, qu'il la tire dans un coin, & lui fit ce qu'il avoit fait à l'autre. Se voyant alors seul dans la maison, il vint à la Demoiselle, & lui dit, qu'il y avoit long-tems qu'il l'aimoit, & qu'il étoit tems qu'elle lui obéït. Elle qui ne s'en seroit jamais défiée lui dit : Je croi, mon Pere, que si j'avois une si malheureuse volonté, vous seriez le premier à me condamner & à me jetter la pierre. Allez dans la cour, lui dit le Religieux, & vous verrez ce que j'ai fait. La pauvre femme voyant ses deux servantes & son valet par terre, fut si effrayée qu'elle demeura immobile & ne parla non plus qu'une statue. Le scelerat qui ne vouloit pas l'avoir pour une heure, ne voulut point alors lui faire violence, & lui dit : Ne craignez point, Mademoiselle, vous étes entre les mains de l'homme du monde qui vous aime le plus. En disant cela, il dépouilla son habit sous lequel il en avoit un plus petit qu'il presenta à la Demoiselle, avec menaces que si elle ne le prenoit, il la traiteroit comme les autres qu'elle voyoit. La demoiselle plus morte que vive, fit semblant de lui obéïr, tant pour sauver sa vie, que pour temporiser dans l'esperance que son mari reviendroit. Elle se décoifa par ordre du Cordelier le plus lentement qu'elle pût. Quand elle fut décoifée, le Moine sans se mettre

tre en peine de la beauté de ses cheveux les coupa avec precipitation, la fit mettre en chemise, lui fit prendre le petit habit qu'il avoit dessous, reprit le sien de l'ordinaire, & partit le plus diligemment qu'il lui fut possible avec son petit Cordelier qu'il souhaitoit depuis si long-tems.

Dieu qui a pitié de l'innocent opprimé, fut touché des larmes de cette pauvre Demoiselle, & conduisit les choses de maniere, que le mari ayant expedié ses affaires plutôt qu'il ne pensoit, prit pour s'en retourner chez lui le même chemin par lequel le Cordelier emmenoit sa femme. Le Cordelier appercevant le mari de loin, dit à la Demoiselle : Voici vôtre mari qui vient; je sçai que si vous le regardez, il voudra vous tirer de mes mains : ainsi marchez devant moi, & ne tournez point la tête de son côté; car si vous faites le moindre signe, je vous aurai plutôt plongé le poignard dans le sein, qu'il ne vous aura délivrée. Sur cela le Gentilhomme approcha, & lui demanda d'où il venoit ? De chez vous, Monsieur, répondit le Cordelier. J'ai laissé Mademoiselle en bonne santé, & elle vous attend. Le Gentilhomme passa outre sans appercevoir sa femme : mais le valet qui l'accompagnoit, & qui avoit toujours de coûtume d'entretenir le compagnon du Cordelier, nommé Frere Jean, appella sa maîtresse, croyant que ce fût Frere Jean. La pauvre femme qui n'osoit tourner la tête du côté de son mari, ne répondit rien au valet. Le valet pour voir au visage ce prétendu Frere Jean, traversa le chemin. La pauvre

De-

Demoiselle sans rien dire lui fit signe de l'œil qu'elle avoit tout plein de larmes. Le valet rejoignit son maître, & lui dit : en conscience, Monsieur, Frere Jean ressemble à Mademoiselle vôtre femme. Je l'ai regardé à la traverse. Ce n'est assûrement point Frere Jean de l'ordinaire : au moins puis-je vous dire que si c'est lui il pleure abondamment, & m'a jetté une œillade bien triste. Le Gentilhomme lui dit qu'il révoit, & méprisa ce qu'il lui disoit. Le valet soûtenant toûjours qu'il y avoit quelque chose, lui demanda permission de courre aprés pour s'en éclaircir, & le pria de l'attendre. Le Gentilhomme le laissa aller, & attendit pour voir quel en seroit le denouëment. Mais le Cordelier entendant le valet qui le suivoit en criant Frere Jean, & ne doutant pas que la Demoiselle n'eût été reconnuë, s'avança avec un grand bâton ferré qu'il avoit, & en donna un si grand coup par le côté au valet, qu'il le jetta de son cheval à terre, & sautant incontinent sur lui le poignard à la main, il l'eut bien-tôt expedié. Le Gentilhomme qui avoit vû de loin tomber son valet, & qui crut que cela étoit arrivé par quelque accident, piqua d'abord à lui pour le relever. Aussi-tôt qu'il fut à portée, le Cordelier le regala d'un coup du même bâton ferré dont il avoit regalé son valet, & l'ayant desharçonné, il se jetta sur lui : mais le Gentilhomme qui étoit fort & puissant, embrassa le Cordelier, & le serra si rudement, qu'il le mit non seulement hors d'état de lui faire du mal, mais lui fit tomber le poignard de la main. La femme s'en saisit d'abord

bord, & le donna à son mari. Elle prit en même tems le Cordelier par le capuchon & le tint de toute sa force pendant que son mari lui donnoit plusieurs coups de poignard. Le Cordelier ne pouvant faire autre chose, demanda quartier, & confessa le crime qu'il avoit fait. Le Gentilhomme lui donna la vie, & pria sa femme d'aller querir ses gens, & un chariot pour l'emporter : ce qu'elle fit. Elle quitta son habit de Cordelier, & courut toute en chemise & ses cheveux coupez jusques à sa maison. Tous ses gens coururent d'abord à leur maître, pour lui aider à mener le loup qu'il avoit pris. Il fut donc remené chez le Gentilhomme, qui le fit conduire en Flandres pour y être jugé par les Officiers de l'Empereur. Non seulement il confessa son crime; mais avoüa aussi un fait qui se trouva vrai aprés l'information faite sur le lieu par des Commissaires à ce députez; qui est que plusieurs autres Demoiselles & belles filles avoient été menées à ce Convent de la même maniere que le Cordelier y avoit voulu mener celle dont nous parlons: & s'il ne réüssit pas, c'est un pur effet de la bonté de Dieu qui prend toûjours la défense de ceux qui esperent en lui. Les filles & autres rapines qui se trouverent dans le Convent furent enlevées, & les Moines brûlez avec le Monastere, en memoire perpetuelle d'un crime si horrible. On voit par là qu'il n'est rien de plus cruel que l'amour, quand le vice en est le principe, comme il n'est rien de plus humain ni de plus loüable quand il est fondé sur la vertu.

Je

Je suis bien fâché, Mesdames, que la verité ne nous fournisse pas autant de contes à l'avantage des Cordeliers, qu'elle nous en fournit contre eux. J'aime cet Ordre, & je serois bien aise d'en sçavoir quelqu'un où je pusse les louër. Mais nous avons tant juré de dire la verité, que je ne puis la cacher aprés le raport de personnes si dignes de foi, vous assurant que si les Religieux d'aujourd'hui faisoient quelque chose digne de memoire qui leur fût glorieux, je le ferois valoir avec plus d'empressement, que je n'ai dit la verité de l'histoire que je viens de vous conter. En bonne foi, Guebron, dit Oysille, voilà un amour qu'on devroit nommer cruauté. Je suis surpris, dit Simontault, qu'il ne fit violence à la Demoiselle, lors qu'il la vit en chemise, & en lieu où il étoit le maître. Il n'étoit pas friand, dit Saffredant; mais il étoit gourmand. Comme il avoit envie de s'en souler tous les jours, il ne voulut pas s'amuser à en tâter. Ce n'est point cela, dit Parlamente, un furieux est toûjours craintif. La peur d'être surpris & de perdre sa proye, lui fit emporter son agneau, comme le loup emporte sa brebis pour la manger à son aise. Je ne sçaurois croire qu'il l'aimat, dit Dagoucin, & je ne conçois pas qu'une aussi belle passion que l'amour puisse entrer dans un cœur si lâche & si vilain. Quoi qu'il en soit, dit Oysille, il en fut bien puni. Je prie Dieu que ceux qui font de pareilles actions souffrent aussi de pareilles peines. Mais à qui donnez-vous vôtre voix ? A vous, Madame, dit Guebron; car je sens que vous ne manquerez pas de nous faire un bon conte.

Si les choses nouvelles sont bonnes, répondit Oysille, je vais vous entretenir d'un fait qui ne doit pas être mauvais, puisqu'il est arrivé de mon tems, & que je le tiens d'un homme qui en a été le témoin oculaire. Vous n'ignorez pas sans doute, que la mort étant la fin de tous nos malheurs, on peut par consequent la nommer le commencement de nòtre felicité & de nòtre repos. Ainsi le malheur de l'homme est de souhaiter la mort, & de ne pouvoir l'obtenir. Le plus grand mal qu'on puisse faire à un criminel n'est pas de le faire mourir; mais de le faire tant souffrir qu'il souhaite la mort, par des souffrances si legeres quoi que continuelles, qu'elles ne soient pas capables d'avancer sa mort : c'est ce que fit un Gentilhomme à sa femme, comme vous allez voir.





XXXII. NOUVELLE.

Le mari surprend sa femme en flagrant délit, & la punit d'une peine plus rigoureuse que la mort même.

LE Roi Charles VIII. envoya en Allemagne un Gentilhomme nommé Bernage, Seigneur de Civré prés d'Amboise. Ce Gentilhomme marchant nuit & jour pour avancer chemin, arriva un soir bien tard à la maison d'un Gentilhomme où il demanda à loger

ger, & ne l'obtint qu'avec peine. Le Gentilhomme néanmoins apprenant à qui il appartenoit, alla au devant de lui, & le pria d'excuser la malhonnêteté de ses gens, ajoûtant que certains parens de sa femme qui lui vouloient mal, l'obligoient de tenir ainsi sa porte fermée. Bernage lui dit le soir le sujet de son voyage, & en eut des offres de rendre au Roi son Maître tous les services possibles. Il le mena donc chez lui, où il fut logé & regalé splendidement. L'heure du souper étant venue, il le mena dans une sale richement tapissée. La table étant servie, il sortit de derriere la tapisserie la plus belle femme qu'il étoit possible de voir; mais elle avoit la tête tonduë, & des habits noirs à l'Allemande. Aprés que le Gentilhomme eut lavé avec Bernage, on apporta l'eau à cette femme qui se lava aussi, & fut se placer au bout de la table sans parler à personne, ni personne à elle. Bernage la regardoit souvent, & la trouvoit l'une des plus belles qu'il eût jamais vues, à cela prés que son visage lui paroissoit bien pâle, & son air extrémement triste. Aprés qu'elle eut un peu mangé, elle demanda à boire. Un domestique lui donna à boire dans un vaisseau bien singulier. C'étoit une tête de mort dont les trous étoient bouchez d'argent. Elle bût ainsi deux ou trois fois dans le même vaisseau. Aprés qu'elle eut soupé & lavé ses mains, elle fit une reverence au Seigneur de la maison, & s'en retourna derriere la tapisserie sans parler à personne. Bernage fut si surpris de voir

une

une chose si extraordinaire, qu'il en devint tout triste & tout pensif. Son hôte s'en apperçût, & lui dit. Je voi bien que vous étes surpris de ce que vous avez vû à table : mais l'honnêteté que j'ai trouvé en vous ne me permet pas de vous en faire un secret, afin que vous ne croyiez pas que je sois capable de faire une telle cruauté sans en avoir grand sujet. Cette Dame que vous avez vûë est ma femme, que j'ai plus aimée que jamais homme n'aima la sienne. J'ai tout risqué pour l'épouser, & je l'amenai ici malgré tous ses parens. Elle me témoignoit aussi tant d'amour, que j'eusse hazardé mille vies pour l'avoir. Nous avons vêcu long-tems avec tant de douceur & de plaisir, que je m'estimois le Gentilhomme de la Chrêtienté le plus heureux. Mais l'honneur m'ayant obligé de faire un voyage, elle oublia le sien, sa conscience, & l'amour qu'elle avoit pour moi, & se rendit amoureuse d'un jeune Gentilhomme que j'avois nourri ceans, peu s'en falut que je ne m'en apperçûsse à mon retour. Cependant je l'aimois avec tant de passion, que je ne pouvois me défier d'elle. Mais enfin l'experience m'ouvrit les yeux, & je vis ce que je craignois plus que la mort. L'amour que j'avois pour elle se changea en fureur & en desespoir. Je l'observai si bien, que feignant un jour d'aller à la campagne, je me cachai dans la chambre où elle demeure à present. Bien-tôt aprés mon prétendu départ elle se retira, & y fit venir ce jeune Gentilhomme, que je vis entrer, & prendre avec elle des

privautez qui n'auroient dû être que pour moi. Quand je vis qu'il vouloit monter sur le lit avec elle, je sortis de ma niche, l'allai prendre entre ses bras, & le tuai. Mais comme le crime de ma femme me parut si grand, que je ne l'aurois pas assez punie en la tuant comme j'avois fait son galant, je lui ordonnai une peine, qui lui est, je croi, plus insupportable que la mort ; c'est de l'enfermer dans la chambre où elle se retiroit pour dérober ses plus doux plaisirs. Je lui ai pendu dans une armoire tous les os de son galant, comme on pend quelque chose de precieux dans un cabinet. Et afin qu'elle n'en perde pas la memoire en mangeant & en beuvant, je lui fais servir à table au lieu de coupe vis-à-vis de moi la tête de cet ingrat, afin qu'elle voye vivant celui qu'elle a rendu par sa faute son ennemi mortel, & mort pour l'amour d'elle celui dont elle a preferé l'amitié à la mienne. Par ce moyen elle voit en dînant & en soupant les deux choses qui doivent l'affliger le plus, c'est-à-dire, l'ennemi vivant, & l'ami mort ; & tout cela par son crime. Au surplus je la traite comme moi, si ce n'est qu'elle est tonduë ; car les cheveux sont un ornement qui ne sied pas mieux à l'adultere, que le voile à une impudique. Ainsi sa tête tonduë marque qu'elle a perdu l'honneur & la chasteté. S'il vous plaît prendre la peine de la voir, je vous y menerai. Bernage accepta volontiers, & étant décendu il trouva qu'elle étoit dans une trés-belle chambre, assise toute seule auprés d'un bon feu. Le Gentil-

tilhomme tira un rideau qui couvroit une grande armoire, où il vit tous les os d'un homme pendus. Bernage avoit grande envie de parler à cette femme; mais il n'osa de peur du mari. Le Gentilhomme s'en étant apperçu, lui dit: si vous voulez lui dire quelque chose, vous verrez comme elle s'exprime.

Si vôtre patience, Madame, lui dit alors Bernage, est égale au tourment, je vous regarde comme la femme du monde la plus heureuse. La Dame les yeux baignez de larmes, & avec une grace & une humilité sans pareilles, répondit: Je confesse, Monsieur, que ma faute est si grande, que tous les maux que le Seigneur de ceans, que je ne suis pas digne de nommer mari, me sçauroit faire, ne me sont rien au prix du regret que j'ai de l'avoir offensé. Et en disant cela, elle se mit à pleurer abondamment. Le Gentilhomme tira Bernage par le bras, & l'emmena. Il partit le lendemain au matin pour aller s'aquitter de la commission que le Roi lui avoit donnée. Cependant en prenant congé du Gentilhomme, il ne pût s'empêcher de lui dire. L'estime que j'ai pour vous, Monsieur, & les honnêtetez que vous m'avez fait chez vous m'obligent de vous dire, qu'il me semble, attendu la grande repentance de vôtre pauvre femme, que vous devez lui faire grace, d'autant plus que vous étes jeune, & que vous n'avez point d'enfans. Il seroit dommage qu'une maison comme la vôtre tombât, & que ceux qui peut-être ne vous aiment pas fussent heritiers de vos biens. Le Gentilhomme qui avoit resolu de ne par-

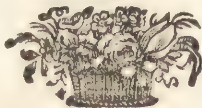
donner jamais à sa femme, pensa long-tems à ce que lui avoit dit Bernage, & connut enfin qu'il lui avoit dit la verité. Il lui promit que si elle perseveroit dans cette humilité, il lui pardonneroit dans quelque tems. Bernage étant revenu à la Cour, fit ce conte tout du long au Roi, qui voulut s'en informer, & qu'il trouva tel que Bernage lui avoit dit. Le portrait qu'il fit de la beauté de cette Dame, plût tant au Roi, qu'il envoya son peintre nommé Jean de Paris, pour la peindre au naturel; ce qu'il fit du consentement du mari. Aprés une longue penitence le Gentilhomme qui souhaitoit beaucoup des enfans, eut pitié de sa femme, qui recevoit cette penitence avec la même humilité, la reprit, & en eut depuis plusieurs beaux enfans.

Si toutes celles à qui pareille chose est arrivée, beuvoient à de semblables vaisseaux, je crains fort, Mesdames, qu'il y auroit bien des coupes de vermeil qui deviendroient têtes de morts. Dieu veuille nous en garder, car si sa bonté ne nous retient, il n'y a aucune d'entre nous qui ne puisse faire pis; mais si nous avons confiance en lui, il gardera celles qui reconnoissent qu'elles ne peuvent pas se garder elles-mêmes. Celles qui se fient à leurs propres forces courent grand risque d'être tentées, & contraintes par l'experience de reconnoître leur infirmité. Je puis bien vous assûrer qu'il y en a eu plusieurs que l'orgueil a fait broncher en pareil cas, & que celles qui passoient pour moins sages, se sont sauvées à la faveur de leur humilité. Aussi le vieux proverbe dit, *que ce*

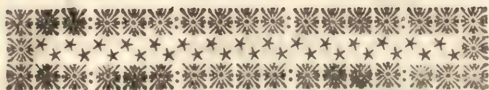
que

que Dieu garde est bien gardé. Je trouve, dit Parlamente, cette punition tout-à-fait raisonnable:car comme l'offense est pire que la mort, la peine doit être aussi pire que la mort. Je ne suis pas de vôtre avis, dit Emarsuite. J'aimerois mieux voir toute ma vie les os de tous mes Amans pendus dans mon cabinet, que de mourir pour eux. Il n'y a point de crime qui ne se puisse reparer ; mais à la mort point de retour. Comment pouvoir reparer l'infamie, dit Longarine ? Quelque chose qu'une femme puisse faire aprés un crime de cette nature, vous sçavez qu'elle ne sçauroit reparer son honneur. Dites-moi, je vous prie, repartit Emarsuite, si la Madelaine n'a pas plus d'honneur maintenant parmi les hommes, que sa sœur qui étoit vierge. Je vous avouë, repliqua Longarine, que nous la loüons de l'amour qu'elle a eu pour Jesus-Christ, & de sa grande penitence ; mais cependant le nom de pechereſſe lui demeure toûjours. Je me soucie bien, reprit Emarsuite, quel nom les hommes me donnent, pourvû que Dieu me pardonne, & à mon mari aussi ; il n'y a rien pourquoi je voulusse mourir. Si cette Demoiselle aimoit son mari comme elle devoit, dit alors Dagoucin, je suis surpris qu'elle ne mourût point de chagrin en regardant les os de celui que son crime avoit fait mourir. Comment Dagoucin, dit Simontault, étes-vous encore à sçavoir, que les femmes n'ont ni amour, ni regret ? Oui, dit-il, car je n'ai jamais osé éprouver leur amour, de peur d'en trouver moins que je n'aurois souhaité. Vous vivez donc de foi & d'esperance, dit

Nomerfide, comme le pluvier fait de vent: Vous étes bien aisé à nourrir. Je me contente, repliqua-t-il, de l'amour que je sens en moi, & de l'esperance qu'il y a au cœur des Dames: Mais si j'étois bien sûr que cet amour répondit à mon esperance, j'aurois un plaisir si extréme, que je ne sçaurois le soûtenir sans mourir. Gardez-vous de la peste, dit Guebron; car pour de l'àutre maladie je vous en garantis. Mais voyons à qui Madame Oysille donnera sa voix. Je la donne, répondit-elle à Simontault, qui je sçai n'épargnera personne. Il vaudroit autant dire que je suis un peu médisant, repliqua Simontault. Je ne laisserai pas néanmoins de vous montrer, que des gens qu'on regardoit comme médisans ont dit la verité. Je croi, Mesdames, que vous n'étes pas assez simples par ajoûter foi à tout ce qu'on vient vous dire, quelque air de sainteté qu'on lui donne, à moins que la preuve n'en soit si claire, qu'elle ne puisse être mise en doute. Aussi sous le nom de miracle il se glisse souvent bien des abus. C'est pourquoi j'ai fait dessein de vous conter une histoire qui ne sera pas moins glorieuse à un Prince fidele, que honteuse pour un méchant Ministre de l'Eglise.

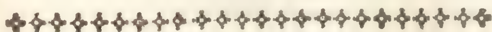


TABLE



TABLE

Des Contes & Nouvelles de Marguerite de Valois, Reine de Navarre.



I. JOURNE'E.

IV. Nouvelle.

V. Nouvelle.

VI. Nouvelle.

VII. Nouvelle.

VIII. Nouvelle.

IX. Nouvelle.



II. JOURNE'E.

XV.

III.



III. JOURNE'E.

XXVI. Nouvelle.

XXVII. Nouvelle.

XXVIII. Nouvelle.

XXIX. Nouvelle.

XXX. Nouvelle.



IV. JOURNE'E.

XXXI. Nouvelle.

nir

F I N.




CONTES
DE LA
REINE
MARGUERITE.
J. Harrewyn

CONTES
ET
NOUVELLES
DE
MARGUERITE
DE
VALOIS,
REINE DE NAVARRE.

Mis en beau langage, accommodé au goût de ce tems : & enrichis de Figures en Taille-douce.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez GEORGE GALLET.

M. D. C.C. VIII.



XXXIII. NOUVELLE.

Inceste d'un Prêtre qui engrossa sa sœur sous prétexte de sainteté, & comment puni.

LE Comte Charles d'Angoulême, Pere du Roi François I. & Prince de grande pieté, étant un jour à Coignac, quelqu'un lui conta, qu'à un village nommé Cherves il y avoit une fille vierge vivant avec tant d'austerité, que c'étoit une merveille. Cependant elle se trouva grosse, & ne s'en cachoit mê-

même pas, assûrant à tout le monde qu'elle n'avoit jamais connu d'homme, & qu'elle ne sçavoit comme cela lui étoit arrivé, à moins que ce ne fût l'ouvrage du Saint Esprit. Le peuple donnoit facilement dans cette vision, & regardoit cette fille comme une seconde Vierge Marie, d'autant plus qu'on l'avoit connuë si sage dés son enfance, qu'elle n'avoit jamais fait paroître le moindre signe de mondanité. Non seulement elle jeûnoit durant les tems ordonnez par l'Eglise; mais faisoit encore toutes les semaines plusieurs jeûnes volontaires, & ne bougeoit de l'Eglise tant qu'il s'y faisoit quelque service. Le vulgaire faisant tant de cas de ce genre de vie que chacun la venoit voir comme un miracle, bienheureux quand on pouvoit toucher sa robe. Le Curé de la Paroisse étoit son frere, homme âgé, d'une vie austere, & passant pour un saint. Il traita sa sœur si rigoureusement, qu'il la fit enfermer dans une maison. Le peuple en fut fort mécontent, & cette affaire fit tant de bruit, qu'elle vint, comme on a déja dit, aux oreilles du Comte Charles. Ce Prince voyant l'abus où tout le monde tomboit, resolut d'y remedier. Pour cet effet il envoya un Maître des Requêtes & un Aumônier, tous deux gens de bien, pour s'informer de la verité. Ces deux hommes allerent sur le lieu, s'informerent du fait avec le plus de soin qu'il leur fut possible. & s'adresserent au Curé, qui étoit tant ennuyé de cette affaire, qu'il les pria d'assister à la verification qu'il esperoit d'en faire. Le lendemain au matin le Curé dit la Messe, où sa sœur extré-

extrémement grosse assista toûjours à genoux. La Messe étant dite, le Curé prit le *Corpus Domini*, & dit à sa sœur en presence de toute l'assemblée. Voici malheureuse, celui qui a souffert la mort pour toi, devant lequel je te demande si tu es vierge comme tu m'as toûjours assûré. Elle répondit hardiment & sans crainte qu'elle l'étoit. Comment est-il donc possible que tu sois grosse, & demeurée vierge? repliqua le Curé. Tout ce que j'en puis dire, repartit-elle, est que c'est la grace du Saint Esprit, qui fait en moi tout ce qu'il lui plait: Mais je ne puis dissimuler la grace que Dieu m'a faite de me conserver vierge. Jamais je n'ai eu même la pensée de me marier. Alors son frere lui dit: Je te donne ici le Corps precieux de Jesus-Christ, que tu prendras à ta damnation si tu ne dis pas la verité; de quoi seront témoins ces Messieurs qui sont ici presens de la part de Monsieur le Comte. La fille âgée de prés de treize ans fit ce serment: Je prens le Corps de Nôtre Seigneur ici present à ma condamnation devant vous, Messieurs, & vous, mon frere, si jamais homme m'a touchée non plus que vous. Et en disant cela elle reçût le Corps de Nôtre Seigneur. Le Maître des Requêtes & l'Aumônier s'en retournerent tout confus, ne pouvant croire qu'on pût mentir aprés un tel serment, & firent leur raport au Comte, auquel ils voulurent persuader ce qu'ils croyoient eux-mêmes. Mais lui qui étoit sage, aprés y avoir bien pensé, leur fit redire les paroles du serment. Aprés les avoir bien pesées il leur dit: Elle vous dit, que *jamais homme ne lui toucha*

non plus que son frere. Je suis persuadé que son frere lui a fait cet enfant, & veut cacher son inceste sous une telle dissimulation. Nous qui croyons que Jesus-Christ est venu, n'en devons point attendre un autre. Retournez-y donc, & faites mettre le Curé en prison : je suis sûr qu'il confessera la verité. Ils executerent leurs ordres, mais ce ne fut pas sans representer le scandale qu'on feroit à cet homme de bien. Le Curé ne fut pas plutôt en prison qu'il avoüa son crime, & confessa qu'il avoit conseillé à sa sœur de parler comme elle avoit fait pour cacher le commerce qu'ils avoient eu ensemble, non seulement pour s'excuser par une si legere défaite, mais aussi pour s'attirer l'estime & la veneration de tout le monde par ce faux exposé. Interrogé comment il avoit pû porter la méchanceté à un tel excés que de prendre le Corps de Nôtre Seigneur pour faire jurer sa sœur, il répondit qu'il n'avoit pas porté la temerité jusques-là, & qu'il s'étoit servi d'un pain ordinaire qui n'étoit ni consacré ni benit. Le rapport en ayant été fait au Comte d'Angoulême, il renvoya l'affaire à la Justice. On attendit que la sœur eût accouché ; ce qu'elle fit d'un beau garçon. Apres ses couches le frere & la sœur furent brûlez au garnd étonnement de tout le peuple qui sous un manteau si saint avoit vû un monstre si horrible, & trouvoit un crime si détestable sous les apparences d'une vie si loüable & si regenerée.

La foi du bon Comte d'Angoulême, Mesdames, fut à l'épreuve des signes & des miracles exterieurs. Il sçavoit que nous n'avons

qu'un

qu'un Sauveur, qui en disant *consummatum est*, a fait voir qu'il ne faloit point attendre un successeur pour nôtre salut. Je vous avoue, dit Oysille, que voilà une grande effronterie sous le voile d'une hipocrisie extréme. C'est le comble de l'impieté de couvrir un crime si énorme du manteau de Dieu & de la Religion. J'ai entendu dire, dit Hircan, que ceux qui sous pretexte d'avoir commission du Roi, font des crnautez & des tirannies, sont doublement punis: Et la raison est que le Roi est la couverture de leur injustice. Aussi voit-on qu'encore que les Hipocrites prosperent durant quelque tems sous le manteau de Dieu & de la sainteté, Dieu ne les démasque pas plutôt qu'ils paroissent tels qu'ils sont; & lors leur nudité, leur ordure, & leur infamie sont d'autant plus horribles, que l'envelope qui leur servoit de voile, étoit auguste & sacrée. Il n'est rien de plus agreable, dit Nomerfide, que de parler naïvement, & suivant les sentimens de son cœur. C'est pour engraisser, répondit Longarine, & je croi que vous opinez selon ce que vous trouvez en vous. Je vous dirai, repliqua Nomerfide, que je remarque que les fous vivent plus que les sages, à moins qu'on ne les tuë. Je n'en sçai qu'une raison, c'est que les fous ne dissimulent point leurs passions. S'ils sont en colere ils frapent; s'ils sont joyeux ils rient: Mais ceux qui croient être sages cachent leurs défauts avec tant de soin, que leur cœur en est tout empoisonné. Je croi que cela est vrai, dit Guebron, & que l'hipocrisie soit envers Dieu, envers les hommes, ou envers la nature, est la cause de tout le mal qui

nous arrive. Ce seroit une belle chose, repartit Parlamente, si la foi occupoit si fort nôtre cœur de celui qui est toute vertu & toute joie, que nous pussions sans déguisement le faire voir à chacun. Ce sera, reprit Hircan, quand il n'y aura plus de chair sur nos os. Cependant, dit Oysille, l'Esprit de Dieu qui est bien plus puissant que la mort, peut changer nôtre cœur sans changer nôtre corps. Vous parlez, Madame, d'un don que Dieu ne fait guere aux hommes, dit Saffredant. Il le fait, repartit Oysille, à ceux qui ont de la foi. Mais comme cette matiere est au dessus de la chair, voyons à qui Simontault donne sa voix. A Nomerfide, dit-il. Comme elle a le cœur gai, je ne croi pas que ses paroles soient tristes. Puisque vous avez envie de rire, répondit Nomerfide, il faut vous servir à vôtre mode, & vous en donner sujet. Je veux vous montrer que la peur & l'ignorance sont également nuisibles, & qu'on ne peche souvent que pour ne pas sçavoir les choses. Pour cet effet je vais vous conter ce qui arriva à deux pauvres Cordeliers de Niort, qui pour n'entendre pas le langage d'un Boucher, penserent mourir de peur.



XXXIV.



XXXIV. NOUVELLE.

Deux Cordeliers trop curieux eurent ſi grande peur, qu'il penſa leur en coûter la vie.

IL y a un village entre Niort & Fors, nommé Grip, qui appartient au Seigneur de Fors. Deux Cordeliers de Niort arriverent un ſoir bien tard à ce village, & logerent chez un Boucher. Comme leur chambre n'étoit ſeparée de celle de l'hôte que par une cloiſon de planches mal jointes,

tes, ils eurent envie d'écouter ce que le mari & la femme se disoient au lit, & se mirent droit au chevet du mari. Comme il ne se défioit point de ses hôtes, il entretenoit sa femme de son ménage, & lui disoit : Il faut, m'amie, que je me leve de bon matin pour aller voir nos Cordeliers. Il y en a un bien gras ; nous le tuerons, le salerons incontinent, & en ferons nos petites affaires. Quoi que le Boucher parlât de ses cochons qu'il appelloit Cordeliers, les deux pauvres Freres entendant cela, le prirent néanmoins pour leur compte, & attendoient le jour avec beaucoup d'impatience & d'allarmes. Il y en avoit un fort gras, & l'autre assez maigre. Le gras vouloit se confesser à son compagnon, disant, qu'un Boucher ayant perdu l'amour & la crainte de Dieu, ne feroit non plus difficulté de l'assommer qu'un bœuf ou quelqu'autre bête. Comme ils étoient enfermez dans leur chambre, & qu'ils n'en pouvoient sortir sans passer par celle de l'hôte, ils se representoient que la mort leur étoit assûrée, & recommandoient leur ame à Dieu. Le jeune qui n'étoit pas si épouvanté que le vieux, lui dit : Que puisqu'ils ne pouvoient sortir par la porte, il faloit essayer de sortir par la fenêtre, & que mort pour mort c'étoit toûjours la même chose. Le gras consentit à l'expedient. Le jeune ouvrit la fenêtre, & voyant qu'elle n'étoit pas trop haute, sauta legerement, & s'enfuit le plus promptement & le plus loin qu'il pût sans attendre son compagnon, qui n'eut pas le même bonheur ; car

car comme il étoit pesant, il tomba si lourdement qu'il se fit trés-grand mal à une jambe, & demeura sur la place. Se voyant abandonné de son compagnon, & hors d'état de le suivre, il regarda autour de lui s'il n'y auroit point quelque endroit où il pût se cacher, & ne vit qu'un toit à cochons, où il se traîna comme il pût. Comme il ouvrit la porte pour s'y fourrer, deux grands pourceaux qui y étoient, s'échaperent, & laisserent la place au Cordelier. Il ferma la porte sur lui, esperant que quand il entendroit des passans, il appelleroit & trouveroit du secours.

Aussi-tôt que le jour parut, le Boucher prepara ses grands couteaux, & dit à sa femme de venir lui aider à tuer ses deux cochons. Arrivé au toit où le Cordelier s'étoit caché, il ouvrit la petite porte, & cria fort haut en l'ouvrant : Sortez, mes Cordeliers, sortez. C'est aujourd'hui que je mangerai de vos boudins. Le Cordelier qui ne pouvoit s'appuyer sur sa jambe, sortit du toit sur les genoux & sur les mains, criant de toute sa force misericorde. Si le Cordelier eut grande peur, le Boucher & sa femme n'en eurent pas moins. La premiere pensée qui leur vint dans l'esprit fut, que saint François étoit irrité contr'eux de ce qu'ils avoient appellé des pourceaux Cordeliers. Dans cette idée ils se mirent à genoux devant le pauvre Frere, demandant pardon à saint François & à son Ordre. D'un côté le Cordelier crioit misericorde au Boucher, & de l'autre le Boucher

cher au Cordelier : & cela avec tant de confusion & tant de frayeur, qu'ils furent un gros quart d'heure sans pouvoir se rassûrer. Le Cordelier reconnoissant enfin que le Boucher n'avoit point intention de lui faire de mal, lui dit pourquoi il s'étoit caché dans ce toit. A la peur succeda le ris, si ce n'est de la part du pauvre Cordelier, qui sentoit une si grande douleur à sa jambe, qu'il n'avoit aucune envie de rire. Le Boucher pour le consoler en quelque maniere le remena chez lui, & le fit trés-bien penser. Son compagnon qui l'avoit abandonné au besoin, courut toute la nuit, & arriva le matin chez le Seigneur de Fors, où il fit de grandes plaintes du Boucher qu'il croyoit avoir tué son compagnon, puisqu'il ne l'avoit pas suivi. Le Seigneur de Fors envoya incontinent à Grip pour sçavoir ce qui en étoit. Il y trouva matiere de rire, & ne manqua pas d'en faire le conte à Madame la Duchesse d'Angoulême sa maîtresse, & mere de François I.

Il n'est pas bon, Mesdames, d'écouter les secrets où l'on n'est point appellé, & d'avoir envie d'entendre ce que les autres disent. Ne sçavois-je pas bien, dit Simontault, que Nomerfide ne nous feroit pas pleurer, mais beaucoup rire ? Chacun de nous s'en est aussi, ce me semble, fort bien aquitté. D'où vient, dit Oysille, qu'on a plus de penchant à rire d'une bagatelle que d'une bonne chose. C'est parce, répondit Hircan, que la bagatelle nous est plus agréable, comme étant plus conforme à nôtre nature, qui d'elle-

d'elle-même n'eſt jamais ſage. Ainſi chacun aime ſon ſemblable : Les fous aiment la folie, & les ſages la prudence. Toutefois je ſuis perſuadé que ni les ſages ni les fous ne ſçauroient s'empêcher de rire de cette aventure. Il y en a, dit Guebron, qui ſont ſi occupez de l'amour de la ſageſſe, que quelque choſe qu'on leur diſe on ne ſçauroit les faire rire. Leur joie & leur ſatisfaction ſont ſi moderées, qu'il n'y a point d'accident capable de les alterer. Qui ſont ceux-là, repartit Hircan ? Les Philoſophes du tems paſſé, répondit Guebron, qui ne ſentoient preſque ni joie ni triſteſſe ; au moins n'en faiſoient-ils aucun ſemblant, tant ils croyoient qu'il y avoit de vertu à ſe vaincre ſoi-même. Je trouve bon auſſi bien qu'eux, dit Saffredant, de vaincre une paſſion vicieuſe : Mais de vaincre une paſſion naturelle qui ne tend à aucun mal, c'eſt ce me ſemble une victoire inutile. Cependant, repliqua Guebron, on regardoit cela comme une grande vertu. Il n'eſt pas dit auſſi, repartit Saffredant, que les Anciens fuſſent tous ſages ; & je ne voudrois pas jurer qu'il n'y eût en eux plus d'apparence de ſens & de vertu, que de realité. Vous voyez cependant, dit Guebron, qu'ils condamnent tout ce qui eſt mauvais, & même Diogene foula aux pieds le lit de Platon, parce qu'il le trouvoit trop riche & trop curieux ; & pour montrer qu'il mépriſoit & vouloit fouler aux pieds la vaine gloire & l'avarice de Platon. Je foule, dit-il, l'orgueil de Platon. Vous ne dites pas tout,

repli-

repliqua Saffredant, & vous oubliez que Platon lui répondit d'abord : Tu le foules, il est vrai, mais avec plus d'orgueil encore. En effet Diogene ne méprisoit la propreté que par je ne sçai quelle arrogance. A la verité, dit Parlamente, il est impossible de nous vaincre nous-mêmes par nous-mêmes; & on ne le peut croire sans un orgueil prodigieux, le vice de tous le plus a craindre, puisqu'il s'éleve sur les ruines de tous les autres. Ne vous ai-je pas lû ce matin, dit Oysille, que ceux qui se sont crus plus sages que les autres, & qui sont venus par les lumieres de la raison à connoitre un Dieu Createur de toutes choses, pour en avoir fait vanité & n'avoir point attribué cette gloire à celui à qui elle appartenoit, & pour s'être imaginez avoir aquis cette connoissance par leurs travaux, sont devenus plus ignorans & moins raisonnables, je ne dis pas que les autres hommes, mais que les brutes mêmes. En effet leur esprit s'étant égaré, ils se sont attribuez ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, & on fait connoitre leurs erreurs par le desordre de leur vie, oubliant leur sexe & en abusant comme dit Saint Paul dans l'Epitre qu'il adresse aux Romains. Il n'y a personne de nous qui ne reconnoisse en lisant cette Epître, dit Parlamente, que les pechez exterieurs ne soient les fruits de l'infidélité interieure, d'autant plus dangereuse à arracher, qu'elle est plus couverte de vertu & de miracles. Les hommes, dit Hircan, sont donc plus prés du salut que les femmes; car comme ils ne cachent point leurs fruits, ils con-

connoissent facilement leur racine. Mais les femmes qui n'osent les produire, & qui font tant de belles actions en apparence, connoissent à peine la racine de l'orgueil qui croît sous une si belle envelope. J'avoue, dit Longarine, que si la parole de Dieu ne nous montre pas par la foi la lepre d'infidélité qui est cachée dans nôtre cœur, Dieu nous fait une grande grace quand nous faisons une faute visible qui manifeste nôtre pensée cachée. Et bienheureux sont ceux que la foi a tellement humiliez, qu'ils n'ont pas besoin des actions exterieures pour sentir la foiblesse & la corruption de leur nature. Mais, dit Simontault, considerons je vous prie où nous avons porté la conversation. D'une folie extréme nous sommes venus à la Philosophie & à la Théologie. Laissons ces matieres à ceux qui sçavent mieux les discuter que nous, & demandons à Nomerfide à qui elle donne sa voix. Je la donne à Hircan, répondit Nomerfide, mais à condition qu'il menagera l'honneur des Dames. L'avis vient fort a propos, dit Hircan; car l'histoire que j'ai à vous conter est telle qu'il faut pour vous obéir. Vous verrez néanmoins par-là, que le penchant des hommes & des femmes est naturellement vicieux, à moins qu'il ne soit soûtenu par la bonté de celui à qui nous devons donner l'honneur de toutes les victoires que nous remportons sur nous-mèmes. Et pour rabaisser les airs de fierté avec lesquels vous triomphez quand on conte quelque histoire qui vous fait honneur, je vais vous en faire une qui est trés-veritable.



XXXV. NOUVELLE.

L'induſtrie d'un mari ſage pour faire diverſion à l'amour que ſa femme avoit pour un Cordelier.

IL y avoit à Pampelune une Dame qui paſſoit pour belle & vertueuſe, & en même tems pour la plus dévote & la plus chaſte du païs. Elle aimoit beaucoup ſon mari, & avoit tant de complaiſance pour lui, qu'il avoit en elle une confiance entiere. Elle étoit

étoit toute occupée du service Divin, & ne perdoit pas un seul Sermon. Elle n'oublioit rien pour persuader à son mari & à ses enfans d'être aussi devots qu'elle, qui n'avoit que trente ans; âge où les femmes ont accoûtumé de quitter la qualité de belles pour celle de nouvelles sages. Le premier jour de Carême elle alla à l'Eglise prendre les cendres qui sont la memoire de la mort. Un Cordelier qui par l'austerité de sa vie passoit pour un saint, & qui malgré ses austeritez & ses macerations n'étoit ni si maigre ni si pâle, qu'il ne fût un des hommes du monde aussi bien fait, devoit faire le Sermon. La Dame l'écouta avec beaucoup de devotion, & n'eut pas moins d'application à considerer le Prédicateur. Ses oreilles & ses yeux mirent tout à profit, & trouverent également de quoi se contenter : Les paroles pénetrerent jusques au cœur par les oreilles ; & les agrémens du visage passant par les yeux s'insinuerent si avant dans son esprit, qu'elle se trouva comme en extase. Le Sermon fini, le Cordelier célebra la Messe, à laquelle la Dame assista, & prit les cendres de sa main, qui étoit aussi belle & aussi blanche que Dame la sçauroit avoir. La devote fit bien plus d'attention à la beauté de la main du Religieux, qu'aux cendres qu'il lui donnoit, persuadée que cet amour spirituel ne pouvoit blesser la conscience, quelque plaisir qu'elle en reçût. Elle ne manquoit point d'aller tous les jours au Sermon, & d'y mener son mari. L'un & l'autre louerent si fort le Prédicateur, qu'à table & ail-

leurs ils ne parloient que de lui. Ce feu avec toute sa spiritualité devint enfin si charnel, que le cœur de cette pauvre Dame qui en fut le premier embrasé, consumoit tout le reste : Autant qu'elle avoit été lente à sentir cette flamme, autant fut-elle prompte à s'enflammer, & elle sentit plutôt le plaisir de sa passion, qu'elle ne s'apperçût d'être passionnée. L'amour qui s'étoit rendu maître de cette Dame, ne trouvoit plus en elle aucune resistance ; le plus fâcheux étoit que le Medecin de sa douleur ne sçavoit pas son mal. Bannissant donc toute crainte & la honte qu'elle devoit se faire d'étaler son extravagance à un homme si sage, de faire connoître son vice & son mauvais cœur à un homme si saint & si vertueux, elle prit le parti de lui écrire l'amour qu'elle avoit pour lui ; ce qu'elle fit au commencement le plus modestement qu'il lui fut possible. Elle donna sa lettre à un petit Page avec des instructions sur ce qu'il avoit à faire, & ordre sur tout de prendre garde que son mari ne le vît point aller aux Cordeliers. Le Page prenant le chemin le plus droit passa de pur hazard dans une ruë où son maitre étoit assis dans une boutique. Le Gentilhomme le voyant passer s'avança pour voir où il alloit. Le Page l'appercevant se cacha tout étonné dans une maison. Le maître voyant cette contenance le suivit, & le prenant par le bras lui demanda où il alloit ; ses excuses embarrassées, & qui ne signifioient rien, & son effroi firent soupçonner quelque chose au Gentilhomme, qui le menaça de le

le battre, s'il ne lui disoit où il alloit. Helas! Monsieur, lui dit le pauvre Page, si je vous le dis, Madame me tuera. Le Gentilhomme ne doutant plus alors que sa femme ne fit un marché sans lui, rassura le Page, & lui promit qu'il n'auroit point de mal, pourvù qu'il lui dit la verité: Qu'il lui feroit au contraire beaucoup de bien; mais que s'il mentoit il le mettroit en prison pour toute sa vie. Le Page pour avoir du bien, & éviter le mal, lui conta le fait, & lui montra la lettre que sa maitresse écrivoit au Prédicateur. De quoi le mari fut aussi surpris & aussi fâché, qu'il avoit été assûré toute sa vie de la fidelité de sa femme, en qui il n'avoit jamais connu faute.

Le mari qui étoit sage dissimula sa colere. & pour connoitre l'intention de sa femme, il répondit pour le Prédicateur, & lui fit dire qu'il la remercioit de sa bonne volonté, l'assûrant qu'il y répondoit de son côté. Le Page ayant juré à son maitre de mener sagement l'affaire, alla porter cette lettre à sa maitresse, qui en eut tant de joie que son mari s'apperçût que son visage avoit changé; car au lieu que les jeunes du Carême l'eussent amaigrie, elle étoit plus belle & plus fraiche qu'auparavant. Le Carême étoit à demi passé que la Dame sans se mettre en peine ni de passion ni de la semaine sainte, écrivoit comme à l'ordinaire au Prédicateur, l'entretenant toûjours de sa fureur. Quand il tournoit les yeux de son côté, ou qu'il parloit de l'amour de Dieu, elle s'imaginoit que c'étoit pour son compte, & tant que ses yeux pouvoient expliquer les sentimens de son

cœur, elle ne les épargnoit pas. Le mari ne manquoit pas de lui repondre regulierement au nom du Cordelier. Il lui écrivit aprés Pâques, pour la prier de lui donner le moyen de pouvoir l'entretenir tète à tète. Elle qui attendoit ce moment avec impatience conseilla à son mari d'aller voir quelques terres qu'ils avoient autour de Pampelune. Il lui promit, & alla se cacher chez un de ses amis. La Dame ne manqua pas d'écrire au Cordelier que son mari étoit à la campagne, & qu'il pouvoit la venir voir. Le Gentilhomme voulant éprouver jusqu'au bout le cœur de sa femme, alla prier le Prédicateur de lui prèter son habit. Le Cordelier qui étoit homme de bien, lui dit que sa Regle le défendoit, & que pour rien du monde il ne le lui prèteroit pas pour aller en masque. Le Gentilhomme l'assura que ce n'étoit point pour s'en divertir qu'il le lui demandoit, mais pour une chose avantageuse & necessaire à son salut. Le Cordelier qui le connoissoit homme de bien & devot, lui prêta son habit. Avec cet habit qui lui couvroit la plus grande partie du visage, en sorte qu'à peine lui voyoit-on les yeux, il prit une fausse barbe & un faux nez, mit du liege à ses souliers pour se faire aussi grand que le Moine, & en un mot, s'ajusta de maniere, qu'il lui ressembloit assez. Le soir il s'en vint ainsi fait dans la chambre de sa femme qui l'attendoit en grande devotion. La pauvre creature n'attendit pas qu'il vint à elle, mais courut l'embrasser comme une femme hors du sens. Lui qui baissoit la vûë pour n'être pas reconnu, commença

mença à faire le signe de la Croix, faisant semblant de fuir, & criant, tentation, tentation. Vous avez raison, mon Pere, lui dit-elle; car il n'est point de plus violente tentation que celle qui vient de l'amour. Vous m'avez promis d'y remedier, & je vous prie d'avoir pitié de moi à present que nous avons le tems & le loisir. En disant cela elle faisoit des efforts pour l'embrasser pendant qu'il fuyoit de tous les côtez, faisant de grands signes de Croix, & criant toûjours tentation, tentation. Mais quand il vit qu'elle le cherchoit de trop prés, il prit un gros bâton qu'il avoit sous sa robe, dont il la rossa si bien, qu'il fit passer la tentation. Cela étant fait il sortit sans être connu, & raporta d'abord les habits du Cordelier, l'assûrant qu'il s'en étoit servi utilement. Le lendemain faisant semblant de venir de loin, il revint chez lui, & trouva sa femme au lit. Ne faisant pas semblant de sçavoir son mal, il lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle étoit incommodée d'une espece de catarre, & qu'elle ne pouvoit s'aider ni des bras ni des jambes. Le mari qui avoit bonne envie de rire feignit d'en être fâché, & pour la réjouïr lui dit, qu'il avoit invité le saint Prédicateur à souper. Donnez-vous bien de garde, mon ami, de convier de telles gens, répondit-elle d'abord, car ils portent malheur par tout où ils vont. Comment, m'amie! repliqua le mari, vous m'avez tant loüé ce bon Pere. Je croi pour moi que s'il y a au monde un saint homme c'est lui. Ils sont bons à l'Eglise & en Chaire, repartit-elle; mais dans les maisons ce sont des Antechrists.

Que je ne le voye point, mon ami, je vous en ſuplie, car avec le mal que j'ai il n'en faudroit pas davantage pour me faire mourir. Puiſque vous ne voulez pas le voir, répondit le mari, vous ne le verrez point; mais je ne puis pas m'empêcher de lui donner à ſouper ceans. Faites ce qu'il vous plaira, dit-elle; mais de grace que je ne le voye point; car je haïs ces ſortes de gens.

Le mari aprés avoir donné à ſouper au Pere, lui dit: je vous crois tant aimé de Dieu, mon Pere, que je ſuis perſuadé qu'il vous exaucera en tout ce que vous lui demanderez. C'eſt pourquoi je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre femme. Elle eſt poſſedée depuis dix-huit jours d'un malin Eſprit, de maniere qu'elle veut mordre & égratigner tout le monde. Il n'y a ni croix ni eau benite dont elle faſſe cas. Je croi fermement que ſi vous mettez la main ſur elle, le Diable s'en ira. C'eſt de quoi je vous prie de tout mon cœur. *Toute choſe eſt poſſible au croyant*, mon fils, répondit le bon Pere. N'étes-vous pas bien perſuadé que Dieu eſt ſi bon, qu'il ne refuſe jamais ſa grace à ceux qui la lui demandent avec foi? J'en ſuis perſuadé, mon Pere, dit le Gentilhomme. Aſſûrez-vous auſſi, mon fils, ajoûta le Cordelier, qu'il peut, & qu'il veut, & qu'il n'eſt pas moins puiſſant que bon. Fortifions-nous en la foi pour reſiſter à ce lion rugiſſant, & lui arracher ſa proye que Dieu s'eſt aquiſe par le ſang de ſon fils Jeſus-Chriſt. Le Gentilhomme mena donc cet homme de bien où étoit ſa femme couchée ſur un lit de repos. Comme elle croyoit que c'étoit

lui

lui qui l'avoit battue, elle fut si surprise de le voir, qu'elle entra dans une fureur prodigieuse. Mais la presence de son mari lui fit baisser la vûë, & la rendit muette. Tant que j'y suis, dit le mari au bon Pere, le Diable ne la tourmente gueres; mais si-tôt que je m'en serai allé vous lui jetterez de l'eau benite, & vous verrez alors avec quelle violence le malin Esprit l'agite. Le mari le laissa donc seul avec sa femme, & demeura à la porte pour voir ce qui se passeroit. Quand elle se vit seule avec le Pere, elle commença à crier comme une femme enragée & hors du sens; méchant, infame, meurtrier, trompeur. Le Cordelier croyant de bonne foi qu'elle fut possedée, voulut lui prendre la tête pour dire ses oraisons dessus; mais elle l'égratigna & le mordit si serré, qu'il fut contraint de parler de plus loin, & jettant force eau benite il dit plusieurs bonnes oraisons. Le mari voyant qu'il étoit tems de finir la Comedie rentra, & remercia le Cordelier de la peine qu'il s'étoit donnée. Aussi-tôt qu'il parut, plus d'injures & de maledictions de la part de la femme, qui baisa la croix doucement par la crainte qu'elle avoit de son mari. Le saint Cordelier qui l'avoit vûë dans une si grande fureur, crut fermement que Nôtre-Seigneur avoit chassé le Diable à sa priere, & s'en alla loüant Dieu de ce miracle. Le mari voyant sa femme si bien châtiée de sa folie, ne voulut point lui dire ce qu'il avoit fait, se contentant de l'avoir ramenée par sa prudence, & de l'avoir mise en tel état, qu'elle haïssoit mortellement, ce qu'elle avoit aimé avec tant d'indiscre-

discretion, & deteſtoit ſon extravagance. Elle ſe guerit deſormais de toute ſuperſtition, & ſe donna entierement à ſon mari & au ménage tout autrement, qu'elle n'avoit jamais fait.

Vous pouvez, Meſdames, connoître par-là le bon ſens du mari, & le foible d'une femme qui paſſoit pour femme de bien. Si vous faites bien attention à cet exemple, je ſuis perſuadé, qu'au lieu de vous fier à vos propres forces, vous apprendrez à vous tourner vers celui duquel dépend vôtre honneur. Je ſuis bien-aiſe, dit Parlamente, que vous ſoyez devenu le Prédicateur des Dames: Vous le feriez à meilleur titre ſi vous vouliez faire les mêmes Sermons à toutes celles que vous entretiendrez. Toutes les fois, répondit Hircan, que vous voudrez m'écouter, je vous aſſûre que je ne vous en dirai pas moins. C'eſt-à-dire, dit Simontault, que quand vous n'y ſerez pas il parlera autrement. Il en fera ce qu'il voudra, repliqua Parlamente, mais je veux pour ma ſatisfaction, qu'il parle toûjours ainſi. L'exemple qu'il a produit ſervira au moins à celles qui s'imaginent que l'amour ſpirituel ne ſoit pas dangereux: Mais il me ſemble qu'il l'eſt plus que tout autre. Cependant, dit Oyſille, il me ſemble qu'on ne doit point dédaigner d'aimer un homme qui a de la vertu, & qui craint Dieu; car on n'en peut à mon avis que mieux valoir. Je vous prie de croire, Madame, répondit Parlamente, qu'il n'y a rien de plus ſot, & de plus aiſé à tromper qu'une femme qui n'a jamais

mais aimé : car l'amour eſt une paſſion qui s'eſt plutôt emparée du cœur qu'on ne s'en eſt aviſé : D'ailleurs cette paſſion eſt ſi agreable, que pourvû qu'on puiſſe s'affubler de la vertu comme un manteau, à peine ſera-t-elle connue, qu'il en reſultera quelque inconvenient. Quel inconvenient peut-il reſulter, repartit Oyſille, d'aimer un homme de bien ; Il y a aſſez d'hommes, Madame, repliqua Parlamente, qui paſſent pour gens de bien à l'égard des Dames ; mais qu'il y en ait qui ſoient tellement gens de bien par rapport à Dieu, qu'on puiſſe ne courre aucun riſque ni pour l'honneur, ni pour la conſcience, je ne croi pas qu'il y en ait aujourd'hui un ſeul de ce caractere : Et celles qui ſont d'un autre opinion, & qui s'y fient, ſont priſes pour dupe. On entre par Dieu dans ce commerce d'amitié, & ſouvent on en ſort par le Diable. J'en ai aſſez vû qui ſous couleur de parler de Dieu commençoient une amitié qu'elles vouloient enfin rompre, & ne pouvoient, retenues qu'elles étoient par le beau manteau dont cette amitié étoit couverte. Un amour vicieux ſe détruit, & n'eſt pas de durée dans un bon cœur ; mais l'amour honnête a des liens de ſoie ſi fins & ſi déliez, qu'on eſt plutôt pris qu'on ne les ait apperçûs. Selon vous donc, dit Emarſuite, jamais femme ne devroit aimer homme. Vôtre loi eſt trop violente : elle ne durera pas. Je le ſçai bien, dit Parlamente : mais cela n'empêche pas qu'il ne fût à ſouhaiter, que chacune ſe contentât de ſon mari, comme je fais du mien. Emar-
ſuite

ſuitte ſe ſentant touchée par ce mot, changea de couleur, & répondit: Vous devez croire que chacune a le cœur comme vous, à moins que vous ne vous croyez plus parfaite que toutes les autres. De peur d'entrer en diſpute, dit alors Parlamente, voyons à qui Hircan donnera ſa voix. Je la donne à Emarſuitte, dit-il, pour la raccommoder avec ma femme. Puiſque c'eſt mon tour de parler, répondit Emarſuitte, je n'épargnerai homme ni femme pour faire tout le monde égal. Vous avez de la peine à vous vaincre, & à demeurer d'accord de la probité & de la vertu des hommes: cela m'oblige à conter une hiſtoire de la nature de la precedente.





XXXVI. NOUVELLE.

Un Prefident de Grenoble averti des irregularitez de fa femme, y pourvût fi fagement, qu'il s'en vengea, fans que fon honneur en reçût aucune atteinte dans le public.

IL y avoit à Grenoble un Prefident dont je ne dirai pas le nom. Il fuffit de dire qu'il n'étoit pas François, qu'il avoit une belle femme, & qu'ils faifoient fort bon ménage. Cette femme fentant fon mari vieux,

vieux, s'avisa d'aimer un jeune Clerc, bien fait, & de bonne conversation. Quand le mari alloit le matin au Palais, le Clerc entroit dans la chambre, & tenoit sa place. Un vieux domestique du President, qui étoit depuis trente ans à son service, s'en apperçût, & ne pût comme fidéle serviteur s'empécher de le dire à son maitre. Le President qui avoit de la sagesse, ne voulut pas le croire sans examen, & lui dit qu'il avoit envie de mettre la division entre lui & sa femme. Il ajoûta que si ce qu'il disoit étoit vrai, il pouvoit bien l'en convaincre par ses propres yeux, & que s'il ne le faisoit pas il croiroit qu'il avoit inventé ce mensonge pour le broüiller avec sa femme. Le valet l'assûra qu'il lui feroit voir ce qu'il lui disoit. Un matin si-tòt que le Presedent fut allé au Palais, & le Clerc entré dans la chambre, le valet envoya un de ses camarades avertir son maitre, & se tint à la porte pour voir s'il en verroit sortir le Clerc. Le president n'apperçût pas plûtôt le signe de celui qui le venoit querir, que feignant de se trouver mal, il quitta l'Audience, & s'en alla promptement chez lui où il trouva son vieux domestique en sentinelle à la porte de sa chambre, qui l'assûra que la bête étoit dans les toiles, & qu'il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit entrée. Demeure à la porte, lui dit le Présidenr. Il n'y a comme tu sçais ni autre entrée ni autre sortie, si ce n'est un petit cabinet dont j'ai toûjours la
clef.

clef. Le Préſident entre dans ſa Chambre, & trouve ſa femme & le Clerc couchez enſemble. Le Galant qui ne s'attendoit pas à une telle viſite, ſe jette en chemiſe aux pieds de ſon maître, & lui demande pardon. Sa femme de l'autre côté ſe mit à pleurer. Quoi que ce que vous avez fait, dit alors le Preſident, ſoit tel que vous pouvez croire, je ne veux pourtant pas que ma maiſon ſoit flétrie pour vous, & que les filles que j'ai eu de vous en ſouffrent. Ainſi je vous défens de pleurer, & vous verrez ce que je m'en vais faire. Pour vous, Nicolas, dit-il au Clerc, cachez-vous dans mon cabinet, & ne faites point de bruit. Nicolas étant entré dans le cabinet, il ouvrit la porte, & apellant ſon vieux domeſtique, lui dit: Ne m'as-tu pas aſſûré que tu me montrerois mon Clerc couché avec ma femme? Je ſuis venu ici ſur ta parole, & ai penſé tuer ma femme. Je n'ai rien trouvé, quoi que j'aye cherché par tout. Cherche toi-même ſous les lits, & de tous les côtez. Le valet ayant cherché, & n'ayant rien trouvé, dit à ſon maître tout étonné. Il faut que le Diable l'ait emporté; car je l'ai vû entrer, & il n'eſt point ſorti par la porte; cependant je vois qu'il n'y eſt pas. Tu es bien malheureux, lui dit alors ſon maître, de vouloir mettre une telle diviſion entre ma femme & moi. Va-t-en, je te donne ton congé, & pour les ſervices que tu m'as rendu je te payerai ce que je te dois, & davantage: mais va-t-en bientôt, & donne-toi bien de garde d'être en ville aprés vingt-quatre heures paſſées. Le Preſident

dent lui paya cinq ou six années plus qu'il n'a-voit servi ; & comme il avoit sujet de se loüer de sa fidelité, il se promettoit de lui faire encore plus de bien. Quand le valet s'en fut allé les larmes aux yeux, le President fit sortir le Clerc du Cabinet ; & aprés avoir dit à sa femme & à lui ce qu'il devoit & pouvoit dire, il leur défendit à l'un & à l'autre d'en témoigner la moindre chose à personne. Il commanda à sa femme de se mettre plus proprement qu'elle n'avoit de coutume, & de se trouver à toutes les compagnies & à tous les festins. Pour le Clerc il lui ordonna de faire meilleure chere qu'auparavant ; mais qu'aussi-tôt qu'il lui diroit à l'oreille de s'en aller, il se donnât bien de garde de demeurer en ville trois heures aprés l'ordre reçû. Cela fait il s'en retourna au Palais sans faire semblant de rien. Durant quinze jours il se mit à regaler, contre sa coutume ses amis & ses voisins, & aprés le regal il donnoit le bal aux Dames. Voyant un jour que sa femme ne dançoit point, il commanda au Clerc de la faire dancer. Le Clerc pensant qu'il eût oublié le passé, fit gayement dancer la Presidente. Mais le bal étant fini, le President feignant de lui commander quelque chose pour la maison, lui dit à l'oreille, va-t-en & ne reviens jamais. Le Clerc fut bien chagrin de quitter la Presidente ; mais bien joyeux de s'en tirer vies & bagues sauves. Aprés que le President eut bien persuadé à tous ses parens & amis, & à tous les habitans de Grenoble, qu'il aimoit sa femme avec passion,
il

il s'en alla un beau jour du mois de Mai cueillir une salade dans son jardin. Je ne sçai de quelles herbes elle étoit composée ; mais je sçai bien que sa femme ne véçût pas vingt-quatre heures aprés en avoir mangé. Il sçût si bien faire l'affligé, que personne ne put jamais le soupçonner de l'avoir fait mourir. Par ce moyen il se vengea, & sauva l'honneur de sa maison.

Je ne prétens pas, Mesdames, loüer la conscience du President ; mais mon dessein est de faire voir la legereté d'une femme, & la grande patience & prudence d'un homme. Ne vous fachez point, Mesdames, je vous en prie, contre la verité, qui parle quelquefois contre vous aussi bien que contre les hommes ; car les femmes ont des vices aussi bien que des vertus. Si toutes celles qui ont aimé leurs valets, dit Parlamente, étoient contraintes de manger de pareilles salades, j'en connois qui n'aimeroient pas tant leurs jardins qu'elles font ; mais en arracheroient toutes les herbes, pour éviter celles qui rendent l'honneur aux enfans aux depens de la vie d'une mere folle. Hircan qui sentit à qui elle en vouloit, répondit tout échauffé : une femme de bien ne doit jamais soupçonner d'une autre des choses qu'elle ne voudroit pas faire. Sçavoir n'est pas soupçonner, repliqua Parlamente. Cependant cette pauvre femme porta la peine que plusieurs meritent. Je croi au reste que le President voulant se venger, ne pouvoit pas s'y prendre avec plus de prudence & de sagesse. Ni avec une

une plus profonde malice, dit Longarine. Longue & cruelle vengeance, qui fait bien voir qu'il ne respectoit ni Dieu ni sa conscience. Qu'eussiez-vous donc voulu qu'il eût fait, dit Hircan, pour se venger du plus sensible outrage qu'une femme puisse jamais faire à son mari ? J'eusse voulu, dit-elle, qu'il l'eût tuée dans les premiers mouvemens de sa colere. Les Docteurs disent qu'un tel peché est plus pardonnable, parce que l'homme n'est pas le maitre de ces mouvemens, & partant les pechez qu'il commet dans cet état-là peuvent lui être pardonnez. Oui, dit Guebron, mais ses filles & ses décendans eussent été flétris pour jamais. Il ne devoit point l'empoisonner, dit Longarine ; car puisque la grande colere étoit passée, elle eût vècu avec lui en femme de bien, & jamais il n'en auroit été parlé. Croyez-vous, dit Saffredant, qu'il fut appaisé quoi qu'il fit semblant de l'être ? Je suis persuadé pour moi, que le jour qu'il fit sa salade, il étoit aussi en colere que le premier jour. Il y a des gens qui ne sortent jamais des premiers mouvemens que quand ils ont executé leur passion. Vous me faites grand plaisir de dire, que les Theologiens croient ces pechez fort pardonnables, car je suis aussi de ce sentiment. Il est bon de méditer ses paroles, dit Parlamente, quand on a affaire à des gens aussi dangereux que vous. Ce que j'ai dit, doit s'entendre d'une colere si violente, qu'elle occupe tout à coup les sens, & empêche la raison d'agir. Je me tiens à cela même, repliqua Saffredant, &

j'en

j'en conclus, que de deux hommes qui font une faute, celui qui eſt fort amoureux eſt plus pardonnable que l'autre, qui ne l'eſt pas: car quand on aime bien, la raiſon n'eſt pas aiſément la maîtreſſe. Si nous voulons dire la verité, nous conviendrons qu'il n'y a pas un de nous qui n'ait quelquefois experimenté cette furieuſe folie, & qui n'eſpere pourtant avoir grace. Diſons donc, que le veritable amour eſt un degré pour monter à l'amour parfait que nous devons à Dieu. Perſonne n'y peut monter que par l'échelle des afflictions & des calamitez de ce monde, & qu'il n'ait paſſé par l'amour du prochain, auquel il doit ſouhaiter autant de bien qu'à ſoi-même: & voilà ce qui eſt le lien de perfection. Car comme dit Saint Jean, *comment aimerez-vous Dieu que vous ne voyez point? ſi vous n'aimez pas vôtre prochain que vous voyez?* Il n'y a point, dit Oyſille, de beau paſſage de l'Écriture que vous n'accommodiez à vos intérêts. Prenez garde de ne pas faire comme l'araignée qui fait un poiſon de toutes les bonnes viandes; car je vous avertis qu'il eſt dangereux de tirer l'Écriture de ſon lieu, & de la citer ſans neceſſité. Voulez-vous donc dire, repliqua Saffredant, que quand nous parlons à vous autres incredules, & que nous appellons Dieu à notre ſecours, nous prenons ſon nom en vain. S'il y a du peché à cela, c'eſt tout pour vôtre compte, puiſque vôtre incredulité nous force à mettre en uſage tous les ſermens dont nous pouvons nous aviſer: encore ne pouyons-nous faire pren-

dre feu à vos cœurs de glace. Preuve, dit Longarine, que vous mentez tous : car si vous disiez la verité, elle est si forte, qu'elle nous persuaderoit. Tout ce qu'il y a à craindre est, que les filles d'Eve ne croient trop aisément ce serpent. Je vois bien ce que c'est, repliqua Saffredant. Les femmes sont invincibles. C'est pourquoi je quitte le dé pour voir à qui Emarsuitte donnera sa voix. A Dagoucin, dit-elle, qui ne voudra pas, je croi, parler contre les Dames. Plût à Dieu, dit-il, qu'elles me fussent aussi favorables, que je suis bien intentionné à parler en leur faveur. Pour vous faire voir que j'ai tâché de faire honneur à celles qui ont de la vertu par la recherche que j'ai faite de leurs bonnes actions, je vais vous en conter une. Je ne veux pas dire, Mesdames, que la patience du Gentilhomme de Pampelune & du President de Grenoble n'ait été grande ; mais je soûtiens que la vengeance ne l'a pas été moins. Quand il est question de louër un homme vertueux, il ne faut pas exalter si fort une seule vertu, qu'on la fasse servir de manteau & de couverture à un si grand vice. Une femme qui a fait une action vertueuse pour l'amour de la vertu même, est veritablement loüable. C'est ce que vous allez voir par le conte que je vais vous faire d'une jeune Dame, dont la bonne action n'avoit pour principe que l'honneur de Dieu & le salut de son mari.

XXXVII.



XXXVII. NOUVELLE.

Prudence d'une femme pour retirer ſon mari d'une amourette dont il étoit fou.

IL y avoit une Dame d'une grande maiſon de France dont je ne dirai pas le nom, ſi ſage & ſi vertueuſe, qu'elle étoit aimée & eſtimée de tous ſes voiſins. Son mari lui confioit avec raiſon toutes ſes affaires, qu'elle conduiſoit ſi ſagement qu'en peu de tems elle fit une des plus riches maiſons & des mieux meublées qui fût dans l'Anjou & dans la Tou-

raine. Elle véçût long-tems avec son mari, & en eût plusieurs beaux enfans : Mais comme il n'y a point ici bas de bonheur durable, sa felicité commença d'être traversée. Son mari trouvant qu'un si grand repos ne l'accommodoit pas, voulut essayer si le trouble l'accommoderoit mieux. Sa femme n'étoit pas plutôt endormie, qu'il se levoit d'auprés d'elle, & ne révenoit que vers le jour. La Dame trouva cette maniere d'agir si mauvaise, que tombant dans une profonde tristesse qu'elle vouloit pourtant dissimuler, elle oublia les affaires de sa maison, sa personne, & sa famille, croyant avoir perdu le fruit de ses travaux en perdant l'amour de son mari, pour lequel conserver il n'y avoit point de peines qu'elle n'eût voulu volontiers soûtenir ; Mais comme elle vit qu'il étoit perdu pour elle, elle devint si négligente pour le reste de sa maison, qu'on s'apperçût bien-tôt du dommage que cette négligence causoit. D'un côté son mari depensoit sans ordre & sans mesure, & la femme ne tenant plus la main au ménage, la maison se brouilla si fort en peu de tems, qu'on commença de couper les bois de haute futaye, & d'engager les terres. Quelqu'un de ses parens qui connoissoit sa maladie, lui remontra la faute qu'elle faisoit, & lui dit que si l'amour de son mari ne lui faisoit pas aimer les interêts de sa maison, qu'elle eût égard au moins à ses pauvres enfans. Cette raison la frappa : elle reprit ses esprits & mit tout en œuvre pour regagner l'amour de son mari. Le lendemain le sentant lever d'auprés d'elle, se leva aussi avec son manteau de nuit.

Elle

Elle fit faire son lit, & attendit en disant ses heures le retour de son mari. Quand il entroit dans la chambre elle alloit le baiser, & lui portoit un bassin & de l'eau pour se laver les mains. Le mari étonné d'une maniere d'agir si extraordinaire, lui dit, qu'il ne venoit que des lieux, & qu'il n'avoit pas besoin de se laver. Elle répondit, qu'encore que ce ne fût pas grande chose, il étoit de l'honnèteté de se laver les mains quand on venoit d'un lieu si sale : Voulant par-là lui faire connoitre & haïr sa méchante vie. Comme il ne se corrigeoit point pour cela, sa femme fit le même manége pendant un an. Mais voyant que cela ne lui reussissoit pas, un jour qu'elle attendoit son mari, qui demeura plus qu'il n'avoit de coûtume, l'envie la prit de l'aller chercher. Elle le chercha tant de chambre en chambre, qu'enfin elle le trouva dans une arriere-garderobe, couché & endormi avec la plus laide & la plus sale servante de la maison. Pour lui apprendre à quitter une femme si belle & si propre pour une servante si laide & si crasseuse, elle prit de la paille, & l'alluma au milieu de la chambre. Mais voyant que la fumée tueroit aussi-tôt son mari que de l'éveiller, elle le tira par le bras en criant au feu, au feu. Si le mari fut honteux & marri d'ètre trouvé par une si honnète femme avec une telle pecore, ce n'étoit pas sans grand sujet. Il y a plus d'un an, Monsieur, lui dit alors sa femme, que je tâche par douceur & par patience de vous retirer d'une si méchante vie, & de vous faire comprendre

que lavant le dehors, vous devriez aussi netoyer le dedans. Mais quand j'ai vû que tous mes efforts étoient inutiles, je me suis avisée de me servir de l'Element qui doit mettre fin à toutes choses. Si ceci ne vous corrige pas, Monsieur, je ne sçai si je pourrai une autre fois vous retirer du danger comme j'ai fait. Je vous prie de considerer, qu'il n'y a point de plus grand desespoir que l'amour, & que si je n'eusse pas eu Dieu devant les yeux, je n'aurois pas eu tant de patience. Le mari bien-aise d'en être quitte à si bon marché, lui promit de ne lui donner jamais sujet de se chagriner. La femme le crut trés-volontiers, & du consentement de son Epoux chassa la servante qui lui déplaisoit. Ils vêcurent si bien depuis, que même les fautes passées étoient pour eux un surcroît de satisfaction, à cause du bon effet qu'elles avoient produit.

Si Dieu vous donne de tels maris, Mesdames, ne vous desesperez point, je vous prie, avant que d'avoir employé toutes sortes de moyens pour les ramener. Il y a vingt-quatre heures au jour, & il n'y a pas un moment où l'homme ne puisse changer d'esprit. Une femme doit se croire plus heureuse d'avoir regagné son mari par sa patience, que si la Fortune & ses parens lui en avoient donné un plus parfait. Voilà, dit Oysille, un exemple qui doit servir à toutes les femmes mariées. Prendra cet exemple qui voudra, dit Parlamente; mais pour moi il me seroit impossible d'avoir tant de patience. Quoi qu'en quelque état où l'on se trouve, la patience soit une belle vertu, il me semble néanmoins qu'en

qu'en matiere de mariage elle produit enfin l'inimitié. La raison est que souffrant de son semblable, on est contraint de s'en éloigner le plus qu'on peut. De cet éloignement vient le mépris pour l'infidéle, & ce mépris diminue peu à peu l'amour; car on n'aime une chose qu'à proportion de ce qu'on l'estime. Mais il est à craindre, dit Emarsuite, que la femme impatiente ne trouve un mari furieux, qui au lieu de patience lui causeroit de la douleur. Et que peut faire un mari, repliqua Parlamente, que ce qui a été conté? Ce qu'il peut faire, repartit Emarsuite. Battre trés-bien sa femme, la faire coucher à la couchete, & celle qu'il aime au grand lit. Je croi, reprit Parlamente, qu'il seroit moins sensible à une honnête femme d'être battue par emportement, que méprisée par un homme qui ne la vaut pas. Aprés avoir porté la peine de la rupture d'une pareille amitié, le mari ne sçauroit rien faire qui fut plus sensible à la femme. Aussi le conte dit, qu'elle ne prit la peine de le ramener, qu'à cause de l'amour qu'elle avoit pour ses enfans; ce que je croi volontiers. Trouvés-vous une grande patience, dit Nomerfide, à une femme qui va mettre le feu dans une chambre où son mari étoit couché? Oui, dit Longarine, car quand elle vit la fumée elle l'éveilla, & ce fut peut-être la plus grande faute qu'elle fit; car les cendres de pareils maris seroient bonnes à faire la lessive. Vous étes cruelle, Longarine, dit Oysille. Ce n'est pourtant pas ainsi que vous avez vêcu avec le vôtre. Non, répondit Longarine, car graces à Dieu il ne m'en a pas donné le sujet. Au contraire je dois le re-

gretter toute ma vie au lieu de m'en plaindre. Et s'il vous eût traité autrement, dit Nomerfide, qu'auriez-vous fait ? Je l'aimois tant, répondit Longarine, que je croi que je l'aurois tué, & me fusse tuée ensuite. Aprés m'être ainsi vengée j'aurois trouvé plus de plaisir à mourir, qu'à vivre avec un infidéle. A ce que je vois, dit Hircan, vous n'aimez vos maris que pour vous. S'ils font la moindre faute le Samedi, ils perdent tout le travail de la semaine. Voulez-vous donc être maitresses ? Je le veux pour moi si les autres maris y consentent. Il est raisonnable, répondit Parlamente, que l'homme nous gouverne, mais il ne l'est pas qu'il nous abandonne & nous mal-traite. Dieu a mis si bon ordre, dit Oysille, tant à l'homme qu'a la femme, que je croi, pourvû qu'on n'en abuse point, que le mariage est un des plus beaux & des plus seurs états de la vie. Je suis persuadée que tous ceux qui sont ici, en pensent autant ou plus que moi quelque mine qu'ils fassent. Comme l'homme s'estime plus sage que la femme, il sera plus rigoureusement puni si la faute vient de son côté. Mais c'est assez parlé de cette matiere. Sçachons à qui Dagoucin donnera sa voix. A Longarine, dit Dagoucin. Vous me faites grand plaisir dit-elle ; car j'ai un conte qui merite de suivre le vôtre. Puisqu'il s'agit de louer la vertueuse patience des Dames, je vais vous parler d'une qui est bien plus louable que celle dont on a parlé ; d'autant plus recommandable, qu'elle étoit femme de ville, qui d'ordinaire sont moins élevées à la vertu que les autres.

XXXVIII.



XXXVIII. NOUVELLE.

Memorable charité d'une femme de Tours à l'égard de ſon Epoux infidéle.

IL y avoit à Tours une Bourgeoiſe belle & ſage, qui pour ſes vertus étoit non ſeulement aimée, mais crainte de ſon mari. Cependant comme les hommes ſont fragiles, & qu'ils s'ennuyent ſouvent de manger toûjours de bon pain, le ſien ſe rendit amoureux d'une de ſes Metayeres. Il alloit ſouvent de Tours

Tours viſiter ſa Metairie, & y demeuroit toûjours deux ou trois jours. Quand il revenoit il étoit toûjours ſi morfondu, que ſa pauvre femme avoit aſſez de peine à le guerir. Il n'étoit pas plutôt gueri, qu'il retournoit à la Metairie, où le plaiſir lui faiſoit oublier tous ſes maux. Sa femme qui ſur toutes choſes aimoit ſa vie & ſa ſanté, le voyant toûjours revenir en ſi mauvais état, s'en alla à la Metairie où elle trouva la jeune femme que ſon mari aimoit. Elle lui dit, non avec emportement, mais le plus doucement du monde, qu'elle ſçavoit que ſon mari la venoit voir ſouvent; mais qu'elle étoit fâchée de ce qu'elle le traitoit ſi mal, qu'elle le lui renvoyoit toûjours malade. La pauvre femme tant par reſpect pour ſa maitreſſe, que par la force de la verité, n'eut pas le courage de nier le fait, & lui en demanda pardon. La Tourangeaude voulut voir la chambre & le lit où couchoit ſon mari. Elle trouva la chambre ſi froide & ſi ſale, qu'elle en eut grande compaſſion. Incontinent elle envoya querir un bon lit, beaux draps, mante & courte pointe, ſuivant le gout de ſon mari; elle fit approprier & tapiſſer la chambre, lui donna un joli ſervice de vaiſſelle, une pipe (*mot du païs qui ſignifie deux barriques*) de bon vin, des dragées, & des confitures, & pria la Metayere de ne lui renvoyer plus ſon mari ſi morfondu.

Le mari ne fut pas long-tems ſans aller voir la Metayere à ſon ordinaire, & fut bien ſurpris de trouver un ſi méchant logis ſi propre; mais bien plus ſurpris encore quand elle lui

lui donna à boire dans une coupe d'argent. Il lui demanda d'où tout celà étoit venu? La pauvre femme lui dit en pleurant, que c'étoit sa femme, qui avoit tant de pitié de le sçavoir si mal traité, qu'elle avoit ainsi meublé sa maison en lui recommandant sa santé. Lui voyant la grande bonté de sa femme qui lui rendoit tant de bien pour tant de mal, se reprocha autant d'ingratitude qu'il trouvoit en sa femme de generosité. Il donna de l'argent à sa Metayere, la pria pour la suite de vivre en femme de bien, & retourna à sa femme. Il lui confessa toute la verité, & lui dit que sa douceur & sa grande bonté l'avoient tité d'un déreglement d'où il étoit impossible qu'il sortît jamais par un autre moyen; & oubliant le passé ils vêcurent depuis avec beaucoup de repos & de tranquillité.

Il y a bien peu de maris, Mesdames, que la femme ne gagne à la longue par la patience & par l'amour, à moins qu'ils ne soient plus durs que des rochers que l'eau foible & molle perce cependant avec le tems. Voila, dit Parlamente, une femme sans cœur, sans fiel, & sans foye. Que voulez-vous, dit Longarine? elle faisoit ce que Dieu commande, du bien à celui qui lui faisoit du mal. Je croi, dit Hircan, qu'elle étoit amoureuse de quelque Cordelier; qui lui avoit ordonné pour penitence de faire si bien traiter son mari à la campagne, afin que pendant qu'il y seroit, elle eut loisir de le bien traiter en ville. Vous faites bien voir par-là, dit Oysille, la malice de vôtre cœur, de

juger ainsi mal des bonnes actions. Je croi au contraire qu'elle étoit si penetrée de l'amour de Dieu, qu'elle ne se mettoit en peine que du salut de son mari. Il me semble, dit Simontault, qu'il avoit plus de sujet de retourner à sa femme dans le tems qu'il se morfondoit à la Metairie, que lors qu'il y étoit si bien traité. Je vois bien, dit Saffredant, que vous n'étes pas du sentiment d'un riche homme de Paris, qui couché avec sa femme ne pouvoit sans s'enrhumer, quitter la moindre de ses nippes. Mais quand il alloit voir la servante à la cave au plus fort de l'hyver sans bonnet & sans souliers, il ne s'en trouvoit jamais incommodé : Cependant sa femme étoit fort belle, & sa servante fort laide. N'avez-vous pas entendu dire, dit Guebron, que Dieu aide toûjours aux fous, aux amoureux, & aux ivrognes ? Peut-être le Tourangeau étoit-il tout cela. Voulez-vous conclure par-là, dit Parlamente, que Dieu ne fait rien pour les chastes, pour les sages, & pour les sobres ? Ceux qui peuvent s'aider eux-mêmes, répondit Guebron, n'ont pas besoin d'aide. Celui qui a dit qu'il est venu pour les malades, & non pas pour les sains, est venu par la loi de sa misericorde au secours de nos infirmitez, & a cassé les arrêts de sa rigoureuse justice ; & qui se croit sage, est un foû devant Dieu. Mais pour finir le Sermon, à qui donnez-vous vôtre voix, Longarine ? A Saffredant, dit-elle. Je vais donc vous prouver par un exemple, dit Saffredant,

que

que Dieu ne favorise pas les amoureux. Quoi qu'on ait déja dit, Mesdames, que le vice est commun aux femmes & aux bons hommes, une femme inventera une finesse plus promptement & plus adroitement qu'un homme. En voici un exemple.





XXXIX. NOUVELLE.

Secret pour chasser le Lutin.

UN Seigneur de Grignaux, Gentilhomme d'honneur d'Anne Duchesse de Bretagne & Reine de France, retournant chez lui aprés une absence de plus de deux ans, trouva sa femme à une autre terre qui n'étoit pas éloignée de celle où il avoit accoûtumé de faire sa residence. Il en demanda la raison, & on lui répondit, qu'il y revenoit un Esprit qui les tour-

tourmentoit tellement, que personne ne pouvoit y demeurer. Monsieur de Grignaux qui n'étoit pas homme à donner dans ces visions, repartit, que quand ce seroit le Diable il ne le craindroit pas, & remena sa femme chez lui. Il fit allumer la nuit force flambeaux pour voir plus clairement cet Esprit ; & aprés avoir long-tems veillé sans rien entendre, il s'endormit enfin. A peine étoit-il endormi qu'il fut réveillé par un soufflet bien appliqué qu'on lui donna, aprés lequel il entendit une voix qui crioit Revigne, Revigne qui étoit le nom de sa Grand-mere défunte. Il appella une femme qui couchoit dans leur chambre, pour allumer de la chandelle, parce qu'il avoit fait éteindre tous les flambeaux ; mais elle n'osa se lever. Dans le même tems Monsieur de Grignaux sentit enlever sa couverture, & entendit un fort grand bruit de tables, de tretaux & d'escabelles qui tomboient dans la chambre, & faisoient un fracas qui dura jusqu'au jour. Comme il ne crut jamais que ce fut un Esprit, il eut moins de peur, que de chagrin de ne pas dormir. Resolu d'attraper Monsieur l'Esprit la nuit suivante, il ne fut pas plutôt couché qu'il fit semblant de ronfler de toute sa force, & mit sa main ouverte sur son visage. En attendant l'Esprit à venir, il sentit que quelque chose s'approchoit de lui, & se mit à ronfler plus fort qu'auparavant. L'Esprit qui s'étoit rendu familier, lui appliqua un bon gros soufflet. Monsieur de Grignaux qui étoit en sentinelle, se saisit de la main de l'Esprit, & cria, ma femme, je tiens l'Esprit,

l'Efprit. Sa femme fe leve incontinent, allume de la chandelle, & il fe trouva que c'étoit la fille qui couchoit dans leur chambre. Elle fe jetta a leurs pieds, leur demanda pardon, & leur promit de confeffer la verité, qui étoit, que l'amour qu'elle avoit depuis long-tems pour un domeftique, lui avoit fait faire ce manége, en vue de chaffer de la maifon maitre & maitreffe, afin qu'eux deux qui en avoient la direction, puffent faire grande chere, à quoi ils ne manquoient pas quand ils étoient feuls. Monfieur de Grignaux qui étoit un homme affez rude, les fit batonner de maniere qu'ils fe fouvinrent toujours de l'Efprit, & enfuite les chaffa. Par ce moyen il fe débarraffa des Efprits qui avoient joué ce rôlle deux ans durant.

L'amour, Mefdames, fait faire des chofes merveilleufes. Il fait perdre toute crainte aux femmes, leur apprend à tourmenter les hommes pour parvenir à leurs fins. Autant qu'eft condamnable la mauvaife intention de la fervante, autant eft louable le bon fens du maitre, qui fçavoit fort bien, que l'efprit s'en va & ne revient plus. Conftamment, dit Guebron, le valet & la fervante ne furent pas alors favorifez de l'amour : Et je demeure d'accord que le maitre eut befoin de beaucoup de bon fens. Cependant, dit Emarfuite, la fervante vècut long-tems fort à fon aife par le moyen de fa fineffe. C'eft un aife bien malheureux, dit Oyfille, que celui qui commence par le peché, & finit par la honte & par le châtiment. Il eft vrai, repartit

Emar-

Emarſuite, maîs il y a bien des gens qui ſouffrent en vivant juſtement, & qui n'ont pas l'eſprit de ſe donner durant leur vie autant de plaiſir que ceux dont il s'agit ici. Je croi fortement, répondit Oyſille, qu'il n'y a point de plaiſir parfait, à moins que la conſcience ne ſoit en repos. Comment, dit Simontault? L'Italien ſoûtient, que plus le peché eſt grand, plus il eſt agreable. Il faut être un Diable parfait, repartit Oyſille, pour être capable d'une telle penſée. Briſons là-deſſus, & ſçachons à qui Saffredant donnera ſa voix. Il ne reſte à parler que Parlamente, dit-il, mais quand il y en auroit cent autres, je ne laiſſerois pas de lui donner ma voix, comme étant une perſonne de qui nous devons apprendre. Puiſque je dois finir la journée, dit Parlamente, & que je vous promis hier de vous dire pourquoi le Pere de Rolandine fit bâtir le Château où il la tint ſi long-tems priſonniere, je vais vous tenir parole.





XL. NOUVELLE.

Un Seigneur fit mourir son Beau-frere, ignorant la parenté.

LE pere de Rolandine avoit plusieurs sœurs. Les unes furent mariées richement, les autres se firent Religieuses, & une plus belle sans comparaison que toutes les autres qui demeura chez lui sans être mariée. Ce frere aima tellement cette sœur, qu'il n'avoit ni femme ni enfans qu'il lui préferat : Aussi se pre-

presenta-t-il plusieurs bons partis qui la demanderent en mariage ; mais de peur de la perdre, & d'être obligé de donner de l'argent, ils furent tous renvoyez, & elle passa une grande partie de sa vie sans être mariée, vivant trés-honnêtement chez son frere. Il y avoit un Gentilhomme jeune & bien fait qui avoit été nourri dés son enfance dans la maison, lequel à mesure qu'il crut en âge crut aussi tellement en agrémens & en vertus, qu'il gouvernoit entierement son maitre. Quand il mandoit quelque chose à sa sœur c'étoit toûjours par son canal. Comme il le lui envoyoit soir & matin il prit avec elle tant d'autorité & de privauté, qu'à force de se pratiquer ils vinrent à s'aimer. Le jeune Gentilhomme craignant pour sa vie s'il offensoit son maître, & la Demoiselle n'étant pas sans scrupules du côté de l'honneur, ils n'eurent de leur amitié que la satisfaction de se parler, jusques à ce que le frere eut dit, & repeté souvent à l'amant qu'il voudroit qu'il lui en eût beaucoup coûté, & qu'il fût d'aussi bonne maison que sa sœur, n'ayant jamais vû homme qu'il aimât mieux pour beau-frere. Il lui dit la même chose tant de fois, qu'aprés avoir examiné la chose avec sa maitresse, ils crurent tous deux, que s'ils se marioient on leur pardonneroit aisément. L'amour qui fait croire volontiers ce qu'on desire, leur fit entendre qu'il ne pouvoit jamais leur en arriver de mal. Dans cette esperance ils se marierent sans que personne en sçût rien, qu'un Prêtre & quelques femmes. Aprés avoir goû-

té pendant quelques années le plaiſir que deux belles perſonnes qui s'aiment avec paſſion peuvent ſe donner reciproquement, la fortune jalouſe de leur bonheur, leur ſuſcita un ennemi qui obſervant la Demoiſelle, s'apperçût de ſa felicité, ignorant cependant le mariage. Elle alla dire au frere, que le Gentilhomme en qui il avoit tant de confiance, alloit trop ſouvent voir ſa ſœur, & à des heures que des hommes ne devoient pas entrer dans ſa chambre. Il avoit tant de confiance en ſa ſœur & au Gentilhomme, qu'il ne le pût croire pour la premiere fois. Mais comme il aimoit l'honneur de ſa maiſon, il le fit obſerver de ſi prés, & mit tant de gens au guet, que les pauvres mariez qui ne penſoient point en mal, furent enfin ſurpris.

Un ſoir le frere ayant été averti, que le Gentilhomme étoit avec ſa ſœur, y alla tout incontinent, & les trouva couchez enſemble. Le dépit l'empêcha de parler. Il mit bruſquement l'épée à la main, & courut aprés le Gentilhomme pour le tuer : mais comme il étoit fort diſpos de ſa perſonne, il ſe ſauva tout en chemiſe, & ne pouvant s'échaper par la porte il ſauta par la fenêtre qui regardoit ſur le jardin. La pauvre Demoiſelle en chemiſe ſe jetta aux genoux de ſon frere, & lui dit. Sauvez, Monſieur, la vie à mon mari, car je l'ai épouſé ; & s'il vous a offenſé, j'en dois ſeule porter la peine, parce qu'il n'a rien fait qu'à ma ſolicitation. Quand il ſeroit vôtre mari cent mille fois, répondit le frere outré de colere, je le châtierai comme un do-

domeſtique qui m'a trompé. En diſant cela il ſe mit à la fenêtre, & cria tout haut qu'on le tuât ; ce qui fut incontinent executé à ſes yeux, & aux yeux de ſa ſœur. La pauvre femme voyant un ſi triſte ſpectacle, que les prieres & les ſuplications n'avoient pas été capables de prevenir, parla à ſon frere comme une femme hors du ſens. Je n'ai ni pere ni mere, mon frere, & je ſuis en âge de me marier à ma volonté. J'ai choiſi un homme dont vous m'avez dit pluſieurs fois, que vous voudriez que j'euſſe épouſé. Je l'ai fait, & ſelon la loi je l'ai pû faire ſans vous; cependant vous faites mourir l'homme du monde que vous avez le plus aimé. Puiſque mes prieres n'ont pû le garantir de la mort, je vous conjure par toute l'amitié que vous avez jamais eu pour moi, de me faire compagne de ſa mort, comme je l'ai été de ſa fortune. Par-là vous aſſouvirez vôtre cruelle & injuſte colere, & mettrez en repos le corps & l'ame d'une femme qui ne veut & ne peut vivre ſans ſon mari. Quoi que le frere fut dans une émotion à perdre la raiſon, il eut tant de pitié de ſa ſœur, que ſans lui dire ni oui, ni non, il la laiſſa & ſe retira. Aprés avoir bien examiné ce qu'il avoit fait, & appris qu'il avoit épouſé ſa ſœur, il eut bien voulu ne l'avoir pas fait. Cependant ayant peur que ſa ſœur pour ſe venger n'en demandât juſtice, il fit bâtir un Château au milieu d'une forêt, où il la confina, avec défenſes que perſonne ne lui parlât.

Quelque tems aprés pour ſatisfaire à ſa

conſcience, il eſſaya de la gagner, & lui fit parler de mariage; mais elle lui manda, qu'il lui avoit donné un ſi mauvais dîné, qu'elle ne vouloit plus ſouper de même viande, & qu'elle eſperoit de vivre de maniere, qu'il n'auroit jamais le plaiſir de lui tuër un ſecond mari: & qu'aprés avoir fait un ſi vilain toùr à l'homme du monde qu'il aimoit le plus, elle ne pouvoit pas s'imaginer qu'il pardonnat à un autre. Elle ajoûta, que malgré ſa foibleſſe & ſon impuiſſance, elle eſperoit néanmoins que celui qui étoit juſte juge, & qui ne laiſſoit point le mal impuni, lui feroit la grace de s'en venger, & de finir le reſte de ſes jours dans ſon Hermitage à méditer l'amour & la charité de ſon Dieu: ce qu'elle fit auſſi: Elle y vêcut avec tant de patience & d'auſterité qu'aprés ſa mort chacun y couroit comme à une ſainte. Dés qu'elle fut morte, la maiſon de ſon frere commença de tomber dans une telle décadence, que de ſix fils qu'il avoit, il ne lui en demeura pas un ſeul. Ils moururent tous miſerablement. Et enfin Rolandine ſa fille demeura ſeule heritiere de tout, comme on vous l'a dit dans l'autre conte, & ſucceda à la priſon de ſa tante.

Je ſouhaite, Meſdames, que vous profitiez de cet exemple, qu'aucune de vous n'ait envie de ſe marier pour ſon plaiſir, ſans le conſentement de ceux à qui l'on doit obéiſſance. Le mariage eſt une choſe de ſi longue durée, qu'on ne ſçauroit s'y engager avec trop de conſeil. Quelque bien qu'on conſulte, on ne peut néanmoins ſi bien faire, qu'il ne s'y trou-

trouve pour le moins autant de peine que de plaisir. Quand il n'y auroit ni Dieu ni loi, dit Oysille, pour apprendre aux folles à devenir sages, cet exemple suffit pour les obliger à avoir plus de respect pour leurs parens, que de se marier sans leur avis. Cependant, Madame, dit Nomerfide, quand on a un bon jour dans l'année on n'est pas tout-à-fait malheureuse. Elle eut le plaisir de voir & d'entretenir lông-tems celui qu'elle aimoit plus qu'elle même. D'ailleurs elle en jouït par mariage sans scrupule de conscience. Je trouve ce contentement si grand qu'il la dédommagea bien ce me semble du chagrin qu'elle eut dans la suite. Vous voulez donc dire, dit Saffredant, que les femmes ont plus de plaisir de coucher avec un mari, que de déplaisir de le voir tuer devant ses yeux. Rien moins que cela, répondit Nomerfide, car si je le disois je parlerois contre l'experience que j'ai des femmes: Mais je veux dire qu'un plaisir non accoutumé, comme d'épouser l'homme du monde que l'on aime le plus, doit être plus grand que le déplaisir de le perdre par la mort; qui est une chose ordinaire. Cela peut être vrai, dit Guebron, de la mort naturelle: mais celle dont il s'agit étoit trop cruelle. Je trouve bien étrange que ce Seigneur qui n'étoit ni son pere ni son mari, mais seulement son frere, ait osé faire une pareille cruauté, attendu même que sa sœur avoit l'âge où les loix permettent aux filles de se marier comme bon leur semble. Pour moi je ne trouve rien là d'étrange, dit Hircan. Il ne tua point sa

sœur qu'il aimoit si tendrement, & sur laquelle il n'avoit aucune jurisdiction ; mais il s'en prit au jeune Gentilhomme qu'il avoit nourri comme son fils, & aimé comme son frere. Il l'avoit avancé & enrichi à son service, & puis par reconnoissance le jeune homme se maria avec sa sœur ; ce qu'il ne devoit point faire. Aussi, reparrit Nomerfide, ce n'est pas un plaisir commun & ordinaire, qu'une femme de si grande maison épouse un Gentilhomme domestique : Ainsi si la mort est surprenante, le plaisir aussi est nouveau, & d'autant plus grand, qu'il est contre l'opinion de tous les sages, & a pour fondement la satisfaction d'un cœur plein d'amour, & un repos de l'ame où Dieu n'est point offensé. Quant à la mort que vous appellez cruelle, il me semble que la mort étant necessaire, la plus courte est la meilleure : Car ne sçait-on pas que la mort est un passage qu'on ne peut s'empècher de franchir ? Je regarde comme heureux ceux qui ne languissent pas long-tems dans les faux-bourgs de la mort, & qui d'un bonheur, qui est le seul qu'on puisse nommer bonheur, volent tout d'un coup à une felicité éternelle. Qu'appellez-vous les faux-bourgs de la mort, dit Simontault ? Les chagrins, les afflictions, les longues maladies, repliqua Nomerfide. Ceux qui ont à soûtenir des douleurs si extrémes ou de corps ou d'esprit, qu'ils viennent à mépriser la mort, & à se plaindre qu'elle vient trop tard, sont dans les faux-bourgs de la mort, & ils vous diront comment se nomment

les

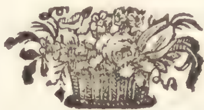
les auberges où ils ont plus soûpiré que reposé. La Dame dont il s'agit ne pouvoit s'empêcher de perdre son mari par la mort; mais la colere de son frere lui a épargné le déplaisir de voir long-tems ce même mari malade ou chagrin, & elle pouvoit se dire heureuse en convertissant au service de Dieu la satisfaction & la joie qu'elle avoit avec son Epoux. Ne comptez-vous pour rien, dit Longarine, la honte qu'elle en eut & l'ennui de sa prison? Je suis persuadée, répondit Nomerside, que quand on aime bien, & d'un amour fondé sur le commandement de son Dieu, on ne fait cas de la honte, qu'autant qu'elle diminue l'amour: Car la gloire de bien aimer ne connoit point la honte. Quant à sa prison, comme son cœur étoit tout à Dieu & à son mari, je croi qu'elle ne sentoit guere la perte de sa liberté, & qu'elle regardoit au contraire sa servitude comme une trés-grande liberté; car quand on ne peut voir ce qu'on aime, le plus grand bien qu'on puisse avoir, est d'y penser incessamment. La prison n'est jamais étroite quand l'imagination peut s'y promener à l'aise. Il n'y a rien de plus vrai, repartit Simontault, que ce que dit Nomerside: Mais le furieux qui fit cette cruelle separation, devoit se croire bien malheureux, d'offenser comme il faisoit, Dieu, l'amour, & l'honneur. Je m'étonne, dit Guebron, que les femmes aiment si diversement, & je vois bien que celles qui ont le plus d'amour, ont

ont le plus de vertu ; mais celles qui ont le moins de vertu, font les vertueuſes en diſſimulant. Il eſt vrai, dit Parlamente, qu'un cœur vertueux par rapport a Dieu, & par rapport aux hommes, aime avec plus de paſſion qu'un cœur vicieux, parce que le premier ne craint point qu'on voye le fond de ſes intentions. J'ai toujours entendu dire, reprit Simontault, que les hommes ne ſont point blâmables de rechercher les femmes ; car Dieu a mis au cœur de l'homme l'amour & la hardieſſe pour demander, & a donné à celui de la femme la crainte & la chaſteté pour refuſer. Si l'homme a été puni pour s'être ſervi du pouvoir qui lui avoit été donné, on lui a fait injuſtice. Mais n'eſt-ce pas une bizarrerie extréme, dit Longarine, d'avoir ſi long-tems loüé ce jeune homme à ſa ſœur ? Il me ſemble que ce ſeroit une grande folie, pour ne pas dire cruauté, à un homme qui garde une fontaine, de louër la beauté de ſon eau à une perſonne qui languiroit de ſoif en la regardant, & de la tuer enſuite quand elle en voudroit boire. Le feu de l'éloge qu'il fit du jeune homme, repartit Parlamente, alluma ſans contredit le feu de l'amour dans le cœur de la Belle ; & il eut tort d'éteindre à coups d'épée un feu qu'il avoit lui-même allumé par la douceur de ſes paroles. Je ſuis ſurpris, dit Saffredant, qu'on trouve mauvais, qu'un ſimple Gentilhomme par ſes ſeuls ſervices, & non par aucunes ſuppoſitions, vienne à épouſer une femme d'une ſi illuſtre maiſon, puiſ-
que

que les Philosophes soûtiennent, que le moindre des hommes vaut mieux que la plus grande & la plus vertueuse des femmes. C'est parce, dit Dagoucin, que pour entretenir la tranquilité publique, on ne regarde que le degré des maisons, l'âge des personnes, & les loix, comptant pour rien l'amour & la vertu des hommes pour ne pas confondre la Monarchie. De là vient que dans les mariages qui se font entre égaux, & suivant le jugement des hommes & des parens, les personnes sont souvent si differentes pour le cœur, pour le temperament, & pour la condition, qu'au lieu d'entrer dans un engagement qui mene au salut, ils se jettent dans les fauxbourgs de l'enfer. On en a vû aussi, repliqua Guebron, qui se sont mariez par amour avec des cœurs, des conditions, & des temperamens semblables, sans s'embarrasser de la difference des maisons, & qui n'ont pas laissé de s'en repentir. En effet une grande amitié indiscrete se change souvent en jalousie & en fureur. Il me semble, dit Parlamente, que ni l'un ni l'autre n'est loüable, & que les personnes qui se soûmettent à la volonté de Dieu, ne regardent ni à la gloire, ni à l'avarice, ni à la volupté. Ceux-là seulement sont loüables qui par un amour vertueux, soûtenu du consentement de leurs parens, desirent de vivre dans l'état du mariage, comme Dieu & la nature l'ordonnent. Quoi qu'il n'y ait point de condition qui n'ait ses peines, j'ai vû cependant ces derniers fournir leur carriere sans se repentir de s'y être engagez. Cette

Com-

compagnie n'eſt pas ſi malheureuſe, qu'il n'y ait des mariez de ce caractere. Hircan, Guebron, Simontault, & Saffredant, jurerent tous alors qu'ils s'étoient mariez dans les mèmes intentions, & qu'auſſi ils ne s'en étoient jamais repentis. Que cela fùt, ou non, celles qui y avoient intérêt furent néanmoins ſi contentes de cette proteſtation, que ne pouvant à leur avis rien entendre de meilleur, elles ſe leverent pour en aller rendre graces à Dieu, & trouverent que les Religieux étoient prêts à dire Vèpres. La devotion finie, on ſoupa; mais ce ne fut pas ſans parler encore du mariage, chacun racontant les aventures qu'il avoit eu pendant qu'il faiſoit l'amour. Mais comme ils s'interrompoient les uns les autres, on n'a pas pù retenir les contes tout du long, qui ne ſeroient pas moins agreables que ceux qu'on avoit dit dans le pré. Cette converſation fut ſi bien de leur goût, que l'heure d'aller ſe coucher fut plutôt venuë, qu'ils ne s'en fuſſent apperçùs. Madame Oyſille ſentant donc qu'il étoit tems de ſe retirer, donna occaſion à la compagnie d'en faire autant. Chacun prit part à la joye, & les mariez qui ne dormirent pas, employerent une partie de la nuit à parler de leur amitié paſſée, & ſe donnerent des témoignages de la preſente. Ainſi la nuit ſe paſſa agreablement.



CIN-

CINQUIE'ME JOURNE'E.

LE jour ne fut pas plutôt venu, que Madame Oysille leur prépara un déjeuné de si bon gout, qu'il fortifia également le corps & l'esprit. Aussi la compagnie y fut-elle si attentive, qu'il sembloit qu'elle n'eût jamais entendu Sermon dont elle eût plus profité. Le second coup de la Messe étant sonné, ils s'en allerent méditer les bonnes choses qu'ils avoient entendues. Aprés la Messe on fit une petite promenade en attendant le diné, se promettant que la journée seroit aussi belle que la précedente. Saffredant leur dit alors, qu'il trouvoit tant de plaisir à la bonne chere qu'ils faisoient, & à la recreation qu'ils se donnoient, qu'il voudroit qu'on fût encore un mois à faire le pont: mais comme l'Abbé ne trouvoit pas son compte a vivre avec tant d'honnêtes gens, qui étoient cause que les pelerins ordinaires ne venoient pas visiter les saints lieux si familierement, y faisoit travailler en toute diligence. Quand ils se furent reposez quelque tems, aprés le diné, ils retournerent à leur passe-tems accoûtumé, & chacun ayant pris son siége, on demanda à Parlamente à qui elle donnoit sa voix. Il me semble, ditelle, que Saffredant commenceroit bien cette journée, car son visage ne me paroit pas propre à nous faire pleurer. Vous serez donc bien cruelles, Mesdames, répondit Saffredant, si vous n'avez pitié d'un Cordelier dont je vais vous conter l'histoire. Comme on en

a

a déja fait à d'autres sur le même sujet, vous direz peut-être que ce sont choses arrivées à des Dames, & que la facilité de l'execution a fait sans crainte tenter l'entreprise : mais ce n'est point cela ; & pour vous en convaincre, vous connoîtrez par cet exemple que les Cordeliers sont si aveugles dans leur convoitise, qu'ils n'ont ni crainte ni prudence.





XLI. NOUVELLE.

Etrange & nouvelle penitence donnée par un Cordelier Confesseur à une jeune Demoiselle.

L'Année que Marguerite d'Aûtriche vint à Cambrai de la part de l'Empereur son neveu, pour negotier la paix entre lui & le Roi Trés-Chrétien, qui envoya de sa part Louïse de Savoye sa Mere, il y avoit à la suite de Marguerite d'Aûtriche la Comtesse d'Aiguemont, qui passa dans cette assemblée pour la

la plus belle des Flamandes. Au retour la Comtesse d'Aiguemont s'en retourna chez elle. Le tems des Avents étant venu, elle envoya demander à un Convent de Cordeliers un Predicateur homme de bien, bon pour précher & pour confesser la Comtesse & sa compagnie. Le Gardien qui recevoit beaucoup de bien de la maison d'Aiguemont & de celle de Piennes dont étoit la Comtesse, envoya le meilleur Prédicateur de la Societé, & celui qui passoit pour le plus honnête homme. Il fit fort bien son devoir à précher l'Avent, & la Comtesse en fut tout-à-fait contente.

La nuit de Noël que la Comtesse vouloit recevoir son Createur, elle fit venir son Confesseur; & aprés s'être bien confessée dans une Chapelle bien close, afin que la confession fût plus secrette, elle laissa la place à sa Dame d'honneur, qui ne se fut pas plutôt confessée, qu'elle y envoya sa fille. Aprés que la jeune penitente eût dit tout ce qu'elle sçavoit, le bon Confesseur penetrant quelque chose de son secret, eut envie de lui donner une penitence extraordinaire, & eut la hardiesse de lui dire. Vos pechez sont si grands, ma fille, que pour y satisfaire je vous ordonne pour penitence, de porter ma corde sur vôtre chair nuë. La Demoiselle qui ne vouloit pas lui desobéir, répondit. Donnez la moi, mon Pere, & je ne manquerai pas de la porter. Non, ma fille, repliqua le Pere, il ne seroit pas bon que vous l'attachassiez. Il faut qu'elle soit attachée premierement par les mêmes mains

mains dont vous devez recevoir l'abſolution, & vous ſerez enſuite abſoute de tous vos pechez. La Demoiſelle ſe mit à pleurer, & répondit qu'elle n'en feroit rien. Comment, dit le Confeſſeur ? étes-vous une Heretique pour refuſer les penitences que Dieu & nôtre mere la ſainte Egliſe ont ordonnées ? Je fais, repliqua la Demoiſelle, de la Confeſſion l'uſage que l'Egliſe a commandé. Je veux bien recevoir l'abſolution, & faire la penitence ; mais je ne veux point que vous y mettiez les mains ; car en ce cas je refuſe abſolument vôtre penitence. Cela étant, dit le Confeſſeur, je ne puis pas vous donner l'abſolution. La Demoiſelle ſe retira avec un grand trouble de conſcience ; car elle étoit ſi jeune, qu'elle avoit peur d'avoir manqué par le refus qu'elle avoit fait au Reverend Pere. Aprés que la Meſſe fut dite, & que la Comteſſe d'Aiguemont eut Communié, ſa Dame d'honneur voulant en faire autant, demanda à ſa fille ſi elle étoit prête. La fille répondit en pleurant qu'elle ne s'étoit point confeſſée. Qu'avez-vous donc fait ſi long-tems avec le Prédicateur, lui dit ſa mere ? Rien, repliqua la fille ; car comme je n'ai pas voulu faire la penitence qu'il m'a donnée, il m'a refuſé auſſi l'abſolution. La mere la queſtionna ſi ſagement, qu'elle ſçût la penitence extraordinaire que le Moine vouloit donner à ſa fille. Elle la fit confeſſer à un autre, & communierent enſuite toutes deux.

La Comteſſe ne fut pas plutôt de retour de l'Egliſe, que ſa Dame d'honneur lui fit des

plaintes du Prédicateur, & la surprit beaucoup, parce qu'elle avoit fort bonne opinion de lui. Toute sa colere cependant ne l'empécha pas de rire de la singularité de la penitence : mais le rire ne l'empécha pas non plus de châtier le bon Pere. On le rossa à la cuisine en Moine de bonne maison, & à force de coups on lui fit avouër la verité : aprés quoi il fut renvoyé pieds & poings liez à son Gardien, qu'on pria de commettre une autre fois de plus honnêtes gens pour prêcher la parole de Dieu.

Si les Moines n'ont point fait difficulté de déclarer leur méchanceté dans une maison si illustre, que ne sont-ils point capables de faire dans les lieux où ils vont d'ordinaire faire la quête, & où ils ont les occasions si belles, que c'est un miracle s'ils en sortent sans scandale? Cela m'oblige de vous prier, Mesdames, de changer vôtre mépris en compassion, & de considerer que celui qui peut aveugler les Cordeliers, n'épargne pas les Dames quand il les trouve en beau début. Sans contredit, dit Oysille, voilà un méchant Cordelier. Un Religieux, un Prêtre, un Predicateur, faire un jour de Noël une telle infamie, & la faire dans la maison de Dieu, & sous le sacré voile de la Confession, c'est porter l'impieté & la sceleraterie au comble. Comment, dit Hircan? Croyez-vous que les Cordeliers ne soient pas hommes comme les autres, & pour le moins aussi excusables, & sur tout celui dont il s'agit, qui se voyoit seul de nuit avec une belle fille? S'il eût bien pensé, dit Parlamente,

lamente, à la Naissance de Jesus-Christ, que ce jour-là represente, il n'eût jamais eu une si mauvaise intention. Oui, mais vous ne dites pas, interrompit Saffredant, qu'il vouloit aller à l'Incarnation, avant que de venir à la Naissance. Cependant c'étoit un homme plein de mauvaise volonté, de faire une si criminelle entreprise, & d'en avoir si peu de sujet. Il me semble, repartit Oysille, que la Comtesse le fit punir de maniere, que ce pouvoit être un exemple pour les autres du même caractere. Je ne sçai, dit alors Nomerfide, si elle fit bien de scandaliser ainsi son prochain, & si elle n'auroit pas mieux fait de lui representer sa faute en particulier & doucement, que de la divulguer de cette maniere. Je croi, dit Guebron, qu'elle auroit bien fait : car il nous est commandé de reprendre le prochain tête à tête, avant que de le dire non seulement à l'Eglise, mais même à personne. Quand un homme n'a plus rien à ménager du côté de l'honneur, il est bien difficile qu'il se reforme : & la raison est que la honte retire autant de gens du peché, que la conscience. Je croi, répondit Parlamente, que chacun doit pratiquer le conseil de l'Evangile, & il est bien scandaleux que ceux qui le prêchent fassent le contraire ; ainsi il ne faut point avoir peur de scandaliser ceux qui scandalisent les autres. Il me semble au contraire, qu'il y a du merite à les faire connoître tels qu'ils sont, afin que nous soyons en garde contre leurs seductions à l'égard du beau sexe qui n'est pas toûjours prudent & precautionné.

 Mais

Mais à qui Hircan donnera-t-il sa voix ? Puisque vous me le demandez, ce sera à vous-même, dit Hircan, à qui nul homme sensé ne la doit refuser. Puisque vous me la donnez, dit Parlamente, je vais vous conter une histoire dont je puis servir de témoin. J'ai toûjours entendu dire, que plus est foible le sujet où reside la vertu, plus elle est violemment attaquée par un puissant & redoutable contraire, c'est alors qu'elle est plus loüable, & qu'elle paroît mieux telle qu'elle est. En effet, si le fort se défend du fort, ce n'est pas une merveille ; mais si le foible bat le fort, il en doit être loüé de tout le monde. De nommer les personnes, ce seroit, ce me semble, faire tort à la verité, aprés l'avoir vûë cachée sous un si miserable habit, que personne n'en faisoit cas ; mais rien n'empêche de nommer celle par le moyen de laquelle se sont faites les grandes actions dont je vais vous entretenir.





XLII. NOUVELLE.

La chaste perseverance d'une jeune fille qui resista aux opiniâtres poursuites d'un des plus grands Seigneurs de France. Agréable denouëment pour la Demoiselle.

DAns une des meilleures villes de la Touraine demeuroit un Seigneur de grande & illustre maison, qui dés sa jeunesse avoit été élevé en Province. Tout ce que je puis vous dire des perfections & des grandes ver-

tus de ce jeune Prince, eſt, qu'il ne trouva jamais ſon pareil. A l'âge de quinze ans il prenoit plus de plaiſir à courre & à chaſſer, qu'à regarder les Dames. Etant un jour dans une Egliſe, il jetta les yeux ſur une jeune fille, qui durant ſon enfance avoit été nourrie au Château où il demeuroit. Aprés la mort de ſa mere, ſon pere ſe retira, & s'en alla demeurer en Poitou avec ſon frere. Cette fille qui ſe nommoit Françoiſe, avoit une ſœur bâtarde que ſon pere aimoit fort, & qu'il maria à un Sommelier de ce jeune Prince, qui lui fit porter auſſi grand état que perſonne de ſa famille. Le pere mourut, & laiſſa pour la part de Françoiſe tout ce qu'il avoit auprés de cette bonne ville. Aprés ſa mort elle ſe retira dans ſon bien. Comme elle étoit à marier, & qu'elle n'avoit que ſeize ans, elle ne voulut point tenir maiſon, & ſe mit en penſion chez ſa ſœur. Le jeune Prince voyant cette fille aſſez belle pour une claire brune, & d'une grace au-de-là d'une fille de ſon rang ; car elle avoit plus l'air d'une fille de qualité, ou d'une Princeſſe, que d'une bourgeoiſe, fut long-tems à la conſiderer. Comme il n'avoit jamais aimé, il ſentit dans ſon cœur un plaiſir qui ne lui étoit pas ordinaire. De retour dans ſa chambre, il s'informa de celle qu'il avoit vûë à l'Egliſe, & ſe reſſouvint qu'autrefois étant toute jeune elle avoit ſouvent joüé au Château avec ſa ſœur, à laquelle il la fit reconnoître. Sa ſœur l'envoya querir, lui fit fort bon accueil, & la pria de la venir voir ſouvent. Elle y alloit quand il y avoit

avoit nôce ou assemblée. Le jeune Prince la voyoit volontiers, & si volontiers qu'il songea à l'aimer. Comme il sçavoit qu'elle étoit de basse naissance, il crût qu'il auroit aisément ce qu'il demandoit. N'ayant pas occasion de lui parler, il lui envoya un Gentilhomme de sa chambre, avec ordre de l'informer de ses intentions, & de conclure avec elle. Elle qui étoit sage & pieuse répondit, qu'elle ne croyoit pas que son maître qui étoit si bien fait, s'amusât à regarder une fille aussi mal faite qu'elle, d'autant moins qu'au Château il y en avoit de si belles, qu'il n'en falloit point chercher d'autres en ville, & qu'elle ne doutoit point qu'il ne lui dît cela d'office, & sans ordre de son maître. Comme la difficulté rend le desir plus violent, le Prince sur cette réponse poussa son dessein avec plus de chaleur que jamais, & lui écrivit, la priant d'ajoûter foi à tout ce que le Gentilhomme lui diroit de sa part. Elle qui sçavoit fort bien lire & écrire, lût sa lettre tout du long. Quelques prieres que le Gentilhomme lui fît, elle ne voulut jamais y répondre, disant qu'une personne d'aussi petite naissance ne devoit pas se donner la liberté d'écrire à un si grand Prince; mais qu'elle le supplioit de ne la croire pas assez sotte, pour s'imaginer qu'il l'estimât assez pour l'aimer autant qu'il disoit. Qu'au reste il se trompoit s'il s'imaginoit que parce qu'elle étoit d'une naissance obscure, il feroit d'elle tout ce qu'il voudroit; & que pour lui faire voir le contraire elle se croyoit obligée de lui declarer, que toute bourgeoise qu'elle

étoit, il n'y avoit point de Princeſſe qui eût le cœur mieux placé qu'elle : qu'il n'y avoit point de tréſors au monde qu'elle eſtimât comme l'honneur & la conſcience, & lui demandant pour toute grace de ne la point empêcher de garder ce tréſor toute ſa vie, & de compter qu'elle ne changeroit jamais de ſentiment dût-il lui en coûter la vie. Le jeune Prince ne trouva pas cette réponſe à ſon gré, cependant il l'en aimoit encore davantage, & ne manquoit pas de faire mettre ſon ſiége où elle alloit à la Meſſe, & où durant tout le ſervice il n'avoit des yeux que pour regarder cette image. Mais quand la Belle l'apperçût, elle changea de lieu, & alla à une autre Chapelle, non qu'elle fut fâchée de le voir, car elle n'eût pas été creature raiſonnable ſi elle n'avoit pris plaiſir à le regarder ; mais elle craignoit d'en être vûë, ne s'eſtimant pas aſſez pour meriter d'être aimée en vûë du mariage, & s'eſtimant trop pour pouvoir s'accommoder d'un amour deshonnête. Quand elle vit qu'en quelque endroit de l'Egliſe qu'elle pût ſe mettre, le Prince faiſoit dire la Meſſe tout auprés, elle n'alla plus à cette Egliſe, mais à la plus éloignée qu'elle pouvoit trouver. D'ailleurs la ſœur du Prince l'envoyoit querir ſouvent ; mais elle s'excuſoit ſur quelque indiſpoſition.

Le Prince voyant qu'il ne pouvoit lui parler, eut recours à ſon Sommelier, & lui promit de grands biens s'il le ſervoit dans cette affaire. Le Sommelier tant pour plaire à ſon maître, que pour le profit qu'il en eſperoit, promit de le

le faire volontiers. Il contoit tous les jours au Prince tout ce qu'elle disoit & faisoit, & l'assûroit entr'autres choses, qu'elle évitoit tant qu'elle pouvoit les occasions de le voir. Le violent desir qu'il avoit de l'entretenir à son aise lui fit chercher un autre expedient. Comme il commençoit déja d'être fort bon homme de cheval, il s'avisa d'aller monter ses grands chevaux dans une grande place de la ville, tout devant la maison du Sommelier où Françoise demeuroit. Aprés avoir fait un jour bien des courses & des sauts qu'elle pouvoit voir de sa chambre, il se laissa tomber de cheval dans un grand bourbier. Quoi qu'il ne se fît aucun mal, il ne laissoit pas de se plaindre beaucoup, & de demander s'il n'y avoit point de maison où il pût aller changer d'habit. Chacun lui offrit la sienne; mais quelqu'un ayant dit que celle du Sommelier étoit la plus proche & la plus honnête, elle fut choisie préferablement à toutes les autres. On lui donna une chambre bien meublée; & comme tous ses habits étoient boüeux, il quitta tout jusqu'à la chemise, & se mit au lit. Chacun s'étant retiré pour aller chercher d'autres habits au Prince, à la reserve de son Gentilhomme, il fit appeller son hôte & son hôtesse, & leur demanda où étoit Françoise. Il y eut bien de la peine à la trouver; car aussi-tôt qu'elle avoit vû entrer le Prince, elle s'étoit cachée dans le lieu le plus reculé de la maison. Sa sœur la trouva enfin, & la pria de ne faire point difficulté de venir parler à un Prince si honnête & si vertueux. Com-
ment

ment, ma sœur, dit Françoise, vous que je regarde comme ma mere, voudriez-vous me conseiller d'aller parler à un Prince, duquel comme vous sçavez je ne puis ignorer les intentions ? Mais sa sœur lui representa tant de choses, & lui promit tant de ne la pas laisser seule, qu'elle la suivit avec un visage si pâle & si défait, qu'elle étoit plus propre à faire pitié qu'à donner de l'amour. Quand le jeune Prince la vit à son lit, il la prit par la main qu'il trouva froide & tremblante. Me croyez-vous, Françoise, lui dit-il, un homme si dangereux & si cruel, que je mange les femmes en les regardant ? Pourquoi craignez-vous si fort un homme qui ne cherche que vôtre honneur & vôtre avantage ? Vous sçavez que j'ai cherché par tout inutilement les occasions de vous voir & de vous parler. Pour me faire plus de chagrin, vous avez fuï les lieux où j'avois accoûtumé de vous voir à la Messe, & par là vous m'avez privé de la satisfaction des yeux & de la langue : Mais tout cela ne vous a de rien servi. J'ai fait ce que vous avez vû pour venir ici. J'ai couru risque de me rompre le cou en me laissant tomber pour avoir le plaisir de vous parler à mon aise. Je vous prie donc, Françoise, puis qu'il m'en coûte tant que ma peine ne soit pas inutile, & qu'ayant pour vous tant d'amour, je puisse vous obliger d'en avoir un peu pour moi. Aprés avoir long-tems attendu sa réponse, & voyant qu'elle avoit les larmes aux yeux, & n'osoit hausser la vûë, il la tira à lui si prés, qu'il

pensa

penſa la baiſer. Non, Monſieur, lui dit-elle alors, non, ce que vous demandez ne ſe peut pas. Quoi que je ne ſois qu'un ver de terre au prix de vous, l'honneur m'eſt ſi cher, que j'aimerois mieux mourir que d'y donner la moindre atteinte quelque plaiſir qu'il pût m'en revenir; & la crainte que j'ai que ceux qui vous ont vû venir ici, ne faſſent un mauvais jugement de moi, me cauſe la peur & le tremblement que j'ai. Puiſque vous voulez me faire l'honneur de me parler, vous me pardonnerez auſſi la liberté que je prens de vous répondre comme l'honneur m'ordonne de faire. Je ne ſuis, Monſeigneur, ni aſſez ſotte, ni aſſez aveugle pour ne voir & ne connoître pas les agrémens que Dieu a mis en vous, & pour ne pas croire que celle qui poſſedera le cœur & le corps d'un tel Prince, ſera la femme du monde la plus heureuſe. Mais de quoi me ſert cela? ce bonheur n'eſt point pour moi, ni pour une femme de mon rang; & je ſerois une folle achevée ſi j'en avois ſeulement le deſir. Pour quelle raiſon puis-je croire que vous vous adreſſez à moi, ſi ce n'eſt parce que les Dames de vôtre maiſon que vous aimez, & qui ont tant de grace & de beauté, ſont ſi vertueuſes que vous n'oſez leur demander ce que la baſſeſſe de ma condition vous fait aiſément eſperer de moi. Je ſuis aſſûrée que quand vous auriez de moi ce que vous ſouhaitez, ce vous ſeroit un endroit pour entretenir aux dépens de ma foibleſſe vôtre maîtreſſe,

tresse, à qui vous feriez valoir vos conquêtes durant deux bonnes heures. Mais je vous prie de croire, Monseigneur, que je ne suis pas d'humeur de vous donner ce plaisir. J'ai été nourrie dans une maisen où j'ai appris ce que c'est que d'aimer. Mon pere & ma mere ont été de vos bons serviteurs. Puis donc qu'il n'a pas plû à Dieu de me faire naître Princesse pour vous épouser, ni d'une condition assez relevée pour pouvoir être vôtre amie, je vous supplie de ne point songer à me mettre du rang des malheurenses, puisqu'il n'y a personne qui vous estime plus que moi, ni qui souhaite avec plus de passion, que vous soyez l'un des plus heureux Princes de la Chrêtienté. Si pour vous divertir vous voulez des femmes de mon état, vous en trouverez assez en ville de plus belles que moi sans comparaison, & qui vous épargneront la peine de les tant prier. Attachez-vous donc, s'il vous plait, à celles à qui vous ferez plaisir d'acheter leur honneur, & ne fatiguez plus une pauvre fille qui vous aime plus qu'elle-même. Si Dieu demandoit aujourd'hui vôtre vie ou la mienne, je m'estimerois heureuse d'offrir la mienne pour sauver la vôtre. Si je fuis vôtre personne, ce n'est pas faute d'amour, mais plutôt parce que j'aime trop vôtre conscience & la mienne, & que mon honneur m'est plus precieux que ma propre vie. Je vous demande, s'il vous plaît, Monseigneur, la continuation de l'honneur de vôtre bienveillance, & je prierai Dieu toute ma vie pour vôtre santé & prosperité. Il est vrai que

que l'honneur que vous me faites, me donnera meilleure opinion de moi-même parmi les gens de ma ſorte ; car aprés vous avoir vû, qui eſt l'homme de ma condition que je daignaſſe regarder ? Ainſi mon cœur en liberté ne ſera dans aucune obligation, ſinon dans celle où je veux toûjours être, de prier Dieu pour vous ; qui eſt tout ce que je puis faire pour vous en ma vie.

Quoi que cette réponſe ne fût pas ſelon le deſir du Prince, il ne pût s'empêcher néanmoins de l'eſtimer autant qu'elle valoit. Il fit tout ce qu'il pût pour lui faire croire qu'il n'aimeroit jamais qu'elle ; mais elle étoit ſi ſage, qu'il ne pût jamais faire entrer dans ſon eſprit une choſe ſi peu raiſonnable. Quoiqu'on dit ſouvent au Prince durant cette converſation, qu'on lui avoit apporté d'autres habits, il étoit ſi aiſe & ſi content, qu'il fit dire qu'il dormoit. Mais enfin l'heure de ſouper étant venue, & n'oſant manquer de s'y trouver par reſpect pour ſa mere, il ſe retira prevenu plus que jamais de l'honnêteté de cette fille. Il en parloit ſouvent au Gentilhomme qui couchoit dans ſa chambre, cet homme s'imaginant que l'argent feroit plus que l'amour, lui conſeilla de faire offrir à la Belle une ſomme conſiderable en recompenſe de la faveur qu'il lui demandoit. Comme la mere du jeune Prince étoit ſa Tréſoriere, & qu'il n'avoit que peu d'argent pour ſes menus plaiſirs, il emprunta, & fit de ſon fonds & de la bourſe de ſes amis une ſomme de cinq cents écus, qu'il envoya à Françoiſe par ſon Gentihomme,

me, avec ordre de la prier de traiter son maître avec plus d'humanité. Mais quand elle vit le present, elle dit au Gentilhomme : Dites à Monsieur, je vous prie, que mon cœur est si noble & si genereux, que si j'étois d'humeur de faire ce qu'il desire de moi, la bonne mine & les agrémens qui sont en lui m'auroient déja vaincue ; mais tout cela n'étant pas capable de me faire faire la moindre démarche au préjudice de l'honneur, tout l'argent du monde ne sçauroit rien faire. Vous lui reporterez le sien s'il vous plaît ; car j'aime mieux une honnête pauvreté, que tous les biens qu'on pourroit me donner. Cette rudesse fit croire au Gentilhomme, qu'un peu de violence en viendroit à bout, & s'avisa de la menacer de l'autorité & de la puissance de son maître. Faites peur du Prince, lui dit-elle en riant, à celles qui ne le connoissent pas. Pour moi je sçai qu'il est si sage & si vertueux, que je ne sçaurois croire que vous disiez cela par son ordre ; & je suis persuadée qu'il vous en desavouera si vous le lui dites. Mais quand vous parleriez par son ordre, je vous declare qu'il n'y a ni tourmens, ni mort qui puissent me faire changer de sentiment : Car comme je vous ai dit, puisque l'amour n'a point changé mon cœur, tous les maux & les biens qu'on pourroit me faire, ne seroient pas capables d'en venir à bout.

Le Gentilhomme qui avoit promis à son maître de l'humaniser, lui porta cette réponse avec un dépit qu'on ne peut décrire, &

lui

lui conseilla de pousser sa pointe par tous les moyens possibles, en lui representant qu'il lui seroit honteux d'avoir entrepris une telle conquète, & de n'y avoir pas réussi. Le jeune Prince qui ne vouloit employer que des moyens honnètes, craignant d'ailleurs que le bruit s'en repandant, sa mere ne vint à le sçavoir, & ne se mit en colere contre lui, n'osa rien entreprendre, jusques à ce que le Gentilhomme lui eut donné un moyen qui lui paroissoit si bon, qu'il croyoit déjà la tenir. Pour cet effet il parla au Sommelier. Comme il étoit resolu de servir son maitre à quelque prix que ce fût, il consentit à tout ce qu'on voulut. Il fut donc dit que le Sommelier prieroit sa femme & sa belle-sœur d'aller voir faire vendanges à une maison qu'il avoit prés de la forêt. Il n'en eut pas plutôt fait la proposition, qu'elles y consentirent volontiers. Le jour du départ étant venu, il en avertit le Prince, qui resolut d'y aller accompagné de son seul Gentilhomme. Mais Dieu voulut que sa mere ornoit ce jour-là le plus beau cabinet du monde, & avoit tous ses enfans pour lui aider; de sorte que l'heure de partir passa avant que le Prince pût s'échaper. Le Sommelier s'étoit surpassé pour rendre service à son maitre. Il fit faire la malade à sa femme, & étant à cheval avec sa belle-sœur en croupe, elle lui vint dire qu'elle ne pouvoit y aller. Quand il vit que l'heure passoit, & que le Prince ne venoit point: Je croi, dit-il à sa belle-sœur, que nous pouvons bien nous en retourner en ville.

Qui

Qui nous en empèche, dit Françoise ? J'attendois Monsieur, répondit le Sommelier, qui m'avoit promis de venir ici. Sa sœur comprenant fort bien sa méchanceté, lui dit : Ne l'attendez plus, mon frere ; car je sçai qu'il ne viendra point aujourd'hui. Le frere la crut, & la remena. Quand ils furent arrivez, elle fit connoître à son frere qu'elle n'étoit pas satisfaite de lui, & lui dit franchement, qu'il étoit le valet du Diable, & qu'il faisoit plus qu'on ne lui commandoit : Elle lui dit qu'elle étoit bien assûrée que c'étoit son ouvrage & celui du Gentilhomme, & non du Prince ; & qu'on aimoit mieux l'applaudir dans ses foiblesses, & gagner de l'argent, que de faire le devoir de bons serviteurs : mais que puisqu'elle le connoissoit, elle ne demeureroit plus chez lui. Sur cela elle envoya querir son frere pour l'emmener en son pais, & sortit incontinent de chez sa sœur.

Le Sommelier ayant manqué son coup, alla au Château pour sçavoir pourquoi le Prince n'étoit pas venu. Il n'y fut guere qu'il ne le vît sur sa mule sans autre suite que le Gentilhomme son confident. He bien, dit le Prince, en le voyant ! est-elle encore là ? Le Sommelier lui dit ce qui s'étoit passé, & le Prince fut bien fâché d'avoir manqué au rendez-vous, qu'il regardoit comme un coup de partie, & comme le dernier moyen qu'il croyoit pouvoir tenter. Voyant donc qu'il n'y avoit point de remede, il la chercha tant, qu'il la

trouva

trouva en une compagnie d'où elle ne pouvoit pas fuïr. Il s'emporta fort contre elle au sujet des rigueurs qu'elle avoit pour lui, & de ce qu'elle vouloit quitter son frere. Françoise lui dit, qu'elle n'avoit jamais trouvé un homme plus dangereux, & qu'il lui étoit bien obligé, puisqu'il employoit pour son service non seulement son corps & son bien, mais aussi son ame & sa conscience. Le Prince ne pouvant pas s'empêcher de sentir, qu'il n'y avoit plus rien à esperer, fit resolution de ne la presser pas davantage, & eut toute sa vie beaucoup d'estime pour elle. Un domestique du Prince charmé de la vertu de cette fille, la voulut épouser; mais elle ne pût jamais se resoudre à donner parole sans l'approbation & le commandement du jeune Prince, en qui elle avoit mis toute son affection. Elle lui en fit parler; il y consentit, & le mariage fut fait. Elle a vêcu toute sa vie en bonne reputation, & le Prince lui fit beaucoup de bien.

Que dirons-nous ici, Mesdames? Avons-nous le cœur si bas que de faire de nos serviteurs nos maitres? Ni l'amour ni les tourmens n'ont pù vaincre celle dont je viens de vous faire l'histoire. Remportons à son exemple des victoires sur nous-mêmes. Rien n'est plus loüable que de vaincre ses passions. Je ne trouve qu'un mal à cela, dit Oysille, c'est que des actions si vertueuses n'ayent été faites du tems des Historiographes. Ceux qui ont tant loüé Lucrece, l'auroient laissée au bout de la plume pour décrire bien au long les vertus de celle-ci. Je les trouve si grandes, que je ne sçaurois le

croire si nous n'avions juré de dire la verité. Je ne trouve pas sa vertu si grande que vous la faites, dit Hircan Vous avez vû assez de malades dégoûtez, qui laissoient des viandes bonnes & saines, pour en manger de mauvaises & de mal-saines. Peut-être que cette fille en aimoit quelqu'autre qui lui faisoit mépriser des personnes du premier rang. Parlamente répondit à cela, que la vie & la fin de cette fille avoient fait voir, qu'elle n'avoit jamais aimé que celui qu'elle aimoit plus que sa vie, mais non pas plus que son honneur. Otez-vous cela de l'esprit, dit Saffredant, & apprenez d'où est venu ce terme d'honneur que les prudes font tant valoir. Peut-être que celles qui en parlent tant ne sçavent ce que ce mot signifie. Du tems que les hommes n'étoient pas trop malins: Au siecle d'or si vous voulez, l'amour étoit si naïf & si fort, qu'on ne sçavoit ce que c'étoit que dissimulation, & que celui qui aimoit le plus étoit le plus estimé. Mais la malignité, l'avarice, & le peché s'étant emparez du cœur des hommes, ils en chasserent Dieu & l'amour, & mirent en leur place l'amour propre, l'hipocrisie & la feinte. Les Dames voyant qu'elles n'avoient pas la vertu du veritable amour, & que l'hipocrisie étoit fort odieuse parmi les hommes, lui donnerent le nom d'honneur. Celles donc qui ne pouvoient avoir ce veritable amour, disoient que l'honneur le leur défendoit. Elles en ont fait une si cruelle loi, que celles-mêmes qui aiment parfaitement, dissimulent, & croient que cette vertu est un vice: Mais celles qui ont un bon entendement & un

juge-

jugement ſain, ne tombent jamais dans cette erreur. Elles connoiſſent la difference qu'il y a entre les tenebres & la lumiere, & ſçavent que le veritable amour conſiſte à faire voir la chaſteté du cœur, qui ne doit vivre que d'amour, & non ſe faire honneur de la diſſimulation, qui eſt un vice. Cependant, dit Dagoucin, on dit que l'amour le plus ſecret, eſt le plus loüable. Secret, dit Simontault, pour ceux qui pourroient en mal juger; mais clair & pour le moins connu aux deux perſonnes qui s'aiment. Je l'entens ainſi, répondit Dagoucin. Néanmoins il vaudroit mieux qu'il fût ignoré d'un côté, & connu d'un tiers. Je croi que cette femme aimoit d'autant plus fortement, qu'elle ne ſe déclaroit point. Quoi qu'il en ſoit, dit Longarine, il faut eſtimer la vertu, dont la plus grande eſt de vaincre ſon cœur. Quand je conſidere les moyens & occaſions qu'elle avoit, je ſoûtiens qu'elle ſe pouvoit nommer femme forte. Puiſque vous jugez de la grandeur de la vertu, repartit Saffredant, par la mortification de ſoi-même, le Prince étoit plus loüable qu'elle: & pour en convenir il n'y a qu'à conſiderer l'amour qu'il avoit pour elle, la puiſſance, l'occaſion, & les moyens dont il pouvoit ſe ſervir; cependant il ne le fit pas pour ne pas violer la regle de la veritable amitié, qui rend le pauvre égal au Prince, & ſe contenta d'employer les moyens que l'honnêteté permet. Il y en a beaucoup, reprit Hircan, qui n'auroient pas fait cela. Il eſt d'autant plus à eſtimer, repliqua Longarine, qu'il a vaincu la malice commune aux hommes. Qui peut faire du mal, & ne le fait point,

est sans contredit bienheureux. Vous me faites souvenir, dit Guebron, d'une femme qui craignoit plus d'offenser les hommes, que Dieu, son honneur, & l'amour. Contez-nous cette histoire, je vous prie, dit Parlamente, & pour cet effet je vous donne ma voix. Il y a, dit Guebron, des gens qui ne reconnoissent point de Dieu, ou s'ils en croient un, ils le regardent comme si éloigné d'eux, qu'il ne peut ni voir, ni apprendre les mauvaises actions qu'ils font: Ou s'il les voit, ils le croient si nonchalant, & si peu soigneux de ce qui se passe ici bas, qu'il ne les punit pas. De ce sentiment étoit une Demoiselle dont je deguiserai le nom pour l'honneur de sa race, & que j'appellerai Camille. Elle disoit souvent, que celui qui n'avoit besoin que de Dieu, étoit bienheureux, pourvû qu'elle pût conserver son honneur devant les hommes. Mais vous verrez, Mesdames, que sa prudence & son hipocrisie ne l'ont pas garentie. Son secret a été revelé comme vous verrez par son histoire, où je ne dirai rien qui ne soit vrai, hormis les noms des personnes & des lieux que je changerai.





XLIII. NOUVELLE.

Hipocrisie d'une Dame de Cour découverte par le denoüement de ses amours, qu'elle croyoit cacher.

UNe grande Princesse & de grande autorité, demeuroit dans un trés-beau Château, & avoit avec elle une Demoiselle nommée Camille, fille fiere & audacieuse, & de laquelle néanmoins sa maîtresse étoit si abusée,

 qu'elle

qu'elle ne faisoit rien que par son conseil, la croyant la plus sage & la plus vertueuse Demoiselle de son tems. Cette fille déclamoit si fort contre l'amour, que quand elle voyoit quelqu'un amoureux d'une de ses compagnes, elle les censuroit tous deux fort aigrement, & en faisoit à sa maîtresse un rapport fort desavantageux, de sorte qu'on la craignoit beaucoup plus qu'on ne l'aimoit. Pour elle, jamais elle ne parloit à homme, que tout haut, & avec tant de fierté, qu'elle passoit pour être tout-à-fait ennemie de l'amour; mais dans le cœur elle étoit tout autre chose. En effet il y avoit un Gentilhomme au service de sa maîtresse, dont elle étoit si amoureuse, qu'elle n'en pouvoit plus. Cependant elle aimoit tant sa gloire, & la reputation qu'elle s'étoit aquise, lui étoit si chere, qu'elle dissimuloit entierement sa passion. Aprés un an de souffrance sans vouloir se soulager comme les autres par les yeux & par la langue, son cœur se trouva si enflammé, qu'elle vint chercher le dernier remede, & pour conclusion elle crût qu'il valoit mieux satisfaire son desir, pourvû qu'il n'y eût que Dieu qui connût son cœur, que d'en faire confidence à un qui pût reveler son secret. Cette résolution prise, un jour qu'elle étoit dans la chambre de sa maîtresse, & qu'elle regardoit sur une terrasse, elle vit celui qu'elle aimoit si fort qui s'y promenoit. Aprés l'avoir regardé jusques à ce que l'obscurité le dérobât à sa vuë, elle appella un petit Page qu'elle avoit, & lui montrant le Gentilhomme. Voyez-vous bien, lui dit-elle, ce Gentilhomme

tilhomme en pourpoint de ſatin cramoiſi, & qui a une robe fourrée de loup-cervier ? Allez lui dire qu'il y a quelqu'un de ſes amis qui veut lui parler, & qui l'attend dans la galerie du jardin. Pendant que le Page y alla, elle paſſa par la garderobe de la chambre de ſa maîtreſſe, & ſe rendit à la galerie aprés avoir baiſſé ſa cornete, & pris ſon maſque. Quand le Gentilhomme fut à la galerie, elle alla d'abord fermer les deux portes par leſquelles on pouvoit venir ſur eux, & l'embraſſant de toute ſa force ſans ôter ſon maſque, elle lui dit le plus bas qu'elle pût. Il y a long-tems, mon ami, que l'amour que j'ai pour vous m'a fait ſouhaiter de trouver le lieu & l'occaſion de pouvoir vous entretenir; mais la crainte de mon honneur a été pendant quelque tems ſi forte, que j'ai été contrainte malgré moi de diſſimuler ma paſſion. Mais enfin l'amour l'a emporté ſur la crainte; & comme vôtre honnêteté m'eſt connuë, je vous declare que ſi vous voulez me promettre de m'aimer, & de n'en jamais parler à perſonne, ni vous informer qui je ſuis, je ſerai toute ma vie vôtre fidéle & bonne amie, & je vous aſſûre que je n'aimerai jamais que vous: Mais j'aimerois mieux mourir que de vous dire qui je ſuis. Le Gentilhomme lui promit tout, & l'encouragea par ce moyen à lui rendre la pareille, c'eſt-à-dire à ne lui rien refuſer. C'étoit en hiver vers les cinq à ſix heures du ſoir, où par conſequent les yeux ne ſervoient pas de grande choſe. Mais ſi les yeux étoient inutiles, les mains ne l'étoient pas. En touchant ſes habits il trouva qu'ils étoient de

velours ; étofe riche en ce tems-là, & qui n'étoit que pour les personnes du premier rang. Autant que la main en pût juger, il trouva tout ce qui étoit dessous propre & en bon état. S'il tâcha de la regaler du mieux qu'il lui fut possible, elle fit si bien de son côté que le Cavalier s'apperçût aisément qu'elle étoit mariée.

Etant sur le point de s'en retourner d'où elle venoit, le Cavalier lui dit. Je fais beaucoup de cas de l'avantage que vous m'avez accordé sans le meriter ; mais j'en fairai encore plus de celui que vous m'accorderez à ma priere. Je suis si satisfait d'une pareille grace, que je vous supplie de me dire si je dois en esperer la continuation, & de quelle maniere il vous plaira que j'en use ; car ne pouvant pas vous connoître, le moyen de pouvoir ailleurs vous demander la même faveur. Ne vous mettez point en peine, répondit la Belle, & comptez que tous les soirs aprés que ma maitresse aura soupé, je ne manquerai pas de vous envoyer querir, pourvû que vous soyez à cette heure-là sur la terrasse où vous étiez tantôt. Je vous manderai seul, & vous vous souviendrez sur tout de ce que vous avez promis. Cela voudra dire que je vous attens dans cette galerie : mais si vous entendez parler d'aller à la viande, vous pourrez ou vous retirer, ou venir à la chambre de ma maitresse. Je vous prie sur tout de n'avoir jamais envie de me connoître, si vous ne voulez pas rompre avec moi.

La Belle & le Cavalier s'en allerent chacun de son côté. Leur intrigue dura long-tems sans qu'il pût jamais sçavoir qui elle étoit. Il avoit

avoit une envie merveilleuſe d'en être éclairci. Il ne pouvoit pas s'imaginer qui ce pouvoit être, & ne concevoit pas qu'il y eût de femme au monde qui ne voulût pas être vûe & aimée. Comme il avoit entendu dire à certains Predicateurs ignorans, que qui auroit vû le Diable au viſage n'aimeroit jamais, il s'imagina que ce pouvoit être quelque malin eſprit. Pour s'en éclaircir il reſolut de ſçavoir qui étoit celle qui le recevoit ſi bien. Une autre fois donc qu'elle lui manda de la venir trouver, il prit de la craie, & en l'embraſſant lui fit une marque ſur l'épaule ſans qu'elle s'en apperçût. Auſſi-tôt qu'elle s'en fut allée, le Gentilhomme fut à la chambre de la Princeſſe, & ſe tint à la porte pour regarder les épaules de celles qui entreroient. Il n'y fut pas long-tems ſans voir entrer Mademoiſelle Camille, marchant avec tant de fierté, qu'il n'oſoit la regarder comme les autres, perſuadé que ce ne pouvoit pas être elle. Mais comme elle eut le dos tourné, il vit la marque de craie blanche, & fut ſi étonné, qu'il eut de la peine à en croire ſes yeux. Cependant aprés avoir conſideré ſa taille qui étoit toute ſemblable à celle qu'il touchoit, & les traits de ſon viſage qui pouvoient ſe connoître en touchant, il demeura convaincu que c'étoit elle, & fut fort aiſe de voir qu'une femme, qui n'avoit jamais eu le bruit d'avoir de galant, & qui étoit en reputation d'avoir refuſé tant d'honnêtes gens, ſe fût enfin fixée à lui ſeul.

L'amour qui s'ennuye de toutes les conditions, ne pût ſouffrir qu'il joüit long-tems du

plaiſir

plaisir qu'il goûtoit avec Camille. Le Cavalier conçût si bonne opinion de ses charmes, & se flata de si belles esperances, qu'il resolut de lui faire connoître son amour, s'imaginant que dés qu'il seroit connu il auroit sujet d'aimer avec encore plus de passion. Un jour que la Princesse se promenoit dans le jardin, Camille alla se promener dans une autre allée. Le Gentilhomme la voyant seule s'avança pour l'entretenir, & feignant de ne l'avoir point vûë ailleurs, lui dit. Il y a long-tems, Mademoiselle, que je vous aime, & que je n'ose vous le dire de peur de vous déplaire. Cette contrainte m'est si fâcheuse, qu'il faut, ou parler, ou mourir; car je ne croi pas que personne puisse vous aimer comme je vous aime. Camille l'interrompant, & le regardant d'un œil menaçant. Avez-vous appris lui dit-elle en grosse colere, que j'aye jamais eu d'amant. Je suis assûrée, que non: & je suis surprise que vous soyez assèz hardi pour tenir un tel langage à une si honnête femme que moi. Vous m'avez assez pratiquée ici pour connoître que je n'ai jamais aimé que mon mari. Ainsi donnez-vous bien de garde de me parler à l'avenir sur le même ton. Le Gentilhomme surpris d'une si profonde hipocrisie, ne pût s'empêcher de rire. Vous n'étes pas toûjours si severe, Mamoiselle, lui dit-il. Que vous sert-il de dissimuler avec moi? Ne vaut-il pas mieux s'aimer parfaitement, qu'imparfaitement? Je ne vous aime ni parfaitement ni imparfaitement, repliqua Camille, & je vous regarde comme les autres serviteurs de ma maîtresse. Mais si vous con-

continuez à me parler de cette maniere, je pourrai bien vous haïr de ſorte, que vous vous repentirez de m'avoir donné ſujet. Le Gentilhomme pouſſant ſa pointe lui dit: & où ſont, Mademoiſelle, les careſſes que vous me faites quand je ne puis vous voir ? Pourquoi m'en priver maintenant que le jour me découvre vôtre beauté, accompagnée de tant d'agrémens ? Vous étes hors du ſens, lui dit Camille, en faiſant un grand ſigne de croix, ou vous étes le plus ſcelerat menteur de tous les hommes. Je ne croi pas vous avoir jamais fait plus ou moins de careſſes que je fais à preſent. Comment l'entendez-vous, je vous prie ? Le pauvre Gentilhomme croyant mieux la mettre à la raiſon, lui nomma le lieu où il l'avoit vûë, & lui dit la marque de craie qu'il lui avoit fait pour la connoitre. Son emportement fut ſi outré, qu'au lieu de revenir à elle-même, elle lui dit, qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & qu'il avoit inventé contre elle un ſi infame menſonge, mais qu'elle tâcheroit de l'en faire repentir. Lui qui ſçavoit le credit qu'elle avoit auprés de ſa maitreſſe, fit ce qu'il pût pour l'appaiſer; mais tout cela fut inutile. Elle le quitta avec fureur & s'en alla où étoit ſa maîtreſſe, qui quitta ſa compagnie pour entretenir Camille qu'elle aimoit comme elle-même. La Princeſſe la voyant ſi émuë lui demanda ce qu'elle avoit. Camille ne lui cacha rien, & lui conta tout ce que le Gentilhomme lui avoit dit avec un tour ſi malin & ſi deſavantageux au pauvre Gentilhomme, que dés le ſoir même ſa maîtreſſe lui fit dire de ſe retirer chez lui

lui inceſſamment & ſans parler à perſonne, & qu'il y demeurât juſqu'à nouvel ordre. Il obéit de peur de pis. Tant que Camille fut chez la Princeſſe, le Cavalier en demeura exilé ſans recevoir aucunes nouvelles de Camille qui lui avoit promis qu'il la perdroit dés qu'il tacheroit de la connoître.

Vous voyez, Meſdames, que Camille qui avoit preferé la gloire du monde à ſa conſcience a perdu l'une & l'autre ; car tout le monde ſçait aujourd'hui ce qu'elle vouloit cacher & à ſon mari & à ſon amant, & pour avoir voulu éviter d'être moquée d'un ſeul, elle s'eſt renduë l'objet de la raillerie de tout le monde. On ne peut pas dire pour l'excuſer que ſon amour étoit un amour naïf de la ſimplicité duquel chacun a pitié ; car on voit, & c'eſt ce qui la rend doublement condamnable, que ſon deſſein étoit de couvrir la malice de ſon cœur du manteau de la gloire & de l'honneur, & de paſſer devant Dieu & devant les hommes pour autre qu'elle n'étoit. Mais celui qui ne donne point ſa gloire à un autre, voulut la démaſquer, & la faire paroître doublement infame. Voilà, dit Oyſille, une femme bien inexcuſable ; car qui peut parler pour elle, puiſque Dieu, l'honneur, & l'amour ſont ſes accuſateurs ? Qui, dit Hircan ? Le plaiſir & la folie, qui ſont deux grands Avocats pour les Dames. Si nous n'avions pas d'autres Avocats, répondit Parlamente, nôtre cauſe ſeroit mal défenduë. Celles qui ſe laiſſent vaincre au plaiſir ne doivent plus ſe nommer femmes, mais hommes, dont la fureur & la débau-

bauche des femmes releve l'honneur au lieu de lui donner atteinte. Un homme qui se venge de son ennemi, & qui le tue pour un démenti, passe pour un brave homme, & l'est en effet. C'est la même chose quand il aime une douzaine de femmes avec la sienne. Mais l'honneur des femmes a un autre fondement, c'est-à-dire, la douceur, la patience, & la chasteté. Vous parlez des sages, repartit Hircan. Je n'en veux point connoitre d'autres, repliqua Parlamente. S'il n'y en avoit point de folles, dit Nomerfide, ceux qui veulent être crus de tout ce qu'ils disent & font, pour corrompre la simplicité des femmes, se trouveroient bien loin de leur compte. Je vous prie, Nomerfide, dit Guebron, que je vous donne ma voix, afin que vous nous fassiez un conte sur ce sujet. Je vous en dirai un, répondit Nomerfide, autant avantageux à un amant, que le vôtre est desavantageux aux femmes qui ne sont pas sages.





XLIV. NOUVELLE.

Deux Amans qui joüirent habilement de leurs amours, dont le denoüement fut heureux.

IL y avoit à Paris deux bourgeois, l'un Politique & l'autre Marchand de draps de ſoie, qui s'étoient toûjours fort aimez, & ſe frequentoient fort familierement. Le Politique avoit un jeune fils nommé Jaques, jeune homme aſſez mettable en bonne compagnie, qui à la faveur de ſon pere alloit ſouvent chez le

le Marchand, qui avoit une belle fille nommée Françoise. Jaques fit si bien auprés de Françoise, qu'il sentit qu'elle n'aimoit pas moins qu'elle étoit aimée. Sur ces entrefaites on envoya une armée en Provence pour s'opposer à la décente que Charles d'Aûtriche avoit dessein d'y faire. Jaques fut obligé de suivre l'armée, parce que sa Charge l'y appelloit. A peine fut-il au camp, qu'il reçût nouvelles de la mort de son pere. Cette nouvelle fut un double chagrin pour lui, l'un la perte d'un pere qui lui étoit necessaire, & l'autre l'incommodité qu'il prévoyoit bien qu'il auroit de voir sa maîtresse à son retour aussi souvent qu'il l'avoit esperé. Le tems lui fit oublier le premier, & rendit l'autre plus sensible. Comme la mort est naturelle, & qu'il est ordinaire que les peres meurent plutôt que les enfans, aussi la douleur qu'on a de leur mort, se dissipe peu à peu. C'est tout autre chose de l'amour; car au lieu de nous apporter la mort elle nous apporte la vie, en nous donnant des enfans qui nous rendent immortels par maniere de dire: & c'est principalement cela qui rend nos désirs plus ardens. Jaques étant donc de retour à Paris, ne songea qu'à rénoüer avec le Marchand, en vûë de faire commerce de la marchandise la plus precieuse qu'il eût sous pretexte de pure amitié. Comme Françoise avoit de la beauté & de l'esprit, & qu'il y avoit long-tems qu'elle étoit mariable, elle avoit eu plusieurs soupirans pendant l'absence de Jaques: mais soit que le pere fut avare, ou que n'ayant que cette en-

enfant, il voulût la bien placer, il n'avoit pas fait grand cas de tous ces soupirans. Comme on n'attend pas aujourd'hui a se scandaliser qu'on en aye juste sujet, & sur tout quand il s'agit d'une chose qui regarde l'honneur du sexe, cela fit mal parler de Françoise. Le Pere ne voulant pas faire comme beaucoup d'autres qui au lieu de censurer les vices de leurs femmes & de leurs enfans, semblent au contraire les y porter, ne fit ni le sourd ni l'aveugle au bruit populaire, & observa sa fille de si prés, que ceux-mêmes qui ne la frequentoient que sous pretexte de mariage, ne la voyoient que rarement, & toûjours avec sa mere. Il ne faut pas demander si une pareille vigilance fut fâcheuse à Jaques, qui ne pouvoit s'imaginer qu'on la traitât si durement sans quelque raison importante qui lui étoit inconnuë. Cette conjecture le chagrinoit, & partageoit son esprit entre l'amour & la jalousie. Resolu d'en sçavoir la raison à quelque prix que ce fut, il voulut s'éclaircir avant toutes choses si elle avoit toûjours les mêmes bons sentimens pour lui. Il fit tant d'allées & de venuës, qu'il trouva moyen un matin a la Messe de se placer assez prés d'elle, & connut à son air qu'elle avoit de la joie de le revoir. Comme il sçavoit que la mere n'étoit pas si sauvage que le pere, il prenoit quelquefois la liberté, les voyant sortir pour aller à l'Eglise de les aborder avec la familiarité & l'honnêteté ordinaire avec laquelle on a accoûtumé d'en user

avec

avec les gens pour qui on a de la déference ; & cela comme si le pur hazard les avoit fait rencontrer, le tout en vûe de preparer les choses pour le dessein qu'il se proposoit. En un mot, l'an du deüil de son pere étant presque expiré, il resolut en changeant d'habit de se mettre sur le bon pied, & de faire honneur à ses Ancêtres. Il en parla à sa mere qui le trouva bon, & qui souhaitoit de le voir bien marié avec d'autant plus de passion, qu'elle n'avoit pour tous enfans que lui & une fille qui étoit déja avantageusement mariée. La mere qui avoit de l'honneur & de la grandeur d'ame, encourageoit son fils à la vertu en lui representant l'exemple d'une infinité de jeunes gens de son âge qui s'avançoient d'eux-mêmes, ou faisoient voir au moins qu'ils étoient dignes des parens qui leur avoient donné le jour. N'étant donc plus question que de sçavoir où ils jetteroient leur plomb, la bonne femme dit à son fils : Je suis d'avis, Jaques, d'aller chez le compere Pierre ; (c'étoit le pere de Françoise.) Il est de nos amis, & ne voudroit pas nous tromper. C'etoit justement ce qu'il demandoit : Cependant il tint bon, & dit : Nous en prendrons où nous trouverons nôtre avantage, & le meilleur marché. Toutefois comme le compere Pierre étoit intime ami de feu mon pere, je serai bien-aise que nous nous adressions à lui avant que d'aller ailleurs. La mere & le fils allerent voir un matin le compere Pierre, qui les reçût

fort bien, comme vous sçavez que les marchands sçavent faire lors qu'ils sentent du profit. Ils firent déplier quantité de draps de soye, & mirent à part ce qu'il leur faloit ; mais ils ne pùrent convenir de prix ; ce que Jaques fit exprés, parce que la mere de sa maîtresse ne paroissoit pas. Ils sortirent enfin sans rien acheter, & allerent voir ailleurs. Mais Jaques ne trouvant rien de beau que chez sa maîtresse, ils y retournerent quelque tems aprés. La mere de Françoise s'y trouva, & les reçût le mieux du monde. Aprés les petites façons qui se font dans ces sortes de boutiques, la marchande estimoit ses marchandises plus que n'avoit fait son mari. Vous étes bien rigoureuse, Madame, lui dit Jaques. Voilà ce que c'est. Nous avons perdu nôtre pere, & l'on ne nous connoit plus. En disant cela il fit semblant de s'essuyer les yeux comme si l'idée paternelle lui eût fait répandre des larmes : Mais ce n'étoit que pour mieux acheminer les choses. La mere de Jaques qui y alloit à la bonne foi, dit là-dessus d'un ton dolent. Depuis la mort du pauvre homme nous ne nous sommes non plus frequentez, que si nous ne nous étions jamais connus. Voilà le cas qu'on fait des pauvres veuves. On se fit alors de nouvelles caresses, & on se promit mutuellement de se visiter plus souvent qu'on n'avoit jamais fait. Sur cela il vint d'autres marchands que le mari conduisit lui-même dans l'arriere-boutique. Le jeu-

ne

ne homme profitant du moment favorable dit à sa mere : Madame visitoit souvent autrefois les jours de fetes les saints lieux qui sont dans nòtre quartier, & principalement les Convens. Si en passant elle se donnoit la peine de venir quelquefois prendre de son vin, elle nous feroit beaucoup d'honneur & de plaisir. La marchande qui ne se défioit de rien, répondit, qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle avoit resolu d'y faire un voyage, & que s'il faisoit beau elle pourroit bien y aller le Dimanche suivant, & ne manqueroit pas de se donner l'honneur d'aller voir la Demoiselle. Cette conclusion fut suivie de celle du marché ; car pour peu de chose il ne faloit pas laisser perdre une si belle occasion.

Les choses étant en cet état, Jaques considerant qu'il ne pouvoit lui seul venir à bout de son dessein, resolut de le confier à un fidéle ami. Ils prirent de si bonnes mesures ensemble, qu'il ne s'agissoit plus que de l'execution. Le Dimanche étant venu, la marchande & sa fille ne manquerent pas au retour de leur devotion de passer chez la veuve, qu'elles trouverent avec une de ses voisines, causant dans une galerie du jardin, & sa fille qui se promenoit alors dans les allées avec son frere & son ami qui avoit nom Olivier. Jaques voyant sa maitresse, composa son visage de maniere qu'il ne changea aucunement de contenance. Il alla donc recevoir la mere & la fille avec un air gai. Comme les vieux cherchent d'ordinaire les vieux, les trois s'assi-

rent ſur un banc le dos tourné du côté du jardin, dans lequel peu à peu les deux Amans entrerent, & allerent en ſe promenant au lieu où étoient les deux autres. Ils ſe firent quelques careſſes de compagnie, & ſe promenerent tout de nouveau. Durant cette promenade, Jaques conta ſi bien à Françoiſe ſon glorieux martire, qu'elle ne pouvoit accorder & n'oſoit refuſer ce que ſon Amant lui demandoit. Il n'en falut pas davantage pour lui faire connoitre qu'elle en tenoit. Je dois vous dire que pendant cette converſation ambulante ils paſſoient & repaſſoient ſouvent le long du banc où les bonnes femmes étoient aſſiſes pour prevenir les ſoupçons, parlant toûjours de choſes vulgaires & familieres, & folâtrant de tems en tems dans le jardin. Les bonnes femmes s'accoûtumerent ſi bien au bruit durant une demi-heure, que Jaques fit enfin ſigne à Olivier, qui joüa ſi bien ſon perſonnage avec l'autre fille qu'il entretenoit, qu'elle ne s'apperçût point que les Amans entraſſent dans un préau couvert de ceriſiers, & bien clos d'hayes de Roſiers & de Groſeliers fort hauts, faiſant ſemblant d'aller abatre des amandes à un coin du préau, mais en effet pour abatre des prunes. Auſſi Jaques au lieu de donner la cotte verte a ſa maitreſſe, lui donna la cotte rouge, & la lui donna ſi bien, que la couleur lui en vint au viſage, ſe trouvant ſurpriſe un peu plutôt qu'elle ne penſoit Comme les prunes étoient mures, ils les eurent cueillies en ſi peu de tems, qu'Olivier même ne pût le croire, que quand il

vit

vit que Françoise baissoit la vûe, & paroissoit toute honteuse. Cela le fit défier de la verité, parce qu'auparavant elle alloit la tête levée, sans craindre qu'on vit dans ses yeux la veine qui doit être rouge, devenue de couleur d'azur. Jaques s'en apperçût, & le mit à la raison en lui faisant les remontrances necessaires. Les Amans firent encore deux ou trois tours de jardin; mais ce ne fut pas sans que la Belle dit en pleurant & soûpirant: Helas! est-ce pour cela que vous m'aimiez? Si je l'eusse pensé, mon Dieu! Que ferai-je? Me voilà perdue pour toute ma vie. Quel cas ferez-vous desormais de moi, au moins si vous étes du nombre de ceux qui n'aiment que pour le plaisir? Que ne suis-je plutôt morte, helas! que de faire une telle faute? Toutes ces reflexions ne se faisoient point sans répandre beaucoup de larmes. Mais Jaques la consola si bien, & lui fit tant de promesses & tant de sermens, qu'avant que d'avoit fait trois autres tours de jardin, & aprés avoir fait un second signe à son ami, ils rentrerent dans le préau par un autre chemin, & quelque chose qu'elle pût faire, il n'y eut pas moyen de s'empêcher de reçevoir plus de plaisir à la seconde cotte verte, qu'elle n'avoit fait à la premiere. En un mot elle s'en trouva si bien, qu'ils resolurent dés lors de chercher les moyens de se revoir plus souvent & plus commodément, en attendant le moment favorable du pere. Une jeune femme voisine du marchand, un peu parente de Jaques, & bonne amie de Françoise, leur

aida beaucoup à mettre le bon homme à la raiſon. J'apprens qu'ils ont continué leur intrigue ſans ſcandale juſques à la conſommation de leur mariage. Françoiſe qui étoit fille unique, s'eſt trouvée bien riche pour la fille d'un marchand. Il eſt vrai que Jaques a attendu la meilleure partie du bien de ſa femme juſques à la mort du pere, qui étoit ſi ſerré & ſi défiant, qu'il s'imaginoit que ce qu'il tenoit d'une main, l'autre le lui déroboit.

Voilà, Meſdames, une amitié bien commencée, bien continuée, & encore mieux finie: Car encore qu'il ſoit ordinaire aux hommes de mépriſer une femme ou une fille dés qu'elle vous a donné ce que vous cherchez en elle avec le plus d'empreſſement; cependant ce jeune homme aimant bien & de bonne foy, & ayant connu à ſa maitreſſe ce que tout mari ſouhaite à une fille dont il veut faire ſa femme; ſçachant d'un autre côté que la Belle étoit de bonne famille, & ſage à la faute prés que lui-même lui avoit fait faire, ne voulut point commettre adultere ailleurs, ni broüiller un autre ménage: Et c'eſt en quoi je le trouve fort loüable. Cependant, dit Oyſille, ils ſont tous deux condamnables, & l'ami même n'eſt pas excuſable d'avoir été le miniſtre du crime, ou du moins l'adherent à un tel violement. Appellez-vous violement, dit Saffredant, quand les deux parties le veulent bien? Y a-t-il de meilleurs mariages que ceux qui ſe font ainſi par amourettes? Auſſi dit-on en proverbe, que les mariages ſe font au Ciel: Mais

Mais cela ne s'entend ni des mariages forcez, ni de ceux qui se font à prix d'argent, & qui passent pour bien & duement approuvez dés que le pere & la mere y ont donné leur consentement. Vous en direz ce qu'il vous plaira, repartit Oysille; mais il faut reconnoître l'obéissance paternelle, & au défaut de pere & de mere il faut avoir recours aux autres parens. Autrement s'il étoit permis à chacun de se marier à sa fantaisie, combien de mariages cornus ne se feroit-il point ? Peut-on se mettre dans l'esprit qu'un jeune homme & une fille de douze à quinze ans sçachent ce qui leur est propre ? Qui examineroit bien les mariages, il se trouveroit qu'il y en a pour le moins autant de mauvais de ceux qui se sont faits par amourettes, que de ceux qui se sont faits par contrainte. Les jeunes gens qui ne sçavent ce qu'il leur faut, se prennent sans examen au premier qu'ils rencontrent; puis s'appercevant peu à peu de la faute qu'ils ont faite, cette connoissance leur en fait faire encore de plus grandes. Ceux au contraire qui ne se sont pas mariez volontairement, sont entrez dans cet engagement par le conseil & à la solicitation de gens qui ont plus vû & ont plus de jugement que les mariez : De sorte que quand ils viennent à sentir le bien qu'ils ne connoissoient pas, ils le goûtent bien mieux, & l'embrassent avec beaucoup plus d'affection. Oüi, mais vous ne dites pas, Madame, reprit Hircan, que la fille avoit de l'âge, qu'elle étoit mariable, & qu'elle connoissoit l'iniquité de son pere, qui laissoit moisir son puce-

lage de peur de démoisir ses écus. Ne sçavez-vous pas que la nature est coquine ? Elle aimoit, elle étoit aimée, elle trouvoit son bien prêt, & pouvoit se souvenir du vieux proverbe, qui dit, que *qui refuse muse*. Toutes ces considerations jointes à la prompte execution de l'attaquant, ne lui donnerent pas le tems de se défendre. Aussi a-t-on remarqué qu'on reconnut incontinent aprés sur son visage un considerable changement en elle. Ce changement venoit peut-être de déplaisir d'avoir eu si peu de tems pour juger si la chose étoit bonne ou mauvaise : Aussi ne se fit-elle pas tirer l'oreille pour en faire une seconde épreuve. Pour moi, dit Longarine, je ne la trouverois pas excusable sans la bonne foi du jeune homme, qui faisant le personnage d'un honnête homme, ne l'a point abandonnée, & l'a prise telle qu'il l'avoit faite. Il me semble d'autant plus loüable en cela, que la jeunesse d'aujourd'hui est bien corrompue. Je ne prétens pas pour cela excuser la premiere faute du Cavalier qui l'accuse tacitement de rapt à l'égard de la fille, & de subornation à l'égard de la mere. Point, point, dit Dagoucin, il n'y a ni rapt, ni subornation, & tout s'est fait volontairement, tant du côté des meres qui ne l'ont pas empêché, quoi qu'elles ayent été dupées, que du côté de la fille qui s'en est bien trouvée, & qui ne s'en est aussi jamais plainte. Tout cela ne vient, repliqua Parlamente, que de la bonté & simplicité de la marchande, qui mena de bonne foi sa fille à la boucherie sans y penser. Pourquoi ne pas dire à la nôce, dit Simontault, puis-

puiſque cette ſimplicité ne fut pas moins avantageuſe à la fille, que préjudiciable à une femme qui fut trop aiſément la dupe de ſon mari. Puiſque vous en ſçavez le conte, dit Nomerfide, faites-nous le. Je vous donne ma voix. Trés-volontiers, répondit Simontault, à condition que vous me promettrez de ne point pleurer. Ceux qui diſent, Meſdames, que vous avez plus de malice que les hommes, auroient bien de la peine à produire un exemple comme celui dont je vais vous parler. Je prétens vous faire voir non ſeulement la grande malice d'un mari, mais auſſi l'extréme ſimplicité & bonté de ſa femme.





XLV. NOUVELLE.

Un mari donnant les Innocens à sa servante, trompe la simplicité de sa femme.

IL y avoit à Tours un homme d'esprit & rusé, qui étoit Tapissier de feu Monsieur le Duc d'Orleans, fils du Roi François I. Quoique ce Tapissier fût demeuré sourd aprés une grande maladie, il ne laissoit pas pour cela d'avoir tout son esprit, & d'en être si bien partagé, qu'il n'y avoit point d'homme de son

ſon métier plus ruſé que lui. Quant aux autres affaires du monde, vous verrez par ce que je vais vous conter, de quelle maniere il ſçavoit s'en tirer. Il avoit épouſé une femme de bien & d'honneur, avec laquelle il vivoit fort paiſiblement. Comme il craignoit fort de lui déplaire, elle s'étudioit auſſi à lui obéir en tout. Outre la grande amitié que le mari avoit pour ſa femme, il étoit ſi charitable, qu'il donnoit ſouvent à ſes voiſines ce qui appartenoit à ſa femme; ce qu'il faiſoit toutefois le plus ſecretement qu'il pouvoit. Ils avoient une bonne groſſe ſervante dont le Tapiſſier devint fort amoureux. Cependant craignant que la femme ne s'en apperçût, il affectoit ſouvent de la gronder, diſant que c'étoit la creature la plus pareſſeuſe qu'il eût jamais vûe; mais qu'il ne s'en étonnoit pas, puiſque ſa maîtreſſe ne la batoit jamais.

Un jour qu'on parloit de donner les Innocens, le Tapiſſier dit à ſa femme, que ce ſeroit une grande charité de les donner à ſa ſervante: Mais, ajoûta-t il, il ne faudroit pas qu'elle les reçût de vôtre main, car elle eſt trop foible, & vôtre cœur trop tendre. Si je voulois y employer la mienne, nous en ſerions bien mieux ſervis que nous ne ſommes. La pauvre femme qui ne ſe défioit de rien, le pria de vouloir faire l'operation, avoüant qu'elle n'avoit ni le cœur, ni la force de batre. Le mari accepta volontiers la commiſſion, & comme s'il eût voulu la bien feſſer, il fit acheter des verges les plus fines qu'il pût trouver. Pour faire accroire qu'il n'avoit pas
deſſein

dessein de l'épargner, il fit tremper les verges dans de la saumure, de maniere que la pauvre femme avoit plus de compassion de sa servante, que de défiance de son mari. Le jour des Innocens étant venu, le Tapissier se leva de bon matin, & monta à la chambre haute, où la servante étoit toute seule, & lui donna les Innocens bien autrement qu'il n'avoit dit à sa femme. La servante se mit à pleurer; mais ses larmes ne servirent de rien. Cependant de peur que sa femme ne vint, il commença à donner des verges sur le chalit avec tant de force qu'il les écorcha & rompit, & les apporta ainsi rompues à sa femme. Je croi, mamie, dit-il en arrivant, que vôtre servante se souviendra des Innocens. Le Tapissier étant sorti, la servante vint se jetter aux pieds de sa maîtresse, & lui dit, que son mari lui avoit fait le plus grand tort qu'on eût jamais fait à servante. La bonne femme s'imaginant qu'elle parloit des coups de verges qu'elle croyoit qu'elle eût reçûs, l'interrompit, & lui dit: Mon mari a bien fait, & il y a plus d'un mois que je le prie de le faire. Si vous avez du mal, j'en suis bien-aise. Ne vous en prenez qu'à moi. Il ne vous en a pas tant fait qu'il devoit. La servante voyant que sa maîtresse approuvoit une telle action, crut que ce n'étoit pas un aussi grand peché qu'elle s'étoit imaginé, puis qu'une femme qui passoit pour si vertueuse en étoit la cause: Aussi n'en osa-t-elle plus parler depuis.

Le Tapissier voyant que sa femme étoit aussi aise d'être trompée, que lui de la tromper,

per, resolut de lui donner souvent la même satisfaction, & gagna si bien la servante, qu'elle ne pleuroit plus pour avoir les Innocens. Il fit long-tems la même vie sans que sa femme s'en apperçût, tant qu'enfin l'hiver vint, & amena quantité de neiges. Comme le Tapissier avoit donné dans son jardin les Innocens à sa servante sur l'herbe verte, il voulut aussi le lui donner sur la neige. Un matin avant que personne fût éveillé, il la mena tout en chemise sur la neige. En badinant tous deux, & se jettant de la neige, ils n'oublierent pas le jeu des Innocens. Une voisine qui s'étoit mise à la fenetre qui regardoit droit sur le jardin pour voir quel tems il faisoit, vit l'exercice des Innocens, & trouva l'action si mauvaise, qu'elle resolut d'en avertir sa bonne commere, afin qu'elle ne fût plus la dupe d'un si méchant mari, & ne se servît pas davantage d'une servante si vicieuse. Aprés que le Tapissier eût fait tous ses beaux jeux, il regarda autour de lui s'il n'avoit été vû de personne, & vit sa voisine à la fenetre; ce qui le chagrina fort. Mais comme il sçavoit donner toutes sortes de couleurs à sa Tapisserie, il crut si bien colorer ce fait, que la voisine y seroit aussi bien trompée que sa femme. Il ne se fut pas plutôt recouché, qu'il fit lever sa femme en chemise, & la mena au même endroit qu'il avoit mené la servante. Il badina quelque tems avec elle à lui jetter de la neige, comme il avoit fait avec la servante; ensuite il lui donna les Innocens comme il avoit fait à l'autre, & puis furent se recoucher. Dés la premiere fois

fois que la bonne Tapiſſiere alla à la Meſſe, ſa voiſine & bonne amie ne manqua pas de s'y trouver, & avec un fort grand empreſſement la pria, ſans lui dire davantage, de chaſſer ſa ſervante, qui étoit une méchante & dangereuſe creature. La Tapiſſiere répondit qu'elle n'en feroit rien, à moins qu'elle ne lui dit à l'avance pourquoi elle la croyoit ſi méchante & ſi dangereuſe. La voiſine ſe voyant ainſi pouſſée, lui dit enfin, qu'un matin elle l'avoit vue dans ſon jardin avec ſon mari. C'étoit moi, ma commere mamie, répondit la bonne femme en riant. Comment, dit l'autre ? Tout en chemiſe au jardin à cinq heures du matin ! Oui, ma commere, dit la Tapiſſiere, c'étoit en conſcience moi-même. Ils ſe jettoient de la neige, continua la voiſine, puis aux tetons, puis ailleurs auſſi privément qu'il étoit poſſible. Oui, ma commere, repliqua la Tapiſſiere, c'étoit moi-même. Mais ma commere, reprit la voiſine, je les ai vû faire ſur la neige une choſe qui ne me ſemble ni belle ni honnète. Soit, commere mamie, repartit la Tapiſſiere ; mais comme je vous ai dit, & vous le redis encore, c'étoit moi-même, & non ma ſervante, qui ai fait tout cela ; car mon mari & moi bodinons ainſi privément. Ne vous en ſcandaliſez point, je vous prie. Vous ſçavez que nous devons de la complaiſance à nos maris. Ainſi s'en retourna la voiſine, ſouhaitant bien plus d'avoir un tel mari, que de venir demander celui de la bonne commere. Le mari de retour, ſa femme lui conta tout du long ce que ſa commere lui avoit dit.

Bien

Bien vous en prend, mamie, lui dit le Tapiſſier, que vous étes une femme de bien & d'eſprit ; car ſans cela il y a long-tems que nous ſerions ſeparez. Mais j'eſpere que Dieu nous fera la grace de nous aimer autant à l'avenir que nous nous ſommes aimez par le paſſé, & cela pour ſa gloire & pour nòtre ſatisfaction. Amen, mon ami, dit la bonne femme. J'eſpere auſſi que vous ſerez content de ce que je contribuerai de ma part à la bonne intelligence.

Il faudroit être bien incredule, Meſdames, ſi aprés avoir vû une hiſtoire ſi veritable, on jugeoit qu'il y a en vous autant de malignité qu'aux hommes, quoi qu'à dire la verité ſans faire tort à perſonne, on ne ſçauroit manquer de conclure au ſujet de l'homme & de la femme dont il s'agit, que ni l'un ni l'autre ne vaut rien. Cet homme-là, dit Parlamente, étoit prodigieuſement méchant ; car d'un côté il trompoit ſa femme, & de l'autre ſa ſervante. Vous n'avez donc pas bien entendu le conte, dit Hircan ; car il eſt dit qu'il les contenta toutes deux en une matinée ; grand ouvrage, attendu la contrarieté de leurs intérêts. En cela, repliqua Parlamente, il eſt doublement fourbe, de ſatisfaire à la ſimplicité de l'une par un menſonge, & à la malice de l'autre par un vice. Mais je conçois fort bien que ces pechez ſeront toujours pardonnez tant qu'on aura des juges comme vous. Je vous aſſure pourtant, repartit Hircan, que je n'entreprendrai jamais rien de ſi grand ni de ſi difficile. Pourvû que je vous rende compte, ma journée ne

ne ſera pas mal employée. Si l'amour reci-proque ne contente le cœur, repliqua Parlamente, tout le reſte ne ſçauroit le contenter. Il eſt vrai, dit Simontault. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas une plus grande peine que d'aimer, & de n'être pas aimé. J'en ſuis perſuadée auſſi, dit Oyſille ; & cela me rapelle un conte, que je n'avois pas reſolu de mettre au rang des bons. Cependant puiſqu'il ſe preſente, il faut qu'il paſſe.



XLVI.



XLVI. NOUVELLE.

D'un Cordelier qui disoit qu'un mari faisoit un grand crime de batre sa femme.

IL y avoit à Angoulême, où le Comte Charles pere du Roi François I. faisoit souvent sa residence, un Cordelier nommé de Valles, sçavant & si estimé pour la prédication, qu'il fut choisi pour prêcher l'Avent devant le Comte. Ce qui lui aquit encore plus de reputation. Il arriva durant les Avents, qu'un

jeune étourdi de la ville qui avoit épousé une jeune femme & assez belle ne laissoit pas de courir à droit & à gauche avec autant ou plus de dissolution que s'il eût été à marier. La jeune femme en étant avertie ne pouvoit dissimuler son ressentiment, & souvent elle en recevoit en passant ses gages plutôt & d'une autre maniere qu'elle n'eût voulu. Tout cela ne lui faisoit point discontinuer ses lamentations, & quelquefois même elle en venoit jusqu'aux injures. Elle irrita par ce moien son mari, de maniere qu'il la batit à sang & à marques. Elle fit plus de bruit qu'auparavant. Les voisines qui sçavoient le sujet de leur querelle, ne pouvoient se taire, mais crioient publiquement par les ruës. He, fi, fi! Au diable, au diable, de tels maris. Par bonheur le Cordelier de Valles passoit alors par-là. Ayant entendu le bruit, & appris quel en étoit le sujet, il se resolut d'en toucher un mot le lendemain dans son Sermon ; aussi n'y manqua-t-il pas. Il fit venir à son sujet le mariage, & l'amitié dont il doit être accompagné. Il fit l'éloge du mariage, & blâma fort ceux qui en violoient les devoirs, & compara l'amour conjugal à l'amour paternel. Il dit entr'autres choses, qu'un mari étoit plus condamnable de batre sa femme, que de batre son pere ou sa mere : Car, dit-il, si vous batez vôtre pere ou vôtre mere, on vous envoyera pour penitence à Rome ; mais si vous batez vôtre femme, elle & ses voisines vous envoyeront à tous les Diables, c'est-à-dire en enfer. Voyez, dit-il, quelle diffe-

difference il y a entre ces deux penitences. On revient d'ordinaire de Rome ; mais de l'enfer on n'en revient point. *Nulla est redemptio.* Il fut averti depuis que les femmes faisoient leur Achille de ce qu'il avoit dit, & que les maris n'en pouvoient plus être les maîtres : A quoi il voulut remedier comme il avoit fait à l'inconvenient des femmes. Pour cet effet il compara dans un autre Sermon les femmes aux Diables, & dit, que c'étoit les deux plus grands ennemis de l'homme, & ses tentateurs perpetuels dont il ne pouvoit se défaire ; & sur tout la femme. En effet, dit-il, les Diables s'enfuyent en leur montrant la croix, & les femmes font tout le contraire ; car c'est ce qui les apprivoise, qui les fait aller & venir, & qui est cause qu'elles donnent à leurs maris une infinité de passions. Sçavez-vous, mes bonnes gens, dit-il, parlant aux maris, le moyen d'y remedier ? Le voici. Quand vous verrez que vos femmes vous tourmenteront sans cesse, comme elles ont de coûtume, démanchez la croix, & les rossez bien avec le manche. Vous n'aurez pas fait cela vivement trois ou quatre fois, que vous vous en trouverez bien, & verrez que comme on chasse le Diable par la vertu de la croix, vous chasserez aussi & ferez taire vos femmes par la vertu du manche de la même croix, pourvû qu'elle n'y soit pas attachée.

Voilà, Mesdames, un échantillon des Ser-

mons du venerable Cordelier de Valles, de la vie duquel je ne vous dirai pas autre chose, & pour raison. Je vous dirai seulement, que quelque bonne mine qu'il fit, car j'ai connu le personnage, il étoit beaucoup plus pour les femmes que pour les hommes. C'est ce qu'il témoigna bien mal à ce dernier Sermon, dit Parlamente, puisqu'il apprenoit aux hommes à les mal-traiter. Vous ne comprenez pas sa ruse, dit Hircan. Comme vous n'avez pas beaucoup d'experience de la guerre, aussi ne sçavez-vous pas les stratagémes qui y sont necessaires, entre lesquels celui-ci est un des plus grands, sçavoir, de mettre la division dans le camp de son ennemi, parce qu'alors il est plus aisé à batre. De même maître Moine sçavoit fort bien que l'aversion & l'emportement entre mari & femme font souvent lâcher la bride à l'honneur des femmes. Comme la vertu est la garde de cet honneur, elle est entre les mains des loups avant qu'elle se croye égarée. Quoi qu'il en soit, repliqua Parlamente, je ne pourrois jamais aimer un homme qui auroit mis la discorde entre mon mari & moi, jusques à en venir aux mains. Car quand on en vient aux coups, adieu l'amour. Cependant ils font si bien les chatemites, à ce que j'ai entendu dire, quand ils en veulent gober quelqu'une, & parlent d'une maniere si engageante, que je suis bien persuadée qu'il y auroit plus de danger à les écouter tête à tête, que de recevoir publiquement des coups d'un mari, qui à cela prés ne laisseroit pas d'être

d'être bon mari. A la verité, dit Dagoucin, ils se sont si bien fait connoître par tout, qu'on a sujet de les craindre, quoi qu'à mon avis on soit digne de louange de n'être point soupçonneux. Cependant, dit Oysille, on doit soupçonner le mal qu'on peut éviter ; & il vaut mieux craindre un mal chimerique, que de tomber dans un mal réel par un excez de credulité. Pour moi je n'ai jamais sçû qu'aucune femme ait été trompée pour ne s'être pas pressée à croire les hommes ; mais j'en ai connu beaucoup qui l'ont été pour avoir cru trop facilement leurs mensonges. Partant je soûtiens, que ceux qui ont charge d'hommes, de femmes, de villes, & d'états, ne sçauroient jamais trop craindre & soupçonner le mal qui peut arriver. La méchanceté & la trahison sont si fort en vogue, qu'on ne sçauroit être trop en garde ; & le Pasteur qui n'est pas vigilant sera toûjours la dupe du loup artificieux & rusé. Il est pourtant vrai, repliqua Dagoucin, qu'une personne défiante & soupçonneuse ne peut jamais entretenir un parfait ami ; & assez d'amis ont rompu pour un simple soupçon. Si vous en sçavez quelque exemple, reprit Oysille, dites-le, je vous donne ma voix. J'en sçai un, répondit Dagoucin, si veritable, que vous aurez du plaisir à l'entendre. Je vais vous entretenir, Mesdames, de ce qui rompt le plus aisément une bonne amitié, c'est quand la sûreté de l'amitié commence à faire naître le soupçon. Comme on ne peut pas faire un plus grand hon-

neur à ſon ami que de ſe fier en lui, on ne peut auſſi lui faire un plus ſenſible outrage que de s'en défier. La raiſon eſt, qu'on le croit par-là tout autre que l'on ne veut qu'il ſoit; ce qui cauſe la rupture de pluſieurs bons amis, & les rend ennemis, comme vous verrez par le conte que je vais vous faire.





XLVII. NOUVELLE.

Un Gentilhomme du Perche se défiant de son ami, l'oblige à lui faire le mal dont il le soupçonnoit.

IL y avoit prés du Païs du Perche deux Gentilshommes, qui avoient été dés leur enfance si parfaitement bons amis, que ce n'étoit qu'un cœur, une maison, un lit, une table, & une bourse. Leur parfaite amitié dura long-tems sans qu'il y eût jamais entr'eux

le moindre démêlé, la moindre parole même qui sentit la contestation ; vivant non seulement comme deux freres, mais comme un homme seul. L'un des deux se maria, & ne laissa pas pour cela d'aimer son compagnon avec lequel il vivoit aussi bien qu'à l'ordinaire. Quand ils se trouvoient en quelque lieu où les lits n'étoient pas en grand nombre, il le faisoit coucher avec sa femme & lui : il est vrai qu'il étoit au milieu. Tous leurs biens étoient communs, de sorte que le mariage, quelque chose qui pût arriver, n'altera jamais cette parfaite amitié. Mais comme il n'y a rien de solide & de permanent en ce monde, le tems apporta du changement à la felicité d'une maison trop heureuse. Le mari oubliant la confiance qu'il avoit en son ami, devint jaloux sans aucun sujet de lui & de sa femme, à laquelle il ne pût s'empêcher de dire des duretez. Elle en fut d'autant plus surprise, qu'il lui avoit ordonné d'avoir pour son ami, à une chose prés, les mêmes égards & les mêmes bontez que pour lui. Cependant tout cela n'empêcha pas qu'il ne lui défendit de lui parler, à moins que ce ne fût en grosse compagnie. Elle fit sçavoir cette défense à l'ami de son mari, qui n'en crut rien, sçachant fort bien qu'il n'avoit rien pensé ni fait dont son ami pût être fâché. Comme il avoit accoûtumé de ne lui rien cacher, il lui dit ce qu'il avoit appris, le priant de ne lui déguiser rien, étant bien-aise de ne lui donner ni en cela, ni en autre chose le moindre sujet de rompre une amitié qui s'étoit si long-tems soûtenue.

Le

Le mari l'aſſûra qu'il n'y avoit jamais penſé, & que ceux qui avoient répandu ce bruit, en avoient fauſſement menti. Je ſçai bien, dit l'ami, que la jalouſie eſt une paſſion auſſi inſupportable que l'amour; & quand vous ſeriez jaloux, & même de moi, je ne vous en ſçaurois pas mauvais gré, car vous n'en ſeriez pas le maître. Mais j'aurois ſujet de me plaindre d'une choſe qui eſt en vôtre pouvoir, c'eſt de me cacher la choſe, attendu que vous ne m'avez jamais rien caché quelque opinion & paſſion que vous ayez euë. De mon côté ſi j'étois amoureux de vôtre femme, vous ne devriez point m'en faire un crime, car l'amour eſt un feu dont on n'eſt pas le maître : mais ſi je vous cachois la choſe, & que je cherchaſſe les moyens de le faire connoître à vôtre épouſe, je ſerois le plus méchant homme qui fut jamais. D'ailleurs quoi que vous ayez une honnête femme & une femme de bien, je puis vous aſſûrer que quand elle ne ſeroit pas vôtre femme, c'eſt la perſonne que j'aye jamais vûe dont je me préoccuperois le moins. Je vous prie donc, ſi vous avez le moindre ſoupçon, de me le dire, afin d'y mettre ſi bon ordre, que nôtre amitié qui a tant duré ne ſe rompe point pour une femme : Car quand j'aimerois la vôtre plus que toutes les femmes du monde, je ne lui parlerois jamais cela étant, parce que je préfere vôtre amitié à toute autre. Le mari lui fit de grands ſermens qu'il n'avoit jamais eu cette penſée, & le pria de faire chez lui comme à l'ordinaire. Je le ferai puiſque vous le voulez,

lez,

lez, répondit l'ami; mais je vous prie de trouver bon que je ne demeure jamais avec vous, si aprés cela vous avez ce sentiment de moi, & que vous me fassiez un secret, ou que vous le trouviez mauvais. Vivant donc comme à l'ordinaire, il arriva qu'au bout de quelque tems le marié tomba plus que jamais dans ses soupçons jaloux, & commanda à sa femme de ne lui faire plus si bonne mine que de coûtume. Elle en avertit incontinent l'ami, & le pria de ne plus parler à elle, ayant ordre aussi de ne plus parler à lui. L'ami voyant par cet avis, & par certaines grimaces qu'il voyoit faire à son compagnon, qu'il ne lui avoit pas tenu parole, lui dit en grosse colere: Si vous étes jaloux, mon ami, c'est chose naturelle; mais aprés les sermens que vous en avez fait, je ne puis m'empêcher de vous dire que je me plains de vous de me l'avoir si long-tems caché. J'ai toûjours tâché d'éloigner tout ce qui pouvoit traverser nôtre amitié; mais je vois avec regret, & sans qu'il y ait de ma faute, que je n'y ai pas aussi bien réüssi que je l'avois esperé, puisque vous étes non seulement jaloux de vôtre femme & de moi; mais que vous voulez encore en faire mistere, afin que vôtre maladie dure si long-tems, qu'elle se convertisse en haine, & qu'à l'amitié la plus étroite qu'on ait vû de nôtre tems, succede l'inimitié la plus mortelle. J'ai fait ce que j'ai pû pour prevenir cet inconvenient: mais puisque vous me croyez si méchant, & le contraire de ce que j'ai toûjours été, je vous jure & vous assûre que je suis tel

que

que vous me croyez, & que je n'aurai point de repos, que je n'aye eu de vôtre femme ce que vous vous imaginez que je recherche: & je vous avertis de vous donner desormais garde de moi. Puisque le soupçon vous a fait renoncer à mon amitié, le dépit me fera renoncer à la vôtre. Le mari se mit en devoir de lui faire accroire que tout cela étoit faux; mais il n'en vouloit jamais rien croire. Les meubles & les biens qu'ils avoient en commun furent partagez, & ce partage fut suivi de celui de leurs cœurs, qui avoient toûjours été si unis. L'ami fit ce qu'il avoit promis, & n'eut point de repos qu'il n'eût fait son ami cocu.

Autant puisse-t-il en arriver, Mesdames, à ceux qui sans sujet se défient de leurs femmes. Une femme d'honneur se laisse plutôt vaincre par le desespoir, que par tous les plaisirs du monde, & plusieurs maris injustement jaloux font en sorte qu'ils le sont enfin à juste titre, & font faire à leurs femmes ce qu'ils soupçonnent qu'elles fassent. On dit que la jalousie est amour, je le nie: car quoi que l'amour en sorte, comme la cendre fait du feu, il est certain néanmoins que la jalousie éteint l'amour comme les cendres éteignent le feu. Je suis persuadé, dit Hircan, qu'il n'y a rien de plus chagrinant pour un homme ou pour une femme, que d'être injustement soupçonné. Pour moi il n'y a rien qui me fit plutôt rompre avec mes amis. Si ce n'est pas, dit Oysille, une excuse raisonnable pour une femme qui se venge des soupçons de son mari à sa propre honte, c'est faire comme celui qui ne pouvant tuer son enne-

ennemi, se donne un coup d'épée au travers du corps, ou qui se mord les doigts lorsqu'il ne peut égratigner son Antagoniste. Elle eut plus sagement fait de faire connoître à son mari qu'il avoit tort en ne parlant jamais à son ami; car le tems les auroit raccommodez. Elle agit en femme de cœur, dit Emarsuite; & s'il y avoit beaucoup de femmes qui fissent de même, les maris iroient plus bride en main. Quoi qu'il en soit, dit Longarine, la patience fait enfin triompher une femme chaste, & il faut qu'elle s'en tienne là. Toutefois, dit Emarsuite, une femme peut bien n'être pas chaste sans pecher. Comment l'entendez-vous, répondit Oysille? Quand elle en prend un autre pour son mari, repartit Emarsuite. Et qui est la sotte, repliqua Parlamente, qui ne connoisse pas la difference qu'il y a entre son mari & un autre, de quelque maniere qu'il puisse se travestir? Il y en a eu, & il y en aura, répondit Emarsuite, qui ont été trompées à la bonne foi, & qui partant ne sont point coupables. Si vous en sçavez quelqu'une, dit Dagoucin, faites-nous en le conte, je vous donne ma voix. Je trouve que l'innocence & le peché sont deux choses bien incompatibles. Si les histoires qui vous ont ci-devant été faites, ne vous ont pas suffisamment fait voir, Mesdames, qu'il est dangereux de loger ceux qui nous appellent mondains, qui se regardent comme des Saints, & qui se croyent bien plus regenerez que nous, voici un exemple qui nous convaincra qu'ils sont hommes comme les autres, & même un peu plus que les autres.

XLVIII.



XLVIII. NOUVELLE.

Deux Cordeliers prirent ſucceſſivement la place de l'époux la premiere nuit de ſes nôces: & en furent châtiez.

LE Cabaretier d'un village de Perigord maria une de ſes filles. Il invita à la nôce tous ſes parens & amis, & les traita du mieux qu'il pût. Deux Cordeliers arriverent le jour des noces, & comme il n'étoit pas de la bienſéance qu'ils fuſſent à la nôce, on leur donna à

à ſouper dans leur chambre. Celui des deux qui avoit le plus d'autorité & de malice s'imagina que puiſqu'on ne lui vouloit pas donner part à la table, il devoit avoir part au lit, & reſolut de leur faire un tour de ſon métier. Le ſoir étant venu & la dance commencée, le Cordelier regarda long-tems la mariée à la fenêtre, & la trouva belle & fort à ſon gré. Il apprit des ſervantes en quelle chambre elle devoit coucher, & trouva que c'étoit prés de la ſienne, dont il fut fort aiſe. Pour parvenir à ſes fins il fit bonne garde qu'il vit dérober la mariée, que les vieilles emmenerent comme elles font d'ordinaire. Comme il étoit encore de bonne heure, le marié ne vouloit pas quitter la dance, à laquelle il étoit ſi échauffé, qu'il ſembloit qu'il eût oublié ſa femme ; ce que n'avoit pas fait le Cordelier. Auſſi-tôt qu'il entendit que la mariée étoit couchée, il quitta ſon habit gris, & s'alla prendre la place du marié. La peur d'être ſurpris ne lui permit pas de faire longue ſeance. Il ſe leva donc, & alla au bout d'une allée où il avoit mis ſon camerade en ſentinelle, qui lui fit ſigne que le marié dançoit encore. Le Cordelier qui n'en avoit pas pris à ſuffiſance s'en retourna avec la mariée juſques à ce que ſon compagnon lui fit ſigne qu'il étoit tems de dénicher. Le Cordelier avoit à peine décampé, que le mari vint ſe coucher. Empreſſé comme un homme qui croyoit rompre la glace, il ſe mit en devoir de faire l'époux. La femme que le Cordelier avoit rudement exercée, & qui ne demandoit que du repos, ne

ne pût s'empêcher de dire à son mari : Avez-vous resolu de ne jamais dormir, & de me tourmenter sans cesse ? Le pauvre mari qui ne venoit que de se coucher, lui demanda fort étonné quel tourment il lui avoit fait, vû qu'il avoit dancé tout le soir. C'est bien dancé, dit la pauvre femme : voici la troisiéme fois que vous étes venu vous coucher. Il me semble que vous feriez mieux de dormir.

A ces mots le mari fort étonné ne songea qu'à sçavoir la verité du fait. Aprés qu'elle lui eut conté comme la chose s'étoit passée, ne doutant pas que ce ne fût les Cordeliers, il se leva incontinent, & s'en alla à leur chambre, qui comme il a été dit, n'étoit pas éloignée de la sienne. Ne les trouvant point, il cria au secours, & si haut que tous ses amis accoururent. Aprés qu'ils eurent entendu le fait, chacun lui aida avec chandelles, lanternes, & avec tous les chiens du village à chercher les Cordeliers. Ne les trouvant point dans les maisons, ils firent tant de diligence, qu'ils les attraperent dans les vignes, où ils les traiterent comme ils meritoient : car aprés les avoir bien batus, ils leur couperent les bras & les jambes, & les laisserent dans les vignes à la garde de Bachus & de Venus, dont ils étoient meilleurs disciples que de Saint François.

Ne vous étonnez pas, Mesdames, si ces gens-là qui se distinguent par une maniere de vivre differente de la nôtre, font des choses que des avanturiers auroient honte de faire,

re. Etonnez-vous plutôt qu'ils ne fassent encore pis, quand Dieu retire sa grace d'eux. L'habit ne fait pas, comme on dit, toûjours le Moine. Il le défait souvent, & l'orgueil en est la cause. Mon Dieu! dit Oysille, ne sortirons-nous jamais des contes de ces Moines? Si les Dames, les Princes, & les Gentilshommes ne sont point épargnez, dit Emarsuite, il me semble qu'ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on ne les épargne point aussi. Ils sont pour la plûpart si inutiles, qu'on n'en parleroit jamais s'ils ne faisoient quelque sceleraterie digne de memoire. On dit communément, qu'il vaut mieux faire du mal, que de ne rien faire du tout. Plus nôtre bouquet sera diversifié, plus il sera beau. Si vous voulez me promettre, dit Hircan, de ne vous point fâcher, je vous ferai un conte de deux personnes si confites en amour, que vous excuserez les pauvres Cordeliers d'avoir pris ce qui leur étoit nécessaire où ils l'ont trouvé, d'autant mieux que celle qui avoit assez à manger, cherchoit la friandise avec trop d'indiscretion. Puisque nous avons juré de dire la verité, dit Oysille, nous avons aussi juré de l'écouter. Vous pouvez donc parler librement; car les maux que nous disons des hommes ou des femmes, ne retombent que sur ceux qui sont les Heros du conte, & ne servent qu'à guerir les gens de l'estime qu'on a pour les créatures, & de la confiance qu'on pourroit avoir en el-

les,

les, en faiſant voir les fautes auſquelles elles ſont ſujettes, afin que nous ne fondions nos eſperances que ſur celùi qui eſt le ſeul parfait, & ſans lequel tout homme n'eſt qu'imperfection. Je vais donc, dit Hircan, conter hardiment mon hiſtoire.





XLIX. NOUVELLE.

D'une Comteſſe qui ſe divertiſſoit adroitement au jeu d'amour, & comment ſon manege fut découvert.

A La Cour d'un Roi de France nommé Charles (je ne dirai point le quantiéme pour l'honneur de celle dont je veux parler, & que je ne nommerai pas non plus par ſon nom propre) il y avoit une Comteſſe étrangere de fort bonne maiſon. Comme les

les choſes nouvelles plaiſent, cette Dame ſoit par la nouveauté de ſon habit, ſoit à cauſe de la richeſſe & de la magnificence dont il étoit accompagné, s'attira d'abord les yeux de tout le monde. Quoi qu'elle ne fût pas des plus belles, elle avoit néanmoins tant d'agrémens, tant de fierté, une gravité & une maniere de parler qui imprimoient tant de reſpect, que perſonne n'oſoit l'aborder que le Roi, qui en étoit paſſionnément amoureux. Pour l'entretenir avec plus de liberté, il donna au Comte ſon Epoux une commiſſion qui le tint long-tems éloigné de la Cour; & pendant ce tems-là le Roi ſe divertiſſoit avec la Comteſſe pour la dédommager de l'abſence de ſon mari. Pluſieurs Gentilshommes du Roi s'étant apperçus que leur maitre étoit bien traité de la Comteſſe, prirent la liberté de lui en parler, & entr'autres un nommé Aſtillon, homme hardi & de bonne mine. Elle lui parla d'abord avec tant de gravité, le menaçant de s'en plaindre au Roi ſon maitre, qu'elle penſa lui faire peur; mais lui qui n'étoit pas homme à s'étonner des menaces d'un Capitaine intrepide, ne fit pas grand cas de celles de cette femme, & la ſerra de ſi prés, qu'il la fit conſentir à un tête à tête, & lui dit même comme il falloit qu'il vint à ſa chambre; ce qu'il ne manqua ni de bien retenir, ni de bien executer. Afin que le Roi ne ſe défiât de rien, il pretexta un voyage, & demanda congé pour quelques jours. Il partit en effet de la Cour; mais dés la premiere journée il quitta

son train, & s'en vint de nuit recevoir les faveurs que la Comtesse lui avoit fait esperer, & qu'elle lui donna de fort bonne foi. Il fut si satisfait d'elle, & fit tant d'efforts pour la satsfaire, qu'il falut demeurer sept à huit jours enfermé dans une garderobe, ne vivant que de restaurans.

Pendant qu'il étoit enfermé, un de ses camarades nommé Duracier vint faire l'amour à la Comtesse. Elle fit à ce second les mèmes ceremonies qu'elle avoit fait au premier, lui parla d'abord rudement & fierement, & ne s'humanisa que peu à peu. Elle ne lâchoit un prisonnier que quand elle en avoit un autre pour mettre à sa place. Pendant que le second y étoit, il en vint un troisiéme nommé Valbenon. Il eut la même destinée que les deux premiers. Aprés ceux-la il en vint deux ou trois autres qui eurent tous part au gâteau. Cette vie dura assez long-tems, & l'intrigue fut conduite si finement, que les uns ne sçavoient rien de l'aventure des autres. Ils entendoient assez parler de l'amour que chacun avoit pour la Comtesse; mais il n'y en avoit pas un qui ne crût en être le seul favorisé. Chacun rioit de son concurrent qu'il croyoit avoir échoüé. Les Gentilshommes qu'on a nommé étant un jour à un regal où ils faisoient fort bonne chere, se mirent à parler de leurs bonnes fortunes, & des prisons où ils avoient été durant les guerres. Valbenon qui n'étoit pas homme a garder long-tems un secret qu'il croyoit lui être glorieux, ne pût s'empêcher de dire aux autres. Je sçai dans quel-

quelles prisons vous avez été ; mais pour moi j'ai été dans une qui me fera dire toute ma vie du bien des autres. Je ne croi pas qu'il y ait de prison au monde où l'on soit plus agreablement. Astillon qui avoit été le premier prisonnier, se douta d'abord de quelle prison il vouloit parler. Sous quel Geolier ou Geoliere, lui dit Astillon, avez-vous été si bien traité, que vous aimiez tant vôtre prison ? Quel que soit le Geolier, répondit Valbenon, la prison m'a été si agreable, que j'eusse bien voulu n'en pas sortir si-tôt ; car je n'ai été ni mieux, ni plus content. Duracier qui parloit peu, sentant fort bien qu'il s'agissoit de la prison où il avoit été aussi bien que les autres, dit à Valbenon. De quoi vous nourrissoit-on dans cette prison dont vous vous loüez si fort ? Le Roi ne mange rien de meilleur, ni de plus nourrissant, repliqua Valbenon. Mais encore faut-il que je sçache, repartit Duracier, si celui qui vous tenoit prisonnier, vous faisoit bien gagner vôtre pain ? Ha ventre bleu ! s'écria Valbenon, qui ne douta pas qu'on ne fût au fait, je pensois être seul ; mais à ce que je vois j'ai bien des Camarades. Astillon voyant ce démêlé où il avoit part comme les autres, dit en riant : Nous sommes tous à un même maître, compagnons & amis de nôtre jeunesse. Si nous avons tous la même part à la même mauvaise fortune, nous aurons sujet d'en rire tous de compagnie. Mais pour sçavoir si ce que je pense est vrai,

que je vous interroge, je vous prie ; & dites-moi tous la verité. Si ce que je croi nous est arrivé, c'est l'aventure la plus singuliere, & la plus plaisante qu'on sçauroit jamais s'imaginer. Tout le monde jura de dire la verité, au moins si les choses étoient de maniere qu'ils ne pûssent s'en empêcher. Je vous conterai mon aventure, dit Astillon, & vous me répondrez oui ou non, si la vôtre est semblable ou ne l'est pas. Chacun y ayant consenti. Premierement, dit Astillon, je demandai congé au Roi pour faire un petit voyage. Et nous aussi, répondirent-ils. Quand je fus à deux lieuës de la Cour, je laissai mon train, & m'allai rendre prisonnier. Nous fimes la même chose, dirent les autres. Je demeurai sept a huit jours, poursuivit Astillon, caché dans une garderobe, où je ne fus nourri que de restaurans, & des meilleures viandes que j'aye jamais mangé. Au bout de huit jours ceux qui me tenoient, me laisserent aller beaucoup plus foible que je n'étois arrivé. Tout le monde jura que la même chose lui étoit arrivée. Ma prison, continua Astillon, finit tel jour. La mienne, répondit Duracier, commença le propre jour que la vôtre finit, & dura jusqu'à un tel jour. Valbenon qui perdoit patience commença à jurer. Je vois par la sambleu, dit-il, que je suis le troisiéme, moi qui croyois être le premier & le seul ; car j'entrai & sortis tel jour. Les autres trois qui étoient à table jurerent qu'ils avoient succedé dans le même ordre. Puisqu'ainsi est, poursuivit Astillon, je designerai

ſignerai nôtre Geoliere. Elle eſt mariée, & ſon mari eſt éloigné. C'eſt la même, dirent-ils tous. Pour nous tirer tous de peine, reprit Aſtillon, comme je ſuis le premier enrôllé, je la nommerai auſſi le premier. C'eſt Madame la Comteſſe qui étoit ſi fiere, que gagnant ſon amitié, je m'imaginois avoir vaincu Ceſar. A tous les Diables ſoit la creature qui nous a fait tant travailler, & nous eſtimer ſi heureux de l'avoir gagnée. Il n'y eut jamais de plus méchante femme. Pendant qu'elle en avoit un en cage, elle pratiquoit l'autre pour ne laiſſer jamais la place vacante. J'aimerois mieux être mort, que de ne m'en venger pas. Ils demanderent à Duracier ce qu'il en penſoit, & de quelle maniere elle devoit être punie, ajoûtant qu'ils étoient prêts de mettre la main a l'œuvre. Il me ſemble, dit-il, que nous devons le dire au Roi nôtre maître, qui l'eſtime comme une Déeſſe. Nous ne ferons point cela, dit Aſtillon : nous avons aſſez de moyen de nous en venger ſans le ſecours de nôtre maître. Attendons-la demain quand elle ira à la Meſſe ; que chacun ait une chaîne de fer au cou, & quand elle entrera à l'Egliſe, nous la saluerons comme il appartient. Tout le monde approuva ce conſeil, & chacun ſe pourvût d'une chaîne de fer.

Le matin étant venu, ils ſe mirent tous en noir, avec leurs chaînes au cou en forme de colier, & ſe preſenterent à la Comteſſe comme elle alloit à l'Egliſe. Si-tôt qu'elle les vit en cet équipage, elle ſe mit à rire, & leur

 dit :

dit : Où vont ces gens si consternez ? Comme vos esclaves prisonniers, Madame, dit Astillon, nous venons pour vous rendre service. La Comtesse faisant semblant de ne pas entendre. Vous n'étes point mes prisonniers, répondit-elle, & je ne sçache pas que vous ayez plus de sujet que d'autres de me rendre service. Valbenon s'avança, & lui dit. Nous avons si long-tems mangé vôtre pain, que nous serions bien ingrats, Madame, de ne pas vous rendre service. Elle feignit de ne rien entendre, & fit toûjours bonne mine, croyant les étonner par-là : Mais ils joüerent si bien leur rôlle, qu'elle ne pût s'empêcher de connoître que la chose étoit découverte. Elle trouva d'abord moyen de les tromper ; car comme elle avoit perdu l'honneur & la conscience, elle ne prit point pour son compte la honte qu'ils vouloient lui faire. Elle préferoit son plaisir à tout l'honneur du monde : Aussi ne les reçût-elle pas plus mal pour cela, & ne marcha pas moins la tête levée. Ils en furent si surpris, qu'ils publierent enfin la honte qu'ils avoient voulu lui faire.

Si vous ne trouvez pas, Mesdames, que cette histoire soit propre à faire connoître que les femmes sont aussi méchantes que les hommes, je vous en conterai d'autres. Il me semble néanmoins que celle-ci suffit pour vous montrer qu'une femme, qui a perdu la honte, fait le mal cent fois plus hardiment qu'un homme. Il n'y eut point de

de femme à qui cette hiſtoire ne fît faire tant de ſignes de croix, qu'il ſembloit qu'elles voyoient tous les Diables de l'enfer. Humilions-nous, Meſdames, leur dit Oyſille, à la conſideration d'une action ſi horrible. La perſonne abandonnée de Dieu, & celle avec laquelle elle ſe joint, deviennent également méchantes. Comme ceux qui s'attachent à Dieu ſont animez de ſon Eſprit; auſſi ceux qui ſuivent le Diable ſont pouſſez par l'eſprit du Diable; & rien n'eſt plus brute que ceux que Dieu abandonne. Quelque choſe que cette pauvre Dame ait fait, dit Emarſuite, je ne ſçaurois louër ceux qui ſe vantent de leur priſon. Je croi, dit Longarine, qu'un homme n'a pas moins de peine à tenir ſa bonne fortune ſecrete, qu'à la pourſuivre. Il n'y a point de veneur qui ne prenne plaiſir à corner ſa priſe, ni d'Amant qui ne ſoit bien-aiſe de publier la gloire de ſa victoire. Voilà une opinion, dit Simontault, que je ſoûtiens heretique devant tous les Inquiſiteurs du monde; car je poſe en fait qu'il y a plus d'hommes ſecrets que de femmes. Je ſçai bien qu'il s'en trouveroit qui aimeroient mieux en être moins bien traitez, que de n'avoir pas la liberté de le dire. De là vient que l'Egliſe comme bonne mere a établi des Prêtres pour Confeſſeurs, & non pas des femmes, parce qu'elles ne peuvent rien cacher. Ce n'eſt pas pour cette raiſon, répondit Oyſille; mais c'eſt parce que les femmes haïſſent ſi fort le vice, qu'elles ne donneroient pas

ſi facilement l'abſolution que les hommes; & impoſeroient des penitences trop auſteres. Si elles étoient auſſi auſteres, dit Dagoucin, à impoſer des penitences, qu'elles le ſont à répondre, elles deſeſpereroient plus de pecheurs qu'elles n'en ſauveroient. Ainſi l'Egliſe a bien ordonné à tous égards. Je ne prétens pas pour cela excuſer les Gentilshommes qui ſe vantent de leur priſon, car jamais homme n'eut d'honneur à médire des femmes. Puiſque le fait étoit commun, repliqua Hircan, il me ſemble qu'ils faiſoient bien de ſe conſoler les uns les autres. Mais, repartit Guebron, ils ne le devoient jamais avouër pour leur honneur même Les livres de la table ronde nous apprennent, qu'il n'eſt point glorieux à un Chevalier de vaincre un autre Chevalier qui n'a pas de valeur. Je ſuis ſurpriſe, reprit Longarine, que cette pauvre femme ne mourût de honte devant ſes priſonniers. Celles qui l'ont perdue, répondit Oyſille, ont bien de la peine à la retrouver, à moins qu'un fort amour ne la leur ait fait perdre. Pour celles-là j'en ai vû beaucoup revenir. Je croi, dit Hircan, que vous en avez vû revenir celles qui y ſont allées : Car l'amour fort eſt bien rare chez les femmes. Je ne ſuis pas de vôtre avis, dit Longarine, car je ſçai qu'il y en a qui ont aimé juſqu'à la mort. J'ai tant d'envie d'en entendre une hiſtoire, répondit Hircan, que je vous donne ma voix, & je ſerai bien-aiſe de voir chez les femmes un amour dont je les ai toûjours cruës incapables.

pables.

pables. Vous le croirez, repartit Longarine, quand vous aurez entendu le conte, & vous demeurerez convaincu qu'il n'y a point de plus forte passion que l'amour. Comme elle fait entreprendre des choses presqu'impossibles pour avoir quelque plaisir en cette vie, aussi mine-t-elle plus que toutes les autres passions celui qui perd l'esperance de réüssir, comme vous allez voir par ce que je vais dire.





L. NOUVELLE.

Un Amant, aprés une ſaignée, reçoit des faveurs de ſa Maîtreſſe, & meurt, & eſt ſuivi de la Belle qui ſuccombe à ſa douleur.

IL n'y a pas encore un an qu'il y avoit à Cremone un Gentilhomme nommé Meſſire Jean-Pierre, qui avoit long-tems aimé une Dame de ſes voiſines; mais quelque choſe qu'il eût pû faire, il n'avoit jamais pû en avoir la réponſe qu'il ſouhaitoit, quoi qu'elle l'aimât

mât de tout son cœur. Le pauvre Gentilhomme en fut si affligé, qu'il se retira chez lui resolu d'abandonner la vaine poursuite d'un bien à laquelle il consumoit sa vie. Croyant se détacher de son inhumaine, il fut quelques jours sans la voir, & tomba dans une si profonde tristesse qu'il n'étoit plus connoissable. Ses parens firent venir des Medecins, qui lui voyant le visage jaune, crurent que c'étoit une opilation de foye, & le firent saigner. La Dame qui avoit tant fait la cruelle, sçachant fort bien qu'il n'étoit malade que du chagrin qu'il avoit qu'elle n'eût pas répondu à son amour, lui envoya une vieille confidente avec ordre de lui dire, que ne pouvant plus douter que son amour ne fût sincere & veritable, elle avoit resolu de lui accorder ce qu'elle lui avoit refusé pendant tant de tems; & que pour cet effet elle avoit trouvé moyen de sortir de chez elle, & d'aller en un lieu où il pouvoit la voir en toute liberté. Le Gentilhomme qui ce matin-là avoit été saigné au bras, se trouvant plus soulagé par cette ambassade, qu'il ne l'avoit été par tous les remedes de ses Medecins, lui manda qu'il ne manqueroit point de s'y trouver à l'heure qu'elle lui indiquoit, & qu'elle avoit fait un miracle évident, en ce qu'avec une seule parole elle avoit gueri un homme d'une maladie à laquelle toute la Faculté ne pouvoit trouver de remede. Le soir tant souhaité étant venu, il alla au lieu qui lui avoit été indiqué avec une joie si extréme, que ne pouvant augmenter il falloit necessairement qu'elle diminuât & prît fin. Il n'eut pas long-tems à attendre celle qu'il aimoit plus que son

ſon ame. Il ne s'amuſa pas à lui faire un long diſcours. Le feu qui le conſumoit le fit promptement courir au plaiſir qu'il ſe promettoit, & qu'il pouvoit croire à peine être en ſa puiſſance. Plus ivre d'amour & de volupté qu'il n'étoit neceſſaire, penſant trouver d'un côté un remede qui le fit vivre, il trouva de l'autre de quoi avancer ſa mort. Car s'étant oublié ſoi-même pour l'amour de ſa maitreſſe, il ne s'apperçût pas que ſon bras ſe débanda. La playe s'ouvrit, & le pauvre Gentilhomme perdit tant de ſang, qu'il en étoit tout baigné. Croyant que l'excés qu'il avoit fait étoit la cauſe de ſa laſſitude, il ſe mit en devoir de retourner chez lui. Alors l'amour qui les avoit trop unis, fit en ſorte qu'en quittant ſa maitreſſe, ſon ame en même tems le quitta. Il avoit perdu tant de ſang, qu'il tomba mort aux pieds de la Belle. La ſurpriſe, & la conſideration de la perte qu'elle faiſoit d'un ſi parfait Amant, de la mort duquel elle étoit la ſeule cauſe, la mirent hors d'elle-même. D'ailleurs faiſant reflexion à la honte qui lui en reviendroit ſi l'on trouvoit chez elle un corps mort, elle ſe fit aider par une ſervante de confiance, & porta le corps dans la ruë. Et ne voulant le laiſſer ſeul, elle prit l'épée du mort, reſolue de ſuivre ſa deſtinée, & de punir ſon cœur qui étoit cauſe de tout le mal. Elle ſe perça de cette épée, & tomba morte ſur le corps de ſon Amant. Le pere & la mere de cette fille ſortant au matin de leur maiſon, trouverent ce triſte ſpectacle. Aprés avoir fait les doleances qu'un accident ſi tragi-

que

que meritoit, ils les enterrerent tous deux ensemble.

Voilà, Mesdames, un malheur extréme, qu'on ne pût rapporter qu'à un amour de la même nature. Voila qui me plait, dit Simontault, quand l'amour est si reciproque, que l'un mourant l'autre ne veut pas survivre. Si Dieu m'avoit fait la grace de trouver une telle maîtresse, je croi que jamais homme n'eût aimé plus parfaitement que moi. Je suis persuadée, dit Parlamente, que l'amour ne vous auroit pas si fort aveuglé, que vous n'eussiez songé à mieux lier vôtre bras. Les hommes n'oublient plus leur vie pour les Dames. Le tems en est passé. Mais il n'est pas passé, répondit Simontault, que les Dames oublient la vie de leurs Amans pour leur plaisir. Je croi, dit Emarsuite, qu'il n'y a point de femme au monde qui se fasse un plaisir de la mort d'un homme, quand même il seroit son ennemi. Mais si les hommes veulent se tuer eux-mêmes, les Dames ne peuvent pas les en empêcher. Cependant, dit Saffredant, celle qui refusa du pain au pauvre affamé, doit être regardée comme sa meurtriere. Si vos prieres, dit Oysille, étoient aussi raisonnables que celles du pauvre qui demande l'Aumône, les Dames seroient trop cruelles de ne pas vous accorder ce que vous leur demandez. Mais graces à Dieu, cette maladie ne tue que ceux qui doivent mourir dans l'année. Je ne trouve point, Madame, repliqua Saffredant, qu'il y ait de plus grande necessité, que celle qui fait oublier toutes les autres. Quand on aime bien, on ne connoît d'autre pain que les

œilla-

œillades & la parole de celle qu'on aime. Qui vous laisseroit jeûner, dit Oysille, on vous feroit bien parler autrement. Je vous avouë, repliqua-t-il, que le corps pourroit s'en affoiblir ; mais non le cœur & la volonté. Cela étant, dit Parlamente, Dieu vous a fait bien de la grace de vous avoir fait tomber entre les mains de femmes qui vous ont donné si peu de satisfaction, qu'il faut vous en consoler à boire & à manger. Vous vous en aquittez si bien, qu'il me semble que vous devez louër Dieu de cette douce cruauté. Je suis si fait à la souffrance, ajoûta-t-il, que je commence à me trouver bien des maux dont les autres se plaignent. C'est peut-être, dit Longarine, que vos plaintes vous reculent de la compagnie, où vous seriez agréablement reçû sans cela : car il n'y a rien de si incommode qu'un Amant importun. Ajoûtez-y, dit Simontault, une Dame cruelle. Je vois bien, dit Oysille, que si nous voulions attendre que Simontault eût dit toutes ses raisons, nous trouverions Complies au lieu de Vêpres. C'est pourquoi allons louër Dieu de ce que cette journée s'est passée sans aucune dispute de consequence. Elle se leva la premiere, & fut suivie de tout le reste. Mais Simontault & Longarine ne cesserent de disputer, & avec tant de douceur, que sans tirer l'épée, Simontault eut la victoire, & fit voir qu'il n'y a point de plus grande necessité qu'une grande passion. Sur cela ils entrerent à l'Eglise où les Moines les attendoient. Aprés Vêpres on alla se mettre à table, où l'on parla autant qu'on mangea. La con-

versa-

versation ne finit pas avec le soupé ; & on l'auroit poussée bien avant dans la nuit, si Oysille ne leur avoit dit qu'ils pouvoient aller se délasser l'esprit par le sommeil. Elle ajoûta, qu'elle craignoit fort que la sixiéme Journée ne se passât pas aussi agréablement, que les cinq autres s'étoient passées, disant que quand on voudroit inventer, il n'étoit pas possible de faire de meilleurs contes que ceux qui avoient été faits. Tant que le monde durera, dit Guebron, il se fera tous les jours des choses dignes de memoire. Les méchans sont toûjours méchans, & les bons toûjours bons, & tant que la méchanceté & la bonté regneront sur la terre, il se fera toûjours quelque chose de nouveau, quoi que Salomon ait écrit qu'il *ne se fait* rien de nouveau sous le Soleil. Comme nous n'avons pas été appellez au Conseil privé de Dieu, & que par consequent nous ignorons les premieres causes, nous trouvons toûtes choses nouvelles, & d'autant plus admirables, que moins nous voudrions ou pourrions les faire. Ainsi ne craignez pas que les Journées suivantes ne vaillent autant que les passées, & songez seulement à bien faire votre devoir de vôtre côté. Oysille dit qu'elle se recommandoit à Dieu, au nom duquel elle leur donnoit le bon soir. Ainsi se retira toute la compagnie.

SIXIE'ME JOURNE'E.

LE lendemain plus matin que de coûtume, Madame Oysille alla preparer son exhortation dans la salle ; mais le reste de la

compagnie en étant avertis, le desir d'entendre ses bonnes instructions les fit habiller avec tant de diligence, qu'elle n'attendit pas longtems. Comme elle connoissoit leur cœur, elle lût l'Epître de saint Jean qui ne parle que d'amour. La compagnie trouva cette viande si douce, qu'encore que cette devotion fût plus longue que celle des autres jours, il sembloit à chacun qu'elle n'avoit pas duré un quart d'heure. Sortant de là ils allerent à la Messe, où chacun se recommanda au Saint Esprit. Aprés qu'ils eurent dîné & pris un peu de repos, ils se rendirent au pré pour continuer à conter des nouvelles. Madame Oysille demanda qui commenceroit la Journée ? Je vous donne ma voix, Madame, dit Longarine; car vous nous avez aujourd'hui fait une si belle leçon, qu'il seroit impossible que vous contassiez une histoire qui ne répondît pas à la gloire que vous avez aquise ce matin. Je suis bien fâchée, repartit Oysille, de ne pouvoir vous dire quelque chose d'aussi profitable que ce matin. Cependant ce que je vous dirai sera conforme aux preceptes de l'Ecriture qui nous avertit de ne nous point fier aux Princes ni aux fils des hommes, qui ne peuvent nous sauver. De peur que vous n'oubliez cette verité faute d'exemple, je vais vous en donner un fort veritable, & si nouveau, qu'à peine ceux qui ont vû ce triste spectacle, ont-ils essuyé leurs larmes.



LI. NOUVELLE.

Perfidie & cruauté d'un Italien.

UN Duc d'Italie, que je ne nommerai pas, avoit un fils de l'âge de dix-huit à vingt ans, qui fut fort amoureux d'une fille de bonne maison. N'ayant pas la liberté de lui parler comme il vouloit à cause de la bizarrerie de la coûtume du païs, il eut recours à un Gentilhomme qui étoit à son service, & amoureux d'une belle & jeune Demoiselle

qui servoit la Duchesse. Le Cavalier se servoit de cette Demoiselle pour faire dire à sa maitresse la grande passion qu'il avoit pour elle. Cette pauvre fille se faisoit un plaisir de lui rendre service, persuadée que n'ayant que de bonnes intentions, elle pouvoit avec honneur se charger de l'ambassade. Mais le Duc qui regardoit plus à l'interêt de sa maison, qu'à l'honnête amitié de son fils, craignit que cette intrigue ne le menât jusqu'au mariage. Il fit veiller tant de gens, qu'on lui vint dire que cette pauvre Demoiselle s'étoit mêlée de rendre des lettres de la part de son fils à celle dont il étoit si passionnément amoureux. Il en fut en si grosse colere, qu'il resolut d'y mettre ordre. Mais il ne sçût si bien dissimuler son ressentiment, que la Demoiselle n'en fût avertie. Elle connoissoit ce Prince pour méchant & sans conscience, & fut si épouvantée, qu'elle vint à la Duchesse, & la supplia de lui permettre de se retirer jusques à ce que sa colere fût passée. La Duchesse lui dit qu'elle tâcheroit de sçavoir avant que de lui donner son congé, de quelle maniere son mari prenoit la chose. Elle apprit bien-tôt que le Duc en parloit fort mal : Et comme elle le connoissoit, non seulement elle donna congé à la Demoiselle, mais lui conseilla même de se retirer dans un Convent, jusques à ce que l'orage fût calmé. Elle le fit le plus secretement qu'il lui fut possible ; mais non si secretement que le Duc n'en eût avis. Il demanda à sa femme avec un visage feint & joyeux, où étoit cette Demoiselle. La Duchesse

chesse qui crut que son Epoux en sçavoit la verité, lui dit ingenuement ce qui en étoit. Il feignit d'en être fâché, & dit, qu'il n'étoit pas besoin qu'elle fit cela, qu'il ne lui vouloit point de mal, & qu'elle n'avoit qu'à la faire revenir, parce que le bruit de ces sortes de choses n'étoit pas avantageux. La Duchesse lui dit que si cette pauvre fille avoit le malheur d'être hors de sa bienveillance, il valoit mieux qu'elle fût quelque tems sans paroitre devant lui : Mais il ne voulut point prendre en payement ses raisons, & lui commanda de la faire revenir. La Duchesse fit sçavoir à la Demoiselle la volonté du Duc son Epoux; mais ne s'y fiant point, elle la pria de trouver bon qu'elle ne hazardât rien, puisqu'elle-même sçavoit bien que le Duc ne pardonnoit pas si aisément. Cependant la Duchesse l'assûra sur sa vie & sur son honneur qu'elle n'auroit point de mal. La Demoiselle qui étoit bien persuadée que sa Maîtresse l'aimoit, & que pour rien du monde elle ne voudroit la tromper, se confia en sa promesse, croyant que le Duc ne voudroit jamais violer une parole dont l'honneur & la vie de sa femme étoit le garant, & s'en retourna bonnement. Aussi-tôt que le Duc eut avis de son retour, il vint dans la chambre de sa femme, & n'eut pas plutôt apperçû cette pauvre Demoiselle, qu'il commanda à ses Gentilshommes de la prendre, & de la mettre en prison. La Duchesse qui sur sa parole l'avoit tirée de son azile, en fut si outrée, qu'elle se jetta aux pieds de son mari, le suppliant que pour

ſon honneur, & pour l'honneur de ſa maiſon, il eût la bonté de ne faire point une telle action, puiſque pour lui obéir elle l'avoit tirée d'un lieu où elle étoit en ſûreté. Mais quelque priere qu'elle pût faire, & quelque raiſon qu'elle pût alleguer, elle ne pût amollir la dureté de ſon cœur, ni vaincre la forte reſolution qu'il avoit faite de ſe venger. Sans répondre un ſeul mot à ſa femme il ſe retira le plus promptement qu'il lui fut poſſible, & ſans forme de juſtice, oubliant Dieu & l'honneur de ſa maiſon, il fit cruellement pendre cette pauvre Demoiſelle. Je n'entreprens pas de vous conter quel fut le déplaiſir de la Ducheſſe : Il ſuffira de vous dire qu'elle en eut toute la douleur que devoit avoir une femme, une Dame d'honneur & de cœur, qui contre la foi qu'elle avoit promiſe, voyoit mourir une perſonne qu'elle auroit voulu ſauver. Beaucoup moins entreprendrai-je de vous dire quelle fut l'affliction du pauvre Gentilhomme ſon Amant. Il fit tout ce qu'il pût pour ſauver la vie à ſa maîtreſſe, & offrit même de mourir pour elle : mais rien ne fut capable de toucher le Duc, qui ne connoiſſoit point d'autre felicité que de ſe venger de ceux qu'il haïſſoit. Ainſi fut miſe à mort cette innocente contre les loix de l'honnêteté, & au grand regret de tous ceux qui la connoiſſoient

Voilà, Meſdames, de quoi eſt capable la méchanceté quand elle eſt jointe avec la puiſſance. J'avois entendu dire, dit Longarine, que la plûpart des Italiens, (je dis la plûpart, car il y a en Italie autant de gens de bien qu'en

autre

autre lieu du monde) étoient ſujets à trois vices par excellence : Mais je n'aurois pas cru qu'ils euſſent porté ſi loin la vengeance & la cruauté, que de faire mourir une perſonne pour ſi peu de choſe. Vous avez bien dit un des trois vices, lui dit Saffredant en riant ; mais il faut ſçavoir, Longarine, quels ſont les deux autres. Si vous ne le ſçavez pas, répondit Longarine, je vous l'apprendrois volontiers ; mais je ſuis aſſûrée que vous le ſçavez tous. Vous me croyez bien vicieux en diſant cela, repliqua Saffredant. Nullement, repartit Longarine ; Mais je croi que vous connoiſſez ſi bien la laideur du vice, que vous pouvez l'éviter mieux qu'un autre. Ne vous étonnez pas de cette cruauté, dit Simontault ; car ceux qui ont été en Italie en diſent des choſes ſi incroyables, que celle qu'on vient de conter, n'eſt au prix qu'une petite peccadille. Quand les François prirent Rivoli, dit Guebron, il y avoit un Capitaine Italien qui paſſoit pour un brave homme, & qui voyant mort un homme qui n'étoit pas autrement ſon ennemi, ſi ce n'eſt pour avoir pris parti de Guelphe à Gibelin, lui arracha le cœur, le rôtit ſur les charbons, le mangea avec avidité, & répondit à ceux qui lui demandoient s'il étoit bon, qu'il n'avoit jamais mangé rien de plus friand & de plus délicieux. Non content de cette belle action, il tua la femme du mort qui étoit groſſe, lui ouvrit le ventre pour en arracher le fruit qu'il mit en pieces contre les murailles. Il remplit d'avoine les corps du mari & de la femme, & y fit manger ſes chevaux. Jugez ſi cet homme-là

n'eût pas fait mourir une fille dont il auroit crû avoir été desobligé. Ce Duc, dit Emarsuite, avoit plus de peur que son fils ne se mariât pas richement, que de desir de lui donner une femme à son gré. Il n'y a point de doute, reprit Simontault, que le penchant des Italiens ne soit d'aimer plus que la nature ce qui n'est créé que pour son service. Voilà, dit Longarine, les pechez dont je voulois parler : car on sçait bien qu'aimer l'argent au de-là de ce qui est necessaire pour ses besoins, c'est en être idolatre. Parlamente dit que saint Paul n'avoit point oublié leurs vices, non plus que les vices de ceux qui s'imaginent surpasser les autres en prudence & en raison humaine, sur lesquelles ils comptent si fort, qu'ils ne rendent point à Dieu l'honneur qui lui appartient. C'est pourquoi le Tout-puissant jaloux de sa gloire, rend plus insensez que les bêtes brutes ceux qui se croient plus sensez que tous les autres hommes, & permet qu'ils fassent des actions contre nature qui font connoître évidemment que leur sens est reprouvé. C'est le troisiéme peché, dit Longarine en l'interrompant, auquel sont sujets la plûpart des Italiens. De bonne foi, dit Nomerfide, cette conversation me plaît : Et puisque ceux qu'on regarde comme les esprits les plus déliez, & comme les gens qui parlent le mieux, sont punis de cette maniere, & demeurent plus brutes que les brutes mêmes, il faut conclure que les humbles & les personnes d'un mediocre genie comme moi, seront doüez d'une sagesse Angelique. Je vous assûre, répondit Oysille que je ne suis pas

pas éloignée de vôtre sentiment; & je suis persuadée qu'il n'y en a point de plus ignorans, que ceux qui se croient sçavans. Je n'ai jamais vû de moqueur, dit Guebron, qui n'ait été moqué, de trompeur qui n'ait été trompé, ni d'orgueilleux qui n'ait été humilié. Vous me faites souvenir, reprit Simontault, d'une tromperie que je voudrois bien vous conter si elle étoit honnête. Puisque nous sommes ici, dit Oysille, pour dire la verité, dites-la quelle quelle soit. Je vous donne ma voix. Puisque vous le souhaitez, Madame, répondit Simontault, je m'en vais donc vous la dire.





LII. NOUVELLE.

D'un ſale déjeuné donné à un Avocat & à un Gentilhomme, par le valet d'un Apotiquaire.

DU tems du dernier Duc Charles, il y avoit à Alençon un Avocat nommé Antoine Bacheré, bon compagnon, & aimant à déjeuner du matin. Etant un jour aſſis devant ſa porte il vit paſſer un Gentilhomme qui s'appelloit Monſieur de la Tireliere. Comme il faiſoit froid, il étoit venu à pied pour une affai-

affaire qu'il avoit en ville, & n'avoit pas oublié chez lui sa grosse robe fourée de Renards. Voyant l'Avocat qui étoit à peu prés fait comme lui, il lui demanda l'état de ses affaires, & ajoûta qu'il ne s'agissoit plus que de trouver quelque bon déjeuné. L'Avocat répondit que ce déjeuné se trouveroit assez pourvû qu'il se trouvât quelqu'un qui le payât. Sur cela il le prit sous le bras, & lui dit : allons, mon compere, peut-être trouverons-nous quelque sot qui payera pour tous deux. Le hazard fit rencontrer derriere eux le garçon d'un Apotiquaire, jeune homme rusé & inventif, que l'Avocat railloit perpetuellement. Le garçon songea dés-lors à s'en venger, & sans reculer que de dix pas, il trouva derriere une maison un étron de belle taille, bien & duëment gelé. Il le mit dans un papier, & l'envelopa si proprement, qu'il sembloit un petit pain de sucre. Il regarda où étoient ses gens, & passant devant eux en homme fort pressé, il entra dans une maison, & laissa tomber de sa manche le pain de sucre comme par mégarde. L'Avocat le ramassa avec beaucoup de joye, & dit à la Tireliere : Ce fin valet payera nôtre écot ; mais allons-nous en vîte, de peur qu'il ne revienne sur ses pas. Etant entrez dans un cabaret, l'Avocat dit à la servante, faites-nous bon feu, & nous donnez de bon pain & de bon vin, & un morceau de quelque chose de friand. Nous avons de quoi payer. La servante les servit à leur gré ; mais en échauffant à boire & à manger, le pain de sucre
que

que l'Avocat avoit dans ſon ſein commença à dégeler, & rendoit une ſi grande puanteur, que croyant qu'elle venoit d'ailleurs, il dit à la ſervante : Vous avez la maiſon la plus puante, & la plus infecte que j'aye vû de ma vie. La Tireliere qui avoit ſa part de ce bon parfum, dit la même choſe. La ſervante fâchée de ce qu'ils l'appelloient ainſi Salope, leur dit tout en colere : par ſaint Pierre mon maître, la maiſon eſt ſi propre & ſi nette, qu'il n'y a de merde que celle que vous y avez apportée. Les deux comperes ſe leverent de table en crachant & ſe tenant le nez, & ſe mirent auprés du feu. En ſe chauffant l'Avocat tira ſon mouchoir de ſon ſein, tout dégoûtant du ſirop du pain de ſucre fondu qu'il mit enfin en lumiere. Vous pouvez croire que la ſervante ſe moqua d'eux de la belle maniere, aprés les injures qu'ils lui avoient dites, & que l'Avocat fut fort confus de ſe voir la dupe d'un garçon Apotiquaire qu'il avoit toûjours raillé. La ſervante au lieu d'en avoir pitié, leur fit auſſi bien payer leur écot, qu'ils s'étoient fait ſervir, & leur dit, qu'ils devoient ête bien ivres, puiſqu'ils avoient bû par la bouche & par le nez. Les pauvres gens s'en allerent avec leur honte & leur dépenſe. Ils ne furent pas plutôt dans la ruë, qu'ils virent le garçon Apotiquaire, qui demandoit à tout le monde ſi l'on n'avoit point vû un pain de ſucre envelopé dans du papier ? Ils voulurent ſe détourner de lui ; mais il cria à l'Avocat : Monſieur, ſi vous avez mon pain de ſucre, je vous prie de me le rendre ; car c'eſt double peché de dérober à un pauvre domeſtique. A ce cri ſortirent

tirent plusieurs personnes par la seule curiosité d'entendre ce démêlé ; & la chose fut si bien verifiée, que le garçon Apotiquaire fut aussi aise d'avoir été dérobé, que les autres furent fâchez d'avoir fait un si vilain larcin : Cependant ils s'en consolerent dans l'esperance de lui rendre une autre fois la pareille.

Cela arrive assez souvent, Mesdames, à ceux qui se font un plaisir de pareilles finesses. Si le Gentilhomme n'avoit pas voulu manger aux dépens d'autrui, il n'auroit pas bû si vilainement auprés du feu. Il est vrai que mon conte n'est pas trop propre ; mais vous m'avez donné permission de dire la verité. Je l'ai fait ; & vous voyez par là, que quand un trompeur est trompé il n'y a personne qui en soit fâché. On dit d'ordinaire, dit Hircan, que les paroles ne sont point puantes ; mais ceux qui les disent ne laissent pas de les sentir. Il est vrai, dit Oysille, que ces sortes de paroles ne puent point : Mais il y en a d'autres qu'on appelle sales, qui sont de si mauvaise odeur, que l'ame en souffre plus que ne feroit le corps de sentir un pain de sucre comme celui dont vous avez parlé. Je vous prie, repartit Hircan, dites-moi quelles paroles vous sçavez qui sont si sales, qu'elles font souffrir & le corps & l'esprit d'une honnête femme. Il seroit beau, répondit Oysille, que je vous disse ce que je n'ai conseillé à aucune de dire. Je comprens bien maintenant quelles sont ces paroles, dit Saffredant. Les femmes veulent faire les sages, & ne se servent point ordinairement de ces façons de parler. Mais je demanderois volontiers à celles qui

ſont ici, pourquoi elles rient ſi volontiers quand on en parle devant elles, puiſqu'elles ne veulent point en parler. Je ne comprens pas qu'une choſe qui déplaît ſi fort puiſſe faire rire. Ce n'eſt pas de ces beaux mots, dit Parlamente, que nous rions; mais c'eſt à cauſe du penchant naturel que chacun a à rire, ou quand on voit tomber quelqu'un, ou qu'on entend dire quelque mot hors de propos, comme il arrive ſouvent aux plus ſages & aux plus beaux parleurs de dire une choſe pour l'autre. Mais quand les hommes diſent des ordures de deſſein premedité, je ne ſçache point d'honnête femme qui n'ait pour ces ſortes de gens une ſi grande averſion, que bien loin de les écouter, on fuit leur compagnie. Il eſt vrai, dit Guebron, que j'ai vû des femmes faire le ſigne de la croix aprés avoir entendu dire de ces ſortes de paroles, qu'on trouvoit plus ſales à meſure qu'elles étoient redites. Mais, dit Simontault, combien de fois ont-elles mis leur maſque, pour rire en liberté autant qu'elles s'étoient fâchées en apparence? Encore étoit-il mieux de faire ainſi, dit Parlamente, que de faire connoître qu'on y prît plaiſir. Vous loüez donc, dit Dagoucin, l'hipocriſie des Dames autant que la vertu. La vertu vaudroit bien mieux, repliqua Longarine; mais quand elle manque, il faut ſe ſervir de l'hipocriſie pour faire oublier nôtre petiteſſe, comme nous ſervons de mules de chambre. C'eſt encore beaucoup que nous puiſſions cacher nos défauts. Il vaudroit mieux, reprit Hircan, laiſſer paroître quelquefois un défaut, que de le cacher avec tant de ſoin du man-

manteau de la vertu. Il eſt vrai, dit Emarſuite, qu'un habit emprunté deshonore autant celui qui eſt contraint de le rendre, qu'il lui a fait d'honneur à le porter. Il y a auſſi une Dame dans le monde qui pour avoir trop caché une petite faute, en a fait une plus grande. Je croi ſçavoir, dit Hircan, de qui vous voulez parler : Mais au moins ne la nommez pas. Je vous donne ma voix, dit Guebron, à condition que quand vous aurez fait le conte, vous nous direz les noms, dont nous jurons de ne jamais parler. Je vous le promets, dit Emarſuite, perſuadée que je ſuis qu'il n'y a rien qu'on ne puiſſe dire honnêtement.





LIII. NOUVELLE.

Diligence personelle d'un Prince pour éloigner un Amant importun.

LE Roi François I. étant allé avec peu de suite passer quelques jours à un fort beau Château, tant pour y chasser, que pour se délasser, fut accompagné d'un Seigneur aussi honnête, aussi vertueux, aussi sage, & aussi bien fait que Prince qu'il y eût à la Cour. Ce Seigneur avoit épousé une femme d'une beau-

té mediocre, mais qu'il aimoit autant qu'un mari peut aimer sa femme. Il avoit tant de confiance en elle, que quand il aimoit ailleurs il ne lui en faisoit point un secret, bien persuadé qu'elle n'avoit d'autre volonté que la sienne. Ce Seigneur conçût une fort grande amitié pour une veuve de qualité qui passoit pour la plus belle femme de son tems. Si le Prince aimoit fort cette veuve, la Princesse sa femme ne l'aimoit pas moins. Elle l'envoyoit souvent querir pour boire & manger avec elle, & la trouvoit si sage & si honnête, que bien loin d'être fâchée que son mari l'aimât, elle avoit de la joie de voir qu'il s'adressât à un sujet si digne & si vertueux. Cette amitié fut si longue & si parfaite, que le Prince s'employoit aux affaires de la veuve comme aux siennes propres, & la Princesse sa femme n'en faisoit pas moins.

La beauté de la veuve lui aquit plusieurs grands Seigneurs & Gentilshommes pour soûpirans. Les uns recherchoient sa bienveillance par amour seulement, & les autres en vouloient à son bien; car outre la beauté elle avoit de grands biens. Un Gentilhomme entr'autres la poursuivoit de si prés, qu'il ne manquoit jamais de se trouver à son lever & à son coucher, & passoit auprés d'elle le plus de tems qu'il lui étoit possible. Le Prince qui croyoit qu'un homme d'une naissance & d'une mine si mediocre ne devoit pas être traité si favorablement, ne goûtoit point du tout ses assiduitez. Il faisoit souvent sur cela des remontrances à la veuve: Mais comme elle étoit fille

de Duc, elle s'excusoit en disant, qu'elle parloit generalement à tout le monde ; & que leur amitié n'en seroit que mieux cachée quand on verroit qu'elle ne parloit pas plus aux uns qu'aux autres. Au bout de quelque tems ce Gentilhomme qui lui parloit de mariage, fit tant de diligence, qu'elle lui promit de l'épouser plus par importunité que par amour, à condition qu'il ne la presseroit point de déclarer le mariage jusques à ce que ses filles fussent mariées. Aprés cette promesse le Gentilhomme alloit à sa chambre sans scrupule de conscience à toutes les heures qu'il vouloit ; & il n'y avoit qu'une femme de chambre & un homme qui sçûssent leur affaire. Le Prince voyant que le Gentilhomme s'apprivoisoit de plus en plus chez la veuve, le trouva si mauvais, qu'il ne pût s'empêcher de lui dire.

J'ai toûjours aimé vôtre honneur comme celui de ma propre sœur. Vous sçavez avec combien d'honnêteté je vous ai parlé, & avec combien de plaisir j'aime une Dame aussi sage & aussi vertueuse que vous : mais si je croyois qu'un autre qui ne le merite pas, eût par importunité ce que je ne veux pas demander malgré vous, je ne pourrois le souffrir, & cela ne vous feroit pas d'honneur. Je vous le dis parce que vous étes belle & jeune, & qu'ayant été jusqu'ici en bonne reputation, on commence à faire courir un bruit qui vous est trés-desavantageux. Quoi qu'il n'ait ni naissance, ni bien, ni credit, ni sçavoir, ni bonne mine en comparaison de vous, il vaudroit mieux néanmoins que vous l'eussiez épousé, que de don-

ner

ner lieu aux ſoupçons comme vous faites. Di-tes-moi donc, je vous prie, ſi vous étes reſoluë de l'aimer; car je ne veux point partager vôtre cœur avec lui. Je le lui laiſſerai tout entier, & n'aurai plus pour vous les ſentimens que j'ai eu juſqu'ici.

La veuve craignant de perdre ſon amitié, ſe mit à pleurer, & lui jura qu'elle aimeroit mieux mourir que d'épouſer le Gentilhomme dont il parloit: mais qu'il étoit ſi importun, qu'elle ne pouvoit l'empêcher d'entrer dans ſa cham-bre aux heures que tous les autres y entroient. Ce n'eſt point de cette heure là dont je parle, dit le Prince, car j'y puis entrer auſſi bien que lui, & chacun voit ce que vous faites: mais on m'a dit qu'il y va aprés que vous étes couchée; ce que je trouve ſi mauvais, que ſi vous conti-nuez ſans declarer qu'il eſt vôtre mari, vous étes la femme la plus perduë d'honneur qui fut jamais. Elle lui fit tous les ſermens qu'elle pût ſ'imaginer, qu'elle ne le tenoit ni pour époux, ni pour amant, mais pour l'homme du monde le plus importun. Puiſqu'ainſi eſt, dit le Prin-ce, je vous aſſûre que je vous en défairai. Com-ment, répondit la veuve, voudriez-vous le faire mourir? Non, non, dit le Prince; mais je lui ferai connoitre que ce n'eſt point ainſi qu'il faut faire mal parler des Dames chez le Roi. Je vous jure par tout l'amour que j'ai pour vous, que s'il ne ſe châtie aprés que je lui aurai parlé, je le châtierai ſi bien, qu'il ſervi-ra d'exemple aux autres.

Il ne manqua pas en ſortant de trouver le Gentilhomme en queſtion qui venoit voir la

veuve, & de lui dire tout ce qu'on vient de
rapporter, l'assûrant que la premiere fois qu'il
l'y trouveroit à une autre heure que celle où
les Gentilshommes doivent aller voir les Dames, il lui feroit si belle peur, qu'il lui en souviendroit toute sa vie, ajoûtant qu'il ne faloit
pas se jouër à une femme qui avoit des parens
si considerables. Le Gentilhomme protesta
qu'il n'y avoit jamais été que comme les autres; & que s'il l'y trouvoit, il se soûmettoit à
tout ce qu'il voudroit lui faire. Quelques jours
aprés le Gentilhomme croyant que le Prince
eût oublié ce qu'il lui avoit dit, alla voir un soir
la veuve, & y demeura assez tard. Le Prince
dit à sa femme, que la veuve étoit incommodée
d'un gros rhume, & la Duchesse le pria de
l'aller voir pour tous deux, & de lui faire des
excuses de ce qu'elle n'y pouvoit aller, retenuë
qu'elle étoit par une affaire indispensable. Le
Prince attendit que le Roi fût couché, & ensuite il s'en alla à dessein de donner le bon soir
à la veuve. Comme il étoit prét à mettre le
pied sur le degré pour monter, il trouva un
valet de chambre qui décendoit. Questionné
que faisoit sa maitresse, il répondit & jura
qu'elle étoit couchée & endormie. Le Prince
retourna sur ses pas, & soupçonnant chemin
faisant qu'il n'y eût du mensonge, il regarda
derriere lui, & voyant le valet qui s'en retournoit avec hâte, il se promena dans la cour devant cette porte, pour voir si le valet ne reviendroit point: mais un quart d'heure aprés il
le vit encore décendre, & regarder de tous
côtez pour voir qui étoit dans la cour. Le Prince

ce ne doutant pas alors que le Gentilhomme ne fût avec la veuve, & n'osoit sortir de peur de lui, il se promena long-tems. S'avisant enfin qu'une des fenêtres de la chambre de la veuve regardoit sur un petit jardin, & n'étoit guere haute, il se souvint du proverbe qui dit, que qui ne peut passer par la porte, saute par la fenêtre, il appella un de ses valets de chambre, & lui dit. Allez-vous en à ce jardin-là derrière; & si vous voyez quelqu'un décendre par la fenêtre, mettez l'épée à la main incontinent qu'il sera décendu, & ferraillant contre la muraille, vous crierez, tue, tue; & tout cela sans lui toucher. Le valet de chambre fit comme son maître lui avoit commandé, & le Prince se promena jusqu'à environ mi-nuit.

Le Gentilhomme apprenant que le Prince étoit toûjours dans la cour, resolut de décendre par la fenêtre. Aprés avoir jetté sa cape dans le jardin avec le secours de ses bons amis, il y sauta lui-même. Le valet de chambre ne l'apperçût pas plutôt, qu'il fit grand bruit de son épée, criant, tue, tue. Le pauvre Gentilhomme prenant le valet pour le maître, eut tant de peur, que sans songer à prendre sa cape il s'enfuit le plus promptement qu'il lui fut possible. Il trouva les Archers du guet qui furent fort étonnez de le voir ainsi courant. Il n'osa leur dire autre chose que de les prier avec empressement de lui ouvrir la porte, ou de le loger avec eux jusqu'au lendemain; ce qu'ils firent n'ayant pas les clefs.

Ce fut alors que le Prince alla se coucher. Il trouva sa femme endormie. Il la réveilla,

& lui dit : dormez-vous, mamie ? Quelle heure est-il ? Depuis hier au soir que je me couchai, répondit-elle, je n'ai point entendu l'horloge. Il est trois heures passées, lui dit-il. Jesus ! Monsieur, repartit la femme, où avez-vous tant demeuré ? J'ai bien peur que vous ne vous en trouviez incommodé. Je ne serai jamais malade de veiller, mamie, répondit le Prince, tant que je ferai veiller ceux qui s'imaginent me tromper. En disant cela, il fit un si grand éclat de rire, qu'elle le pria instamment de lui dire ce que c'étoit. Il lui conta la chose tout du long, & lui montra la peau du loup que son valet de chambre avoit apportée. Aprés qu'ils se furent divertis aux dépens de la veuve & de son galant, ils dormirent avec autant de repos & de tranquilité, que les amans eurent de peur & d'inquíetude que leur intrigue ne fût découverte. Cependant le Gentilhomme considerant qu'il ne pouvoit dissimuler devant le Prince, vint le matin à son lever, & le supplia de ne le point découvrir,& de lui faire rendre sa cape. Le Prince fit semblant de ne rien sçavoir, & joüa si bien son rôlle, que le pauvre Gentilhomme ne sçavoit où il en étoit : mais enfin il eut une mercuriale à laquelle il ne s'attendoit pas ; car le Prince l'assûra que si jamais il y revenoit, il en parleroit au Roi, & le feroit bannir de la Cour.

Jugez, Mesdames, je vous prie, si cette pauvre veuve n'eût pas mieux fait de parler franchement à celui qui lui faisoit l'honneur de l'aimer, que de le reduire en dissimulant à la necessité de chercher une preuve si honteuse

pour elle. Elle sçavoit, dit Guebron, que si elle lui disoit la verité, elle perdroit entierement son estime qu'elle vouloit se conserver à quelque prix que ce fût. Il me semble, dit Longarine, que puisqu'elle avoit choisi un mari à son gré, elle ne devoit pas craindre de perdre l'amitié de tous les autres. Je croi, dit Parlamente, que si elle avoit osé déclarer son mariage, elle se fût contentée de son mari : mais le voulant cacher jusques à ce que ses filles seroient mariées, elle ne pouvoit se resoudre d'abandonner une si bonne couverture. Ce n'est point cela, dit Saffredant ; mais c'est que l'ambition des femmes est si grande, qu'elles ne se contentent jamais d'un seul amant. J'ai entendu dire que les plus sages en ont volontiers trois, un pour l'honneur, l'autre pour l'interêt, & le troisiéme pour le plaisir ; & chacun des trois se croit le plus aimé ; mais les deux servent au dernier. Vous parlez, dit Oysille, de celles qui n'ont ni amour ni honneur. Il y en a, Madame, repliqua Saffredant, du caractere que je dépeins ici, que vous regardez comme les Lucreces du païs. Comptez, reprit Hircan, qu'une femme habile sçaura toûjours vivre où les autres mourront de faim. Le pis est aussi, repliqua Longarine, quand leur finesse est connuë. C'est tant mieux, répondit Simontault ; car ce n'est pas à leur avis peu de gloire pour elles, que de passer pour plus fines que leurs compagnes. Cette reputation de finesse qu'elles ont aquise à leurs dépens, soûmet à leur obéïssance plus d'Amans que ne fait la beauté. En effet, un des plus grands plaisirs des

 Amans,

Amans, est de conduire leurs amours finement. Vous parlez donc, dit Emarsuite, de l'amour criminel ; car l'amour legitime n'a point besoin de couverture. Otez cela de vôtre esprit, je vous en supplie, dit Dagoucin ; car plus la drogue est precieuse, & moins doit-elle s'éventer, à cause de la malice ou du peu de penetration de ceux qui ne sont prenables que par les apparences exterieures, qui sont toûjours les mêmes à l'un & à l'autre égard. C'est pourquoi le secret est necessaire soit qu'on aime par un principe de vertu, ou par un principe tout opposé ; & cela de peur de faire mal juger ceux qui ne peuvent pas croire qu'un homme puisse aimer une femme par un principe d'honneur. Ils jugent d'autrui par eux-mêmes ; & comme ils aiment le plaisir, ils s'imaginent que chacun l'aime autant qu'eux. Si nous étions tous de bonne foi, la dissimulation seroit inutile & pour les yeux, & pour la langue, au moins à l'égard de ceux qui aimeroient mieux mourir que d'avoir une mauvaise pensée. Je vous assûre, Dagoucin, repartit Hircan, que vôtre Philosophie est si sublime, qu'il n'y a personne de la compagnie qui la conçoive ni qui la croye. A vous entendre parler, on diroit que vous auriez dessein de faire accroire, que les hommes sont ou des Anges, ou des Demons, ou des pierres. Je sçai bien, repliqua Dagoucin, que les hommes sont hommes, & sujets à toutes les passions ; mais je sçai aussi qu'il y en a qui aimeroient mieux mourir, que de sacrifier en amour leur conscience à leur plaisir. C'est beaucoup de mourir, dit Guebron. Je ne sçaurois

croire cela, quand même le plus austere Religieux du monde me le diroit. Je croi aisément, répondit Hircan, qu'il n'y a personne qui ne desire le contraire. Cependant on fait semblant de ne point aimer les raisins, quand ils sont si haut qu'on n'y peut atteindre. Mais, reprit Nomerfide, je croi que l'épouse de ce Prince fut bien-aise que son mari apprît à connoître les femmes. Je vous répons du contraire, répondit Emarsuite. Elle en fut trés-fachée, parce qu'elle l'aimoit. J'aimerois autant, dit Saffredant, celle qui rioit quand son mari baisoit sa servante. Vraiement, dit Emarsuite, vous nous en ferez le conte. Il est court, dit Saffredant; mais vous ne laisserez pas d'en rire: ce qui vaut mieux que la longueur.



LIV.



LIV. NOUVELLE.

D'une Demoiselle qui rioit de voir son mari baisant sa servante, & qui dit quand on lui en demanda la cause, qu'elle rioit de son ombre.

IL y avoit entre les monts Pirenées & les Alpes un Gentilhomme nommé Thogas, qui avoit femme & enfans, une fort belle maison, & tant de biens & de plaisir, qu'il avoit tout sujet d'être content. Tant d'agrémens étoient seulement traversez par une si violen-

te

te douleur de tête, que les Medecins lui conseillerent de ne plus coucher avec sa femme; à quoi elle consentit trés-volontiers, parce qu'elle aimoit preferablement à toutes choses la santé & la vie de son mari. Elle fit mettre son lit à l'autre coin de la chambre vis-à-vis de celui de son mari, & en ligne si droite, que l'un ni l'autre n'auroit sçû mettre la tête dehors sans se voir. Cette Demoiselle avoit deux servantes. Le mari & la femme étant couchez lisoient souvent des livres de recreation. Les servantes tenoient la chandelle, la jeune au mari, & l'autre à la femme. Le Gentilhomme trouvant sa servante plus jeune & plus belle que sa femme, prenoit tant de plaisir à la considerer, qu'il discontinuoit sa lecture pour l'entretenir. Sa femme entendoit tout cela & n'étoit pas fâchée que ses valets & ses servantes divertissent son mari, persuadée qu'il n'aimoit qu'elle seule. Un soir aprés avoir lû plus long-tems qu'à l'ordinaire, la Demoiselle regarda le long du lit de son mari, où étoit la jeune servante qui lui tenoit la chandelle, & ne la voyoit que par derriere; mais elle ne pouvoit voir son mari que du côté de la cheminée qui retournoit devant son lit, & contre une muraille blanche où donnoit la reverberation de la chandelle. Elle reconnut fort bien le visage de son mari, & celui de sa servante, & à la faveur de cette reverberation elle voyoit aussi clairement, que si elle les eût vûs effectivement, s'ils s'éloignoient, s'ils s'approchoient, ou s'ils rioient. Le Gentilhomme qui ne s'en appercevoit pas

pas, & qui comptoit que sa femme ne pouvoit les voir, baisa sa servante. Pour cette fois la femme ne dit mot : mais voyant que ces ombres faisoient souvent le même mouvement, elle eut peur que la realité ne fût sous ces ombres, & fit un si grand éclat de rire, que les ombres en étant allarmées se separerent. Le Gentilhomme lui demanda pourquoi elle rioit si fort, & la pria de lui faire part de sa joye. Je suis si sotte, mon mari, lui répondit-elle, que je ris de mon ombre. Quelques questions qu'il pût lui faire, il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre chose. Cependant il avoit baisé cette ombre. Je me suis souvenu de cette aventure sur ce que vous avez dit de la Dame qui aimoit la maîtresse de son mari. De bonne foi, dit Emarsuite, si ma servante m'en eût fait autant, je me fusse levée, & lui eusse tué la chandelle sur le nez. Vous étes bien terrible, dit Hircan, mais c'eut été pour vous si vôtre mari & la servante se fussent mis contre vous, & vous eussent bien batue. Faut-il faire tant de mal pour un baiser ? La femme auroit encore mieux fait de ne dire mot, & de laisser divertir son mari. Cela l'auroit peut-être gueri. Mais, dit Parlamente, elle craignoit que la fin du divertissement ne le rendit encore plus malade. Elle n'est pas, dit Oysille, du nombre de ceux dont parle Nôtre Seigneur, quand il dit : Nous avons lamenté & vous n'avez point pleuré, nous avons chanté & vous n'avez point dancé : car quand son mari étoit malade, elle pleuroit ; & quand il étoit joyeux, elle rioit. Toutes les femmes de bien

bien devroient ainsi partager avec leurs maris le bien & le mal, la joie & la tristesse, les aimer, les servir, & leur obéir comme l'Eglise à Jesus-Christ. Il faudroit donc, Madame, dit Parlamente, que nos maris agissent envers nous, comme Jesus-Christ fait envers l'Eglise. Aussi faisons-nous, dit Saffredant, & nous ferions quelque chose de plus s'il étoit possible : Car Jesus-Christ n'est mort qu'une fois pour son Eglise, & nous mourons tous les jours pour nos femmes. Mourir, dit Longarine, il me semble que vous & les autres qui sont ici valez mieux écus, que vous ne valiez sous, avant que d'être mariez. Je sçai bien pourquoi, dit Saffredant, c'est parce qu'on éprouve souvent nôtre valeur. Cependant nos épaules se sentent d'avor si long-tems porté le harnois. Si vous aviez été contraints, reprit Emarsuite, de porter le harnois un mois durant, & de coucher sur la dure, vous auriez grande envie de regagner le lit de vôtre bonne femme, & de porter le harnois dont vous vous plaignez à present. Mais on dit qu'on souffre tout si ce n'est l'aise. On ne connoit ce que vaut le repos qu'aprés l'avoir perdu. Cette bonne femme, dit Oysille, qui rioit quand son mari étoit joyeux, avoit beaucoup à faire à trouver son repos par tout. Je croi, dit Longarine, qu'elle aimoit mieux son repos que son mari, puisque rien ne lui étoit sensible quelque chose qu'il pût faire. Elle prenoit de bon cœur, dit Parlamente, ce qui pouvoit nuire à sa conscience & à sa santé : Mais aussi elle n'étoit pas femme à se chagriner

ner pour peu de chose. Quand vous parlez de la conscience vous me faites rire, dit Simontault. C'est une chose dont je ne voudrois jamais qu'une femme s'inquietât qu'à juste titre. Vous meriteriez bien, dit Nomerside, avoir une femme comme celle qui fit bien voir aprés la mort de son mari, qu'elle aimoit mieux son argent que sa conscience. Je vous prie, dit Saffredant, contez-nous cette nouvelle. Je vous donne ma voix. Je n'avois pas resolu, repliqua Nomerside, de conter une histoire si courte: mais puisqu'elle vient à propos, je la dirai.





LV. NOUVELLE.

Finesse d'une Espagnolle pour frauder les Cordeliers du leg Testamentaire de son mari.

IL y avoit à Saragosse un marchand, qui sentant approcher l'heure de sa mort, & voyant qu'il falloit quitter ses biens, qu'il avoit peut être aquis avec mauvaise foi, crut expier son peché s'il donnoit tout aux Mendians, sans considerer que sa femme & ses enfans mourroient de faim aprés sa mort.

Aprés avoir donné ses ordres au sujet de sa maison, il dit qu'il vouloit qu'un beau cheval d'Espagne, qui faisoit presque tout son bien, fût vendu, & l'argent distribué aux pauvres Mendians. Il pria sa femme de ne pas manquer incontinent aprés sa mort de vendre le cheval, & de disposer suivant ses intentions de l'argent qui en proviendroit. L'enterrement étant fait, & les premieres larmes jettées, la femme qui n'étoit pas plus bête que les Espagnolles ont accoûtumé de l'être, s'en vint au valet qui avoit entendu comme elle la derniere volonté de son mari, & lui dit : Il me semble que je perds assez en perdant mon mari que j'aimois avec tant de tendresse, sans perdre encore le reste de mes biens. Cependant je ne voudrois point contrevenir à ce qu'il m'a ordonné ; mais mon dessein seroit d'ameliorer son intention. Le pauvre homme a cru faire un sacrifice à Dieu, de donner aprés sa mort une somme, dont de son vivant il n'eût pas voulu donner un écu, quelque pressante qu'eût été la necessité, comme vous le sçavez fort bien. Ainsi j'ai songé que nous ferons ce qu'il nous a ordonné de faire aprés sa mort bien mieux qu'il ne l'auroit fait lui-même, s'il avoit vécu quelques jours de plus ; car je pourvoirai à la necessité de mes enfans : Mais il faut que personne du monde n'en sçache rien. Le valet ayant promis de garder le secret, elle lui dit : Vous irez vendre son cheval, & à ceux qui vous demanderont

deront combien ? Vous répondrez un Ducat. Mais j'ai un fort bon chat que je veux aussi vendre, & que vous vendrez en même tems que le cheval quatre vingt-dix-neuf Ducats, & ferez de l'un & de l'autre cent Ducats, qui est le prix que mon mari vouloit vendre son cheval seul. Le valet fit promptement ce que sa maîtresse souhaitoit. Comme il promenoit le cheval dans la place, tenant le chat entre ses bras, un Gentilhomme qui connoissoit le cheval, & qui en avoit eu autrefois envie, lui demanda combien il en vouloit en un mot ? Il lui répondit un Ducat. Je te prie de ne point te moquer de moi, dit le Gentilhomme. Je vous assûre, Monsieur, répondit le valet, qu'il ne vous coûtera pas davantage. Il est vrai qu'il faut acheter le chat en même tems, & j'en veux quatre-vingt-dix-neuf Ducats. Le Gentilhomme qui crut avoir assez bon marché, lui donna d'abord un Ducat pour le cheval, & le reste pour le chat, & fit emmener ses deux bêtes. Le valet de son côté emporta son argent. Sa maîtresse en fut fort joyeuse, & ne manqua pas de donner aux pauvres Mendians suivant les intentions de son mari, le Ducat que le cheval avoit été vendu, & garda le reste pour fournir à ses besoins & à ceux de sa famille.

N'étoit-elle pas à vôtre avis plus sage que son mari, & n'avoit-elle pas plus de soin du bien de sa famille, que de sa conscience ? Je croi, dit Parlamente, qu'elle aimoit son mari : Mais voyant qu'à la mort il avoit mal envisagé l'état de ses affaires, connoissant ses intentions, elle les expliqua au profit de ses enfans :

Et en cela je louë sa sagesse. Ne croyez-vous pas, dit Guebron, que ce soit une grande faute de contrevenir à la derniere volonté de nos amis morts ? Trés-grande, répondit Parlamente, lors que nos amis ont fait leur testament, étant de bon sens. Appellez-vous n'être pas de bon sens, repliqua Guebron, de donner son bien à l'Eglise & aux pauvres Mendians ? Ce n'est point une faute, repartit Parlamente, de donner aux pauvres ce que Dieu nous a donné : Mais de donner tout, & laisser sa famille dans une extréme misere, c'est une conduite que je ne sçaurois approuver. Il me semble que ce seroit une action aussi agreable à Dieu, d'avoir soin des pauvres orphelins qu'on laisse, qui se voyant sans pain, accablez de misere, & pressez de la faim, maudissent quelquefois leurs parens au lieu de les benir. On ne peut tromper celui qui connoît les cœurs, & il jugera non seulement selon les œuvres, mais aussi selon la foi & la charité qu'on aura eu. D'où vient donc, ajoûta Guebron, que l'avarice est aujourd'hui si profondement enracinée, que la plûpart des gens ne font du bien que quand ils sentent approcher la mort, & qu'ils voient que Dieu va leur demander compte ? Je croi qu'ils aiment tant leurs richesses, que s'ils pouvoient les emporter, ils le feroient volontiers. Mais c'est alors où le Seigneur leur fait sentir le plus vivement la severité de son jugement, parce que tout ce qu'ils ont fait durant leur vie, de bien ou de mal, se presente à leurs yeux à l'heure de la mort. C'est alors que le livre de la conscience est ouvert, & que chacun

cun y voit le bien & le mal qu'il a fait : en effet, le malin expose toutes choses aux yeux du pecheur, ou pour lui faire accroire qu'il a bien vêcu, ou pour le porter à la défiance de la misecorde de Dieu; & tout cela pour le devoyer du droit chemin. Il me semble Hircan, dit Nomerfide, que vous sçavez quelque histoire sur ce sujet. Je vous prie de la dire si vous la jugez digne de la compagnie. Trés-volontiers, répondit Hircan. Quelque repugnance que j'aye de dire quelque chose au desavantage des Moines; cependant comme nous n'avons épargné ni Rois, ni Ducs, ni Comtes, ni Barons, ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on les mette au rang de tant de personnes illustres, attendu même que nous ne parlons ici que des vicieux. Nous sçavons que dans toutes sortes d'états il y a des gens de bien, & que les bons ne doivent pas souffrir pour les mauvais. Aprés ce preambule venons à nôtre histoire.





LVI. NOUVELLE.

Un Cordelier marie un autre Cordelier à une belle & jeune Demoiselle, & sont ensuite tous deux punis.

IL passa à Padouë une Dame Françoise, à laquelle on raporta qu'il y avoit un Cordelier dans les prisons de l'Evêché. Voyant que chacun en parloit & en plaisantoit, elle en demanda le sujet, & apprit que le Cordelier qui étoit un vieillard, étoit Confesseur d'une fort

ſort honnête & devote Dame, veuve depuis quelques années, & qui n'avoit qu'une fille unique, qu'elle aimoit avec tant de paſſion, qu'il n'y avoit peine qu'elle ne ſe donnât pour lui amaſſer du bien, & lui trouver un bon parti. Comme elle voyoit que ſa fille grandiſſoit, elle étoit dans un continuel ſouci pour lui trouver un mari qui pût vivre paiſiblement avec elles deux, c'eſt-à-dire qui eût de la pieté & de la conſcience comme elle croyoit en avoir. Comme elle avoit entendu dire à quelque ridicule Prédicateur qu'il valoit mieux faire le mal par le conſeil des Docteurs, que de faire le bien contre l'inſpiration du Saint Eſprit, elle s'adreſſa à ſon Confeſſeur, Docteur en Theologie, Moine âgé, & en reputation de bonnes mœurs par toute la ville; perſuadée qu'elle ne pouvoit manquer de trouver ſon repos & celui de ſa fille par le conſeil & les bonnes prieres du bon Pere. Elle le pria inſtamment de choiſir un mari à ſa fille tel qu'il connoiſſoit qu'une fille qui aimoit Dieu & ſon honneur, devoit le ſouhaiter. Il répondit qu'il falloit avant toutes choſes implorer la grace du Saint Eſprit par jeûnes & par prieres; & qu'enſuite Dieu lui prêtant ſes lumieres, il eſperoit de trouver ce qu'elle demandoit. Là-deſſus il s'en alla penſer à ſon affaire. Comme la mere lui avoit dit qu'elle avoit cinq cents Ducats prêts à donner au mari de ſa fille, & qu'elle nourriroit & entretiendroit le mari & la femme, les logeroit, & leur fourniroit des meubles, il jetta les yeux ſur

un jeune compagnon de belle taille & de bonne mine qu'il avoit en main, se promettant de lui donner la belle fille, la maison, les meubles, la nourriture & les habits, & de garder pour lui les cinq cents Ducats pour soulager un peu son ardeur avare. Aprés qu'il eut parlé à l'homme, & arrêté toutes choses, il alla trouver la mere, & lui dit : Je croi, Madame, que Dieu m'a envoyé son Ange pour trouver un Epoux à vôtre fille, comme il fit autrefois au fils de Tobie. J'ai en main le plus honnête jeune Gentilhomme qui soit en Italie. Il a même vû vôtre fille, & en est amoureux. Etant aujourd'hui en oraison, Dieu me l'a envoyé, & m'a declaré avec combien de passion il souhaite ce mariage. Comme je connois sa maison & ses parens, & qu'il a d'ailleurs de la vertu, je lui ai promis de vous en parler. Je n'y sçai qu'un inconvenient, c'est que voulant secourir un de ses amis qu'un autre vouloit tuer, il mit l'épée à la main pour les separer ; mais il arriva que celui qui vouloit tuer fut tué. Quoi qu'il n'ait point frapé, il est néanmoins en fuite pour s'être trouvé au meurtre. Ses parens lui ont conseillé de se retirer en cette ville, où il est en habit d'écolier, & où il demeurera inconnu jusques à ce que son affaire soit accommodée ; ce qui ne tardera pas à ce qu'on espere. Vous voyez bien par là, qu'il faudroit que le mariage se fit secretement, & que vous trouvassiez bon que le jour il allât aux leçons publiques, & vint tous les soirs souper & coucher chez vous. Je trouve un grand avanta-

ge

ge en ce que vous me dites, mon Reverend Pere, répondit la mere ; car au moins j'aurai prés de moi ce que je desire le plus au monde.

Le Cordelier produisit le Galant en fort bon équipage, & avec un beau pourpoint de satin cramoisi. Il fut si bien reçû, que sans autre retardement les fiançailles furent faites ; & mi-nuit ne fut pas plutôt passé, qu'ils firent dire une Messe & épouserent, & puis allerent coucher ensemble jusques au point du jour, que le marié dit à sa femme, que pour n'être pas connu il étoit contraint de s'en aller au College. Aprés avoir pris son pourpoint de satin cramoisi, & sa robe longue, sans oublier sa coiffe noire, il vint dire adieu à sa femme, qui étoit encore au lit, & l'assûra que tous les soirs il viendroit souper avec elle ; mais que pour le dîné elle ne devoit pas l'attendre. Là-dessus il s'en alla, & laissa sa femme qui s'estimoit la plus heureuse du monde d'avoir rencontré un si bon parti. Le jeune Cordelier s'en retourna trouver le vieux, & lui porta les cinq cents Ducats dont ils étoient convenus en concluant le mariage, & ne manqua pas le soir d'aller retrouver celle qui le prenoit pour son mari. Il sçût si bien se faire aimer de sa femme & de sa belle-mere, qu'elles ne l'auroient pas changé pour le plus grand Prince du monde. Ce manége dura quelque tems : mais comme Dieu a pitié de ceux qui sont dans l'erreur de bonne foi, il arriva que la mere & la fille eurent envie d'aller à la Messe aux Cordeliers, & de rendre visite en même tems au

bon Pere Confesseur par le moyen duquel elles se croyoient si bien pourvûës, l'une de beau-fils, & l'autre de mari. Le hazard voulut que ne trouvant point leur Confesseur, ni autre Moine de leur connoissance, elles furent contraintes d'entendre la grande Messe qui se commençoit, en atendant que le Confesseur vint La nouvelle mariée fort attentive au Service divin & au mistere, fut fort surprise quand le Prêtre se tourna pour dire *Dominus vobiscum*, car elle crut voir son mari, ou quelqu'autre qui lui ressembloit fort. Cependant elle ne dit mot, & attendit qu'il revint encore une fois. Elle le vit beaucoup mieux qu'elle n'avoit fait, & ne doutant point que ce ne fût lui, elle dit à sa mere, qu'elle étoit en grande contemplation. Helas, ma mere! qu'est-ce que je voi, s'écria-t-elle? Qu'est-ce que vous voyez, dit la mere? mon mari qui dit la Messe, répondit la fille, ou la personne du monde qui lui ressemble le mieux. La mere qui ne l'avoit point bien envisagé, lui dit: Je vous prie, ma fille, de ne point vous mettre cela dans l'esprit. Il est absolument impossible que des hommes si saints fissent une pareille fourbe. Vous feriez un grand peché de croire cela. Cependant la mere ne laissa pas d'y regarder. Quand ce vint à dire *Ite Messa est*, elle connut veritablement que deux freres jumeaux ne furent jamais si semblables. Elle étoit néanmoins si simple qu'elle eut dit volontiers: Mon Dieu, garde moi de croire ce que je voi. Cependant comme sa fille y avoit un trés-grand interêt, elle voulut

lut approfondir la chose, & sçavoir au vrai ce qui en étoit. Le mari qui ne les avoit point apperçûes étant revenu, la mere vint dire à sa fille : Nous sçaurons si vous voulez maintenant la verité de vôtre mari. Quand il sera au lit j'irai le trouver, & vous lui ôterez son bonnet par derriere sans qu'il y pense. Nous verrons alors s'il a une telle couronne que celui qui a dit la Messe. Ainsi resolu, ainsi fut fait. Le mari ne fut pas plutôt couché, que la belle-mere arriva. Elle lui prit les deux mains comme par caresse, pendant que la fille lui ôtoit le bonnet par derriere, & découvroit sa belle couronne. La mere & la fille aussi surprises qu'on le peut être, appellerent sur le champ les domestiques qui le prirent, & le lierent jusqu'au matin sans que ses excuses & ses belles paroles pussent toucher personne. Le jour étant venu, la mere envoya querir son Confesseur, feignant d'avoir quelque grand secret à lui communiquer. Il vint en diligence, & ne fut pas plutôt entré, qu'elle le fit prendre comme l'autre, en lui reprochant la tromperie qu'il lui avoit faite. Aprés cela elle envoya querir la Justice entre les mains de laquelle elle les mit tous deux. Si les Juges étoient gens de bien, il y a apparence que ce crime ne demeura pas impuni.

Vous voyez par là, Mesdames, que tous ceux qui font vœu de pauvreté, ne laissent pas d'être tentez d'avarice ; & c'est ce qui leur fait faire tant de maux. Ou, pour mieux dire, tant de biens, dit Saffredant ; car com-

bien

bien de bonnes cheres ne fit point le Moine des cinq cents Ducats que la bonne femme vouloit encoffrer ? D'ailleurs la pauvre fille qui avoit attendu un mari avec tant d'impatience, étoit par ce moyen en état d'en avoir deux, & de pouvoir mieux juger de toutes les Hierarchies. Vous étes l'homme du monde, dit Oysille, qui jugez le plus faux. Cela vient de la prevention, où vous étes que toutes les femmes ont le cœur fait comme vous. Avec vôtre permission, Madame, ce n'est point cela, répondit Saffredant ; & je souhaiterois de bon cœur qu'il fût aussi aisé de contenter les femmes que les hommes. On ne sçauroit rien dire de moins raisonnable, repliqua Oysille. Il n'y a personne ici qui ne sçache tout le contraire. Et qu'ainsi ne soit, le conte qu'on vient de faire est une preuve convainquante de l'ignorance des pauvres femmes, & de la méchanceté de ceux que nous regardons comme meilleurs que le commun des hommes. En effet ni la mere ni la fille ne vouloient rien faire d'elles-mêmes ; mais se soûmettoient aux conseils de ceux qu'elles croyoient sages & gens de bien. Il y a des femmes si difficiles, dit Longarine, qu'il semble qu'elles doivent avoir des Anges. De là vient, dit Smontault, qu'elles trouvent souvent des Diables ; & sur tout celles qui ne se fiant pas à la Providence, s'imaginent par leur bon sens ou par celui d'autrui, qu'elles trouveront en ce monde la felicité qui n'est donnée, & ne peut venir que de Dieu. Comment Simontault, dit Oysille ? je ne croyois pas que vous sçûssiez tant de belles

choses. Madame, répondit Simontault, il est dommage que je n'aye beaucoup d'experience. Comme je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, je vois bien que vous faites un mauvais jugement de moi. Je puis pourtant bien faire le mêtier d'un Cordelier, puisqu'un Cordelier s'est mêlé de faire le mién. Si vous appellez tromper les femmes un mêtier, dit Parlamente, vous vous condamnez vous-même. Quand j'en aurois trompé cent, repliqua Simontault, je ne serois pas encore vengé des peines qu'une seule m'a fait souffrir. Je sçai, reprit Parlamente, que vous vous plaignez perpetuellement des femmes ; cependant nous vous voyons si joyeux & en si bon point, qu'il n'y a pas d'apparence, que vous ayez autant souffert que vous le dites. La Belle inhumaine répond sans doute, qu'il sied bien de le dedier pour en tirer quelque consolation. Vous citez-là, reprit Simontault, un notable Docteur, qui non seulement est fâcheux, mais aussi rend fâcheuses celles qui le lisent, & qui suivent ses preceptes. Cependant, repliqua Parlamente, je ne sçai point de doctrine, qui soit plus necessaire aux jeunes Dames. S'il est vrai, répondit Simontault, que les Dames soient sans compassion, nous pourrions bien laisser reposer nos chevaux, & roüiller nos harnois jusqu'à la premiere guerre, & borner toutes nos pensées aux affaires du ménage. Dites-moi, je vous prie, s'il est honnête à une Dame, de passer pour être sans pitié, sans charité, & sans amour ? Sans charité, & sans amour, repartit Parlamente, il ne faut pas cela : mais

ce mot de compassion sonne si mal parmi les femmes, qu'elles ne peuvent s'en servir sans offenser leurs maris. Car qu'est-ce que cette pitié ou compassion ? c'est proprement accorder ce qu'on demande. Or on sçait bien ce que les homme demandent ordinairement. Ne vous en déplaise, Madame, dit Simontault, il y en a de si raisonnables, qu'ils ne demandent pour toute grace que la liberté de parler. Vous me faites souvenir, répondit Parlamente, de celui qui se contentoit d'un gand. Sçachons un peu, dit Hircan, qui est un amant de si bonne affaire ; & pour cet effet je vous donne ma voix. J'en ferai le conte avec plaisir, repliqua Parlamente ; car il est plein d'honnêteté.



LVII.



LVII. NOUVELLE.

D'un Milord ridicule qui portoit un gand de femme sur son habit par parade.

LE Roi Loüis XI. envoya en Angleterre Monsieur de Montmorenci avec la qualité d'Ambassadeur. Il se conduisit si bien, que le Roi & tous les autres Princes eurent de l'amitié pour lui, & l'estimerent si fort, qu'ils lui communiquerent même plusieurs affaires secretes, sur lesquelles ils voulurent avoir son con-

conseil. Etant un jour à un regal que le Roi donnoit, il se trouva assis auprés d'un Milord de grande Maison, qui portoit attaché sur son pourpoint un petit gand comme pour femme. Ce gand étoit attaché avec des crochets d'or. A l'endroit des jointures des doigts il y avoit quantité de Diamans, de Rubis, d'Emeraudes, & de Perles, le tout en si grand nombre, que ce gand étoit estimé de grand prix. Monsieur de Montmorenci le regardoit si souvent, que le Milord s'apperçût qu'il avoit envie de lui demander la raison de sa magnificence. Le Milord croyant que le détail lui en étoit fort glorieux, dit: Je vois bien, Monsieur, que vous étes surpris de ce que j'ai si fort enrichi ce pauvre gand; mais je vais vous en apprendre le sujet. Je vous regarde comme un galant homme, & je suis persuadé que vous sçavez ce que c'est que l'amour. Si j'ai bien fait vous me loüerez, si non, vous excuserez l'amour qui domine dans les cœurs qui ont de la vertu. Vous sçaurez que j'ai aimé toute ma vie une Dame, que je l'aime encore, & que je l'aimerai même aprés ma mort. Comme mon cœur eut plus de hardiesse à faire un digne choix, que ma langue n'en eut à parler, je demeurai sept ans dans un respectueux silence, sans oser seulement faire semblant de l'aimer, craignant si elle s'en apperçevoit, de perdre le moyen que j'avois d'être souvent avec elle; ce qui me faisoit plus de peur que la mort. Mais étant un jour dans un pré, & la regardant, il me prit une si grande palpitation de cœur,
que

que je perdis toute couleur & toute contenance. Elle s'en étant apperçûë, & m'ayant demandé ce que j'avois, je lui répondis que je sentois un mal de cœur insupportable. Elle qui croyoit que ce fût une maladie où l'amour n'avoit point de part, me fit connoître qu'elle me plaignoit. Ce mouvement de compassion m'obligea de la supplier de mettre la main sur mon cœur pour juger de l'agitation où il étoit; ce qu'elle fit plus par charité que par amitié. Comme je lui tenois sa main gantée sur mon cœur, il se mit en si grand mouvement, qu'elle sentit que j'avois dit la verité. Alors je lui serrai la main sur mon estomac, & lui dis: reçevez ce cœur, Madame, qui veut sortir de mon estomac pour s'aller mettre entre les mains de celle dont j'espere grace, vie & misericorde. C'est ce cœur, Madame, qui me contraint maintenant de vous déclarer l'amour que j'ai pour vous, & que je vous cache depuis si long-tems. Ni mon cœur ni moi, Madame, ne pouvons plus tenir contre un Dieu si puissant. Surprise d'une déclaration si peu attenduë, elle voulut retirer sa main, mais je la retins si bien que son gand me demeura au lieu de la cruelle main. Comme je n'avois jamais eu, ni n'ai eu depuis d'autre privauté avec elle, je mis ce gand comme l'emplâtre la plus propre que je puisse donner à mon cœur. Je l'ai enrichi de tous les plus beaux bijoux que j'avois; mais ce qui m'est le plus precieux c'est le gand que je ne donnerois pas pour le Royaume d'Angleterre. Je n'ai rien au monde que j'estime au prix de ce gand, &

rien-

rien de plus doux pour moi que de le ſentir ſur mon eſtomac. Monſieur de Montmorenci qui eût mieux aimé la main, que le gand d'une Dame, loüa fort ſon honnêteté, & lui dit qu'il étoit le plus veritable amant qu'il eût jamais vû, puiſqu'il faiſoit tant de cas de ſi peu de choſe. Mais, ajoûta-t-il, à quelque choſe malheur eſt bon, comme dit le proverbe. Vous étiez ſi amoureux, que ſi vous aviez eu quelque choſe de meilleur que le gand, vous ſeriez peut-être mort de joye : ce qu'il accorda à Monſieur de Montmorenci, ſans s'appercevoir qu'il ſe moquoit de lui.

Si tous les hommes du monde étoient de ce caractere, les Dames pourroient s'y fier, puiſqu'il ne leur en coûteroit que le gand. J'ai ſi bien connu Monſieur de Montmorenci, dont vous parlez, dit Guebron, que je ſuis ſûr qu'un tel tourment ne l'auroit pas accommodé ; & s'il avoit été homme à ſe contenter de ſi peu de choſe, il n'auroit pas eu en amour les bonnes fortunes qu'il a euës ; car, comme dit la vieille chanſon, jamais on n'entend dire de bien d'un amant poltron. Vous pouvez croire, dit Saffredant, que cette pauvre Dame retira ſa main en grande hâte quand elle ſentit la grande agitation de ce cœur. Elle crut ſans doute qu'il alloit expirer, & l'on dit qu'il n'y a rien que les femmes haïſſent plus que de toucher les morts. Si vous aviez autant frequenté les Hôpitaux que les Auberges, dit Emarſuite, vous ne diriez pas cela ; car vous les verriez enſevelir des morts, dont les hommes quelque hardis qu'ils ſoient, craignent ſou-

ſouvent d'approcher. Il eſt vrai, dit Simontault, qu'il n'y a perſonne à qui on ait donné penitence, qui n'ait fait le rebours de ce qui lui a fait plaiſir. Témoin une Demoiſelle que je vis dans une maiſon de conſideration, qui pour ſatisfaire au plaiſir qu'elle avoit eu de baiſer un homme qu'elle aimoit, fut trouvée à quatre heures du matin baiſant le corps mort d'un Gentilhomme qui avoit été tué le jour precedent, & qu'elle n'avoit pas moins aimé que l'autre. Chacun connut alors qu'elle faiſoit penitence des plaiſirs paſſez. Voilà, dit Oyſille, comme les hommes empoiſonnent toutes les bonnes actions que les femmes font. Mon ſentiment eſt qu'on ne doit baiſer ni les vivans ni les morts, ſi ce n'eſt de la maniere que Dieu le commande. Pour moi, dit Hircan, je me ſoucie ſi peu de baiſer d'autres femmes que la mienne, que je donne volontiers les mains à toutes les loix qu'on voudra faire : mais j'ai pitié des jeunes gens à qui vous voulez ôter un ſi petit contentement, & annuller le precepte de ſaint Paul, qui ordonne qu'on baiſe *in oſculo ſancto*. Si ſaint Paul eût été un homme comme vous, dit Nomerfide, nous euſſions demandé l'experience de l'Eſprit de Dieu qui parloit en lui. A la fin, dit Guebron, vous aimerez mieux douter de la Sainte Ecriture, que de démordre d'une de vos petites ceremonies. A Dieu ne plaiſe, repartit Oyſille, que nous doutions de la Sainte Ecriture, quoi que nous ajoutions peu de foi à vos menſonges. Il n'y a point de femme qui ne ſçache ce qu'elle doit croire, c'eſt de ne

revoquer jamais en doute la parole de Dieu, & de se défier toûjours de celle des hommes qui s'écartent de la verité. Je croi, repliqua Simontault, qu'il y a plus d'hommes trompez par les femmes, que de femmes trompées par les hommes. Le peu d'amour qu'elles ont pour nous les empêche de croire la verité; & au contraire nous les aimons avec tant d'excez, que nous donnons aisément dans leurs mensonges, & que nous nous trouvons leurs dupes avant que de nous être défiez de pouvoir être dupez. Il me semble, dit Parlamente, que vous avez entendu plaindre quelque sot dupé par quelque femme peu sage: En effet ce que vous dites a si peu d'autorité, que vous avez besoin d'amener quelque exemple au secours. Ainsi si vous en sçavez quelqu'un je vous donne ma voix. Je ne prétens pas que pour un mot nous soyons obligées de vous en croire: mais de vous entendre médire de nous, nos Nouvelles n'en souffriront point. Nous sçavons ce qui en est. Puisqu'ainsi est, dit Simontault, je vais vous satisfaire.





LVIII. NOUVELLE.

D'une Dame de la Cour qui se vengea plaisamment de son Amant.

IL y avoit à la Cour de François I. une Dame de fort bon esprit, qui par sa beauté, par son honnêteté, & par son beau parler avoit gagné le cœur de plusieurs Cavaliers avec lesquels elle sçavoit fort bien passer le tems sans exposer son honneur, les entretenant si plaisamment, qu'ils ne sçavoient sur quoi com-

pter; car les plus assûrez étoient au desespoir, & les plus desesperez n'étoient pas sans esperance. Cependant en se moquant de la plûpart d'eux, elle ne pût s'empêcher d'en aimer fort un qu'elle nommoit son cousin ; nom qui servoit de pretexte à une plus longue liaison. Mais comme il n'y a rien de solide dans le monde, leur amitié dégeneroit souvent en colere ; ensuite ils se raccommodoient de maniere que toute la Cour en étoit informée. Pour montrer que cette Dame n'aimoit rien qu'à donner beaucoup de peine à celui qui lui en avoit beaucoup donné, elle lui fit un jour meilleure mine qu'elle n'avoit jamais fait. Lui qui ne manquoit de hardisse ni pour les armes, ni pour l'amour, commença à poursuivre vivement celle qu'il avoit prié diverses fois. Elle faisant semblant de ne pouvoir plus tenir, lui accorda ce qu'il demandoit, & lui dit que pour cet effet elle s'en alloit à sa chambre qui étoit à un galetas, où elle sçavoit bien qu'il n'y avoit personne, & qu'aussi-tôt qu'il la verroit partir, il ne manquât point de la suivre, ajoûtant qu'elle avoit tant de bonne volonté pour lui, qu'il la trouveroit seule. Le Gentilhomme la crut, & fut si content, qu'il se mit à joüer avec les autres Dames en attendant qu'il la vit partir pour aller aprés elle. La Belle qui ne manquoit d'aucune finesse des femmes, aborda deux grandes Princesses avec lesquelles elle étoit fort familiere, & leur dit : Je vous ferai voir, si vous voulez, le plûs agréable divertissement que vous ayez jamais vû. Elles qui ne vouloient point de mélancolie,

lancolie, la prierent de leur dire ce que c'étoit. C'est, dit-elle, un tel que vous connoissez, honnête homme s'il en fût jamais, mais le plus entreprenant qu'il y ait au monde. Vous sçavez combien il m'a fait de pieces, & vous n'ignorez pas que dans le tems que je l'aimois le plus, il m'a quitté pour d'autres; ce qui m'a plus chagrinée que je n'en ai fait semblant. J'ai maintenant occasion de m'en venger. Je m'en vai à ma chambre, qui est au dessus de celle ci, & s'il vous plait d'y prendre garde, vous le verrez incontinent monter aprés moi. Quand il aura passé les galeries, & qu'il voudra monter le degré, mettez-vous, je vous prie, toutes deux à la fenêtre pour m'aider à crier au voleur, & vous verrez quel sera son emportement Je croi qu'il n'aura pas mauvaise grace dans sa colere, & s'il ne me dit pas des injures tout haut, je suis persuadée que je n'y perdrai rien dans son cœur. Cette resolution ne se prit pas sans rire à l'avance; car il n'y avoit point de Courtisan qui fit plus la guerre aux Dames; & chacune l'aimoit & l'estimoit si fort, qu'on n'eût voulu pour rien du monde s'exposer à s'en faire railler, de maniere que toutes croyoient avoir bonne part à la gloire qu'une seule esperoit de remporter sur le Cavalier. Aussi-tôt donc que les Princesses virent partir celle qui avoit concerté l'entreprise, elles commencerent à observer le Gentilhomme, qui ne demeura guere à changer de place. Il ne fut pas plutôt sorti, qu'elles entrerent dans la galerie pour ne le pas perdre de vûe. Lui qui ne se doutoit

 de

de rien mit ſa cape autour de ſon cou pour ſe cacher le viſage, & décendit juſques dans la cour, & remonta enſuite. Mais trouvant quelqu'un qui étoit bien-aiſe de n'avoir pas pour témoin, il décendit encore dans la cour, & revint par un autre chemin ; le tout ſans appercevoir les Princeſſes qui virent tous ſes mouvemens. Quand il fut au degré par lequel il pouvoit monter ſûrement a la chambre de la Belle, les Princeſſes allerent ſe poſter à la fenêtre, & virent incontinent la Dame en haut, qui ſe mit à crier au voleur tant que ſa tête pût tenir Les deux Princeſſes crioient du bas au voleur avec tant de force, qu'on les entendit dans tout le Château. Je vous laiſſe à penſer avec quel dépit le Cavalier s'enfuit, non ſi bien envelopé qu'il ne fût reconnu de celles qui ſçavoient le miſtere. Elles l'en ont ſouvent raillé depuis. Celle qui lui avoit joüé le tour ne l'a pas même épargné, & lui a dit en face qu'elle s'étoit bien vengée. Mais il avoit la réponſe ſi à la main, & ſe défendoit ſi ſpirituellement, qu'il leur fit accroire qu'il s'étoit défié de leur deſſein, & qu'il n'avoit promis à la Belle de l'aller voir que pour lui donner quelque divertiſſement, diſant qu'il ne ſe ſeroit pas donné cette peine pour l'amour d'elle, qu'il y avoit longtems qu'il n'aimoit plus. Mais les Dames ne vouloient pas recevoir cette défaite, & la choſe eſt encore indéciſe.

S'il eſt vrai qu'il ait cru cette Dame, ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable, puiſqu'il étoit ſi ſage & ſi hardi, que de ſon âge & de ſon tems

tems il y a eu peu ou point d'hommes qui l'ayent surpassé, comme sa glorieuse mort nous en est une bonne preuve, il me semble qu'on ne peut s'empêcher de convenir que les honnêtes gens qui aiment, sont souvent la dupe des Dames par un excés de credulité. En bonne foi, dit Emarsuite, je louë cette Dame d'avoir fait un pareil tour ; car quand un homme est aimé d'une Dame, & qu'il la quitte pour une autre, elle ne peut jamais trop se venger. Bon, si elle est aimée, dit Parlamente ; mais il y en a qui aiment sans être assurées d'être aimées ; & quand elles s'apperçoivent que leurs Amans aiment ailleurs, elles les accusent d'inconstance. Ainsi celles qui sont sages, ne s'y laissent jamais tromper. Elles ne s'arrêtent & n'ajoûtent jamais foi qu'a la verité, pour ne pas s'exposer aux fâcheuses consequences du mensonge, parce que le vrai & le faux parlent le même langage. Si toutes étoient de vôtre sentiment, dit Simontault, les hommes pourroient bien mettre leurs supplications dans leurs coffres. Mais quoi que vous & vos semblables en puissiez dire, nous ne croirons jamais que les femmes ne soient aussi incredules qu'elles sont belles. A la faveur de cette persuasion nous vivrons aussi contens, que vous voudriez nous rendre inquiets par vos oraisons. Comme je sçai fort bien, dit Longarine, la Dame qui a fait ce bon tour, je ne trouve aucune impossibilité à croire toutes les finesses qu'on pourroit lui attribuer. Puisqu'elle n'a pas épargné son propre mari, elle ne devoit pas épargner son

Amant. Vous en ſçavez donc plus que moi, répondit Simontault, ainſi je vous donne ma voix, pour dire ce que vous en ſçavez. Puiſque vous le voulez, & moi auſſi, repliqua Longarine.





LIX. NOUVELLE.

Un Gentilhomme est surpris par sa femme dans le tems qu'il croyoit baiser une de ses Demoiselles.

LA Dame dont vous venez de faire le conte, avoit épousé un mari de bonne & ancienne maison, & qui n'avoit pas moins de bien que de naissance. L'amitié reciproque qu'ils eurent l'un pour l'autre fit seule ce mariage. Elle qui étoit la femme du monde la plus

plus naïve, ne dissimuloit point à son mari qu'elle n'eût des Amans, dont elle se moquoit, & ne se servoit qu'à passer le tems. Son mari avoit sa part du plaisir ; mais à la longue ce manége le chagrina. D'un côté il trouvoit mauvais qu'elle entretint long-tems des gens qu'il ne tenoit ni pour parens ni pour amis, & de l'autre il ne s'accommodoit pas de la dépense qu'il étoit contraint de faire à la suite de la Cour. C'est pourquoi il se retiroit chez lui le plus souvent qu'il pouvoit ; mais il y recevoit tant de visites, que sa dépense n'en étoit guere moins grande. En quelque lieu que sa femme fut, elle trouvoit toûjours moyen de se se divertir soit au jeu, ou à la dance, ou à quelqu'autre exercice auquel les jeunes Dames peuvent honnêtement s'occuper. Quand son mari lui disoit quelquefois qu'ils faisoient trop de dépense, elle répondoit qu'il devoit être assûré qu'elle ne le feroit jamais cocu, mais bien coquin. En effet elle aimoit si fort la magnificence des habits, qu'il falloit qu'elle en eût des plus beaux & des plus riches qui parussent à la Cour, où son mari ne la menoit que le moins qu'il pouvoit, quelque envie qu'elle eût d'y aller. C'est pourquoi elle se rendit si complaisante à son mari, que c'étoit avec peine qu'il lui refusoit des choses plus difficiles. Voyant un jour que toutes ses inventions ne pouvoient le porter à aller à la Cour, elle s'apperçût qu'il faisoit fort bonne mine à une femme de chambre qu'elle avoit, & crût qu'elle en pourroit tirer quelque avantage. Elle tira un

un soir cette fille en particulier, & la questionna si finement tant par promesses que par ménaces, qu'elle lui fit confesser, que depuis qu'elle étoit à son service, il ne s'étoit point passé de jour, que son mari ne l'eût solicitée à l'aimer; mais qu'elle aimoit mieux mourir que de rien faire contre Dieu & son honneur, attendu même qu'elle lui avoit fait l'honneur de la recevoir à son service; ce qui seroit un double crime.

Cette Dame apprenant l'infidelité de son Epoux, eut d'abord du dépit & de la joye. Du dépit de voir que dans le tems qu'il lui témoignoit tant d'amitié, il cherchoit sous main les moyens de lui faire un affront à ses yeux, & de la quitter pour une fille qu'elle regardoit comme beaucoup inferieure à elle pour la beauté & pour les agrémens: De la joye parce qu'elle esperoit de le surprendre en flagrant delit, & le pousser de maniere qu'il ne lui reprocheroit plus ni ses Amans, ni le séjour de la Cour. Pour cet effet elle pria cette fille de consentir peu à peu à ce que son mari demandoit aux conditions qu'elle lui prescrivit. La fille pensa faire des difficultez; mais sa maîtresse s'étant rendue garante de sa vie & de son honneur, elle promit de faire tout ce qu'il lui plairoit. Le mari poussant sa pointe, trouva cette fille toute changée, & la pressa plus vivement que de coûtume. Mais comme elle sçavoit son rôle par cœur, elle lui representa qu'elle étoit pauvre, & qu'elle le seroit encore davantage en lui obeïssant, parce qu'elle seroit chassée du ser-

service de sa maîtresse avec laquelle elle esperoit gagner de quoi trouver un bon mari. Le Gentilhomme répondit à cela, qu'elle ne devoit s'embarrasser de rien; qu'il la marieroit mieux & plus richement que sa maîtresse ne sçauroit faire, & ménageroit son intrigue avec tant de secret, que personne ne pourroit en mal parler. Sur cela le marché fut conclu. Comme on déliberoit du lieu où les conditions devoient être séellées, la fille dit, qu'elle n'en sçavoit point de plus commode & de moins sujet aux soupçons qu'une petite maison qui étoit dans le Parc, où il y avoit fort à propos une chambre & un lit. Le Gentilhomme qui n'eut jamais fait de difficulté sur le lieu, trouva celui-là fort à son gré, & attendit avec une extréme impatience le jour & l'heure dont on étoit convenu.

Cette fille tint parole à sa maîtresse, lui conta fort au long tout ce qui s'étoit passé entre elle & son maître, & lui dit que le rendez-vous étoit le lendemain aprés diné; qu'elle ne manqueroit pas de lui faire signe lors qu'il seroit tems de partir, à quoi elle la supplioit de bien prendre garde, & de ne manquer pas de son côté de s'y trouver à l'heure, pour la délivrer du peril où elle se mettoit pour lui obéir. La Dame lui jura qu'elle n'y manqueroit point, la pria de n'avoir point de peur, & l'assûra qu'elle ne l'abandonneroit jamais, & qu'elle la mettroit à couvert de la fureur de son mari. Le lendemain aprés diné le Gentilhomme fit à sa femme meilleur

visage qu'il n'avoit encore fait ; ce qui ne lui étoit pas fort agréable : Mais elle sçût si bien dissimuler qu'il ne s'apperçût de rien. Aprés le diné elle lui demanda à quoi il passeroit le tems ? Il lui dit qu'il ne sçavoit rien de meilleur que le jeu. On se mit donc en devoir de jouër ; mais elle ne voulut point être de la partie, & dit qu'elle auroit le même plaisir à voir jouër. Avant que de se mettre au jeu, il n'oublia pas de dire à cette fille de songer à sa promesse. On n'eut pas plutôt commencé de jouer, qu'elle passa dans la sale, & fit signe à sa maîtresse qu'elle partoit pour le pelerinage qu'elle avoit à faire. La femme vit fort bien le signe, mais le mari ne remarqua rien. Cependant au bout d'une heure un de ses valets lui ayant fait signe de loin, il dit à sa femme que la tête lui faisoit un peu mal, & qu'il étoit contraint d'aller prendre l'air, & de reposer un peu. Elle qui sçavoit son mal aussi bien que lui-même, lui demanda s'il vouloit qu'elle prit son jeu. Il lui dit qu'oüi, & qu'il reviendroit bien-tôt. Elle répondit qu'il ne devoit point se presser, & qu'elle jouëroit bien deux heures sans s'ennuyer. Le mari se retira donc à sa chambre, & de là au Parc. Sa femme qui sçavoït un chemin plus court, attendit un peu, & puis faisant tout à coup semblant d'avoir la colique, elle donna son jeu à un autre. Elle ne fut pas plutôt sortie de la sale, qu'elle laissa ses hauts patins, & courut le plus promptement qu'il lui fut possible au lieu où elle n'étoit pas bien-aise que le marché se fit sans elle, & arriva

riva à la bonne heure presqu'aussi-tôt que son mari. Elle demeura derriere la porte pour écouter les beaux & honnêtes discours que son mari tenoit à sa servante. Quand elle vit qu'il s'approchoit du criminel, elle le prit par derriere, & lui dit: Je suis trop prés de vous pour en prendre une autre. Il ne faut pas demanner si le mari fut alors dans une colere extréme, tant d'être frustré du plaisir qu'il s'étoit promis, que de voir que sa femme, dont il craignoit de perdre pour jamais l'amitié, le connoissoit plus qu'il n'auroit voulu. Mais pensant que c'étoit un jeu que la fille avoit fait jouër, sans parler à sa femme, il courut aprés la servante avec tant de fureur, qu'il l'auroit tuée si sa femme ne la lui eût ôtée d'entre les mains. Il disoit avec un transport extréme que c'étoit la plus méchante coquine qu'il eût jamais vû, & que si sa femme avoit attendu, elle auroit bien vû que ce n'étoit que pour l'éprouver, & pour se moquer d'elle; & qu'au lieu de lui faire ce qu'elle croyoit, il lui auroit donné des verges pour la châtier: Mais elle qui se connoissoit à pareil metal, ne prit pas cela pour argent comptant, & lui fit de si bonnes remontrances, qu'il eut grande peur qu'elle ne voulût le quitter. Il lui fit toutes les promesses qu'elle voulut, & touché des sages remontrances de sa femme, il confessa qu'il avoit tort de trouver mauvais qu'elle eût des Amans. Il convint qu'une femme belle & honnête n'en est pas moins vertueuse pour être aimée, pourvû qu'elle ne fasse & ne dise rien contre son

son honneur : Mais qu'un homme est fort condamnable de se donner la peine de poursuivre une fille qui ne l'aime point, & de faire tort à sa femme & à sa conscience. Il finit en lui promettant de ne plus l'empêcher d'aller à la Cour, & de ne jamais trouver mauvais qu'elle eût des Amans, persuadé qu'il étoit qu'elle les gardoit plus pour s'en divertir, que pour l'amitié qu'elle avoit pour eux. Ce discours ne déplût point à la Dame, qui crut avoir gagné un grand point. Cependant elle témoigna tout le contraire, disant qu'elle ne se soucioit point d'aller à la Cour, & qu'il n'y avoit rien qui lui fût plus cher que son amitié, sans laquelle toutes les compagnies lui étoient facheuses. Elle ajoûta qu'une femme aimée de son mari, & l'aimant de son coté comme elle faisoit, portoit avec elle un sauf-conduit pour parler à tout le monde, & n'être blâmée de personne. Le pauvre Gentilhomme se donna tant de peine pour l'assûrer de l'amour qu'il avoit pour elle, qu'ils s'en retournerent enfin bons amis. Pour ne retomber plus en pareil inconvenient, il la pria de chasser la fille qui avoit été cause de tout le grabuge. Elle le fit ; mais ce fut en la mariant bien & honorablement aux dépens de son mari, qui pour faire oublier à sa femme la fredaine qu'il avoit faite, la mena bientôt à la Cour avec tant de pompe & de magnificence, qu'elle avoit sujet d'en être contente.

Voilà ce qui m'a fait dire, Mesdames, que je n'étois point surprise de la piece qu'elle avoit

avoit fait à un de ses Amans, aprés celle que je sçavois qu'elle avoit fait à son mari. Vous nous avez dépeint, dit Hircan, une femme bien fine, & un mari bien sot. Puisqu'il en étoit venu jusques-là, il ne devoit pas s'arrêter en si beau chemin. Et qu'eût-il fait, dit Longarine? Ce qu'il vouloit faire, répondit Hircan. Aussi sa femme n'étoit-elle pas moins fâchée de sçavoir le mal qu'il vouloit faire, que s'il l'avoit fait effectivement. Peut-être sa femme l'auroit-elle plus estimé, si elle l'avoit connu plus hardi & meilleur compagnon? C'est bien dit, reprit Emarsuite; mais où trouverez-vous des hommes qui forcent deux femmes à la fois? Car la femme eût défendu ses droits, & la fille son pucelage. Il est vrai, répartit Hircan, mais un homme vigoureux & hardi ne craint point d'en attaquer deux foibles, & ne manque pas d'en venir à bout. Je vous avouë, reprit Emarsuite, que s'il avoit tiré l'épée il auroit pû les tuer toutes deux: Mais je ne vois pas qu'il eût pû leur échaper autrement. Dites-nous, je vous prie, ce que vous auriez fait, si vous eussiez été à sa place? J'eusse embrassé ma femme, dit Hircan, & l'aurois emportée dehors; j'aurois fait ensuite de la servante ce qu'il m'auroit plû ou par amour ou par force. Il suffit, Hircan, dit Parlamente, que vous sçachiez faire le mal. Je suis sûr, Parlamente, répondit Hircan, que je ne scandalise point l'innocent devant qui je parle, ni ne veux point soûtenir un mauvais parti. Je ne louë ni l'entreprise qui ne vaut rien d'elle-même, ni l'en-

l'entrepreneur qui eſt demeuré à moitié chemin plus par crainte que par amour. Je loüe un homme qui aime ſa femme comme Dieu l'ordonne : mais quand il ne l'aime point, je ne l'eſtime gueres de la craindre. A la verité, répondit Parlamente, ſi l'amour ne vous rendoit bon mari, ce que vous feriez par la crainte ſeroit bien peu de choſe, & je l'eſtimerois bien peu. L'amour que j'ai pour vous, Parlamente, repartit Hircan, me ſoûmet autant à vos volontez que la crainte de la mort & de l'enfer. Vous en direz ce qu'il vous plaira, reprit Parlamente, mais j'ai ſujet d'être contente de ce que j'ai vû & connu de vous. Quant à ce que je n'ai point ſçû, je n'en veux point douter, & beaucoup moins m'en enquerir. C'eſt à mon avis une grande folie à des femmes, dit Nomerfide, de s'enquerir ſi ſcrupuleuſement de ce que font leurs maris ; mais ce n'eſt pas une moins grande aux maris de vouloir être informez de toutes les démarches de leurs femmes. A chaque jour ſuffit ſa malice, ſans avoir tant de ſouci du lendemain. Il eſt pourtant quelquefois neceſſaire, dit Oyſille, de s'enquerir des choſes où l'honneur d'une maiſon eſt intereſſé, & cela pour y mettre ordre, & non pour juger mal des perſonnes, car tout le monde manque. Pluſieurs, dit Guebron, ſont tombez dans des inconveniens, faute de s'informer ſoigneuſement des fredaines de leurs femmes. Si vous en ſçavez quelque choſe, dit Longarine, je vous prie de nous le conter. Puiſque vous le voulez, répondit Guebron, je vous dirai volontiers ce que j'en ſçai.



LX. NOUVELLE.

Une Parisienne abandonne son mari pour suivre un Chantre, puis contrefait la morte & se fait enterrer.

IL y avoit à Paris un homme de si bon naturel, qu'il eût fait conscience de croire qu'un homme eût couché avec sa femme, quand même il l'auroit vû. Ce pauvre homme épousa la femme du monde de la plus mauvaise vie. Il ne s'apperçût jamais de ses déré-

déreglemens, & la traitoit comme la plus femme de bien du monde. Le Roi Louïs XII. étant un jour à Paris, cette femme alla s'abandonner à un des Chantres de ce Prince. Quand elle vit que le Roi quittoit Paris, & qu'elle alloit perdre son Chantre, elle resolut d'abandonner son mari pour suivre son Amant. Le Chantre ne s'y opposa point, & la mena à une maison qu'il avoit prés de Blois, où ils demeurerent long-tems. Le pauvre mari ne trouvant point sa femme, la chercha de tous côtez, & apprit enfin qu'elle s'en étoit allée avec le Chantre. Lui qui vouloit recouvrer sa brebis perdue qu'il avoit mal gardée, lui écrivit plusieurs lettres, la priant de revenir, & qu'il la recevroit pourvû qu'elle voulût bien vivre à l'avenir. Mais elle qui prenoit tant de plaisir à entendre chanter le Chantre, qu'elle avoit oublié la voix de son mari, ne fit aucun compte de ses belles paroles, & s'en moqua. Le mari en colere lui fit sçavoir qu'il la demanderoit en justice à l'Eglise, puis qu'elle ne vouloit pas revenir à lui de gré à gré. Cette femme craignant que si la Justice s'en mêloit, son Chantre & elle se feroient une fâcheuse affaire, s'avisa d'une ruse digne d'une telle femme. Elle fit semblant d'être malade, fit venir quelques femmes de bien de la ville par forme de visite, qui vinrent d'autant plus volontiers, qu'elles esperoient la ramener de ses débordemens à la faveur de cette maladie. Pour cet effet chacune lui fit les plus belles remontrances qu'elle

pût. Elle qui faisoit la mourante fit alors semblant de pleurer, & de reconnoître son peché, & s'en aquitta si bien, que toute la compagnie qui croyoit ses larmes & sa repentance sinceres, en eut pitié. La voyant ainsi repentante, elles se mirent à la consoler, & à lui dire, que Dieu n'étoit pas à beaucoup prés si terrible que plusieurs Predicateurs indiscrets le representoient, & l'assûrerent qu'il ne lui refuseroit jamais sa misericorde: Et sur cela on envoya querir un homme de bien pour la confesser. Le lendemain le Curé de la Paroisse vint lui administrer le saint Sacrement. Elle le reçût avec tant de devotion apparente, que toutes les femmes de bien de la ville qui étoient presentes, pleuroient de voir sa devotion, & loüoient la bonté divine d'avoir eu pitié de cette pauvre creature. Feignant ensuite de ne pouvoir plus manger, le Curé lui apporta l'Extréme-Onction, qu'elle reçût avec plusieurs beaux signes de devotion: car à peine pouvoit-elle parler, au moins on le croyoit. Elle fut long-tems dans le même état; mais enfin on s'imagina qu'elle perdoit peu à peu la vûe, l'ouie, & les autres sens, sur quoi chacun se mit à crier, Jesus mon Dieu! misericorde. Comme la nuit n'étoit pas éloignée, & que les Dames avoient du chemin à faire, elles se retirerent toutes. En sortant on leur vint dire qu'elle venoit d'expirer. Elles dirent un *de profundis* pour elle, & continuerent leur chemin.

Le Curé demanda au Chantre où il vouloit

ſoit qu'elle fût enterrée. Il répondit qu'elle avoit ſouhaité qu'on l'enterrât au Cimetiere, & qu'il étoit à propos que l'enterrement ſe fit la nuit. La malheureuſe fut enſevelie par une ſervante qui ſe donnoit bien de garde de lui faire de mal : Enſuite on la porta aux flambeaux à la foſſe que le Chantre avoit fait faire. Quand le corps paſſa devant les maiſons de celles qui lui avoient vû donner l'Extréme-Onction, elles ſortirent toutes, & l'accompagnerent juſqu'à la foſſe, où les Prêtres & les femmes la laiſſerent ; mais le Chantre demeura aprés eux. Incontinent qu'il vit que la compagnie étoit aſſez éloignée, lui & ſa ſervante tirerent la pretendue morte de ſa foſſe plus vive que jamais. Il la remena chez lui, où elle fut long-tems cachée. Le mari qui vouloit la ravoir, vint juſqu'à Blois demander juſtice, & trouva qu'elle étoit morte & enterrée. Ce fait lui fut certifié par toutes les Dames de Blois, qui lui conterent la belle mort qu'elle avoit faite ; De quoi le bon homme fut bien joyeux, croyant que l'ame de ſa femme étoit allée droit en Paradis. Debaraſſé de cette méchante creature, il s'en revint à Paris avec ce contentement, & ſe remaria avec une honnête femme, jeune & bonne ménagere, de laquelle il eut pluſieurs enfans, & avec laquelle il vêcut quatorze à quinze ans. Mais enfin la renommée qui ne peut rien cacher, vint avertir le bon homme que ſa premiere femme n'étoit pas morte, & qu'elle étoit encore avec ſon Chantre. Le pauvre homme diſſimula tant qu'il pût, feignant

gnant de ne rien sçavoir, & souhaitant que cê bruit fût faux. Mais sa femme qui étoit sage en fut avertie, & en eut tant de chagrin, qu'elle pensa mourir de déplaisir. Si elle avoit pû dissimuler son aventure sans blesser sa conscience, elle l'auroit fait volontiers ; mais il lui fut impossible. L'Eglise voulut d'abord s'en mêler, & commença par les separer, jusques à ce qu'on fût bien assûré de la verité du fait. La chose ayant été averée, le pauvre homme fut contraint de quitter sa bonne femme pour courre aprés la méchante. Il vint à Blois un peu aprés que François I. eut été fait Roi. Il y trouva la Reine Claude & Madame la Regente. Il vint leur faire ses plaintes, & leur demander celle qu'il eût bien voulu ne point trouver : Mais il étoit forcé de la chercher, & faisoit pitié à tout le monde. Sa femme lui ayant été presentée, elle soûtint long-tems qu'il n'étoit point son mari ; ce qu'il eût cru bien volontiers s'il eût pû. Elle plus fâchée que honteuse, lui dit qu'elle aimoit mieux mourir que de retourner avec lui. Le bon homme ne fut pas content de cette déclaration ; mais les Dames devant qui elle parloit si honnêtement, la condamnerent à retourner avec son mari, & sermonerent si bien le Chantre avec censures & menaces, qu'il fut contraint de dire à sa laide maîtresse, qu'il ne vouloit plus d'elle, & qu'elle n'avoit qu'à reprendre son mari. Ainsi chassée de toutes parts, la malheureuse se retira avec son mari, & en fut mieux traitée qu'elle ne meritoit.

C'est

C'eſt ce qui me fait dire, Meſdames, que ſi le pauvre mari eût bien pris garde à ſa femme, il ne l'eût pas ainſi perdue; car une choſe bien gardée ſe perd difficilement, & l'occaſion fait ſans doute le larron, comme dit le proverbe. C'eſt étrange, dit Hircan, que l'amour ſoit ſi fort dans les ſujets où il paroît le moins raiſonnable. J'ai entendu dire, dit Simontault, qu'on romproit plutôt cent mariages, que l'amour d'un Prêtre & de ſa ſervante. Je le croi, dit Emarſuite; car ceux qui lient les autres par le mariage, ſçavent ſi bien faire le nœud, qu'il ne peut ſe rompre que par la mort; & les Docteurs ſoûtiennent que le langage ſpirituel eſt plus perſuaſif qu'aucun autre, & par conſequent l'amour ſpirituel ſurpaſſe l'autre. Je ne ſçaurois pardonner aux Dames, dit Dagoucin, d'abandonner pour un Prêtre, quelque bien fait qu'il puiſſe être, un mari, ou un amant honnête homme. Ne vous mêlez point, je vous prie, dit Hircan, de parler de nôtre Mere la ſainte Egliſe, & comptez que c'eſt un grand plaiſir pour les pauvres femmes craintives & ſecretes, de pecher avec ceux qui peuvent les abſoudre: Car il y en a qui ont bien plus de honte de confeſſer un peché, que de le commettre. Vous parlez donc, dit Oyſille, de celles qui ne connoiſſent point Dieu, & qui s'imaginent que les choſes ſecretes ne ſeront point revelées devant le Chœur celeſte. Mais je croi que ce n'eſt pas pour la Confeſſion qu'elles cherchent les Confeſſeurs. L'ennemi les a ſi bien aveuglées,

qu'elles songent bien plus à s'arrêter au lieu qui leur semble le plus caché & le plus sûr, qu'à avoir l'absolution du mal dont elles ne se repentent point. Comment repentir, dit Saffredant ? Elles se croient bien plus saintes que les autres ; & je suis assuré qu'il y en a qui se tiennent fort honorées de perseverer dans ces sortes d'amourettes. De la maniere dont vous en parlez, répondit Oysille, on diroit que vous en sçavez quelque chose. Je vous prie, cela étant, de nous dire demain ce que vous en sçavez pour commencer la Journée. Voilà Vêpres qui sonnent ; les Religieux se sont retirez aprés la sixiéme Nouvelle, & nous ont laissé décider nos disputes. En disant cela, elle se leva ; la compagnie en fit de même, s'en alla à l'Eglise, & trouva qu'elle se faisoit attendre. Aprés avoir entendu Vêpres, on soupa, & ce ne fut pas sans parler de plusieurs beaux contes. Aprés le soupé, chacun suivant la coûtume alla se divertir au pré, & puis se coucher, pour avoir le lendemain la memoire plus libre.

SEPTIE'ME JOURNE'E.

MAdame Oysille ne manqua pas le matin de leur administrer la salutaire pâture, qu'elle tira de la lecture des Actes des saints & glorieux Apôtres de Jesus-Christ. Elle leur dit que ces nouvelles suffisoient pour faire souhaiter d'avoir vû le tems des Apôtres, & pour obliger à déplorer la misere du tems present.

sent. Aprés avoir lû & expliqué le commencement de ce digne livre, elle les pria d'aller à l'Eglise dans l'union avec laquelle les Apôtres faisoient leurs oraisons, & de demander à Dieu sa grace qu'il ne refuse jamais à ceux qui la demandent avec foi. Chacun trouva le conseil fort bon, & l'on arriva à l'Eglise dans le tems qu'on alloit commencer la Messe du Saint Esprit. Cela venoit si à propos, qu'ils entendirent le service avec beaucoup de devotion. On parla encore durant le dîné de la vie des bienheureux Apôtres, & on en parla avec tant de plaisir, qu'on avoit presque oublié de retourner au rendez-vous des Nouvelles. Nomerfide qui étoit la plus jeune s'en étant avisée, leur dit: Madame Oysille nous a tant parlé de devotion, que l'heure de conter des Nouvelles se passe sans que nous songions à nous rendre au lieu accoûtumé. Sur cela la compagnie se leva, chacun fit peu de séjour dans sa chambre, & tout le monde se rendit au lieu où les assemblées precedentes s'étoient faites. Chacun étant assis à son aise, Madame Oysille dit à Saffredant: Quoi que je sois bien assûrée que vous ne direz rien à l'avantage des femmes, je ne laisserai pas de vous faire souvenir que vous promîtes hier au soir une Nouvelle. Je vous assûre, Madame, dit Saffredant, que je ne passerai point pour médisant en disant la verité, & ne perdrai point la bienveillance des Dames sages en contant ce que les folles font. L'experience m'a appris ce que c'est qu'être privé de leur vûe, & si je l'étois

autant de leurs bonnes graces, je ne ſerois pas en vie de l'heure qu'il eſt. En diſant cela il tourna les yeux du côté opposé où étoit celle qui étoit cauſe de ſon bien & de ſon mal: Mais en même tems il regarda Emarſuite, & la fit rougir comme ſi ce qu'il venoit de dire ſe fût adreſſé à elle; cependant il ne fut pas moins bien entendu de celle à qui il en vouloit. Madame Oyſille l'ayant alors aſſûré qu'il pouvoit librement dire la verité aux dépens de qui il appartiendroit, il commença comme vous allez voir.





LXI. NOUVELLE.

Prodigieuse opiniatreté d'une Bourguignonne qui aima un Chanoine jusqu'à l'effronterie.

IL y avoit prés de la ville d'Autun une fort belle femme, blanche, de grande taille, & d'aussi bon air que femme que j'aye jamais vû. Elle avoit épousé un honnête homme qui paroissoit plus jeune qu'elle, & duquel elle avoit sujet de se contenter. Peu de tems aprés leur mariage il la mena à Autun où il avoit

avoit des affaires. Pendant que le mari sollicitoit la Justice, la femme alloit à l'Eglise, & prioit Dieu pour lui. Elle visita tant les lieux saints, qu'un Chanoine fort riche devint amoureux d'elle, & fit si bien que la pauvre malheureuse lui accorda tout. Le mari n'en eut aucun soupçon, & pensoit plus à garder son bien que sa femme. Quand il fut question de retourner à sa maison, qui étoit éloignée de la ville de sept bonnes lieuës, cela ne se fit pas sans beaucoup de regret. Le Chanoine lui promit de l'aller voir souvent; ce qu'il fit aussi pretextant un voyage, & passant toûjours chez cet homme. Il ne fut pas assez sot pour ne pas s'appercevoir du dessein du Chanoine, & il y donna si bon ordre que quand il venoit il n'y trouvoit plus sa femme, qu'il faisoit si bien cacher, qu'il n'y avoit pas moyen de lui parler. La femme connoissant la jalousie de son mari, ne fit semblant de rien, & songea aux moyens d'y donner ordre, estimant un Enfer d'être privée de la vûe de son idole. Un jour que son mari n'étoit pas au logis, elle donna tant d'occupation à ses valets & servantes, qu'elle demeura seule à la maison. Elle prit incontinent ce qui lui étoit necessaire, & sans autre compagnie que son extravagant amour s'en alla à beaux pieds à Autun, où elle n'arriva pas si tard qu'elle ne fût reconnue de son Chanoine, qui la tint enfermée & cachée plus d'un an, quelques Monitions & Excommunications que fit jetter son mari. Faute de meilleur expedient il s'en plaignit à l'Evêque qui avoit un Archidiacre autant homme de bien

qu'il

qu'il y en eût en France. Il visita lui-même avec tant de soin toutes les maisons des Chanoines, qu'il trouva la femme qu'on croyoit perdue. Il la fit mettre en prison, & condamna le Chanoine à une grosse penitence. Le mari apprenant que sa femme avoit été retrouvée par la diligence du bon Archidiacre, & de plusieurs autres gens de bien, voulut bien la reprendre sous serment qu'elle lui fit de vivre à l'avenir en femme de bien. Le bon mari qui l'aimoit beaucoup, croyant volontiers qu'elle tiendroit parole, la remena chez lui, & la traita comme ci-devant, si ce n'est qu'il lui donna deux vieilles servantes, dont l'une étoit toûjours avec elle quand l'autre étoit occupée ailleurs. Mais quelque bon traitement que lui fit son mari, l'amour extravagant qu'elle avoit pour le Chanoine lui faisoit regarder le repos comme un tourment perpetuel. Quoi qu'elle fût trés-belle femme, & lui d'un temperament fort & vigoureux; cependant elle n'eut point d'enfans de lui; car son cœur étoit toûjours à sept lieuës de son corps. Elle dissimuloit néanmoins si bien, que son mari croyoit qu'elle avoit oublié le passé comme il avoit fait de son côté. Mais elle avoit le cœur trop méchant pour être capable d'un si heureux & si loüable retour. Dans le tems qu'elle vit que son mari l'aimoit le plus, & qu'il s'en défioit le moins, elle feignit d'être malade, & poussa si bien la feinte, que le pauvre mari étoit en fort grande peine, & n'épargnoit rien pour sa guerison. Elle joüa si bien son rôle, que son mari & tous ceux de la maison la crurent effectivement

tivement malade à l'extremité. Voyant donc que son mari en étoit autant affligé, qu'il avoit sujet d'en être joyeux, elle le pria de l'autoriser pour faire son testament : ce qu'il fit volontiers les larmes aux yeux. Elle étant en pouvoir de tester, quoi qu'elle n'eût point d'enfans, donna à son mari tout ce qu'elle pouvoit lui donner, lui demandant pardon des affronts qu'elle lui avoit faits. Ensuite elle envoya querir le Curé, se confessa, reçût le saint Sacrement de l'Autel avec tant de devotion, que chacun pleuroit de voir une si belle & si glorieuse fin. Le soir elle pria son mari de lui faire porter l'Extréme-Onction, & lui dit qu'elle s'affoiblissoit si fort, qu'elle avoit peur que sa vie ne seroit pas assez longue pour la recevoir. Son mari lui fit apporter en grande diligence ce qu'elle demandoit. Elle reçût l'Extréme-Onction avec tant d'humilité, que chacun ne pouvoit s'empêcher de la louër. Aprés avoir fait tous ces beaux misteres, elle dit à son mari, que puisque Dieu lui avoit fait la grace d'avoir pris tout ce que l'Eglise avoit ordonné, elle sentoit sa conscience si tranquille, qu'elle avoit envie de se reposer un peu, le priant d'en faire le même, attendu le grand besoin qu'il en avoit pour avoir tant pleuré & veillé auprés d'elle. Le mari & tous les valets étant endormis, les deux vieilles qui l'avoient si long-tems gardée pendant qu'elle avoit été en santé, ne craignant plus de la perdre que par la mort, allerent aussi se coucher. Quand elle les entendit dormir & ronfler bien haut, elle se leva en chemise, & sortit de sa chambre écoutant si elle n'entendroit point de bruit

dans

dans la maison. Aprés qu'elle se fut assurée de son bâton, elle sçût fort bien sortir par une petite porte du Jardin qui ne fermoit point, & tout en chemise & nuds pieds marcha toute la nuit du côté d'Autun dans le dessein de se rendre auprés du Saint qui l'avoit empêchée de mourir. Mais comme le chemin étoit long, le jour la surprit avant qu'elle pût y arriver. Regardant alors de tous les côtez, elle vit deux Cavaliers qui couroient au grand galop, & ne doutant point que ce ne fût son mari qui la poursuivoit, elle se cacha tout le corps dans la boue d'un marais, & la tête entre les joncs, & entendit son mari qui disoit à son valet en passant, & en homme desesperé: O la méchante! qui auroit jamais cru que sous le manteau des saints Sacremens de l'Eglise elle eût voulu couvrir une si sale & si abominable action? Puisque Judas, répondit le valet, prenant un pareil morceau ne fit point scrupule de trahir son Maître, devez-vous trouver étrange qu'une femme trahisse son mari de la même maniere? Le mari passa outre, & la femme demeura entre les joncs plus joyeuse de l'avoir trompé, qu'elle ne l'étoit chez elle dans un bon lit où elle croyoit être en esclavage. Le mari chercha par tout Autun; mais ayant sçû bien certainement qu'elle n'y étoit point entrée, il s'en retourna sur ses pas, & durant le chemin ne fit que se plaindre d'elle & de sa grande perte, ne la menaçant pas de moins que de la mort s'il la trouvoit; mais elle en avoit aussi peu de peur qu'elle sentoit de froid, quoi que la saison & le lieu fus-

fussent capables de la faire repentir de son horrible voyage. Qui ne sçauroit pas comme le feu de l'Enfer échauffe ceux qui en sont pleins, seroit surpris que cette femme sortant d'un lit bien chaud ait pû souffrir un si extréme froid durant un jour entier. Cependant elle le fit sans perdre courage, & reprit le chemin d'Autun dés que la nuit fut venue. Elle arriva précisement dans le tems qu'on alloit fermer les portes de la ville, & ne manqua pas d'aller droit chez son corps saint, qui fut si surpris de la voir en pareil équipage, qu'à peine pouvoit-il croire que ce fut elle. Aprés l'avoir bien examinée & visitée de tous les côtez, il trouva qu'elle avoit de la chair & des os; ce qu'un esprit n'a pas. Il compta dés lors que ce n'étoit pas un fantôme, & ils furent de si bon accord, qu'elle demeura quatorze à quinze ans avec lui. Elle fut cachée pendant quelque tems, mais enfin elle perdit toute crainte, & se fit qui pis est, un si grand honneur d'avoir un tel Amant, qu'elle se plaçoit à l'Eglise devant la plûpart des femmes de bien de la Ville, tant femmes d'Officiers, que d'autres. Elle eut des enfans du Chanoine, & entr'autres une fille qui fut mariée à un riche marchand avec tant de magnificence, que toutes les femmes de la ville murmuroient de la somptuosité de cette nôce, n'ayant pas assez de credit pour y donner ordre.

Il arriva que la Reine Claude épouse du Roi François, passa en ce tems-là par Autun, accompagnée de Madame la Regente mere

mere du Roi, & de la Ducheſſe d'Alençon ſa fille. Il vint alors une femme de chambre nommée Perrete, qui trouvant la Ducheſſe lui dit. Ecoutez-moi, Madame, je vous en ſupplie, & vous ferez une action auſſi bonne ou meilleure que ſi vous alliez entendre le ſervice du jour. La Ducheſſe s'arrêta volontiers, ſçachant que d'elle ne pouvoit venir que de bonnes choſes. Perrete lui conta comment elle avoit pris une petite fille pour lui aider à ſavonner le linge de la Reine, & qu'en lui demandant des nouvelles de la ville, elle lui avoit dit le chagrin qu'avoient les honnêtes femmes d'être obligées d'aller aprés la femme de ce Chanoine, de laquelle elle lui avoit conté une partie de la vie. La Ducheſſe fut incontinent trouver la Reine & Madame la Regente, & leur conta cette hiſtoire. Sans autre forme de procés elles envoyerent querir cette malheureuſe qui ne ſe cachoit point : car au lieu d'avoir honte, elle ſe faiſoit honneur d'être maîtreſſe de la maiſon d'un ſi riche homme ; auſſi ſe preſenta-t-elle effrontément devant ces Princeſſes, qui furent ſi ſurpriſes de ſon impudence, qu'elles ne ſçûrent d'abord que lui dire. Mais aprés Madame la Regente lui fit des remontrances qui auroient fait pleurer une femme de bon entendement. Cependant au lieu de pleurer, la Chanoineſſe leur dit avec une trés-grande audace : Je vous ſupplie, Meſdames, d'empêcher qu'on ne touche point à mon honneur ; car Dieu merci j'ai vêcu avec Monſieur le Chanoine ſi bien & ſi vertueuſement, qu'il n'y a perſonne qui pût me rien reprocher là-deſſus. Il

ne faut pas qu'on croye que j'offense Dieu ; car il y a trois ans que Monsieur le Chanoine ne m'a touchée, & nous vivons aussi chastement, & avec autant d'amour que si nous étions deux beaux petits Anges, sans qu'il y ait jamais eu entre nous qu'un même langage, & la même volonté. Ainsi qui nous desunira, sera un grand peché, & le bon homme qui a bien prés de quatre-vingts ans ne vivra pas long-tems sans moi, qui en ai quarante-cinq. Vous pouvez penser ce que ces Dames lui dirent, & les remontrances qu'elles lui firent voyant son obstination qui étoit toûjours la même, quelque chose qu'on lui dit, quelque vieille qu'elle fut, & quelque illustres & venerables que fussent les personnes qui lui parloient. Pour l'humilier davantage, les Princesses envoyerent querir le bon Archidiacre d'Autun, qui la condamna à un an de prison au pain & à l'eau. Elles firent venir son mari, qui en faveur de leurs bonnes exhortations promit de la reprendre, aprés qu'elle auroit fait penitence. Mais se voyant prisonniere, & sçachant que le Chanoine étoit resolu de ne jamais la reprendre, elle remercia les Dames de lui avoir ôté un Diable de dessus le corps, & eut une repentance si grande & si parfaite, que son mari au lieu d'attendre le bout de l'an à la reprendre, n'attendit pas quinze jours à la venir demander à l'Archidiacre, & depuis ils ont vêcu ensemble en repos & en amitié.

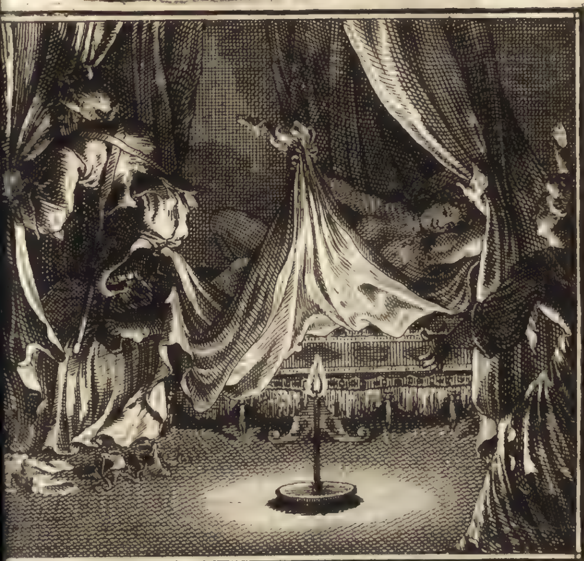
Voilà, Mesdames, comme les méchans ministres convertissent les chaînes de saint Pierre en chaînes de Satan, si fortes & si difficiles à

rom-

rompre, que les Sacremens qui chassent les Diables des corps, sont des moyens pour les retenir plus long-tems dans la conscience de ceux-ci. Les meilleures choses deviennent les plus pernicieuses quand on en abuse. Il est vrai, dit Oysille, que c'étoit une malheureuse femme; mais aussi fut-elle bien punie de comparoitre devant de semblables Juges : En effet le regard seul de Madame la Regente avoit une telle vertu, qu'il n'y avoit point de femme de bien qui ne craignît de se trouver devant elle, & qui ne s'estimât indigne de sa vûë. Quand elle étoit regardée avec douceur, elle croyoit meriter un grand honneur, sçachant que cette Dame ne pouvoit regarder de bon œil que les femmes vertueuses. Il vaudroit mieux, dit Hircan, que l'on eut plus de crainte du saint Sacrement, qui n'étant pas reçû en foi & en charité, est en condamnation éternelle, que des yeux d'une femme. Je vous promets, dit Parlamente, que ceux qui ne sont point inspirez, craignent plus la terre que le Ciel. Je croi que cette malheureuse fut bien plus mortifiée par la prison, & par la perte de son Chanoine, que par toutes les remontrances qu'on eût pû lui faire. Mais, dit Simontault, vous avez oublié le principal qui la determina à retourner à son mari, c'est que le Chanoine avoit quatre-vingts ans, & que son mari étoit plus jeune qu'elle. Ainsi cette bonne Dame gagna à tous ses marchez. Mais si le Chanoine eût été jeune, elle n'auroit pas voulu le quitter. Les remontrances des Dames n'auroient pas eu plus d'effet que les Sacremens. Je trouve qu'elle faisoit

bien, dit Nomerfide, de ne pas confesser son peché si aisément ; car on ne doit le dire qu'à Dieu, & il faut le nier constamment devant les hommes. Quoi que la chose soit veritable, à force de mentir & de jurer on fait douter de la verité. Cependant, dit Longarine, il est difficile qu'un peché soit si secret qu'il ne vienne à éclater, à moins que Dieu même ne le cache en faveur de ceux qui s'en repentent veritablement pour l'amour de lui. Et que diriez-vous, reprit Hircan, de celles qui n'ont pas plutôt fait une folie qu'elles en font confidence ? Je le trouve surprenant, répondit Longarine, & c'est une marque que le peché ne leur déplait pas. Je vous l'ai déja dit, le peché que la grace de Dieu ne couvre point, ne sçauroit se nier devant les hommes. Il y en plusieurs qui prennent plaisir à parler de pareilles choses, & font gloire de publier leurs vices, & d'autres qui s'accusent en se contredisant. C'est se contredire bien lourdement, dit Saffredant ; mais si vous en sçavez quelque exemple, je vous donne ma voix & vous prie de nous le conter. Vous n'avez qu'à écouter, répondit Longarine.





LXII. NOUVELLE.

Une Demoiselle racontant d'elle-même une aventure galante, & parlant en troisiéme personne, se nomma sans y penser.

DU tems du Roi François I. il y avoit une Dame du sang Royal qui avoit de l'honneur, de la vertu, & de la beauté, & qui sçavoit faire un conte avec grace, & en rire aussi quand elle en entendoit faire un bon. Cette Dame étant à une de ses maisons, fut

visitée de tous ses sujets & voisins qui l'aimoient autant qu'il étoit possible. Entr'autres visites elle reçût celle d'une certaine Demoiselle, qui voyant que chacun faisoit des contes a la Princesse pour la divertir, voulut faire comme les autres, & lui dit : J'ai un bon conte à faire, Madame ; mais vous me promettrez de n'en point parler. Le conte que je vais vous faire est trés-veritable, & je puis en conscience vous le donner pour tel. Il y avoit une Demoiselle mariée qui vivoit avec son mari trés-honnêtement, quoi qu'il fût vieux, & elle jeune. Un Gentilhomme de ses voisins voyant qu'elle avoit épousé ce vieillard, devint amoureux d'elle, & la pressa pendant plusieurs années ; mais elle ne lui répondit que ce qu'une femme de vertu devoit répondre. Le Gentilhomme crut un jour que s'il pouvoit la trouver à son avantage, elle ne seroit peut-être pas si cruelle. Aprés avoir long-tems balancé le peril où il s'exposoit, l'amour qu'il avoit pour la Demoiselle applanit toutes les difficultez, dissipa sa crainte, & le détermina à chercher le lieu & l'occasion. Il étoit si bien sur les avis, qu'ayant appris un matin que le mari de la Demoiselle s'en alloit à quelqu'autre de ses maisons, & partoit dés le point du jour pour éviter la chaleur, il vint chez la Demoiselle qu'il trouva au lit endormie. Voyant que les servantes n'étoient pas dans la chambre, il alla se mettre boté & éperonné dans le lit de la Demoiselle, sans avoir eu l'esprit de fermer la porte. Elle se réveilla, & fut bien fâchée de le

voir

voir là ; mais quelques remontrances qu'elle pût lui faire, il n'y eut pas moyen de le retenir. Il lui fit violence, & la menaça si elle branloit, de dire à tout le monde qu'elle l'avoit envoyé querir : ce qui lui fit tant de peur qu'elle n'osa s'écrier. Une des servantes revint quelques momens aprés dans la chambre. Le Gentilhomme se leva avec tant de diligence, qu'elle ne se seroit apperçûë de rien, si l'éperon qui s'étoit attaché au drap de dessus, ne l'eût emporté tout entier, de maniere que la Demoiselle demeura toute nuë sur le lit. Quoi qu'elle parlât au nom d'une autre, elle ne pût enfin s'empêcher de dire: jamais femme ne fut plus étonnée que moi, quand je me vis ainsi nuë. La Princesse qui avoit écouté tout le conte sans rire, ne pût alors s'empêcher d'éclater, & lui dit : vous en pouvez à ce que je voi conter l'histoire. La pauvre Demoiselle fit ce qu'elle pût pour raccommoder ; mais il n'y eut pas moyen d'y trouver une bonne emplâtre.

Je vous assûre, Mesdames, que si elle avoit eu bien de la douleur d'avoir fait une pareille action, elle auroit voulu en avoir perdu la memoire. Mais comme je vous ai déja dit, le peché se découvre lui-même, à moins qu'il ne soit couvert de la couverture qui rend selon David l'homme bienheureux. En bonne foi, dit Emarsuite, voilà la plus grande sotte qui ait fait rire à ses dépens dont j'aye jamais entendu parler. Je ne suis point surprise, dit Parlamente, que la parole suive l'action ; car il est plus aisé de dire que de

faire. Ouais ! dit Guebron, quel peché avoit-elle fait ? Elle dormoit dans son lit, & il la menaçoit de la mort & de l'infamie. Lucrece qu'on a tant loüé en fit bien autant. Il est vrai, dit Parlamente, qu'il n'y a point de juste qui ne puisse tomber : mais quand on a eu sur l'heure bien du déplaisir de sa chûte, on ne s'en souvienne qu'avec horreur : & ce fut pour en effacer la memoire que Lucrece se tua. Mais cette folle vouloit en faire rire les autres. Il semble cependant, dit Nomerfide, qu'elle fût femme de bien, puisqu'elle avoit été pressée diverses fois sans vouloir rien accorder. Aussi le Gentilhomme fut-il contraint de faire agir la violence & la fourbe pour en venir à bout. Quoi ? dit Parlamente, croyez-vous que l'honneur d'une femme soit à couvert, quand elle succombe aprés deux ou trois refus ? Il y auroit sur ce pied-là bien des femmes d'honneur qui passent pour n'en avoir point. On en a assez vû qui ont long-tems rebuté celui que leur cœur avoit déja reçû. Les unes le font parce qu'elles craignent l'infamie, & les autres pour se faire d'autant plus aimer & estimer par une feinte resistance. Ainsi l'on ne doit point faire cas d'une femme, à moins qu'elle ne soit ferme jusqu'au bout. Si un jeune homme, dit Dagoucin, refusoit une belle fille, ne regarderiez-vous pas cela comme une grande vertu ? Assûrement, dit Oysille, si un jeune homme se portant bien faisoit un semblable refus, je le trouverois fort loüable, mais non difficile à croire. J'en connois, reprit Dagou-

cin,

cin, qui ont refusé des aventures que tous leurs camarades cherchoient avec soin. Je vous prie, dit Longarine, prenez ma place, & nous dites ce que vous en sçavez : mais souvenez-vous que nous nous sommes engagez de dire la verité. Je vous promets de vous la dire, repartit Dagoucin, & si naturellement, qu'il n'y aura point d'envelope.





LXIII. NOUVELLE.

Notable chasteté d'un Seigneur François.

IL se trouva à Paris quatre filles, dont deux étoient sœurs, si belles, si jeunes, & si fraiches, qu'elles avoient la presse de tous les galants. Un Gentilhomme que le Roi, qui regnoit alors, avoit fait Prevôt de Paris, voyant son maître jeune, & d'âge à desirer pareille compagnie, pratiqua si bien les quatre, chacune croyant qu'elle seroit pour le Roi, qu'elles

les consentirent à ce que le Prevôt voulut, qui fut de se trouver toutes à un festin où il convia son maitre, auquel il communiqua son dessein qui fut approuvé du Roi, & de deux Grands Seigneurs de la Cour, qui ne furent pas fâchez d'avoir part au gâteau. Comme on étoit en peine d'un quatriéme, il arriva un jeune Seigneur, bien fait, honnète homme, & plus jeune de dix ans que les autres. Il fut d'abord convié au regal, & promit de bonne grace de s'y trouver, quoi qu'au fond il n'en eût pas beaucoup d'envie : car d'un côté il avoit une femme dont il étoit fort content, & qui lui donnoit de beaux enfans. Ils vivoient ensemble avec tant de repos, qu'il n'eût voulu pour rien du monde lui donner occasion de le soupçonner. D'ailleurs il aimoit une des plus belles Dames qui fût alors en France, & avoit tant d'estime pour elle, que toutes les autres lui paroissoient laides au prix d'elle ; de maniere qu'au commencement de sa jeunesse, & avant qu'il fût marié, il n'y avoit pas moyen de lui faire voir & frequenter d'autres femmes, quelque belles qu'elles fussent, ayant plus de plaisir à voir sa maîtresse, & à l'aimer parfaitement, qu'il n'en auroit à tout ce qu'il pourroit obtenir d'une autre. Ce Seigneur s'en vint à sa femme, lui conta l'entreprise que le Roi avoit faite, & lui dit qu'il aimoit autant mourir, que de faire ce qu'il avoit promis. Comme il n'y a point d'homme, ajoûta-t-il, que je n'osasse attaquer dans la colere, aussi aimerois-je mieux mourir que de faire un meurtre de guet

à pens, à moins que l'honneur ne m'y contrai-
gnit. De même j'aimerois mieux mourir qu
de violer la fidelité conjugale ſuivant le capri
ce d'autrui, à moins qu'un amour extréme qu
aveugle les honnêtes gens ne lui arrachât un
telle violation. Sa femme voyant tant de ver-
tu avec tant de jeuneſſe l'aima & l'eſtima plu
que jamais, & lui demanda comment il pour-
roit s'en excuſer, attendu que les Prince
trouvoient ſouvent mauvais qu'on ne louë pa
ce qu'ils aiment. J'ai entendu dire, répon
dit-il, que le ſage a toûjours à point nomm
une maladie, ou un voyage à faire. C'eſ
pourquoi j'ai envie de faire le malade quatr
à cinq jours à l'avance ; & pourvû que vou
faſſiez la dolente j'eſpere que je me tirerai d'af-
faire. Voilà, dit ſa femme, une bonne &
ſainte hipocriſie. Je ne manquerai pas de fai-
re la plus triſte mine que je pourrai ; car o
eſt bienheureux quand on peut s'empêche
d'offenſer Dieu, & d'irriter le Prince. Ainſ
reſolu, ainſi fut fait ; & le Roi fut bien mar-
ri d'apprendre par la femme la maladie du ma-
ri, qui ne fut pas de longue durée. Certai-
nes affaires étant alors ſurvenuës au Roi, i
oublia ſon plaiſir pour ſonger à ſon devoir,
& partit bruſquement de Paris. S'étant u
jour ſouvenu de l'entrepriſe qui n'avoit pas
été executée : nous ſommes bien fous, dit-
il au jeune Prince, d'être partis de Paris avec
tant de precipitation, que de n'avoir pas vû
les quatre filles qu'on nous avoit repreſenté
comme les plus belles de mon Royaume. Je
ſuis bien-aiſe, répondit le Prince, que vous
ne

ne l'ayez pas fait ; car j'avois grande peur durant ma maladie de perdre une si bonne fortune. Le Roi ne s'apperçût point de la dissimulation du jeune Prince, qui fut depuis plus aimé de sa femme qu'il ne l'avoit jamais été.

Parlamente se mit alors à rire, & ne pût s'empêcher de dire. Elle l'auroit bien plus aimé s'il l'avoit fait pour l'amour d'elle uniquement : mais de quelque maniere que ce soit, il est toûjours trés-loüable. Il me semble, dit Hircan, que ce n'est pas grande loüange pour un homme d'être si chaste pour l'amour de sa femme. Tant de raisons l'y obligent, qu'il ne peut presque pas s'en dispenser. Premierement Dieu le lui commande ; son serment l'y engage, & d'ailleurs la nature qui est rassasiée, n'est point sujette à tentation comme la necessité. Mais l'amour libre qu'on a pour sa maîtresse, de laquelle on ne jouit pas, n'ayant d'autre plaisir que celui de la voir & de lui parler, & dont souvent on n'a que des réponses chagrinantes, je soûtiens que quand elle est si fidéle & si constante qu'on ne la veut changer quelque chose qui puisse arriver, je soûtiens dis-je, que la chasteté dans ces sortes d'occasions est non seulement loüable, mais miraculeuse. Ce n'est point miracle, dit Oysille ; car le corps suit toûjours les mouvemens du cœur. Oui les corps Angeliques, repartit Hircan. Je ne prétens pas, dit Oysille, parler seulement de ceux qui par la grace de Dieu sont tous transmuez en lui ; mais aussi des plus

groſſiers qui ſe trouvent parmi les hommes : & ſi vous y prenez garde vous trouverez que ceux qui ont mis leur cœur & leur affection à chercher la perfection dans les ſciences, ont non ſeulement oublié la volupté de la chair, mais encore les choſes qui ſont les plus neceſſaires à la nature, comme le boire & le manger. En effet tant que l'ame eſt dans le corps par affection, la chair demeure comme inſenſible. De là vient que ceux qui aiment les femmes belles & vertueuſes, prennent tant de plaiſir à les voir ou à les entendre parler, que la chair ſuſpend alors tous ſes deſirs. Ceux qui ne peuvent exprimer ces contentemens ſont charnels ; & comme ils ſont trop chargez de graiſſe, ils ne peuvent connoître s'ils ont aimé ou non : mais quand le corps eſt ſoûmis à l'eſprit, il eſt preſque inſenſible aux imperfections de la chair, de maniere que la forte perſuaſion des perſonnes de ce caractere peut les rendre inſenſibles. J'ai connu un Gentilhomme qui pour faire voir qu'il avoit plus aimé ſa maitreſſe qu'aucun autre, voulut pour en donner des preuves tenir les doigts nuds ſur la flamme d'une chandelle. Il avoit en même tems les yeux ſur ſa maîtreſſe, & ſouffrit le feu ſi conſtamment, qu'il ſe brûla juſqu'à l'os : encore diſoit-il qu'il n'avoit point ſenti de mal. Il me ſemble, dit Guebron, que le Diable dont il étoit le martir, devoit en faire un ſaint Laurent : car il y en a peu qui ayent un ſi grand feu d'amour, qu'ils ne craignent celui de la moindre bougie. Si une Demoiſelle m'avoit mis à une ſi rude épreu-
ve,

ve, j'en demanderois grande recompense, ou je cesserois de l'aimer. Vous voudriez donc avoir vôtre heure, repliqua Parlamente, aprés que vôtre maîtresse auroit eu la sienne. C'est ainsi qu'en usa un Gentilhomme Espagnol d'auprés de Valence, dont un Commandeur fort honnête homme m'a conté l'aventure. Je vous prie, Madame, dit Dagoucin, de prendre ma place, & de nous la conter aussi; car je croi que le conte en est bon. Cette histoire, Mesdames, vous fera regarder deux fois lorsque vous voudrez refuser quelque chose; & ne comptez pas que le present soit toûjours la même chose. Vous allez voir qu'il est sujet au changement, & cela vous obligera de prendre garde à l'avenir.





LXIV. NOUVELLE.

Un Gentilhomme n'ayant pû épouser une person-ne qu'il aimoit, se fait Cordelier de dépit. Cruel déplaisir de sa maîtresse.

IL y avoit à Valence un Gentilhomme qui durant cinq à six ans avoit aimé une Dame avec tant d'honnêteté, que l'honneur & la conscience de l'un ni de l'autre n'en avoient reçu aucune atteinte. L'intention du Gen-tilhomme étoit de l'épouser ; dessein d'autant plu

plus raisonnable, qu'il étoit bien fait, riche, & de bonne maison. Avant que de s'engager au service de la Belle, il l'avoit fait expliquer au sujet du mariage, dont elle se rapporta à la volonté de ses parens. Ils s'assemblerent pour cet effet, & trouverent le mariage fort raisonnable pourvû que la fille le voulût bien. Mais la Belle croyant trouver mieux, ou voulant dissimuler l'amour qu'elle avoit eu pour le Gentilhomme, fit naître tant de difficultez, que l'assemblée se separa avec regret de n'avoir pû rien conclure, vû l'avantage qu'il y avoit de part & d'autre. Le plus fâché de tous ce fut le pauvre Amant, qui eût souffert sa disgrace avec patience, s'il eût été persuadé que c'eût été la faute des parens & non de la fille. Mais comme la verité lui étoit bien connuë, son affliction fut si extréme, que sans parler ni à sa maîtresse, ni à personne, il se retira chez lui. Aprés avoir mis ordre à ses affaires, il se retira dans une solitude pour tâcher d'oublier son amour, & le tourner entierement du côté de Jesus-Christ, auquel il étoit sans comparaison plus obligé qu'à sa maîtresse. Il n'eut durant ce tems-là aucunes nouvelles de la Belle, ni de ses parens, & resolut aprés avoir manqué la vie la plus heureuse, qu'il eût pû esperer, de choisir la plus austere & la plus desagréable qu'il pouvoit s'imaginer. Dans cette triste pensée qu'on pouvoit nommer desespoir, il alla se faire Religieux dans un Monastere de saint François, qui n'étoit pas éloigné de plusieurs de ses parens. Aussitôt qu'ils furent avertis de sa resolution, ils

firent tout ce qu'ils pûrent pour l'en détourner; mais son parti étoit si bien pris, qu'il n'y eut pas moyen de le faire changer. Comme la cause du mal leur étoit connue, ils tournerent leurs soins du côté du remede, & allerent trouver celle qui avoit donné lieu à une devotion si precipitée. La Belle fut bien surprise & bien affligée de ce contre-tems. Comme son intention n'avoit été que d'éprouver par son refus pendant quelque tems la bonne volonté de son Amant, & non de le perdre pour toûjours, ainsi qu'elle voyoit évidemment qu'elle alloit faire, elle lui écrivit une lettre, qui mal traduite est conçûe en ces termes.

Comme l'amour s'il n'est bien éprouvé,
Ferme & loyal ne peut être trouvé,
J'ai bien voulu par le tems éprouver,
Ce que j'ai tant desiré de trouver:
C'est un mari rempli d'amour parfait,
Qui par le tems ne pût être défait.
Cela m'a fait requerir mes parens
De retarder pour un ou pour deux ans,
Ce grand jeu qui jusqu'à mort dure,
Et produit bien souvent une peine trés-dure.
De vous avoir je ne fais pas refus,
Certes jamais de tel vouloir ne fus,
Car oncques nul que vous ne sçûs aimer,
Ni pour mari & Seigneur estimer.
O! quel malheur, ami, ai-je entendu?
Que sans parler à nul tu t'es rendu
En un Convent, & vie trop austere,
Dont le regret fait que ne m'en puis taire:
Et me contraint de changer mon office,

Fai-

Faisant celui dont as usé sans vice :
C'est requerir celui dont fus requise,
Et d'aquerir celui dont fus aquise.
Or donc, ami, la vie de ma vie,
Lequel perdant n'ai plus de vivre envie,
Las ! plaise-toi vers moi tes yeux tourner,
Et du chemin où tu es retourner.
Laisse le gris & son austerité,
Viens recevoir cette felicité,
Qui tant de fois par toi fut desirée :
Le tems ne l'a défaite ou empirée ;
C'est pour toi seul que gardée me suis,
Et sans lequel plus vivre je ne puis.
Retourne donc, veuille ta mie croire,
Rafraichissant l'agréable memoire
Du tems passé par un saint mariage.
Croi-moi, ami, & non point ton courage,
Et sois certain qu'oncques je n'ai pensé,
De faire rien où tu fusse offensé :
Mais j'esperois te rendre contenté
Aprés t'avoir bien experimenté.
Or ai-je fait de toi experience.
Ta fermeté, ta foi, ta patience,
Et ton amour sont connus clairement,
Et m'ont aquise à toi entierement.
Viens donc, ami, prendre ce qui est tien,
Je suis à toi, sois doncques du tout mien.

Cette Epître fut portée par un de ses amis, chargé de l'accompagner de toutes les remontrances possibles. Le Cordelier la reçût & la lût d'un air si triste, & avec tant de larmes & de soûpirs qu'il sembloit qu'il voulût noyer & brûler cette pauvre Epître. Toute la

réponse qu'il y fit, fut de dire au porteur, que la mortification de son extréme passion lui avoit coûté si cher, qu'elle lui avoit ôté la volonté de vivre, & la crainte de mourir. Qu'il prioit cela étant celle qui en étoit l'occasion, & qui n'avoit pas voulu répondre à sa passion, de ne plus le tourmenter dans le tems qu'il l'avoit vaincue, & de se contenter du mal qu'elle lui avoit fait par le passé. Je n'y ai pû trouver aucun remede, ajoûta-t-il, que la vie austere que j'ai choisie. La penitence continuelle me fait oublier ma douleur; j'affoiblis tant mon corps à force de jeûnes & de disciplines, que la memoire de la mort est pour moi une consolation souveraine. Que celle qui vous envoye m'épargne donc je l'en supplie, le déplaisir d'entendre parler d'elle, parce que la memoire de son nom seulement m'est un Purgatoire insupportable.

Le porteur s'en retourna avec cette fâcheuse réponse, & en fit son rapport à celle qui l'avoit envoyé, qui ne pût l'entendre sans un regret incroyable. Mais l'amour qui ne veut pas que l'esprit s'abatte jusqu'à l'extrémité, lui mit en tête que si elle pouvoit le voir, elle feroit plus par ses yeux & par sa langue, qu'elle n'avoit fait par sa plume. Elle alla donc au Monastere accompagnée de son pere, & de ses plus proches parens. Elle n'oublia rien de tout ce qu'elle crût pouvoir relever sa beauté, persuadée que s'il pouvoit une fois la regarder & l'entendre parler, il étoit impossible qu'un feu si long-tems fomenté ne se rallumât plus fort que devant. Elle entra dans le Convent sur la fin

fin de Vêpres, & le fit venir dans une Chapelle du Cloitre. Lui qui ne sçavoit qui le demandoit, s'en alla au plus rude choc où il se fût jamais trouvé. Elle le vit si pâle & si défait, qu'elle eut de la peine à le reconnoître ; cependant comme il lui parut d'aussi bon air & aussi aimable qu'auparavant, l'amour la contraignit d'avancer les bras croyant l'embrasser : Mais elle fut si touchée du triste état où il lui parut, & cette idée lui causa une si grande foiblesse de cœur, qu'elle tomba évanouie. Le bon Religieux qui n'étoit pas destitué de la charité fraternelle, la releva, & la fit asseoir sur un siege de la Chapelle. Quoi qu'il n'eût pas moins besoin de secours qu'elle, il fit néanmoins semblant d'ignorer sa passion, affermissant son cœur en l'amour de son Dieu contre l'occasion presente. Il y réussit si bien qu'il sembloit ignorer ce qu'il voyoit. Revenant de sa foiblesse, & tournant vers lui des yeux si beaux & si tristes, qu'ils auroient été capables d'amollir un rocher, elle lui dit tout ce qu'elle crut le plus propre à le retirer du lieu où il étoit. Il répondit à tout du mieux qu'il lui fut possible : mais sentant enfin que son cœur commençoit à s'attendrir aux larmes de sa maîtresse, & voyant que l'amour dont il avoit si long-tems éprouvé la cruauté, avoit en main une fléche dorée toute prête à lui faire une playe nouvelle & mortelle, il s'enfuit de devant l'amour & sa maîtresse, ne pouvant rien faire de mieux. S'étant donc enfermé dans sa celule, & ne pouvant la laisser partir dans cette incertitude, il lui écrivit trois

mots en Espagnol, qui m'ont paru si bons, que je n'ai pas voulu les traduire, de peur d'en diminuer la grace. *Voluete don venisti anima mi, que en las tristas vides es la mia.* La Belle voiant bien par là qu'il n'y avoit rien à esperer, resolut de suivre son conseil & celui de ses amis, & s'en retourna chez elle, où elle mena une vie aussi mélancolique, que celle de son Amant étoit austere dans son Convent.

Vous voyez, Mesdames, de quelle maniere le Gentilhomme se vengea de sa rigoureuse maitresse, qui ne pensant que l'éprouver le desespera en sorte que quand elle voulut revenir, il n'en fut plus tems. Je suis fâchée, dit Nomerfide, qu'il n'ait quitté le froc pour l'épouser : Je croi que ç'auroit été un mariage parfait. En bonne foi, dit Simontault, je l'estime bien sage ; car tous ceux qui ont bien pensé aux incommoditez du mariage, demeureront d'accord, que la vie austere du Convent n'en a guere davantage. Comme il étoit déja affoibli à force de jeûnes & d'abstinences, il craignoit de se charger d'un fardeau qu'il eût été contraint de traîner toute sa vie. Il me semble, dit Hircan, qu'elle faisoit tort à un homme si foible de le tenter par une proposition de mariage, puisque les plus vigoureux & les plus robustes ont de la peine à s'en bien tirer. Mais si elle lui avoit parlé d'amitié, sans autre obligation que volontaire, il n'y auroit point eu de cordon qui n'eût été rompu, ni de nœud qui ne se fût denoué. Mais comme pour le tirer du Purgatoire elle lui offroit l'Enfer, je soûtiens qu'il eut raison de refuser, & de lui

lui faire sentir le chagrin qu'il avoit eu de son refus. Il y en a beaucoup, dit Emarsuite, qui pensant faire mieux que les autres, font ou pis, ou le rebours de ce qu'ils s'étoient promis. Ha vraiment, dit Guebron, vous me rapellez quoi que ce ne soit pas à propos, une femme qui faisoit le contraire de ce qu'elle vouloit faire; ce qui fut cause d'un gros tumulte dans l'Eglise de saint Jean de Lion. Je vous prie, dit Parlamente de prendre ma place, & de nous en faire l'histoire. Mon conte, repliqua Guebron, ne sera ni si long, ni si triste que celui de Parlamente.





LXV. NOUVELLE.

Simplicité d'une Vieille qui presenta une chandelle ardente à S. Jean de Lion, & qui voulut l'attacher contre le front d'un Soldat qui dormoit sur un tombeau. Ce qui en arriva.

IL y avoit une Chapelle fort obscure dans l'Eglise de saint Jean de Lion, & devant la Chapelle un tombeau fait de pierres à grands personnages representez au naturel, & autour il y a plusieurs hommes d'armes cou-

touchez. Un Soldat ſe promenant un jour dans l'Egliſe, (c'étoit dans les grandes chaleurs de l'été,) il lui prit envie de dormir. Il jetta les yeux ſur cette Chapelle, & la voyant ſombre & fraiche, il alla au tombeau dormir comme les autres, auprés deſquels il ſe coucha. Au plus fort de ſon ſommeil arriva une vieille Dévote. Aprés qu'elle eut fait ſes dévotions, elle voulut attacher au tombeau une chandelle qu'elle avoit à la main, & ſe trouvant plus à portée de l'homme endormi que des autres, elle ſe mit en devoir de la lui mettre au front, croyant qu'il étoit de pierre; mais la cire ne pût tenir contre cette pierre. La bonne femme qui crut que le froid de l'image empêchoit la chandelle de tenir, lui mit le feu contre le front pour y attacher ſa bougie : mais l'image qui n'étoit pas inſenſible, ſe mit à crier La bonne femme eut peur, & comme ſi elle eût été hors du ſens, commença à crier miracle, miracle ! & cria ſi fort, que tous ceux qui étoient dans l'Egliſe accoururent, les uns aux cloches, les autres au miracle. Elle les mena voir l'image qui s'étoit remuée, & en fit rire pluſieurs : mais certains Prêtres ne ſe contentant pas d'en rire, reſolurent de faire valoir ce tombeau, & d'en tirer de l'argent.

Prenez donc garde, Meſdames, à quels Saints vous donnerez vos chandelles. C'eſt étrange, dit Hircan, que de quelque maniere que ce ſoit, il faille que les femmes faſſent toûjours mal. Eſt-ce mal fait, dit Nomerfide, de porter des chandelles aux tombeaux

beaux ? Oui, repartit Hircan, quand on brû-
le le front aux hommes ; car ce n'est poin
un bien quand il en resulte un mal. La pau-
vre femme croyoit avoir fait un grand pre-
sent à Dieu, en lui donnant une petite chan-
delle. Dieu ne regarde pas, dit Oysille, à la
valeur du present, mais au cœur qui le fait.
Peut-être cette bonne femme avoit-elle plu
d'amour pour Dieu, que ceux qui donnoien
de grandes torches ; car comme dit l'Evan-
gile, elle donnoit de sa necessité. Je ne cro
pourtant pas, dit Saffredant ; que Dieu qu
est la souveraine Sagesse, puisse agréer la fo-
lie des femmes. La simplicité lui plaît, i
est vrai ; mais l'Ecriture m'apprend qu'il mé-
prise l'ignorant : Et s'il y est commandé d'être
simples comme colombes, il y est enjoint auss
d'être prudens comme serpens. Pour moi,
repartit Oysille, je ne tiens point pour igno-
rante celle qui porte devant Dieu son cierge
ardent, comme faisant amende honorable,
les genoux en terre, & la torche au poing,
à son souverain Seigneur pour lui confesser
son crime, & lui demander avec une foi
vive sa grace & son salut Plût à Dieu, di
Dagoucin, que tout le monde s'en aquittât
aussi bien que vous ; mais je croi que les pau-
vres ignorantes ne le font pas dans cette in-
tention. Celles qui parlent le moins bien,
repartit Oysille, sont souvent celles qui on
le sentiment le plus vif de l'amour & de
la volonté de Dieu : Et par consequent il est
de la prudence de ne juger que de soi-même.
Il n'est pas surprenant, dit Emarsuite en riant,
d'avoi

l'avoir fait peur à un valet qui dormoit, puisque des femmes aussi mediocres ont fait peur à des grands Princes sans leur mettre le feu au front. Je suis sûr, dit Dagoucin, que vous en sçavez quelque conte que vous voulez nous faire. Ainsi vous prendrez ma place s'il vous plaît. Ce conte ne sera pas long, dit Emarsuite; mais si je pouvois vous le conter tel qu'il est arrivé, vous n'auriez pas envie de pleurer.



LXVI.



LXVI. NOUVELLE.

Agréable aventure du Roi & de la Reine de Navarre.

L'Année que Monsieur de Vendôme épousa la Princesse de Navarre, le Roi & la Reine leur pere & mere aprés avoir été regalez à Vendôme, les accompagnerent en Guienne. Ils passerent chez un Gentilhomme où se trouverent plusieurs belles & jeunes

es Dames, où l'on dança si long-tems, que
es nouveaux mariez étant las se retirerent
dans leur chambre, & se jetterent sur le lit
tout vètus, où ils s'endormirent, les portes &
es fenêtres étant fermées, sans que personne
demeurat avec eux. Au fort de leur sommeil
ils entendirent ouvrir leur porte par dehors.
Monsieur de Vendòme tira le rideau,
& regarda qui ce pouvoit être, croyant que
ce fût quelqu'un de ses amis qui vouloit le
surprendre. Mais au lieu de cela il vit entrer
une grande vieille servante, qui fut tout droit
à leur lit : Et qui pour l'obscurité ne pouvoit
pas les reconnoître. Les appercevant cependant
fort proches l'un de l'autre, elle se mit
à crier. O méchante & vilaine infame
que tu es! il y a long-tems que j'ai t'ai cru
telle. Mais n'ayant point de preuves à produire,
je n'ai osé le dire à Madame. A present
que ton infamie est connue, je suis resolue
de ne la pas cacher. Et toi, vilain Apostat
qui as fait la honte à cette maison de mettre
à mal cette pauvre garse, n'étoit la crainte
de Dieu, je t'assommerois de coups là où
tu es. Sus debout, de par tous les Diables,
debout. Il semble encore que tu n'en ayes
point de honte. Monsieur de Vendôme &
Madame la Princesse pour allonger la Comedie,
se cachoient le visage l'un contre l'autre,
& rioient si fort qu'ils ne pouvoient parler.
La servante voyant donc qu'ils ne remuoient
point pour ses menaces, ni ne faisoient semblant
de se lever, s'approcha d'eux pour les
tirer

tirer du lit par les bras ou par les jambes. Mais alors elle reconnut & aux visages & aux habits, que ce n'étoit point ce qu'elle pensoit. Elle ne les eut pas plutôt reconnus, qu'elle se jetta à leurs pieds, les suppliant de lui pardonner la faute qu'elle avoit faite de troubler leur repos. Monsieur de Vendôme voulant en sçavoir davantage, se leva d'abord, & pria la bonne vieille de lui dire pour qui elle les avoit pris; Ce qu'elle ne voulut pas faire; mais enfin aprés lui avoir fait promettre avec serment de n'en jamais rien dire, elle lui dit, que la cause de son équivoque étoit une Demoiselle de la maison, de laquelle un Protonotaire étoit amoureux, & qu'elle observoit depuis long-tems, parce qu'elle avoit du chagrin que sa maîtresse se fiât à un homme qui lui faisoit un pareil affront. Ensuite elle se retira, & laissa le Prince & la Princesse enfermez comme elle les avoit trouvez. Ils rirent long-tems de l'aventure : Et quoi qu'ils en ayent fait le conte, ils n'ont néanmoins jamais voulu nommer les personnes interessées.

Voilà, Mesdames, comme la bonne vieille pensant faire une action d'équité, instruisit les Princes étrangers de choses dont les domestiques n'avoient jamais entendu parler. Je croi sçavoir, dit Parlamente, où l'aventure est arrivée, & qui est le Protonotaire. Il a déja gouverné des maisons de Dames, & quand il ne peut pas gagner la bonne grace de

le la maitresse, il ne manque jamais une des Demoiselles ; à cela prés il est honnête & homme de bien. Pourquoi dites-vous à cela prés, dit Hircan, puisque c'est par cela même qu'il s'estime homme de probité ? Je voi bien, répondit Parlamente, que vous connoissez la maladie & le malade, & que s'il avoit besoin d'apologie, vous ne manqueriez pas d'être son Avocat. Cependant je ne voudrois pas confier une intrigue à un homme qui n'a pas sçû mener la sienne, qui a été sçûe des servantes mêmes. Croyezvous, dit Nomerfide, que les hommes s'embarrassent qu'on le sçache, ou qu'on ne le sçache pas ? Pourvû qu'ils viennent à leur but c'est assez. Soyez persuadée que quand personne n'en parleroit, ils le publieroient eux-mêmes. Il n'est pas besoin, leur dit Hircan en colere, que les hommes disent tout ce qu'ils sçavent. Peut-être, repliqua Nomerfide en rougissant, ne diroient-ils rien à leur avantage. A vous entendre parler, il semble, dit Simontault, que les hommes se fassent un plaisir d'entendre médire des femmes, & je suis persuadé que vous me croyez de ce nombre-là. C'est pourquoi j'ai envie d'en dire du bien, afin qu'on ne me regarde pas comme un médisant. Je vous donne ma voix, dit Emarsuite, & je vous prie de vous contraindre un peu, pour faire vôtre devoir à nôtre honneur. Il n'est pas nouveau, Mesdames, dit alors Simontault, d'entendre parler de vos vertus. Il me semble que quand il se presente quelqu'une de
vos

vos belles actions, bien loin de devoir être cachée, elle devroit être écrite en lettres d'or, pour servir d'exemple aux femmes, & pour donner aux hommes sujet d'admiration, de voir dans le sexe fragile ce que la fragilité refuse. C'est cela méme qui me fait conter ce que j'ai entendu dire au Capitaine Roberval, & à plusieurs de sa Compagnie.



LXVII



LXVII. NOUVELLE.

Amour & austerité extréme d'une femme en un païs étranger.

LE Roi ayant donné le commandement d'une petite Escadre à Roberval pour une expedition qu'il avoit resolu de faire dans l'Isle de Canada, ce Capitaine avoit dessein de s'habituer dans cette Isle, en cas que l'air y fût bon, & d'y bâtir des Villes & des Châteaux. Chacun sçait quels furent les commencemens

de ce projet. Pour peupler le païs de Chrê-
tiens, il y mena avec lui de toutes sorte
d'artisans, parmi lesquels y en eut un qu
fut assez lâche pour trahir son maître, qu
pensa être pris pas les naturels du païs. Mai
Dieu voulut que sa conspiration fut décou-
verte : Ainsi elle ne fut pas d'un grand pré
judice au Capitaine Roberval, qui fit prendr
le traître, & vouloit le faire pendre comm
il l'avoit merité. Il l'auroit fait sans la fem-
me de ce malheureux, laquelle aprés avoi
partagé les perils de la mer avec son mari
voulut suivre jusqu'au bout sa mauvaise for-
tune. Elle fit si bien par ses larmes & pa
ses supplications que Roberval soit pour le
services qu'elle lui avoit rendu, ou par un mo-
tif de compassion, lui accorda ce qu'elle lu
demandoit, qui étoit que son mari & elle se-
roient laissez dans une petite Isle qui n'étoit
habitée que par des bêtes sauvages, avec per-
mission d'emporter avec eux ce qui leur seroit
necessaire. Les pauvres gens se trouvant seuls
avec des bêtes feroces, n'eurent recours qu'à
Dieu, qui avoit toûjours été le ferme espoir
de cette pauvre femme. Comme elle n'avoit
d'autre consolation qu'en son Dieu, elle em-
porta pour sa conservation, pour sa nourritu-
re, & pour sa consolation le nouveau Testa-
ment qu'elle lisoit sans cesse. Au reste elle
travailloit avec son mari à bâtir un petit lo-
gement. Lorsque les Lions & autres bêtes
feroces en approchoient pour les dévorer, le
mari avec son arquebuse, & la femme avec
des pierres, se défendoient si bien, que non
seule-

ſeulement ni les bêtes, ni les oiſeaux n'oſoient les approcher, mais même ils en tuoient ſouvent qui étoient bonnes à manger. Ils ſubſiſterent long-tems de ces chairs & d'herbes, aprés que leur pain fut fini. Toutefois à la longue le mari ne pût reſiſter à une ſi mauvaiſe nourriture : d'ailleurs ils beuvoient des eaux d'une ſi mauvaiſe qualité, qu'il devint fort enflé, & mourut en peu de tems, n'ayant n'y ſervice ni conſolation que de ſa femme, qui lui ſervoit de Medecin & de Confeſſeur ; de ſorte qu'il paſſa avec joye de ſon deſert à la patrie celeſte. La pauvre femme l'enterra dans une foſſe qu'elle fit la plus profonde qu'il lui fut poſſible. Cependant les bêtes en eurent incontinent le ſentiment, & vinrent pour manger le cadavre, que la pauvre femme défendoit de ſa maiſonnette à coups d'arquebuſe. Ainſi vivant comme les bêtes quant au corps, & comme les Anges quant à l'eſprit, elle paſſoit le tems en lectures, en contemplations, en prieres, & en oraiſons, avec un eſprit joyeux & content, quoi que le corps fût maigre & demi-mort. Mais celui qui n'abandonne jamais les ſiens au beſoin, & qui fait éclater ſa puiſſance quand tout eſt deſeſperé, ne permit pas que la vertu dont il avoit doué cette femme, fût ignorée dans le monde ; mais voulut l'y faire connoître pour ſa gloire. Au bout de quelque tems un des vaiſſeaux de la Flote de Roberval paſſant devant cette Iſle, ceux qui étoient ſur le tillac virent une femme qui les fit ſouvenir de ceux qu'on avoit laiſſé dans cette Iſle, & reſolurent

rent d'aller voir de quelle maniere Dieu en 'avoit difpofé. La pauvre femme voyant aprocher le vaiffeau, fe rendit au bord de la mer où ils la trouverent en arrivant. Aprés en avoir remercié Dieu, elle les mena à fa pauvre maifonnette, & leur fit voir de quoi elle avoit vêcu durant le trifte féjour qu'elle y avoit fait. Ils ne l'auroient jamais pû croire s'ils n'avoient pas fçû que Dieu peut nourrir fes ferviteurs dans un defert comme aux plus grands feftins du monde. La fidelité & la perfeverance de cette femme ayant été publiées, les Dames lui firent de grands honneurs, & lui donnerent volontiers leurs filles pour apprendre à lire & à écrire Elle gagna le furplus de fa vie à cette honnête profeffion, n'ayant d'autre defir que d'exhorter chacun à aimer Dieu, & à fe confier en lui, donnant pour exemple la grande mifericorde dont il avoit ufé envers elle.

Vous voyez à prefent, Mefdames, que je louë les vertus que Dieu a mifes en vous; vertus qui paroiffent d'autant plus grandes, que le fujet eft plus infirme. Nous ne fommes point fâchées, dit Oyfille, de ce que vous louez en nous les graces de Nôtre-Seigneur; & à la verité c'eft de lui que vient toute vertu; mais il faut paffer condamnation que ni l'homme ni la femme ne contribuent point à l'ouvrage de Dieu. L'un & l'autre ont beau courir, & beau vouloir, ils ne font que planter, & c'eft Dieu feul qui fait croître. Si vous avez bien lû l'Ecriture, dit Saffredant, vous fçavez que faint Paul dit, qu'Apollos a

plan

planté, & qu'il a arrosé ; mais il ne parle point que les femmes ayent mis la main à l'ouvrage de Dieu. Vous faites, dit Parlamente, comme ces méchans hommes, qui prennent un passage de l'Ecriture pour eux, & laissent celui qui leur est contraire. Si vous avez lû saint Paul d'un bout à l'autre, vous trouverez qu'il se recommande aux Dames qui ont beaucoup travaillé avec lui à la propagation de l'Evangile. Quoi qu'il en soit, dit Longarine, cette femme est digne de grande loüange, tant à cause de l'amour qu'elle a eu pour son mari pour lequel elle a risqué sa vie, qu'en consideration de la confiance qu'elle a eu en Dieu, qui comme vous voyez ne l'a point abandonnée. Pour le premier, dit Emarsuite, je croi qu'il n'y a point ici de femme qui n'en voulût faire autant pour sauver la vie à son mari. Et moi je croi, répondit Parlamente, qu'il y a des maris si bêtes, que celles qui en ont de pareils ne doivent point trouver étrange quand elles sont reduites à vivre avec des bêtes d'une autre espece, & qui n'ont rien de different que la figure. Emarsuite ne pût s'empêcher de repliquer comme prenant la chose pour son compte. Si les bêtes ne mordoient point, leur compagnie seroit plus agréable que celle des hommes qui sont emportez & insupportables. Mais je ne change point de sentiment, & je dis encore, que si mon mari étoit en pareil danger, je ne l'abandonnerois point, dût-il m'en coûter la vie. Prenez-garde, dit Nomerfide, de l'aimer jusqu'à tel point, que

l'excez de vôtre amour ne trompe & vous
lui. Il y a un milieu par tout, & faute d
se bien entendre l'amour se convertit souve
en haine. Il me semble, dit Simontault, qu
vous n'avez pas poussé la matiere si loin, sa
avoir envie de l'autoriser par quelque exem
ple. C'est pourquoi si vous en sçavez que
qu'un, dites-le, je vous donne ma voi
Mon conte sera donc court & gai selon m
coûtume, répondit Nomerfide.



LXVII



LXVIII. NOUVELLE.

Une femme fait manger de la poudre de cantarides à son mari pour s'en faire aimer, & pensa le faire crever.

IL y avoit autrefois à Pau en Bearn un Apoticaire qui se nommoit Maître Etienne. Il avoit épousé une honnête femme, bonne ménagere, & assez belle pour qu'il dût s'en contenter. Mais comme il goûtoit de differentes drogues, il vouloit aussi goûter de differentes

ferentes femmes pour pouvoir mieux juger de toutes. Sa femme en avoit tant de chagrin, qu'elle perdoit toute patience ; car il ne la regardoit pas si ce n'est la semaine Sainte pour lui faire faire penitence. L'Apoticaire étant un jour dans sa boutique, & sa femme aux écoutes cachée derriere la porte, il vint une femme de la ville commere de l'Apoticaire, & malade du même mal que celle qui étoit derriere la porte. Helas ! mon compere mon ami, dit-elle, à l'Apoticaire en soûpirant, je suis la femme du monde la plus malheureuse. J'aime mon mari comme moi-même. Je ne pense qu'à le servir & à lui obéir : mais tout cela est peine perdue, & il aime plus que moi la femme de la ville la plus méchante & la plus sale. Si vous sçavez quelque drogue qui puisse le faire changer de complexion, je vous prie, mon compere, de m'en donner. Si cela me réüssit, & que je sois bien traitée de mon mari, je vous assûre que je vous recompenserai de tout mon pouvoir. L'Apoticaire lui dit pour la consoler, qu'il sçavoit une poudre merveilleuse, & que si elle la faisoit prendre à son mari avec un boüillon ou une rotie comme de la poudre de Dun, il lui feroit la meilleure chere du monde. La pauvre femme voulant voir ce miracle, lui demanda ce que c'étoit, & si elle n'en pourroit point avoir ? Il lui dit qu'il n'y avoit qu'à prendre de la poudre de Cantarides dont il avoit bonne provision. Avant que de se quitter elle l'obligea de preparer cette poudre, & en prit autant qu'il lui

en faloit. Elle l'en remercia depuis plusieurs fois ; car son mari qui étoit fort & vigoureux, & qui n'en prit pas trop, ne s'en trouva pas plus mal, & elle mieux.

La femme de l'Apoticaire qui avoit entendu toute la conversation, songea en elle-même qu'elle n'avoit pas moins besoin de cette recepte que sa commere. Elle apprit le lieu où son mari mettoit le reste de la poudre, resolue de s'en servir quand l'occasion s'en presenteroit. Elle n'eut pas long-tems à attendre. Son mari se sentant incommodé d'une froideur d'estomac, la pria de lui faire un bon boüillon. Elle lui dit qu'une rotie à la poudre de Dun lui feroit plus de bien. Il lui dit incontinent de lui en faire une, & de prendre dans la boutique de la cinamome & du sucre. Elle le fit, & n'oublia pas le reste de la poudre qu'il avoit donné à sa commere, sans garder ni poids, ni dose, ni mesure. Le mari mangea la rotie, & la trouva trés-bonne. Il s'apperçût bien-tôt de son effet qu'il crut appaiser avec sa femme ; mais il lui fut impossible, car il sentoit un si grand feu qu'il ne sçavoit de quel côté se tourner. Il dit à sa femme qu'elle l'avoit empoisonné, & voulut sçavoir ce qu'elle avoit mis à la rotie. Elle ne lui déguisa point la verité, & lui avoüa qu'elle avoit autant de besoin de cette recepte que sa commere. Le pauvre Apoticaire souffroit de si grandes douleurs, qu'il ne pût faire autre chose que la battre d'injures. Il la chassa de sa presence, & fit prier l'Apoticaire de la Reine de Navarre de le venir voir ; ce qu'il fit,

& lui donna les remedes qui pouvoient le guérir. Il l'eut remis sur pied en fort peu de tems, & le censura aigrement de faire prendre à autrui des drogues qu'il ne vouloit pas prendre pour lui, ajoûtant que sa femme avoit fait ce qu'elle devoit, attendu le desir qu'elle avoit de se faire aimer de lui. Il falut que le pauvre homme prît patience, & qu'il reconnût que Dieu l'avoit justement puni en l'exposant à la raillerie qu'il vouloit faire à autrui.

Il me semble, Mesdames, que l'amour de cette femme n'étoit pas moins indiscret qu'excessif. Appellez-vous aimer son mari, dit Hircan, de le faire souffrir pour le plaisir qu'elle en esperoit ? Je croi, dit Longarine, qu'elle n'avoit intention que de regagner la bienveillance de son mari qu'elle croyoit avoir perdue. Il n'y a rien que les femmes ne fassent pour un tel bien. Cependant, dit Guebron, en matiere de boire & de manger, une femme ne doit rien donner à son mari pour quelque raison que ce puisse être, qu'elle ne sçache tant par sa propre experience, que par celle des gens sçavans, qu'il ne peut lui en arriver aucun mal : mais il faut excuser l'ignorance. Celle-là est excusable ; car la passion qui aveugle le plus c'est l'amour, & la personne la plus aveuglée c'est la femme, qui n'a pas la force de conduire sagement un grand fardeau. Guebron, répondit Oysille, vous sortez de vôtre bonne coûtume pour vous rendre au sentiment de vos confreres. Il y a pourtant des femmes qui ont soûtenu pa-

patiemment l'amour & la jalousie. Ouï, dit Hircan, & plaisamment ; car les plus sages sont celles qui prennent autant de plaisir à se moquer, & à rire des actions de leurs maris, que les maris en ont de les tromper secretement. Si vous voulez me donner le rang avant que Madame Oysille finisse la journée, je vous ferai un conte d'un mari & d'une femme que toute la compagnie connoît. Vous n'avez donc qu'à commencer, dit Nomerfide.



LXIX.



LXIX. NOUVELLE.

Un Italien se laissa duper par sa servante, & fut surpris par sa femme, blutant au lieu de la servante.

AU Château de Doz en Bigorre demeuroit un Ecuyer du Roi, nommé Charles, Italien d'origine. Il avoit épousé une Demoiselle fort sage & vertueuse ; mais qui avoit vielli aprés lui avoir donné plusieurs enfans. Lui aussi n'étoit pas jeune, & vivoit avec sa fem-

femme en bonne paix & amitié. Il eſt vrai qu'il parloit quelquefois à ſes ſervantes. La bonne femme ne faiſoit ſemblant de rien, mais elle les congedioit tout doucement, quand elle les connoiſſoit trop privées dans la maiſon. Elle en prit un jour une qui étoit ſage & bonne fille. Elle lui dit l'humeur de ſon mari & la ſienne, & l'avertit qu'ils chaſſoient une fille dés qu'ils connoiſſoient qu'elle n'étoit pas ſage. Cette ſervante ayant bonne envie de demeurer au ſervice de ſa maîtreſſe, & de s'en faire eſtimer, reſolut de ne point forligner de la vertu. Quoi que ſon maître lui tint ſouvent des diſcours contraires à la ſageſſe, elle ne voulut entendre à rien, & contoit tout à ſa maîtreſſe, qui rioit avec elle de la folie du mari. Un jour que la ſervante blutoit dans une chambre de derriere avec ſon ſurcot ſur la tête à la mode du païs. Ce ſurcot eſt fait comme un crémeau, mais il couvre tout le corps & les épaules par derriere. Son maître la trouvant en cet équipage la preſſa vivement. Elle qui eût autant aimé mourir que de faire ce qu'il vouloit, fit ſemblant de conſentir à ſon deſir, & le pria de lui permettre d'aller voir premierement ſi ſa maîtreſſe n'étoit point occupée à quelque choſe, afin de n'être pas ſurpris ; ce qu'il lui permit bien volontiers. Elle le pria de mettre ſon ſurcot, & de bluter pendant ſon abſence, afin que ſa maîtreſſe entendît toûjours le bruit du bluteau. Il le fit avec joye dans l'eſperance d'avoir ce qu'il demandoit. La ſervante qui aimoit à rire, courut à ſa maîtreſſe,

treſſe, & lui dit : venez voir vôtre mari, auquel j'ai appris à bluter pour me défaire de lui. La femme fit diligence pour aller voir cette nouvelle ſervante, & trouva ſon mari le ſurcot en tête, & le bluteau à la main Elle ſe mit ſi fort à rire en claquant des mains, qu'à peine pût-elle lui dire, Gouyatte, combien veux-tu gagner par mois ? Le mari reconnoiſſant ſa femme à la voix, & voyant qu'il étoit dupé, jetta le ſurcot & le bluteau, & courut à la ſervante qu'il appella mille fois méchante. Si ſa femme ne ſe fût miſe entre-deux, il l'eût payée de ſa courtoiſie : cependant l'orage s'appaiſa au contentement des parties qui vêcurent depuis paiſiblement enſemble.

Que dites-vous de cette femme, Meſdames ? N'étoit-elle pas ſage de ſe faire un divertiſſement du divertiſſement de ſon mari ? Ce n'eſt pas un divertiſſement pour le mari, dit Saffredant, d'avoir manqué ſon coup. Je croi, dit Emarſuite, qu'il eut plus de plaiſir de rire avec ſa femme, que d'aller ſe tuer avec ſa ſervante à l'âge où il étoit. Il me fâcheroit fort, dit Simontault, qu'on me trouvât avec ce beau cremeau. J'ai entendu dire, dit Parlamente, qu'il n'a pas tenu à vôtre femme, qu'elle ne vous ait prouvé à peu prés dans le même équipage, quelque fin que vous ſoyez ; & depuis ce tems-là, dit-on, elle n'a jamais eu de repos. Contentez-vous des aventures de vôtre maiſon, répondit Simontault, ſans venir chercher les miennes. Ma femme n'a aucun ſujet de ſe plaindre de moi : mais

quand

quand je serois tel que vous dites, elle ne s'en appercevroit pas, parce que rien ne lui manque. Les femmes d'honneur, dit Longarine, n'ont besoin de rien que de l'amour de leurs maris, qui sont les seuls qui puissent les contenter. Mais celles qui cherchent un plaisir brutal, ne le trouveront jamais où l'honnêteté commande. Appellez-vous plaisir brutal quand une femme veut avoir de son mari ce qui lui appartient? Je soûtiens, répondit Longarine, qu'une femme chaste qui aime veritablement, est plus contente d'être parfaitement aimée, que de toutes les plaisirs sensuels que la chair peut desirer. Je suis de vôtre sentiment, dit Dagoucin, mais ces Seigneurs ici ne le veulent entendre ni confesser. Je croi que si l'amour reciproque ne contente pas une femme, un mari seul ne la contentera pas non plus; car si elle ne vit suivant l'honnête amour des femmes, il faut qu'elle soit outrée de l'insatiable cupidité des bêtes. Vraiment, reprit Oysille, vous me faites souvenir d'une Dame belle & bien mariée, qui faute de se contenter de cette honnête amitié, devint plus charnelle que les pourceaux, & plus cruelle que les lions. Je vous prie, Madame, de finir cette journée par nous conter cette histoire. Je ne le puis pour deux raisons, répondit Oysille; la premiere c'est qu'elle est longue, & l'autre qu'elle n'est pas de nôtre tems; cependant elle a été écrite par un Auteur digne de foi; & nous avons juré de ne rien dire ici qui ait été écrit. Il est vrai, repliqua Parlamente, mais comme je croi sça-

voir

voir quel eſt ce conte, je dois vous dire qu'il a été écrit en ſi vieux langage, que je croi qu'il n'y a que nous deux ici qui en ayons entendu parler. C'eſt pourquoi il paſſera pour nouveau. Alors toute la compagnie la pria de le dire, ſans s'embarraſſer de la longueur, parce qu'ils avoient encore une bonne heure avant que d'aller à Vêpres. Oyſille donc ſe rendit à leur priere, & commença comme vous allez voir.





LXX. NOUVELLE.

L'horrible impudicité d'une Ducheſſe fut la cauſe de ſa mort, & de celle de deux perſonnes qui s'aimoient parfaitement.

IL y avoit dans le Duché de Bourgogne un Duc tres-honnête homme, & fort bien fait de ſa perſonne. Il avoit épouſé une femme de la beauté de laquelle il étoit ſi content, qu'il ne ſongeoit qu'à lui plaire, à quoi elle faiſoit ſemblant de répondre trés-bien.

Ce Duc avoit chez lui un jeune Gentilhomme si accompli en tout ce qu'on peut souhaiter en un homme, qu'il étoit aimé de tout le monde, & principalement du Duc, auprés duquel il avoit été élevé dés l'enfance. Comme il connoissoit en lui tant de perfections, il l'aimoit autant qu'on peut aimer, & lui confioit toutes les affaires où son âge lui permettoit d'entrer. La Duchesse qui n'étoit pas une femme de vertu, n'étant pas contente de l'amour que son mari avoit pour elle, & du bon traitement qu'elle en recevoit, regardoit souvent ce Gentilhomme, & le trouvoit si fort à son gré, qu'elle l'aimoit outre mesure. Elle tâchoit à tout moment de le lui faire connoitre, tant par des œillades langoureuses & tendres, que par des soûpirs & des airs passionnez. Mais le Gentilhomme qui n'avoit jamais étudié que la vertu, ne connoissoit point de vice en une Dame qui avoit si peu de sujet d'en avoir: de sorte que les œillades, les soûpirs, & les airs passionnez de cette pauvre folle ne lui produisoient qu'un cruel desespoir. Elle porta l'extravagance si loin, qu'oubliant un jour qu'elle étoit femme qui devoit être priée sans devoir rien accorder, & Princesse qui devoit être servie, & obligée de dédaigner de pareils serviteurs, elle resolut de faire le personnage d'un homme transporté, & de se décharger d'un fardeau qui lui étoit insupportable. Le Duc allant donc au Conseil, où le Gentilhomme n'entroit point, parce qu'il étoit trop jeune, elle lui fit signe de venir à elle; ce

ce qu'il fit croyant qu'elle avoit quelque chose à lui ordonner. S'appuyant donc sur son bras comme une femme lasse de trop de repos, elle le mena promener dans une galerie, où elle lui dit : Je suis surprise qu'étant comme vous étes jeune, bien fait, & plein d'agrémens, vous ayez pû jusqu'ici pratiquer tant de belles Dames sans en aimer aucune : Et en le regardant du meilleur œil qu'elle pouvoit, elle en demeura là, pour lui donner lieu de parler. Madame, répondit-il, si je meritois que vôtre Grandeur pût s'abaisser jusqu'à moi, vous auriez plus de sujet d'être surprise, de voir un aussi petit homme que moi vous offrir ses services pour être ou refusé ou moqué. Sur cette sage réponse la Duchesse l'aima plus qu'auparavant, & lui jura qu'il n'y avoit Dame à la Cour qui ne fût trop heureuse d'avoir un Amant de son merite : Qu'il pouvoit essayer, & qu'elle l'assûroit qu'il y réüssiroit sans peine.

Le Gentilhomme avoit toûjours les yeux baissez, n'osant regarder la contenance de la Duchesse, assez ardente pour échauffer un glaçon. Dans le tems qu'il se mettoit en devoir de s'excuser, le Duc manda à la Duchesse de venir au Conseil pour une affaire à laquelle elle avoit interêt. Elle y alla avec beaucoup de regret : Pour le Gentilhomme il fit semblant de n'avoir pas compris ce qu'elle lui avoit dit. Elle en eut tant de trouble & de chagrin, qu'elle ne sçavoit à qui s'en prendre, sinon à la sotte crainte dont elle croyoit le jeune homme trop plein. Voyant

donc qu'il n'entendoit pas son langage, elle re-solut peu de jours aprés de passer par dessus & la crainte, & la honte, & de lui declarer sans envelope & sans détour la passion qu'elle avoit pour lui, persuadée qu'une beauté comme la sienne ne pouvoit manquer d'être bien reçue. Elle auroit néanmoins bien souhaité d'avoir l'honneur d'être priée ; mais aprés tout elle prefera le plaisir à l'honneur. Aprés avoir tenté plusieurs fois le même moyen qu'elle avoit déja essayé, & toûjours eu une réponse aussi peu favorable que la premiere, elle le tira un jour par la manche, & lui dit qu'elle vouloit lui parler d'une affaire importante. Le Gentilhomme avec le respect & l'humilité qu'il lui devoit, l'alla trouver à une fenêtre reculée où elle s'étoit retirée. Quand elle vit qu'on ne pouvoit la voir de sa chambre, elle le remit sur le premier discours avec une voix tremblante qui marquoit également du desir & de la crainte. Elle lui fit des reproches de ce qu'il n'avoit encore fait choix d'aucune Dame, & l'assura qu'en quelque lieu qu'il se fixât, elle n'épargneroit rien pour le faire réüssir. Le Gentilhomme non moins étonné que chagrin d'un pareil discours, lui répondit. J'ai le cœur si bon, Madame, que si j'étois une fois refusé, je n'aurois jamais de joye ; & je connois si bien mon peu de merite, que je suis persuadé qu'il n'y a point de Dame à la Cour qui voulût de mes services. La Duchesse rougit à ces mots, & croyant que son cœur ne tenoit plus à rien, lui jura qu'il n'avoit qu'à vouloir, & qu'elle pouvoit

lui

lui répondre qu'elle sçavoit la plus belle Dame de la Cour qui le recevroit avec une joye extréme, & lui donneroit un contentement parfait. Je ne croi pas, Madame, repliqua-t-il, qu'il y ait de femme assez malheureuse & assez aveugle pour m'avoir trouvé à son gré. La Duchesse voyant qu'il ne le vouloit point entendre, lui entr'ouvrit le voile de sa passion ; & comme la vertu du Gentilhomme lui donnoit sujet de crainte, elle lui parla par interrogation, & lui dit. Si la Fortune vous avoit favorisé jusques au point que ce fût moi qui eusse tant de bonne volonté pour vous, que diriez-vous ? Le Gentilhomme qui s'imaginoit songer à l'ouïe d'un tel discours, lui dit un genou en terre. Quand Dieu me fera la grace, Madame, d'avoir la bienveillance du Duc mon maître & la vôtre, je me croirai l'homme du monde le plus heureux. C'est l'unique recompense que je demande pour mes fidéles services, étant obligé comme je le suis plus que personne de sacrifier ma vie pour vous deux. Je suis persuadé, Madame, que l'amour que vous avez pour Monseigneur vôtre Epoux, est si pur & si grand, que, je ne dis pas moi qui ne suis qu'un ver de terre, mais même le plus grand Prince & l'homme du monde le plus accompli, ne sçauroit alterer l'union qui est entre mon maître & vous. Pour moi, comme il m'a nourri dés mon enfance, & qu'il m'a fait ce que je suis, je ne voudrois pas pour ma vie avoir d'autre pensée que celle que doit avoir un fi-

déle ferviteur, ni pour fa femme, ni pour fa fœur, ni pour fa mere. La Ducheffe ne le laiffa pas aller plus loin; & voyant qu'elle étoit en danger d'effuyer un honteux refus, elle l'interrompit incontinent, & lui dit: Méchant & orgueilleux fou! qui eft-ce qui vous demande cela? Parce que vous avez bonne mine, vous vous imaginez que les mouches mêmes font amoureufes de vous: mais fi vous étiez affez préfomptueux pour vous adreffer à moi, je vous ferois bien connoître que je n'aime & ne veux aimer que mon mari. Je ne vous ai parlé comme j'ai fait que pour me divertir, pour fçavoir de vos nouvelles, & me moquer de vous comme je fais des amoureux ridicules, Je l'ai cru, & le croi comme vous le dites, Madame, répondit le Gentilhomme. Alors fans vouloir écouter davantage elle s'en retourna brufquement dans fa chambre. Comme elle vit que les Dames la fuivoient, elle entra dans fon cabinet, où elle fit des doleances & des regrets qui ne fe peuvent raconter. D'un côté l'amour où elle avoit échoüé, lui donnoit une trifteffe mortelle; & de l'autre le dépit tant contre elle-même d'avoir commencé un fi impertinent dialogue, que contre le Gentilhomme d'avoir répondu fi fagement, la jettoit dans une fi grande furie, que tantôt elle vouloit fe tuer, un moment aprés elle vouloit vivre pour fe vanger de celui qu'elle regardoit comme le plus cruel de fes ennemis. Aprés avoir long-tems pleuré, elle feignit d'être malade pour n'aller point au
foupé

ſoupé du Duc, où le Gentilhomme ſervoit d'ordinaire. Le Duc qui aimoit ſa femme plus que lui-même ne manqua pas de l'aller voir. Pour parvenir plus aiſément à la fin qu'elle ſe propoſoit, elle lui dit, qu'elle croyoit être groſſe, & que ſa groſſeſſe lui avoit jetté un rheume ſur les yeux qui lui faiſoit bien de la peine. La Ducheſſe fut au lit deux ou trois heures, ſi triſte & ſi mélancolique, que le Duc croyant qu'il y avoit autre choſe que la groſſeſſe, reſolut de coucher cette nuit-là avec elle. Mais voyant que quelques careſſes qu'il pût lui faire, cela ne l'empêchoit pas de ſoûpirer continuellement, il lui dit : Vous ſçavez, mon cœur, que je vous aime comme ma propre vie, & que ſi vous mourez, il ne m'eſt pas poſſible de ſurvivre. Si donc ma ſanté vous eſt chere, dites-moi, je vous prie, ce qui vous fait ainſi ſoûpirer ; car je ne puis croire que la groſſeſſe ſeule puiſſe produire cet effet. La Ducheſſe voyant ſon Epoux dans les diſpoſitions où elle pouvoit le ſouhaiter, crut qu'il faloit en profiter pour ſe venger. Helas, Monſieur ! lui dit-elle, les larmes aux yeux en l'embraſſant, mon plus grand mal eſt de vous voir la dupe de ceux qui ſont ſi obligez de conſerver vôtre bien & vôtre honneur. Cela donna une merveilleuſe envie au Duc de ſçavoir pourquoi elle diſoit cela, & la pria de lui parler franchement & ſans crainte ſans lui déguiſer rien. Je ne m'étonnerai jamais, dit-elle enfin aprés pluſieurs refus, ſi les étrangers font la guerre aux Princes, puiſque ceux qui leur ont le

plus d'obligation ont la hardiesse d'entreprendre de leur en faire une si cruelle, que la perte des biens n'est rien en comparaison. Je dis ceci, Monsieur, par rapport à un tel Gentilhomme, nommant son ennemi, que vous avez nourri, élevé, traité plus en parent & en fils, qu'en domestique, & qui pour reconnoissance a eu l'impudence & la lâcheté d'attenter à l'honneur de vôtre femme, d'où dépend celui de vôtre maison & de vos enfans. Quoi qu'il ait travaillé longtems à m'insinuer des choses qui ne me laissoient pas douter de sa noire malice; cependant mon cœur qui n'est que pour vous, & qui ne songe qu'en vous, n'y pouvoit rien comprendre: Mais à la fin il s'est expliqué; & je lui ai répondu ce que mon état & mon honneur m'obligeoient de lui répondre. Cependant je le hais de maniere que je ne puis le regarder. C'est ce qui m'a fait demeurer dans ma chambre, & perdre l'honneur de vôtre compagnie. Je vous supplie, Monsieur, de ne point tenir une telle peste auprés de vous: car aprés un tel crime, la crainte que vous n'en fussiez averti pourroit bien lui faire entreprendre quelque chose de pis. Voilà, Monsieur, la cause de ma douleur, qui me paroît trés-juste, & trés-digne que vous y mettiez ordre sans retardement. Le Duc qui d'un côté aimoit sa femme, & qui se sentoit fort outragé, & qui d'un autre côté aimoit aussi le Gentilhomme dont il avoit souvent éprouvé la fidelité, avoit de la peine à croire que ce mensonge fût une verité. Ne sçachant donc que faire,

il

il s'en alla dans sa chambre rempli de colere, & fit dire au Gentilhomme qu'il n'eût plus à se trouver devant lui, mais qu'il se retirât chez lui pour quelque tems. Le Gentilhomme ignorant la cause d'un ordre si pressant & si peu attendu, en fut d'autant plus touché, qu'il croyoit avoir merité un traitement tout contraire. comme il étoit bien assûré de son cœur & de ses actions, il fit parler au Duc par un de ses camarades, qui lui rendit en même tems une lettre par laquelle il le supplioit trés-humblement, que si par un mauvais rapport il avoit le malheur d'être éloigné de sa presence, il eût la bonté de suspendre son jugement jusques à ce qu'il l'eût instruit de la verité ; & qu'il osoit esperer qu'il trouveroit alors qu'il n'avoit été offensé en rien. Cette lettre appaisa un peu le Duc, qui le fit venir secretement dans sa chambre, & lui dit avec beaucoup de serieux.

Je n'aurois jamais cru qu'aprés vous avoir fait nourrir comme mon enfant, j'eusse eu sujet de me repentir de vous avoir tant avancé, puisque vous avez voulu me faire un outrage qui m'auroit été plus sensible que la perte de ma vie & de mes biens ; c'est d'attenter à l'honneur de celle qui est la moitié de moi-même, & couvrir ma maison d'une infamie éternelle. Vous pouvez croire que cette injure me tient si fort au cœur, que si j'étois bien assûré que le fait fût veritable, vous seriez déja au fond de l'eau, pour vous punir secretement de l'affront que vous avez voulu me faire de même. Le Gentilhomme ne fut

point surpris de ce discours : s'assûrant au contraire sur son innocence il parla avec fermeté, & le supplia d'avoir la bonté de lui dire qui étoit son accusateur, l'accusation étant de la nature de celles qui se discutent mieux avec la lance qu'avec la langue. Vôtre accusateur, répondit le Duc, n'a pour toutes armes que sa chasteté. C'est ma femme, & non autre qui me l'a dit, me priant de la venger de vous. Le pauvre Gentilhomme surpris de la prodigieuse malice de la Duchesse, ne voulut cependant pas l'accuser, & se contenta de répondre. Madame peut dire ce qu'il lui plaît. Vous la connoissez, Monsieur, mieux que moi, & vous sçavez si je l'ai vuë ailleurs qu'en vôtre compagnie, sinon une seule fois qu'elle me fit l'honneur de me parler bien peu. Vous avez le jugement aussi bon que Prince de la Chrétienté. Ainsi, Monsieur, je vous supplie de considerer si vous avez jamais vû en moi quelque chose qui ait pû vous causer du soupçon. C'est un feu qu'il est impossible de couvrir long-tems de maniere que ceux qui sont malades de la même maladie n'en connoissent quelque chose. Je vous demande par grace, Monsieur, de croire deux choses de moi : l'une que je vous suis si fidele, que quand Madame vôtre Epouse seroit la plus belle femme du monde, l'amour ne seroit pas capable de me faire rien faire contre mon honneur & mon devoir : l'autre que quand elle ne seroit point vôtre Epouse, c'est la femme que j'aye jamais vuë dont je serois le moins amoureux : & il y en a assez d'autres pour lesquelles je me sens du penchant. A

ces paroles le Duc commença un peu à s'adoucir. Aussi ne l'ai-je pas cru, lui dit-il : Ainsi vous n'avez qu'à faire comme à l'ordinaire, vous assûrant que si je connois que la verité soit de vòtre còté, je vous aimerai plus que je n'ai jamais fait : Mais s'il me paroit du contraire, vôtre vie est en ma puissance. Le Gentilhomme le remercia, & se soumit à la plus rigoureuse peine qu'il pourroit inventer en cas qu'il se trouvât coupable.

La Duchesse voyant le Gentilhomme servir comme à l'ordinaire, ne pût le souffrir patiemment, & dit à son mari. Qu'il vous seroit bien dû, Monsieur, si vous étiez empoisonné, puisque vous avez plus de confiance en vos mortels ennemis, qu'en vos amis les plus intimes. Ne vous inquietèz point, mamie, répondit le Duc. S'il me paroit que ce que vous m'avez dit soit veritable, je vous assure qu'il n'a pas pour vingt-quatre heures de vie : Mais comme il m'a protesté du contraire avec serment, & que d'ailleurs je ne me suis jamais apperçû de rien, je ne puis le croire sans des bonnes preuves. En bonne foi, Monsieur, repliqua-t-elle, vôtre bonté le rend encore plus condamnable. Quelle plus grande preuve voulez vous que de voir qu'un homme comme lui passe pour indifferent ? Soyez persuadé, Monsieur, que sans la vaine & présomptueuse pensée dont il s'est flaté de me servir, il ne seroit pas à ces heures à faire une maîtresse. Jamais jeune homme ne fut si solitaire que lui en bonne compagnie ; & la raison de cela est qu'il a le cœur si haut, que

sa

ſa vaine eſperance lui tient lieu de tout. Si vous croyez qu'il ne vous cache rien, faites le jurer, je vous prie, ſur ſes amours. S'il vous dit qu'il en aime une autre, à la bonne heure, croyez-le, je le veux bien, ſinon ſoyez perſuadé que je dis vrai. Le Duc goûta fort les raiſons de ſa femme, & menant le Gentilhomme à la campagne, lui dit : Ma femme continue toûjours à me parler de vous ſur le même ton, & m'allegue une raiſon qui me donne des ſoupçons contre vous. On s'étonne pour vous parler net, qu'étant jeune & galant homme comme vous étes, on n'ait jamais ſçû que vous ayez aimé ; & cela même me fait craindre que vous n'ayez les ſentimens qu'elle dit ; & que cette eſperance ne vous faſſe tant de plaiſir, que vous ne puiſſiez penſer à d'autre femme. Je vous prie donc comme ami, & vous ordonne comme maître, de me dire au vrai ſi vous aimez. Le pauvre Gentilhomme qui auroit bien voulu cacher ſon amour avec le même ſoin qu'il vouloit conſerver ſa vie, voiant l'extréme jalouſie de ſon maître, fut contraint de lui jurer qu'il aimoit une fille ſi belle, que la beauté de la Ducheſſe & de toutes les femmes de ſa ſuite étoit mediocre en comparaiſon, pour ne pas dire laideur & difformité ; le ſuppliant au reſte de n'exiger jamais de lui qu'il la nommât, parce qu'ils étoient convenus que le premier qui nommeroit, romproit toutes leurs liaiſons. Le Duc promit de ne jamais le preſſer là-deſſus, & fut ſi ſatisfait de lui, qu'il lui fit meilleure mine qu'il n'avoit encore fait. La Ducheſſe s'en apper-

apperçût, & fit une nouvelle batterie d'artifices pour en sçavoir la raison. Le Duc ne lui en fit point un secret. A sa vengeance se joignit une jalousie si outrée, qu'elle supplia le Duc de commander au Gentilhomme de lui nommer sa maitresse, l'assûrant que c'étoit un mensonge, & le moyen le plus certain pour sçavoir si ce qu'il disoit étoit vrai: mais que s'il refusoit de dire le nom de celle qu'il trouvoit si belle, son Epoux étoit le Prince du monde le plus credule d'ajoûter foi à une chose si vague. Le pauvre Prince que sa femme menoit comme elle vouloit, alla se promener seul avec le Gentilhomme, & lui dit, qu'il étoit encore dans un plus grand embarras que jamais, craignant que ce qu'il lui avoit dit, ne fût une excuse pour l'empècher de démèler la verité; ce qui l'inquietoit plus qu'auparavant. C'est pourquoi il le pria le plus fortement qu'il pût de lui dire le nom de celle qu'il aimoit si fort. Le pauvre Gentilhomme le pria de ne le point contraindre de manquer à la parole qu'il avoit donnée à une personne qu'il aimoit comme soi-même & qu'il avoit inviolablement gardée jusqu'alors: Que ce seroit vouloir lui faire perdre en un jour ce qu'il conservoit depuis plus de sept ans, & qu'il aimeroit mieux mourir que de faire ce tort à une personne qui lui étoit si fidéle. Le Duc voyant qu'il ne vouloit pas dire le nom de cette Belle, entra dans une si violente jalousie, qu'il lui dit d'un air furibond. Choisissez de deux choses l'une, ou de me dire le nom de celle que vous aimez

plus

plus que toutes les autres, où de sortir des terres de ma dépendance, à condition que si l'on vous y trouve aprés huit jours, je vous ferai mourir d'une mort cruelle.

Si jamais fidéle serviteur fut saisi d'une vive douleur ce fut le pauvre Gentilhomme, qui pouvoit bien dire, *angustiæ sunt mihi undique.* En effet il voyoit d'un coté, que disant la verité il perdoit sa maitresse, si elle venoit à sçavoir qu'il lui eût manqué de parole par sa faute, & il consideroit de l'autre que ne la disant pas, il étoit exilé du païs où elle faisoit sa demeure, & ne pourroit plus la voir. Se trouvant ainsi pressé de toutes parts, il lui vint une sueur froide, comme si la tristesse l'eût porté sur le bord du tombeau. Le Duc remarquant son embarras, crut qu'il n'aimoit que la Duchesse, & que son trouble venoit de ce qu'il ne pouvoit en nommer d'autre. Dans cette prévention il lui dit assez rudement. Si vous m'aviez dit la verité, vous auriez moins de peine à faire ce que je souhaite de vous: Mais je croi que vôtre crime fait vôtre embarras. Le Gentilhomme piqué de ces paroles, & poussé par l'amour qu'il avoit pour lui, resolut de lui dire la verité, persuadé que son maître étoit si honnête homme, qu'il garderoit inviolablement son secret. Il se mit donc à genoux, & lui dit les mains jointes. Les obligations que je vous ai, Monsieur, & l'amour que j'ai pour vous, me forcent plus que la peur que j'ai de la mort. Vous êtes à mon égard dans une prévention si fausse,

que

que pour vous tirer d'embarras, je ſuis reſolu de vous dire ce que tous les tourmens ne ſauroient arracher de moi. Toute la grace que je vous demande, Monſieur, eſt de me jurer en foi de Prince & de Chrétien, de ne jamais reveler le ſecret que vous me contraignez de vous dire. Le Duc lui fit tous les ſermens dont il pût s'aviſer, de ne jamais dire ſon ſecret à perſonne, ni par parole, ni par effet, ni par ſignes. Le Gentilhomme comptant ſur la vertu & ſur la bonne foi d'un Prince qu'il connoiſſoit, mit la premiere main à ſon malheur en lui diſant.

Il y a ſept ans paſſez, Monſigneur, qu'ayant connu vôtre niece veuve & ſans parti, j'ai tâché d'aquerir ſa bienveillance. Comme je n'étois pas de naiſſance à l'épouſer, je me contentois d'en être reçû comme amant; ce que j'ai été auſſi. Nôtre commerce a été conduit juſqu'ici avec tant de prudence, que perſonne n'en a eu connoiſſance, ſi ce n'eſt vous, Monſeigneur, entre les mains de qui je mets ma vie & mon honneur, vous ſuppliant de garder le ſecret, & de n'avoir pas moins d'eſtime pour Madame vôtre Niece; ne croyant pas qu'il y ait ſous le Ciel rien de plus parfait & de plus chaſte. Le Duc fut ravi d'une telle déclaration; car connoiſſant la beauté extraordinaire de ſa Niece, il ne douta point qu'elle ne fût plus capable de plaire que ſa femme. Mais ne concevant pas qu'un tel miſtere pût ſe conduire ſans moyens, il le pria de lui dire comment il faiſoit pour la voir. Le Gentilhomme lui dit, que la chambre de

ſa

ſa maîtreſſe avoit une ſortie ſur le jardin, & que le jour qu'il devoit y aller on laiſſoit une petite porte ouverte, par où il entroit à pied, & avançoit juſques à ce qu'il entendît japer un petit chien que la Dame laiſſoit aller par le jardin aprés que toutes ſes femmes étoient retirées ; qu'alors il alloit la trouver, & l'entretenoit toute la nuit, lui marquant au départ le jour qu'il devoit y retourner ; à quoi il n'avoit encore jamais manqué que pour de grandes & importantes raiſons. Le Duc qui étoit l'homme du monde le plus curieux, & qui en ſon tems avoit été fort galant, le pria, tant pour éclaircir ſes ſoupçons, que pour avoir le plaiſir d'entendre conter une aventure ſi ſinguliere, de le mener avec lui la premiere fois qu'il y iroit, non comme maître, mais comme compagnon. Le Gentilhomme ayant été ſi loin, ſe fit honneur de la neceſſité, & lui accorda ce qu'il ſouhaitoit. Le Duc en fut auſſi aiſe que s'il eût gagné un Royaume, & feignant d'aller ſe repoſer dans ſa garderobe, fit venir deux chevaux un pour lui, & l'autre pour le Gentilhomme, & marcherent toute la nuit pour ſe rendre chez la niece, laiſſant leurs chevaux à l'entrée du parc. Le Gentilhomme fit entrer le Duc par la petite porte, le priant de ſe tenir derriere un gros noyer, d'où il pourroit voir s'il diſoit vrai ou non. Ils ne demeurerent pas long-tems au jardin que le petit chien commença à japer, & le Gentilhomme à marcher du côté de la Tour, où la Belle ne manqua pas de venir au devant de lui. Elle le ſalua en l'embraſſant, & lui
dit

dit, qu'il lui sembloit qu'il y avoit mille ans qu'elle ne l'avoit vû. Ensuite ils entrerent dans la chambre qu'ils laisserent ouverte. Le Duc entra sans bruit aprés eux, car il n'y avoit aucune lumiere. Aprés qu'il eut entendu toute la conversation de leur chaste amitié, il se tint plus satisfait, & n'eut pas le tems de s'ennuyer ; car le Gentilhomme dit à la Dame, qu'il étoit obligé de s'en retourner plutôt qu'à l'ordinaire, parce que le Duc alloit à la chasse à quatre heures, & qu'il n'oseroit manquer de s'y trouver. La Dame qui préferoit l'honneur au plaisir, ne se mit point en devoir de l'empêcher de faire son devoir ; car ce qu'elle estimoit le plus de leur honnête amitié, c'étoit qu'elle étoit un secret pour tout le monde. Le Gentilhomme partit donc à une heure aprés mi-nuit. Le Duc sortit le premier. Tous deux remonterent à cheval, & s'en retournerent comme ils étoient venus. Le Duc juroit incessamment en chemin au Gentilhomme qu'il aimeroit mieux mourir, que de reveler jamais son secret, & prit tant de confiance en lui, & l'aima si fort, qu'il n'y avoit personne à la Cour qui fût en plus grande faveur que lui. La Duchesse en étoit enragée. Le Duc lui défendit de ne plus lui en parler, disant qu'il en sçavoit la verité, & qu'il étoit content, parce que la Dame qu'il aimoit étoit plus belle qu'elle. La Duchesse fut si touchée de ces paroles, qu'elle en prit une maladie pire que la sienne. Le Duc l'alla voir pour la consoler, mais il n'y avoit pas moyen à moins qu'il ne lui dit qui étoit cette Belle si

fort aimée. Elle l'importuna & le pressa tant, qu'il sortit de la chambre, lui disant. Si vous me parlez plus de ces choses, nous nous separerons. Cela la rendit encore plus malade, & elle feignit de sentir remuer son enfant ; de quoi le Duc fut si joyeux qu'il alla coucher avec elle. Quand elle le vit dans le fort de sa passion pour elle, elle se tourna de l'autre côté, & lui dit. Puisque vous n'aimez ni femme ni enfans, je vous supplie, Monsieur, de nous laisser mourir tous deux. A ces mots elle répandit tant de larmes, & poussa tant de soûpirs & tant de cris, que le Duc eut grand peur qu'elle ne se blessât. Il la prit entre ses bras, & la pria de lui dire ce qu'elle vouloit, lui protestant qu'il n'avoit rien qui ne fût à elle. Ha ! Monsieur, répondit-elle en pleurant, quelle esperance puis-je avoir que vous fissiez pour moi une chose si difficile, puisque vous ne voulez pas faire la plus facile & la plus raisonnable du monde, qui est de me dire le nom de la maitresse du plus méchant serviteur que vous avez jamais eu ? Je croyois que vous & moi ne fussions qu'un cœur, mais je vois bien que vous me tenez pour une étrangere, puisque vous me cachez vos secrets comme si j'étois vôtre ennemie. Vous m'avez confié des choses si importantes & si secretes, dont vous n'avez jamais appris que j'aye rien dit. Vous avez tant éprouvé que je n'ai de volonté que la vôtre, que vous ne devez pas douter que je ne sois plus vous-même que moi. Si vous avez juré de ne jamais dire à personne le secret du Gentil-
homme,

homme, vous ne violez point vôtre serment en me le disant ; car je ne suis, & ne puis être autre que vous. Vous étes dans mon cœur ; je vous tiens entre mes bras ; j'ai un enfant dans mon sein auquel vous vivez ; cependant je ne puis avoir vôtre amour comme vous avez le mien. Plus je vous suis fidéle, plus vous m'étes cruel & rigoureux. Cela me fait souhaiter mille fois le jour qu'une mort subite délivre vôtre enfant d'un tel pere, & moi d'un tel époux. J'espere que cela arrivera bien-tôt, puisque vous préferez un serviteur infidéle à vôtre épouse, & à un enfant qui est à vous, & qui est sur le point de perir, ne pouvant obtenir de vous ce que j'ai le plus d'envie de sçavoir. En disant cela elle embrassa & baisa son mari, arrosant son visage de ses larmes, accompagnées de tant de cris & de tant de soûpirs, que le bon Prince ayant peur de perdre & la mere & l'enfant, resolut de lui dire la verité ; mais il lui jura que si elle en parloit à personne du monde, elle ne mourroit jamais d'une autre main que de la sienne. A quoi elle se soûmit. Alors le pauvre Duc abusé lui conta tout ce qu'il avoit vû depuis un bout jusqu'à l'autre. Elle fit semblant d'être fort contente, mais dans le cœur c'étoit tout autre chose. Cependant comme elle craignoit le Duc, elle dissimula sa passion du mieux qu'elle pût.

Le jour d'une grande fête le Duc tenant sa Cour, avoit fait venir toutes les Dames du païs, & entr'autres sa niece. Aprés le regal les dances commencerent, & chacun y fit

ſon devoir. Mais la Ducheſſe chagrine de voir la beauté & la bonne grace de ſa niece, ne pouvoit ſe réjouïr ; & moins encore s'empêcher de faire paroître ſon dépit. Elle fit aſſeoir toutes les Dames auprés d'elle, & fit tomber la converſation ſur l'amour. Mais voyant que ſa niece ne diſoit mot, elle lui dit avec un cœur outré de jalouſie. Et vous, belle niece, eſt-il poſſible que vôtre beauté ſoit ſans amant ? Madame, répondit la niece, ma beauté n'a point encore produit cet effet-là ; car depuis la mort de mon mari je n'ai voulu d'autres amans que ſes enfans, auſſi n'en veux-je point avoir d'autres. Belle niece, belle niece, lui répondit la Ducheſſe avec un dépit extréme, il n'y a point d'amour ſi ſecret qui ne ſoit ſçû, ni petit chien ſi bien fait à la main, qu'on ne l'entende japer. Je vous donne à penſer quelle fut la douleur de cette pauvre Dame, de voir qu'une intrigue qu'elle croyoit ſi ſecrete, étoit comme publique à ſa honte. L'honneur ſi ſoigneuſement gardé, & ſi malheureuſement perdu la tourmentoit ; mais ſa plus grande peine étoit la crainte que ſon amant lui eût manqué de parole : Ce qu'elle ne croyoit pas qu'il pût jamais avoir fait, à moins qu'il n'aimât quelque Dame plus belle qu'elle, qui par un excés d'amour lui eût arraché ſon ſecret. Cependant elle eut tant de vertu qu'elle ne fit ſemblant de rien, & répondit en riant, qu'elle n'entendoit point le langage des bêtes. Mais ſous cette ſage diſſimulation ſon cœur fut ſi ſaiſi de triſteſſe, qu'elle ſe leva, & paſ-
ſant

ſant par la chambre de la Ducheſſe, elle entra dans une garderobe, où le Duc qui ſe promenoit, la vit entrer. La bonne Dame ſe trouvant en un lieu où elle croyoit être ſeule, ſe laiſſa tomber ſur un lit avec une ſi grande foibleſſe, qu'une Demoiſelle qui s'étoit aſſiſe dans la ruelle pour dormir, ſe leva, & regarda au travers du rideau qui ce pouvoit être. Voyant que c'étoit la niece du Duc qui penſoit être ſeule, elle n'oſa rien dire, & l'écouta le plus paiſiblement qu'il lui fut poſſible. La pauvre Dame avec une voix mourante commença de ſe plaindre, & dit, Malheureuſe! qu'eſt-ce que j'ai entendu? quel arrêt de mort ai-je reçu? O le plus aimé qui fut jamais! eſt-ce là la recompenſe de mon chaſte & vertueux amour? O mon cœur! avez-vous fait un ſi dangereux choix, & vous étes-vous attaché au plus infidéle, au plus artificieux, & au plus médiſant de tous les hommes que vous avez pris pour le plus fidéle, pour le plus droit, & pour le plus ſecret? Eſt-il poſſible, helas! qu'une choſe cachée à tout le monde ait été revelée à Madame la Ducheſſe? Mon petit chien ſi bien appris, le ſeul moyen de ma longue & vertueuſe amitié, ce n'a pas été vous qui avez trahi mon ſecret: C'eſt un homme qui a la voix plus criante que le chien, & le cœur plus ingrat qu'aucune bête. C'eſt lui qui contre ſon ſerment & ſa parole a découvert l'heureuſe vie que nous avons long-tems menée ſans faire tort à perſonne. O mon ami! pour qui ſeul mon cœur a eu de l'amour, &

avec lequel ma vie a été conservée, faut-il maintenant qu'en vous declarant mon mortel ennui, mon honneur soit exposé, mon corps enterré, & que mon ame s'en aille au lieu où elle demeurera éternellement ? La beauté de la Duchesse est-elle si extréme, qu'elle vous ait metamorphosé comme faisoit celle de Circé ? De vertueux vous a-t-elle fait devenir vicieux, de bon mauvais, d'homme bête feroce ? O mon ami ! quoi que vous me manquiez de parole, je vous tiendrai la mienne, c'est de ne vous voir jamais aprés avoir revelé nôtre amitié. Mais ne pouvant vivre sans vous voir, je m'abandonne volontiers à l'excés de ma douleur, à laquelle je ne veux jamais chercher de remede ni du côté de la raison, ni du côté de la Medecine. La mort seule la finira, & cette mort me sera bien plus agréable, que de demeurer au monde sans amant, sans honneur, & sans contentement. La guerre, ni la mort ne m'ont point fait perdre mon amant, mon peché, mes fautes ne m'ont point ôté mon honneur, & ma mauvaise conduite ne m'a point ravi ma satisfaction : C'est la cruelle fortune qui a fait un ingrat de l'homme du monde le plus favorisé, & qui m'a attiré le contraire de ce que je meritois. Que vous avez eu de plaisir, Madame la Duchesse, de m'alleguer par raillerie mon petit chien ! Jouissez d'un bien qui n'appartient qu'à moi seule. Vous vous moquez de celle qui en bien cachant & vertueusement aimant croyoit échaper à la
mo-

moquerie. Que ce mot m'a ſerré le cœur ! qu'il m'a fait rougir de honte, & pâlir de jalouſie ! Je ſens bien, mon cœur, que vous n'en pouvez plus : l'amour mal reconnu vous brûle, la jalouſie & le tort qu'on vous fait vous glace, le dépit & le regret vous refroidiſſent, & ne vous permettent pas de prendre aucune conſolation. Pour avoir trop adoré la creature, mon ame a oublié le Createur. Il faut qu'elle retourne à celui dont l'amour vain l'avoit détachée. Aſſurez-vous, mon ame, que vous trouverez un Pere plus tendre que n'a été vôtre ami, pour lequel vous l'avez ſouvent oublié. O mon Dieu, mon Createur ! qui étes le vrai & le parfait ami, par la grace duquel l'amour que j'ai eu pour mon ami, n'a été taché d'autre vice que de trop aimer, recevez s'il vous plaît, ſelon la grandeur de vôtre miſericorde, l'ame & l'eſprit de celle qui ſe repent d'avoir manqué à vôtre premier & juſte commandement. Par le merite de celui dont l'amour eſt incomprehenſible, excuſez la faute qu'un excés d'amour m'a fait commettre ; car je n'ai de parfaite confiance qu'en vous ſeul. Adieu mon ami. L'effet ne répond pas à la qualité ; & c'eſt ce qui me navre le cœur. A ces mots elle ſe laiſſa tomber à l'envers le viſage blême, les levres bleuës, & les extrémitez froides.

Dans le même moment le Gentilhomme qu'elle aimoit, entra dans la ſale, & voyant la Ducheſſe qui dançoit avec les autres Dames, il regarda de tous côtez s'il ne verroit point

ſa maîtreſſe ; mais ne la voyant point il entra dans la chambre de la Ducheſſe, & trouva le Duc qui ſe promenoit, & qui devinant ſa penſée lui dit à l'oreille, qu'elle étoit entrée dans la garderobe, & qu'elle paroiſſoit incommodée. Le Gentilhomme lui demanda s'il lui plaiſoit qu'il y entrât. Non ſeulement le Duc lui permit, mais le pria même de le faire. Etant entré, il la trouva qui rendoit les derniers ſoupirs. Il l'embraſſa, & lui dit : qu'eſt ceci, mamie ? me voulez-vous quitter ? La pauvre Dame entendant une voix qui lui étoit ſi bien connue, prit un peu de vigueur, & ouvrit les yeux pour regarder celui qui étoit la cauſe de ſa mort : Mais ce regard augmenta ſi fort l'amour & le dépit, qu'aprés un triſte ſoûpir elle rendit l'eſprit. Le Gentilhomme plus mort que vivant, demanda à la Demoiſelle, comment ſon mal avoit commencé, elle lui conta tout du long ce qu'elle avoit entendu. Il connut alors que le Duc avoit revelé ſon ſecret à ſa femme. Sa douleur fut ſi vive & ſi profonde, qu'embraſſant le corps de ſa maîtreſſe, il l'arroſa long-tems de ſes larmes, & dit enfin. Traitre, méchant, & malheureux ami que je ſuis ! Pourquoi la peine de ma trahiſon n'eſt-elle pas tombée ſur moi, & non ſur elle qui eſt innocente ? Pourquoi le Ciel ne m'écraſa-t-il pas d'un coup de foudre le jour que ma langue revela nôtre amitié ſecrete & vertueuſe ? Pourquoi la terre ne s'ouvrit-elle pas pour engloutir un malheureux qui violoit ſa foi ? Que ma langue ſoit punie comme le fut en enfer celle du mau-

vais Riche. O mon cœur qui as trop craint la mort & l'exil ! que les aigles te déchirent perpetuellement, comme elles déchiroient celui d'Ixion. Helas, ma chere amie ! Le plus grand malheur qui fut jamais m'est arrivé : en croyant vous conserver, je vous ai perdue. J'ai cru vous posseder long-tems en vie avec vertu & plaisir, & je vous embrasse morte, & vous avez été mal satisfaite jusques au dernier soûpir, de moi, de mon cœur, & de ma langue. O la plus fidéle femme qui fut jamais ! Je passe condamnation que je suis le plus inconstant, le plus infidéle, & le plus perfide de tous les hommes. Je voudrois pouvoir me plaindre du Duc, à la parole duquel je me suis confié, esperant par ce moyen faire durer nôtre agréable vie. Ne devois-je pas sçavoir, helas ! que personne ne pouvoit mieux garder mon secret que moi-même ? Le Duc a plus de raison de dire le sien à son épouse, que je n'en avois de lui confier le mien. Je suis le seul condamnable, & le seul qui doive être puni de la plus grande méchanceté qui fut jamais commise entre amis. Je devois souffrir d'être jetté dans la riviere, comme il m'en menaçoit. Tu serois au moins encore en vie, ma chere amie, & j'aurois fini la mienne avec la gloire d'avoir observé la regle que la veritable amitié ordonne : Mais l'ayant violée, je vis encore, & vous étes morte pour avoir parfaitement aimé. Vôtre cœur pur & net n'a pû souffrir, sans mourir, le vice que vous avez connu en vôtre ami. O mon Dieu !

Dieu ! pourquoi me créâtes-vous avec un amour si leger, & un cœur si ignorant ? Que n'ai-je été le petit chien qui a fidélement servi sa maîtresse ? Helas, mon petit ami ! j'avois de la joye de t'entendre japer ; mais cette joye s'est changée en tristesse, d'avoir été la cause qu'autre que nous deux ait entendu ta voix. Cependant, ma chere amie, ni l'amour de la Duchesse, ni celui d'aucune autre femme, ne m'a jamais fait varier. La méchante Duchesse m'a souvent solicité de l'aimer. L'ignorance a fait ce que ses charmes n'ont pû faire, & j'ai cru par là assûrer nôtre amitié pour toûjours. Mais cette ignorance n'empêche pas que je ne sois coupable. J'ai revelé le secret de ma maîtresse, j'ai faussé ma parole, & c'est ce qui est cause que je la vois morte. Helas, ma chere amie ! la mort me sera-t-elle moins cruelle qu'à vous, qui n'étes morte que pour avoir aimé ? Je croi que la mort ne daigneroit pas toucher à mon infidéle & miserable cœur. L'honneur que j'ai perdu, & la memoire de celle que je perds par ma faute, m'est plus insupportable que dix mille morts. Si quelqu'un avoit tranché le fil de vôtre vie ou par malheur, ou par malice, je me servirois de mon épée pour vous venger. Il n'est donc pas raisonnable que je pardonne à ce meurtrier qui cause vôtre mort par une action plus sale que s'il vous avoit tuée d'un coup d'épée. Si je sçavois un plus méchant bourreau que moi-même, je le prierois d'executer vôtre perfide ami. O amour ! je vous ai offensé pour n'avoir

voir pas sçû aimer. Aussi ne voulez-vous pas me secourir comme vous avez secouru celle qui a gardé toutes vos loix. Aussi n'est-il pas juste que je finisse si glorieusement : il faut que ce soit de ma propre main. Et puisque j'ai lavé vôtre visage de mes larmes, & que je vous ai demandé pardon, il ne reste plus sinon que mon bras rende mon corps semblable au vôtre, & fasse aller mon ame où la vôtre ira, persuadé qu'un amour vertueux & honnête ne finit ni en ce monde, ni en l'autre. Se levant alors de dessus le corps comme un homme hors du sens, il tira son poignard & se perça le cœur. Il prit ensuite sa maîtresse entre les bras pour la seconde fois, & la baisa avec tant d'affection, qu'il sembloit plus amoureux que mort. La Demoiselle voyant le coup, courut à la porte crier au secours. Le Duc l'entendant crier, & se défiant du desastre de ceux qu'il aimoit, entra le premier dans la garderobe, & voyant ce triste couple, il tâcha de les separer pour sauver le Gentilhomme s'il eût été possible. Mais il tenoit sa maîtresse si fort, qu'il ne fut pas possible de l'en arracher jusques à ce qu'il eût expiré. Entendant néanmoins le Duc qui lui parloit, disant. Hé mon Dieu! qui est cause de ceci ? Ma langue & la vôtre, Monsieur, lui répondit-il, en le regardant avec fureur. En disant cela, il poussa le dernier soûpir le visage colé pour ainsi dire à celui de sa maîtresse.

Le Duc souhaitant d'en sçavoir davantage, contraignit la Demoiselle de dire ce qu'elle avoit

avoit vû & entendu ; ce qu'elle fit d'un bout à l'autre sans rien oublier. Le Duc connoissant alors qu'il étoit la cause de tout le mal, se jetta sur les deux amans morts, & avec cris & larmes leur demanda pardon de sa faute. Il les baisa plusieurs fois, & puis se levant tout furieux, tira le poignard du corps du Gentilhomme. Comme un Sanglier blessé d'un épieu court d'impetuosité contre celui qui l'a lancé, ainsi courut le Duc à celle qui l'avoit blessé jusqu'au fond de l'ame. Il la trouva dançant encore dans la sale, & plus joyeuse qu'à l'ordinaire, parce qu'elle croyoit s'être vengée de la niece du Duc. Son mari la prit au milieu de la dance, & lui dit. Vous avez pris le secret sur vôtre vie, & c'est sur vôtre vie qu'en tombera la peine. En disant cela il la prit par la coifure, & lui donna du poignard dans le sein ; ce qui surprit si fort la compagnie, qu'on crut que le Duc étoit hors du sens. Aprés avoir fait ce qu'il vouloit faire, il assembla tous ses serviteurs dans la sale, & leur conta la glorieuse & triste aventure de sa niece, & le mauvais tour que sa femme lui avoit fait : ce qui ne se fit pas sans arracher des larmes aux auditeurs. Ensuite le Duc ordonna que sa femme fût enterrée dans une Abaye qu'il fonda. Il fit faire un magnifique tombeau, où les corps de sa niece & du Gentilhomme furent mis ensemble, avec un épitaphe contenant leur histoire tragique. Le Duc fit un voyage contre les Turcs, où Dieu le favorisa de maniere, qu'il en remporta de la gloire & du profit. Trouvant à son

son retour que son fils aîné étoit assez entendu pour gouverner son bien, il se fit Religieux, & alla se confiner dans l'Abaye, où sa femme & les deux amans étoient enterrez, & y passa heureusement sa vieillesse avec Dieu.

Voilà, Mesdames, ce que vous m'avez prié de vous raconter, & que vos yeux me font connoître que vous n'avez pas entendu sans compassion. Il me semble que c'est un exemple dont vous devez profiter, & vous donner de garde de ne mettre point vôtre affection aux hommes. Quelque honnête & vertueuse que soit cette affection, elle a toûjours au bout du compte un desagréable denouëment. Vous voyez encore que saint Paul ne veut pas que les gens mariez s'aiment avec tant d'excés; car plus on est attaché aux choses de la terre, plus est-on éloigné des celestes ; & plus l'amour est honnête & vertueux, plus est-il difficile d'en rompre les liens. Cela m'oblige, Mesdames, de vous prier de demander à tous momens à Dieu son Saint Esprit, qui enflamme tellement vôtre cœur de l'amour de Dieu, qu'à l'heure de la mort vous n'ayez point de peine à quitter les choses du monde, pour lesquelles vous avez trop d'attachement. L'amour de ces deux personnes étant aussi honnête que vous nous le representez, dit Hircan, pourquoi en faire un secret ? Parce, répondit Parlamente, que les hommes sont si malins, qu'ils ne croyent jamais que l'amour & la vertu aillent de compagnie. Ils jugent suivant leurs passions de la vertu des hommes

&

& des femmes, & par consequent si une femme a un bon ami outre ses plus proches parens, il est necessaire qu'elle lui parle en secret, si elle veut lui parler long-tems. On ne doute pas moins de l'honneur d'une femme, soit qu'elle aime par un principe de vertu, ou par un principe de vice, parce qu'on n'en juge que par les apparences. Mais, dit Guebron, quand le secret vient à être éventé, on en juge beaucoup plus mal. Je vous l'avouë, dit Longarine, & par consequent le meilleur est de n'aimer point. Appel de cette sentence, repliqua Dagoucin; car si nous croyions que les Dames fussent sans amour, nous voudrions être sans vie. Je veux dire qu'elles ne vivent que pour l'aquerir; & quoi que cela n'arrive point, l'esperance les soûtient, & leur fait faire mille choses honnêtes, jusques à ce que la vieillesse change ces honnêtes passions en d'autres peines. Mais si l'on croyoit que les Dames n'aimassent point, au lieu de suivre la profession des armes il faudroit s'attacher au negoce, & au lieu d'aquerir de la gloire, ne songer qu'à amasser du bien. Vous voulez donc dire, repartit Hircan, que s'il n'y avoit point de femmes, nous serions tous méchans, comme si nous n'avions de cœur que celui qu'elles nous inspirent. Je suis d'opinion contraire, & je soûtiens qu'il n'est rien qui abatte davantage le cœur d'un homme que de frequenter trop les femmes, & de les aimer avec excés. C'est pour cela même que les Hebreux défendoient d'aller à la guerre l'an-

née

née qu'on s'étoit marié, de peur que l'amour de la femme n'éloignât un homme des perils qu'on y doit chercher. Je ne trouve pas, dit Saffredant, que cette loi soit fort raisonnable; car il n'y a rien qui fasse plutôt sortir un homme de chez soi que d'être marié : & la raison est que la guerre de dehors n'est pas plus insupportable que celle de dedans. Je suis persuadé que pour donner envie aux hommes d'aller dans les païs étrangers, & de ne s'amuser point à leurs foyers, il n'y auroit qu'à les marier. Il est vrai, dit Emarsuite, que le mariage les décharge du soin de la maison; car ils s'en fient à leurs femmes, & ne songent qu'à aquerir de la gloire, persuadez que les femmes songeront assez à l'interêt. De quelque maniere que ce soit, repliqua Saffredant, je suis bien-aise que vous soyez de mon opinion. Mais, reprit Parlamente, vous ne disputez pas de ce qu'il y a de plus considerable : aussi le Gentilhomme qui étoit la cause de tout le mal, ne mourut pas de déplaisir aussi promptement que la Dame qui étoit innocente. C'est parce, repartit Nomerfide, que les femmes aiment mieux que les hommes. C'est plutôt, repliqua Simontault, parce que la jalousie des femmes, & la violence de leur passion les fait crever, sans sçavoir pourquoi, & que les hommes plus prudens veulent être informez de la verité. Quand ils l'ont une fois trouvée, leur bon sens fait voir leur grand cœur, comme il arriva du Gentilhomme qui aprés avoir sçû qu'il étoit la cause de la mort de sa maîtresse, fit con-

noître

noître combien il l'aimoit aux dépens de sa propre vie. Toutefois, répondit Emarsuite, la fidelité de son amour la fit mourir; car son cœur étoit si constant & si fidéle, qu'elle ne pût souffrir d'ètre si vilainement trompée. La jalousie, repartit Simontault, empêcha la raison d'agir; & comme elle crut le mal dont son amant n'étoit pas coupable comme elle pensoit, sa mort ne fut pas volontaire; car elle ne pouvoit point y remedier: mais l'amant reconnut qu'il avoit tort, & mourut volontairement. Tout ce qu'il vous plaira, reprit Nomerfide, mais toûjours faut-il que l'amour soit grand pour causer une pareille douleur. N'en ayez point de peur, dit Hircan. Vous ne mourrez point d'une telle fiévre. Non plus que vous vous tuerez, répondit Nomerfide, aprés avoir connu vôtre tort. Parlamente qui ne sçavoit si la dispute ne se faisoit point à ses dépens, leur dit en riant. C'est assez que deux soient morts d'amour, sans que l'amour en fasse battre deux autres. Voilà le dernier coup de Vêpres qui nous separera bon gré ou malgré vous. A ces mots la compagnie se leva pour aller entendre Vêpres. Elle n'oublia pas dans ses Prieres les ames des vrais amans, pour lesquelles les Religieux dirent de bonne volonté un *De profundis*. Durant le soupé on ne parla que de Madame du Verger. Aprés avoir un peu ri ensemble, chacun se retira dans sa chambre; & ainsi finit la septiéme Journée.

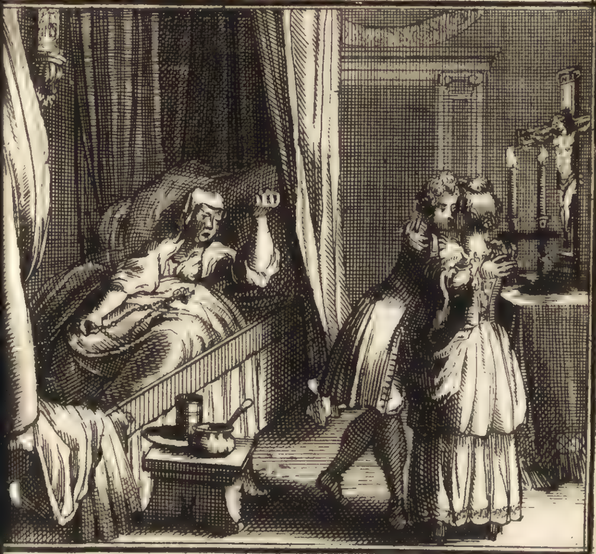
HUI-

HUITIE'ME JOURNE'E.

LE matin étant venu ils s'enquirent si leur Pont s'avançoit, & trouverent qu'il pourroit être achevé dans deux ou trois jours. Cela ne plût pas à quelques-uns de la compagnie, qui eussent bien voulu que l'ouvrage eût duré plus long-tems pour faire durer le plaisir que leur donnoit une si agréable & si heureuse vie. Voyant donc qu'ils n'avoient plus que deux ou trois jours de bon tems, ils resolurent de les bien employer, & prierent Madame Oysille de leur donner la pâture spirituelle comme elle avoit de coûtume: ce qu'elle fit; mais elle les tint plus long-tems qu'à l'ordinaire, parce qu'elle vouloit finir la Chronique de saint Jean. Elle s'en aquitta si bien, qu'il sembloit que le Saint Esprit plein d'amour & de douceur parlât par sa bouche. Echauffez de ce sacré feu, ils s'en allerent à la grande Messe. Aprés le dîné ils parlerent de la Journée passée, & doutoient de remplir si bien la presente. Chacun pour se recueillir se retira dans sa chambre, jusques à ce qu'il fût tems de se rendre au lieu de l'assemblée, où ils trouverent les Moines arrivez & placez. Chacun étant assis, on demanda qui ouvriroit la Scene. Comme vous m'avez fait l'honneur, dit Saffredant, de me faire commencer deux Journées; il me semble que ce seroit faire tort aux Dames, si une d'elles n'en commençoit aussi deux. Il fau-

faudroit donc, dit Madame Oysille, que nous demeurassions ici long-tems, ou que l'un de vous ou l'une de nous se passât de sa Journée. Pour moi, dit Dagoucin, si j'avois été choisi, j'aurois donné ma place à Saffredant: & moi dit Nomerfide, j'aurois donné la mienne à Parlamente; car je suis si accoûtumée à servir que je ne sçaurois commander. La compagnie y consentit, & Parlamente commença ainsi. On a fait, Mesdames, de si bons & de si sages contes durant les Journées passées, que je serois d'avis que celui-ci fût employée à raconter les plus grandes folies & les plus veritables dont nous puissions nous aviser. Je vais commencer sur ce pied-là.





LXXI. NOUVELLE.

Une femme à l'extrémité se mit en si grosse colere, voyant son mari qui baisoit sa servante, qu'elle recouvra sa santé.

IL y avoit à Amboise un Sellier nommé Borrihaudier, qui servoit la Reine de Navarre; homme dont il suffisoit de voir la trogne pour connoître qu'il étoit plutôt serviteur de Bacchus, que des Prêtres de Diane. Il

 avoit

avoit épousé une honnête femme dont il étoit fort content, & qui gouvernoit fort sagement son ménage & ses enfans. On lui dit un jour que sa bonne femme étoit fort mal, & en grand danger de la vie. Il en parut fort affligé, s'en alla promptement la secourir, & la trouva si mal, qu'elle avoit plus besoin de Confesseur que de Medecin. Il fit les plus tristes doleances du monde. Mais pour le bien copier il faudroit parler gras comme lui : mais ce seroit encore mieux de pouvoir peindre son visage & sa contenance. Aprés lui avoir rendu tous les bons offices qu'il lui fut possible, elle demanda la Croix qu'on lui fit apporter. Le bon homme voyant cela se jetta sur un lit, se desesperant, criant, & disant avec sa langue grasse. Helas, mon Dieu ! je perds ma pauvre femme. Pauvre malheureux, que ferai-je ? Et plusieurs autres complaintes sur le même ton. N'y ayant enfin dans la chambre qu'une jeune servante, assez gentille, & ne manquant pas d'embonpoint, il l'appella tout bas, & lui dit. Je me meurs, mamie, & je suis pis que si j'étois tout-à-fait mort, de voir ainsi mourir ta maitresse. Je ne sçai que faire, ni que dire, sinon que je me recommande à toi, & te prie de prendre soin de ma maison & de mes enfans. Voila les clefs : mets bon ordre au ménage ; car je ne suis pas en état de me charger de ce soin. La pauvre fille qui en eut pitié, le consola, le pria de ne point se desesperer, de peur que perdant

sa

sa maîtresse, elle ne perdît aussi son bon maître. Cela ne se peut, mamie, répondit-il ; car je me meurs. Vois comme mon visage est froid, approche tes jouës des miennes. En disant cela il lui porta la main au teton ; ce qu'elle pensa trouver mauvais, mais il la pria de n'avoir point de peur, parce qu'il faudroit bien qu'ils se vissent de plus prés. Sur cela il la prit, & la jetta sur un lit. Sa femme qui n'avoit pour toute compagnie que la Croix & de l'Eau benite, & qui ne parloit plus depuis deux jours, se mit à crier autant que sa foible voix pût le lui permettre. Ah, ah, ah, je ne suis pas encore morte. Et en les menaçant de la main, elle leur disoit : méchans, je ne suis pas encore morte.

Le mari & la servante se leverent incontinent à cette voix ; mais la malade se dépita si fort contr'eux, que la colere consuma l'humeur catharreuse qui l'empêchoit de parler : de maniere qu'elle leur dit toutes les injures dont elle pût s'aviser. Elle commença depuis à se mieux porter, mais ce ne fut pas sans reprocher souvent à son mari le peu d'amour qu'il avoit pour elle.

Vous voyez, Mesdames, combien les hommes sont hipocrites, & combien peu de chose il faut pour les consoler de la perte de leurs femmes. Que sçavez-vous, dit Hircan, s'il n'avoit pas entendu dire que c'étoit le meilleur remede qu'on pouvoit donner à sa femme ? Ne pouvant la guerir par ses

soins & par ses bons offices, il vouloit essayer si le contraire ne produiroit point cet effet. L'experience en fut heureuse, & je m'étonne qu'étant femme comme vous étes, vous ayez dépeint avec tant d'ingenuité l'esprit de vôtre sexe, qui fait par dépit ce que la douceur n'est pas capable de lui faire faire. Sans contredit, dit Longarine, un dépit me feroit non seulement sortir du lit, mais même du tombeau; & sur tout un dépit comme celui-là. Quel tort lui faisoit-il, dit Saffredant, de se consoler, puisqu'il la croyoit morte? Ne sçait-on pas qu'on n'est lié par le mariage qu'aussi long-tems que dure la vie, & que la mort redonne la liberté? On est quitte, répondit Oysille, de l'obligation de sa foi; mais un bon cœur ne se croit jamais dispensé de l'obligation d'aimer. C'étoit se consoler bien vîte que de ne pouvoir attendre que sa femme eût expiré. Ce que je trouve le plus étrange, dit Nomerfide, c'est qu'ayant la mort & la Croix devant les yeux, ces deux objets ne fussent pas capables de l'empêcher d'offenser Dieu. Voilà une belle raison, repliqua Simontault. Vous ne seriez donc pas surprise de voir faire une folie, pourvû qu'on la fît loin de l'Eglise & du Cimetiere? Moquez-vous de moi tant que vous voudrez, repartit Nomerfide; mais je vous soûtiens, ne vous en déplaise, que l'idée & la meditation de la mort refroidissent fort un cœur, quelque jeune & boüillant qu'il soit. Je serois de vôtre sentiment, dit Dagoucin, si

si je n'avois pas entendu dire le contraire à une Princesse. Cela veut dire, reprit Parlamente, qu'elle vous conta quelque histoire sur ce sujet. Cela étant, faites-nous en part, je vous donne ma voix.





LXXII. NOUVELLE.

Repentance continuelle d'une Religieuse qui avoit perdu sa virginité sans violence & sans amour.

DAns une des meilleures villes de France aprés Paris, il y avoit un Hôpital richement fondé, c'est-à-dire, d'un Prieuré de quinze à seize Religieuses, & d'un Prieur avec sept à huit Religieux qui étoient vis-à-vis dans un autre corps de logis. Ceux-ci faisoient tous les

les jours le service, & les Religieuses se contentoient de dire leurs Patenôtres & leurs Heures de Nôtre-Dame, parce qu'elles avoient assez d'occupation à servir les malades. Il mourut un jour un pauvre homme, auprés duquel toutes les Religieuses s'assemblerent. Aprés qu'elles lui eurent fait tous les remedes pour la santé, elles envoyerent querir un de leurs Religieux pour le confesser. Puis voyant qu'il s'affoiblissoit, on lui donna l'Extréme-Onction, & peu de tems aprés il perdit la parole. Mais comme il fut long-tems à expirer, & qu'on croyoit qu'il entendoit encore, chacune se mit à lui dire les meilleures choses qu'elle pût. Cela dura si long-tems qu'elles se lasserent enfin. Voyant donc que la nuit étoit venue, & qu'il étoit tard, elles s'en allerent coucher les unes aprés les autres. Une des plus jeunes seulement resta pour ensevelir le corps, avec un Religieux qu'elle craignoit plus que le Prieur, ni qu'aucun autre, à cause de la grande austerité qu'il pratiquoit & pour les mœurs & pour les paroles. Aprés avoir bien crié Jesus à l'oreille du pauvre homme, ils connurent qu'il avoit rendu le dernier soûpir, & l'ensevelirent. En faisant la derniere action de charité, le Religieux commença à parler de la charité de la vie & de la felicité de la mort. La moitié de la nuit se passa à ce discours pieux. La pauvre fille l'écoutoit avec beaucoup d'attention, & le regardoit les larmes aux yeux. Cela lui fit tant de plaisir, que parlant de la vie à venir, il commença à l'embrasser

brasser comme s'il eût eu envie de la porter entre ses bras droit en Paradis. La pauvre fille l'écoutant toûjours avec la même contention d'esprit, & le croyant le plus devot du Convent, n'osa le refuser. Le méchant Moine voyant cela, & parlant toûjours de Dieu, acheva l'ouvrage que le Diable leur avoit mis tout à coup au cœur; car auparavant il n'avoit point été question de cela, l'assûrant qu'un peché secret étoit impuni devant Dieu; que deux personnes non liées ne peuvent pecher en pareil cas, quand il n'en resulte point de scandale, & que pour l'éviter elle se donnât bien de garde de se confesser à d'autre qu'à lui. Ils se separerent enfin, & elle partit la premiere passant par une Chapelle de Nôtre-Dame, elle voulut faire son oraison comme elle avoit de coûtume: Mais quand elle vint à dire Vierge Marie, elle se souvint qu'elle avoit perdu sa virginité sans violence & sans amour, mais par une sotte crainte. Elle se mit si fort à pleurer qu'il sembloit que son cœur dût se fendre. Le Religieux qui de loin l'entendoit soûpirer, se douta de sa conversion, & eut peur de n'avoir plus le même plaisir. Pour parer le coup il vint la trouver prosternée devant cette Image, la censura aigrement, & lui dit, que si sa conscience lui en faisoit quelques reproches, qu'elle s'en confessât à lui, & puis qu'elle n'y retournât plus si elle le jugeoit à propos. Car elle étoit libre de faire l'un & l'autre sans peché. La sotte Religieuse croyant expier son peché, s'alla confesser au Moine

Moine, qui pour toute penitence lui jura qu'elle ne pechoit point de l'aimer, & que l'Eau benite seule pouvoit effacer un si petit peché. Elle l'en crut plutòt que Dieu, & retomba quelque tems aprés. Elle devint enfin grosse, & en eut tant de regret, qu'elle supplia la Prieure de faire chasser ce Religieux, le connoissant si fin & si artificieux, qu'il ne manqueroit pas de la seduire encore. La Prieure & le Prieur qui s'accorderent ensemble, se moquerent d'elle, & lui dirent qu'elle étoit assez grande pour se défendre d'un homme, & que celui dont elle parloit, étoit un fort homme de bien. Pressée enfin par les remords de sa conscience, elle leur demanda avec impetuosité la permission d'aller à Rome, où elle croyoit recouvrer sa virginité en confessant son peché aux pieds du Pape. Le Prieur & la Prieure lui accorderent bien volontiers sa demande, aimant mieux qu'elle fùt Pelerine contre sa Regle, que renfermée avec les scrupules qu'elle avoit. Craignant d'ailleurs qu'un coup de desespoir ne lui fit reveler la vie qu'on menoit là dedans, ils lui donnerent de l'argent pour faire son voyage. Mais Dieu voulut qu'étant à Lion, à l'Eglise saint Jean, où Madame la Duchesse d'Alençon, qui fut depuis Reine de Navarre, alloit en secret faire quelque Neuvaine avec trois ou quatre de ses femmes, un soir aprés Vêpres que cette Princesse étoit à genoux sur le pupitre devant le Crucifix, elle entendit monter quelqu'un en haut, & connut à la

lueur

lueur de la lampe que c'étoit une Religieuse. Pour entendre ses devotions la Duchesse se retira au coin de l'Autel. La Religieuse qui croyoit être seule, se mit à genoux, puis se frapant la poitrine, se mit si fort à pleurer qu'elle faisoit pitié, & ne crioit sinon : Helas, mon Dieu ! ayez pitié de cette pauvre pecheresse. La Duchesse voulant sçavoir de quoi il s'agissoit, s'approcha d'elle, & lui dit. Qu'avez-vous, mamie ? D'où étes vous ? & qui vous amene ici ? La pauvre Religieuse qui ne la connoissoit pas, lui dit. Helas, mamie ! mon malheur est si grand, que je n'ai recours qu'à Dieu, que je supplie de tout mon cœur de me donner le moyen de parler à Madame la Duchesse d'Alençon ; car je ne puis conter mon malheur qu'à elle seule, persuadée que s'il y a remede, elle sçaura bien le trouver. Mamie, lui dit la Duchesse, vous pouvez me le dire comme à elle, car je suis fort de ses amies. Pardonnez-moi, répondit la Religieuse, jamais d'autre qu'elle ne sçaura mon secret. La Duchesse lui dit alors qu'elle pouvoit parler franchement, & qu'elle avoit trouvé la personne qu'elle demandoit. La pauvre femme alors se jetta à ses pieds, & aprés bien des pleurs & des cris, elle lui raconta tout ce qui a été dit ci-devant. La Duchesse la consola si bien, que sans affoiblir sa repentance elle lui ôta de l'esprit son voyage de Rome, & la renvoya à son Prieuré, avec des lettres à l'Evêque du lieu, portant ordre de faire chasser ce Religieux scandaleux.

Je

Je tiens ce conte de la Ducheſſe même: Et par là vous pouvez voir, Meſdames, que la recepte de Nomerfide n'eſt pas bonne pour toute ſorte de gens, puiſque ceux-ci qui touchoient & enſeveliſſoient un mort, n'en furent pas plus ſages pour cela. Voilà, dit Hircan, une invention dont je ne croi pas que perſonne ſe ſoit ſervi, de parler de la mort, & de faire les actions de la vie. Pecher n'eſt point une action de vie, dit Oyſille; car on ſçait bien que le peché produit la mort. Comptez, dit Saffredant, que ces pauvres gens ne penſoient point à cette Theologie. Mais comme les filles de Loth enivrerent leur pere dans l'eſperance de perpetuer la nature humaine, de même ces bonnes gens vouloient refaire ce que la mort avoit gâté, & faire un corps nouveau pour remplacer celui que la mort avoit enlevé. Ainſi je ne vois là rien de mal que les larmes de la pauvre Religieuſe, qui pleuroit ſans ceſſe, & revenoit toûjours à la cauſe de ſes pleurs. J'en ai aſſez vû de telles, repartit Hircan, qui pleurent leur peché & cheriſſent en même tems leur plaiſir. Je croi ſçavoir, dit Parlamente, ſur qui tombe ce que vous dites. Ils ont ri, ce me ſemble, aſſez long-tems pour commencer à pleurer. Taiſez-vous, répondit Hircan, la Tragedie qui a commencé par la joie n'eſt pas encore finie. Pour changer donc de matiere, reprit Parlamente, il me ſemble que Dagoucin n'a pas ſuivi la reſolution que nous avons priſe, qui eſt de ne dire des contes que pour rire, puiſ-

puisque le sien n'est bon que pour pleurer. Vous avez dit, repliqua Dagoucin, que nous ne conterions que des folies, & il me semble que je n'ai pas mal réüssi. Mais pour en entendre une plus agréable, je donne ma voix à Nomerfide, dans l'esperance qu'elle raccommodera ce que j'ai gaté. J'ai un conte tout prêt, répondit-elle, qui est digne de suivre le vòtre ; car il parle de Religieux & de mort. Ecoutez-le donc bien, s'il vous plait.

FIN.

C'est tout ce qu'on a pû recouvrer des Contes & Nouvelles de la Reine de Navarre ; le reste s'étant malheureusement perdu.



TABLE

Des Contes & Nouvelles de Marguerite de Valois, Reine de Navarre.



V. JOURN E'E.



VI. JOURNE'E.

bai-

LV. Nouvelle.

LVI. Nouvelle.

LVII. Nouvelle.

LVIII. Nouvelle.

LIX. Nouvelle.

LX. Nouvelle.



VII. JOURNE'E.

LXI. Nouvelle.

LXV.

VIII.



VIII. JOURNE'E.

Fin du second Tome.



· Lisa & Leonard Baskin ·

REINE
MARGUERITE